



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

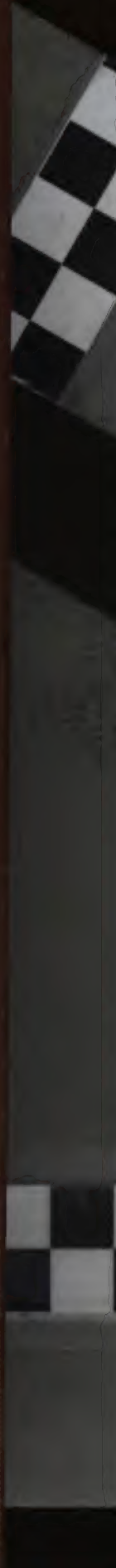
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06829595 9

















# HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

DE

## *LA COUR DE FRANCE,*

Où l'on trouve tout ce qui concerne l'histoire de la Chapelle,  
& des principaux Officiers Ecclésiastiques de nos Rois.

*Par M. l'Abbé QROUX, Chapelain du Roi,  
Abbé de Fontaine-le-Comte.*

---

TOME PREMIER.

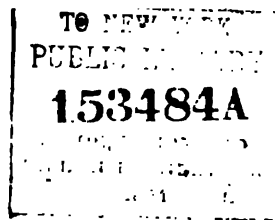
---



A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

---

M. DCCLXXVI



---

*Flexibiles quamcunque in partem ducimur a Principe . . . edque obsequii continuatione pervenimus, ut prope omnes homines unius moribus vivamus . . . nam vita Principis censura est, eaque perpetua: ad hanc dirigimur, ad hanc convertimur; nec tam imperio nobis opus est quàm exemplo. Plin. Paneg. c. 45.*

---



A U R O I.

S I R E,

*L'O U V R A G E que je présente à  
V O T R E M A J E S T É, est le fruit des études  
auxquelles je me suis fait un devoir de  
m'appliquer, depuis que j'ai été honoré*



*d'une place dans votre Chapelle. J'y ai recueilli tout ce que l'Histoire des Rois vos prédécesseurs nous fournit d'exemples de vertus, de pratiques pieuses, de traits édifiants; & j'ai tâché de former de leur assemblage un tableau aussi précieux que consolant pour la Religion.*

*C'est un riche fonds, SIRE, que ce tableau; mais que n'aura pas à y ajouter la Postérité, si votre règne est tel que d'heureux présages nous le font espérer? Ces semences de droiture & de vérité que le Ciel a jetées dans votre ame; ces principes de sagesse & d'équité, qui font la règle de votre conduite; le sang d'un Père pieux, qui coule dans vos veines; ses sentimens religieux, gravés dans votre cœur, ne nous annoncent-ils pas que ce sera le règne de la Piété, de la Justice, des bonnes mœurs?*

*Dans cette confiance, SIRE, nous ne*

*faisons qu'un souhait, & il renferme tout  
ce que nous pouvons desirer pour la gloire  
de VOTRE MAJESTÉ & pour notre  
propre bonheur; c'est celui que faisoit un  
ancien Poëte à un petit-neveu d'Auguste,*

*Dî tibi dent annos: a te nam cætera sumes;*

*Sint modò virtuti tempora longa tuæ.*

OVID. ex Pont. lib. II, epist. 2.

*Je suis avec un très-profond respect,*

*S I R E,*

*DE VOTRE MAJESTÉ,*

Le très-humble, très-obéissant  
& très-fidèle sujet & serviteur,

O R O U X.







## P R É F A C E.

L'OUVRAGE que je donne au Public, embrasse deux sujets principaux, destinés à s'accompagner & à s'éclaircir mutuellement. L'un est l'histoire de nos Rois considérés en tant que *Rois Très-Chrétiens*, & *Fils aînés de l'Église*: titres glorieux qui sont devenus avec raison les caractères distinctifs de leur Couronne. L'autre est l'histoire de leur Chapelle & du Clergé de leur Cour, c'est-à-dire, des Officiers ecclésiastiques, que dans tous les temps ils ont retenus auprès de leur personne, soit pour faire en leur présence le Service divin, soit pour être les Directeurs de leur conscience, les ministres & les coopérateurs de leurs bonnes œuvres.

Depuis le baptême du grand Clovis, la France, par une prérogative qu'aucun autre État de la Chrétienté ne partage avec elle, n'a jamais vu, dans ses Souverains, que des enfans & des défenseurs de l'Église. Pour traiter le premier sujet dans toute son étendue, il faudroit donc recueillir &

exposer ici non-seulement tout ce que nos Rois ont pratiqué d'actes de religion dans leur vie privée, pendant près de douze siècles, mais encore tout ce que dans leur vie publique ils ont montré de zèle pour la défense, l'honneur & la propagation de cette même Religion. Il faudroit rassembler, approfondir, développer toutes ces heureuses qualités que S.<sup>t</sup> Grégoire-le-Grand avoit prévues en eux; lorsqu'il les mettoit autant au-dessus des autres Rois; que les Rois sont au-dessus des autres hommes; cette protection constante qu'ils ont accordée au Saint-Siège, & les biens dont leur magnificence l'a enrichi; l'accueil honorable qu'ils ont fait aux souverains Pontifes toutes les fois que Rome eut des maîtres entreprenans ou des citoyens séditieux; le respect & la vénération qu'ils ont témoigné pour la chaire de Pierre, dans le temps même qu'ils avoient les plus vives contestations avec ceux qui y étoient assis; cette vigilance à maintenir la Catholicité dans leur royaume, & à l'introduire dans toutes les contrées qu'ils soumettoient à leur domination; ce grand nombre de Conciles qu'ils ont assemblés pour procurer le rétablissement de la discipline ecclésiastique & la réformation des mœurs;

mœurs; tous ces précieux réglemens connus sous le nom de *Capitulaires*, & cette foule d'Ordonnances, où, venant à l'appui des Canons, ils se sont armés de toute l'autorité dont le Ciel les avoit revêtus, pour déclarer la guerre à l'erreur, proscrire le vice & porter les peuples à la vertu; cette multitude enfin de fondations par lesquelles ils ont amplifié le service divin dans leurs États, & honoré Dieu dans ses serviteurs. Ce sont-là autant d'objets qui tiennent en quelque sorte au titre de mon Livre, & qui devroient figurer, ce semble, dans le tableau qu'il annonce.

J'avoue qu'une telle abondance de matières m'auroit surchargé. Aucun de ces grands traits de la religion de nos Rois n'a été oublié; mais la plupart ayant déjà été décrits assez au long par les historiens de l'Église Gallicane, je me suis contenté de les exposer en peu de mots. Ceux auxquels je me suis principalement attaché, ce sont des faits qui appartiennent plus particulièrement à l'Histoire ecclésiastique de la Cour, & qui sont dispersés, confondus, ou même totalement omis dans nos Histoires générales. Ce sont des événemens plus propres à caractériser la vie privée

de nos Souverains, qu'à faire connoître leur vie publique; ce sont sur-tout ces œuvres de piété, par lesquelles ils ont montré qu'ils pratiquoient en Chrétiens cette Religion qu'ils protégeoient en Rois: de sorte que c'est encore moins ici l'histoire de la protection que nos Rois ont accordée à la Religion, que l'histoire de l'exercice qu'ils en ont fait eux-mêmes.

Refferré dans les bornes que je lui ai prescrites, mon sujet ne cesse pas d'avoir de quoi occuper utilement la curiosité des lecteurs. Il leur met devant les yeux une suite d'actions éclatantes de piété, de traits singuliers de vertu, de morts édifiantes, de cérémonies majestueuses, &c. On y verra des Têtes couronnées se courber, comme le commun des fidèles, sous le joug des observances saintes, & donner de ces exemples d'une foi simple & d'une ingénuité de mœurs, qui pratiqués autrefois scrupuleusement dans tous les États du Christianisme, ne sont presque plus connus de nos jours, au moins dans les conditions où l'honneur de Dieu & l'édification publique les rendroient plus nécessaires. On y verra de grands Princes, à qui rien ne parut petit ou indifférent, dès qu'il s'agissoit du

culte divin; & qui bien loin de regarder comme indigne de la Majesté royale, le détail dans lequel ils sont entrés à cet égard, s'en sont crus plus honorés que de ce qu'on appelle les affaires sérieuses & les occupations importantes du Gouvernement: persuadés avec justice, qu'un Roi n'est jamais plus grand que lorsqu'il travaille à faire servir Dieu par ses sujets, & que le temps qu'il donne à rendre respectable la Religion, est toujours le plus utilement employé pour la prospérité de ses États. Si tout cela n'offre rien d'intéressant à ces Philosophes, dont le monde se remplit de jour en jour, & auprès de qui les signes extérieurs de la dévotion ne sont plus que des usages populaires, qu'il est du bon air de négliger; pour une Nation qui se fait encore gloire d'être catholique, pour tant de bons François qui ne conservent pas moins d'attachement pour la foi de leurs pères, que d'amour pour l'auguste Sang qui les gouverne, quelle douce satisfaction de le voir, depuis tant de siècles, ce sang couler de Rois en Rois avec les sentimens & les pratiques d'une véritable religion!

Le desir de ne rien avancer d'incertain dans cet Ouvrage, m'oblige de ne le commencer propre-

ment qu'à l'élévation de Pepin sur le trône des descendans de Clovis. Que dire en effet des Rois de la première race? Nos anciennes annales nous représentent le christianisme des premiers d'entre ces Monarques, comme mêlé de beaucoup de barbarie; c'est presque tout ce qu'elles nous en apprennent. Les Écrivains qui ont parlé des derniers, ne nous en ont laissé que des mémoires, ou infidèles ou suspects. D'ailleurs, l'époque que j'adopte est d'autant plus convenable, pour une histoire où l'on doit uniquement considérer nos Rois sous le titre de *Très-Chrétien*, que Pepin est le premier qu'on trouve avoir été qualifié de ce titre par un Pape (a).

Pour la même raison, je n'ai pas cru devoir remonter plus haut, dans le second sujet que je traite. Depuis que nous avons des Rois chrétiens, nous voyons, il est vrai, des Ecclésiastiques auprès de leur personne; mais quelle y étoit la qualité, quelles y étoient les fonctions & les prérogatives

---

(a) Étienne I.I, dans la Relation qu'il fit lui-même de sa guérison miraculeuse, obtenue au tombeau de Saint-Denys, l'an 753, dit qu'il avoit été obligé de se réfugier en France auprès de Pepin, *Roi Très-chrétien*.

de ces Ecclésiastiques, tant que le règne des Mérovingiens a duré! Sur tous ces points l'on n'a que des lumières fort imparfaites. Ce n'est que sous la seconde race que nous commençons à voir dans le palais un clergé nombreux, ayant à sa tête un Chef illustre, qu'on regardoit proprement comme l'Évêque de la Cour, comme le Ministre des affaires ecclésiastiques, à qui toutes les Églises de France recouroient au besoin. Ce n'est qu'alors que nous voyons ce Clergé lié au Souverain par un serment particulier, & affranchi de toute autre sujétion, faire réglément chaque jour le service divin en présence de nos Rois & de leur famille. Ce n'est qu'alors enfin que nous voyons nos Rois s'occuper de tout ce qui pouvoit donner plus de majesté à ce service, en régler le chant & les cérémonies, & y établir un si bel ordre, que les premières églises du royaume se faisoient honneur de se former, pour la célébration de l'office divin, sur la manière dont il étoit célébré à la Cour. Ce n'est donc encore qu'à cette époque que nous découvrons de quoi fixer nos idées sur la Chapelle royale.

Comme tous les autres établissemens humains, elle a éprouvé diverses révolutions. Brillante sous

Pepin & Charlemagne, avant que leurs descendants eussent perdu le trône, elle avoit déjà beaucoup perdu de son éclat. Les circonstances qui mirent la couronne sur la tête de Hugues Capet, n'étoient guère propres à le lui redonner. Sous Saint-Louis elle prit une nouvelle forme, mais telle qu'il convenoit au goût & au caractère d'un saint Roi, qui y vouloit de la piété plutôt que de la magnificence. Elle l'acquit enfin, cette magnificence, sous le règne & par les soins de François I.<sup>er</sup> Ce grand Prince, restaurateur des Sciences & des Arts, voulut être aussi celui de sa chapelle. Il en multiplia les Officiers; il décora celui qui en devoit être le chef, d'un titre où l'on voit se reproduire la dignité de l'ancien Archichapelain; il en releva, en un mot, tellement la gloire & la splendeur, que tout ce qu'il y a eu de plus grand dans l'Eglise & dans l'Etat, s'est empressé depuis d'en rechercher les premières places.

Faire l'histoire de ces différentes révolutions de la chapelle de nos Rois, de la création des charges qui la composent, des fonctions qui leur sont attachées, des droits & des privilèges dont elles sont décorées, des personnes qui en ont possédé les



principales; donner, non une sèche nomenclature, mais des connoissances aussi détaillées qu'il étoit possible, sur chacun de ces objets: voilà, s'il m'est permis de parler ainsi, la seconde partie de la tâche que j'ai entreprise, & que je me suis efforcé de remplir d'une manière utile & satisfaisante pour un sage & pieux lecteur.

Serai-je assez heureux pour atteindre mon but? Je réponds de ma bonne volonté; mais c'est au Public de juger si ma plume & mon génie l'ont bien secondée. Une chose cependant à laquelle je le prie de faire attention dans le jugement qu'il portera de cet Ouvrage, c'est que ce n'étoit pas une petite difficulté que d'assujettir tant de différens sujets à un ordre méthodique, & de former de leur assemblage un tissu lié, uniforme, agréable.

Tel est le plan que j'ai suivi. D'abord j'ai recueilli dans un Discours préliminaire, servant d'introduction, tout ce que les anciens monumens nous fournissent de plus assuré sur la religion & le clergé des Rois de la première race. Quoique cela m'ait paru insuffisant pour faire la matière d'une narration historique, la lecture en est toutefois indispensablement nécessaire pour connoître jusque dans leur

xvj . . . *P R É F A C E.*

source, les deux fujets principaux de cette Histoire: J'ai divisé ensuite l'Ouvrage en huit livres, dont chacun commence à quelque époque remarquable & renferme plusieurs règnes. Le premier comprend toute la seconde race: le deuxième embrasse depuis Hugues Capet jusqu'à Saint-Louis: le troisième depuis Saint-Louis jusqu'à Philippe de Valois: le quatrième depuis Philippe de Valois jusqu'à Charles VII: le cinquième depuis Charles VII jusqu'à François I.<sup>er</sup>: le sixième depuis François I.<sup>er</sup> jusqu'à Henri IV: le septième depuis Henri IV jusqu'à Louis XIV: le huitième depuis Louis XIV jusqu'à notre temps.

Il ne me reste plus qu'à avertir que j'ai été prévenu, dans une partie de ma carrière, par deux Auteurs qu'un long séjour à la Cour avoit mis à portée de s'instruire parfaitement de leur matière. Guillaume du Peyrat, Aumônier d'Henri IV & de Louis XIII, a publié en 1645, un volume *in-folio* intitulé, *Histoire ecclésiastique de la Cour, ou Antiquités & Recherches de la chapelle & oratoire des Rois de France, depuis Clovis I.<sup>er</sup> jusqu'à notre temps.* Louis Archon, Chapelain de Louis XIV, a donné en 1704 & 1711, deux volumes *in-4.* contenant  
l'Histoire

*P R É F A C E.* xvii

*l'Histoire Ecclésiastique de la Chapelle des Rois de France, sous les trois races de nos Rois.* On peut dire en général de ces deux Ouvrages, qu'ils contiennent de l'érudition & quantité de choses curieuses qu'on ne trouveroit pas ailleurs. Du Peyrat avoit vu des registres de la grande Aumônerie, qui sont aujourd'hui probablement perdus. Archon avoit consulté plusieurs anciens états de la Maison de nos Rois, qui seroient au moins difficiles à déchiffrer. Je ne saurois donc trop témoigner les obligations que j'ai à l'un & à l'autre.

Mais, outre qu'ils ne nous apprennent rien du long & beau règne de Louis XIV, outre que pour les règnes précédens ils ont été privés d'une infinité de découvertes, qui n'ont été faites que depuis qu'ils ont écrit, leurs productions pèchent par tant d'autres endroits, que ces omissions font le moindre reproche qu'on puisse leur faire. « Un Historien, dit le P. Daniel (*b*), ne doit rien tant éviter que « d'affecter de faire paroître de l'érudition, dès - là « qu'elle peut mettre de la confusion, de l'embarras « & de l'obscurité dans son Histoire. » Sur ce chef, du Peyrat est inexcusable. Il a farci son Ouvrage

---

(*b*) Préface de l'Histoire de France, page xcj.

de traits de l'Antiquité sacrée & profane, qui ne servent qu'à noyer ce qu'il y a de bon dans des inutilités. Archon est tombé dans bien d'autres défauts. Ses perpétuelles digressions sur l'Histoire de France, forment les trois quarts de ses deux volumes; &, comme le remarque l'abbé Goujet, il auroit pu aisément les réduire à un seul, s'il s'étoit renfermé dans son sujet. *C'est dommage*, ajoute le même critique, *que l'érudition n'y soit pas toujours assez bien digérée, que plusieurs noms propres soient défigurés, que le stile ne soit pas plus châtié, & que l'Auteur soit si souvent trop prodigue de louanges (c).* Censure modérée assurément, si on la compare avec celle d'un autre critique très-verfé dans la connoissance de notre Histoire (d). *C'est*, dit ce dernier, *un de ces sortes d'ouvrages faits avec toute la négligence possible; sans chronologie, sans dates, sans ordre dans la narration des faits, & tout y est dans une grande confusion. L'abbé Archon cite*

---

(c) Goujet, Bibliothèque des Auteurs du XVIII.<sup>e</sup> siècle, tome III.

(d) L'abbé de Camps, dans ses Remarques sur l'Histoire de l'abbé Archon : Remarques, dont j'ai le Manuscrit original entre les mains; mais dont je n'ai tiré aucune utilité, parce qu'elles ne roulent ordinairement que sur l'Histoire générale de France.

## P R É F A C E.

xix

*les Auteurs & les Pièces d'où il prétend avoir tiré ce qu'il avance. Mais il les cite avec tant d'infidélité, & fait si souvent dire aux Auteurs le contraire de ce qu'ils ont dit, qu'on croit lui rendre justice, en avançant qu'il ne les a pas lûs.*

En profitant du travail de ceux qui m'ont précédé, je n'ai donc pas dû les prendre pour mes modèles, ni adopter sans examen leur narration. Toujours retenu par le titre de mon Ouvrage, je ne me permets aucune excursion hors de la sphère de mon sujet; & s'il m'arrive quelquefois de suivre nos Rois dans leurs Conseils, ou à des expéditions militaires, c'est mon sujet qui m'y entraîne. Je parle, par exemple, au commencement du premier Livre, de la guerre que Pepin porta en Italie, & que Charlemagne son fils y continua. On peut être étonné d'abord de se voir, presque dès l'entrée d'une Histoire Ecclésiastique, entretenu de marches d'armées, de sièges, de batailles & de conquêtes. Mais comment m'en dispenser, sans m'exposer à omettre une des plus grandes preuves de l'attachement & de la magnificence de nos Rois envers le Saint-Siège, & les droits qu'ils se sont acquis par-là sur une éternelle reconnaissance de la part des

Papes? Pour ce qui est des louanges, comme je ne fais pas la fonction de Panégyriste, j'ai cru que ce ton d'éloge qui ne présente ordinairement que des tableaux sans ombre, me convenoit aussi peu que cette liberté de stile qui ne connoît aucun ménagement. Telle est ma règle, sur-tout lorsqu'il est question de caractériser & de réduire à sa juste valeur la piété de nos Rois. *Plusieurs des Princes nos prédécesseurs, disoit Louis XI dans la dernière leçon qu'il donna à son fils Charles VIII, ont été si tres-grands, vertueux & vaillans, qu'ils ont acquis le nom de Roy Très-Chrétien, tant en mettant & reduisant à la bonne foy catholique plusieurs grands pays & diverses nations habitées par les Infideles, en extirpant les heresies & vices de nosdits royaumes, & entretenant le Saint-Siege Apostolique & la sainte Église de Dieu en leurs droits, libertez & franchises, qu'en faisant plusieurs autres beaux faits dignes de perpetuelle memoire; & tellement qu'il y en a certain nombre tenus pour Saints, & vivans éternellement en la tres-glorieuse compagnie de Dieu en son paradis (e).* Je souscris volontiers à ce discours. La plupart de nos Rois ont été des Princes véritablement religieux. Plusieurs

---

(e) Mémoires de Commynes. Preuves, tome IV, page 328.

ont montré des vertus dignes de la vénération de tous les âges. Quelques-uns se sont rendus des modèles de perfection & de sainteté. Mais, il faut l'avouer, quelques-uns aussi ont donné dans des excès que rien ne sauroit excuser. Quelques-uns n'ont eu qu'une piété fausse qui n'en avoit que les apparences, ou une piété mal entendue qui à de grands devoirs substituoit des dévotions minutieuses; témoin le même Louis XI qui vient de parler. Dans l'obligation où je suis de les peindre tous tels qu'ils ont été, j'en rapporte fidèlement le bien & le mal, sans rien exagérer ni dissimuler, sans enthousiasme comme sans aigreur.

N'ayant ni l'inclination ni le dessein de flatter les maîtres, me serois-je rendu coupable de trop de partialité pour les serviteurs? Parmi les principaux Officiers ecclésiastiques de nos Rois, il y en a eu qui ont été regardés dans leur temps, & montrés à la postérité sous des aspects très-propres à rendre leur réputation équivoque. Si le plus souvent je me suis arrêté au point de vue le plus favorable, c'est qu'il m'a paru le plus conforme à la vérité. Je n'ai aperçu communément dans les imputations odieuses dont on les chargeoit, que

l'expression de l'envie, de la haine & de la malignité. Autant que j'ai été en garde contre des Mémoires dictés par la passion, autant ai-je tâché de l'être contre moi-même, dans ces occasions sur-tout, où il est si aisé à un Écrivain de se laisser aller à l'affection qu'il a naturellement pour le Corps auquel il est attaché. Comme Historien, je me suis alors borné à rapporter simplement les faits, & je laisse aux Lecteurs à en tirer eux-mêmes les conséquences. Au reste, si, contre mon intention, je donnois lieu à quelqu'un de croire ses prétentions blessées par mes récits, je proteste d'avance que je ne veux porter atteinte aux droits de personne, mais que je veux par-dessus tout être vrai & sincère; persuadé que « ces deux qualités sont si essentielles à un » Historien, que sans elles son Histoire devient inutile » pour la fin principale qu'on doit se proposer dans » cette espèce d'ouvrage, qui est d'instruire, & qu'avec » elles, quand même il seroit dénué ( autant que je » puis l'être ) des autres talens nécessaires pour bien » écrire, on en peut toujours tirer quelque fruit » (f)

---

(f) Daniel, Préface de l'Histoire de France, page lxxj.







# INTRODUCTION

*à l'Histoire Ecclésiastique de la Cour  
de France ,*

ou

## DISCOURS PRÉLIMINAIRE

*sur la Religion & le Clergé des Rois  
de la première Race.*

**L**A Religion Catholique ne comptoit parmi les Rois des Nations, que des déserteurs ou des ennemis, lorsque Clovis fit la conquête des Gaules. Ce Conquérant lui-même étoit, ainsi que tous les Francs, plongé dans les épaisses ténèbres du Paganisme. Mais, pour son bonheur & pour celui de son peuple, il épousa Clotilde, princesse qui au milieu d'une Cour Arienne avoit conservé la pureté de la Foi, & qui, comme une autre Esther, persuadée que le Seigneur ne l'élevoit à un si haut rang, que pour servir d'instrument à sa gloire, résolut de travailler à la conversion de son époux. Elle la sollicita long-temps auprès de lui par ses exhortations, & plus encore auprès de Dieu par ses

prières & ses larmes. Le moment que la Providence avoit marqué pour ce grand évènement, arriva enfin. Clovis étoit en guerre avec les Allemands, peuple belliqueux qui s'étoit jeté dans la Gaule pour s'y faire un établissement. Les ayant joints dans les plaines de Tolbiac, il leur livra une sanglante bataille où ses troupes, après avoir soutenu avec vigueur les premiers efforts des ennemis, furent contraintes de plier. Lui-même se vit en danger d'être enveloppé. Dans cette périlleuse conjoncture, s'arrêtant tout-à-coup au milieu de la mêlée, il leva les mains au Ciel, & s'adressant au Dieu de sa sainte épouse, il s'écria d'un ton assez haut pour être entendu d'un grand nombre de ses Officiers & de ses soldats : *Seigneur, dont on m'a tant de fois relevé la puissance au-dessus de celle des Dieux que j'ai adorés jusqu'à présent, accordez-moi la victoire, & je fais vœu de recevoir le baptême, & de n'adorer désormais que vous.* A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il se sentit animé d'un courage extraordinaire, & aperçut la même ardeur dans tous ceux qui étoient autour de lui. Il rallie son armée, marche de nouveau aux ennemis, enfonce leurs bataillons, & les met en déroute. Assuré par ce premier avantage du secours de celui qu'il avoit invoqué, il entre dans le pays des Allemands, le parcourt sans résistance, & n'en sort qu'après avoir entièrement subjugué une Nation jusqu'alors indomptable.

Ce

# I N T R O D U C T I O N. xxv

Ce Prince, *homme d'une prudence consommée*, dit Saint Nicet évêque de Trèves, *qui avoit refusé de se rendre aux instances de la Reine son épouse, jusqu'à ce qu'il fût convaincu de la vérité*, ne douta plus alors que le Dieu des chrétiens ne fût le Dieu des armées, le Souverain maître de l'Univers. Mais avant que d'accomplir son vœu, il vouloit être instruit à fond des mystères de la Religion chrétienne. Il s'adressa pour cet effet à un saint Prêtre nommé *Vast*, qu'il trouva en passant à Toul, & qu'il emmena avec lui, afin que, durant le chemin, il lui servît de catéchiste. Lorsqu'il fut arrivé à Reims, l'Évêque de cette ville, Saint Remi, & la reine Clotilde, qui l'y attendoient, achevèrent bientôt l'ouvrage heureusement commencé par Saint Vast. Dans une audience particulière que le Roi accorda au saint Prélat, celui-ci le conjurant avec autant d'éloquence que de zèle, de reconnoître au plus tôt les bontés de Dieu sur sa personne, par l'exécution de la promesse solennelle qu'il lui avoit faite: *c'est une chose conclue*, répondit le Prince; *mais j'ai une armée à ménager. Je veux la préparer à mon changement, le lui faire agréer, & l'engager même à suivre mon exemple*. En effet, ayant assemblé les soldats & les principaux de la Nation françoise, il leur mit d'abord devant les yeux ce qui s'étoit passé à la journée de Tolbiac. Puis, leur parlant moins en Roi qu'en

*Epistola  
ad Clod.  
ap. Duches.  
t. I, p. 855.*

Prédicateur & en Apôtre, il leur dit; « que cette  
» révolution heureuse, qui de vaincus qu'ils étoient, les  
» avoit en un instant rendus vainqueurs, ne pouvoit être  
» qu'un coup du Ciel, & la suite de la prière qu'il  
» avoit faite au Dieu des chrétiens; qu'un Dieu, qui  
» dispoſoit ſi abſolument & ſi promptement de la victoire,  
» méritoit ſeul l'adoration des hommes; que pour lui en  
» particulier, il étoit réſolu de lui adreſſer désormais tous  
» ſes vœux; que ſon deſſein, en les aſſemblant, n'avoit  
» été que de leur propoſer de reconnoître tous enſemble  
» pour maître ſouverain ce Dieu ſi grand & ſi puiffant,  
» & de renoncer à ces divinités frivoles, dont ils avoient  
» éprouvé l'impuiſſance, & qui les abandonnoient au  
beſoin. » Son diſcours fut interrompu par une multitude  
de voix, qui répondoient de toutes parts: *Nous renon-*  
*çons aux Dieux mortels. Nous ne reconnoiſſons plus d'autre*  
*Dieu, que celui que prêche l'évêque Remi.*

Une moisſon auſſi abondante demandoit un grand  
nombre d'ouvriers. Saint Remi ſ'associa, outre Saint  
Vaſt, pluſieurs excellens Coopérateurs, avec leſquels  
il faiſoit, ſoit à la Cour, ſoit dans le camp, des con-  
férences pour inſtruire ce peuple de guerriers, & le  
rendre une conquête digne de Jéſus - Chriſt. Ceſt  
apparemment dans quelqueune de ces conférences, qu'il  
faut placer cette ſaillie du zèle naiſſant de Clovis,  
lorsqu'entendant expliquer par le Saint Prélat la paſſion

de Notre-Seigneur, il s'écria avec une sorte de transport :  
*Que n'étois-je-là avec mes Francs ! je l'aurois bien vengé  
 de l'injure qu'on lui faisoit.*

Tous étant disposés au Baptême, & la plupart des  
 Officiers & des Soldats ne le desirant pas moins que  
 leur Chef, on choisit pour cette auguste cérémonie le  
 jour de Noël de l'année 496, époque à jamais mémo-  
 rable dans nos annales. L'église & le baptistère furent  
 magnifiquement parés. On les tendit de superbes tapis-  
 series, avec des courtines blanches, couleur usitée en  
 pareilles occasions. Les cierges qui y brûloient en  
 grande quantité, composés d'une cire mêlée de parfums  
 & d'essences précieuses qui s'exhaloient avec la flamme,  
 répandoient l'odeur la plus agréable. Mais le spectacle  
 le plus touchant fut la marche de Clovis, à la tête de  
 plus de trois mille hommes choisis dans sa Cour &  
 dans son armée pour être régénérés avec lui. Le Prince  
 vêtu de blanc, ainsi que tous ces Catéchumènes, selon  
 l'usage observé de tout temps dans l'Église, s'avança  
 jusqu'aux fonts baptismaux, où il fut reçu par Saint  
 Remi, assisté de son Clergé & de plusieurs autres  
 évêques des Gaules en habits pontificaux. Ses yeux  
 peu accoutumés à la pompe religieuse de nos saintes  
 solennités, furent frappés de l'éclat majestueux de  
 celle-ci. *Mon Père*, dit-il à l'évêque de Reims, *est-ce*  
*là le royaume de Dieu, que vous m'avez promis ? Non,*

xxviii *I N T R O D U C T I O N.*

*Prince*, lui répondit le saint Prélat, *c'est seulement la voie qui y conduit.*

Depuis le baptême du grand Constantin, l'Église n'en avoit point vu célébrer auquel elle dût prendre tant de part. Saint Remi, après en avoir témoigné sa joie & celle de tous ceux que leur zèle pour la Religion rendoit sensibles à ses accroissemens, prenant ce ton d'autorité que lui donnoit sa qualité de Pasteur, & que la sainteté de sa vie soutenoit si admirablement, adressa ces paroles à Clovis: *Abaissez ici votre fierté, o Sicambre, & pliez la tête sous le joug du Maître de l'Univers. Adorez ce que vous avez brûlé, & brûlez ce que vous avez adoré.* Ensuite, lui ayant fait faire sa profession de foi, & confesser un Dieu tout-puissant en trois personnes, il le baptisa *au nom du Père & du Fils & du Saint-Esprit.* Il l'oignit en même temps du saint Crème, en faisant le signe de la croix sur lui; c'est-à-dire, qu'il lui administra, non pas l'Onction royale, comme quelques-uns l'ont entendu, mais le Sacrement de confirmation, que l'on conféroit alors avec celui du Baptême. Alboflède, sœur de Clovis, fut aussi baptisée & confirmée après lui. Lantilde, autre sœur du même Prince, déjà chrétienne, mais engagée dans les erreurs d'Arius, abjura l'hérésie, & fut réconciliée à l'Église par l'onction du Saint-Crème. Enfin les Seigneurs & tous les autres François, à qui on avoit fait l'honneur

de les choisir , pour être consacrés à Dieu en ce jour comme les prémices de la Nation , reçurent pareillement à leur tour la grâce du Sacrement.

Ainsi la vraie Religion est-elle montée sur le trône des rois de France. Ainsi a commencé le règne de Dieu sur la plus belle & la plus puissante monarchie de l'Europe : & l'époque d'un si heureux évènement est la fondation même de cette Monarchie ; comme si , dans les desseins de la Providence , la Religion chrétienne devoit être tellement liée à la constitution de l'Empire françois , que celui-ci ne pût sans l'autre subsister avec gloire & avec solidité !

Quelques Auteurs modernes , exposant le motif & les principales circonstances du fait que nous venons de décrire , semblent représenter les premiers pas que Clovis fit vers le Christianisme comme l'ouvrage de sa politique. « Ce Prince , disent-ils , étoit trop habile pour ne pas voir qu'en embrassant la foi de Jésus-Christ il achevoit de gagner les Gaulois , que son mariage avec Clotilde faisoit beaucoup pencher en sa faveur , & qui , inviolablement attachés à la foi de Nicée , n'obéissoient qu'à regret à des Maîtres Ariens , tels qu'étoient les rois des Bourguignons & des Visigoths. » Mais cette conjecture , plausible en elle-même , n'attaque pas la sincérité de la conversion de Clovis. De combien de moyens le Seigneur ne se sert-il pas pour amener

xxx      I N T R O D U C T I O N.

les hommes à la connoissance de la vérité! souvent l'intérêt les met sur les voies de la persuasion, & prépare l'esprit à acquiescer aux preuves solides qui doivent opérer la conversion. Or, outre les preuves générales, que fournit le Christianisme à quiconque en examine de bonne foi les fondemens, Clovis, à la journée de Tolbiac, en eut de particulières & de personnelles, qui achevèrent de le persuader.

Il est vrai que Clovis chrétien ne fut ni moins ambitieux, ni moins sanguinaire que Clovis idolâtre. C'est ce que le roi des Bourguignons, Gondebaud, reprochoit un jour à Saint Avit de Vienne & aux autres Prélats catholiques de ses États, assemblés à Lyon pour la fête de Saint Just. *Si la Religion que vous*  
*Ap. Daniel,* *professez est la vraie,* leur disoit-il, *d'où vient que les*  
*Histoire de* *Évêques de votre Communion n'empêchent pas le roi des*  
*France, t. I,* *François de me faire la guerre, & de s'attacher, comme*  
*P. 46.* *il fait, tous mes ennemis! Comment s'accorde la véritable*  
*Religion avec cette ambition insatiable, & cette soif du*  
*sang des peuples! Qu'il fasse voir par ses œuvres la vérité*  
*de sa croyance.* On peut ajouter même, c'est la remarque que fait un de nos Historiens, d'après l'idée que les Anciens nous ont donnée de Clovis, on peut, dis-je, ajouter que rien ne prouve mieux le peu de distance qu'il y a du degré d'ambition qui fait les Conquérans & les Héros, à celui qui en fait d'injustes Usurpateurs,



que la conduite que ce Prince tint après son baptême. Mais si du côté de l'ambition il est inexcusable, l'Histoire, qui ne dissimule aucun des excès auxquels cette passion le porta sur la fin de sa vie, ne lui reproche pas au moins d'autres désordres depuis sa conversion: elle lui attribue, au contraire, la plupart des vertus dans lesquelles les Grands de ce temps-là faisoient communément consister la piété & la justice chrétienne. On y voit qu'il bâtit des églises & des monastères; qu'il eut toujours un respect singulier pour les Évêques & les Ministres évangéliques; qu'il seconda leur zèle pour la propagation de la foi & le maintien de la discipline; & que probablement il a donné beaucoup plus de preuves de religion que nos annales n'en ont rapporté, puisque Grégoire de Tours ne fait point difficulté d'assurer en général, que le Seigneur lui assujettissoit tous ses ennemis, *parce qu'il marchoit devant lui dans la sincérité de son cœur, & qu'il faisoit les choses qui lui étoient agréables.* Que ne dit pas un tel éloge, s'il est vrai, comme le témoigne un Moderne, que *ce saint* <sup>Velly, t. II, p. 196.</sup> *Prélat a toujours parlé le langage de la vérité sans acception de personnes ?*

Ce que nous venons de dire de Clovis, nous le dirons de sa postérité. Peu de ses descendans eurent autant de mérite que lui. Quelques-uns furent encore plus ambitieux, plus injustes, plus féroces. D'autres à

ces défauts, qui ne montrent que trop que le sang des barbares couloit toujours dans leurs veines, joignirent de nouveaux excès. Mais tous conservèrent la foi qu'ils avoient héritée de leur père. Tous travaillèrent à extirper de leurs États les restes de l'idolâtrie; & si l'on trouva rarement en eux cette régularité, cette innocence de mœurs qui honore le Christianisme, l'on voit du moins qu'ils se faisoient honneur du nom de Chrétien, & qu'ils se piquoient d'une certaine fidélité à remplir les devoirs communs & publics de piété qu'il impose. Entrons dans le détail des principales pratiques de leur culte religieux: c'est un spectacle digne de la curiosité d'un Lecteur sage & éclairé que le tableau de ces mœurs antiques, quelles que soient les taches que l'on y découvre.

*Vita*  
*Constant. lib.*  
*IV, cap. 17*  
*et 18.*

Lorsque le Seigneur Dieu des armées eut jeté sur l'empereur Constantin le même regard de miséricorde qu'il jeta depuis sur Clovis, cet Empereur, résolu de n'adresser désormais qu'au vrai Dieu ses hommages, établit dans son palais une espèce d'église pour lui & pour ses domestiques attachés à la Religion qu'il venoit d'embrasser. Là, dit l'historien Eusèbe, agissant comme s'il eût été l'Évêque de sa Cour, il prenoit en main les Livres saints, & après les avoir médités avec attention, il en faisoit lui-même la lecture & l'explication à ses Officiers: puis, il récitoit avec eux des prières solennelles.

solennelles. Un Clergé nombreux secondoit le zèle du Prince dans ces pieux exercices. Des Diacres & d'autres Ministres, vénérables par leur âge & par leur vertu, étoient chargés de faire observer l'ordre & la discipline, non-seulement dans l'Oratoire, mais encore dans toute la Maison impériale, dont ils étoient comme les gardiens. Outre cet Oratoire, Constantin, ajoute le même Historien, fit faire une tente ou pavillon, aussi en forme d'église, qu'il faisoit porter dans tous ses voyages & ses expéditions militaires. L'Office divin y étoit célébré, comme dans le palais, par des Prêtres & des Diacres qu'il menoit avec lui, & qu'il appeloit *les gardes de son ame*. Le plus souvent qu'il lui étoit possible, il se retiroit dans ce saint lieu, pour y vaquer à la prière, ou seul, ou en la compagnie d'un petit nombre d'Officiers, dont la piété & la fidélité lui étoient connues. Mais il ne livroit jamais de bataille qu'il n'y fût allé auparavant chercher au pied de la Croix des assurances de la victoire.

*Vita  
Constant. lib.  
II, cap. 4,  
5 & seqq.*

Ces pieux établissemens du premier Monarque chrétien, où l'on aperçoit si sensiblement l'origine des Chapelles royales, furent adoptés à la Cour de nos anciens Rois, aussitôt que le Christianisme y eut été introduit. En effet, il est indubitable que Clovis, le Constantin des François, ayant fixé son séjour à Paris, dans l'ancienne demeure des empereurs Julien &

Valentinien I.<sup>er</sup>, au midi de la ville, établit dans ce palais un Oratoire pour y faire les prières, & reconnoître les bénédictions du Ciel sur sa personne. Grégoire de

*Hist. Franc.  
lib. VIII,  
cap. 44, &  
l. X, c. 18.*

Tours fait mention en divers endroits de ceux des rois Gontran & Childebert II. Avant eux, Childebert I.<sup>er</sup> avoit, outre le palais *des Thermes*, un autre palais dans la cité de Paris, dont l'Oratoire étoit, à ce que l'on croit, l'église nommée aujourd'hui *Saint-Barthélemi*.

*Le Beuf,  
Hist. du  
diocèse de  
Paris, t. I,  
p. 275.*

Ce qui est constant, c'est que, dès le milieu du dixième siècle, cette église passoit dans l'esprit d'un Écrivain qui vivoit alors, pour avoir été *anciennement, antiques*, bâtie par les rois de France: expression qui peut bien dénoter une origine éloignée d'environ quatre cents ans, dit un Savant fort versé dans la connoissance des antiquités ecclésiastiques. « A quelle occasion, » continue-t-il, cet Oratoire fut-il mis sous le titre de » Saint Barthélemi? Apparemment parce qu'il en vint » en France quelque relique sous le règne de Clovis ou » celui de Childebert. L'union & la correspondance, que » l'empereur Anastase entretenoit avec le premier, nous » porte à juger que cet Empereur, qui avoit fait transférer à Duras, ville de Mésopotamie, le corps du saint » Apôtre, lui en envoya quelque portion par ceux qui » lui portèrent d'Orient les ornemens consulaires, ou au moins à Childebert son fils. » Mais ce qui achève de persuader que Childebert I.<sup>er</sup> & Clovis lui-même eurent :

un Oratoire dans leur palais, c'est qu'on voit par le trente-troisième canon du concile tenu à Orléans en 541, l'usage des Oratoires domestiques établi dans les maisons même des Seigneurs particuliers. C'étoit sans doute l'exemple de leurs Princes que les Grands du royaume s'empressoient dès-lors d'imiter.

*Concil. T. III  
p. 380.*

Si nos premiers Rois avoient dans leur palais un Oratoire, ils y avoient aussi un Clergé. L'un étoit une suite nécessaire de l'autre. Le Canon, qui vient d'être cité, ne permet aux grands Seigneurs d'avoir des Oratoires dans leurs maisons, qu'à condition qu'ils y mettront des Clercs pour y faire l'Office Divin. Par la même raison qu'on n'ordonnoit point d'Ecclésiastique sans lui assigner un titre, on n'érigéoit point non plus d'église ni d'Oratoire, sans y attacher un service. Aussi les mêmes Historiens, qui font mention de l'Oratoire de nos premiers Rois, parlent en cent endroits différens de leurs Prêtres ou Clercs domestiques.

C'étoient, pour la plupart, de jeunes Ecclésiastiques qui formoient au milieu de la Cour une espèce de séminaire, d'où, tant que nos Rois conservèrent la nomination aux prélatures, ils tiroient communément ceux qui devoient les remplir. Lors même qu'ils se furent dépouillés de ce droit, en rendant au Clergé & au peuple la liberté des élections, ils se réservèrent néanmoins la faculté de nommer aux évêchés, quand

*Vitæ  
Archiepisc.  
Senonens. in  
Wulfram.*

*Marca,  
de Concord.  
l. IV, c. 22,  
n. 7.*

xxxvj      *I N T R O D U C T I O N.*

ils le jugeroient à propos, les Ecclésiastiques de leur palais. C'est ce que déclara Clotaire II dans l'Édit qu'il donna pour confirmer les canons du Concile tenu à Paris l'an 614.

\* Abbas  
Palatinus,  
Abbas  
Castrensis.

Ces Ecclésiastiques vivoient en commun sous la conduite d'un Chef ou Supérieur, à qui l'on donna, jusque vers la fin du septième siècle, le nom d'*Abbé du Palais* ou *du Camp* \* selon que les Rois résidoient dans leur palais ou étoient à la tête de leurs armées. Il est probable que cette dignité n'étoit conférée qu'à des personnes recommandables par leur naissance & par leur mérite; & cependant il est difficile de connoître ceux qui en ont été revêtus. L'Histoire ne nous en montre que trois, tous contemporains de Clotaire II. Mais ce qui forme un heureux préjugé pour ceux dont elle ne parle pas, c'est que ce sont trois Saints. L'un est Saint Bethaire ou Bohaire, Archidiacre, puis évêque de Chartres; l'autre est Saint Rustique, archidiacre de Rhodéz, ensuite évêque de Cahors; le troisième est Saint Sulpice, surnommé *le Pieux*, Archidiacre, & enfin archevêque de Bourges. Sur la renommée de leurs vertus, Clotaire les attira successivement à sa Cour, pour y faire les fonctions d'Abbé, disent leurs actes. Quel devoit être le Clergé du Palais sous de tels modérateurs; & avec quelle confiance l'Église recevoit-elle alors de la main du Prince, ceux qu'il

*Bolland. t. I.  
Aug. p. 170.*

*Labbe,  
Mélang.  
p. 420.*

*Acta SS.  
Bened. l. II,  
p. 168.*

lui envoyoit pour Pasteurs ! « Ce n'étoient pas des imitateurs de Simon, dit un ancien Auteur, mais de Pierre. Ils n'avoient pas recherché la Cour des Rois; mais les Rois s'étoient empressés de les avoir à leur Cour. L'ambition ne leur faisoit pas desirer les honneurs; mais l'humilité les leur faisoit refuser. » On se rappelle encore avec complaisance les grands hommes qu'a produits cette célèbre École, sous les règnes de Clotaire II & de Dagobert son fils. Saint Arnoux de Metz, Saint Cunibert de Cologne, Saint Remacle de Tongres, Saint Modoald de Trèves, y vécurent presque en même-temps. A-t-on jamais compté tant de Saints réunis dans les communautés de Religieux les plus renommées !

Le nom d'Abbé, donné anciennement au Supérieur des Clercs du Palais, a paru à quelques Écrivains modernes, une raison suffisante pour assurer que ces Clercs étoient de vrais Moines. « Dès le règne de Clotaire II, au moins, disent les Auteurs de *l'Histoire littéraire de la France*, nos Rois eurent la dévotion d'avoir à leur suite des Moines avec un Abbé à leur tête, pour faire l'Office Divin, & attirer sur eux & sur leurs entreprises la protection du Ciel. C'est-là l'origine de la Chapelle Royale. » Cette assertion, répétée mot à mot, mais toujours sans preuve, dans le *nouveau Traité de Diplomatique*, doit être mise au nombre de ces paradoxes,

« Steph.  
Leod. in  
vitâ Sancti  
Modoald.

« Tome II,  
P. 424.

« Tome V,  
P. 58.

xxxviii INTRODUCTION

qui n'ont d'autre garant que l'intérêt de ceux qui les produisent au jour. Quand on ne sauroit pas qu'anciennement on distinguoit deux sortes d'Abbés, les uns qu'on appeloit *Monastiques*, d'autres qu'on nommoit *Canoniques*; & que le mot d'Abbé en général désignoit indifféremment celui qui présidoit à une Communauté d'Ecclésiastiques, soit séculiers, soit réguliers; pourroit-on se persuader que dans ces premiers temps sur-tout, où l'Institut monastique étoit dans sa plus grande ferveur, on eût permis à des Moines de quitter leur solitude pour habiter dans le palais des Rois, tandis qu'on ne leur permettoit pas de recevoir dans leurs propres églises les Reines même?

*Mabill.  
Annal. Ben.  
t. I, p. 87.*

Au reste, quoique la charge d'Abbé du Palais eût de quoi flatter l'ambition d'un Courtisan, selon la remarque de l'Auteur de la vie de Saint Didier, il ne paroît pas qu'elle ait été, à beaucoup près, aussi considérable que l'a été dans la suite celle d'Archichapelain, & que l'est aujourd'hui celle de Grand - Aumônier de France. Celui qui en étoit revêtu, étoit lui-même subordonné aux Evêques qui résidoient auprès de nos Rois, & qui y faisoient, comme à tour de rôle, les fonctions d'*Apocrisiaire*. On entend par ce mot, dit *Hincmar*, le Ministre qui étoit chargé de rendre compte au Prince des affaires ecclésiastiques, & de faire savoir ses réponses. A la Cour des empereurs de

*Ap. Labbe,  
Mélange.  
p. 420.*

*Ap. Duchef.  
t. II, p. 491.*



Constantinople, où ce ministère avoit pris naissance, on n'y employoit que des Diacres, conformément à un Statut du Concile de Sardique, qui avoit ordonné que les Évêques n'iroient point à la ville royale, mais qu'ils y enverroient leurs Diacres, lorsque les affaires de leurs églises le demanderoient. Clovis y appela des Évêques, pour lesquels, soit politique, soit reconnaissance, il eut toujours autant de déférence que de respect. A son exemple, les successeurs prirent l'habitude d'en entretenir plusieurs à leur Cour, & de les consulter sur toutes les affaires, non-seulement de l'Église, mais de l'État.

Il est à présumer que, jouissant d'une autorité qui leur donnoit le droit de se mêler de tout, ces Prélats se mêloient à plus forte raison de ce qui concernoit le spirituel du Palais & les exercices de piété auxquels nos Monarques avoient la dévotion de se porter. Aussi apprenons-nous de Grégoire de Tours, que c'étoient eux qui donnoient la bénédiction à la table du Roi, *Hist. Franc. l. VIII, c. 2.* & que, lorsqu'il assistoit au Service Divin dans quelque église, les jours de Dimanche ou de Fête, les Évêques qui étoient à sa suite, nommoient un d'entr'eux pour officier. On fait ce qui arriva à Orléans, lorsque *Ibid. c. 7.* Gontran, s'étant rendu à l'église un Dimanche pour assister à la Grand'Messe, entendit Pallade, évêque de Saintes, qui chantoit une prophétie. Il se mit en

colère contre les Évêques qui étoient auprès de lui, & leur déclara qu'il n'ouïroit point une Messe célébrée par son ennemi. Les Prélats lui représentèrent qu'ils ignoroient qu'il eût lieu de se plaindre de leur confrère; qu'ils le croyoient au contraire dans ses bonnes grâces, puisqu'ils l'avoient vu assister à son repas & y donner la bénédiction; qu'au reste, le Concile lui rendroit justice si Pallade se trouvoit coupable. Gontran, apaisé par cette remontrance, & ne voulant pas causer du scandale, ordonna qu'on fit revenir à l'autel l'Officiant, qui s'étoit retiré tout confus à la sacristie. Le même

*Hist. Franc.  
l. X, c. 28.*

Prince, invité par la reine Frédegonde de tenir sur les fonts de baptême Clotaire II, donna ordre aussitôt aux Évêques qui étoient avec lui, de se transporter à Paris, afin de préparer tout pour la cérémonie.

Ces faits prouvent que les Évêques, résidans à la Cour, non-seulement étoient les Ministres de toutes les cérémonies qui se faisoient avec éclat & appareil, mais encore que c'étoient eux qui en ordonnoient les préparatifs. L'Abbé du Palais ne se mêloit que de ce qui se passoit dans l'intérieur de l'Oratoire du Roi, & n'avoit probablement d'inspection que sur la conduite & les fonctions des Clercs qui lui étoient subordonnés.

Les fonctions de ces Clercs étoient, 1.<sup>o</sup> de célébrer le Service Divin dans l'oratoire du Roi; 2.<sup>o</sup> de garder les

les Reliques qui y étoient déposées; 3.<sup>o</sup> de les porter par-tout où alloit le Roi.

I.<sup>o</sup> Sidoine Apollinaire , faisant dans sa lettre à Agricola le portrait de Théodoric le jeune, roi des Visigots, dit entr'autres choses: « si vous êtes curieux de savoir comment ce Prince se comporte en public, « il se rend tous les matins, avec peu de compagnie, aux « prières que ses Prêtres font avant le jour, & il témoigne « beaucoup de respect pour ces sortes d'assemblées. Je « crois bien, à vous parler confidemment, que c'est plutôt « la coutume que la dévotion qui l'y conduit. » Ce trait, indépendamment de la critique qui l'accompagne, insinue l'usage où étoient les Princes chrétiens de ce temps-là, d'assister régulièrement à l'Office célébré par leurs Prêtres domestiques, même à celui de la nuit. Le roi Gontran n'y manquoit jamais. Un jour que, suivant sa coutume, il alloit à Matines précédé d'un flambeau, on aperçut dans un coin de l'Oratoire un homme envoyé par la reine Frédegonde pour lui ôter la vie. On l'avoit déjà averti des mauvais desseins de cette méchante femme, & du lieu où elle se proposoit de les faire exécuter. Un pauvre l'étoit venu trouver à Paris pour lui donner avis, qu'un nommé *Faraulfe*, qui avoit été Valet-de-chambre du roi Chilpéric, avoit concerté avec elle le détestable projet de l'assassiner, lorsqu'il iroit à Matines. Ce bon Roi prit des

*Lib. I,  
epist. 2.*

*Greg. Turon.  
lib. VIII,  
c. 44.*

*Id. l. VII,  
c. 18.*

précautions pour sa sûreté. Il se fit accompagner de Gardes bien armés. Mais quelque inquiétude qu'il eût à cet égard, jamais elle ne lui fit interrompre la pieuse habitude qu'il s'étoit faite d'assister tous les jours au Service Divin, soit dans son Oratoire, ou, à certains jours de solennité, dans les principales églises des lieux où il se trouvoit.

Aucun monument historique ne nous instruit de la manière dont l'Office étoit célébré dans le Palais, sous les rois Mérovingiens. Mais ce qui ne permet pas de douter qu'il n'y fût fait avec autant de dignité que d'exactitude, c'est le goût qu'avoient ces Princes pour le chant & les cérémonies ecclésiastiques.

La conduite des armées & le soin des affaires n'empêchoient pas que le grand Clovis ne fût très-sensible aux charmes de la musique. Théodoric, roi des Ostrogots, lui envoya un excellent Joueur de guittare, qui à l'adresse de la main joignoit la beauté de la voix.

*Cassiod. l. I, epist. 41.* « Je crois, lui écrivit ce Prince, vous faire un présent » d'autant plus agréable, que vous l'avez demandé avec beaucoup d'empressement. »

Les jours de Fêtes solennelles, Childebert, fils de Clovis, se rendoit avec toute sa Cour à la cathédrale de Paris pour entendre l'Office. Le bel ordre, que le saint évêque Germain y faisoit observer dans le chant & les cérémonies, étoit un attrait pour le Monarque comme pour son peuple.

*Fortunat. Carm. ap. Duches. t. I, p. 465.*

## I N T R O D U C T I O N. xliij

Gontran étoit si passionné pour le chant ecclésiastique, qu'il ne vouloit point d'autre musique pendant ses repas. « Un jour, dit Grégoire de Tours, vers le milieu du dîner, il commanda que je fisse chanter mon Diacre, qui, le jour précédent, avoit chanté les pseaumes & les répons à la Messe. Il voulut de plus, que tous les Prêtres qui étoient présens, chantassent aussi devant lui, suivant l'ordre & le rang que je leur prescrirois. Tous ayant donc été par moi disposés, chacun se mit à chanter, comme il put, un répons. »

*Hist. Franc.  
l. VIII,  
c. 3.*

Chilpéric, le premier Prince François qui ait fait aux Sciences & aux Lettres l'honneur de les cultiver, donna des preuves de son zèle pour le chant & les offices de l'Eglise, en composant lui-même des messes & des hymnes. Malheureusement il se trouva que ces messes n'étoient qu'une méchante prose, & ces hymnes des vers plus mauvais encore. Quelqu'indulgente qu'ait toujours été la critique pour les productions des Souverains, on n'eut pas la complaisance de recevoir celles-ci.

*Ibid. l. VI,  
c. 46.*

Enfin la vie de Saint Éloi fait mention d'un Chantre de Clotaire II, nommé *Maurin*, que les applaudissemens de la Cour avoient rendu vain & présomptueux; & celle de Saint Ansbert nous apprend que Thierri III avoit non-seulement des Chantres, mais des Joueurs de toutes sortes d'instrumens de musique, dont les

*Spicileg.  
t. V, p. 199.*

*Bolland.  
t. II, Febr.  
p. 348.*

concerts ravissoient tellement le Saint, alors Chancelier de ce Prince, qu'il s'écrioit : *O bon Dieu, si vous donnez aux mortels une industrie capable d'élever ainsi nos âmes jusqu'à vous, & d'enflammer notre dévotion à vous louer, que sera-ce d'entendre dans le Ciel le Cantique éternel des Anges & des Saints !*

*Daniel, Hist.  
de France,  
t. II, p. 171.  
Nouv. édit.*

II.<sup>o</sup> Une autre pratique des Rois de la première race, étoit la dévotion aux Reliques ; dévotion alors fort à la mode en France. Les lettres de Pelage I.<sup>er</sup>, de Saint Grégoire-le-Grand & de quelques autres Papes, témoignent avec quel empressement nos Monarques en demandoient & en recevoient de Rome ; & l'on voit dans une des préfaces de la Loi Salique les grandes dépenses qu'ils faisoient en or, en argent, en pierres précieuses pour les châsses où ils les renfermoient. Ces Reliques étoient religieusement conservées dans le Palais. Elles y étoient gardées par des Clercs qui, pour cette raison, sont appelés *Gardiens*, *Custodes* dans quelques anciens Auteurs. Le Chef lui-même de ces Clercs est nommé par Hincmar, *Gardien du Palais*,

*Glossar.  
V. Capella.*

*Palatii Custos* : « non, remarque M. Du Cange, qu'il fût chargé de la garde de la Maison Royale, fonction »  
 » qui a toujours appartenu à des laïques & à des militaires ;  
 » mais parce qu'il étoit chargé de la garde de l'Oratoire  
 » du Palais, où étoient déposées plusieurs saintes Reliques,  
 que les Clercs gardoient sous lui. »

C'étoit ordinairement sur ces Reliques que se faisoient les sermens, tant ceux que les peuples prêtoient à leurs Souverains, que ceux des Souverains à l'égard de leurs sujets, ou par rapport à d'autres Princes. Du Palais on les envoyoit dans les provinces, quand un nouveau règne ou quelque autre circonstance particulière demandoit une nouvelle assurance de la fidélité de nos ancêtres. On les faisoit même porter jusque chez les ennemis, comme un gage inviolable de la parole qu'on leur avoit donnée.

*Mém. de  
l'Acad. des  
Belles-Lettres.  
t. II, p. 648.*

Les Francs avoient trouvé cet usage déjà établi chez les Gaulois, & ils l'adoptèrent d'autant plus volontiers en embrassant la religion de ces peuples, que, comme eux, ils étoient fortement persuadés, qu'alors la vengeance divine suivoit de plus près le parjure. En eurent-ils plus de respect pour la loi du serment ! C'est ce qu'il est difficile de croire, quand on lit dans l'histoire des traits tels que ceux que nous allons rapporter. Caribert, fils aîné de Clotaire I.<sup>er</sup>, étant mort sans postérité masculine, ses trois frères Gontran, Sigebert & Chilpéric partagèrent ses États, dont Paris étoit la capitale. Et comme chacun de ces Princes prétendoit avoir cette ville dans son lot, ils convinrent que nul d'eux ne pourroit y entrer sans le consentement des deux autres, & ils prirent à témoin de leur parole Saint Polyeucte, Saint Hilaire & Saint Martin, les priant de donner leur malédiction à celui qui y contreviendrait. L'ambition

*Greg. Turon.  
l. VII, c. 6.*

du roi de Soissons lui fit bientôt oublier un traité si solennel, ou plutôt elle lui fit trouver un moyen singulier d'en éluder impunément l'obligation. Il marcha vers Paris pour s'en emparer, se faisant précéder par un grand nombre de Reliques, dans l'espérance que le crédit de ces nouveaux patrons, contre-balançant celui des Saints Polyeucte, Hilaire & Martin, le mettroit à l'abri des peines dûes à son parjure : c'est-à-dire, que si ce Prince croyoit qu'un serment fait sur les Reliques en devenoit plus inviolable, il s'imaginait aussi pouvoir l'anéantir en lui opposant d'autres Reliques.

*Fredeg.  
chron. c. 97.*

On en vint jusqu'à se persuader que le serment tiroit toute sa force des Reliques sur lesquelles on le faisoit ; de sorte que le défaut de Reliques le rendoit absolument nul. Ebroin, Maire du palais de Thierry II, ayant défait Martin un des ducs d'Austrasie, & voulant tirer adroitement ce Seigneur de la ville de Laon où il s'étoit fortifié, lui envoya par deux évêques, Engilbert de Paris & Rieul de Reims, les châsses de l'Oratoire du Roi, dont il avoit ôté les Reliques, & sur lesquelles néanmoins ces Prélats ne laissèrent pas de jurer qu'il pouvoit venir en toute sûreté trouver le Maire du palais pour traiter de la paix. L'Austrasien s'abandonna avec une foi entière à leurs sermens. Mais à peine fut-il entré dans le camp, qu'Ebroin, qui regardoit ces sermens comme nuls, le fit assassiner.



Tout pieux qu'étoit le roi Robert, il étoit lui-même dans cette erreur. Le moine Helgaud, son panégyriste, raconte qu'il fit faire un Reliquaire de cristal orné d'or, mais sans Reliques, sur lequel il faisoit jurer les Seigneurs, & un autre d'argent renfermant un œuf de Griffon, sur lequel juroient les gens du commun; & tout cela dans la vue d'empêcher les faux sermens: comme si pour faire le crime, l'intention ne suffisoit pas. Mais, dit un illustre Moderne, *alors on ne raisonnoit pas mieux que cela.* *Ap. Duchesne, t. IV, p. 66.*  
*Le Président Henault.*

Les règnes suivans, quelque dépouillé qu'on y dût être des préjugés des siècles de barbarie, n'ont pas toujours été exempts de reproche en matière de serment. Sous Louis XI, par exemple, l'usage de jurer sur les choses saintes subsistoit encore. Cependant il ne falloit pas parler à ce Prince de jurer sur la croix de Saint-Lo. Son prétexte étoit l'honneur dû à l'instrument de notre salut: un de ses Historiens nous apprend la vraie cause de sa répugnance. C'étoit une vieille croyance de son temps, que ceux qui après avoir juré sur cette Relique venoient à se parjurer, mouroient misérablement dans l'année; & le bon Prince étoit un peu plus attaché à la vie qu'à sa parole. Que d'autres rapports entre la religion de Louis XI & celle de la plupart des descendans de Clovis! Mais en passant jusqu'aux Rois de la troisième race, nous nous écartons

insensiblement de l'objet de ce discours. Bornons nos observations au premier âge de la Monarchie, & concluons de ce que nous en avons rapporté, qu'autant que l'on manquoit alors de respect pour le serment en lui-même, autant on en avoit pour les Reliques sur lesquelles on le faisoit.

III.<sup>o</sup> La confiance de nos premiers Rois à l'égard des Reliques, n'étoit pas moins grande. Les regardant comme une puissante sauve-garde, qui mettoit & leur Personne & leur Couronne à couvert de tous les dangers, ils les faisoient porter par les Clercs du palais dans tous leurs voyages; mais sur-tout quand ils marchaient contre les ennemis. Cette pieuse pratique étoit alors presque générale parmi les Peuples chrétiens. Les Goths du royaume d'Arragon, se voyant attaqués par Childebert, vinrent au-devant de lui avec les reliques de Saint Vincent, & ils en obtinrent aisément la paix moyennant l'étole du saint Martyr, dont ils lui firent présent (a). On promenoit processionnellement les châsses des Saints sur les murailles d'une ville assiégée. Et combien de fois n'a-t-on pas cru voir ces Saints protecteurs armés & combattans pour la défense des assiégés!

*Greg. Turon.  
l. III, c. 39.*

Les Reliques qu'on portoit dans ces expéditions,

---

(a) Childebert, de retour à Paris, bâtit un Monastère sous le titre de *Saint-Vincent*, où il déposa cette Relique. C'est la fameuse Abbaye qui porte aujourd'hui le nom de *Saint-Germain-des-Prés*.

étoient

étoient principalement celles des Saints que la Nation reconnoissoit pour ses patrons auprès de Dieu. Tel étoit Saint Martin dans les Gaules, lorsque les François s'y établirent. En même-temps qu'ils embrassèrent la foi de Jésus-Christ, ils reçurent le culte de ce saint Évêque; & ils s'accordèrent d'autant plus volontiers à le choisir pour le Saint tutélaire de leur Empire, qu'il avoit passé les premières années de sa vie dans la profession des armes, la seule qu'ils connussent & qu'ils jugeassent digne de leur estime. Dès-lors nos Rois commencèrent à l'invoquer & pour la paix & pour la guerre: dès-lors ils n'entreprirent aucune expédition considérable, sans aller eux-mêmes à son tombeau, ou sans y envoyer de leur part; avant, pour se le rendre propice; après, pour le remercier du succès (*b*). Dès-lors enfin parmi les autres Reliques qu'ils avoient dans leur palais, ils donnèrent le premier rang à celle qui est si célèbre dans notre ancienne Histoire sous le nom de *chape de Saint-Martin*, & la firent porter à la tête de toutes leurs armées, comme une ressource également propre à inspirer la confiance à leurs Soldats & à répandre la terreur chez les ennemis.

---

(*b*) On connoît ce bon mot de Clovis à l'occasion de la riche offrande qu'il fit lui-même au tombeau de Saint-Martin après la bataille de Vouillé. *Saint Martin sert bien ses amis; mais il leur fait payer ses services un peu cher.*

# I N T R O D U C T I O N.

Qu'étoit-ce que cette chape de Saint Martin ? Si l'on en croit le père Daniel, il faut entendre par-là une espèce de pavillon portatif, sous lequel étoient les reliques des Saints que nos Rois faisoient porter à l'armée, & en particulier celles de Saint Martin patron de la Monarchie. On avoit donné, dit-il, le nom de chape à ce pavillon, parce que ce nom se donnoit primitivement aux choses qui en contenoient & renfermoient d'autres: *quasi capiens*. Cette explication plus spécieuse que solide, nous laisse à deviner pourquoi on n'a pas aussi appelé chapes de Saint Hilaire, de Saint Denys, de Saint Germain, &c. ce qui contenoit & renfermoit les reliques de ces Saints. D'autres ont pensé que la chape de Saint Martin étoit le voile qui couvroit son tombeau. Ces sortes de voiles, appelés alors *Brandeum*, passaient en effet pour des Reliques. Celles qui furent envoyées à Chararic roi de Galice, n'étoient autre chose qu'un morceau d'étoffe de soie, qu'on avoit laissé une nuit sur le sépulcre du Saint. Il y a apparence que les Reliques qu'on avoit de lui ailleurs étoient de cette nature. D'autres enfin ont dit avec plus de raison, que c'étoit le manteau même du saint Évêque, ou une espèce de tunique sans manches, qu'il avoit coutume de porter, & que le moine Notker, qui pouvoit l'avoir vu, appelle *roccus Sancti Martini*; d'où nous est venu le nom de *Rochet*.

*Hist. de la  
Milice Fran.  
t. I, p. 492.*

*Greg. Turon.  
de mirac.  
S.<sup>t</sup> Martini,  
l. I, c. 11.*

*Ducange,  
Glossar. V.  
Capella.*

*Longueval,  
Hist. de  
l'Egl. Gall.  
t. III, p. 11.  
Notker, vita  
Carol. M.  
l. II, c. 27.*

## INTRODUCTION. ij

Cette tunique, selon la description qu'en ont fait Sulpice Severe & Fortunat, tous deux Historiens de Saint Martin, étoit courte & velue, semblable à celles dont usoient les habitans de Bigorre, pour se garantir du froid, & qu'on appeloit *Bigerriques*, *Bigerricæ* (c). On ne nous a point appris quand ni comment elle fut portée dans le palais. Mais on devoit l'y regarder comme une Relique d'autant plus précieuse, qu'il n'étoit pas possible alors d'en avoir d'autres de Saint Martin; car on ne se seroit pas permis de toucher à aucun membre de son corps.

Ceux qui ont écrit qu'on attachoit cette chape au haut d'une pique, pour en faire un étendard qu'on portoit dans les armées Françoises, ont confondu sans doute la chape de Saint Martin, & l'enseigne ou bannière du même Saint, qui sont deux choses fort différentes. Celle-ci qui étoit pour les François ce que le *Labarum*

---

(c) Ces bigerriques étoient ordinairement de peaux ou fourrées de peaux; c'est pour cette raison que les Bigourdans sont surnommés *pelliti* par Saint Paulin (*ad Auson. carm. X*). Dès - lors, comme aujourd'hui, on les appeloit dans ce pays *chapes* ou *capas*. Les François les appeloient vulgairement *manteaux*, parce qu'elles leur en tenoient lieu. De-là vient le *mantel Saint Martin*, ainsi qu'on le lit dans un ancien registre de la Chambre des Comptes, cité par Du Cange, dont voici les paroles: *les Eslochers d'Amiens doivent à l'Évêque, à la Saint-Martin d'hyver, une penne grant d'aigneaux, appelé le mantel Saint-Martin.*

avoit été pour les troupes Romaines, ne sortoit jamais de l'église de Saint Martin de Tours, excepté dans les temps de guerre. Nos Rois, avant que de se mettre en campagne, alloient en cérémonie la lever eux-mêmes de dessus le tombeau du Saint, & ils la confioient à quelque grand Seigneur Duc, Comte ou Baron, pour la porter pendant l'expédition; après laquelle on revenoit encore en cérémonie la déposer au même lieu (*d*). Mais la chape de Saint Martin étoit, ainsi que nous l'avons dit, toujours conservée dans le palais, d'où les Clercs qui en avoient la garde, la portoient par-tout où alloient nos Rois.

Elle étoit renfermée dans une châsse, à qui, pour cette raison, on donna le nom de *Chapelle*. Marculphe,

---

(*d*) Sous la première race, la bannière de Saint Martin a toujours été la principale enseigne de la Nation. Elle étoit d'un bleu uni, couleur affectée alors dans l'Église aux Saints qui étoient dans la classe des Confesseurs. Ne vaudroit-il pas autant dire que c'est de-là que le bleu est devenu la couleur propre de nos Souverains, que d'aller en chercher l'origine, comme a fait M. Bullet (*Dissert. sur l'Hist. de France, page 92*), dans le goût des anciens Gaulois pour cette couleur. Au reste, quoique depuis plusieurs siècles la bannière de Saint Martin ait disparu de nos armées, la dévotion & la confiance des Militaires françois envers ce Saint se sont toujours maintenues. Le Maréchal de Boucicaut écrivoit au Chapitre de Saint-Martin de Tours, pour le prier de lui envoyer *une enseigne dudit monsieur Saint Martin, laquelle ait touché à son benoist chief*, pour la porter à son chapeau. *Ap. Martenne, Thef. Anecd. tome 1, col. 1737.*

# INTRODUCTION. liij

qui florissoit vers le milieu du VII.<sup>e</sup> siècle, atteste que cette dénomination étoit déjà reçue de son temps. Une de ses formules porte, que lorsque deux hommes étoient en procès l'un contre l'autre, ils devoient, faute *Lib. I, form. 38.* d'autres preuves, jurer *sur la chapelle de Saint Martin, où l'on avoit coutume de faire les autres sermens*: ce qui est confirmé par un plaid tenu à Compiègne sous le roi Thierry, l'an 680, où il fut ordonné que les parties jureroient dans l'Oratoire du Roi *sur la chapelle de Saint Martin*, c'est-à-dire, sur la châsse qui renfermoit sa chape. Dans un autre plaid du roi Childebert, de l'an 710, on voit que le nom de *Chapelle* avoit déjà passé *Mabill. de Re dipl. lib. VI, p. 470.* à l'Oratoire même du Roi, où cette célèbre chape étoit conservée. Et c'est de-là enfin qu'on l'a emprunté pour désigner tous les Oratoires ou petites églises, qui n'ont qu'un autel. *Id. ibid. p. 483.*

La même raison qui avoit fait nommer *Chapelle*, premièrement la châsse qui renfermoit la chape de Saint Martin, puis l'Oratoire où elle étoit conservée, fit aussi nommer *Chapelains* les Clercs chargés de la garder & de la porter à la suite de nos Rois. Les Anciens, comme les Modernes, conviennent de la vérité de cette origine: il seroit inutile d'insister sur ce point. De-là par une suite naturelle est venu le nom d'*Archichapelain* donné au Supérieur de ces Clercs, au lieu de celui d'Abbé, par tous ceux qui ont écrit après *Mon. Sang. de vita Carol. M. l. I.* *Walafrid. Strabo, de reb. Eccl. c. 31.* *Honor. Augustod. de gem. animæ, c. 128.*

liv      I N T R O D U C T I O N.

*Durand, Rationale, l. XI, c. 10.* le milieu du VIII.<sup>e</sup> siècle. On feroit remonter ce nom bien plus haut, si l'on pouvoit compter sur deux diplomes du roi Dagobert I.<sup>er</sup> accordés l'un à l'église de Saint-Ouen dans la forêt de Cuise, l'autre à l'abbaye de Saint-Maximin. *Nouv. Trait. de dipl. t. V, p. 59.* Dadon & Ricolfe, Réferendaires de ce Prince, y sont en effet l'un & l'autre qualifiés du titre d'*Archichapelain*. Mais ces deux pièces, quoique citées par quelques Savans, sont rejetées par d'autres comme suspectes, sinon de faux, du moins d'interpolation.

*Ap. Mabill. Analec. t. III, p. 193.* L'Auteur des actes des évêques du Mans a aussi donné à Saint Aiglibert la qualité d'*Archichapelain* de Thierry III. Mais cet Auteur, qu'on croit du IX.<sup>e</sup> siècle, écrivoit comme on parloit de son temps.

Le premier monument incontestable, qui ait nommé *Chapelains* les Clercs attachés au service de nos Rois, est le second Canon d'un concile tenu en Germanie, par l'ordre de Carloman fils de Charles Martel, l'an 742. « Nous avons absolument défendu, disent les Pères de ce Concile, aux serviteurs de Dieu ( c'est-à-dire, aux Clercs & aux Moines ), de porter les armes, de combattre & d'aller à la guerre; excepté ceux qui suivent l'armée, pour y faire l'Office divin, pour célébrer la Messe, & porter les reliques des Saints. Ainsi que le Prince ait à l'armée un ou deux Évêques avec des Prêtres *Chapelains*; & que chaque Préfet ou Com-mandant ait un Prêtre qui puisse juger des péchés de



## I N T R O D U C T I O N. lv

ceux qui se confessent, & leur imposer la pénitence « convenable. » On remarquera que ce n'est qu'aux Prêtres attachés au service du Roi que le Concile donne le nom de *Chapelains*.

Ce Canon, copié plusieurs fois, soit par les Conciles postérieurs, soit dans les Capitulaires, montre que l'usage de porter les Reliques du palais à l'armée, à la suite de nos Rois, continua sous la seconde race. *Ap. Mabill. Ann. Bened. lib. XXVI, n.º 11.* L'Auteur de la relation des miracles de Saint Denys, rapporte un fait, qui nous en fournit une nouvelle preuve. Dans une des expéditions de Charlemagne contre les Saxons, Fardulfe, Abbé de Saint Denys, conduisoit les Reliques avec un grand nombre de Clercs. Un de ceux-ci, nommé *Rothard*, laissa par inadvertance dans l'Oratoire une chandelle alumée, laquelle étant tombée sur la table de l'autel la brûla entièrement, sans endommager la nappe qui étoit dessus, & qui enveloppoit les saintes Reliques. Cet Auteur nous fait connoître à cette occasion quelle étoit la forme de cet Oratoire portatif. Rien de plus simple. Sous un pavillon il y avoit une table de bois couverte d'une nappe, sur laquelle on mettoit les châsses qui renfermoient les Reliques & des cierges tout autour.

Enfin jusque vers le milieu du xiv.<sup>e</sup> siècle, on trouve des vestiges de cet ancien & pieux usage. Quoique depuis long-temps on eût jugé à propos de

*Spicileg.  
tom. VII,  
p. 241.*

*Du Cange,  
Glossar. V.  
Capella.*

ne plus exposer les reliques de la Chapelle royale au fort des batailles, on les portoit néanmoins encore à certains jours dans les lieux où se trouvoient nos Rois, lorsque ces lieux n'étoient pas à une trop grande distance de la capitale. Par un acte passé l'an 1322, entre les Officiers du roi Charles-le-Bel en son nom, & les Maître, Frères & Sœurs de l'Hôtel-Dieu de Paris, ces derniers, du consentement des Doyen & Chanoines de l'église de Notre-Dame, s'obligent de faire transporter, tous les ans à perpétuité, les reliques de la Sainte Chapelle aux lieux où sera le Roi, les jours des quatre Fêtes annuelles, pourvu qu'il ne soit pas à plus de trente lieues de Paris. Et le Roi, en considération de cette charge, fait à l'Hôtel-Dieu un don annuel de cent charretées de bois de quatre moules chacune, à prendre sur la forêt de Cuise & autres; sans préjudice des deux cents charretées, qui avoient été ci-devant données au même Hôtel-Dieu par les Rois ses prédécesseurs. Un autre acte de l'an 1348, sous le règne de Philippe de Valois, nous apprend que la même pratique subsistoit encore, & que ce n'étoit plus l'Hôtel-Dieu qui étoit chargé de ce transport, mais le premier Chapelain du Roi; ce qui étoit plus conforme à l'institution primitive.



## *TABLEAU*

**T A B L E A U**  
**DESPRINCIPAUX OFFICIERS DE LA CHAPELLE DU ROI,**  
*sous chaque Règne.*

R O I S.	CHEFS DE LA CHAPELLE, ARCHI-CHAPELAINS.	CONFESSEURS D E S R O I S.
PEPIN, de 751 à 768.	<i>Fulrade</i> , Abbé de Saint-Denys, de 751.	
CHARLEMAGNE, de 768 à 814.	Le même, à 784. <i>Angelramne</i> , Évêque de Metz, de 784 à 791. <i>Hildebolde</i> , Archev. de Cologne, de 791.	
LOUIS <i>le Débonnaire</i> , de 814 à 840.	Le même, à 818. <i>Hilduin I</i> , Abbé de Saint-Denys, de 818 à 830. <i>Foulques I</i> , Abbé de Jumieges, de 830 à 832. <i>Drogon</i> , Évêque de Metz, de 832 à 840.	<i>S. Ansouin</i> , Évêque de Camerino. <i>S. Aldric</i> , Évêque du Mans.
CHARLES <i>le Chauve</i> , de 840 à 877.	<i>Ébroin</i> , Évêque de Poitiers, de 840 à 851. <i>Hilduin II</i> , de 851 à 877. <i>Gauzlin</i> , Abbé de Saint-Denys, de 877.	
LOUIS II, dit <i>le Begue</i> , de 877 à 879.	Le même, à 879.	

R O I S.	CHEFS DE LA CHAPELLE, ARCHI-CHAPELAINS.	CONFESSEURS D E S R O I S.
LOUIS III & CARLOMAN, de 879 à 884.		
CHARLES, dit <i>le Gros</i> , de 884 à 888.	<i>Liudard</i> , Évêque de Verceil, de 884 à 888.	
CHARLES III, dit <i>le Simple</i> , de 898 à 929.	<i>Foulques II</i> , Archev. de Reims, de 898 à 900. <i>Anfcheric</i> , Évêque de Paris, de 900 à 911. <i>Hervé</i> , Archevêque de Reims, de 911 à 922.	
LOUIS IV, dit d' <i>Outremer</i> , de 936 à 954.	<i>Artaud</i> , Archevêque de Reims, de 936.	
LOTHAIRE, de 954 à 986.	Le même, à 961. <i>Odolric</i> , Archevêque de Reims, de 962 à 969. <i>Adalberon</i> , Archev. de Reims, de 969.	
LOUIS V, de 986 à 987.	Le même.	
HUGUES CAPET, de 987 à 996.	Le même, à 988. <i>Gerbert</i> , Archevêque de Reims, de 992 à 996. <i>Raynald</i> , Évêque de Paris. <i>Roger I</i> , Évêque de Beauvais.	

R O I S.	CHEFS DE LA CHAPELLE, ARCHI-CHAPELAINS.	CONFESSEURS D E S R O I S.
ROBERT, de 996 à 1031.	<i>Roger I</i> , Évêque de Beauvais, à 1000. <i>* Arnoux</i> , Archevêque de Reims. <i>Franco</i> , Évêque de Paris, de 1000 à 1020. <i>Baudouin I</i> , de 1021.	
HENRI I, de 1031 à 1060.	Le même, à environ 1050. <i>Alard</i> , Évêque de Soissons, environ 1050 à 1060.	
PHILIPPE I, de 1060 à 1108.	<i>Baudouin II</i> , de 1060 à 1067. <i>Pierre I</i> , Abbé de Saint-Germain- des-Prés, de 1067 à 1073. <i>Roger II</i> , Évêque de Châlons. <i>Geoffroy</i> , Évêque de Paris. <i>Ursion</i> , Évêque de Senlis. <i>Gislebert</i> , Archevêque de Tours. <i>Étienne de Garlande</i> , de 1106.	
LOUIS VI, dit <i>le Gros</i> , de 1108 à 1137.	Le même, à 1137.	<i>Gilduin</i> , Abbé de Saint-Victor.

ROIS.	CHEFS DE LA CHAPELLE, ARCHI-CHAPELAINS	CONFESSEURS DES ROIS.	AUMÔNIERS.
LOUIS VII, dit <i>le Jeune</i> , de 1137 à 1180.	<i>Algrin</i> , <i>Simon</i> , <i>Noel</i> , <i>Cadurque</i> , <i>Hugues I de Champ- fleuri</i> , de 1162 à 1172. <i>Pierre II de Corbeil</i> , de 1172 à 1180.		
PHILIPPE II, dit <i>Auguste</i> , de 1180 à 1223.	<i>Hugues II de Puisieux</i> , de 1180 à 1185. <i>F. Guerin</i> , Évêque de Senlis, de		<i>Frère Chrétien</i> , Templier.
LOUIS VIII, de 1223 à 1226.	Le même.	<i>Jean</i> , Abbé de Saint-Victor.	Le même.
LOUIS IX, dit <i>Saint-Louis</i> , de 1226 à 1270.	Le même, à 1227 ou 1228.	<i>Vincent de Beauvais</i> , vers 1230.	Le même. <i>Frère Herbert</i> , Templier.

R O I S.	CHEFS DE LA CHAPELLE, CONFESSEURS DES ROIS.	AUMÔNIERS.
SAINT - LOUIS.	<i>Geoffroi de Beaulieu</i> , Dominicain, de 1248 à 1270. * <i>Jean de Mons</i> , Franciscain.	Le même.
PHILIPPE III, dit <i>le Hardi</i> , de 1270 à 1285.	<i>Laurent le François</i> , Dominicain.	
PHILIPPE IV, dit <i>le Bel</i> , de 1285 à 1314.	<i>Nicolas Gorrein</i> , Dominicain, de 1285 à 1287. <i>Nicolas de Freauville</i> , Dominicain, de 1287 à 1305. <i>Guillaume de Paris</i> , Dominicain, de 1305 à 1312. <i>Renaud d'Aubigny</i> , Dominicain, de 1312 à 1314.	<i>F. Simon de la Chambre</i> , Templier, en 1296 & 1298. <i>Frère Jean du Tour</i> , Templier. <i>F. Jean des Granges</i> , en 1307 & 1313. <i>F. Jean de Grandpré</i> , en 1314.
LOUIS X, dit <i>Hutin</i> , de 1314 à 1316.	<i>Wibert Bonelly</i> , Dominicain, de 1314 à 1316.	Le même, à 1315. <i>Guillaume d'Igny</i> , de 1315.
PHILIPPE V, dit <i>le Long</i> , de 1316 à 1322.	<i>Renaud d'Aubigny</i> , Dominicain, de 1316 à 1317 ou 18. <i>Nicolas de Clermont</i> , Dominicain, de 1317 ou 18 à 1322.	Le même, à 1322.
CHARLES IV, dit <i>le Bel</i> , de 1322 à 1328.	<i>Imbert</i> , Dominicain, de 1322 à 1328.	<i>Guillaume Morin</i> .
PHILIPPE VI, dit <i>de Valois</i> , de 1328 à 1350.	<i>Nicolas Gorrand</i> , Dominicain, de 1328 à environ 1343. <i>Vincent de Bourgogne</i> , Dominicain, de 1343 à environ 1347. <i>Pierre de Trigny</i> , Dominicain, Evêque de Senlis, de 1347 à 1350.	<i>Guillaume de Feucherolles</i> , de 1328 à 1343. <i>Pierre de Saint-Placide</i> , de 1344 à 1350.

ROIS.	CHEFS DE LA CHAPELLE, CONFESSEURS DES ROIS.	AUMÔNIERS.
JEAN, de 1350 à 1364.	<i>Adam de Nemours</i> , Dominicain, Évêque de Senlis, de 1350 à 1356. <i>Guillaume de Rancé</i> , Dominicain, Évêque de Séez, de 1356 à 1363.	<i>Michel de Breische</i> ou <i>de Brache</i> , Évêque du Mans, de 1350 à 1355. <i>Garnier de Berron</i> ou <i>Broon</i> , de 1355 à 1364.
CHARLES V, dit <i>le Sage</i> , de 1364 à 1380.	<i>Pierre de Villiers</i> , Dominicain, Évêque de Nevers, puis de Troies, de 1364 à 1376. <i>Maurice de Coulanges</i> , Dominic. Évêque de Nevers, de 1376 à 1380.	<i>Silvestre de Cervelle</i> ou <i>Cervolle</i> , Évêque de Coûtances, de 1364 à 1371. <i>Pierre de Prouverville</i> , Évêque de Senlis, de 1371 à 1379.
CHARLES VI, de 1380 à 1422.	Le même, à 1382. <i>Guillaume de Vallan</i> , Dominicain, Évêque d'Évreux, de 1382 à 1389. <i>Michel de Creney</i> , Év. d'Auxerre, de 1389 à 1409. <i>Jean Manchon</i> , de 1409 à 1413. <i>Pierre de Chantelle</i> , de 1413 à 1418. <i>Jean Manchon</i> , de 1418 à 1420. <i>Renaud de Fontaines</i> , Évêque de Soissons, de 1420 à 1422.	<i>Denys de Collours</i> , de 1380 à 1382. <i>Michel de Creney</i> , de 1382 à 1389. <i>Pierre d'Ailly</i> , Évêque de Cambrai, Car- dinal, de 1389 à 1395. <i>Pierre Mignot</i> , de 1395 à 1397. <i>Hugues Blanchet</i> , de 1397 à 1406. <i>Gilles Deschamps</i> , Év. de Coûtances, Car- dinal, de 1406 à 1408. <i>Jean de Courtecuisse</i> , Évêque de Genève, de 1409 à 1420. <i>Philippe Aymenon</i> , de 1420 à 1422.



R O I S.	CHEFS DE LA CHAPELLE, CONFESSEURS DES ROIS.	AUMÔNIERS.
<p>CHARLES VII, de 1422 à 1461.</p>	<p><i>Gerard Machet</i>, Év. de Castres, de 1422 à 1448.</p> <p><i>Jean d'Aucy</i>, Évêque de Langres, de 1448 à 1452.</p> <p>* <i>Jean de Pernant</i>.</p> <p>* <i>Odet Goudin</i>, Abbé de la Prée en 1454.</p>	<p><i>Étienne de Montmoret</i>, de 1422 à 1446.</p> <p><i>Jean d'Aucy</i>, de 1446 à 1452.</p> <p><i>Jean de Pernant</i>.</p> <p><i>Gui le Bel</i>, Trésorier de la S.<sup>te</sup> Chapelle de Paris.</p> <p><i>Jean Aliquot</i>.</p>
<p>LOUIS XI, de 1461 à 1483.</p>	<p><i>Jean Cœur</i>, Archev. de Bourges, de 1461 à 1464.</p> <p><i>Jean Balue</i>, Évêque d'Angers, Cardinal, de 1464 à 1468.</p> <p><i>Jean Boucard</i>, Év. d'Avranches, de 1468 à 1476.</p> <p><i>Jean Nervet</i>, de 1474 à.....</p> <p><i>Martin le Maître</i>, de..... à 1482.</p> <p><i>Jean l'Huillier</i>, Év. de Meaux, de 1482 à 1483.</p>	<p><i>Jean Cœur</i>, de 1461 à 1464.</p> <p><i>Jean Balue</i>, de 1464 à 1468.</p> <p><i>Angelo Catho</i>, Archev. de Vienne, de 1472 à 1482.</p> <p><i>Pierre Cadoet</i>, Arche- vêque de Bourges, de 1482 à 1483.</p>

R O I S.	CHEFS DE LA CHAPELLE, CONFESSEURS DES ROIS.	GRANDS-AUMÔNIERS DU R O I.
CHARLES VIII, de 1483 à 1498.	<i>Jean de Rely</i> , Évêque d'Angers, de 1483 à 1498.	<i>Geoffroi de Pompadour</i> , Évêq. de Périgueux, de 1483.
LOUIS XII, de 1498 à 1515.	<i>Laurent Bureau</i> , Carme, Évêque de Sisteron, de 1498 à 1504. <i>Jean Clerée</i> , Dominicain, de 1504 à 1506. <i>Antoine du Four</i> , Dominicain, Évêque de Marseille, de 1506 à 1509. <i>Guillaume Petit</i> , Dominicain, Évêque de Troyes, de 1509.	Le même, à 1514. <i>François le Roy de Chauvigni</i> , de 1514.
FRANÇOIS I, de 1515 à 1547.	Le même, à 1536.	Le même, à 1515. <i>Adrien de Gouffier</i> , Év. de Coutances, Car- dinal, de 1515 à 1519. <i>François des Moulins de Rochefort</i> , de 1519 à 1525. <i>Jean le Veneur</i> , Évêque de Lisieux, Car- dinal, de 1526 à 1543.

# ROIS. I FESSEURS DES ROIS.

# M A Î T R E S DE LA CHAPELLE-MUSIQUE

FRANÇOIS I,  
à 1547.

*ues Hamelin, de 1536 à 1539.*  
*i le Maire, de 1539 à 1547.*

HENRI II,  
de 1547 à 1559. *n de Guencourt, Dominicain,*  
47 à 1553.  
*in Hennuyer, 1.<sup>e</sup> Aumônier,*  
153 à 1559.

*François de Tournon, Archevêque*  
*de Lyon, Cardinal, de 1543 à*  
*1547.*

*Paul de Carrette, Évêq. de Cahors,*  
*de 1547 à 1553.*  
*Jean de la Rochefoucault, de 1553.*

FRANÇOIS II,  
de 1559 à 1560. *épin de Brichanteau, Évêque de*  
*i, de 1559 à 1560.*  
*illaume Ruzé, Évêq. d'Angers,*  
*560.*

Le même.

RIRE.	CONFESSEURS DES ROIS.	MAÎTRES DE LA CHAPELLE- MUSIQUE.	MAÎTRES DE LA CHAPELLE DE PLEIN-CHANT.
CH de r Paris,	Le même, à 1574. * <i>Arnaud de Sorbin</i> , Évêque de Nevers.	Le même.	<i>Félix de Varmond</i> , en 1562.  <i>J. B. Bencyveny</i> , en 1570.
HE de 1;	<i>Edmond Auger</i> , Jésuite, de 1574 à 1587.  <i>Julien de Saint-Germain</i> , Évêque de Césarée, de 1587 à 1589.	Le même à 1584.  <i>François de la Rochefoucault</i> , Év. de Clermont, de 1584 à 1589.	<i>Nicolas Fumée</i> , de 1574 à 1577.  <i>Nicolas Brulart</i> . Abbé de S'-Martin d'Autun, de 1577 à 1585.  <i>Supprimé.</i>
HE de 15 vêque	<i>René Benoit</i> , Curé de S'-Eustache, de 1593 à 1604.  <i>Pierre Coton</i> , Jésuite, de 1604.	<i>Philippe du Bec</i> , Archev. de Reims, de 1591 à 1601.  <i>Christophe de l'Eslang</i> , Évêque de Carcassonne, de 1601.	

R O I S.	M A Î T R E S D E LA CHAPELLE-MUSIQUE.	CONFESSEURS DES ROIS.
<p><b>L O U I S X I I I</b>, même, à 1621. de 1610 à 1643.</p>	<p>- <i>François de Gondi</i>, premier évêque de Paris, de 1621 à 1625. - <i>Isidore de Villers-la-Faye</i>, Évêque de Nîmes, de 1625 à 1632.</p>	<p>Le même à 1617. <i>Jean Arnoux</i>, Jésuite, de 1617 à 1621. <i>Gaspard Seguiran</i>, Jésuite, de 1621 à 1625. <i>Jean Suffren</i>, Jésuite, de 1625 à 1632. <i>Charles Mailland</i>, Jésuite, de 1632 à 1637. <i>Jacques Gourdon</i>, Jésuite, de 1637 à 1638. <i>Nicolas Cauffin</i>, Jésuite, de 1638 à 1639. <i>Jacques Sirmond</i>, Jésuite, de 1639 à 1643. <i>Jacques Dinet</i>, Jésuite, du 19 mars au 30 mai 1643.</p>
<p><b>L O U I S X I V</b>, même, à 1665. dit <i>le Grand</i>, de 1643 à 1715.</p>	<p>- <i>Charles-Maurice le Tellier</i>, Archevêque de Reims, de 1665 à 1710. - <i>Michel de Polignac</i>, Archevêque de Bordeaux, Cardinal, de 1710.</p>	<p><i>Charles Paulin</i>, Jésuite, de 1649 à 1653. <i>Jacques Dinet</i>, Jésuite, du mois de mai au mois de décembre 1653. <i>François Annat</i>, Jésuite, de 1654 à 1670. <i>Jean Ferrier</i>, Jésuite, de 1670 à 1674. <i>François de la Chaise</i>, Jésuite, de 1675 à 1709. <i>Michel le Tellier</i>, Jésuite, de 1709 à 1715.</p>

R-OIRE.	M A Î T R E S DE LA CHAPELLE-MUSIQUE.	CONFESSEURS DES ROIS.
<p>L O dit li de Vaureal, 1732. Évêque Vigean, le Forbin s. flain, de à 1757. Arbouste, imond de 69.</p>	<p>Le même, à 1716. Louis de Breteuil, Év. de Rennes, de 1716 à 1732. Louis-Gui Guerapin de Vaureal, Év. de Rennes, de 1732 à 1760.  Supprimé.</p>	<p>Claude Fleury, de 1716 à 1722. Claude-Bertrand de Lignières, Jésuite, de 1722 à 1743. Sylvain Pryruffeau, Jésuite, de 1743 à 1753. Philippe-Onuphre des Maretz, Jésuite, de 1753 à 1764. Louis-Nicolas Maudoux, Curé de Bretigni, de 1764 à 1774.</p>



# HISTOIRE *ECCLÉSIASTIQUE* DE LA COUR DE FRANCE.

---

## *LIVRE PREMIER.*

**H**EUREUX les Empires fondés sur la Religion !  
Jamais ils ne sont plus en sûreté, que lorsque  
la Religion y est plus florissante. Mais cette  
base unique de tout bon gouvernement vient-elle à  
s'affaiblir; dès-lors l'autorité de celui qui commande,  
n'ayant plus la même force, ni la soumission de ceux  
qui obéissent, les mêmes motifs, qu'il est à craindre que  
le sceptre du Souverain ne se voie bientôt contraint de  
fléchir devant les passions du sujet !

---

PEPIN.  
An. 750.

*Tome I.*

A

Telle fut la malheureuse situation de la France sous les derniers rois Mérovingiens. Depuis environ un siècle, la plupart de ces Monarques ne montraient dans leur conduite qu'une molle indolence, aussi préjudiciable au Christianisme qu'ils professoient, qu'à l'autorité dont le Ciel les avoit revêtus. Les Remi, les Germain, les Grégoire de Tours, les Léger, n'étoient plus. A la place de ces saints Pontifes, dignes soutiens des intérêts de la Religion auprès du Trône, & que l'amour du bien public n'enflammoit pas moins que le zèle de la maison de Dieu, la Cour s'étoit remplie d'hommes pervers, qui apprenant à de jeunes Princes l'art de négliger dans le sein des plaisirs les soins pénibles de la royauté, étoient enfin venus à bout de corrompre leurs maîtres pour les dominer.

De cette espèce d'anarchie que de désordres naquirent dans l'État & dans l'Église ! Les Grands sans morale fixe, sans frein capable de les retenir, ne mirent plus de bornes à leur cupidité. Mauvais chrétiens & mauvais citoyens tout ensemble, en même-temps qu'ils envahissoient les prérogatives de la Majesté royale, ils s'enrichissoient sans scrupule des dépouilles du Clergé. Des Évêques qui avoient acheté l'Apostolat à prix d'argent, ou à force de lâchetés, accoutumèrent les esprits à voir sans étonnement les abus les plus scandaleux. Ils devinrent, à l'exemple des seigneurs laïcs, guerriers, usurpateurs, tyrans. Toutes les loix perdirent leur activité. Les mœurs se relâchèrent, ou, pour parler plus juste, se corrompirent dans tous les



Ordres ; la discipline s'énerva ; le flambeau des Sciences s'éteignit ; & si celui de la vertu brilla encore au fond de quelques ames simples , trop éloignées du commerce du monde pour se laisser emporter par le mouvement général , cette foible lueur pouvoit-elle être sensible dans l'épaisse nuit qui couvroit la face du royaume ?

---

ANNÉE

750.

Il est un terme aux grands maux , comme aux grandes prospérités ; parce qu'il est au Ciel une Puissance qui leur dit , ainsi qu'à la mer ; *Vous viendrez jusque-là , & vous y briserez vos flots redoutables.* Au milieu de la confusion dont on n'a fait qu'ébaucher la triste peinture , une nouvelle Maison s'éleva sur les ruines de celle de Clovis. Elle régna , & son règne fut d'abord glorieux ; parce que d'abord elle s'appliqua à faire fleurir la Religion , source féconde d'où découle tout ce qui peut contribuer à la splendeur d'un Empire & à la félicité des peuples.

Pepin , illustre tige de cette seconde dynastie , descendoit d'une famille qui avoit donné presque autant de Saints au ciel , qu'elle étoit destinée à donner de Souverains à la France. Il avoit eu pour bisaïeul Ansigise , fils de Saint Arnoul évêque de Metz , & pour bisaïeule Sainte Begghe , sœur de Sainte Gertrude , l'une & l'autre filles du bienheureux Pepin de Lenden & de Sainte Itte ou Idubergue , sœur de Saint Modoald évêque de Trèves. Après la mort de Charles Martel son père , héritier de sa puissance & de son génie , il gouverna en qualité de Maire du Palais , la monarchie Françoisë ; & il y avoit

près de dix ans qu'il portoit seul tout le poids de la Couronne , lorsque cédant à la passion qu'il avoit de se faire roi, il s'empara de cette Couronne même.

C'étoit une usurpation toujours infiniment criminelle dans un sujet, quel qu'il puisse être. Pour effacer aux yeux des peuples ce qu'elle avoit d'injuste & d'odieux, Pepin prit le parti de consulter le Souverain Pontife Zacharie, regardé comme l'interprète des volontés du Ciel, & d'engager dans ses intérêts l'Apôtre de la Germanie, Saint Boniface que la voix publique avoit déjà canonisé. Après s'être assuré du suffrage du premier, il fit venir le second à Soissons, où il avoit convoqué les États du royaume, & en leur présence, il y reçut de ses mains l'onction royale. C'est ainsi que fut introduite à l'inauguration de nos Rois, cette religieuse cérémonie, jusqu'alors inusitée en France, mais pratiquée depuis sans aucune interruption. Des Hébreux chez qui elle avoit pris naissance, & où même, selon Grotius, on ne sacroit que les Rois qui n'avoient pas un droit évident à la succession, elle a passé dans la suite des temps à la plupart des Princes Chrétiens. Henri l'*Oiseleur*, eut, dit-on, la modestie de la refuser, modestie dont le Clergé se scandalisa, & qui pouvoit avoir des suites. Pepin plus habile la regarda comme un moyen assuré pour rendre sa personne plus auguste & plus vénérable à la nation.

Ces précautions, jointes aux belles qualités qu'on admiroit en lui, continrent, en effet, tout le monde

dans la soumission & le respect. Jamais révolution ne fut ni plus universelle, ni plus tranquille. Peuple, Noblesse, Clergé, chacun se persuada que c'étoit l'ouvrage de Dieu même. Il est certain du moins, vu la manière dont Pepin se conduisit depuis, qu'on ne peut s'empêcher d'y reconnoître un de ces miracles de la Providence, par où le Seigneur, en laissant agir les hommes selon les projets de leur ambition & de leur politique, conduit, sans paroître s'en mêler, les évènements au bien de la Religion, fin générale de tous ses desseins sur la Terre.

---

ANNÉE

750.

Convaincu avec justice que rien n'est plus propre à affermir un Trône que cette Religion sainte, le nouveau Monarque se fit un devoir essentiel de la protéger, de l'étendre, d'augmenter la majesté de son culte, d'honorer les dépositaires de son autorité, & de donner du crédit à ses loix, à ses cérémonies, à ses pratiques, par son propre exemple.

Pour cet effet, il établit dans son Palais, un Corps d'Ecclésiastiques destinés à célébrer l'Office divin en sa présence, sous la conduite d'un Chef de qui ils dépendoient entièrement, & qui ne dépendoit lui-même que du Souverain. C'est ce Corps qui a toujours subsisté depuis sous le nom de *Chapelle du Roi*, & dont les princes Mérovingiens n'avoient fait qu'ébaucher le plan. Quoique nombreux, il ne fut composé dans son origine que de deux classes d'Ecclésiastiques, les Chapelains & les Clercs. Il seroit difficile de dire

ANNÉE

750.

précisément en quoi consistoient les fonctions des uns & des autres ; il suffit de savoir en général que tous concouroient au même but, qui étoit de célébrer le Service divin à la Cour, & par-tout où se trouvoit le Roi. Outre les qualités nécessaires pour bien s'acquitter de ce ministère, on demandoit de ceux qu'on y appeloit, qu'ils joignissent à une sagesse exemplaire, beaucoup de prudence & de capacité, pour être propres aux autres emplois qu'on jugeroit à propos de leur confier. On les tiroit ordinairement des différentes provinces du royaume, afin que les particuliers que leurs affaires amenoient aux pieds du Trône, y trouvassent quelqu'un qui pût répondre d'eux & les introduire.

C'étoit assez qu'ils fussent ministres de la Religion, pour que Pepin cherchât à leur donner de la considération par des privilèges & des avantages temporels. Mais où parut singulièrement l'honneur qu'il portoit au ministère Ecclésiastique, ce fut dans les magnifiques prérogatives dont il décora leur Chef. On le nommoit *Archichapelain*, c'est-à-dire, Principal ou grand Chapelain. Indépendamment de ce nom qui a été pendant plusieurs siècles celui sous lequel il étoit le plus connu, on l'appeloit aussi quelquefois *Archiprêtre de France*, lorsqu'il étoit pris dans l'ordre des simples Prêtres, & *Archevêque du sacré Palais* lorsqu'il étoit tiré de l'ordre des Evêques. Premier Officier de la Couronne, il précédoit tous les Princes, & n'avoit au-dessus de lui que le Roi, la Reine & la Famille Royale. Toute

*Thomassin,  
Dis. de l'Eg.  
part. 3, lib. I,  
cap. LIV.*

l'administration du Palais étoit partagée entre lui & le comte du Palais, & l'autorité qu'avoit celui-ci pour le temporel, l'Archichapelain l'avoit pour le spirituel. Non-seulement il étoit le supérieur du Clergé de la Cour, & y dispoſoit de toutes les places Ecclésiastiques; non-seulement il présidoit aux offices de la Chapelle royale, & donnoit tous les ordres pour qu'elle fût pourvue des choses nécessaires au service Divin; mais il étoit encore le pasteur du Roi, de la Famille royale & de tous ceux qui habitoient dans le Palais, soit qu'ils y demeurassent habituellement, ou qu'ils n'y fussent que pendant un certain temps pour vaquer à leurs affaires. C'étoit lui, ou ceux à qui il en donnoit la commission, qui leur administroient les Sacremens & tous les autres secours spirituels dont ils pouvoient avoir besoin; il étoit en un mot, comme leur Évêque.

---

---

ANNÉE  
750.

Cette juridiction de l'Archichapelain ne se bornoit pas à l'intérieur du Palais, elle s'étendoit en quelque façon aussi loin que la domination même du Monarque. Toutes les causes Ecclésiastiques du royaume étoient portées, sans exception, à son Tribunal, & il les décidoit en dernier ressort, soit qu'elles concernassent la discipline Monastique, soit qu'elles regardassent le Clergé séculier. S'il y avoit des cas où il fût nécessaire que le Prince en prît par lui-même connoissance & les jugeât, il lui en faisoit le rapport. De-là cette mention qu'on trouve fréquemment dans les anciens diplomes de nos Rois,

ANNÉE

750.

*Ap. Duch.  
Tome II, p.  
490 & seqq.*

de l'intervention de l'Archichapelain dans les causes portées aux pieds du Trône. Aucun Ecclésiastique de quelque dignité qu'il fût revêtu, n'étoit admis à l'audience du Roi, qu'il n'eût vu auparavant l'Archichapelain, qui le présentait s'il jugeoit que l'affaire le méritât; & cette formalité devoit avoir lieu même dans les affaires dont le secret ne pouvoit être révélé qu'au Roi lui-même.

Telles étoient les fonctions & l'autorité de l'Archichapelain suivant Hincmar, Prélat des plus célèbres de son temps, & d'autant plus croyable dans tout ce qu'il nous apprend ici, qu'il l'avoit tiré du livre qu'Adhalarde neveu de Pepin, avoit écrit par le commandement de Charlemagne, sur l'ordre observé dans le Palais sous le règne de ces deux Princes (a).

Une charge si considérable ne pouvoit convenir qu'à des sujets distingués par leur naissance & leur mérite personnel. Pepin en revêtit Fulrade, issu d'une Famille

\*. En 750. noble & puissante d'Alsace, & promu depuis peu \* à la dignité d'Abbé de Saint Denys. Le zèle du Monarque pour le maintien de la discipline Ecclésiastique, lui fit préférer

---

(a) Une partie de ce qui est attribué ici à l'Archichapelain, appartenoit à l'Apocrisiaire sous la première race; d'où presque tous les auteurs ont conclu que l'Apocrisiaire étoit le Chef du Clergé du palais des rois Mérovingiens, comme l'a été dans la suite l'Archichapelain. Cela n'est pas exact. Par l'extinction du titre d'Apocrisiaire & la réunion de ses fonctions à l'Archichapelain, ce dernier est bien devenu tout ce qu'étoit l'Apocrisiaire: mais il ne s'ensuit pas que l'Apocrisiaire fût tout ce qu'a été l'Archichapelain.

en cette occasion, un simple Prêtre à un Évêque, dont le premier & le plus indispensable des devoirs, est la résidence dans son diocèse, & à qui les Canons défendent en particulier le séjour de la Cour (b). Il est vrai que sous la première race on n'avoit vu que des Évêques exercer dans le Palais la fonction d'Apocrisiaire; mais se relevant les uns les autres, dit Hincmar, ils ne faisoient cette fonction que comme en passant, & pour un temps déterminé, après lequel on les rendoit à leur troupeau: au lieu que la charge d'Archichapelain étoit ordinairement à vie. D'ailleurs Pepin avoit des obligations essentielles à Fulrade. C'est lui qu'il avoit envoyé à Rome avec Burchard, évêque de Wurtzbourg, proposer par manière de consultation au pape Zacharie, s'il n'étoit pas plus à propos de donner le titre de Roi à celui qui étoit chargé de tout le fardeau du gouvernement, que de le laisser à un Prince livré à l'inaction & à la mollesse. On fait le

---

(b) C'est pour cette raison, dit Hincmar, que depuis Pepin, la charge d'Archichapelain a été plus souvent donnée à des prêtres ou à des diacres, qu'à des évêques. On ne voit pas pourquoi ce savant Prélat parle ici des diacres. Il fait lui-même l'énumération de tous ceux qui avoient possédé cette charge, jusqu'au temps où il écrivoit. Il nomme trois prêtres & trois évêques, mais point de diacres; & en effet, remarque le Père Thomassin, le rang qu'elle donnoit au-dessus même des évêques, la première place entre les Officiers du palais, le souverain pouvoir dans les affaires Ecclésiastiques, tous ses attributs en un mot, sembloient en exclure les diacres. Si on y en a élevé quelqu'un dans la suite des temps, c'est qu'alors elle avoit beaucoup perdu de sa grandeur & de son autorité primitive.

ANNÉE

753.

succès de cette fameuse ambassade. Quels droits ne donnoit-il pas à Fulrade sur la faveur de son Maître? Et doit-on s'étonner de voir désormais cet Abbé jouer un si grand rôle dans la plupart des glorieux évènements qui ont signalé ce règne!

Un des premiers fut la guerre que Pepin porta en Italie. Les expéditions militaires de nos Rois sont étrangères au plan de cet Ouvrage. Mais l'occasion de celle-ci, les circonstances qui l'accompagnèrent, les suites qu'elle eut, ou si l'on veut, les grandes marques d'honneur, de protection, de bienveillance que le Monarque donna au Saint-Siège, & la part qu'eut à tout cela l'Archichapelain, nous imposent l'obligation d'en parler, même avec quelque détail.

Jusqu'ici les Papes, si l'on en excepte Saint Grégoire le Grand, n'avoient entretenu que peu de commerce avec nos Rois. Au commencement de la seconde race, le besoin que les deux Puissances eurent l'une de l'autre, forma entr'elles la plus étroite liaison. Étienne II, successeur de Zacharie, persécuté par Astolfe roi des Lombards, vint chercher en France un asile & du secours. A peine fut-il entré sur les terres de Pepin, qu'il vit arriver l'abbé Fulrade & le duc Rothard, envoyés par ce Prince pour le complimenter & l'accompagner le reste du voyage. Le Roi lui-même, s'étant fait précéder par Charles son fils aîné, alla à sa rencontre avec la Reine & ses autres enfans, & l'ayant joint à une lieue de Pont-Yon, maison Royale dans le Pertois, il descendit de cheval, se prosterna

*Anast. vita  
Steph.*



jusqu'en terre, & l'accompagna à pied pendant quelque temps, *faisant auprès de lui la fonction d'un simple Écuyer*. Ce sont les termes dont se sert Anastase le Bibliothécaire; & sa narration, quoiqu'en dise un de nos Modernes \*, n'est démentie ni par l'usage de ce temps-là, ni par le témoignage des anciens historiens François. On la voit au contraire confirmée par Thegan, auteur presque contemporain; & Frodoard, écrivain du dixième siècle, raconte le fait d'une manière absolument conforme. Au reste, ce n'est pas la seule occasion où les plus grands Princes de la Chrétienté ont rendu de pareils honneurs au Vicaire de Jésus-Christ (c).

ANNÉE  
753.

\* L'abbé  
Velly.

Mém. de  
Trévoux, dec.  
1755, &  
janv. 1757,  
1 Vol.

Cette célèbre entrevue se fit le 6 de janvier, fête de l'Épiphanie. Le lendemain, un nouveau spectacle attira l'attention de la Cour. Le Pape & le Clergé Romain qui l'accompagnoit, revêtus de cilices & couverts de cendres, se rendirent avec ces marques de deuil dans l'Oratoire du palais de Pont-Yon, & se prosternèrent aux pieds du Roi, le conjurant par la miséricorde de Dieu & les mérites de Saint Pierre, de délivrer Rome de la tyrannie des Lombards. Le Roi, & à son exemple, les

Annales  
Metens. ad  
an. 753.

(c) L'abbé Velly, qui reproche ici au Bibliothécaire Anastase d'avoir blessé également & la majesté de nos anciens Rois, & la modestie des Papes, avoue lui-même dans l'histoire de Philippe-le-Bel (T. VII, p. 367) « que ce Monarque, au sortir de l'église de Lyon, où Clément V venoit d'être couronné, marcha quelque temps à pied, « tenant, à l'exemple de quelques-uns de ses prédécesseurs, les rênes de la « mule du Pape. » Quel Roi cependant fut plus jaloux de maintenir son autorité vis-à-vis de la Cour de Rome !

ANNÉE

753.

Princes ses enfans & tous les Seigneurs, le promirent avec serment. Mais, en attendant que la saison permit de se mettre en campagne, Pepin engagea le Souverain Pontife à venir passer le reste de l'hiver à Saint-Denys, où, pour tirer quelque avantage de l'impression que la présence du Chef de l'Église faisoit sur l'esprit des François, il reçut une seconde fois l'onction royale par ses mains, & la fit donner à ses deux fils, Charles & Carloman, afin de leur assurer la succession à la Couronne.

S'il faut en croire quelques Historiens, dans ce nouveau sacre le Roi, pour calmer les remords de sa conscience, qui lui reprochoit toujours de n'être monté sur le Trône que par un parjure, se jeta à son tour aux pieds du Pape, le priant de l'absoudre du crime qu'il avoit commis en manquant de fidélité à son légitime Souverain; & le Pape non-seulement lui accorda ce qu'il demandoit, mais en donnant sa bénédiction aux Seigneurs François, il les conjura au nom de Saint Pierre dont l'autorité lui étoit confiée, de maintenir la Couronne dans la famille de Pepin, que Dieu par une providence toute particulière, avoit choisi & exalté pour la défense de son Église & du Saint-Siège Apostolique. On ajoute même que comparant la dignité de Pepin à la royauté de David, qui étoit une espèce de sacerdoce, & contre laquelle les Juifs ne pouvoient attenter sans sacrilège, Étienne déclara que le fils de Charles Martel ne tenoit sa couronne que de Dieu seul par l'intercession des saints Apôtres; & qu'il menaça des plus terribles censures tous ceux qui songeroient à

se départir de la fidélité & de l'obéissance qu'ils devoient à ce Prince & à sa postérité.

---

 ANNÉE

753.

Toutes ces circonstances prouvent que le Pape avoit bonne envie de servir Pepin : mais il faut avouer aussi que Pepin à son tour servit bien le Pape. Il entra en Italie à la tête d'une puissante armée, défit les Lombards, & arracha de leurs mains l'Exarcate de Ravenne, dont il fit aussitôt une donation au Saint-Siège. Il fit ensuite conduire à Rome, par le duc Jérôme son frère & par l'abbé Fulrade, le pape Étienne chargé de présens, & il s'en retourna dans ses États, laissant son Archichapelain en Italie, pour recevoir d'Astolfe, les villes de l'Exarcate & les remettre au Souverain Pontife.

L'éloignement du vainqueur fit bientôt oublier au vaincu sa défaite & ses sermens. Fulrade revint d'Italie avec une lettre du Pape, qui apprenoit au Roi, que le prince Lombard se disposoit à recommencer les hostilités. Quelque temps après Étienne, malgré la rigueur du siège qu'Astolfe avoit mis devant Rome, trouva moyen de faire passer en France, de nouvelles lettres adressées au Roi, aux Princes ses enfans & à toute la Nation, pour les informer de l'extrémité à laquelle il étoit réduit. Une de ces lettres étoit écrite au nom du Pape, l'autre au nom des Romains, la troisième au nom de Saint Pierre, pieux stratagème dont on crut pouvoir se servir pour faire une plus vive impression sur l'esprit des François. L'évêque George qui en fut le porteur, étoit accompagné de Warnhaire ou Garnier, qu'on croit avoir été un des

756.

ANNÉE

756.

chapelains du Roi, qui avoit suivi Fulrade à Rome, & qui s'y étoit distingué par son courage pendant le siège, endossant la cuirasse & montant la garde sur les murailles.

*Anastaf. in  
vitâ Steph.*

Pepin n'avoit pas attendu leur arrivée pour se préparer à repasser les Monts; dès qu'il fut le danger où étoit le souverain Pontife, il vola à son secours, défit entièrement ses ennemis, délivra Rome, & poursuivit si vivement le perfide Astolfe, qu'il le força de demander la paix aux conditions qu'il plairoit au vainqueur de lui imposer. La cession de l'Exarcatus fut confirmée. Fulrade, accompagné des officiers Lombards députés d'Astolfe, se rendit par ordre du Roi à Ravenne & dans toutes les autres Places, cédées au nombre de vingt-deux, pour s'en mettre en possession. Il prit des otages de chacune, se fit suivre par les plus considérables de leurs habitans, & entrant comme en triomphe dans Rome, il alla déposer les clefs de toutes ces villes sur le tombeau de Saint Pierre, avec la donation que Pepin en avoit faite à l'église Romaine.

Ainsi a commencé la grandeur temporelle des Papes. Ouvrage de nos Rois, elle devoit avoir, ce semble, un titre de plus pour être respectée de tout bon François. Cependant, depuis environ dix siècles qu'elle se soutient, combien de nos prétendus beaux esprits ont déclamé contre elle! Combien encore aujourd'hui, malgré une si longue possession, voudroient qu'on ramenât, s'il étoit possible, les Chefs de l'Eglise au temps où ils étoient réduits à la puissance spirituelle & à la seule autorité des clefs! « Bien loin d'être de cet avis, dit le célèbre auteur

de l'abrégé chronologique de l'histoire de France, je  
 pense qu'il étoit nécessaire pour le repos général de  
 la Chrétienté, que le Saint-Siège acquit une puissance  
 temporelle. Le Pape n'est plus, comme dans les  
 commencemens, le sujet de l'Empereur. Depuis que  
 l'Eglise s'est répandue dans l'Univers, il a à répondre  
 à tous ceux qui y commandent, & par conséquent  
 aucun ne lui doit commander. La religion ne suffit  
 pas pour imposer à tant de Souverains, & Dieu a  
 justement permis que le Père commun des fidèles  
 entretînt par son indépendance le respect qui lui est  
 dû. Ainsi donc, il est bon que le Pape ait la propriété  
 d'une puissance temporelle, en même temps qu'il a  
 l'exercice de la spirituelle : mais pourvu qu'il ne pos-  
 sède la première que chez lui, & qu'il n'exerce l'autre  
 qu'avec les limites qui lui sont prescrites. »

---

ANNÉE  
756.

Pepin après avoir fait ses dévotions à Rome, alla  
 les continuer au mont Cassin. En se recommandant aux  
 prières des Religieux de cette abbaye, il leur permit de  
 se dire ses Chapelains : titre d'honneur dont nos Rois  
 ont dans tous les temps décoré certains corps ou certains  
 particuliers, à qui ils ont voulu donner de la considération.  
 Il reprit ensuite la route de ses États, laissant encore son  
 Archichapelain en Italie, pour faire placer Didier sur le  
 trône des Lombards, & recevoir le serment de ce  
 nouveau Roi pour la ratification du traité fait avec  
 Astolfe.

*Chr. Cassi.  
lib. IV, cap.  
CXIII.*

Personne assurément ne méritoit mieux que l'abbé

ANNÉE

756.

*Nouv. Traité  
de Diplom.  
t. V, p. 164.*

Fulrade l'honneur que son Maître lui faisoit en le chargeant de pareilles commissions. Il s'en acquitta avec tout le zèle & toute la fidélité qu'on pouvoit attendre d'un tel Ministre. Aussi le Pape, qui le regardoit comme son principal bienfaiteur après Pepin, lui marqua-t-il sa reconnaissance par la concession de plusieurs privilèges, dont quelques-uns sont assez extraordinaires pour mériter d'être connus. Ils sont contenus dans trois bulles. La première permet à Fulrade de fonder autant de monastères qu'il lui plaira, sous la protection du Saint - Siège & avec exemption de toute autre juridiction que de celle du souverain Pontife. Le grand nombre de fondations que cet Abbé fit dans l'Alsace sa patrie, & toutes dans ses propres fonds, prouve qu'il usa largement de cette permission, & qu'il étoit fort riche. La même bulle lui donne le droit d'élire & d'avoir un Evêque particulier dans son abbaye de Saint-Denys, pour y faire, comme vicaire du Saint - Siège, les fonctions que les simples Prêtres ne peuvent exercer; prérogative dont l'église de Saint-Martin de Tours a aussi joui pendant plus de trois cents ans. La seconde bulle, accordée à la prière de Pepin, permet à Fulrade, Archichapelain de ce Prince, d'user d'une certaine chaussure, telle apparemment que la portoient les prélats, & de parer son cheval d'un ornement de cérémonie, qu'on ne connoît plus aujourd'hui; à condition toutefois, qu'après sa mort, ces marques de distinction seront mises avec son corps dans le tombeau. La troisième lui donne permission de faire  
porter

porter la dalmatique à six diacres, quand il officiera à l'autel. A ces privilèges, on en ajoute un singulier & peut-être sans exemple dans l'histoire Ecclésiastique. C'est le pouvoir que le Souverain Pontife donne à Fulrade, simple Prêtre, de consacrer des Autels & le saint Crème, & la défense qu'il fait à tous Evêques & à tous laïques de l'ordonner, ou le faire ordonner Evêque, sans son propre consentement & celui du roi Pepin.

Ces bulles ont été l'objet de la plus sévère critique. Mais le savant Mabillon les a, dit-on, vengées des injustes soupçons qu'on avoit conçus contre elles; & les Auteurs du Nouveau Traité de Diplomatie ne doutent point de leur authenticité. Si elles sont aussi sincères qu'ils le prétendent, elles doivent nous faire juger de l'estime qu'on faisoit à Rome de Fulrade. On croit même qu'à son retour à la Cour de France, il y fut établi Apocrisiaire, ou comme on parle aujourd'hui, Nonce du Saint-Siège, commission dont les Papes ont quelquefois honoré les Archichapelains (d). Nous passons les autres dons que Fulrade reçut de la libéralité d'Étienne.

---

ANNÉE  
756.

*Hist. de  
l'Egl. gallic.  
t. IV, p. 406.*

*Le Cointe,  
Annal. Eccl.  
Franc. ad an.  
784.*

---

(d) Depuis la conversion de Constantin, & la translation du Siège de l'Empire à Constantinople, les Papes avoient accoutumé d'envoyer des Légats aux Empereurs, toutes les fois que les affaires de l'Eglise l'exigeoient. Mais ils n'ont commencé à avoir des Apocrisiaires, ou Nonces résidens auprès des princes Chrétiens, que sous Saint Léon, qui députa en cette qualité Julien, évêque de Cos, à l'empereur Marcien. (*Marca, de Concord. l. V. c. 15*) On n'en avoit point vu en France avant Gregoire III, qui en envoya en 741 à Charles

ANNÉE

757.

*Hist. de  
l'Égl. gallic.  
t. IV, p. 409.*

Ce Pontife mourut l'année suivante, & eut pour successeur Paul I.<sup>er</sup> son frère, qui se hâta d'informer Pepin de son élection, le suppliant de lui continuer sa protection & sa bienveillance. Le Roi les lui promit: bientôt il lui en donna des marques. La reine Bertrade étant accouchée d'une fille, nommée *Giselle* au Baptême, il souhaita que Paul, quoiqu'absent, en fût le parrain; & il lui envoya par Ulfard, abbé de S.<sup>t</sup> Martin de Tours, l'un de ses chapelains, les linges dont la Princesse avoit été enveloppée au sortir des fonts. Pénétré de joie & de respect, le Saint-Père reçut ce présent dans l'église de S.<sup>t</sup> Pierre, aux pieds d'un Autel qu'il dédia en l'honneur de sainte Pétronille, comme un monument qui conserveroit à jamais la mémoire du roi Pepin (*e*). Dès-lors, dans toutes les lettres qu'il écrivit à ce Prince, il ne manqua jamais de l'appeler *son compère*, Bertrade *sa commère*, & Giselle *sa fille spirituelle*. Comme, avant lui, le pape Étienne se faisoit aussi honneur des mêmes

---

Martel pour implorer sa protection contre les Lombards. Ceux qui succédèrent à Grégoire dans le souverain Pontificat, ayant continué d'en envoyer, l'usage des Apocrisfaires ou Nonces des Papes, s'établit tellement qu'outre les Légats, qui ne venoient que pour des cas extraordinaires, il y en a eu presque toujours depuis à la Cour de nos Rois. (*Voy. Pagi ad an. 784*).

(*e*) Le roi Louis XI après la naissance de son fils Charles VIII, fit embellir cette Chapelle, parce que la Reine son épouse y avoit fait un vœu pour obtenir de Dieu un Dauphin. En 1474, le pape Sixte IV manda à ce Monarque, que lorsqu'on travailloit à ces ornemens, on



titres vis-à-vis du Roi & de la Reine, il y a apparence, dit M. l'Abbé Fleury, qu'il avoit été parrain des princes Charles & Carloman, dont le Baptême pouvoit avoir été différé jusqu'au voyage que ce Pontife fit en France. Ce qui est vrai, c'est que Pepin a été le premier de nos Rois, qui ait cherché à unir ainsi par les liens sacrés d'une affinité spirituelle, le Sacerdoce & l'Empire. Son exemple a été souvent imité par ses successeurs, même par ceux d'entr'eux que nous regardons comme nos plus grands Rois; car pour ne citer que les faits qui se rapprochent de notre temps, Léon X a été parrain de François, Dauphin, fils de François I.<sup>er</sup> en 1518; Paul V, de Louis, Dauphin, fils d'Henri IV, en 1606; & Clément IX, de Louis, Dauphin, fils de Louis XIV, en 1668.

ANNÉE  
757.

*Hist. Eccl.*  
*liv. XLIII,*  
*n. 14.*

L'étroite correspondance qu'on voyoit se former entre Paul I.<sup>er</sup> & Pepin, donnoit de l'inquiétude à l'empereur Constantin Copronime. Ce Prince, desirant de se ménager aussi l'alliance & l'amitié du Monarque françois, lui envoya des Ambassadeurs avec de magnifiques présens,

---

avoit trouvé les reliques de la Sainte dans un tombeau de marbre orné de quatre dauphins : ce qui prouvoit, ajoute la Lettre du Pontife, que les rois de France, prédécesseurs de Sa Majesté, avoient eu la même dévotion depuis long-temps. (*Voy. l'Hist. de l'Egl. gall. t. XVII, p. 125*). Il est certain du moins qu'il y a encore dans l'église de Saint-Pierre de Rome, deux Chapellenies sous le titre de Sainte-Pétronille, dont le Patronage appartient aux rois de France. (*Vis de Card. d'Offat, t. II, p. 478*).

ANNÉE

757.

*Mon. Sangall. lib. II, cap. x.**Hist. Lit. de la France, t. IV, p. 24.*

dont un entr'autres dut être une grande nouveauté pour la Nation. C'étoit une orgue, & la première qu'on eût vue en France. La description que nous en ont laissée quelques Auteurs du temps, fait connoître qu'elle n'étoit pas différente de nos orgues modernes, puisqu'ils marquent qu'elle étoit composée de tuyaux d'airain & de soufflets, par le moyen desquels l'air étant poussé dans les tuyaux imitoit tantôt le bruit terrible du tonnerre, & tantôt le doux son d'une flûte. Le Roi, qui étoit alors à Compiègne, la fit mettre dans sa Chapelle (*f*): & c'est de - là probablement que l'usage en a passé dans les autres églises du Royaume, avant que de passer à celles d'Italie, d'Angleterre, & peut-être même d'Allemagne (*g*). Il est étonnant qu'on n'eût pas commencé plutôt à employer cet instrument dans la célébration de l'Office divin, l'invention en étant si ancienne. Car, sans parler de ces orgues hydrauliques, inventées, dit-on,

---

(*f*) L'abbé Velly dit : *dans l'église de S.<sup>t</sup> Corneille*; église qui n'a été bâtie que par Charles-le-Chauve.

(*g*) Il ne faut donc pas croire que l'usage de l'orgue n'ait commencé dans nos églises qu'après Saint Thomas d'Aquin, comme on le lit dans l'Encyclopédie. Le docteur Angélique, il est vrai, n'approuvoit pas qu'on se servît de cet instrument dans la célébration de l'Office divin : mais ce n'est pas une preuve qu'on ne s'en servît point. Un Mandement d'Eudes, évêque de Paris, de l'an 1198, en parle comme d'une chose déjà établie. Walafride Strabon, mort avant le milieu du neuvième siècle, raconte qu'une femme fut tellement extasiée en entendant jouer l'orgue, dont l'usage étoit alors nouveau en France, qu'on ne put jamais la faire revenir à elle-même, & qu'elle en mourut.

par Ctesebius, fameux Mathématicien d'Alexandrie, sous Ptolomée Phiscon, environ cent vingt ans avant Jésus-Christ; il est certain que nos orgues à soufflets, telles que nous les avons aujourd'hui, étoient connues au moins dès le commencement du cinquième siècle. Saint Augustin en parle en différens endroits; & Saint Jérôme fait mention d'une orgue à douze soufflets, dont la layette étoit faite de deux peaux d'éléphant, qui avoit quinze tuyaux de cuivre, & qu'on entendoit de mille pas.

---

ANNÉE  
757.

Cet instrument ne pouvoit être que d'une grande utilité au dessein dont le Roi étoit occupé en ce temps-là, par rapport au chant ecclésiastique. Pendant le séjour que le Pape Étienne fit en France, Pepin avoit été frappé de la mélodie & de la majesté du chant Romain, c'est-à-dire, du chant que Saint Gregoire-le-Grand avoit réformé, & que pour cette raison on appela aussi chant Grégorien. Il résolut de l'introduire dans toutes les églises de son Royaume, à la place de leur ancien chant, trop lourd, trop monotone, & conséquemment très-ennuyeux. Outre que le culte extérieur de la Religion ne pouvoit que gagner à ce changement, il y voyoit encore un autre avantage, qui étoit d'établir plus parfaitement l'union & la concorde entre l'Eglise gallicane & l'Eglise romaine.

*S.<sup>r</sup> Aug.  
in Ps. 56 &  
150. S. Hié-  
ron. sive alius,  
Ep. ad Dard.*

---

758.

*Walafrid,  
Srabo.*

Le Pape Paul entra avec empressement dans les vues du Monarque. Il lui envoya un Antiphonier, un livre de Répons avec quelques autres Ouvrages. En même-temps Siméon, un des plus habiles chantres de Rome, étant venu en France par son ordre, ouvrit une École de chant

ANNÉE  
758.

à Rouen, où Remi frère de Pepin, évêque de cette ville, mit un grand nombre d'Élèves destinés à se répandre ensuite dans les différentes parties du Royaume, & y donner eux-mêmes des leçons. Mais avant qu'ils eussent acquis l'habileté qui leur étoit nécessaire, leur maître fut rappelé par le Pape. On s'en plaignit au Pontife, qui répondit, que George, primicier de l'École romaine, étant mort, il n'avoit pu se dispenser de donner sa place à Siméon, qui tenoit le second rang dans cette École. Mais qu'au reste, pour que l'ouvrage que ce dernier avoit commencé en France ne demeurât pas imparfait, il n'y avoit qu'à envoyer à Rome ses Élèves, & qu'il veilleroit lui-même tant à leur entretien qu'à leur instruction. On prit ce parti; & la manière dont le Roi recommanda à Paul ces jeunes gens, est une preuve qu'il avoit fort à cœur leur progrès, & les fruits qu'il en attendoit.

*Ep. Pauli,  
ap. Duchesne,  
t. III, p. 759.*

Comme cette École de Rome a été le modèle sur lequel on a formé celles que le règne suivant vit s'établir en France, à la Cour, à Metz, à Soissons & dans quelques autres lieux, il n'est pas hors de propos de la faire connoître. Dans les premiers temps il n'y avoit point de Chantres dans les églises, parce qu'il n'y avoit pas de revenus pour les entretenir. On commença par établir à Rome une École de chant, laquelle devoit être commune à toute la ville. Lorsqu'il y avoit dans quelque église une cérémonie ou solennité particulière, comme une Fête, une Procession, une Station, on faisoit venir les Chantres de cette École, pour chanter l'Office que le Pontife, ou

à son défaut , un Prêtre célébroit. Toutes les églises profitant de l'avantage de cette École , contribuoient aussi à frais communs à sa subsistance. A sa tête étoit un Ecclésiastique , appelé *Primicier* , & quelquefois *Prieur de l'école des Chantres* , qui étoit toujours un homme de grande considération. Il avoit soin de choisir parmi les jeunes gens ceux qui avoient la plus belle voix & le plus de disposition , & il veilloit également sur leur instruction & sur leurs mœurs. Le Bibliothécaire Anastase semble faire honneur de cet établissement au Pape Hilaire : Jean Diacre l'attribue expressément à Saint Gregoire - le-Grand.

Dès que les jeunes chantres , sujets de Pepin , se furent perfectionnés en ce lieu , ils revinrent dans leur patrie travailler au changement que le Prince desiroit. Il étoit juste que le premier essai du nouveau chant se fit dans la Chapelle royale. Ce fut-là aussi , probablement , la première École où l'on en enseigna la méthode , & il faut avouer que rien n'étoit plus propre à sa propagation : car , outre que toutes les églises des Gaules se faisoient honneur de se conformer à l'exemple de cette Chapelle , la plupart de ceux qui y étoient attachés , passant de-là sur les Sièges des principales villes du Royaume , y portoient avec eux l'amour du chant ecclésiastique , en inspiroient le goût , & en facilitoient l'étude par les bons préceptes qu'ils pouvoient en donner. L'Histoire l'a remarqué en particulier de Gervolde , qui avoit passé sa jeunesse à la Cour en qualité de Chapelain de la Reine

---

ANNÉE  
758.

*Spicileg.*  
t. III p. 230.

ANNÉE

758.

Bertrade, & qui d'Évêque d'évreux devint moine, puis abbé de Fontenelle, ou Saint Wandrille. Comme il avoit une très-belle voix, dit l'Auteur de sa vie, & qu'il avoit parfaitement appris le chant pendant son séjour dans le Palais, il en établit dans son Monastère une École qui eut de la célébrité.

768.

*Mon. Engol.  
vita Carol.  
mag. cap. I.*

Pepin ne vécut pas assez, ou plutôt le reste de sa vie fut trop peu tranquille, pour qu'il pût consommer son entreprise. Après neuf ans entiers de guerre contre Gaïfre, duc d'Aquitaine, & diverses expéditions, dans une desquelles il nomma, dit-on, Launus, un de ses Chapelains, à l'évêché d'Angoulême, plus épuisé de fatigues que de vieillesse, il fut attaqué de la fièvre à Saintes. Il se fit conduire d'abord au tombeau de Saint-Martin de Tours pour y faire ses dévotions : de-là il alla à Saint-Denys, où il mourut le 24 de septembre 768, entre les bras de Fulrade son Archichapelain, & le dépositaire de sa confiance. Son corps fut enterré au même lieu, à la porte de l'église, le visage contre terre, & dans la posture où se tenoient les pénitens qu'on nommoit *prosternés*. Il l'avoit ainsi ordonné, si l'on en croit l'abbé Suger, pour expier en quelque sorte les entreprises que Charles Martel son père avoit faites contre les privilèges des Églises, & les biens des Ecclésiastiques.

CHARLEMAGNE.

Ses deux fils, Charles & Carloman, héritiers de ses États, le furent aussi de son amour pour la Religion. Le premier fut couronné dans l'église de Noyon, comme roi de Neustrie; le second dans l'église de Soissons, comme

Comme roi d'Austrasie. Fulrade, par respect pour la mémoire & les dernières volontés de Pepin, s'attacha d'abord à Carloman, qui étoit d'un âge à avoir besoin d'un tel ministre. Mais après la mort de ce jeune Prince, dont le règne ne dura guère plus de trois ans, attiré, ainsi que la plupart des seigneurs Austrasiens, par les grandes qualités qui ont fait donner au roi de Neustrie le nom de *Charlemagne*, il se rendit avec eux auprès de lui, & le reconnut pour son Souverain. Les mêmes honneurs dont il avoit joui à la Cour de Pepin, l'attendoient à celle de Charles. Il y fut nommé *Archichapelain*, avec la même plénitude de puissance. Le premier acte qu'il fit en cette qualité, fut de demander au Pape le *pallium*, pour Tilpin archevêque de Reims; & le souverain Pontife, en l'envoyant à ce Prelat, lui marque que Fulrade *Archiprêtre de France* lui a rendu bon témoignage de sa doctrine & de la régularité de ses mœurs.

---

ANNÉE  
771.

*Fleobard.*  
*l. II, c. XVII.*

C'étoit Adrien I.<sup>er</sup> qui remplissoit alors la chaire de Saint Pierre. Exposé, comme l'avoient été ses prédécesseurs, aux vexations du roi des Lombards, comme eux, il mit toute sa confiance en la protection du Monarque François, & implora son secours. Charles plein de zèle pour les intérêts du Saint-Siège, se détermina d'autant plus aisément à faire la guerre à Didier, qu'il avoit des raisons personnelles de se plaindre de lui. Il entra en Italie à la tête d'une armée formidable, précédé dans sa marche, dit un de nos anciens Historiens, par les Evêques, les Abbés, les Clercs & les Chapelains avec

---

773.

*Mon. Sangal. apud Duchesne, t. II,*  
*p. 132.*

ANNÉE

773.

*les Comtes.* Les Évêques & les Abbés y étoient pour le service militaire, auquel ils étoient encore obligés à raison de leurs fiefs; les Clercs & les Chapelains pour faire le service divin, porter & garder les Reliques. Durant le siège de Pavie, où le prince Lombard s'étoit renfermé, le Roi alla avec son Clergé passer les Fêtes de Pâques à Rome. Il y arriva le Samedi saint, & fut reçu comme un libérateur *envoyé de Dieu*. Le lendemain & les deux jours suivans furent employés en dévotions dans différentes églises. C'étoit toujours le Pape qui célébroit la messe devant le Roi, pendant laquelle on chantoit des cantiques qui ne respiroient qu'éloges, vœux & prières pour le Monarque. Mais le mercredi, Adrien qui brûloit d'envie de consolider l'ouvrage encore chancelant de la domination pontificale, vint en grand cortège trouver le Roi à Saint-Pierre, où étoit son logement, & il le conjura de se souvenir de la donation faite au Saint-Siège par Pepin, & qu'il avoit lui-même solennellement confirmée avec son frère. Charles en ayant fait faire la lecture, commanda à Ithier, un de ses Chapelains, qui lui servoit de secrétaire, d'en dresser un nouvel acte qu'il signa de sa main (h),

774.

---

(h) C'est-à-dire, remarque l'abbé Fleury, qu'il y mit une croix ou un monogramme, car quoique savant, il ne savoit pas écrire. L'abbé Velly fait la même observation, & ils se fondent l'un & l'autre sur un passage d'Éginard qui, dans la vie de Charlemagne, dit : *il tâchoit d'écrire & il faisoit mettre des tablettes sous son chevet, pour s'y exercer quand il en avoit le loisir; mais il fit peu de progrès dans un art qu'il commença trop tard d'apprendre.* Cela veut-il dire que Charles ne savoit pas même écrire.



& fit signer par tous les Évêques, les Abbés & les Seigneurs de sa suite. Il baisa avec respect cet écrit, & le mit d'abord sur l'autel, puis sur le tombeau du prince des Apôtres; promettant avec serment qu'il conserveroit au Saint-Siège tout ce qui y étoit contenu. Il donna ordre ensuite au même Ithier d'en emporter avec lui une copie écrite de la main du Scriniaire, c'est-à-dire, du Garde des Archives de l'église de Saint-Pierre.

---

ANNÉE  
774.

Une si belle offrande fut suivie de la prise de Pavie, dont le Roi étoit revenu presser le siège, & de la conquête du royaume des Lombards, que Didier abandonna au vainqueur, se mettant lui, sa femme, sa fille & tous ses trésors à sa discrétion. Charles alla au mont Cassin, rendre grâces à Dieu de ses succès. Il confirma tous les privilèges, dont Pepin son père avoit honoré les religieux de cette Abbaye; & s'étant recommandé à leurs prières, il repassa en France, moins flatté de la nouvelle couronne qu'il se voyoit sur la tête, que des titres de défenseur & de bienfaiteur du Saint-Siège, qu'il venoit d'acquérir.

*Chr. Cassi.  
l. IV, c. cix.*

Après sept années, pendant lesquelles ce laborieux Prince avoit été obligé d'avoir sans cesse les armes à la main, voyant que tout étoit tranquille dans ses États, il profita de cet intervalle de repos, pour aller encore célébrer les Fêtes de Pâques à Rome. Il y mena avec

---

781.

---

son nom? Les sçavans Auteurs de l'Histoire littéraire de la France (*Tome IV, p. 370*) ont démontré qu'il falloit entendre autrement ce passage. Qu'on réponde du moins à leurs raisons si on ne les trouve pas convaincantes.

lui la reine Hildegarde , & ses deux fils Carloman & Louis. Le Pape , à sa prière , baptisa le premier de ces deux Princes , & en fut le parrain , changeant son nom de Carloman en celui de Pepin , qui étoit singulièrement cher à l'Église romaine. A cette cérémonie il ajouta celle de l'onction royale qu'il donna à l'un & à l'autre. Pepin fut proclamé roi de Lombardie , & Louis roi d'Aquitaine. Tel étoit le dessein de Charles. Le détail de ses motifs n'appartient point à cet Ouvrage ; mais ce que nous ne devons pas omettre , c'est l'avantage inestimable que la Chapelle du Roi , ou plutôt toute la Nation , tira de ce voyage , par l'acquisition que le Monarque y fit du célèbre Alcuin , le principal restaurateur des Lettres en France.

Ce docte Anglois étoit allé à Rome demander le *pallium* pour Eambalde , archevêque d'Yorc. A son retour , il passa à Parme où le Roi se trouvoit alors. Les Grands hommes ne sont pas long-temps à se connoître. Dans les conférences qu'ils eurent ensemble , Alcuin fut enchanté des belles qualités de Charles , & Charles découvrit tout ce que valoit Alcuin. Il l'attira à sa Cour , & pour l'y fixer , l'ayant fait son Chapelain , quoiqu'il ne fût que Diacre (*i*) , il lui donna les abbayes

---

(i) Dans presque toutes ses lettres , Alcuin se qualifie lui-même *humilis Levita*. On en a une qui lui fut écrite au plus tôt l'an 799 , cinq ans avant sa mort , par Elipand de Toledé , dont l'adresse est : *A Albin , Diacre , non Ministre de Jésus-Christ , mais de Beatus : Antiphrasius au nouvel Arius , salut , s'il se convertit de son erreur. Amen*

de Ferrières & de S.<sup>t</sup> Loup de Troies, le monastère de S.<sup>t</sup> Josse en Ponthieu; & dans la suite la célèbre abbaye de Saint-Martin de Tours, après la mort d'Ithier qui en étoit pourvu. Mais ce qui étoit bien au-dessus de toutes ces grâces, c'est qu'il l'honora comme son maître, & qu'il vécut toujours avec lui dans la plus intime familiarité.

Il ne paroît pas que l'archichapelain Fulrade ait accompagné le Roi dans aucun des deux voyages dont

---

répondoit cet hérésiarque à un Écrit plein de politesse & de charité qu'Alcuin lui avoit envoyé (*Hist. de l'Église gallic. tome V, p. 66*). Cependant on trouve dans la vie de ce savant homme un trait d'où on a cru pouvoir inférer qu'il a été prêtre. C'est dans l'endroit où l'on lit, qu'un jour Charlemagne étant à Tours, voulut communier avec les princes ses enfans, dans une des églises du monastère de Saint-Martin, dédiée à Saint-Étienne; & que, comme Alcuin présentoit la communion à Louis, qui, plein de piété & de modestie, lui baisa la main, il dit à Sigulfe qui l'assistoit : *tout homme qui s'humilie sera exalté*; prédisant la grandeur future du jeune prince. Quelques-uns ont pensé qu'Alcuin ne faisoit-là que la fonction de diacre, & que ce qu'il présenta à Louis étoit seulement l'ablution & non la communion. C'est le sentiment du P. Mabillon; mais Dom de Vert, religieux de Cluni, soutient d'après le P. le Cointe, M. de Cordemoi & quelques autres, que c'étoit la communion qu'Alcuin administra au Roi & à ses enfans, & qu'il est évident par le texte de sa vie que ce n'étoit pas lui qui assistoit Sigulfe, mais que c'étoit Sigulfe qui l'assistoit. *V. la Differt. de Dom de Vert sur les mots de Messe & de Communion, p. 276*. Voici ce semble ce qui doit décider la question : on lit dans la Chronique de Centule ou de Saint-Riquier (*Spicil. t. IV, p. 472*) : *XIV Kalend. junii obiit Albinus qui & Alcuinus Abbas, Levita & Monachus,*

ANNÉE

781.

*Hist. de  
l'Égl. gallic.  
t. IV, p. 504.*

nous venons de parler, quoique ce prince y eût été suivi de la plus grande partie de sa Chapelle. Son âge sans doute ne le rendoit plus propre à une vie aussi ambulante que celle que Charles menoit. Le repos que lui procuroit l'absence de la Cour, fut consacré à la décoration de son abbaye de Saint-Denys. Il en acheva l'église, bâtit une belle tour pour les cloches, & fit faire par le moine Airard les portes d'airain que l'on y voit encore. Ses libéralités ne se bornèrent pas à ces ouvrages. On conserve l'original de son testament daté d'Hériftal, la neuvième année du règne de Charles en France, & la quatrième de son règne en Lombardie, c'est-à-dire, l'an 777. Il y lègue, à la même Abbaye, la plupart de ses grands biens, & lui soumet sept ou huit Monastères qu'il avoit fondés ou rétablis dans l'Alsace & dans les Vosges.

*Notice des  
Diplom. t. I,  
p. 166.*

Son zèle pour le maintien des droits de cette fameuse Abbaye lui fit soutenir contre Erchenrad, évêque de Paris, un procès qui occasionna un jugement célèbre. Il s'agissoit d'un petit Monastère nommé *Plaisir* ou *Plessis*, aux environs de Saint-Germain-en-Laye, dédié sous le nom de la Vierge & de Saint-Pierre. L'Évêque prétendoit qu'il avoit été donné à sa Cathédrale par un franc nommé *Aderald*. L'Abbé le revendiquoit en faveur de son Abbaye, & produisoit aussi une donation faite par un autre franc appelé *Hagadie*. La cause portée au Tribunal de Charles, parut si douteuse que ce Prince ordonna dans un plaids tenu à Duren dans le duché de Juliers,

le 28 de juillet 775, qu'on auroit recours au jugement de la croix pour la décider. Ce jugement s'exécuta dans la chapelle même du Roi. Pendant que Harnaud, chapelain, récitait des psaumes & d'autres prières, deux hommes, dont l'un défendoit les droits de l'église de Paris, l'autre ceux de l'abbaye de Saint-Denys, tenoient les bras étendus en forme de croix. L'athlète de l'évêque de Paris, incommodé le premier de cette gênante posture, baissa les siens, tandis que celui de Fulrade, plus fort apparemment & plus nerveux, restoit immobile. Aussitôt le Roi prononça que l'Église de Saint-Denys avoit meilleur droit que celle de Paris. Tel étoit un des moyens qu'on employoit en ce temps-là pour décider des questions de jurisprudence. L'air de religion qu'on affectoit de lui donner, faisoit qu'on l'appeloit *jugement de Dieu*, & qu'on le croyoit infallible. Il est étonnant qu'un aussi grand prince que Charlemagne ait laissé à son successeur la gloire de proscrire un usage si peu raisonnable.

Fulrade mourut le 16 de juillet 784, & fut inhumé à Saint-Denys. Alcuin orna sa sépulture d'une épitaphe où il l'appelle *gardien de la Sainte-Chapelle du Palais*. Apud Duchesne, t. II, p. 690. Il est très-probable qu'il ne fit jamais profession de la vie monastique : car l'abbaye de Saint-Denys étant dans ce temps-là tombée dans le relâchement, on n'y prenoit ordinairement que l'habit de Chanoine. Ce ne fut qu'au Concile de Paris, tenu en 829, sous Louis-le-Débonnaire que fut formé le dessein d'y rétablir la discipline régulière. Et quelle peine n'eut-on pas à l'exécuter ! Hist. de l'Église gal. t. V, p. 250.

---

ANNÉE  
784.

---

 ANNÉE  
784.

Mais pour n'avoir pas été moine, Fulrade n'en fut pas moins un saint abbé. Aussi est-il honoré d'un culte religieux, à Leberaw, monastère d'Alsace, qu'il avoit fondé, & où l'on a transporté dans la suite ses reliques. Une remarque singulière qu'on a faite à son sujet, c'est qu'il est le seul des Abbés de Saint - Denys qui soit reconnu pour Saint, tandis que Mathieu Paris, Écrivain du treizième siècle, comptoit dès-lors dix rois d'Angleterre regardés comme tels.

Son successeur dans la dignité d'Archichapelain, fut Angelramne ou Enguerran illustre François, neveu du célèbre Saint Chrodegand &, comme lui, évêque de Metz. En l'arrachant à son troupeau, pour le fixer à la Cour, Charles sentit le coup qu'il portoit à la discipline ecclésiastique, qui fait de la résidence un des devoirs les plus essentiels de l'Épiscopat. Il s'adressa au pape Adrien pour en obtenir une dispense en faveur du Prelat. Ce Pape devoit tout au Monarque. Non-seulement il accorda la dispense; mais pour autoriser davantage le séjour d'Angelramne dans le Palais, il l'y nomma son Apocrisiaire.

---

 785.

Cependant le zèle des évêques François s' alarma du choix que le Prince faisoit de leur confrère; tant les maximes de la sainte & vénérable antiquité étoient encore respectées dans les Gaules, malgré l'ignorance & la grossièreté des temps. On accusa ouvertement Angelramne de violer les Canons en acceptant une charge incompatible

incompatible avec les obligations d'un Évêque , & l'accusation fut portée au Saint-Siège. Tout favorable que dût être ce Tribunal à l'accusé, celui-ci se vit dans la nécessité de se justifier. Il le fit par un mémoire qu'on a imprimé dans la collection des Conciles. C'est un recueil de quatre-vingts Canons, à la tête duquel on lit : *Capitules du pape Adrien, recueillis des Canons grecs & latins, des Conciles romains, des Decrets des papes & des princes de Rome, qui ont été donnés à Rome par le bienheureux pape Adrien, à Angelramne évêque de Metz, le XIII des Kalendes d'octobre, Indiction XI (c'est-à-dire, le 19 de septembre 785), lorsqu'on examinait sa cause.* Quelques exemplaires portent que ce fut Angelramne lui-même qui les présenta au souverain Pontife ; & cela est plus vraisemblable, parce qu'il est naturel que ce soit l'accusé qui fournisse ses défenses à ses Juges, & non pas que les Juges les fournissent à l'accusé. Sans entrer dans le détail de ce que contiennent ces Canons, il suffit de dire qu'ils sont presque tous tirés des fausses décrétales qui commençoient à paroître en France, & dont on fit usage alors pour la première fois. De-là vient le peu d'estime que le célèbre Hincmar faisoit de ce recueil. Selon lui, la plupart des articles se contredisent, & sont contraires aux Saints Canons, & aux règles observées dans les jugemens ecclésiastiques. Il ne laissa pas néanmoins de se répandre en peu de temps dans toute l'Eglise gallicane, & de fermer la bouche aux censeurs de la conduite du nouvel Archichapelain.

Tome I.

E

ANNÉE

785.

Concil t. VI,  
col. 1828.Hist. Litt.  
de la France,  
t. IV, p. 175.

ANNÉE

787.

*Mon. Eng.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 75.*

Charles alla pour la troisième fois passer les fêtes de Pâques à Rome. Il lui sembloit qu'une si grande solennité ne pouvoit être dignement célébrée que dans le centre même de la Catholicité. Sa Chapelle l'y suivit à l'ordinaire. Une contestation qui s'éleva pendant le séjour qu'il y fit, entre ses chantres & ceux du Pape, montre qu'il y a eu, dans tous les temps, plus que de l'émulation entre les musiciens Italiens & les musiciens François. Malgré les soins de Pepin, on avoit fait dans les Gaules peu de progrès dans l'art du chant. Quelques églises, par attachement pour leur ancienne routine, avoient refusé de recevoir le chant grégorien. D'autres en le recevant l'avoient mêlé avec le gaulois, & par ce mélange bizarre les avoient rendus tous deux méconnoissables; la plupart, après l'avoir reçu, avoient négligé de le cultiver. Enfin, on peut dire en général que notre nation étoit alors encore dans l'enfance par rapport à la musique. Mais comme les enfans admirent tout, faute d'avoir l'idée de quelque chose de mieux, les chantres françois étoient enthousiasmés de leur chant, malgré ses défauts. Ils portèrent ce préjugé à Rome, & osèrent le soutenir contre les chantres du Pape dont ils se moquoient. Ceux-ci répondirent que le chant qu'ils suivoient, étoit exactement le même que celui que Saint Grégoire leur avoit enseigné, & ils se railloient à leur tour des chantres du Palais, en leur disant qu'au lieu de l'apprendre, ils n'avoient fait que le corrompre. Ils n'oublièrent peut-être pas ce reproche de Jean Diacre, que *les gosiens françois trop*

*Vita S. Greg.*



*raides , & toujours arrosés de vin (k), étoient plus propres à imiter le fracas que font des charrettes qui roulent dans des lieux raboteux , qu'à produire des sons doux & agréables. La querelle s'échauffa ; on se dit des injures de part & d'autre. Les romains traitoient les françois d'hommes grossiers , qui ne savoient pas mieux vivre que chanter ; & les françois , se prévalant de l'autorité que leur maître avoit dans Rome , n'étoient pas d'humeur de souffrir des reproches qu'ils regardoient comme des insultes. Le Roi instruit du différend , voulut en être le juge. Il fit venir ses chantres , & leur proposa cette question : *Dites-moi quel est le plus pur , ou de la source ou du ruisseau qui en coule !* Ils répondirent que c'étoit la source , & que le ruisseau étoit d'autant moins pur qu'il s'en éloignoit davantage. *Eh bien , reprit le Prince , avouez-donc que Rome étant la source du chant , il doit y être infiniment plus parfait que le vôtre , qui n'en est qu'une émanation.**

Pour leur faire encore mieux sentir qu'ils avoient tort , il pria le Pape de lui donner des chantres romains , qu'il emmeneroit avec lui pour enseigner aux françois leur

---

(k) Saint-Isidore (*de Ecclef. Offic. lib. II, cap. XII*) rapporte que les anciens jeûnoient la veille qu'ils devoient chanter , & n'usoient dans leur vivre ordinaire que de légumes , afin d'avoir la voix plus nette & plus flexible ; d'où vient que les Gentils appeloient les chantres , mangeurs de fèves (*fabarii*). Les Italiens à qui la sobriété coûte peu , se sont toujours aisément accommodés de cette méthode ; mais il y a grande apparence que les chantres de Charlemagne n'y étoient pas plus accoutumés que ceux de notre temps.

art dans toute sa pureté. Theodore & Benoît étoient ce qu'il y avoit alors de plus habile à Rome. Adrien les lui donna avec des Antiphoniers de Saint Grégoire, qu'il avoit notés lui-même à la romaine (1). Charles de retour en France mit l'un de ces chantres à Metz pour l'Austrasie, & l'autre à Soissons pour la Neustrie; ordonnant à tous les maîtres de chant de son Royaume, d'apprendre d'eux l'art de chanter, & de leur apporter tous les Antiphoniers pour les corriger.

On doit croire, qu'avant d'envoyer ces deux chantres à leur destination, il les retint quelque temps auprès de lui pour instruire les clercs de sa Chapelle. Il est certain en effet, qu'il se forma dans le Palais une École de chant, qui perfectionna tellement la psalmodie, que les premières églises des Gaules s'empresèrent d'imiter dans la célébration de l'Office, la manière dont il étoit célébré à la Cour. Leidrade, archevêque de Lyon, qui en avoit été témoin, tant qu'il exerça dans le Palais la fonction de Bibliothécaire, rendant compte à Charles de tout ce qu'il avoit fait en faveur de son église, lui dit : *j'ai établi des Écoles où l'on enseigne le chant (m); & maintenant on*

*Cencil.  
Gall. supplém.  
v. 102.*

---

(1) On voit par-là qu'il y avoit dès-lors des notes pour le chant; mais elles étoient bien différentes de nos notes musicales modernes. Ce n'est que vers l'an 1025 que Gui, dit l'Arétin, inventa les lignes & les six fameuses syllabes *ut, re, mi, fa, sol, la*; & les figures ou caractères que nous nommons aujourd'hui *notes*, ne sont connus que depuis 1330. Voyez le *Gendre, Mœurs des François*, p. 191.

(m) Cet établissement subsiste encore à Lyon, sous le nom de

*psalmodie dans ma Cathédrale, & autant qu'il est possible, on y fait le service Divin suivant le rit de votre Chapelle.* ANNÉE  
787.

Chaque Évêque en fit probablement autant dans son diocèse. Par ce moyen le chant grégorien fut reçu, enseigné, cultivé si universellement & avec tant de succès, que bientôt on ne le nomma plus que le *chant*, ou la *note françoise*, suivant le témoignage d'un Auteur du temps. Il est vrai qu'il remarque, qu'on ne parvint jamais en France à la perfection du chant des Italiens. Ceux qui en approchèrent le plus furent les Chantres de l'école de Metz. Aussi cette École surpassa-t-elle en célébrité toutes celles des Gaules.

*Mon. Eng.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 75.*

Ce changement fraya les voies à un autre. L'église Gallicane différoit de l'église Romaine, non-seulement par le chant, mais par la liturgie. Cette variété venoit de ce que le rit Ecclésiastique n'ayant encore rien de fixe, lorsque nos premiers Évêques arrivèrent dans les Gaules, chacun d'eux établit un rit particulier, c'est-à-dire plus ou moins de prières & de cérémonies extérieures dans la célébration des Saints - Mystères & l'administration des Sacremens, suivant qu'il le crut nécessaire pour la majesté du culte & l'édification des fidèles. Saint Grégoire-le-Grand, bien loin de blâmer les diverses pratiques qui s'observoient à cet égard dans

---

*Manecanterie*; nom composé des deux mots latins *mane*, *cantare*. C'est une espèce de Séminaire, où une nombreuse jeunesse destinée à composer le Clergé de la Cathédrale, reçoit une éducation convenable à sa vocation, & est formée particulièrement à l'étude du chant par cœur.

ANNÉE

787.

*Labbe, t. V,  
Concil. col.  
1568.*

différentes églises, recommanda à Augustin, Apôtre de l'Angleterre, de recueillir, soit dans les Gaules, soit ailleurs, tout ce qui lui paroîtroit pieux & édifiant, & d'en faire usage dans la nouvelle église qu'il alloit fonder, quoique cela ne fût pas suivi à Rome : *car*, dit ce grand Pape, *il ne faut pas être attaché aux choses à cause des lieux ; mais il faut aimer les lieux à cause des bonnes choses qu'on y trouve.* Charles jugeant au contraire que dans le culte, comme dans la croyance, la diversité peut donner occasion à des contestations scandaleuses, & qu'il ne sauroit y avoir trop d'uniformité entre les Églises particulières & l'Église romaine, mère & maîtresse de toutes les autres, Charles, dis-je, voulut que le rit ou la liturgie de Rome, fût seule observée dans toute l'étendue de ses États. Il demanda au pape Adrien le Sacramentaire de Saint Grégoire, & il ordonna qu'on le suivît dans l'administration du Baptême & des autres Sacremens.

*Capitul. l. V,  
c. CCXIX.*

Un de ses capitulaires enjoit de se conformer aux usages de Rome pour la messe. Un autre porte la même injonction en général pour tous les offices, soit du jour, soit de la nuit. Enfin, pour qu'il ne manquât rien à la réformation qu'il avoit entreprise, il fit faire avec le plus grand soin, par le diacre Paul Warnefrid, un homiliaire ou recueil de leçons tirées des saints Pères, pour le cours de l'année & les principales Fêtes, & il l'envoya à toutes les églises, avec ordre de s'en servir à la place de ces leçons apocryphes & peu correctes, qu'on chantoit auparavant aux nocturnes.

*Mabil.  
Analect. t. I,  
p. 25.*

Il n'étoit pas possible qu'il n'éprouvât quelque contradiction. En matière de religion sur-tout, on est si attaché aux anciennes coutumes, que la moindre nouveauté porte avec elle l'alarme & le trouble. Quelle émotion l'Espagne ne vit-elle pas dans les esprits, lorsque Alphonse VI, roi de Léon & de Castille, résolut d'y faire recevoir l'office Romain à la place du Muzarabe! Les Conciles prononcèrent, le Souverain ordonna, sans que ni l'une ni l'autre de ces deux autorités pût se faire obéir. On fut obligé de remettre l'affaire à la décision d'un combat entre deux champions, dont l'un tiendrait pour le rit romain, l'autre pour le rit gothique. L'évènement n'ayant pas répondu aux intentions du Prince, on eut recours à une autre voie, qui fut de jeter au feu les deux livres liturgiques, avec convention de donner la préférence à celui qui résisteroit aux flammes. Au grand contentement du Clergé & du peuple Espagnol, on vit l'office Muzarabe sortir encore triomphant de cette épreuve. Le procès auroit dû être fini; mais comme Alphonse qui ne tenoit pas son protégé pour battu, quoiqu'il eût succombé deux fois, persistoit toujours dans sa résolution, il fallut enfin composer. Les sept principales églises de Tolède demeurèrent en possession de leur ancienne liturgie; le rit romain fut introduit dans toutes les autres (n).

*Bolland.  
t. VI, julii,  
p. 47 &  
seqq.*

---

(n) Alphonse fit ce changement pour complaire aux papes Grégoire VII & Urbain II qui l'avoient fort à cœur, & à la reine Constance sa femme, qui ne le desiroit pas moins. Une des raisons

ANNÉE

787.

Lib. V, c. II.

On n'en vint pas en France à des excès si contraires au bon sens. Il n'est pas même croyable que Charles ait eu besoin d'user en cette occasion, ni de menaces, ni de supplices, comme l'a écrit Guillaume Durand. S'il n'eut pas dans le moment tous les suffrages, son autorité étoit trop respectée pour ne pas prévaloir bientôt à l'attachement, que pouvoient avoir certaines églises pour leurs anciennes pratiques. D'ailleurs, par l'introduction de la liturgie romaine, le rit gallican ne fut pas totalement aboli ; le Prince laissa à chaque diocèse la liberté d'en conserver tout ce qui pourroit s'allier avec l'ordre observé dans le Romain. De-là vient cette variété d'usages & de cérémonies qu'on remarque encore dans les différentes églises du Royaume, quoique le fond de la liturgie soit par-tout le même. La chapelle du Palais, qui avoit embrassé la première le nouveau rit, l'a conservé sans mélange jusqu'au règne de Saint Louis, sous lequel il paroît que l'usage Parisien y fut introduit, peut-être par les Dominicains qui le suivoient eux-mêmes, & qui avoient alors grand crédit à la Cour. Mais depuis le règne de Henri III, au moins, elle est revenue au pur romain, comme à celui qui lui convenoit le mieux à tous égards.

---

de cette Princesse, qui étoit françoise, c'est qu'on donnoit alors en Espagne à l'office romain le nom d'*office gallican*, parce qu'il étoit écrit en caractères gallicans ; lesquels furent aussi introduits dans ce Royaume, à la place des caractères gothiques, par un decret du Concile tenu à Léon en 1091.

Après

Après avoir donné au culte extérieur de la Religion une nouvelle face, Charles tourna ses soins du côté des Ministres de ce culte, dont l'ignorance sur-tout défiguroit le caractère sacré, & le rendoit méprisable. Le Moine de Saint - Gal assure qu'on n'auroit osé entrer dans la chapelle de ce Prince, si l'on n'avoit su parfaitement lire & chanter. Et, en disant cela, il croit nous donner une idée fort avantageuse de la capacité des clercs qui la composoient. C'étoit en effet tout ce qu'on exigeoit alors d'un Prêtre pour passer pour Savant. On prétend que le peu qu'il y avoit de science étoit renfermé dans les Monastères. Quelle science que celle des moines de ce temps-là ! Certains d'entr'eux présentèrent un jour au Roi une requête, qu'ils avoient sans doute composée de leur mieux. Cependant elle le choqua tellement par la barbarie du style que, craignant qu'un si misérable jargon ne prévalût enfin sur le Latin, & ne rendit les saintes Écritures même inintelligibles, il se détermina sur le champ à en arrêter le progrès, en ordonnant, par une lettre circulaire, à tous les Métropolitains de faire ouvrir des écoles dans toutes les cathédrales & les principaux monastères de leurs provinces.

Pour se faire mieux obéir, il employa le moyen le plus propre à rendre la loi efficace, son exemple. Secondé par les Savans qu'il avoit appelés à sa Cour, il y établit deux écoles; une petite, où l'on apprenoit les psaumes, la note ou le chant, l'arithmétique & la grammaire; & une grande dans laquelle, outre ce qu'on nommoit les

ANNÉE

785.

*Ap. Duch.  
t. II, p. 110.**Concil. t. VI,  
col. 1780.*

ANNÉE  
785.

arts libéraux , on enseignoit encore l'Écriture sainte. Clément, Hibernois de nation , eut la direction de la première. Ses élèves étoient de jeunes gens choisis dans toutes les conditions. Nobles ou roturiers on les recevoit indifféremment, pourvu qu'ils montrassent d'heureuses dispositions , parmi lesquelles on comptoit toujours une belle voix. Un plaisir singulier pour le Monarque, dit *Mon. Sangal. ap. Duchesne, t. II, p. 108.* un de ses Historiens, c'étoit de voir par lui-même, au retour de ses campagnes, l'accroissement que prenoient ces jeunes plantes. Il les faisoit venir devant lui, il examinoit leurs ouvrages, & il encourageoit leurs efforts par les récompenses qu'il y attachoit.

C'en étoit une grande que de passer de-là à la chapelle du Prince. Parmi ceux à qui leur savoir en ouvrit l'entrée , le même Historien parle d'un jeune homme de médiocre extraction, mais en qui le défaut de naissance étoit heureusement compensé par les talents de l'esprit. Il se trouva un jour, dit-il, en la présence de Charles , comme on lui annonçoit la nouvelle de la mort d'un Évêque. Le Roi ayant demandé quelle somme le Prélat avoit léguée aux pauvres; on lui répondit qu'il n'avoit donné que deux livres d'argent: *voilà*, s'écria aussitôt le jeune clerc avec une vivacité qui charma le Monarque, *un bien petit viatique pour un si grand voyage.* Cette répartie lui valut l'Évêché vacant, malgré les instances de la Reine qui le demandoit pour un ecclésiastique attaché à son service, & dont la naissance étoit très-distinguée.



A la tête de la grande école du Palais étoit Alcuin dont nous avons parlé. Charles ne crut pas que ce fût deshonorer le Trône que d'en descendre pour se confondre parmi ses clercs, & se rendre comme eux, disciple d'un si habile maître. Il étudia sous lui les plus hautes sciences, & les fit étudier aux Princes & Princesses ses enfans. L'ardeur avec laquelle il s'y appliqua, réveilla de leur assoupissement grand nombre de Seigneurs françois, & commença de leur faire comprendre que le savoir ne déroge point. Mais ceux qu'elle piqua le plus d'une généreuse émulation, ce furent les ecclésiastiques de la Cour. Bientôt ils formèrent de cette école une savante académie, où chaque membre, à commencer par le Roi, adopta le nom de quelqu'un des Auteurs les plus célèbres de l'antiquité, & tâcha apparemment d'en faire revivre le goût dans ses écrits. Le Monarque se nomma David; Alcuin, Flaccus; Adhalard, Augustin; Riculfe, Damætas; Angilbert, Homère, &c. Cependant leurs progrès, & les efforts qu'ils faisoient pour se rapprocher de leurs modèles, ne remplissoient pas toute l'étendue des vœux de Charles. *Plû à Dieu*, disoit-il un jour, *que dans le nombre de mes clercs il se trouvât douze hommes aussi savans que Jérôme & Augustin.* Alcuin l'entendant faire un pareil souhait, ne put s'empêcher de lui répondre avec quelque émotion; *Eh quoi, Prince, le Créateur du ciel & de la terre n'a eu que deux hommes de ce mérite, & vous en voudriez douze!*

Il ne tint pas au moins à lui que tous ne fussent tout

ANNÉE

785.

ce qu'on pouvoit savoir en ce temps-là. C'est à quoi tendoient les diverses questions qu'il leur proposoit par écrit, sur l'histoire, le dogme, la morale, la discipline : moyen que cet ingénieux Prince avoit imaginé, & dont il se servit utilement pour exciter les Évêques même à l'étude de l'antiquité ecclésiastique. C'est pour la même fin qu'il forma, près de sa Chapelle, une bibliothèque nombreuse, dont il confia le soin à Léidrade, & où ses clercs avoient la liberté d'aller à toute heure puiser dans les Ouvrages des morts, des secours qu'on ne trouve pas toujours dans les maîtres vivans. Les richesses que ce trésor renfermoit auroient été en grande partie cachées pour eux s'ils avoient ignoré le grec. Charles qui l'entendoit fort bien lui-même, voulut qu'ils l'appriussent.

*Ap. Lebeuf,  
Dissert. t. I,  
p. 316.*

*Vous savez*, disoit-il à Paul Warnefrid, un de ces excellens ouvriers qu'il employa à la culture des Lettres, *que notre fille se dispose à passer les mers pour être Impératrice ; nous désirons pour cette raison que vous instruisiez nos clercs dans la grammaire grecque, afin que ceux qui l'accompagneront dans ce voyage, n'ignorent pas la langue du pays où ils iront (o).*

*Mon. Sangal.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 110.*

Pour éprouver les progrès qu'ils y avoient faits, un jour de l'octave des Rois, après matines, ayant entendu chanter dans sa chapelle quelques antiennes en grec par les

---

(o) Cette Princesse avoit été fiancée à l'empereur Constantin, dans le voyage que Charles fit à Rome en 781. On voit, par ce qui est rapporté ici, que c'étoit un usage établi dès ce temps-là, que lorsque nos Rois marioient leurs filles à des Princes étrangers, ils les faisoient accompagner par des officiers de leur chapelle.

ambassadeurs de Constantinople, il défendit à ses clercs de boire, ni de manger ce jour-là, qu'ils ne lui eussent présenté ces mêmes antiennes traduites en latin.

---

ANNÉE  
785.

Les commissions importantes que Charles confioit aux ecclésiastiques de sa Chapelle; les postes honorables auxquels il les élevoit, demandoient qu'ils fussent parfaitement instruits. Il se servoit des uns pour ses secrétaires, ou ses chanceliers; Ithier, ainsi que nous l'avons vu, en faisoit les fonctions dans le premier voyage que ce Prince fit à Rome. Il employoit les autres à diverses ambassades. Maginaire & Angilbert furent envoyés souvent aux papes Adrien & Léon pour des affaires de la plus grande conséquence. Witbolde alla négocier à Constantinople le mariage de la princesse Rotrude, avec l'empereur Constantin. Sigulfe fut dépêché avec les évêques Formose & Damase, légats du Pape, vers Tassillon duc de Bavière, pour le disposer à subir le joug de la France. Enfin, il les pourvoyoit, dit le moine de Saint-Gal, ou d'Évêchés ou d'Abbayes considérables, dès qu'ils joignoient la science à la piété; condition dont il ne se départit jamais dans la distribution des grâces ecclésiastiques.

*Mon. Sangal.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 125.*

Deux traits vont nous faire connoître sa délicatesse sur cet article. La veille de Saint Martin il avoit nommé à un Évêché un de ses clercs. Celui-ci fort content alla aussitôt faire part de sa nomination à ses amis, & les invita à souper le même soir. Le repas fut gai, & poussé si avant dans la nuit, que le nouvel Évêque manqua de se trouver à matines, où il devoit chanter

*Id. ibid.*

le répons : *Domine si adhuc populo tuo sum necessarius* , &c. Lorsque l'on fut à cet endroit de l'office , il y eut dans le chœur un grand silence , dont Charles qui étoit présent , demanda la raison ; on la lui dit. En même - temps un clerc de basse extraction , & peu estimé à cause de cela de ses confrères , s'avança & chanta le répons (p). Le Roi indigné de la négligence du premier , jugea qu'il n'étoit pas propre pour l'Épiscopat , puisqu'il n'avoit pas la force de sacrifier son plaisir à ses devoirs. Il révoqua sa nomination , & donna l'Évêché à celui qui avoit suppléé au défaut du nommé.

*Mon. Sangal.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 110.*

Un autre de ses clercs qu'il avoit élevé à la même dignité , en témoigna sa joie d'une manière différente , mais qui ne choqua pas moins son bienfaiteur. Partant pour aller prendre possession de sa prélature , il monta à cheval avec tant d'empressement & d'agilité , qu'il pensa tomber de l'autre côté. Charles qui le vit des fenêtres de son Palais , le fit rappeler ; & après lui avoir dit , comme en plaisantant , qu'il avoit besoin d'un aussi bon cavalier que lui pour l'accompagner dans ses voyages , il le retint , & donna l'Évêché à un autre. Ces anecdotes qu'on regarde comme des minuties indignes de trouver place dans une Histoire générale , sont pourtant plus

---

(p) Il faut remarquer que dans la chapelle du Roi , on chantoit alors par cœur , comme on le fait encore aujourd'hui dans l'église de Lyon , qui , ainsi que nous l'avons dit , a adopté dès ce temps-là les usages de la Chapelle royale , & a su les conserver.

propres à faire connoître le caractère d'un Prince , que le récit de dix batailles auxquelles il se sera trouvé.

---

 ANNÉE

785.

C'est ainsi que Charles s'occupoit de l'honneur & de l'avantage de l'Église , dans les intervalles de repos que lui laissoient ses fréquentes expéditions militaires. Mais l'esprit de zèle & de piété, qui l'animoit alors, ne l'abandonnoit pas lorsque le bien de ses États l'obligeoit de prendre les armes. A la tête de ses troupes , comme au milieu de son clergé , il se montrait également chrétien & religieux : de sorte qu'on a eu raison de dire de lui , qu'il sembloit faire la guerre autant en missionnaire qu'en conquérant. Quel fruit , en effet , tira-t-il des victoires réitérées qu'il remporta sur les Saxons , que d'étendre & d'affermir le Christianisme dans ces contrées ! S'il marcha tant de fois contre ces peuples toujours rebelles & toujours domptés , ce fut bien moins pour se les soumettre , que pour les gagner à Jésus-Christ (q).

Ne citons qu'un autre exemple. Un Ouvrage tel que celui-ci , n'est pas destiné au récit des exploits guerriers de ce Héros. Les Huns , nation féroce qui

---

 791.

---

(q) Un Luthérien , nommé *Nifanius* , a osé avancer que Charlemagne en conquérant les Saxons , avoit introduit parmi eux plusieurs choses peu conformes aux maximes de l'Église romaine , & établi beaucoup de points contraires à sa doctrine , que Luther n'a fait ensuite que développer , & mettre dans un plus beau jour. Pour soutenir un tel paradoxe , il falloit ne connoître ni Charlemagne , ni les saints ouvriers qu'il employa à la conversion de ces peuples. Aussi *Nifanius* a-t-il été amplement réfuté par *Nicolas Schaten* , dans un Ouvrage intitulé : *Carolus magnus Rom. Imp. & Franc. Rex Romano - Catholicus*.

habitoient cette partie de la Pannonie , qu'on nomme aujourd'hui l'*Autriche* & la *Hongrie*, ne cessoient de faire des courses sur les terres de leurs voisins; pillant les églises, massacrant les prêtres, les religieux & les vierges consacrées à Jésus-Christ. Leur haine pour le Christianisme fut le principal motif qui détermina le Roi à leur déclarer la guerre. Il va avec un puissant corps de troupes chercher ces barbares, dont il veut faire des hommes, espérant que la grâce de Dieu en fera ensuite des chrétiens. Il n'est pas encore entré dans leur pays, qu'il apprend que Pepin, roi d'Italie, son fils, qui venoit joindre ses forces aux siennes, avoit déjà remporté sur eux un avantage considérable. Aussi-tôt pour remercier le Ciel de ce succès, & se le rendre favorable à lui-même, il fait faire pendant trois jours des processions dans le camp, où son clergé, nus pieds, chantoit des litanies. En même-temps il fait ordonner par ce même clergé, que pendant ces trois jours on s'abstiendrait de chair & de vin; que ceux à qui leur santé ou leur âge ne permettroit pas cette abstinence, y suppléeroient par des aumônes plus abondantes; que tous les Prêtres diroient une messe, & que les clercs réciteroient cinquante psaumes. C'est lui-même qui nous instruit de ce détail, dans une lettre qu'il écrivit à la reine Fastrade pour lui faire part de cette ordonnance, recommandant de la faire observer dans tous ses États. Tant de vœux ne pouvoient manquer d'attacher la victoire aux armes du Monarque françois; tout plia & se soumit devant lui.

*T. II, Conc.  
gall. p. 158.*

La

La joie d'une si glorieuse expédition fut troublée par la perte que Charles fit de son archichapelain Angelramne. Ce Prélat mourut au retour de la campagne, dans un lieu appelé *Anagalum* ou *Chunisbert*, le 26 d'octobre 791. Son corps ayant été transporté dans le diocèse de Metz, fut inhumé à l'abbaye de Saint Nabor, célèbre martyr à qui il étoit fort dévot, & dont il avoit commencé de décorer le tombeau. Alcuin fit sur sa mort une épigramme, où l'on peut voir les titres honorables qu'on donnoit en ce temps-là à l'Archichapelain (r).

ANNÉE

791.

*Annal franç.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 37.*

Cette charge fut donnée à Hildebolde, archevêque de Cologne. C'étoit encore un pasteur que Charles arrachoit à son troupeau. Il usa des mêmes précautions qu'il avoit prises pour Angelramne. Il fit plus ; ayant convoqué trois ans après un concile à Francfort, maison royale sur le Mein, où se trouvèrent tous les Évêques des pays de son obéissance, & deux Légats du souverain Pontife, il y exposa qu'il avoit eu autrefois permission du pape Adrien d'avoir toujours à sa Cour l'archevêque Angelramne, qu'il en avoit obtenu la même permission pour l'évêque Hildebolde, & qu'il prioit les Pères de la ratifier, en approuvant que ce dernier demeurât pareillement à la Cour. Il

*T. II, Concil.  
Gall.*

(r) Voici cette épigramme qui est la 164 parmi celles d'Alcuin.

*Pontificalis apex, Pastor, Patriarcha Sacerdos,  
Angelramnus ovans fretus pietate magistra,  
Martyris egregii Naboris deductus amore  
Ceperat intentus sacrum vestire sepulcrum,  
Amplificante pio Karolo per munera Rege,  
Ne compleret opus raptus mors improba patrem.*

Tome I.

G

falloit que ce sage Prince jugeât la loi de la résidence d'une nécessité bien absolue, puisqu'une dispense du Saint-Siège n'avoit pas suffi pour calmer ses scrupules. Il faut croire aussi, que se souvenant du trouble qu'avoit causé dans l'Épiscopat la nomination d'Angelramne à la dignité d'Archichapelain, il ne vouloit pas s'exposer encore aux mêmes contradictions. Il n'en trouva aucune ; toute l'assemblée d'une voix unanime répondit, *que pour le bien & l'utilité des églises, Hildebolde devoit faire son séjour ordinaire dans le Palais.*

Telle est la source du privilège dont jouissent tous les Ecclésiastiques attachés à la Chapelle de nos Rois, d'être pendant le temps de leur service, réputés présens dans les églises de leurs bénéfices. Du chef, il a reflué sur tous les membres. Origine respectable ; elle n'est autre que le vœu des Evêques de la nation, réuni au suffrage du Saint - Siège. Par le Canon suivant, les Pères de Francfort, à la prière du Roi, firent l'honneur à Alcuin de le recevoir en leur compagnie, & en société de prières, à cause de sa grande érudition dans les matières ecclésiastiques.

L'hérésie de Félix évêque d'Urgel, & d'Élipand de Tolède, qui enseignoient que J. C. en tant qu'homme, n'étoit que le fils adoptif de Dieu, avoit fait principalement convoquer ce Concile. Charles y parut comme le grand Constantin au Concile de Nicée ; c'est-à-dire, avec tout le zèle & toute la charité d'un pasteur, & en même-temps avec toute la soumission & la docilité d'un



enfant. Les deux Prélats hérésiarques l'avoient prié de se rendre leur arbitre. Mais, dit l'illustre Bossuet, il favoit comme un Prince peut l'être en ces matières. Leur dogme impie, foudroyé plus de trois siècles auparavant à Éphèse, ne fut pas plutôt pros crit de nouveau à Francfort, « qu'il leur envoya les lettres & les décrets formés par l'autorité ecclésiastique, les exhortant à s'y soumettre avec lui, & à ne se pas croire plus savans que l'Église universelle, & leur déclarant qu'après ce concours de l'autorité du Siège apostolique, & de l'unanimité synodale, ni les novateurs ne pouvoient plus éviter d'être tenus pour hérétiques, ni lui-même & les autres fidèles n'osoient plus avoir de communion avec eux: » Telle fut sa décision. Que la foi est en sûreté lorsque le Sacerdoce & l'Empire conspirent ainsi à sa défense!

Une autre affaire qui a contribué à rendre ce Concile fameux dans nos Annales, c'est l'examen qu'on y fit du décret du second Concile de Nicée au sujet du culte des Images. Il portoit qu'on ne devoit pas leur refuser le salut, ni une *adoration honoraire*. Ce terme d'adoration vague & équivoque par lui-même, mais déterminé ici par le mot *honoraire*, fut interprété en un sens aussi éloigné de la pensée des Grecs, qu'il l'étoit de l'orthodoxie. Soit ignorance de la langue, soit intérêt de nation, ou complaisance pour la Cour (f), on crut en France

---

(f) La Cour de France étoit alors fort indisposée contre celle de Constantinople, qui avoit convoqué le Concile de Nicée sept ans auparavant. L'impératrice Irène venoit de rompre l'alliance avec les

apercevoir dans le décret de Nicée un anathème lancé contre quiconque ne rendroit pas aux images des Saints la même adoration qu'à la divine Trinité ; & sur ce fondement les Pères de Francfort rejetèrent avec mépris ce Concile , & défendirent de le regarder comme œcuménique. Ils firent encore divers réglemens généraux sur la discipline , dont l'un qui fait le sujet du trente-huitième Canon , porte que les clercs rebelles à leur Évêque , ne communiqueront point avec les clercs de la chapelle du Roi.

Charles fit recueillir les actes de cette assemblée , & les envoya à Rome par Angilbert , avec un ouvrage Théologique contre la doctrine du Concile de Nicée , auquel il prêta son nom , & que pour cette raison on a appelé *les livres Carolins*. Il y avoit dans ce dernier écrit de quoi choquer le Pape , qui avoit approuvé formellement le Concile de Nicée. Mais Adrien étoit lié avec le Roi d'une amitié que rien n'étoit capable d'altérer.

*Recueil des  
Hist. de Fr.  
t. V, p. 597.*

Il lui écrivit une lettre , où il dit : « Nous avons reçu gracieusement l'abbé Angilbert , *Ministre de votre Chapelle* ,  
» ce cher confident qui a été élevé avec vous dans le  
» Palais , presque dès son enfance , & qui a été admis à  
» tous vos conseils. En votre considération , nous lui avons

---

François ; & elle avoit fait épouser à l'empereur Constantin , son fils , une Arménienne , au mépris de la princesse Rotrude , qui lui avoit été accordée. Il est assez vraisemblable d'ailleurs que Charles avoit des raisons secrètes pour rendre le catholicisme des Orientaux un peu suspect.

témoigné beaucoup d'amitié, l'écoutant favorablement, « & lui découvrant comme à vous-même les projets que « nous formons pour l'exaltation de l'Église romaine, & « pour celle de votre puissance royale. » Venant ensuite à l'ouvrage dont cet abbé avoit été le porteur, Adrien y répondit avec tant de force & de solidité, que la prévention des François se dissipa bientôt.

Ce sage Pontife mourut l'année suivante. Charles le pleura, dit Éginard, *comme s'il eût perdu le frère ou le fils le plus cher*. Il lui composa une épitaphe qu'on voit encore, & où le bon cœur du Prince s'est peint lui-même en traçant les vertus d'Adrien. Sa douleur ne se borna pas à des larmes & à des éloges. Il ordonna des prières publiques dans toutes les églises du Royaume, pour le repos de son ame. Il distribua, pour la même fin, d'abondantes aumônes, non-seulement en France, mais en Angleterre & en Écosse; voulant, dit-il dans sa lettre au roi Offa, faire connoître par-là à toute la terre, jusqu'où il portoit le respect & l'attachement pour son père en Jésus-Christ.

Le successeur d'Adrien, Léon III, homme de mérite, & digne d'un pontificat plus heureux, fit partir d'abord après son exaltation, des Légats pour porter au Roi les clefs du tombeau de Saint - Pierre, avec l'étendard de Rome (1), & le prier d'envoyer incessamment quelqu'un

---

 ANNÉE

791.

---

 795.

*Tomus I. I.  
Concil. gall.  
col. 1130.*

---

(1) Avant que les François eussent mis le pied en Italie, on avoit vu quelquefois les souverains Pontifes faire à nos Rois l'hommage des clefs du tombeau de Saint-Pierre. Saint Grégoire-le-Grand les

*Epist. Carol.  
ad. Leon. ibid.  
col. 206.*

*De Concord.  
l. III, cap. II,  
n. 9.*

des principaux de la Cour, pour recevoir en son nom le serment de fidélité du peuple Romain. Angilbert, ce *cher confident* du Monarque, fut encore chargé de cette commission, avec ordre de conférer secrètement avec le nouveau Pape, *sur les moyens d'élever l'honneur du Saint-Siège, & d'affermir l'autorité du Patriciat*. Il s'en acquitta parfaitement. Bientôt parut dans une des salles du Palais-de-Latran, un monument de la bonne intelligence qui régnoit entre les deux Cours. Il subsiste encore. C'est un ouvrage à la Mosaïque, qui représente Saint Pierre assis sur sa chaire, donnant à Charles qui est à genoux à sa gauche, un étendard sur lequel on voit six roses, tandis que de sa droite il donne le *pallium* à Léon, qui est pareillement à genoux. Au-dessus de la figure du Pape, on lit : *sanctissimus D. N. Leo papa* ; c'est-à-dire, *notre seigneur le très-saint pape Léon*. Et au-dessus de celle du Roi : *D. N. Carulo regi* ; c'est-à-dire, *à notre seigneur le roi Charles*. Jusque-là, dit M. de Marca, on n'avoit vu dans aucun monument public le nom d'un Pape précédé de ces deux lettres initiales *D. N.* signifiant *notre seigneur*. Pourquoi paroissent-elles ici ? c'est que, continue le savant homme que nous venons de citer, dans les conférences qu'avoient eues ensemble

---

envoya à Childebert II, & Grégoire III à Charles Martel. C'étoit un pur honneur qu'ils rendoient à ces Princes pour se concilier leur bienveillance & leur protection. Mais ici Léon III ne fit rien qui ne fût dû à Charles en qualité de Patrice des Romains ; titre qui lui donnoit droit de commander dans le duché de Rome, à Rome même.

le Pontife & l'Envoyé du Roi, il avoit été arrêté que *Léon & Charles convertiroient en Souveraineté leurs Patriciats*, ( car le Pape comme Exarque étoit aussi Patrice ) & qu'ils joindroient la propriété & le domaine de la ville de Rome à l'autorité qu'ils y exerçoient déjà l'un & l'autre. Tel fut le fruit de l'ambassade d'Angilbert. C'étoit un acheminement à la dignité suprême à laquelle son maître devoit être élevé quatre ans après. Voici par quelle voie la Providence acheva de l'y conduire.

---

ANNÉE  
795.

Léon cruellement outragé à Rome, demanda justice à Charles, & un asyle dans ses États. Il y fut reçu comme on avoit coutume de recevoir les papes en France. Le Roi qui l'attendoit à Paderborn, envoya au-devant de lui Hildebolde son Archichapelain, avec le comte Aschaire, puis Pepin roi d'Italie, son fils, accompagné de plusieurs seigneurs de la Cour. Il s'avança enfin lui-même à sa rencontre, à la tête d'une armée qu'il fit précéder par son clergé. Dès qu'on aperçut le vicaire de Jésus-Christ, le clergé & l'armée se prosternèrent trois fois, & à chaque fois le Pape dit une oraison pour eux. Il portoit encore des marques de la cruauté de ses ennemis. Le Roi en les voyant ne put retenir ses larmes. S'étant embrassés, ils marchèrent l'un & l'autre, au chant de l'hymne *Gloria in excelsis*, jusqu'à l'église de Paderborn, où ils rendirent grâces à Dieu. Léon ne fit de séjour à la Cour, qu'autant qu'il en fallut pour pourvoir à sa sûreté. Après quelques conférences, où, dit le P. Daniel, le voyage que Charles fit à Rome l'année suivante, fut

---

799.

*Alc. Poëma,*  
*ap. Duchesne,*  
*t. II, p. 196.*

résolu, & peut-être aussi les choses importantes qui s'y passèrent, ce vertueux Pontife reprit le chemin d'Italie, accompagné du même Hildebolde, & de quelques autres Evêques & Comtes que le Roi chargea d'examiner, à leur arrivée, les différens chefs d'accusation portés contre le Saint-Père, promettant de les suivre bientôt lui-même.

Il tint parole, aussi-tôt que ses affaires le lui permirent. C'étoit la quatrième fois qu'il entroit dans la capitale du Monde. Son premier soin fut d'y rétablir la tranquillité, troublée par l'attentat commis contre la personne de Léon, dont l'Archichapelain & les autres Prélats & Comtes françois attestèrent l'innocence. Cette affaire terminée par le Monarque, le Pape & les Romains s'occupèrent d'une autre qu'ils avoient fort à cœur; le Pape, pour marquer sa reconnaissance à son bienfaiteur; les Romains, pour s'assurer la protection du plus puissant Prince qu'il y eût au monde. Toutes les mesures étoient prises, tous les suffrages étoient réunis. Mais pour une action si éclatante il falloit un jour remarquable. La fête de Noël arrive; Charles accompagné d'une Cour aussi brillante que nombreuse, se rend à l'église de Saint-Pierre. Tandis qu'il est à genoux devant l'autel pour faire sa prière, le Pape lui met la couronne impériale sur la tête. En même-temps un million de voix font retentir cet auguste temple de cette acclamation; *vive Charles toujours auguste, grand & pacifique empereur des Romains, couronné de Dieu, & qu'il soit à jamais victorieux.*

Charlemagne,

Charlemagne, car il faut enfin le nommer comme l'a nommé la postérité, juge, mais juge toujours équitable des Rois; Charlemagne, dis-je, de retour en France, vint passer le reste de l'année à Aix-la-Chapelle, dont il fit le siège de son Empire. La Fable s'est exercée à imaginer bien des raisons de la prédilection qu'il a marquée pour ce lieu. Il n'en falloit point d'autres pour l'y attacher, que la pureté de l'air, l'abondance des eaux, la commodité des bains, le voisinage des forêts. Aix appelée *Aquæ*, en latin, à cause de ses thermes, a été surnommée *la Chapelle*, à cause de la superbe église que le Monarque y bâtit pour faire ses dévotions ordinaires. Cet édifice, si l'on en croit Éginard, n'avoit pas son pareil ni pour la structure, ni pour la richesse des ornemens. Tout ce que Rome & Ravenne avoient de plus beau en marbre & en peintures fut employé à sa décoration. Le dôme étoit surmonté d'un globe d'or massif; les portes & les balustres étoient de bronze; les chandeliers, les vases sacrés d'or ou d'argent. Les vêtemens sacerdotaux répondoient à cette magnificence, & il y en avoit une si grande quantité, que, jusqu'aux portiers même, qui sont dans le dernier ordre de la hiérarchie, tous étoient richement vêtus dans le temps de la célébration des Saints-Mystères. Un superbe portique conduisoit de la Basilique au Palais, qui, par sa vaste étendue, le nombre & la beauté des appartemens, annonçoit la grandeur du maître qui l'habitoit.

ANNÉ

801.

*Apud Du-*  
*chesne, t. I.E,*  
*p. 102.*

C'étoit-là que le nouveau David consacroit à Dieu

Tome I.

H

---

ANNÉE  
801.

*Mon. Sangal.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 120.*

le repos qu'il avoit acquis par tant de fatigues & de combats. Autant que sa santé le lui permettoit, dit toujours Éginard, il alloit à l'église *le matin, le soir, la nuit, & au temps du sacrifice*; c'est-à-dire, que malgré les soins & les affaires d'un Empire, qui embrassoit la plus grande partie de l'Europe, il assistoit à toutes les heures de l'office divin. Chaque fois qu'il s'y rendoit, ses clercs, après avoir tout préparé, venoient le prendre sous le portique, ou l'attendoient dans l'église même. Il se tenoit au milieu d'eux; & comme s'il eût été leur maître de cérémonies, lorsqu'il y avoit quelque leçon à chanter, il désignoit lui-même le lecteur, soit avec la main, ou avec une baguette, & lui faisoit pareillement signe quand il falloit finir. On seroit tenté de taire ces détails, quoique rapportés par ses Historiens, si on n'étoit bien assuré qu'un aussi grand homme que Charlemagne ne peut jamais être soupçonné de petitesse.

*Egin. ibid.  
p. 102.*

La nuit, quand il alloit à matines, il s'enveloppoit dans un long & large manteau, qu'il quittoit au retour pour se vêtir de ses habits impériaux suivant le temps. Les jours ordinaires, son habillement différoit peu de celui du peuple; mais les jours des grandes solennités, il paroissoit avec un vêtement tissu d'or, son façon de couleur bleue attaché sur l'épaule avec une agraffe d'or, sa chaussure enrichie de perles & de pierreries, & sa tête ornée d'un diadème tout éclatant d'or & de pierres précieuses. Il vouloit faire honneur à la fête, dit le moine de Saint-Gal. Ses officiers & les seigneurs de sa Cour



imitoient son exemple, à proportion de leur état, & du rang qu'ils tenoient auprès de lui. Ce qui formoit un spectacle si frappant, que les ambassadeurs d'Aaron, roi de Perse, en étant témoins une veille de Pâques, s'écrièrent ravis d'admiration : *par le passé nous n'avons vu que des hommes de terre, mais maintenant nous voyons des hommes d'or.*

ANNÉE  
801.

Mon. Sangal.  
ibid. p. 125.

C'est de ce pieux usage de Charlemagne, fidèlement suivi par ses successeurs, qu'étoit venue la coutume des premiers Rois de la troisième race, d'assister à l'office divin les jours de grandes fêtes, avec la couronne sur la tête & tous les autres ornemens de la dignité royale. Cette coutume a subsisté long-temps. Il semble même par ce qu'on lit dans le Recueil de du Tillet, Écrivain du seizième siècle, qu'elle s'observoit encore alors, au moins en certaines occasions : par exemple, à la cérémonie de l'extraction & remise des corps saints, en l'église de Saint-Denys, où, dit cet Auteur, *la procession faite, & grande Messe dite, le Roi portant couronne sur son chef, tenant le sceptre en la main droite, la main de justice en la senestre, va offrir auxdits corps saints.*

Rec. p. 330.

Dans le Recueil des privilèges accordés à l'église d'Aix-la-Chapelle par Charlemagne, il y a un diplôme, qui témoigne qu'après qu'on eut mis la dernière main à cet admirable édifice, l'Empereur fit venir le pape Léon pour en faire la dédicace en l'honneur de la mère de Dieu, & qu'il manda en même-temps *les Cardinaux de Rome*, grand nombre d'Évêques d'Italie & de Gaule,

Heiss. Hist.  
de l'Empire,  
tome VIII,  
p. 297.

ANNÉE  
804.

d'Abbés & d'autres Ecclésiastiques, les Ducs, les Marquis, les Comtes, & généralement tous les principaux de l'Empire, afin qu'ils assistassent à cette auguste cérémonie.

Rapportons les termes de la Charte même : c'est ainsi qu'elle fait parler ce grand Prince. « Étant donc - là » assemblés, ledit seigneur Pape, & toutes les autres susdites » personnes éminentes en noblesse ou dignité, nous avons » obtenu d'eux, par la grande dévotion que nous avons, » tant pour le lieu, que pour la mère de notre Seigneur » Jésus-Christ, que l'on dresseroit un siège dans ladite » église pour notre personne; que cette ville seroit tenue » pour royale, & pour capitale de la Gaule transalpine, & » qu'en icelui siège royal, les Rois nos successeurs & » héritiers de notre Empire, ayant été dûement initiés & » sacrés, exerceroient ensuite les fonctions impériales dans » la ville de Rome pleinement & sans aucun empêchement. Ce qui a été confirmé & ainsi ordonné par ledit » seigneur Léon pape de Rome, comme aussi par nous Charles, qui avons fondé ladite église & ledit lieu ».

*Bolland.  
t. II, januar.  
p. 890.*

C'est dommage qu'une pièce de cette importance, quoique autorisée par les empereurs Frédéric I & II, & appuyée de la tradition du pays, n'ait pas assez d'authenticité pour servir de fondement à l'Histoire. Il est vrai que le souverain Pontife vint en France sur la fin de l'année 804, & qu'ayant célébré avec l'Empereur

*Egin. ad  
an. 804.*

les fêtes de Noël à Kiersi, ils allèrent ensuite ensemble à Aix-la-Chapelle. Mais toutes nos annales gardent un profond silence sur ce qui s'y passa pendant le peu de séjour qu'ils y firent.

Qu'est-il besoin d'employer des titres suspects pour relever l'honneur de ce lieu , tandis qu'il y en a tant de certains qui lui ont acquis une célébrité immortelle ! Tels sont ces sages réglemens connus sous le nom de *Capitulaires*, qui ont été faits en différens temps à Aix-la-Chapelle par Charlemagne & ses successeurs ; loix précieuses , où le zèle des Législateurs , pour la pureté de la discipline de l'Eglise , & le bon ordre de la Monarchie , se montre de tous côtés. Les unes regardent les matières ecclésiastiques , les autres celles qui sont purement civiles. Tantôt , c'étoient des Conciles qui les faisoient , & le Prince les autorisoit ; tantôt , c'étoit le Prince qui les ayant dressées , & fait confirmer par les Evêques & les Grands du Royaume , les publioit pour être observées dans tous les pays de sa domination. Elles sont encore aujourd'hui la source sacrée de notre jurisprudence. Heureux l'État qui se conduit par les grands principes qu'on y puise !

ANNÉE

804.

Hist. Lit.  
de la France ,  
t. IV, p. 375.

Un usage observé dans la chapelle du Roi , & qui de-là avoit passé à la plupart des églises des Gaules & de Germanie , donna lieu à une fameuse dispute qui fut le sujet d'un des Conciles tenus à Aix-la-Chapelle sous Charlemagne. Après la condamnation de l'hérésie des deux évêques Felix & Élipand , on avoit cru en France , que rien ne seroit plus propre à affermir les Fidèles dans la foi de la doctrine contraire aux nouvelles erreurs , que de chanter à la messe le symbole appelé communément de *Nicée*. L'église de Rome ne le

809.

ANNÉE

809.

*Walafrid,  
Strabo de Reb.  
Eccl. c. XXII.*

chantoit pas. Mais on avoit l'exemple des églises d'Espagne & de Galice, à qui le troisième Concile de Tolède avoit prescrit de le chanter dès la fin du sixième siècle. On adopta donc le décret de ce Concile, avec l'addition du mot *filioque*, qu'il avoit faite au symbole, pour marquer que le Saint-Esprit procède du Fils, ainsi que du Père. Y eut-il quelque loi positive qui ordonna de se conformer à la pratique des Espagnols ! c'est ce que l'Histoire ne nous dit point. Vraisemblablement cet usage s'établit comme beaucoup d'autres. La chapelle du Roi donna l'exemple ; il fut imité. Mais ce qui occasionna la dispute, c'est qu'il fut imité jusqu'en Orient.

*Baluz. miscel.  
t. III, p. 14.*

Il y avoit proche de Jérusalem, sur la montagne des Oliviers, une communauté de moines françois qui suivoient le rit latin. Ces religieux voulurent aussi chanter le symbole à la messe, avec la même addition *filioque*, comme ils l'avoient entendu chanter dans leur patrie, & en particulier dans la chapelle du Palais. Un moine Grec, du monastère de Saint-Sabas, nommé *Jean*, en fut scandalisé, & traita d'hérétiques les moines françois, qui répondirent qu'ils n'avoient d'autre foi que celle de la Sainte-Eglise romaine. Cette réponse, au lieu d'appaiser le Grec, ne fit que l'irriter. Il ameuta tellement le peuple contre ces bons solitaires, que le jour de Noël suivant, comme ils faisoient leur prière à Bethléem, ils virent venir à eux une troupe de laïques qui s'efforcèrent de les chasser de ce saint lieu, en leur criant qu'ils étoient hérétiques, ainsi que les livres

dont ils se servoient. Les religieux françois portèrent leurs plaintes, tant de cette violence que de ces calomnies, au souverain Pontife; & en lui demandant justice, ils le supplièrent sur-tout de faire savoir à Charlemagne, qu'ils n'étoient persécutés que parce qu'ils chantoient dans leur église le symbole, comme ils l'avoient entendu chanter dans sa Chapelle. Le Pape, après avoir lû leurs lettres, les renvoya à l'Empereur, auprès de qui Jean leur accusateur se rendit aussi, & ne négligea rien pour s'y faire des partisans.

---

ANNÉE  
809.

*Egin. ad  
an. 809.*

Ce Prince, qui par la haute idée qu'avoit conçu de lui Aaron Raschid roi de Perse, étoit devenu en quelque manière le maître de la terre sainte, devoit sa protection à tous ceux qui l'habitoient. Mais il la devoit à plus forte raison à ceux d'entre ces habitans qui étoient ses sujets naturels. Cependant il ne voulut prendre par lui-même aucune connoissance de cette affaire. Il en renvoya l'examen & la décision à un Concile, qu'il convoqua dans son palais d'Aix-la-Chapelle; ordonnant qu'on proposât avec une entière liberté tout ce qui se pouvoit dire de part & d'autre. La question se réduisoit à deux points: savoir, si c'étoit une vérité de foi que le Saint-Esprit procédât du Père & du Fils; & si, supposé cette vérité catholique, les églises de France & d'Espagne avoient eu droit de l'insérer au symbole, en y ajoutant le mot *Filioque*. Quant au premier point, il ne pouvoit pas y avoir de difficulté; c'étoit la créance générale de tout l'occident; tous les Pères y applaudirent. Mais le

ANNÉE

809.

*Epist. 69.*

second, quoiqu'avoué par le plus grand nombre, trouve des contradicteurs. Alcuin lui-même, mort quelques années auparavant, s'étoit déclaré contre l'addition *filio-que*, dans sa lettre au clergé de Lyon. On ne manqua pas de faire valoir les raisons & l'autorité de ce savant Théologien.

*Hist. Litt.  
de la Fr. t. IV,  
p. 443.*

Dans cet embarras, Charlemagne prit le parti de consulter le Pape. Bernhaire évêque de Worms, Jessé évêque d'Amiens, & Adhelard abbé de Corbie allèrent à Rome, chargés d'une lettre écrite au nom de l'Empereur, & qui étoit moins une lettre qu'un traité dogmatique, où l'Auteur s'attache à prouver par quantité de passages de l'Écriture & des Pères, que le Saint-Esprit procède du Fils comme du Père. C'est de quoi l'on ne doutoit pas à Rome. Aussi le Pape déclara-t-il aux Députés dès l'ouverture de la conférence, que c'étoit-là si bien son sentiment, qu'il sépareroit de sa communion quiconque penseroit ou enseigneroit le contraire. Mais dès que ces Prélats, qui étoient du nombre de ceux qui avoient le plus fortement opiné en faveur de l'addition, voulurent entreprendre de la justifier, ils ne se trouvèrent plus d'accord avec le souverain Pontife.

*Concil. gall.  
tom. II,  
col. 256.*

Léon avoit en effet des raisons de s'opposer à cette nouveauté. Il vouloit ménager les Grecs, dont la créance sur la procession du Saint-Esprit étoit fort équivoque, comme les suites ne l'ont que trop montré. D'ailleurs, les Conciles généraux d'Éphèse & de Calcédoine avoient expressément défendu de rien ajouter au symbole.

Cette

Cette défense fut pour le Saint-Père un retranchement, que tous les raisonnemens des François ne purent venir à bout de forcer. On lui objecta enfin qu'en supprimant le *filioque*, il seroit à craindre qu'on ne donnât lieu de penser que cette addition contenoit une doctrine erronée, quoique dans le vrai, elle ne fût que l'explication d'un grand mystère. La réflexion étoit juste; elle frappa le Pontife : mais il se présenta bientôt un expédient à son esprit. Nous avons observé qu'on ne chantoit point alors le symbole dans l'Eglise romaine. On croyoit que n'ayant jamais été infectée d'hérésie, elle n'avoit pas besoin de faire cette profession de foi. Léon proposa donc aux trois Députés, que, sous prétexte de se conformer à l'usage de Rome, on cessât d'abord de chanter le symbole dans la Chapelle du Roi; qu'insensiblement toutes les églises du Royaume suivroient son exemple; & qu'il arriveroit par ce moyen, que ce qui avoit été établi sans autorité, seroit abandonné sans aucun risque pour la foi. Ainsi finit cette fameuse conférence. Quel en fut l'effet ! il paroît que les choses restèrent en France sur le même pied (u). On continua d'y chanter le

---

(u) Dupeyrat (*Antiq. de la Chap. p. 157*) prétend que Charlemagne suivit le conseil du Pape; & qu'on cessa de chanter le symbole avec l'addition *filioque* dans sa Chapelle. Pour preuve de cela, il cite la lettre écrite au clergé de Lyon par Alcuin, mort cinq ans avant cette dispute. Mais ce qui fait juger qu'on ne changea rien, c'est qu'Énée l'évêque de Paris, dans le livre *adversus Græcos*, qu'il composa l'an 868, atteste que toutes les églises de France chantoient alors le symbole avec l'addition en question, *Spicileg. t. VII, p. 52*.

ANNÉE

809.

symbole, avec l'addition *filioque*; Rome elle-même adopta cet usage au commencement de l'onzième siècle, & le Concile de Florence l'a consacré dans le quinzième par un décret authentique.

Thiers, de  
retinendâ in  
lib. Eccl. voce  
Paraclitus.

Cette dispute ne fut pas la seule que suscita le moine Jean. Ayant remarqué pendant le séjour qu'il fit à la Cour, que la Chapelle du Roi chantoit dans le service divin, *paraclitus Spiritus Sanctus*, il remontra qu'il falloit dire *paracletus*. Aussi-tôt nouvelle contestation entre les évêques de France & ceux de Germanie. Heureusement elle n'eut pas plus de suites que le sujet ne le méritoit. Haymond évêque d'Alberstad, Auteur du temps, rapporte qu'on n'osa rien changer dans la prononciation de ce mot, parce que c'étoit l'usage de lire ainsi, & qu'il ne falloit rien innover (x).

810.

Charlemagne s'occupoit alors d'objets bien autrement

---

(x) Cet usage a duré long-temps. M. Thiers, dans l'Ouvrage que nous avons cité à la marge, ajoute qu'en 1526, la Faculté de Théologie de Paris, faisant la censure des Œuvres d'Érasme, le condamna, entr'autres choses, sur ce qu'il avoit soutenu qu'on devoit écrire *paracletus*. Quelques années après, un Chanoine de Chartres, nommé Jean Sabelat, homme nourri aux bonnes Lettres, prononçant en la célébration de la messe le *paraclet* & non le *paraclit*, il fut suspendu *a divinis* par son Évêque: Censure dont Pasquier se moque avec raison, dans ses Recherches, l. VI, c. XVII. Aujourd'hui, non-seulement on a là-dessus toute liberté, mais *paracletus* est même beaucoup plus usité que *paraclitus*; & M. l'abbé Chatelain s'étant toujours servi de l'expression *paraclit*, nos Dictionnaires modernes le lui reprochent comme une faute contre la Langue. Voyez celui de Trévoux au mot *paraclet*.



importans que l'examen d'une question grammaticale. Toute sa vie il avoit fait la guerre au relâchement. Vou-  
lant, avant que de mourir, lui porter le dernier coup,  
il rappela toutes ses forces, & les réunit à celles de  
l'Église gallicane entière. Trois jeûnes de trois jours  
chacun, pour demander à Dieu la grâce de connoître  
ce qu'il y avoit à réformer dans les mœurs, furent le  
prélude de ce grand ouvrage. Après en avoir commu-  
niqué le projet aux Évêques & aux Comtes, le zélé  
Monarque convoqua cinq Conciles, qui devoient se  
tenir en même-temps dans les cinq principales villes de  
l'Empire. C'étoient comme cinq corps d'armée destinés  
à attaquer tout-à-la-fois l'ennemi par autant d'endroits.  
Hildebolde, Archichapelain, assista à celui de Mayence.  
Les actes lui donnent le nom d'*archevêque du sacré Palais*,  
& la préséance sur Riculfe, Archevêque du lieu; c'est  
assez dire qu'il y présida.

---

ANNÉE  
810.

*Baluz. Capit.  
t. I, p. 479.*

Rien de plus beau que les réglemens qui furent faits  
dans ces diverses assemblées. Chacune envoya les siens  
à l'Empereur, le priant de les munir de son autorité:  
ce qu'il fit solennellement au milieu d'une assemblée  
générale convoquée exprès à Aix-la-Chapelle. Il  
ordonna ensuite qu'on en fit un Recueil, dont on dépo-  
seroit une copie dans les Archives de sa Chapelle,  
pour les conserver à la Postérité.

---

813.

En même-temps que Charlemagne travailloit à rétablir  
le bon ordre dans l'Église, il l'enrichissoit par ses libéra-  
lités. Il fit faire un inventaire de tout ce qu'il y avoit

*Egin. vita  
Caroli.*

---

 ANNÉE

813.

dans son Palais, de vases d'or & d'argent, de bijoux, de pierreries, & d'autres ornemens & meubles précieux. On trouva des richesses immenses. Il les partagea en trois lots. Les deux premiers, ayant été scellés de son sceau, furent mis à part, & destinés à vingt-une Métropoles de ses États. Le troisième devoit servir aux dépenses ordinaires de sa maison, & après sa mort être divisé en quatre portions, dont la première seroit ajoutée aux deux lots destinés aux églises, la seconde partagée entre ses enfans, la troisième distribuée aux pauvres, & la quatrième à ses domestiques. Il n'y eut que sa Chapelle, à laquelle il ne voulut pas qu'on touchât. Elle étoit d'un prix très-considérable; car il avoit ajouté une quantité immense d'ornemens & de vases sacrés à ceux que Pepin son père lui avoit laissés. Il la laissa de même en entier à son successeur. Ces pieuses dispositions ayant été lûes & applaudies dans une assemblée, il les fit souscrire par plusieurs Prélats & Seigneurs, à la tête desquels on trouve l'Archichapelain.

---

 814.

Ainsi se prépara à paroître devant Dieu le Héros de la France, & un des plus grands hommes qu'on ait jamais vus sur la terre. La Nature qui s'étoit comme épuisée en sa personne, n'avoit pu le rendre immortel. Il fut pris de la fièvre au sortir d'un bain; & bientôt on reconnut qu'il étoit attaqué d'une pleurésie. Après sept jours de maladie, se sentant près de sa fin, il fit venir Hildebolde

*Thegan. ap.  
Duchefne,  
t. II, p. 277.*

son Archichapelain, & reçut de ses mains l'Extrême-Onction & le Saint-Viatique. L'agonie dans laquelle il

entra ensuite , anéantit absolument ses forces , mais sans troubler sa raison , ni ralentir sa ferveur. Le lendemain qui fut son dernier jour , ayant fait avec peine le signe de la croix sur son front , puis sur son cœur , il expira en prononçant ces paroles du psalmiste : *Seigneur, je remets mon esprit entre vos mains.* C'étoit le 28 de janvier de l'an 814.

---

ANNÉE  
814.

Il n'avoit rien ordonné touchant sa sépulture. On crut qu'il ne pouvoit reposer plus honorablement que dans la magnifique chapelle qu'il avoit bâtie à Aix , sous l'invocation de la Vierge. Le jour même de sa mort , *Mon. Engol. ibid. p. 87.* son corps ayant été embaumé fut mis dans un caveau , assis sur un trône d'or , revêtu de ses habits impériaux , & par-dessous du cilice qu'il portoit ordinairement , ayant à son côté une épée dont le pommeau étoit d'or , ainsi que la garniture du fourreau , sur sa tête une chaîne d'or en forme de diadème , où étoit enchâssée une portion de la vraie croix , sur ses genoux son livre d'Évangiles écrit en lettres d'or , & au-devant de lui son sceptre & son bouclier bénis par le pape Léon. On scella le sépulcre , après l'avoir rempli de richesses & de divers aromates , & par-dessus on éleva un magnifique arc de triomphe avec cette inscription , qui est la première épitaphe qu'on aie de nos Rois :

*Sous ce Mausolée repose le corps de Charles grand & orthodoxe Empereur, qui a étendu glorieusement le royaume des François, & qui l'a gouverné heureusement pendant quarante-sept ans. Il est mort septuagenaire \*, l'an du Seigneur DCCCXIV, Indiction VII, le V. des Kalendes de février.*

---

\* Il avoit soixante-onze ans dix mois moins cinq jours.

ANNÉE

814.

*Mon. Eng.*  
*p. 87.**Mémoires*  
*de Trévoux,*  
*juin 1740,*  
*volume II,*  
*p. 1150.**Guaguin,*  
*lib. IV, de*  
*gestis Franc.**Recueil des*  
*Ord. r. VIII,*  
*p. 365.*

La mort de ce grand Prince remplit tout l'Empire de deuil. Les payens même, dit un Auteur du temps, le pleurèrent *comme le père de l'Univers* ; & bientôt toutes les nations de concert lui donnèrent le nom de *grand*. Toutes les Églises ne se sont pas également accordées à lui donner celui de *Saint*, ni à l'honorer en cette qualité. Celle de Metz fait encore tous les ans, le 28 de janvier, un service solennel pour le repos de son ame. Cependant l'empereur Frédéric Barberousse le fit canoniser par l'anti-pape Pascal II ; & comme les Papes légitimes n'ont pas réclamé contre ce décret, leur silence a été pris par plusieurs pour une approbation. De-là vient le culte qui lui est rendu en quelques lieux de France & d'Allemagne. A Rome même on expose le buste d'argent de cet Empereur sur l'autel de l'église nationale de Saint-Louis, & il y étoit en regard avec celui du saint patron de cette église, lorsque le pape Benoît XIII y célébra la messe en consacrant M. le cardinal de Polignac. Louis XI, toujours excessif dans sa dévotion, ordonna, par Édit en 1475, de célébrer tous les ans la fête de Saint Charlemagne, sous peine de la vie. Charles V, plus sage, s'étoit contenté d'ordonner que les habitans d'Aix-la-Chapelle, passant par la France, seroient exempts de péages & autres droits semblables, *en mémoire du bienheureux Empereur dont le corps repose dans leur ville.*

Nous n'avons donné à Charlemagne que trois Archichapelains, Fulrade, Angelramne & Hildebolde, fondés sur l'autorité d'Hincmar qui n'en a pas nommé d'autres

dans l'énumération qu'il a faite de ces Officiers. Quelques Écrivains modernes y ont ajouté Angilbert & Éginard. Ont-ils eu raison ! le lecteur nous permettra de le mettre à portée d'en juger.

ANNÉE  
814.

Angilbert, issu d'une famille noble, fut élevé dès son enfance à la Cour, où il étudia les Lettres sous le savant Alcuin, Charles, dont il fut dès-lors gagner les bonnes grâces, ayant fait couronner Pepin son fils roi d'Italie, lui donna Angilbert pour être primicier de son Palais. Cette dignité ne le retint que peu d'années auprès du jeune Prince. Il revint en France, où le rappeloit le desir d'une plus haute fortune, & peut-être son amour pour la princesse Berthe, dont il n'ignoroit pas qu'il étoit aussi tendrement aimé. Il l'épousa en 787 (y), & en eut deux fils, l'Historien Nithard & Harnid. Les faveurs dont Charles continua de combler Angilbert, ne permettent pas de douter que ces deux enfans ne fussent le fruit d'une alliance légitime, & que le Monarque ne regardât le père comme son gendre.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. IV, p. 414.*

---

(y) Suivant une généalogie insérée dans les Mémoires de Trévoux, (juillet 1749) Charlemagne a eu deux filles du nom de Berthe; une de la reine Hildegarde, née en 775; l'autre d'une concubine qu'on ne nomme point: & c'est, dit-on, cette dernière qu'Angilbert épousa en 787; qu'il quitta en 790; & de qui, dans cet intervalle, il eut les deux enfans dont on a parlé. Pour la première, dont l'âge est assez favorable à l'opinion du généalogiste, elle fut mariée, ajoute-t-on, à Gherard, dit Bouchard, connétable de Charlemagne, d'où provint Saint Éberard duc de Frioul, père de l'empereur Berenger I, & d'Adhelard.

ANNÉE  
814.

Il l'établit Duc ou Gouverneur de la France maritime; depuis l'Escaut jusqu'à la Seine, & le fit même son Secrétaire, ou, suivant quelques-uns, son Chancelier. Au milieu de tant de prospérités, Angilbert se livra d'abord au plaisir. Mais il se laissa bientôt persuader par les discours de piété que lui tenoit Alcuin son ancien maître; & renonçant généreusement aux grandeurs du monde, il se retira, du consentement de sa femme, au monastère de Centule ou de Saint Riquier, où il embrassa, dit-on, la profession monastique en 790. Charles, qui en avoit fait son homme de confiance, ne le laissa pas jouir long-temps du repos de la solitude. Il le rappela, & se l'attacha de nouveau en qualité de *ministre de sa Chapelle*.

*Le Cointe,  
Annal. Eccl.  
Franc.*

C'est cette qualité, attribuée à Angilbert, dans une lettre du pape Adrien au Roi, qui est l'unique fondement sur lequel se sont appuyés ceux qui l'ont fait Archichapelain. Fondement peu solide; car, qui dit *ministre de la Chapelle*, n'en dit assurément pas le chef. Mais, objecte-t-on, est-il croyable qu'un homme de si grande naissance, & qui avoit tant d'autorité à la Cour, n'ait été qu'un Chapelain subalterne? Cette objection a paru si forte à un critique du dernier siècle, que n'ayant pu trouver dans la suite des Archichapelains de Charlemagne, un vide pour y placer Angilbert, il n'a plus douté que la lettre du Pape, où il est qualifié de *ministre*

*Acta SS.  
Ord. Bened.  
seculo IV,  
part. I.*

*de la Chapelle* de ce Prince, ne fût une pièce supposée. Le P. Mabillon, qui en bon connoisseur lui a rendu plus  
de

de justice, a imaginé un moyen de conciliation. Il a supposé que dans ce temps-là la charge d'Archichapelain étoit divisée en deux , savoir ; en honoraire , pour vaquer aux légations & ambassades ; & en ordinaire , pour gouverner le clergé du Palais & administrer les affaires ecclésiastiques ; & que la première avoit été conférée à Angilbert , & la seconde à Hildebolde , dont , pour cette raison , la présence étoit toujours nécessaire à la Cour. Mais dans quel monument de l'antiquité trouve-t-on quelque preuve de cette division de la charge d'Archichapelain ! c'est ce que le savant Bénédictin a oublié de nous apprendre. Il faut donc se retrancher à dire , que la qualité de *ministre de la Chapelle* , donnée à Angilbert , signifie seulement qu'il étoit chapelain ou clerc de la chapelle de Charlemagne. Au reste , quelle que fût la naissance de cet Abbé , une place parmi les simples clercs du Palais , n'étoit pas au-dessous de lui. Un d'entre eux étoit parent du Roi même , *cognatus Regis*. C'est l'expression d'un des Historiens de ce Prince.

ANNÉE

814.

*Pagi, Crit.  
in Baron. ad  
an. 800.*

*Mon. Sangal.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 115.*

Il y a encore moins de raison de comprendre Éginard dans le nombre des Archichapelains. Il est nommé , il est vrai , avec ce titre honorable dans la chronique de Laurisham , monastère d'Allemagne , à qui il a fait de grands biens, Mais l'historiette de ses amours avec la princesse Imma , qu'on trouve au même endroit , nous instruit du peu de fonds que l'on doit faire sur un tel témoignage. Ne seroit - ce pas dans la vue de donner une plus grande célébrité au bienfaiteur de son couvent,

*Ap. Duch.  
t. III, p. 496.*

ANNÉE

814.

LOUIS  
surnommé  
le Débonnaire.

que le Chronographe auroit controuvé de pareilles fables !  
quelle manière de marquer sa reconnoissance (2) !

Des enfans que Charlemagne destinoit au trône,  
il ne restoit que Louis, roi d'Aquitaine, déjà associé à  
l'Empire depuis un an. Ce prince qu'on a surnommé  
*le Débonnaire*, les uns disent à cause de sa grande piété,  
d'autres à cause de sa trop grande bonté, s'étoit conduit  
jusque-là avec tant de sagesse, d'équité, de bienfaisance,

---

(2) Les Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France (t. IV, p. 414 & 550) observent d'après Lambecius, que le mot de *chapelle* ayant signifié aussi quelquefois le lieu où l'on conservoit les archives des Rois, on donnoit le nom de *Chapelain* à leurs Secrétaires ou leurs Chanceliers, & celui d'*Archichapelain* à celui qui en étoit le chef; & que c'est ainsi qu'il faut entendre ceux des Anciens qui ont fait Angilbert & Éginard chapelains ou archichapelains de Charlemagne. Je conviens que cette observation peut être fondée par rapport à Éginard : mais je ne la crois pas applicable à Angilbert. Parce qu'en 794, qui est l'année où le pape Adrien écrivit au Roi, sur le compte d'Angilbert *ministre de sa Chapelle*; cette signification du mot *Chapelle* n'étoit point encore reçue; elle n'a commencé d'avoir lieu que lorsque les charges d'Archichapelain & d'Archichancelier, & celles de Chapelains & de Notaires ont été confondues; ce qui n'est arrivé qu'après le milieu du neuvième siècle. Quand donc le Souverain Pontife appelle Angilbert *ministre de la Chapelle* du Roi, il faut nécessairement prendre cela à la lettre. Il n'importe qu'on n'ait aucune preuve du sacerdoce de cet Abbé. Le P. Mabillon a conjecturé qu'il étoit diacre; c'est encore plus qu'il n'en falloit; car dans ce temps-là la Chapelle du Roi étoit composée non-seulement de Prêtres & de Diacres, mais encore de Sous-diacres & d'autres Clercs inférieurs. On a une lettre d'Hincmar (T. II, Op. Epist. VI) dont l'adresse est: *Presbyteris, Diaconis, Subdiaconis, & cæteris Clericis in Palatio domino nostro Regi & domnæ Reginæ, ac illorum fidelibus ecclesiastico ministerio consulentibus.*



qu'il s'étoit fait adorer de ses sujets & admirer de tout le monde. Les commencemens de son nouveau règne ne démentirent pas cette conduite. Son premier soin fut de se faire lire le testament de son père, & d'exécuter scrupuleusement toutes les dispositions qu'il contenoit en faveur des églises, des pauvres, des officiers de la maison royale, des princesses & des fils que le feu Roi avoit eus de quelques femmes, qu'il n'avoit épousées qu'à titre de concubines (a). Il suppléa même avec libéralité à certains articles en faveur de quelques-unes de ses sœurs, dont il trouva les partages trop foibles. Mais instruit de la vie licencieuse qu'elles avoient menée sous le règne précédent, il leur déclara en même temps qu'il étoit résolu de les éloigner, elles & les femmes

A N N É E

814.

---

(a) C'étoient de véritables épouses, mais d'un second ordre, parce qu'elles étoient mariées sans dot, disent les Canonistes, & avec moins de solennités; *uxores sine dote, minus solemniter ductæ*. L'usage de ces sortes de mariages, qu'on appeloit *semi-mariages, semi-matrimonium*, étoit fort ordinaire chez les Romains, d'où il passa aux Chrétiens, qui l'ont conservé pendant plusieurs siècles, même avec l'approbation de l'Église, comme il paroît par le x v i i. e Canon du I. e Concile de Tolède, qui ordonne *que celui qui se contente d'une seule femme, à titre d'épouse ou de concubine, ne sera point exclu de la Communion*.

Puisque nous sommes sur cette matière, on nous permettra de relever une infidélité de Giannone, qui est devenue de conséquence depuis qu'on l'a fait passer dans un Ouvrage, où la juste réputation de son auteur ne permet pas de soupçonner de fautes. « Le concubinage, dit Giannone, fut conservé pendant plusieurs siècles chez les Chrétiens. « On en a une preuve bien authentique dans un Concile de Tolède, « qui ordonne que chacun, soit Laïc, soit Ecclésiastique, doit se contenter »

de leur fuite, d'une cour dont elles avoient fait le scandale; & il les envoya toutes dans différens monastères. C'est ainsi que s'annonça cette attention sévère qu'il eut toute sa vie pour le maintien des bonnes mœurs, & que, quoiqu'il en dût coûter à la douceur de son naturel, il ne balançâ pas à retrancher jusqu'à la source de ce qui pouvoit les altérer dans ses États. Pendant un grand nombre de siècles ses successeurs avoient compris, comme lui, que le palais d'un Roi, seroit toujours l'écueil de la vertu, tant qu'on y verroit un sexe occupé à tendre des pièges à l'innocence de l'autre. Ils ne souffroient de femmes à leur cour, qu'autant qu'il en étoit nécessaire pour le service des Reines, & pour les plus indispensables fonctions. Saint Louis, dans une Ordonnance qu'il fit en 1261 pour l'hôtel de la Reine son épouse, dit: *Item. Que elle (la Reine) se tiegne d'appeller avec soy Dames & autres grands performes, & que quand elles viendront, elle ne retiegne point longuement, & qu'elle ne s'abandonne pas de legier à parler à tant de survenans; ainçois se face excuser, si comme il appartient.* François I.<sup>er</sup>

---

*d'une seule compagne, ou femme ou concubine* ». M. le président Hénaut, en rapportant ce passage, auroit dû avertir que l'auteur Italien, savant à la vérité, mais *hardi & même extrêmement téméraire*, comme le dit l'abbé Lenglet, a fort mal-à-propos compris les Ecclésiastiques dans la décision du Concile. Voici les propres paroles de ce fameux Canon: *Si quis habens uxorem fidelem, si concubinam habeat, non communicet. Cæterum, qui non habet uxorem & pro uxore concubinam habet, a Communionem non repellatur; tantum ut unius mulieris aut uxoris, aut concubinæ (ut ei placuerit) sit conjunctione contentus.* Concil. Hard. t. I, col. 992.

au contraire, crut rendre la Cour plus brillante en y appelant des femmes. Il espéra aussi polir, par leur commerce, les mœurs des courtisans qui se ressentoient de la rudesse de la guerre. Ce moyen a réussi; on a acquis une extrême politesse, il est vrai: mais funeste acquisition, qui apprend à frayer le chemin au crime par la route même de l'honnêteté (b).

---

ANNÉE  
814.

Couronné Empereur, du vivant de son père, Louis voulut l'être de nouveau par les mains du souverain pontife Étienne IV, qui fit pour ce sujet un voyage en France peu après son exaltation. Ce Pape avoit manqué de respect pour les droits du maître de l'empire, en se mettant en possession du Saint-Siège, sans attendre qu'il eût confirmé son élection; mais le Prince ne crut pas en devoir moins d'honneurs au vicaire de Jésus-Christ. Il donna ordre à Bernard, roi d'Italie, son neveu, de l'accompagner dans ce voyage. Hildebolde, qu'il avoit

---

816.

Thegan,  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 278.

---

(b) On peut lire sur cette matière ce qu'en a écrit M. de Fénelon (*Directions pour la conscience d'un Roi, pages 14 & suiv*). Après être entré dans un assez grand détail, cet homme admirable ajoute : « Toutes ces précautions paroissent maintenant des scrupules & des sévérités outrées. Mais si on remonte aux temps qui ont précédé François I.<sup>er</sup>, on trouvera qu'avant la licence scandaleuse introduite par ce Prince, les femmes de la première condition, sur-tout celles qui étoient jeunes & belles, n'alloient point à la Cour; tout au plus, elles y paroissent très-rarement pour aller rendre leurs devoirs à la Reine : ensuite leur honneur étoit de demeurer à la campagne dans leur famille. Ce grand nombre de femmes qui vont librement par-tout à la Cour, est un abus monstrueux auquel on a accoutumé la Nation. »

continué dans la dignité d'Archichapelain, fut, suivant l'usage, envoyé au-devant de lui, avec plusieurs autres prélats en habits pontificaux. Lui-même sortit de Reims où il l'attendoit, & s'avança jusqu'à un mille pour le recevoir. Trois fois il se prosterna aux pieds du Chef de l'Église, & en se relevant il le salua par ces paroles : *Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur.* Étienne répondit : *Béni soit le Seigneur notre Dieu, qui nous a fait la grâce de voir de nos yeux un second roi David.* S'étant tendrement embrassés, on entonna l'hymne *Te Deum*, dont le chant les conduisit jusqu'à l'église de Saint Remi. Le dimanche suivant, Louis reçut dans cette même église l'onction sacrée des mains du Pontife, qui lui mit sur la tête une couronne enrichie de pierres, qu'il avoit apportée de Rome. Il en mit pareillement une, mais moins riche, disent nos annales, sur la tête de l'impératrice Ermengarde, & la proclama Auguste.

De la manière dont le Monarque se conduisit après cette cérémonie, on croiroit que c'étoit moins l'onction impériale qu'il y avoit reçue que la consécration sacerdotale. Dans toute la suite de son règne, son attention parut se porter principalement sur les affaires de l'Église. Pepin & Charlemagne s'en étoient beaucoup occupés. Inférieur à ces deux princes en lumières & en fermeté, il s'en occupa encore davantage. Une sage politique auroit dû quelquefois mettre des bornes à son zèle ; mais il n'écoutoit que sa piété.

Pour réformer le Clergé de ses États, il convoqua

l'année même de son sacre & la suivante, deux assemblées nombreuses à Aix-la-Chapelle, où il se trouva en personne. Dans la première, composée d'Évêques, on fit une règle pour les chanoines, c'est-à-dire, pour les clercs séculiers, & une autre pour les chanoinesses, qu'on distinguoit alors des *Moniales*. Dans la seconde, composée d'Abbés & de Moines, après qu'on eut conféré sur les moyens de rétablir d'une manière solide l'uniformité & la régularité dans les monastères, il fut convenu que les différentes maisons religieuses, abandonneroient leurs observances particulières, pour se soumettre toutes à la règle de Saint Benoît. Nous n'entrerons point dans le détail de ces réglemens, ni des fruits qu'ils produisirent. Il suffit à notre objet de remarquer jusqu'où le pieux Empereur portoit sa sollicitude pour leur exacte observation. Il les envoya à tous les métropolitains avec une lettre circulaire, où il ordonne qu'aussitôt qu'ils les auront reçus, ils assemblent leurs suffragans & les supérieurs des églises de leurs provinces, pour les lire devant eux, les leur expliquer, & leur en faire tirer des copies conformes à l'exemplaire qu'il a envoyé, & dont on gardoit l'original dans les archives de sa chapelle. Il termine sa lettre en disant : « Nous avons donné une année de délai, afin de rendre la désobéissance inexcusable. Si ce terme expiré, « quelqu'un est trouvé coupable de négligence, il servira « d'exemple pour intimider les autres. »

Un Prince qui se montroit si zélé pour la réforme

---

ANNÉE  
816.

*Baluz. Capit.  
t. I, p. 553.*

ANNÉE

816.

*Astron. vita  
Lud. apud  
Duch. t. II,  
p. 298.*

*Walafrid.  
Strabo in som-  
nio Vetini.*

*Astron. ubi  
supra.*

du clergé en général, n'avoit garde d'en exempter les clercs de son palais; & il faut convenir qu'ils en avoient grand besoin, à juger d'eux par les portraits que nous en ont laissés quelques auteurs du temps. C'étoient, dit-on, pour la plupart, des espèces d'amphibies, qui n'étoient ni ecclésiastiques, ni laïques. Le luxe & la débauche régnoient également parmi eux. Ils se paroient de baudriers & de ceintures d'or, d'où pendoit un coutelas garni de pierreries. Ils portoient des habits précieux, & des éperons à la manière des autres gens de la cour. Ils étoient avec cela amateurs de la bonne chère & de toutes les commodités de la vie. Pour soutenir ce faste ridicule, & fournir aux autres dépenses qu'entraînoit leur goût pour le plaisir, ils cherchoient à se concilier par toutes sortes de voies l'affection des dispensateurs des grâces, & il arrivoit souvent que les plus grands bénéfices devenoient le prix de leurs flatteries ou de leurs bassesses. Tel est le progrès que fait en peu de temps le désordre dans le clergé même le plus réglé, lorsque l'exemple des Evêques lui fraye les voies. Il y en avoit plusieurs alors à qui l'on ne pouvoit que trop reprocher ces excès scandaleux. On commença par interdire aux uns & aux autres tous les habillemens qui sentoient la mondanité. Cette défense fit un tel effet qu'un ecclésiastique qui auroit encore osé affecter des parures propres aux laïques, eût été regardé comme un monstre.

Mais ce n'étoit pas assez d'avoir obligé les clercs du Palais

Palais à reprendre un extérieur décent, il falloit encore substituer à leurs amusemens profanes, des exercices convenables à leur état, comme l'étude de l'Écriture sainte, du chant & des cérémonies ecclésiastiques, & même des Lettres humaines. L'Empereur y pourvut en leur donnant d'habiles maîtres, capables de conserver à l'école du Palais presque toute la splendeur qu'elle avoit sous le règne de Charlemagne.

---

ANNÉE  
816.

Tels furent entr'autres, Claude, Aldric & Amalaire. Le premier, Espagnol de naissance, étoit entré en qualité de Chapelain au service de Louis, tandis qu'il n'étoit que roi d'Aquitaine. Il s'adonna d'abord à la prédication, ministère fort peu cultivé en ce temps-là. Le succès avec lequel il le remplit lui acquit une telle réputation de doctrine, que le Prince devenu maître de l'Empire, ne crut pas pouvoir mieux faire que de lui confier l'instruction de ses clercs. Il est certain que Claude avoit une connoissance parfaite des divines Écritures, comme le font voir les ouvrages qu'il a composés sur presque tous les livres, tant de l'ancien que du nouveau Testament. Il eut pour successeur, ou peut-être pour collègue dans cet emploi, Aldric, homme de beaucoup de savoir & de vertu. Celui-ci avoit été formé à l'un & à l'autre par Sigulfe, chapelain de Charlemagne, & disciple d'Alcuin. Son mérite l'ayant fait appeler à la Cour, il y eut par hasard une conférence avec certains hérétiques en présence de l'Empereur, qui fut si satisfait de la solidité de ses réponses, que non-seulement il l'établit

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. IV, p. 223.*

*Ibid. p. 529.*

ANNÉE

816.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. IV, p. 533.*

modérateur de l'école de son Palais, mais il lui donna entrée dans tous ses Conseils, & l'éleva peu de temps après sur le siège métropolitain de Sens. Amalaire, prêtre de l'église de Metz, avoit fait une étude particulière de ce qui regarde la Liturgie, & parmi les Savans de son siècle, il est celui qui a le plus écrit sur cette matière. Par cela même il méritoit d'être associé aux personnes préposées à la direction d'une école, dont une des fins principales étoit de former de jeunes clercs à la célébration de l'office Divin. Il y avoit encore d'autres maîtres pour le chant, comme Hubert, nommé évêque de Meaux en 823, & après lui Vandemar, abbé de Saint-Saintin.

*D. Toussaint,  
hist. de l'égl.  
de Meaux,  
t. I, p. 80.*

Aux préceptes que donnoient ces habiles gens, Louis joignoit ses exemples, qui n'étoient pas de moins bonnes leçons. Parlant le latin comme sa langue naturelle, entendant bien le grec, versé dans la connoissance des Belles-Lettres, il y avoit en lui de quoi faire un vrai Savant. Mais l'étude à laquelle il s'appliquoit le plus, étoit celle des saintes Écritures, & son occupation favorite étoit la psalmodie. Prosterné dès le matin dans l'église, la face contre terre, priant Dieu avec ferveur, souvent avec larmes, il mêloit sa voix à celles de ses clercs, & excitoit leur assiduité aux différentes heures de l'office Divin par la sienne. Tout ce qui pouvoit contribuer à la majesté du culte, il le faisoit avec empressement. Il envoya Amalaire à Rome, afin d'examiner à la source les divers usages que nous avons reçus de cette église,



& perfectionner, s'il étoit possible, l'ouvrage de Charlemagne. Baudry, duc de Frioul, lui ayant amené un Prêtre vénitien nommé George, qui favoit faire des orgues à la façon des Grecs, c'est-à-dire des orgues qu'on appeloit hydrauliques, parce qu'elles jouoient par le moyen de l'eau; l'Empereur ordonna à Tanculfe son trésorier (c), de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire pour la fabrique d'un de ces instrumens, qu'il plaça dans la belle église d'Aix-la-Chapelle.

Cette tendre piété, ces mœurs vraiment ecclésiastiques du maître, donnèrent insensiblement le ton aux clercs qui le servoient. Il n'en coûta rien aux bons pour le prendre. Les autres furent si bien se masquer, qu'il fut difficile de ne pas les confondre avec les bons. Mais quand on vit le Monarque s'attacher à combler de bienfaits ceux qui se distinguoient par leur application & leur régularité, ce fut alors que l'émulation des uns & des autres pour la vertu, ou pour les dehors de la vertu, fut portée au plus haut point. Il arriva de-là que Louis fut souvent la dupe de l'hypocrisie. Claude, ce chapelain célèbre par son savoir, à qui il avoit marqué son estime & sa confiance en le mettant à la tête de l'école de son Palais, ne se vit pas plutôt sur le siège de l'église

---

ANNÉE  
816.

*Annal. Bert.  
ad an. 826.*

---

(c) L'abbé Archon, qui avoit pris ailleurs le mot *facellum* pour chapelle, n'a pas manqué de prendre pareillement ici *facellarius* pour sacristain de la chapelle. Mais dans ce temps-là *facellum* signifioit le fisc ou le trésor royal, & *facellarius*, trésorier; du mot *saccus*. Voyez le *Glossaire de Du Gange* sur tous ces mots.

ANNÉE

816.

*Annal. Bert.  
ad an. 839.**T. II, Conc.  
gallie, c. 111.*

de Turin, qu'il donna, au sujet du culte des saintes images, dans des écarts auxquels les plus fanatiques iconoclastes ne se sont jamais portés. Un Bodon, diacre du Palais, qu'il avoit honoré pendant plusieurs années de son amitié, scandalisa l'Europe entière par la plus monstrueuse apostasie. Il épousa une femme juive, après s'être fait juif lui-même. La suite de l'Histoire nous en fera voir quantité d'autres, que ce bon Prince avoit élevés du plus bas lieu aux plus hautes prélatures, & qui n'ont que trop su se dédommager alors de la contrainte où les avoit tenus sa présence, & lui faire porter à lui-même la peine de son mauvais choix. La source du mal étoit l'extrême facilité avec laquelle il admettoit toutes sortes de sujets dans son clergé. C'est pour cela que le Concile tenu à Aix-la-Chapelle en 836, crut devoir lui demander que les Prêtres de divers diocèses qui alloient s'établir à la Cour, n'y fussent point reçus sans le consentement de leurs Évêques, de peur que ce ne fussent des prêtres criminels, ou peut-être des imposteurs, qui ne fussent pas même Prêtres.

On est étonné, sans doute, de n'apercevoir dans ce qui vient d'être rapporté, aucune mention de l'Archichapelain. Content de jouir des honneurs attachés à sa dignité, abandonnoit-il l'inspection qu'elle lui donnoit sur la conduite des clercs du Palais! Et à quoi doit-on attribuer une indifférence si inexcusable dans un chef, dans un supérieur, dans un père! C'est qu'il étoit comme d'usage alors de placer son zèle dans des fonctions

absolument étrangères à son état. Les Princes, ainsi que le représenta très-bien à l'Empereur le Concile d'Aix-la-Chapelle, dont nous venons de parler, s'ingéroient beaucoup trop dans les affaires ecclésiastiques, & les Prélats ne s'occupoient que des affaires séculières. De-là naquirent des abus, ou pour mieux dire des désordres inouïs.

---

ANNÉE  
816.

Avant qu'ils commençassent d'éclater, Hildebolde avoit cessé de vivre. Il mourut le trois de septembre de l'an 818, & fut inhumé à Cologne où sa mémoire est encore aujourd'hui en vénération. Toutes les autres circonstances de sa mort, de même que la plupart des actions de sa vie sont demeurées dans l'obscurité. On voit seulement dans quelques vers que Théodulfe, le plus grand Poète de ce temps-là, fit à sa louange, qu'une de ses fonctions comme Archichapelain, étoit de donner la bénédiction à la table du Roi. Il eut pour successeur dans cette charge Hilduin abbé de Saint-Denys.

---

818.

*Gelen. de Col.  
Agrip. magn.  
lib. IV.*

Celui-ci n'étoit que simple Prêtre ; mais au jugement de la conscience timorée de Louis, il n'en étoit que plus propre à une dignité qui demandoit une résidence continuelle à la Cour. Du reste il étoit d'une naissance illustre, frère de Wulgrain comte d'Angoulême & de Périgord. Avec la naissance il réunissoit une grande fortune ; car, outre l'abbaye de Saint-Denys, il eut encore celles de Saint-Germain-des-Prés & de Saint-Médard de Soissons. Il possédoit ces riches bénéfices tout-à-la-fois : mais c'étoit moins par cupidité, dit-on, que pour

---

ANNÉE  
818.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. IV, p. 608.*

*Agobard,  
t. I, p. 192.*

céder à l'empressement des moines, qui, craignant de devenir la proie des seigneurs laïques, cherchoient dans leurs Abbés des protecteurs. Il est certain qu'ils ne pouvoient guère en trouver de plus puissant qu'Hilduin, depuis, sur-tout, qu'il fut devenu le principal guide de l'Empereur, dans les voies du salut, & le coopérateur assidu de toutes ses bonnes œuvres. Ce sont les titres que lui donne Agobard archevêque de Lyon, dans une lettre qu'il lui écrivit, & où, par respect pour sa dignité, il le traite de *très-Saint-Père*: autre titre d'autant plus remarquable, que dans ce siècle les Évêques françois écrivant au Pape ne le traitoient communément que de *très-cher frère*.

---

824.

Louis, après avoir associé à l'Empire Lothaire son fils aîné, l'envoya à Rome pour pacifier les troubles que l'élection d'Eugène II y avoit excités, & donner à ce Pontife des avis sur la manière dont il devoit se conduire. Le nouvel Archichapelain fut chargé d'accompagner le Prince dans ce voyage, afin de l'aider de ses conseils. Il le servit si bien, qu'on admira l'équité des jugemens du jeune Empereur, & la sagesse des réglemens qu'il publia pour faire respecter les souverains Pontifes, rétablir la justice & assurer la tranquillité publique dans la capitale du monde. Malheureusement Hilduin conçut dès-lors pour le fils un attachement, qui le porta à la révolte contre le père.

---

830.

D'un second mariage que Louis avoit contracté avec Judith, étoit venu un fils nommé *Charles*, qui se trouvoit

sans partage. Le Monarque, que l'amour paternel & la tendresse conjugale ne sollicitoient que trop en faveur de cet enfant, voulut lui en former un en dépouillant ses autres fils d'une partie des États, qu'il leur avoit déjà cédés. Cette action fut le signal d'un soulèvement général. Pepin roi d'Italie, second fils de l'Empereur, leva le premier l'étendard de la rébellion. Lothaire l'aîné, qui, gagné d'abord par les caresses de l'Impératrice, avoit juré qu'il seroit le protecteur du jeune Charles envers & contre tous, non-seulement entra dans la conspiration, mais s'en rendit le chef. Dans le nombre presque infini des mécontents qui l'appuyèrent, nous remarquons en particulier Hilduin archichapelain de l'Empereur, Ebbon son frère de lait, qu'il avoit tiré du néant, reçu dans son Palais en qualité de Prêtre, fait son Bibliothécaire, & conduit enfin par ces différens degrés sur le siège de la métropole de Reims; Héribalde un de ses chapelains qu'il honoroit de son estime, & à qui il venoit de procurer l'évêché d'Auxerre; Elizacar, un autre de ses prêtres domestiques, qu'il avoit pourvu des plus belles Abbayes, & fait son Chancelier. De quelle indignation ne se sent-on pas saisi, quand on voit des sujets, gens de mérite d'ailleurs, coupables néanmoins d'une telle perfidie envers leur légitime Souverain, d'une telle ingratitude envers le meilleur de tous les maîtres!

Cependant ce Souverain, ce bon maître qu'on avoit renfermé dans un monastère pour le forcer d'abdiquer & de se faire moine, est reporté sur le trône par les

vœux de la nation. Il ne lui manquoit pour y remonter avec gloire que de favoir punir. La diète de Nimègue en le rétablissant avoit condamné à mort tous les chefs des Conjurés, comme criminels de lèze-majesté. Mais la clémence naturelle de Louis, s'opposa à l'exécution de ce juste arrêt; elle ne favoit que pardonner. Hilduin qui avoit eu l'audace de se présenter à cette assemblée, escorté d'une troupe de Gendarmes, quoiqu'on eût défendu d'y venir armé, fut seulement privé de ses abbayes & de la dignité d'Archichapelain, & relegué au monastère de la nouvelle Corbie en Saxe. Heribalde en fut quitte pour se tenir caché. Élizacar fut envoyé à Nantes, sous prétexte qu'on y avoit besoin de lui pour administrer la justice. Ebbon le plus perfide, le plus ingrat de tous, resta impunément sur son siège.

Une amnistie même accordée l'année suivante à la plupart des exilés, ramena Hilduin en France. L'Empereur, à la sollicitation d'Hincmar, qui étoit alors dans le Palais, & y avoit beaucoup de crédit, lui rendit les deux abbayes de Saint-Denys & de Saint-Germain-des-Prés, & peut-être ses bonnes grâces; mais non la dignité d'Archichapelain, qui avoit été donnée à Foulques, abbé de Jumieges.

C'est le même Hincmar qui nous apprend l'élévation de cet Abbé, assez inconnu d'ailleurs, à une place si éminente, après qu'Hilduin s'en fut rendu indigne. On ne peut se refuser à l'autorité d'un Écrivain, témoin oculaire de ce qui se passoit à la Cour. Cependant la charge

charge d'Archichapelain étant à vie, & Foulques n'ayant pas mérité d'en être privé, comment se peut-il qu'on la lui ait ôtée deux ans après, pour la mettre sur la tête d'un autre? Il faut croire que Foulques n'en eut que la simple administration, jusqu'à ce que le retour de la tranquillité publique permit à l'Empereur de faire un choix convenable pour un poste si important, & qui donnoit tant d'influence dans les affaires; choix dans lequel l'exemple présent d'Hilduin montroit qu'on ne pouvoit être trop circonspect.

---

ANNÉE  
830.

Il tomba sur un sujet qui n'honoroit pas moins la place d'Archichapelain par son illustre naissance, qu'il la méritoit par son attachement inviolable pour l'Empereur. C'étoit Drogon son propre frère, fils de Charlemagne & de Regine, une de ses femmes à qui l'Histoire ne donne que le nom de concubine. Il avoit été élevé, après la mort de son père, à la cour de Louis avec ses deux frères Thierry & Hugues. La conspiration de Bernard, roi d'Italie, ayant fait craindre au Monarque qu'il ne prît peut-être un jour envie à ces trois jeunes Princes d'imiter un si pernicieux exemple, il leur fit couper les cheveux, & les renferma dans un cloître pour y être instruits des sciences propres à l'état clérical. Mais la conscience ne put tenir long-temps contre les remords que lui causa cette violence. A la persuasion de l'abbé Vala, il fit en 822, au palais d'Atigni, une confession publique, où il s'accusa non-seulement de sa trop grande rigueur envers son neveu, dont il se

---

832.

*Egin. ad  
an. 822.*

---

ANNÉE  
832.

reprochoit la mort; mais encore de son injuste conduite à l'égard de ses frères cadets; conduite qu'il regardoit comme contraire aux Saints Canons, & sur-tout aux dernières volontés du feu Empereur son père. Pour la réparer autant qu'il étoit en lui, il leur envoya demander pardon, & leur laissa la liberté de demeurer dans le parti de l'Eglise, ou de revenir à la Cour. Ces Princes firent alors par choix ce qu'ils n'avoient fait d'abord que par nécessité. Ils préférèrent l'état ecclésiastique aux espérances dont le monde pouvoit les flatter. Louis donna à Drogon, le plus âgé des trois, l'évêché de Metz en 823; & la consolation qu'il en reçut dans ses premières disgrâces, le porta à se l'attacher inséparablement, en le nommant son Archichapelain. On n'est pas d'accord sur l'époque précise de cette nomination. Elle doit être au moins de l'an 832; puisque la vie de Saint Anscaire marque que cette même année ce Saint fut sacré archevêque de Hambourg, dans l'église du palais d'Aix-la-Chapelle, par Drogon, *revêtu de la suprême & sacrée dignité d'Archichapelain du palais.*

*Ap. Duch.  
t. III, p. 399.*

---

833.

Tout paroïssoit alors assez tranquille dans l'État; mais ce calme préparoit à la plus violente tempête. Les trois fils du Monarque, enfans du premier lit, d'un aussi mauvais naturel que celui de leur père étoit bon, conspirèrent une seconde fois contre lui. Ils réunirent leurs troupes dans une plaine, entre Bâle & Strasbourg, appelée depuis *le champ du mensonge*; nom très-propre à donner une idée de l'odieuse scène qui s'y passa. Pour



autoriser leur parti , & diminuer dans l'esprit du peuple l'horreur de leur conduite ; ils attirèrent à leur armée quantité de Prélats & d'ecclésiastiques , le Pape même qu'ils rendirent complice de leurs attentats , en publiant qu'il n'étoit venu que pour excommunier l'Empereur , & tous ceux qui lui resteroient attachés. Ils connoissoient le foible de Louis. Heureusement il se trouva encore auprès de lui des Évêques capables de le rassurer. Ils s'assemblèrent , & écrivirent de concert à Grégoire IV , que , *lui qui venoit pour excommunier les autres , seroit excommunié , s'il alloit au-delà des bornes que les Canons lui prescrivoient.* Cette vigueur vraiment épiscopale étoit digne de la justice de leur cause : mais elle ne sauva pas l'Empereur. S'étant mis à la tête de son armée , il s'avança du côté des rebelles , plutôt dans le dessein de les faire rentrer dans leur devoir , que dans celui de les combattre. Il eut la douleur de voir toutes ses troupes passer dans le camp de Lothaire , & de se trouver lui-même assiégé dans sa tente par une soldatesque effrénée , qui se croyoit en droit de ne plus garder aucun ménagement. Il renvoya aussitôt le peu d'amis qui lui étoient demeurés fidèles , ne voulant pas les exposer à périr pour l'amour de lui. C'étoient Drogon son Archichapelain , quelques autres Prélats ou Abbés , & un petit nombre de seigneurs. Ensuite il prit le parti de s'aller rendre lui , sa femme & le prince Charles son plus jeune fils , à la merci des rebelles.

On voit une partie de tout cela dans l'histoire du saint

roi David, persécuté par son fils Absalon. Mais les excès qui suivirent la détention de Louis, distinguent singulièrement ses infortunes d'avec celles de tout ce qu'il y a jamais eu de Princes malheureux. Privé du trône, renfermé dans un monastère, il faut qu'à sa disgrâce il ajoute lui-même l'infamie en s'avouant criminel & indigne de régner. Tel est le projet concerté dans une assemblée convoquée à Compiègne par Lothaire, & à laquelle présida le cruel & perfide Ebbon. Pour l'exécuter, le conciliabule se transporta à Soissons, dans le monastère de Saint Médard, qui servoit de prison à Louis. Là à la face des autels, & devant les reliques des Saints, prosterné sur un cilice, le trop humble Monarque oubliant ce qu'il devoit à sa dignité, à son innocence, s'accuse en présence d'une multitude de peuple de tous les crimes dont on avoit jugé à propos de le charger, & dont un écrit qu'il tenoit entre les mains contenoit l'énumération. Après cet aveu forcé, on le déclara interdit pour jamais de toutes fonctions civiles & militaires. On lui ôta ses habits impériaux, son épée, son baudrier. On le revêtit d'un habit noir, fait en forme de sac, & on le conduisit en cérémonie dans une petite cellule, pour y vivre en pénitence le reste de ses jours. Ainsi fut consommé l'attentat le plus inouï contre le meilleur de tous les Princes. Par qui? Par des Évêques qui lui devoient le rang où ils étoient, leurs dignités, leur fortune, leur existence. Il est bien étonnant, au moins, de trouver parmi eux un Agobard de Lyon,

& un Bernard de Vienne, à qui l'Église a décerné après leur mort le culte des Saints. Certainement il faut qu'ils aient bien pleuré le reste de leur vie pour venir à bout d'y effacer une si grande tache.

---

ANNÉE  
833.

Quoi que pût faire Lothaire, secondé du zèle de ses partisans, il s'aperçut bientôt que son crime n'étoit pas applaudi. Mais la consternation, les murmures & l'indignation du public, loin de toucher ce fils dénaturé, ne servirent qu'à faire resserrer plus étroitement son malheureux père. Il n'étoit permis de le voir qu'à ceux qui l'exhortoient à se faire moine. Pour l'y engager plus efficacement, on lui disoit, tantôt, que l'Impératrice sa femme avoit pris elle-même le voile dans le monastère de Tortone, où elle avoit été reléguée; tantôt qu'elle y étoit morte pénétrée de douleur d'avoir été l'occasion de tant de troubles; tantôt enfin que le prince Charles, qu'on avoit envoyé à l'abbaye de Prum, y avoit renoncé au monde, & s'étoit laissé couper les cheveux. Ces fausses nouvelles achevoient d'accabler l'Empereur. Il étoit important de le détromper. Son Chapelain nommé *Harduin* l'entreprit. Il n'avoit pas la liberté de parler à son maître, ni même celle de le voir qu'en présence de ses gardes; mais il lui disoit tous les jours la messe dans une chapelle particulière, & souvent le communioit. Un jour, comme le Prince lui présentait, suivant la coutume de ce temps-là, l'hostie dont il devoit communier, le Chapelain, lui serrant la main, lui dit tout bas ces mots: *il est près de l'autel*. Louis les entendit. Dès que la messe

---

834.

*Conquest.  
Ludov. apud  
Duch. t. II,  
p. 337.*

fut finie , pendant que ses gardes s'amusoient à causer à la porte de l'oratoire , il ramassa dans l'endroit qu'Hardouin lui avoit indiqué , un papier roulé , qui le combla de joie. On lui apprenoit que l'Impératrice vivoit & n'étoit point religieuse , que le prince Charles n'étoit pas moine , que plusieurs Seigneurs françois se repentoient d'avoir contribué à la déposition de leur légitime Souverain , & qu'il y avoit de tous côtés de grands mouvemens pour le rétablir sur le trône.

*Astron. ibid.*  
*p. 310.*

L'avis étoit véritable. Le fidèle Drogon n'avoit cessé de travailler avec autant de succès que de zèle à faire renaître les sentimens de la Nature dans le cœur des Princes rebelles. Le premier , que ses sages remontrances ramenèrent au devoir , fut Louis roi de Bavière , troisième des fils de l'Empereur. L'Archichapelain le voyant prêt à voler à la délivrance de son père , dépêcha Hugues-l'abbé , vers Pepin roi d'Aquitaine , pour engager celui-ci à se joindre au Bavaois. La négociation réussit. Ces deux Princes se liguent contre leur aîné , seul obstiné dans sa révolte. Déjà leurs armées sont en marche. Lothaire déconcerté par cette confédération , après avoir promené son prisonnier en divers lieux , le laisse enfin avec le jeune Charles à l'abbaye de Saint-Denys , & se sauve lui-même à Vienne en Dauphiné.

Cette retraite rendit la liberté à l'Empereur. Aussitôt , peuples , seigneurs , prélats , tous se réunirent autour de lui ; tous s'empresèrent de lui marquer leur joie , le conjurant de reprendre les marques de la dignité

impériale. Il le pouvoit, sans doute, il le devoit même, dit un Moderne, s'il eût vécu dans un siècle plus éclairé. Mais il ne voulut point le faire qu'il n'eût été réconcilié publiquement à l'Eglise par une assemblée d'Evêques. Elle se tint à Saint-Denys, le Dimanche suivant, 21 de mars. On y annulla tout ce qui avoit été fait à l'assemblée de Compiègne, qu'on déclara un conciliabule inique & factieux. On y fit quitter au Prince pénitent le sac dont il étoit couvert, on le revêtit de tous ses ornemens impériaux, & on le rétablit sur le Trône aux acclamations du peuple.

Louis attribua cette heureuse révolution à une protection particulière de l'Apôtre de la France. Pour lui en marquer sa reconnoissance, il chargea l'ancien archichapelain Hilduin de recueillir tout ce que les Auteurs grecs & latins pouvoient fournir sur ce saint Martyr, & d'en composer une nouvelle histoire. Cet Abbé, que son exil, quoique de peu de durée, avoit rendu assez sage pour ne prendre aucune part aux derniers troubles, obéit avec complaisance. Il composa ce qu'on appelle ses *Aréopagétiques*, où il n'oublia rien pour faire croire à la postérité que Saint Denys d'Athènes étoit le même que Saint Denys de Paris; mais la postérité peu crédule a regardé cette opinion comme la fable la plus avérée.

Le jour où se fit la réconciliation des enfans avec le père, fut un jour de triomphe pour Louis. Lothaire, le plus coupable, étoit digne de toute sa colère; il ne lui montra que de la joie & de la bonté. Il pardonna

---

 ANNÉE

834.

*Velly, t. II,  
p. 44.*

---

**ANNÉE**  
834. même à tous ses partisans, & leur rendit généreusement leurs biens, leurs gouvernemens & leurs dignités. Mais il excepta de l'amnistie les Évêques qui avoient joué à Compiègne un personnage si indigne de leur caractère. Pouvant se faire justice lui-même, il aima mieux la demander à un Concile qu'il fit assembler à Thionville, & auquel présida Drogon son Archichapelain.

---

835. Là comparut le perfide Ebbon, principal ouvrier de toutes les iniquités passées. Après que les Prélats & Ebbon lui-même eurent donné chacun un Écrit, par lequel ils déclaroient que la déposition de l'Empereur étoit une entreprise injuste & téméraire, & qu'ils détestoient l'attentat commis contre son auguste personne, le Monarque transféra la prochaine séance à Metz, afin de donner plus d'éclat à ce qu'il projetait de faire. Tous les Évêques s'y rendirent escortés d'une foule de seigneurs qui se trouvoient à la Cour. Le dimanche suivant, c'étoit celui de la Quinquagésime, Drogon au milieu de la messe monta en chaire, & lut en présence du peuple tous les Écrits qu'avoient donnés les Pères du concile, touchant la déposition de l'Empereur. Ensuite pour humilier Ebbon, on l'obligea de monter dans la même chaire, à côté de Drogon, & d'anathématiser de vive voix, comme il l'avoit déjà fait par écrit, l'horrible procédé que la passion lui avoit fait tenir à l'égard de son Souverain, confessant que ce Prince avoit été injustement dégradé & mis en pénitence pour des crimes supposés. Après un aveu si capable de couvrir de confusion celui

*Hist. de  
l'Egl. gallic.  
t. V, p. 430.*

celui qui le faisoit, sept Archevêques tenant leurs mains sur la tête de Louis, récitèrent chacun une des sept oraisons marquées pour la réconciliation des pénitens, & lui imposèrent la couronne impériale au bruit des acclamations du peuple. Cette cérémonie achevée, on retourna à Thionville continuer le Concile. Ebbon y fut déposé, comme indigne du sacerdoce & du siège qu'il occupoit, & le prêtre Foulques qui avoit exercé quelque temps la charge d'Archichapelain, avant qu'elle fût donnée à Drogon, eut pour récompense de ses services, l'administration tant de l'archevêché de Reims que de l'abbaye de Saint-Remi.

Tout autre Souverain, pour peu qu'il eût eu d'élévation dans l'esprit & de fermeté dans le cœur, auroit du moins profité de ses malheurs passés, pour veiller avec plus d'attention au maintien de son autorité, & la rendre désormais plus respectable. Louis, après son rétablissement, ne songea qu'à se livrer à son goût pour la dévotion. Naturellement scrupuleux, il se confessoit fréquemment. C'étoit le seul remède qui pût tranquilliser sa timide conscience. Pour remplir ce devoir important du Christianisme, ses prédécesseurs Pepin & Charlemagne, s'adrescoient ordinairement à l'Archichapelain leur pasteur. Lui-même s'y étoit adressé durant les premières années de son règne; mais depuis la promotion de son frère Drogon à cette dignité, il avoit voulu avoir un confesseur particulier (d). On lit dans la vie

---

(d) Quelques Rois & Princes de la première race avoient aussi des  
Tome I. N

ANNÉE

835.

*Ap. Bolland.  
die 13 martii.**Ughel. Ital.  
Sac. t. III.*

de Saint Ansouin, évêque de Camerino en Italie, que ce Saint, avant son épiscopat, remplit quelque temps auprès de Louis ce ministère de confiance. D'autres lui donnent aussi pour confesseur Donat Scot, évêque de Fiesoli dans le Florentin. Il est plus sûr de dire que ce fut Saint Aldric, vertueux ecclésiastique en qui se trouvoient les plus grandes qualités.

*Baluz. misc.  
t. III, p. 1,  
& seqq.*

Aldric étoit Saxon d'origine, d'une famille distinguée par sa noblesse. Élevé dès l'âge de douze ans à la cour de Charlemagne, il fut dès-lors rendre à César ce qu'il devoit à César, sans manquer à rien de ce qu'il devoit à Dieu. Un jour que, suivant sa coutume, il étoit en prières dans la chapelle du Palais, il se sentit inspiré d'entrer dans l'état clérical. Après s'être bien assuré de la volonté du Ciel sur sa personne, il demanda à Charlemagne la permission de la suivre. Le Prince, pour l'éprouver, lui dit, que s'il vouloit s'attacher à lui & le servir dans l'état séculier, il lui donneroit douze comtés. *Quand vous me donneriez la moitié de votre royaume*, répondit avec vivacité le jeune courtisan, *je ne voudrois pas manquer à la grâce de ma vocation*. Édifié de cette réponse, l'Empereur lui procura une prébende dans l'église de Metz. Aldric y fut reçu avec joie

---

confesseurs particuliers. On trouve que Saint Ansbert évêque de Rouen, fut confesseur de Thierry III (*Mabill. Acta SS. Bened.*). Saint Viron évêque d'Écosse, de Pepin-le-vieux (*Baron. ad an. 631*). Et Saint Martin moine de Corbie, de Charles - Martel (*Mabillon, Annal. lib. XX.*)



par l'évêque Gondulfe, qui le perfectionna dans la grammaire, le chant romain & les autres sciences ecclésiastiques & l'ordonna Diacre. Drogon, quelques années après, l'éleva au sacerdoce, le fit Grand-Chantre de son église, & ensuite Primicier, dignités qui lui donnoient l'inspection sur les écoles, sur le clergé & même sur les monastères de la ville & du diocèse. Ses soins firent fleurir par-tout la science, la discipline, la régularité.

Louis informé de ces succès, peut-être par Drogon lui-même, lorsqu'il fut devenu Archichapelain, rappela Aldric à la Cour pour en faire *son père spirituel*. C'est l'expression employée par l'Auteur contemporain de la vie de Saint Ansouin. On s'en servoit dès-lors, comme aujourd'hui, pour désigner un confesseur. A peine Aldric eut-il passé quatre mois dans le Palais, qu'il fut élu évêque du Mans par le clergé & le peuple de cette Église, le 22 décembre, de l'an 832. Landran, archevêque de Tours son métropolitain, du consentement de Drogon son évêque, le sacra au Mans, où trois jours après, l'Empereur vint visiter le nouveau Prélat, & célébrer avec lui la solennité de Noël.

Ce Prince en agréant l'élection de son directeur, avoit montré, comme il l'avoit déjà fait en tant d'autres rencontres, qu'il savoit sacrifier au bien & à l'intérêt de l'Église sa propre consolation. Mais les épreuves par où la Providence le fit passer, étoient trop rudes & trop multipliées, pour qu'il n'eût pas souvent besoin d'un homme si capable de soutenir sa constance & sa

N ij

---

ANNÉE

835.

---

840.

---

**ANNÉE****840.***Notice des  
diplomes, t. I,  
p. 461.*

piété. Aldric ne l'abandonna jamais dans le temps de l'orage. Après même que le calme fut revenu, il continua encore de l'assister de ses conseils. Cependant comme il souffroit alors avec une forte d'impatience de se voir partagé entre la Cour & son diocèse, il représenta enfin à l'Empereur, que « sa conscience lui reprochoit depuis » long-temps de ne pas résider auprès de son troupeau; que » les peuples confiés à ses soins réclamoient sa présence, » les uns n'ayant pas encore reçu le sacrement de Confirmation, d'autres étant à peine instruits des premiers » élémens du Christianisme; qu'il le supplioit de conférer que les obligations de son ministère étant de précepte » Divin, toute autre affaire devoit céder à la nécessité de » les remplir, & que voulant désormais s'occuper uniquement de ce devoir, il le conjuroit de lui permettre » de se retirer tout-à-fait de la Cour, & de choisir parmi » son clergé ou parmi les laïcs, soit dans le Palais ou » ailleurs, un Intendant qui prît le soin d'administrer les » revenus de son évêché, & qui satisfît en sa place aux devoirs temporels dont il étoit tenu envers le Souverain. » Louis ne fut pas étonné de ce langage, quelque peu familier qu'il fût à quantité d'autres Evêques qui l'environnoient. Par un diplôme donné à Poitiers l'an 840, il permit à Aldric de se retirer au Mans, & de choisir l'économe dont il avoit besoin, par-tout où il croiroit pouvoir le trouver.

Le pieux Monarque n'eut pas le temps de se choisir lui-même un autre confesseur. Lorsqu'il accorda ce

diplome, il étoit en Aquitaine où l'avoient appelé de nouveaux germes de rébellion. Il ne les eut pas plutôt étouffés, qu'on lui apprit que les troubles recommençoient en Allemagne de la part du roi de Bavière. Il partit aussitôt pour aller les appaiser, quoiqu'on fût au commencement du carême; temps qu'il avoit coutume de passer dans la prière, la retraite & la pénitence. Sa santé déjà fort altérée par un gros rhume, & encore plus par ses disgrâces, succomba enfin sous le poids des maux qui sembloient l'assiéger de tous côtés. Il se fit transporter dans une île du Rhin, proche de Mayence, où il ne pensa plus qu'à se disposer à sa fin. Il ne regrettoit ni la vie ni la couronne. Mais il avoit une douleur amère de mourir les armes à la main contre son propre fils. Drogon & les autres Prélats qui étoient auprès de lui, n'omettoient rien de ce qui pouvoit le tranquilliser. Il les écoutoit avec autant de docilité que de confiance. Mais c'étoit en Dieu sur-tout qu'il cherchoit sa consolation.

Pendant quarante jours que dura sa maladie, il se confessa tous les jours à son Archichapelain, & tous les jours il reçut de sa main la sainte Communion. C'étoit la seule nourriture que pût souffrir son estomac. Aussi disoit-il avec autant d'humilité que de componction : *vous êtes juste, Seigneur; parce que je n'ai pas jeûné le carême, vous me faites présentement jeûner malgré moi une autre quarantaine.* Sentant que ses forces l'abandonnoient, il ordonna à Drogon de faire apporter par les Officiers de sa chambre, ses joyaux, les livres de sa bibliothèque,

---

 ANNÉE

840.

*Astron. ap.  
Duch. t. II,  
p. 318.*

ANNÉE  
840.

les ornemens & les vases de sa chapelle, & il en fit faire plusieurs lots en sa présence, marquant lui-même ce qu'il donnoit aux églises, aux pauvres, à ses domestiques, & aux princes Charles & Lothaire ses enfans. Les Évêques, qui assistoient à ce partage, voyant qu'il ne faisoit pas mention de Louis roi de Bavière, craignirent qu'il ne conservât quelque ressentiment contre lui. Ils prièrent Drogon de lui en parler. C'étoit toucher la plaie qui déchiroit plus sensiblement le cœur de ce bon père : *hélas, s'écria-t-il en adressant la parole à l'Archichapelain, je prends Dieu à témoin que je lui pardonne tout ce qu'il m'a fait. Avertissez-le, cependant, que c'est lui qui fait descendre ma vieillesse au tombeau dans la douleur; & que Dieu punira sévèrement les enfans, qui au mépris de ses commandemens & de ses menaces, manquent de respect à leurs pères.*

La veille de sa mort, il fit, sur le soir, réciter les matines dans sa chambre par son clergé, & demanda qu'on lui mît une croix sur la poitrine, comme pour lui servir de bouclier dans ce dernier combat. Il en faisoit continuellement le signe sur son front & sur son cœur, le fidèle Drogon suppléant à ses forces, lorsqu'elles lui manquoient. Le lendemain il se fit encore dire la messe par ce Prélat, & communia de sa main : puis il le pria, & les autres Évêques, d'aller prendre un peu de repos. Mais étant tombé presque aussitôt dans l'agonie, & ayant perdu l'usage de la voix, il fit signe à Drogon qui ne l'avoit pas quitté, de lui donner la bénédiction, & de faire la recommandation de l'ame. Il expira avant qu'on

eût achevé cette prière. C'étoit un jour de Dimanche, 20 de juin de l'an 840.

---

ANNÉE  
840.

Son frère Drogon fit porter son corps à Metz, & l'inhuma dans l'église de Saint-Arnoux, à côté de celui de la reine Hildegarde sa mère. Dans la suite l'un & l'autre ont été transférés au monastère de Campten, où le peuple honore ce Prince d'un culte religieux, & lui donne le titre de Saint. Il l'a mérité assurément, mieux peut-être que celui de Roi. Mais c'est assez pour nous d'avoir exposé les vertus chrétiennes qui sanctifièrent Louis. Il ne nous appartient pas de prononcer sur les défauts qui dégradèrent le Monarque.

*Bolland.*  
*t. III, april.*  
*p. 795.*

Après sa mort, la même ambition qui avoit armé ses enfans contre lui, les arma les uns contre les autres. Lothaire, en particulier, dont on avoit tant cherché à faire un protecteur au jeune Charles, n'en conçut qu'une plus grande envie de le détruire. Dans cette division de la Famille royale, Drogon s'attacha à l'aîné & le servit, comme il avoit servi son père, en qualité d'Archichapelain. Charles, qui seul portoit le titre de roi de France, nomma, pour remplir cette dignité auprès de lui, Ébroin évêque de Poitiers.

---

CHARLES II  
surnommé  
LE CHAUVÉ,

840.

Il avoit des obligations essentielles à ce Prélat. Deux ans auparavant, l'empereur Louis avoit donné à Charles le royaume d'Aquitaine, vacant par la mort de Pepin, au préjudice des enfans que laissoit ce dernier. Cette disposition causa beaucoup de mécontentement aux partisans de la maison de Pepin, & ils animoient secrètement

*Astron.*  
*ap. Duchesne,*  
*t. II, p. 317.*

le peuple à se soulever en faveur d'un Prince du même nom, fils aîné du feu Roi. Au premier bruit de ces mouvemens Ébroin courut à Mayence, où étoit la Cour, pour en informer l'Empereur. Il l'assura que lui & les principaux Seigneurs du pays étoient disposés à obéir à ses volontés; mais qu'il étoit nécessaire qu'il vînt lui-même incessamment en Aquitaine, pour gagner, ou intimider par sa présence les mécontents. Louis suivit ce conseil, & par cette démarche assura à Charles la possession de ce Royaume. Le zèle d'Ébroin ne fut pas seulement récompensé par la charge d'Archichapelain. Il jouissoit déjà des abbayes de Saint-Hilaire de Poitiers & de Saint - Maur de Glanfeuil; on y ajouta celle de Saint-Germain-des-Prés.

Cependant Lothaire grossissoit son parti de tout ce qu'il pouvoit débaucher d'Évêques & de Seigneurs sujets de Charles. Hilduin abbé de Saint - Denys, qui avoit prêté serment de fidélité à ce dernier, se laissant encore entraîner par la forte inclination qu'il avoit toujours eue pour la personne du nouvel Empereur, ternit la fin de sa vie par un second parjure. Aldric évêque du Mans, n'étoit pas homme à imiter une pareille lâcheté. Devenu criminel parce qu'il étoit fidèle à son légitime Souverain, ce saint Prélat fut chassé de son Siège, &, ce qui l'affligea davantage, les biens de son église, sept hôpitaux & plusieurs monastères qu'il avoit bâtis, furent pillés & dévastés par les partisans de Lothaire. On en seroit peut-être venu jusqu'à le déposer, s'il n'avoit appelé le Saint-Siège

Siège au secours de son innocence. Grégoire IV qui l'estimoit, écrivit une lettre adressée à tous les évêques de Gaule, de Germanie & du reste de l'Europe, par laquelle il leur marque qu'il se réserve le jugement d'Aldric, & leur défend d'en prendre connoissance, sous quelque prétexte que ce puisse être; voulant que s'il est accusé, il vienne à Rome défendre sa cause, ou qu'elle soit jugée sur les lieux par des Légats qu'il enverra. Ces précautions du Pontife étoient contraires à ce que nous appelons les *libertés de l'Eglise gallicane*. Mais les factions qui désoloient la France, & un saint Evêque qu'il falloit mettre à couvert de l'oppression, pouvoient rendre excusable le zèle qui animoit le Saint-Père.

---

ANNÉE  
840.

*T. II, Conc.  
gall. p. 569.*

La bataille de Fontenai, journée si funeste à la nation, changea la face des affaires. Les trois frères, las de s'entre-détruire, firent la paix & un nouveau partage de l'Empire françois. Par ce traité, Charles fut maintenu dans les royaumes de Neustrie & d'Aquitaine, pour les posséder en toute souveraineté. Lothaire borné à l'Italie & aux pays situés entre le Rhône & les Alpes, la Meuse & le Rhin, fut obligé de renoncer à l'idée de faire des États de ses cadets des fiefs mouvans de sa couronne impériale; & Drogon son Archichaplain perdit les droits que cette dignité lui donnoit dans l'église de France sous le règne de Louis-le-Débonnaire, & qu'il auroit conservés, si les projets du nouvel Empereur eussent été réalisés.

---

841.

843.

Drogon n'étoit pas ambitieux; mais il ne se vit qu'avec

*Tome I.*

O

**ANNÉE**  
844.

*Concil. gall.*  
*t. III, p. 9.*

peine dépouillé de la plus grande partie de son ancienne autorité. Pour y rentrer par une autre voie, il obtint du pape Sergius II la qualité de vicaire du Saint - Siége, dans tous les pays qui sont en de-çà des Alpes : qualité qui n'avoit été accordée à personne depuis saint Boniface. Le Souverain Pontife écrivit à ce sujet à tous les prélats des Gaules & de Germanie, & leur marqua ainsi ses volontés : « Nous aurions souhaité aller en personne » travailler à rétablir parmi vous la splendeur de l'Épiscopat : » mais puisque les conjonctures ne nous le permettent pas, » & que cependant nous sommes chargés de la sollicitude » de toutes les églises, nous prenons le parti, à l'exemple de » nos prédécesseurs, de nommer des vicaires pour les lieux » où nous ne pouvons pas nous transporter. Ainsi nous » vous faisons savoir, que dans toutes les provinces au-delà » des Alpes, nous établissons pour notre Vicaire, Drogon » archevêque de Metz, fils de Charles très-glorieux » empereur des François & des Romains. Nous l'avons » spécialement choisi, parce que, comme il est oncle de » l'empereur Lothaire, & des rois Louis & Charles, & » que d'ailleurs il est recommandable pour sa doctrine & » sa piété, nous ne doutons pas qu'il ne remplisse digne- » ment notre place, pour remédier à tous vos maux & à tous vos besoins. » Drogon acquéroit par cette commission le pouvoir d'assembler des Conciles & d'y présider, d'examiner les Évêques & les Abbés, de connoître de toutes leurs causes, sans qu'il leur fût permis d'en porter aucune par appel au Saint-Siége, à moins qu'elle n'eût



été déjà instruite en première instance dans le Concile de la province, ensuite par le Vicaire apostolique dans le Concile national. Et il acquéroit ce pouvoir dans toute l'étendue des États des rois de France & de Germanie.

Quelque respect qu'on y eût pour l'autorité du Pape, & pour la personne de Drogon, l'archichapelain Ébroin & les autres Évêques sujets de Charles ne crurent pas devoir reconnoître la juridiction d'un Prélat, que la dernière division de l'Empire leur avoit rendu absolument étranger. L'affaire fut proposée au Concile de Verneuil, où le même Ébroin présidoit à cause de sa dignité d'Archichapelain. On y convint que s'il falloit donner à quelqu'un la qualité de Vicaire apostolique, personne ne la méritoit mieux que l'évêque Drogon, qui avoit l'honneur d'être de la Famille royale : mais que néanmoins une chose de cette importance devoit être examinée dans un Concile général, & être autorisée par le consentement de tout le Corps épiscopal des deux Nations. Drogon sentit ce que cela vouloit dire ; & comme tout fils de Charlemagne qu'il étoit, il n'en avoit pas plus de hauteur, craignant de troubler l'Épiscopat en soutenant des prérogatives qu'il n'avoit reçues que pour y établir le bon ordre, il se désista entièrement de ses prétentions.

« Il ne jouit pas, dit Hincmar, de l'honneur qu'il avoit brigué, parce que *ceux qui y étoient intéressés n'y consentirent pas*. Ce qu'il souffrit, comme il convenoit, de peur de scandaliser ses frères, & de faire un schisme dans l'Église. » Il n'est pas douteux qu'en disant que *ceux qui y*

---

ANNÉE  
844.

*Ibid. Can. II.*

*Epist. XLIV,  
t. IV, op.  
p. 737.*

ANNÉE

844.

étaient intéressés n'y consentirent pas, c'est d'Ébroin principalement que l'archevêque de Reims veut parler.

*Annal. Bertin.  
ad an. 844.*

Charles recevoit de son Archichapelain de trop fortes preuves de zèle & de fidélité, pour ne pas s'opposer lui-même à ce qui auroit pu préjudicier à ses intérêts. Tout récemment, pendant qu'il étoit occupé à faire le siège de Toulouse, ce Prélat lui menant un renfort de troupes, avoit été attaqué dans l'Angoumois, & fait prisonnier par le jeune Pepin, fils du feu roi d'Aquitaine. Sa captivité ne fut pas longue: mais il est à présûmer qu'elle fut dure; le jeune Prince n'ayant pas sans doute oublié, que la nouvelle des premiers mouvemens que firent les Aquitains pour l'élever sur le trône de son père, avoit été portée à l'empereur Louis-le-Débonnaire par l'évêque de Poitiers. Enfin, l'attachement d'Ébroin pour son maître fut tel qu'il lui coûta non plus la liberté, mais la vie. Il fut tué peu après l'an 850; les uns disent par les Normands, d'autres par ses propres diocésains qui tenoient le parti du jeune Pepin contre Charles, comme semblent l'insinuer les deux premiers vers de son épitaphe (e).

*Du Bouchet,  
Annal. d'Aq.  
p. 106.*

La charge d'Archichapelain passa alors à Hilduin

---

(e) Les Auteurs du *Gallia Christiana* ont varié sur l'époque de la mort d'Ébroin. D'abord ils l'avoient placée en 858 (*t. II, col. 1158*). Ils l'ont avancée ensuite jusque vers l'an 848 (*t. VII, col. 427*). Du Bouchet dit qu'il mourut onze ou douze ans après Louis-le-Débonnaire, ce qui reviendrait à l'an 851 ou 852. Il est constant du moins qu'il vivoit en 850, puisqu'on trouve dans le Recueil de D. Bouquet (*T. VIII, p. 514*) un diplôme accordé cette même année à Ébroin

neveu de l'Archichapelain du même nom, sous le règne précédent. Il paroît extraordinaire que le Roi, ayant autour de lui tant de Prélats à qui cette dignité auroit convenu, y ait élevé un simple Prêtre, neveu d'un homme qui lui avoit manqué de foi, & qui étoit lui-même attaché, en qualité d'Archichancelier, au jeune Pepin son ennemi. Mais il faut remarquer que ce jeune Pepin, rival incommode, à qui on avoit été enfin forcé de céder la plus grande partie de l'Aquitaine, venoit d'être généralement abandonné par les Évêques & les Seigneurs du pays, qui s'étoient rendus à Orléans auprès de Charles, & d'un commun consentement l'avoient reconnu & fait sacrer pour leur Roi. Qui nous répondra que la charge d'Archichapelain ne fut pas le prix de la part qu'Hilduin avoit eue à la révolution ! Je n'insiste pas sur un soupçon si odieux. Le silence des Historiens nous laisse sans aucun fondement pour l'appuyer ou pour le combattre. Ce qui est certain, c'est que les grands bénéfices, qui s'accumulèrent depuis sur la tête de cet ecclésiastique, supposent qu'il eut, sinon beaucoup de

---

ANNÉE  
851.

*Concil. Sueff.  
c. v, t. III,  
Concil. gall.  
Annal. Bert.  
ad an. 848.*

---

Archichapelain. Il fut enterré à Poitiers, où l'on a trouvé sur sa tombe l'építaphe suivante :

*Triste vix unquam poterit deponere crimen  
Pictaviæ magni præfulis interitu.  
Maii septennis Ebroynus bisque kalendis,  
pontificalis apex astra superna petit.  
Hilarius, sanctus Germanus quem habuere  
Abbatem, angusto hic jacet in tumulo.*

ANNÉE

851.

*Lup. Epist.*  
*xcvii, ap.*  
*Duch. t. II,*  
*p. 775.*

vertu, du moins beaucoup de crédit à la Cour (*f*). Le célèbre Loup abbé de Ferrières, qui avoit été fort lié avec lui dans sa jeunesse, lui écrivit pour le féliciter de sa nouvelle dignité, & de tous les biens qui lui venoient avec elle : « mais, lui marque-t-il en même - temps , » songez que Dieu qui vous a ainsi élevé par préférence » à tous les autres, demandera un plus grand compte à » celui à qui il aura plus donné. Ne vous offensez donc » pas de ce que je vais ajouter : honorez & faites honorer » sans cesse ce Dieu qui vous comble de tant d'honneur » ici-bas ; & que ses bienfaits sur vous deviennent la mesure » de votre reconnoissance & de votre amour pour lui. Que » la félicité passagère du monde ne vous trompe pas. Faites » régner par-tout la justice & la charité, tandis que vous » en avez le pouvoir ; parce que celui qui vous l'a confié, » ce pouvoir, vous a laissé dans l'incertitude de sa durée. » Pour moi, qui vous aime véritablement, ce me fera, je » vous l'avoue, une bien douce consolation, si pendant le » peu de temps que vous posséderez une si grande charge (*g*), » la manière dont vous l'exercerez me donne autant de

---

(*f*) Hilduin eut en 851 l'abbaye de Saint-Martin de Tours. Il avoit celle de Saint-Médard de Soissons en 852, lorsque le jeune Pepin son ancien maître y fut renfermé par le roi Charles. Il eut celle de Saint-Germain-des-Prés en 858, & celle de Saint-Bertin en 866.

(*g*) De ces paroles, M. Baluze a conclu que nos Rois donnoient la charge d'Archichapelain, & l'ôtoient à leur volonté. Mais, comme l'a remarqué D. Bouquet (*T. VII, p. 509*). Il est évident par le texte même, que l'abbé de Ferrières parle à Hilduin, non de la durée de sa dignité, mais de celle de la vie, qui est toujours fort incertaine.

joie que m'en a donné votre promotion. » Tels sont les sages avis, dont le docte & zélé solitaire accompagna son compliment.

ANNÉE  
851.

Jamais avis n'avoient été donnés plus à propos. Tous les désordres que Louis-le-Débonnaire avoit tâché de réprimer dans le clergé au commencement de son règne, s'étoient montrés de nouveau sur la fin, & n'avoient fait qu'augmenter après sa mort. La chapelle du Roi, en particulier, étoit alors peuplée en grande partie de ministres ambitieux, intéressés, dissipateurs, qui, faisant de tous les monastères du Royaume l'objet de leur cupidité, prefoient perpétuellement le Prince de les leur accorder, dans l'espérance de trouver dans ces vastes possessions de quoi fournir à leur luxe & à leurs folles dépenses. C'est ainsi qu'a dépeint les clercs du Palais l'Auteur respectable que nous venons de citer, & qui eut lui-même bien de la peine à mettre son abbaye de Ferrières à l'abri de leurs invasions. Mais ce qui achève l'affreux tableau des mœurs & de la conduite de ces ecclésiastiques, ce sont les reproches terribles que leur fit à eux-mêmes le savant archevêque de Reims, Hincmar, dans une lettre adressée : *aux Prêtres, aux Diacres, aux Sous-diacres, & autres Clercs employés au saint Ministère dans le palais du Roi & de la Reine.* « J'apprends, leur dit-il, que lorsque vous marchez à la suite du Roi & de la Reine, vos domestiques exercent toutes sortes de maux dans mon Diocèse, qu'ils y pillent & ravagent tout, qu'ils y commettent des fornications & des adultères, qu'ils s'y portent, en un «

*Lup. Epist.  
XXV, apud  
Duch. t. II,  
p. 742.*

*Tom. II,  
Epist. VI,  
p. 146.*

**ANNÉE** » mot, aux mêmes excès que les gens de guerre. J'entends

851. » dire de plus, que vous consentez à leurs rapines, parce

» que vous en tirez de quoi nourrir & entretenir vos équipages. » Après avoir menacé d'excommunier tous ceux de ces clercs qui étoient de sa province, le Prélat les exhorte à se corriger, en leur représentant qu'ils sont responsables des péchés de leurs domestiques; qu'ils doivent non-seulement s'abstenir eux-mêmes du mal, mais encore en détourner les autres, & porter par leur exemple, tous les courtisans à l'amour & à la pratique de la vertu. *Par ce moyen, ajoute-t-il, vous vous rendrez & plus aimables & plus estimables au Roi notre maître, qui, lorsqu'il y aura des églises vacantes, pourra vous y placer avec plus de sûreté. Et nous-mêmes nous vous ordonnerons avec plus de confiance & de plaisir.*

Ces dernières paroles dans la bouche d'un homme tel qu'Hincmar, sont remarquables pour faire voir, qu'après que Louis-le-Débonnaire eut rendu au clergé la liberté des élections, nos Rois avoient néanmoins conservé le droit & l'usage de nommer aux Évêchés les ecclésiastiques de leur Palais. • L'élection, si elle suivoit quelquefois ces nominations, n'étoit que pour la forme. On auroit tenté inutilement de porter d'autres sujets que ceux qui avoient été désignés par la Cour. Le Métropolitain n'avoit pas le droit de les soumettre à son examen. Il étoit obligé de s'en rapporter pour leur mérite & leur capacité, au jugement du Souverain & de ses Conseillers, & on n'avoit recours à lui que pour l'ordination. La preuve  
de

de cette discipline se trouve dans une Lettre écrite par Loup de Ferrières, au nom de Wenilon archevêque de Sens, & du comte Gérard, à Amolon archevêque de Lyon, pour le prier *(h)* d'ordonner incessamment Bernus proche parent du Roi, & Godesâlde, tous deux clercs de la chapelle de ce Prince, & nommés par lui, l'un à l'évêché d'Autun, l'autre à l'évêché de Châlons. Malheureusement le jugement du Souverain & de ses conseillers n'étoit pas infailible, ni leur religion à l'abri de la surprise. Ils nommoient souvent, pour remplir les plus grands Sièges, des sujets plus propres à faire de bons Capitaines que de bons Évêques. De-là les difficultés que faisoient quelquefois les Métropolitains de les ordonner; difficultés que le Concile, tenu à Meaux en 845, avoit tâché de prévenir, en suppliant le Roi de vouloir bien s'informer de la vie, des mœurs & de la conduite des Chanoines *(i)*, qu'il recevoit dans sa Chapelle, & de ne pas permettre qu'on les ordonnât sans la permission de leur Évêque, de peur que la conscience, tant de celui qui ordonnoit, que de celui qui étoit ordonné, & même de celui qui commandoit d'ordonner, n'en fût blessée.

Dans le grand nombre de ces clercs que Charles éleva

---

ANNÉE

857.

*Lup. Epist.*  
LXXXI.

*Can. LV.*

---

858.

---

*(h)* Si dans cette lettre on prie l'archevêque de Lyon, comme si c'étoit une grâce qu'on lui demandât; c'est que, dit M. de Marca, (*de Concord. lib. VIII, cap. XVI*) ce Prélat n'étoit pas dans le royaume de Charles, mais dans celui de Lothaire.

*(i)* On appeloit *Chanoines* tous les Clercs séculiers, comme on nommoit *Moines* tous les Réguliers.

ainsi à l'Épiscopat, il s'en trouva un qui lui manqua de fidélité. C'est Wenilon ou Guenilon archevêque de Sens, fameux dans l'Histoire par la trahison la plus infigne. S'étant joint aux mécontents qui appelèrent en France Louis-le-Germanique, il introduisit ce Prince dans sa ville archi-épiscopale, & présida à une assemblée de Prélats, tenue au Palais d'Attigni, où le Monarque françois fut déposé, & ses sujets déliés de la foi qu'ils lui avoient jurée.

C'est un grand scandale, sans doute, que ces attentats multipliés de la part de la puissance ecclésiastique. Mais gardons-nous d'en faire un crime au corps de l'Église qui les détestoit. Peut-être même faut-il encore moins les imputer à l'ambition de quelques particuliers, qu'à la foiblesse des Souverains. S'ils avoient su porter la Couronne, auroit-on si souvent entrepris de l'enlever de dessus leur tête! Charles, petit-fils de ce Charlemagne, qui recevoit dans les Conciles les requêtes des Évêques,

*Libel. procl.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 436.*

leur en présenta une en son nom pour avoir justice d'un sujet aussi ingrat que perfide. Il faut l'entendre exposer lui-même ses griefs au synode de Savonnières. « Comme  
» les rois de France, dit-il, tiennent leur droit de leur  
» naissance, ainsi que le dit Saint Grégoire, & qu'une  
» ancienne Coutume le montre, je partageai ce royaume  
» avec mes frères; & la métropole de Sens qui étoit dans  
» la part qui m'étoit échue, étant vacante, je la donnai selon  
» l'usage de mes prédécesseurs, & avec le consentement des  
» Évêques de la province, à Wenilon clerc de ma Chapelle,  
» qui en cette qualité m'avoit prêté serment de fidélité.



Ayant ensuite fait un nouveau partage du Royaume avec mes frères, le même Wenilon en promit l'observation avec serment, de même que les autres Evêques, & jura la paix qui fut conclue entre moi & mon frère Louis. Il fit plus; il me sacra Roi, selon la Tradition ecclésiastique, dans l'église de Sainte-Croix d'Orléans, dont il est Métropolitain. Depuis, les séditions ayant commencé à se former, nous signames un écrit, moi & mes fidèles sujets, contenant la manière dont je voulois en user avec eux, & qu'ils se comportassent avec moi. Wenilon signa encore cet écrit. Cependant, sous prétexte de maladie, il a refusé de me suivre au siège d'Oisiel; & mon frère Louis étant entré sur ces entrefaites dans mes États, il a traité avec lui sans ma permission; ce qu'aucun autre Evêque de mon Royaume n'a fait. Il ne m'a fourni aucun des secours que j'avois coutume de tirer de son église. Au contraire, après ma retraite de Brienne, il s'est rendu auprès de mon frère, & quoiqu'il y eût plusieurs excommuniés à la Cour de ce Prince, il a célébré la Messe en leur présence, dans le palais d'Attigni & dans le territoire d'un autre Archevêque sans sa permission. Il s'est même efforcé de me débaucher mes fidèles sujets, pour me dépouiller plus facilement de mes États, & il a obtenu de mon frère l'abbaye de Sainte-Colombe de Sens, pour lui, & l'évêché de Bayeux pour son neveu Tortolde, qui étoit aussi clerc de ma Chapelle, & qui m'avoit prêté serment de fidélité. Ce qui prouve qu'il a reconnu mon frère pour maître de mon Royaume. »

ANNÉE

858.

Sur cette plainte, où nous avons supprimé quantité de traits qui ne sont propres qu'à faire voir de plus en plus l'avilissement où étoit déjà tombée la Majesté royale, Wenilon fut cité, par une lettre synodale, à comparoître, dans trente jours devant les Commissaires nommés par le Concile, ou pour se justifier sur les chefs d'accusation proposés contre lui, ou pour entendre sa sentence. Mais, soit que pendant ce délai, les Évêques, qui ne souscrivoient pas volontiers à la condamnation de leurs confrères, eussent employé leur crédit en faveur de celui-ci, soit que le roi de Germanie eût ménagé son pardon en faisant lui-même sa paix, l'indigne Prélat fut reçu en grâce peu de temps après, & échappa à la peine que méritoit sa perfidie. Mais il n'a pas échappé au jugement rigoureux de la postérité, qui a attaché à son nom la note la plus infamante (*k*).

Par le mémoire de Charles & la lettre du Concile, les deux pièces de ce fameux procès, il paroît que Wenilon avoit prêté serment de fidélité au Roi en quatre occasions différentes, dont deux sont à remarquer ici : savoir, lorsqu'il fut admis en qualité de clerc dans

---

« (*k*) De lui, dit du Tillet, (*Recueil*, p. 261) est tournée en proverbe » la trahison de Ganelon, non de la défaite de Roncevaux... La postérité » ignorant l'infidélité dudit Archevêque, ayant le proverbe ancien, a composé la fable de Gannès écrite ès Romans. » *Wenilo*, ajoute le cardinal Baronius, *alias Guenilo, unde Ganelo, tantæ ob perpetratum scelus ignominie tantâ labe aspersus fuit, ut ubique locorum Wenilo seu Ganelo publicè proditor acclamaretur, & eo nomine proditores insignes vocati sint.* Annal. Eccles. circa an. 859.

la Chapelle royale & lorsqu'il fut promu à l'Épiscopat. Le Serment, dans le premier de ces deux cas, étoit une obligation commune à tous ceux qui avoient quelque charge ou administration dans le Palais, & usitée probablement dès la première Race : car il y a grande apparence que Dagobert I, après avoir reçu à sa Cour Saint Éloi, ne le pressa tant de jurer sur les reliques des Saints, qu'il lui seroit fidèle, que parce que c'étoit dès-lors un préliminaire essentiel pour être agrégé à la maison du Prince, & pour en devenir, comme on dit aujourd'hui, *Commensal*. C'étoit aussi, selon l'observation du P. Thomassin, une des raisons pour lesquelles nos premiers Rois, assurés plus particulièrement de la fidélité de leurs clercs, les nommoient aux grandes prélatures, préférablement aux autres ecclésiastiques du Royaume.

Il n'est pas constant que l'usage du serment que font les Évêques à leur avènement à l'Épiscopat, soit si ancien. Dans ce qui nous reste de monumens de l'histoire Mérovingienne, nous voyons bien qu'ils promettoient fidélité au Prince ; mais ils ne la juroient pas, parce qu'ils étoient persuadés que les canons leur interdissoient toute espèce de serment. C'est ce que répondit Grégoire de Tours, quand on le força de se justifier par cette voie auprès de Chilperic & de Frédégonde, d'une accusation intentée contre lui (1). Après même que de grands fiefs eurent

ANNÉE

858.

*Vita S. Eligii.*  
*l. I, cap. VI.**Mémoir. de*  
*l'Acad. des*  
*Belles Lettres,*  
*t. II, p. 648.**Hist. franç.*  
*lib. V, cap.*  
*XLIX.*


---

(1) Non-seulement les Évêques, mais les Laïques même qui avoient de la piété, faisoient paroître un éloignement infini pour toutes sortes

ANNÉE  
858.

été réunis à leurs croses, les Évêques ne s'en crurent pas plus assujettis à un devoir, qu'ils regardoient comme contraire à la dignité de leur caractère; & la confiance que Charlemagne avoit en leur vertu, fit qu'il se contenta encore d'une simple promesse de fidélité de leur part. Mais sous le règne suivant, quelques-uns de ces Prélats n'ayant que trop montré que leurs promesses & leurs protestations n'étoient pas toujours inviolables, on exigea d'eux qu'ils appelassent la Religion en garantie de leur parole, en faisant le même serment qu'on demandoit aux autres Ordres de l'État. C'est ainsi, disent nos Annales, que Louis-le-Débonnaire obligea les Évêques, les Abbés, les Comtes, & les vassaux indistinctement, de confirmer la promesse de fidélité qu'ils firent au prince Charles. Et c'est ainsi que ce dernier, devenu maître du Royaume, crut devoir s'assurer de tous ceux qui étoient promus à l'Episcopat; soit parce qu'ils devenoient vassaux de la Couronne, soit à cause qu'ils acquéroient une juridiction spirituelle dont ils pouvoient abuser.

*Annal. Bert.  
ad an. 837.*

---

de sermens. Saint Éloi, dont nous venons de parler, s'en défendit avec tant de modestie & de fermeté en même-temps, que Dagobert cessa de le presser, avouant qu'il avoit plus de créance en lui pour avoir évité de jurer, que s'il avoit fait les sermens les plus solennels. Plusieurs siècles après l'établissement de l'usage du serment, il s'est encore trouvé quelquefois des Évêques qui ont pensé à cet égard, comme on pensoit anciennement. On ne put jamais persuader à Élinard, élu archevêque de Lyon en 1046, de le prêter à l'Empereur; ne croyant pas qu'il fût permis à un Évêque de jurer. Mabill. *Acta S. Bened. sæculo II, part. II.*

Cette loi ne s'établit pas sans beaucoup de répugnance de la part du clergé. « Quelle abomination , disoient à Louis de Germanie , les Prélats assemblés à Kiersi en 858 , & qui s'expliquoient par la plume éloquente d'Hincmar , « que de faire servir à des sermens profanes , des mains qui ont été consacrées par une onction céleste , & que la langue d'un Évêque , qui est devenue la clef du Ciel , jure sur les choses saintes comme celle d'un laïque. » On les laissa dire ; & ce même Hincmar ayant rendu depuis sa fidélité suspecte , Charles n'en exigea pas moins de lui un serment précis au Concile de Pontyon. Insensiblement les scrupules s'évanouirent au point qu'à la fin du onzième siècle , l'obligation du serment étoit regardée comme un devoir autorisé par la pratique la plus constante & la plus universelle. « Raoul , disoit alors Yves de Chartres , en parlant d'un successeur d'Hincmar , n'a pu obtenir le consentement du Roi pour être installé sur le siège de Reims , qu'il n'eût fait le serment de fidélité , « *que les archevêques de Reims , ainsi que tous les autres Évêques de France , même les plus religieux & les plus saints , ont ci-devant prêté à nos Souverains. »*

ANNÉE

858.

« Hincmar,  
t. II.« *Epist. XLII,  
ap. Duch.  
t. IV, p. 239.*

Il est vrai que pour s'accommoder à la délicatesse du clergé , & laisser une juste différence entre le premier & les autres Ordres de l'État , nos Rois se sont contentés pendant long-temps que les Évêques fissent ce serment à la simple vue des Évangiles , *les mains mises au pis* , dit l'ancien stile de la chancellerie , & non pas les mains jointes comme l'hommage. Le même formulaire ajoute ;

ANNÉE

858.

*Spicileg.*  
t. X, p. 283.

qu'on avoit accoutumé de le faire *après la Messe, présent le confesseur du Roi (m)*. Voici comme Guillaume le Maire, évêque d'Angers, décrit celui qu'il prêta à Philippe-le-Bel, en 1291. *Je me présentai devant le Roi, dit-il, l'étole au cou & croisée; je mis la main sur la poitrine en présence des saints Évangiles: pour lors, le seigneur Pierre de Chamberi, Chevalier, me dit: vous jurez au seigneur Roi, & à son fils après lui, foi & loyauté, & que vous conserverez son corps, ses membres, sa vie, ses droits & son honneur temporel, & que s'il vous demande conseil, bon & fidèle vous le lui donnerez. C'est ainsi que vous jurez? Et je répondis: oui, je le jure.*

Le cérémonial a changé en plusieurs points. Aujourd'hui le Prélat qui doit prêter serment, ayant fait demander au Roi le jour par le grand Aumônier de France, qui dans cette action tient la place que tenoit anciennement le confesseur du Roi, se rend en rochet & camail, & sans étole, à la Messe qu'entend Sa Majesté. Après l'évangile, il reçoit d'un des clercs de Chapelle, le Missel ouvert, qu'il présente à baiser au Roi; puis il le pose sur le prié-Dieu du Prince, se met à genoux devant, & tenant la main droite sur l'évangile, il dit d'une voix intelligible: *Je jure le très-saint & sacré nom de Dieu, Sire, & promets à Votre Majesté, que je lui serai, tant que je vivrai, fidèle sujet & serviteur; que je procurerai son service & le bien de son État de tout mon pouvoir; que je ne me trouverai en aucun*

---

(m) Parce que le confesseur du Roi étoit en ce temps-là le chef du clergé de la Cour.

*conseil,*

*conseil, dessein ni entreprise au préjudice d'iceux, & s'il en vient quelque chose à ma connoissance, je le ferai savoir à votre Majesté. Ainsi me soit Dieu en aide, & ses saints Évangiles.*

---

 ANNÉE

858.

---

 875.

Cependant Charles dont l'ambition connoissoit fort peu le respect dû au lien sacré du serment, après avoir sans cesse agrandi sa puissance des dépouilles de ses frères ou de ses neveux, obtint enfin l'Empire, ou plutôt il l'acheta du pape Jean VIII, à qui, pour prix de son couronnement, il céda l'entière souveraineté sur Rome & les provinces données au Saint - Siège par nos Rois. C'étoit sacrifier les plus beaux droits de l'Empereur, pour en acquérir le titre : mais ce titre flattoit infiniment sa vanité. Aussitôt il quitta ses habits royaux à la françoise, pour en prendre à la grecque; un manteau, espèce de dalmatique traînant jusqu'à terre, le baudrier par-dessus, un voile de soie sur la tête surmonté du diadème. Avec ces ornemens il se montroit à l'église les jours de grandes Fêtes, croyant se rendre par-là plus cher & plus vénérable à ses peuples. Étoit-ce à de pareils traits qu'on devoit reconnoître le petit-fils de Charlemagne !

*Marca, de  
Conc. l. III,  
cap. II.*

Le nouveau César voulut néanmoins imiter en quelque chose son aïeul. Il avoit pour Compiègne la même affection que Charlemagne avoit eue pour Aix-la-Chapelle. Il s'attacha à décorer ce lieu, qu'il fit appeler de son nom *Carlopolis*, c'est-à-dire *la ville de Charles*. Pour le rendre ressemblant, autant qu'il étoit possible, à son modèle, il y bâtit, dans son propre Palais, une église magnifique destinée à lui servir de chapelle, & la fit

*Annal. Bert.  
ad an. 877.*

ANNÉE

875.

*Spicileg. t. X,  
p. 160.*

*Alberic, chron.  
ad an. 1150.*

dédier en l'honneur de la Mère de Dieu, par les Évêques de la province de Reims, & plusieurs autres Prélats, en présence de deux Légats du Saint - Siège. Il l'enrichit d'ornemens précieux, de vases d'or & d'argent, de quantité de Reliques, entr'autres du suaire dont fut enveloppée la tête de Notre-Seigneur dans le tombeau, du voile de la Sainte-Vierge, & des corps des saints martyrs Corneille & Cyprien que le Pape lui avoit donnés, & qui ont communiqué dans la suite leur nom à l'église même. Il y établit cent Clercs ou Chanoines pour faire le service divin, & prier Dieu sans cesse pour l'Église, pour la Famille royale, & pour la prospérité de l'État. Les revenus qu'il assigna pour leur entretien étoient trop considérables pour ne pas tenter un jour l'avidité des moines. Ceux-ci en furent mis en possession l'an 1150, malgré les oppositions de Philippe frère du Roi, qui se trouvoit alors à la tête du Chapitre de Compiègne en qualité de Trésorier. Le prétexte de ce changement fut, dit-on, un cerf tué par les Chanoines. Louis VII indigné de cette entreprise, chassa ces ecclésiastiques scandaleux. On peut croire que la vraie raison fut l'ambition de l'abbé Suger, jaloux de voir une église si célèbre occupée par d'autres que ses religieux. Avec le crédit qu'il avoit à la Cour, il lui étoit aisé de faire entendre au Monarque qu'il gouvernoit, que les chanoines de Compiègne ne menoient pas une vie édifiante.

877.

Le fondateur n'avoit pourtant rien négligé pour donner à son ouvrage la plus grande stabilité. S'étant rendu aux



États du Royaume convoqués à Kiersi, il leur fit part de tout ce qu'il venoit d'exécuter à Compiègne, recommandant singulièrement à son fils & à tous ses sujets, de respecter cette église, & de maintenir dans toute sa force le privilège dont le Pape l'avoit honorée, & que les Évêques avoient confirmé : ce qu'ils promirent tous d'une voix unanime. Il ordonna ensuite, que s'il venoit à mourir dans le voyage qu'il étoit sur le point de faire en Italie, *ses Aumôniers*, c'est-à-dire, ses exécuteurs testamentaires partageroient les livres de sa bibliothèque entre son fils, l'abbaye de Saint-Denis, & l'église de Compiègne. Parmi ceux qui étoient chargés de cette fonction, il y avoit quatre ecclésiastiques; savoir, Hincmar archevêque de Reims, les évêques Francon & Eudes, & l'abbé Gozlin, à qui la mort d'Hilduin, arrivée pendant la tenue des États dont nous parlons, venoit de procurer la charge d'Archichapelain.

A juger de l'abbé Gozlin par ce que l'Histoire nous a conservé de sa vie, il étoit beaucoup plus propre à commander une armée, qu'à présider à une compagnie de clercs. Il n'avoit pas puisé cette inclination guerrière à l'école de l'église de Reims, où il avoit été élevé. Mais il étoit d'une naissance illustre (n), & dans ce temps-là la haute noblesse, sur-tout, se faisoit gloire de ne connoître que la profession des armes. Devenu abbé de Saint-

---

ANNÉE  
877.

*Capit. Carol.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 461.*

---

(n) Il étoit, dit-on, fils de la princesse Rotrude fille de Charlemagne, & par conséquent cousin-germain de Charles-le-Chauve. Voyez D. Toussaint, *Annal. de Paris*, p. 144.

---

ANNÉE  
877.

Germain-des-Prés, après la mort d'Ébroin, il ne crut pas qu'il lui fût permis de demeurer dans l'inaction, tandis que les Normands portoient la désolation jusque dans le sein de Paris. Mais en combattant contre ces barbares, il tomba lui-même entre leurs mains, & fut fait prisonnier avec son frère Louis abbé de Saint-Denys & chancelier de France. Pour les racheter il fallut épuiser les trésors de leurs abbayes & de plusieurs autres églises. On assure qu'il en coûta six cents quatre-vingt-cinq livres pesant d'or, & trois mille deux cents cinquante livres pesant d'argent, des chevaux, des bœufs, & *plusieurs serfs de l'abbaye de Saint-Denys avec leurs femmes & leurs enfans*, pour la rançon du seul abbé Louis. Celui-ci étant mort peu de temps après, l'Empereur retint pour lui l'abbaye de Saint-Denys, & pourvut Gozlin de la charge de grand Chancelier. Il l'envoya, en 870, auprès de son fils Carloman, pour l'exhorter à rentrer dans la soumission qu'il devoit à son père; & ce Prince rebelle ayant été privé des riches bénéfices qu'il possédoit, Gozlin eut encore de sa dépouille l'abbaye d'Elne ou de Saint-Amand. Comblé d'honneurs & de biens ecclésiastiques, il n'en devint ni moins guerrier, ni plus heureux à la guerre. En 876, il perdit à la bataille d'Andernac une seconde fois sa liberté, mais pour peu de temps; parce que Louis roi de Germanie, content de voir son bon droit couronné par la victoire, renvoya généreusement à son oncle l'abbé Gozlin avec tous les autres prisonniers. Tel étoit le chef que Charles donna l'année suivante à sa chapelle,

& qui réunit le premier sur sa tête les deux titres d'Archichapelain & d'Archichancelier.

---

ANNÉE

877.

Il ne put en cette double qualité rendre d'autre service à son maître, que celui dont le Monarque l'avoit chargé par son testament. Charles mourut effectivement dans son voyage d'Italie, comme il l'avoit prévu; & il mourut d'une manière bien capable de faire rentrer en lui-même un ambitieux. Plus puissant qu'aucun de ses frères ou de ses neveux, il n'avoit songé toute sa vie qu'à envahir, ou par force, ou par artifice, les États qui leur appartenoient, pour les réunir aux siens qu'il ne savoit ni gouverner, ni conserver. A quoi aboutit cette insatiable avidité! Une fièvre violente l'arrêta à Brios, village en de-çà du mont Cenis, où il ne trouva d'autre asile que la pauvre chaumière d'un paysan. Son médecin Sédécias, Juif de nation, en qui il avoit trop de confiance (o), lui fit prendre d'une poudre qu'il lui donna comme un excellent fébrifuge. C'étoit une potion empoisonnée qui l'emporta le 6 d'octobre 877, après onze jours de maladie. On embauma son corps dans le dessein de le transporter à Saint-Denis, où il avoit demandé d'être inhumé. Mais l'odeur insupportable qui en sortoit, obligea de l'enterrer en chemin, au monastère de Nantua dans le Lyonnais. Sept ans après ses os furent transférés

---

(o) Les Juifs qui se sont toujours mêlés de professions lucratives, s'adonnoient beaucoup anciennement à la Médecine. Le Concile de Constantinople appelé *Quinisexte*, avoit défendu à tous les Chrétiens de se servir d'eux.

ANNÉE  
877.

suivant son intention à l'abbaye de Saint-Denys, où on lui érigea dans la suite, au milieu du chœur, un mausolée qu'on voit encore.

En 1477, six cents ans après la mort de Charles, on trouva dans un monastère d'Allemagne, parmi plusieurs reliques, le livre de prières de ce Prince, écrit en lettres d'or par Liuthard moine de Saint-Denys, & habile copiste. Ce manuscrit précieux fut donné l'an 1674, à M. Colbert, de qui il a passé à la bibliothèque du Roi \*. Dans les litanies qui sont à la fin, on lit ces deux versets :

*Ut Hirindrudim conjugem nostram conservare digneris,  
Te rogamus, audi nos.*

*Ut mihi Carolo a te regi coronato vitam & prosperitatem  
atque victoriam dones, te rogo, audi me.*

A la tête du livre on voit le portrait du Monarque, assis sur son trône, une couronne ouverte ornée de trois fleurs-de-lys sur la tête, & tenant à la main un sceptre assez court, terminé pareillement par une fleur-de-lys. Au-dessus du trône sont ces deux vers, de la façon apparemment du même Liuthard, qui se mêloit aussi de Poësie :

*Cum sedeat Carolus magno coronatus honore,  
Est similis Josiæ, parque Theodosio.*

Peu de personnes, je pense, seront tentées de souscrire à un éloge aussi hyberbolique. Quoique le pape Jean VIII

*Epist. ad  
Ludov. & ad  
Episc. Bajuvar.*

ait presque cañonisé Charles , pour sa grande religion & ses excellentes vertus , il est certain néanmoins qu'il n'égalait jamais ni Josias , ni Théodose. Aussi la postérité , qui rend toujours aux Rois la justice qu'ils auroient vainement demandée à leur siècle , a effacé les titres pompeux que la flatterie des contemporains avoit donnés à celui-ci , pour ne lui laisser que le surnom de *Chauve*.

---

ANNÉE  
877.

En mourant il avoit déclaré son héritier Louis l'aîné de ses enfans , chargeant l'impératrice Richilde de lui en porter l'acte avec la couronne , le sceptre , le manteau royal & l'épée de Saint Pierre ; c'est ainsi qu'on appeloit une épée bénie par le Pape. Le droit que ce Prince avoit au trône étoit incontestable ; mais il vivoit dans un temps où les meilleurs droits étoient si peu respectés , qu'il crut ne devoir rien épargner pour mettre les Grands du Royaume dans ses intérêts. Il conserva à Gozlin les deux charges d'Archichapelain & d'Archichancelier , & lui donna de plus l'abbaye de Saint-Denys , dont l'Empereur son père avoit joui jusqu'à sa mort. Il accorda pareillement aux autres tout ce qu'ils demandèrent , démembrant une grande partie de son domaine pour contenter leur avidité. Par ce moyen , il fut proclamé & reconnu Roi sans contradiction.

---

LOUIS II,  
dit le Begue.

Sacré à Compiègne peu de jours après son avènement à la Couronne , par Hincmar archevêque de Reims , il le fut une seconde fois l'année suivante à Troies en Champagne par le pape Jean VIII , qui tenoit un Concile en cette ville. Quelques Écrivains ont cru qu'il reçut

---

878.

ANNÉE

878.

*Daniel, Hist.  
de Fr. t. III,  
p. 10, nouv.  
édit.*

alors des mains de Sa Sainteté l'onction impériale. C'est une erreur. Il voulut seulement, à l'exemple de Pepin son trisaïeul, rendre par cette nouvelle cérémonie sa personne plus chère & plus vénérable à ses sujets : car telle étoit l'impression que faisoit alors sur l'esprit des peuples de ce temps-là le concours du chef de l'Église. On présenta ensuite au Pontife l'acte par lequel le feu Empereur avoit institué Louis héritier de son Royaume, & on le pria de le confirmer. Jean répondit qu'il le feroit volontiers, pourvu que le Roi voulût ratifier pareillement le don que le même Empereur avoit fait au Saint-Siège de l'abbaye de Saint-Denys. Nous avons dit que Gozlin avoit été pourvu de cette Abbaye d'abord après la mort de Charles. Deux Prélats françois, chagrins de le voir en possession d'un si riche bénéfice, avoient entrepris de l'en dépouiller, en fabriquant un titre qui l'unissoit à l'Église Romaine. Leur artifice fut sans effet : cette fausse pièce n'eut pas plutôt vu le jour, que les Évêques la rejetèrent avec indignation, déclarant que les Rois n'étant qu'usufruitiers, ne pouvoient pas aliéner les biens de leur Royaume.

*Flodoard,  
lib. III, cap.  
XXIII.*

Mais si les efforts de l'envie ne purent pas diminuer l'opulence de l'Archichapelain, ils vinrent au moins à bout d'affoiblir le crédit qu'il avoit à la Cour. Odon, évêque de Beauvais, eut la plus grande part à la confiance du Roi ; & il paroît par plusieurs lettres d'Hincmar & d'autres personnes distinguées, que c'étoit ordinairement à ce Prélat qu'on s'adressoit pour des affaires, qui étoient naturellement

naturellement du ressort de l'Archichapelain : ce qui a fait croire à quelques Auteurs qu'il avoit été revêtu de cette dignité. Le caractère de l'abbé Gozlin tenoit beaucoup plus de la hauteur & de la férocité guerrière que de la modération & de l'humilité particulièrement recommandées aux Ecclésiastiques. Trop sensible à l'espèce de disgrâce dans laquelle il étoit tombé, il n'attendoit que l'occasion de faire éclater son ressentiment.

ANNÉE

878.

Archon. t. 1,

p. 245.

Elle se présenta bientôt. Louis, après dix-huit mois de règne, mourut à Compiègne le 10 avril, jour du vendredi-saint de l'an 879. Il fut enterré le lendemain dans l'église dite de Saint-Corneille. Aussitôt Gozlin, n'espérant plus aucun retour d'un gouvernement dont ses ennemis s'étoient rendus les maîtres, abandonna les deux jeunes Princes, fils du Monarque, & se mit à la tête d'un parti qui devoit leur enlever l'héritage de leur père. Depuis la bataille d'Andernac, où il avoit été fait prisonnier, il s'étoit toujours souvenu des honnêtetés qu'il avoit reçues du roi de Germanie : il porta sa reconnoissance jusqu'à vouloir l'élever sur le trône des François. Son prétexte fut l'incapacité des deux enfans de Louis, tout jeunes & sans expérience; le défaut de leur naissance, étant fils d'une femme répudiée; enfin le besoin qu'avoit le Royaume d'un Roi tel que celui de Germanie, dont la valeur, la sagesse & la puissance pouvoient seules remédier aux maux de l'État. Son véritable motif étoit l'intérêt & le desir de la vengeance.

879.

ANNÉE.  
880.

LOUIS III.  
ET  
CARLOMAN.

Cependant Louis & Carloman furent conduits à l'abbaye de Ferrières en Gâtinois, & y furent sacrés par Ansegise, archevêque de Sens. Le premier eut la France & la Neustrie, le second l'Aquitaine & la Bourgogne; mais cette division de la Monarchie n'en mit aucune dans le cœur des deux frères: ils vécurent toujours dans l'union la plus étroite.

Qui fut l'Archichapelain sous leur règne? *Gozlin* étoit un rebelle qui avoit les armes à la main contre ses maîtres légitimes: il méritoit encore plus que d'être privé de cette dignité. Il est vrai que voyant son parti & tous ses projets ruinés sans ressource par la paix que le roi de Germanie conclut avec ces deux jeunes Princes, il chercha aussi à faire la sienne, & rentra même en telle grâce auprès d'eux, que Louis lui confia la garde du royaume de France contre les Normands, & que trois ans après il fut élu, avec l'agrément de Carloman, pour remplir le Siège épiscopal de Paris: mais cela ne prouve pas qu'il eût conservé ou qu'on lui eût rendu la charge d'Archichapelain.

*D. Toussaint,  
An. de Paris,  
p. 164.  
Gall. Christ.  
tom. V I I,  
col. 36.*

*Thomassin,  
discipline de  
l'Egl. Part. I,  
l. II, c. III.*

Un Savant moderne a pensé qu'elle avoit été exercée par Hugues-l'Abbé, principal ministre des deux Rois, & un de ceux qui avoient le plus contribué à leur conserver la Couronne. Quoique ce fût un usage assez ordinaire dans ce temps-là de donner le nom d'Abbé à des seigneurs laïques, parce qu'ils jouissoient des revenus des meilleures Abbayes, il est certain que celui-ci étoit



ecclésiastique. On le voit Sous-diacre dès l'an 864 (p).  
 . Lothaire roi de Lorraine, dont il étoit cousin-germain  
 par sa mère, le nomma cette année à l'évêché de Cologne,  
 qu'il venoit d'ôter à Gonthaire son Archichapelain. Cette  
 nomination n'ayant pas eu lieu, Charles-le-Chauve, dont  
 il étoit aussi cousin-germain, lui donna en 867 le comté  
 d'Anjou, avec l'abbaye de Saint - Martin de Tours, &  
 plusieurs autres bénéfices, & l'envoya dans la Neustrie  
 commander à la place de Robert-le-Fort. Depuis il fut  
 toujours très-puissant & très-considéré dans l'État comme  
 un homme d'une prudence singulière, & un des plus  
 fameux Généraux des armées de France. Cela n'étoit pas  
 incompatible alors avec la dignité d'Archichapelain.  
 Mais pour établir que Hugues-l'Abbé en fut réellement  
 revêtu, il faudroit, ce semble, quelques raisons de plus  
 que celles qu'on a données, & qui prouvent seulement  
 qu'il avoit un très-grand crédit à la Cour.

ANNÉE  
880.

*Annal. Bert.*  
*ad an. 864.*

*Ibid. ad*  
*an. 867.*

Ne nous arrêtons pas plus long-temps à une recherche  
 inutile. Depuis la mort de Charles-le-Chauve jusqu'à la  
 chute de la maison Carlovingienne, espace qui n'offre que  
 des troubles & des révolutions successives dans l'État, le  
 nom d'Archichapelain ne paroît plus dans notre histoire.  
 Il se confondit alors & se perdit absolument dans celui

---

(p) Il est probable qu'il fut même promu dans la suite à un ordre  
 supérieur. En 876, il présenta à Charles-le-Chauve divers Normands  
 qu'il avoit baptisés. *Annal. Bertin, ad an. 876.*

ANNÉE

880.

d'Archichancelier, par l'usage qui s'établit, & que les malheurs du temps rendirent sans doute nécessaire, de charger la même personne de cette double fonction.

Deux raisons principales obligèrent de faire une pareille réunion. D'un côté l'ignorance, fruit ordinaire des guerres & de l'anarchie, s'étoit tellement emparée de l'esprit des séculiers, qu'ils ne vouloient même plus savoir écrire leur nom. Les Ecclésiastiques seuls conservoient quelque teinture des Lettres; je dis quelque teinture, car une application sérieuse à l'étude leur eût été reprochée

*Lup. Ep. I,  
et Einhard.*

*comme l'occupation de gens oisifs & superstitieux; ce sont* les termes du célèbre Loup de Ferrières. D'un autre côté la division de l'Empire françois & les usurpations des Seigneurs avoient apporté une diminution si considérable dans la puissance & les revenus de nos Rois, qu'ils n'étoient plus en état de multiplier les Officiers de leur maison. Ainsi, obligés indispensablement d'entretenir à leur Cour un Clergé, pour faire en leur présence les fonctions de la Religion qu'ils professoient, ils le chargèrent d'une autre fonction, qui paroissoit d'autant plus être de sa compétence, qu'elle demandoit une certaine connoissance des Lettres. Par-là le chef de la Chapelle royale devint en même-temps Archichancelier. Les clerks qui lui étoient subordonnés, & qui dresseoient sous ses ordres les actes, les chartes & les ordonnances, prirent indifféremment les noms de Chapelains, de Notaires ou de Chanceliers. Enfin on donna le nom de chapelle à la Chambre même

où s'expédioient les actes, au trésor des registres, aux archives publiques.

---

 ANNÉE

880.

Cet usage n'eut pas seulement lieu en France; il fut aussi pratiqué à la Cour des Empereurs, des Rois de Germanie, & dans tous les États démembrés de la Monarchie françoise. Les preuves de ces faits sont en trop grand nombre pour être rapportées ici. On les trouve dans les Ouvrages des Savans qui ont examiné avec plus de soin & moins de prévention les monumens de notre ancienne Histoire, comme M.<sup>r</sup> Godefroi & Du Cange, le P. Mabillon, les Auteurs de la Nouvelle Diplomatique, &c. &c. C'est assez pour qu'un lecteur judicieux ne s'imagine pas, qu'en cherchant désormais dans les Archichanceliers de nos Rois, de quoi former la suite de leurs Archichapelains, nous lui donnons des suppositions arbitraires à la place de la vérité.

Les deux frères Louis & Carloman, déjà célèbres par leur valeur, leur activité & leur application aux affaires, périrent malheureusement l'un & l'autre à la fleur de leur âge. Le premier, moins réglé dans ses mœurs, mourut à Saint-Denys le 3 ou le 4 d'août 882, d'une maladie occasionnée, selon quelques historiens, par ses débauches. Le second, poursuivant dans la forêt d'Iveline un sanglier, en reçut à la cuisse une blessure qui termina ses jours le 6 de décembre 884. Ils avoient été trop unis pendant leur vie, pour être séparés après leur mort. Leurs corps

---

 882.

---

 884.

---

ANNÉE  
884.

---

CHARLES,  
dit le Gros.

---

885.

furent enterrés à Saint-Denys dans un même tombeau, qu'on voit encore au côté droit du maître-autel.

Comme ils ne laissoient pas de postérité, leur succession appartenoit de droit à Charles, fils posthume de Louis-le-Bègue, & d'Adelaïde sa seconde femme. Mais ce Prince n'avoit alors que cinq ans, & la France toujours en proie aux déprédations des Normands, avoit besoin d'un Roi qui pût la défendre. Elle appela donc à son secours l'empereur Charles-le-Gros, le priant de venir au plus tôt prendre possession d'une couronne, qui achevoit de réunir sur sa tête presque tout le vaste Empire de Charlemagne. C'étoit beaucoup trop pour un génie tel que celui de Charles. Il vint néanmoins, & mena avec lui, pour l'aider à porter le nouveau poids dont on le chargeoit, Liudard évêque de Verceil, son Archichapelain & en même-temps son Archichancelier, son principal Ministre, son unique Confident.

*Annal. Bert.*  
*ad an. 873.*

*Annal. Met.*  
*ad an. 888.*

Ce Monarque étoit dévot & religieux jusqu'à la superstition. Sans cesse troublé par la crainte du diable, dont il croyoit avoir été possédé dans sa jeunesse, il vivoit dans la retraite, les jeûnes & les méditations, observant de tout son cœur *les commandemens de Dieu & de l'Eglise*, & n'ayant de goût que pour la prière & le chant des psaumes. La malheureuse situation où se trouvoit le Royaume demandoit quelque chose de plus. Paris assiégé par les Normands éprouvoit toutes les horreurs qu'entraînent la guerre, la famine & la contagion. Pendant ce

siège, qui dura près d'un an, l'évêque Gozlin se signala à son ordinaire par ses exploits guerriers. A chaque assaut que donnèrent les assiégeans, on le vit sur la brèche, le casque en tête, un carquois sur le dos, une hache à sa ceinture, exposé aux coups des barbares, & leur en portant lui-même de mortels (q). Il étoit secondé par plusieurs vaillans Chevaliers, & sur-tout par l'abbé Ebles son neveu, que sa valeur fit surnommer l'abbé Mars. L'Empereur seul, priant Dieu pendant que ces Ecclésiastiques combattoient, sembloit n'oser se montrer. Il parut enfin à la tête d'une armée; mais ce fut pour acheter honteusement la levée du siège, au moyen de sept cents livres pesant d'argent qu'il s'engagea de payer aux ennemis dans quelques mois, leur permettant d'aller en attendant prendre des quartiers d'hiver en Bourgogne.

Cet indigne traité, qui faisoit voir à découvert toute la foiblesse & l'incapacité de Charles, excita, tant en Germanie qu'en France, un soulèvement général, dont l'archichapelain Liudard fut la première victime. Dépo-

---

 ANNÉE

885.

*Abbo de bello  
Paris. lib. I,  
v. 69 & 20.*


---

 887.

---

(q) Ce Prélat fut blessé au premier assaut que donnèrent les Normands. Dans un autre, voyant qu'au défaut de fascines, ils égorgérent les prisonniers françois, & se servoient de leurs cadavres pour combler un fossé; il en frémit d'horreur, & lança dans le mouvement de sa colère une flèche qui tua le ministre de cette barbarie. Gozlin mourut vers le milieu du siège, le 16 d'Avril 886; on l'enterra dans la Cité, contre l'ancien usage, soit parce qu'il étoit impossible de l'inhumer ailleurs, soit pour cacher sa mort aux Assiégeans. *Dom Toussaint. Annal. de Paris.*

---

ANNÉE  
887.

*Annal. Met.  
adan. 887.*

sitaire unique de la confiance & de l'autorité de son maître, ce Prélat voyoit souvent l'impératrice Richarde, peut-être avec un peu plus de familiarité qu'il ne convenoit. On l'accusa d'avoir un commerce criminel avec elle. Vis-à-vis d'un Prince pour qui le moindre soupçon en pareille matière devenoit un crime, l'accusation ne pouvoit manquer d'être funeste à Liudard. Il fut chassé ignominieusement de la Cour, & Richarde renvoyée dans un monastère, nonobstant les preuves qu'elle offroit de donner, & qu'elle donna en effet (r) de son innocence & même de sa virginité.

---

888.

Charles sans épouse, sans ministre, se vit presque aussitôt sans Empire, sans Royaume, sans sujets, sans un seul domestique pour le servir, sans pain. Il souffrit ce revers incroyable de fortune avec une patience plus qu'humaine, & une parfaite soumission aux ordres de Dieu; bénissant la Providence au comble de ses maux comme au faite de la grandeur. C'est dans ces heureuses dispositions que la mort l'enleva de ce monde le 12 janvier 888,

---

(r) Selon le Breviaire de Strasbourg, imprimé en 1484, Richarde fut revêtue d'une chemise cirée, aux quatre coins de laquelle on mit le feu, qui fut, dit-on, aussi-tôt miraculeusement éteint. On conserve cette chemise comme une Relique à l'abbaye d'Estival en Lorraine. Ce qui est certain, c'est que l'infortunée Impératrice se retira dans le Monastère d'Andelaw en Alsace, qu'elle avoit fondé, & qu'elle y passa le reste de ses jours dans une si grande piété, qu'elle a mérité d'y être, publiquement honorée, & comme Sainte, & comme Vierge. Voyez *Bolland. tome V, Septemb. p. 796.*

environ

environ dix mois après sa déposition. Il fut enterré avec honneur au monastère de Richenaw près de Constance. A sa pompe funèbre, plusieurs, dit un ancien Annaliste, virent le Ciel ouvert; preuve manifeste que ce Monarque étoit aussi agréable à Dieu qu'il avoit été méprisé des hommes.

---

ANNÉE  
888.

*Annal. Fuld.  
ad an. 887.*

Toutes les Couronnes dont on avoit vu sa tête surchargée, appartenoint incontestablement au prince Charles, troisième fils de Louis-le-Bègue, & l'unique descendant de Charlemagne en ligne directe; mais sa grande jeunesse servit encore de prétexte pour l'exclure même de la succession à celle de France: elle fut déferée à Eudes, comte de Paris, dans une assemblée tenue à Compiègne, où il reçut l'onction royale par les mains de Gautier, archevêque de Sens. Foulques, archevêque de Reims, que cette cérémonie regardoit comme Métropolitain, refusa d'en être le Ministre, parce que le fils de Robert-le-Fort, quelque belles qualités qu'il eût d'ailleurs, étoit étranger à la race de Charlemagne.

---

CHARLES III,  
dit le Simple,

*Chron. And.  
March. apud  
Labbe, Rec.  
hist. p. 577.*

Il fit plus: aussi bon François qu'excellent Evêque, il résolut de travailler de tout son pouvoir à faire passer le Sceptre dans la main de celui qui en étoit seul le légitime héritier. Tandis que Eudes étoit en Aquitaine occupé à

---

893.

Germanie, à quelques autres Princes, & au Pape même, pour les intéresser en faveur du jeune Monarque, & les exhorter à prendre sa défense contre l'usurpateur.

Des services si essentiels méritoient la plus grande reconnoissance de la part de Charles. Il nomma Foulques Archichancelier; il partagea avec lui le gouvernement de l'État, & lui donna, pour soutenir avec dignité ses nouveaux emplois, les abbayes de Saint-Martin de Tours & de Saint-Vaast d'Arras, outre celle de Saint-Bertin qu'il avoit déjà. Ces faveurs ne pouvoient être mieux placées. Foulques étoit d'une noblesse aussi illustre qu'ancienne, proche parent de Gui, duc de Spolette, & de Lambert son fils, qui furent l'un & l'autre Empereurs d'Occident. Dès son enfance il avoit été élevé dans l'église de Reims, & il y occupoit une place de Chanoine lorsque Charles-le-Chauve l'en tira pour l'appeler à la Cour. Il réunissoit toutes les qualités capables de l'y faire aimer & estimer; une belle figure, de l'éloquence, du savoir & beaucoup de sagesse. Après y avoir servi nos Rois pendant plusieurs années, la mort du célèbre Hinemar ayant rendu vacant le siège de Reims, il y fut élevé par les vœux unanimes du clergé & du peuple de cette église. La manière dont il le remplit lui acquit la plus brillante réputation. Les papes Étienne VI & Formose le consultoient volontiers, & faisoient cas de ses lumières. Il étoit aussi en grande liaison avec les empereurs Charles-le-Gros, Gui, Lambert & Arnoul. Mais s'il cultiva avec

*Hist. Litt.  
de la Fr. t. V,  
p. 688.*



tant de soin l'amitié de ce dernier, c'étoit principalement pour la ménager au roi Charles, dont la cause, quoique juste, avoit grand besoin de protection.

---

ANNÉE  
893.

En effet, Eudes qui avoit protesté à son couronnement, qu'ayant été nommé par Louis-le-Bègue tuteur du jeune Prince, il n'acceptoit le diadème que pour le lui conserver, ne paroissoit pas disposé à tenir sa parole : bien loin de céder le Trône à son pupille, il le lui disputoit les armes à la main, & toujours avec avantage. Charles désespérant de réduire par ses propres forces un concurrent si redoutable, prit la résolution de faire alliance avec les Normands, & de les appeler à son secours. Ce parti, qui pouvoit avoir les suites les plus funestes, fut hautement désapprouvé par l'Archichancelier. Il écrivit au Roi la lettre la plus forte pour l'en détourner. « Croyez-moi, lui marque-t-il, <sup>Flodoard.</sup> l. IV, c. v. ce n'est pas par de telles voies que vous parviendrez à « la Couronne. Au contraire, le Seigneur que vous irriterez » ne tardera pas à vous perdre. J'avois jusqu'à présent mieux « espéré de vous : mais je vois avec douleur que vous « écoutez de mauvais conseillers, qui cherchent à vous « enlever en même-temps & le Royaume de la terre & « celui du Ciel. Je vous conjure donc au nom de Dieu, « d'abandonner un dessein qui seroit la cause de votre « perte éternelle, & de m'épargner, à moi & à vos autres « fidèles sujets, un chagrin dont nous serions inconsolables. « Il seroit plus avantageux pour vous de n'avoir jamais vu « le jour, que de vouloir régner par la protection du «

ANNÉE 900. » démon, en vous alliant avec des payens. Si vous le  
 » faites, je vous déclare que non-seulement j'abandonnerai  
 » votre parti; mais que moi & mes suffragans nous vous  
 » excommunierons, vous & tous ceux qui vous demeureront  
 fidèles. » On aperçoit dans cette remontrance un zèle  
 qui va certainement au-delà des bornes. Elle arrêta néan-  
 moins le jeune Prince; & l'Archevêque par son activité  
 & ses prudentes négociations vint heureusement à bout  
 de l'affermir sur le trône, en lui ménageant un accom-  
 modement avec son compétiteur, dont la mort (f) le  
 rendit même bientôt seul maître de la Monarchie.

Mais autant que Charles gagna à la mort d'Eudes,  
 autant & plus encore il perdit peu de temps après à celle  
 de Foulques. Ce vertueux Prélat revenant un jour de  
 Compiègne où étoit la Cour, fut joint dans un bois  
 par Winomach seigneur de Lille, & quelques autres vaf-  
 faux du comte de Flandre, qui après l'avoir abordé avec  
 une apparence d'amitié & de respect, se jetèrent sur lui,  
 & le percèrent de plusieurs coups. Son corps, porté à  
 Reims, y fut reçu par les diocésains avec les plus grands  
 sentimens de vénération pour la mémoire de leur pasteur,  
 & d'indignation contre les auteurs de sa mort. En même-  
 temps qu'ils l'honoroient comme martyr (t), ils s'armèrent

*Annal. Met.  
 ad. an. 903.*

(f) Eudes mourut à la Fère, le 3 de Janvier 898, & fut enterré  
 avec les Rois à Saint-Denys.

(t) Le Martyrologe Romain fait mention de Foulques en cette  
 qualité, au 10 de Juin.

pour le venger. Hervé clerc du Palais, qui faisoit sous Foulques les fonctions de Notaire ou de Chancelier, ne fut pas plutôt assis sur le siège de cette Métropole, qu'il lança contre les meurtriers de son prédécesseur l'anathème le plus terrible. La sentence en fut prononcée le jour même de son ordination, & elle étoit tant au nom du nouvel Archevêque, qu'en celui d'onze autres Prélats qui se trouvoient alors à Reims. Il paroît que ce fut-là toute la justice qu'on fit *d'un attentat inouï*, disent les Évêques, *depuis les premières persécutions excitées contre les Apôtres & leurs successeurs*. Charles dont la majesté avoit été si indignement outragée dans la personne d'un Ministre à qui il étoit redevable du trône, & qui en étoit le plus ferme appui, ne put ou n'osa punir les coupables.

Il donna la charge d'Archichancelier à Anscheric, successeur de Gozlin dans l'évêché de Paris, & héritier de ses vertus guerrières. On voit dans le poëme d'Abbon, religieux de Saint-Germain-des-prés, le détail des belles actions qu'il avoit faites à la défense de cette capitale, assiégée pour la seconde fois par les Normands. La plus belle, sans contredit, est d'avoir dans une occasion particulière, sauvé la vie à plusieurs de ces barbares que les Parisiens étoient sur le point de massacrer, & qu'il auroit dû tuer lui-même, dit le Poëte. Heureusement la morale du moine n'étoit pas celle de l'Évêque.

Le temps approchoit où ces cruelles hostilités devoient finir. La France, qui depuis tant d'années gémissoit de

---

ANNÉE  
900.

*Flodoard.*  
*l. IV, c. 11.*

*Duch. t. II,*  
*p. 585.*

*Abbo de bello*  
*Parif. l. II,*  
*v. 439 &*  
*440.*

---

911.

---

ANNÉE

911.

voir ses plus belles provinces successivement ravagées par le fer & par le feu , députa de tous côtés au Roi pour le supplier d'acheter la paix à quelque prix que ce fût. Touché de ces représentations , Charles fit offrir au chef des Normands une partie de la Neustrie & sa fille Giselle en mariage , à condition qu'il se feroit Chrétien : condition que nos anciens Rois ne manquoient jamais de mettre aux mariages des princesses de leur Sang avec des Princes d'une autre religion. Rollon , c'étoit ce Chef, ne desiroit rien tant que de se faire un État en France : il accepta les propositions du Monarque. S'étant fait instruire par Francon , archevêque de Rouen , principal négociateur de ce fameux traité , il reçut le baptême , & son exemple fut suivi par la plupart de ses Soldats , qu'il étoit apparemment plus aisé de convertir que de vaincre.

---

912.

Un de ceux qui travaillèrent le plus à adoucir les mœurs féroces des Normands , & à jeter dans leurs cœurs des semences de Christianisme , fut Hervé , archevêque de Reims. Charles crut devoir récompenser son zèle en le faisant Archichancelier , à la place d'Anfcheric , mort peu de temps avant ce grand événement. Digne de cette charge par sa naissance , ses talens , ses services & ses vertus , Hervé ne méritoit pas moins la confiance du Monarque ; mais le Monarque l'avoit alors donnée toute entière à un homme d'une condition médiocre nommé Haganon , si jaloux de l'autorité qu'il

avoit sur l'esprit de son maître, que pour ne la partager avec personne, il mettoit des barrières insurmontables entre le Prince & les seigneurs de la Cour.

---

 ANNÉE

912.

Le nouvel Archichancelier ne prit d'abord aucune part aux mécontentemens que cette conduite du Ministre inspiroit à toute la haute Noblesse contre le Roi. Il se tint à Soissons une assemblée où Charles, après avoir essuyé les reproches les plus audacieux, se vit tout-à-coup abandonné de tout le monde. Le seul Hervé touché d'une compassion plus chrétienne que politique, lui demeura attaché, le recueillit, &, pour le dérober aux poursuites des factieux, le conduisit au château qu'il avoit à Chacrise, & de-là à Crugny, village du Rémois à une lieue de Fîmes. Pendant six mois que dura cette espèce d'exil du Monarque, le Prélat ne cessa de travailler à le rétablir dans l'estime & le cœur de la Nation. Quels éloges ne seroient pas dûs à sa fidélité, si elle se fût toujours montrée aussi inébranlable!

*Flodoard.*  
*l. IV, c. XV.*


---

 920.

Mais Charles avec qui on voulut bien s'accommoder, aux conditions qu'il renverroit son Ministre, & qu'il changeroit lui-même de conduite, n'ayant pas tenu sa promesse par rapport à Haganon, Hervé qui s'étoit rendu en quelque manière garant de sa sincérité, se laissa enfin emporter au torrent; il joignit ses troupes à celles des conjurés pour faire la guerre au Roi; il donna son suffrage pour le déclarer déchu du Trône, & y faire monter Robert; il sacra de sa propre main cet ambitieux

---

 922.

*Flodoard.*  
*Chron. ad*  
*an. 922.*

ANNÉE

922.

Duc dans l'église de Saint - Remi de Reims (*u*), & mourut trois jours après cette cérémonie, laissant par son infidélité une tache éternelle à sa mémoire.

*Mabill. Ann.  
Ben. t. III,  
p. 369.*

Un Savant critique a conjecturé que ce qui détacha l'archevêque de Reims du parti de Charles ; c'est que ce Prince, par une politique dont on ignore les vues, l'avoit dépouillé en 920 de la dignité d'Archichancelier, pour en revêtir Rotger, archevêque de Trèves. Mais outre qu'en 920 & même en 921, Hervé étoit encore autant que jamais dans les intérêts du Roi son maître, comme il paroît par le Concile qu'il tint cette dernière année à Trosly, à la prière & en la présence de Charles, il est fort probable que le titre dont fut décoré Rotger ne regardoit que le royaume de Lorraine, pour qui,

\* en 912.

*Nouv. Traité  
de Diplomat.  
t. V, p. 709.  
n. 1.*

*D. Bouquet,  
Rec. t. IX,  
p. 518.*

depuis sa réunion à la Couronne françoise \*, il y avoit un Archichancelier particulier. Nous voyons en effet, que Ratbode, qui avoit possédé cette dignité sous le règne de Zuentibold, continuoit de se dire archichapelain & grand chancelier de Charles en 913, temps où Hervé l'étoit incontestablement en France. Rotger, successeur de Ratbode dans l'archevêché de Trèves, lui succéda

---

(*u*) C'est ce que disent le P. Mabillon, & presque tous nos Écrivains modernes, à l'exception des Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France, qui (*T. VI, p. 184, n. 1*) assurent que ce fut encore Wautier ou Gautier, archevêque de Sens qui fit cette cérémonie. Mais quelle apparence que ce Prélat eût entrepris de faire une pareille fonction dans l'église de Saint-Remi de Reims !

aussi vraisemblablement dans la charge d'Archichancelier, mais pour la Lorraine seulement : ce qui n'avoit fait aucun changement à l'état & aux droits de l'archevêque de Reims.

---

ANNÉE  
922.

Le plus grand malheur de Charles ne fut pas de voir sa Couronne sur la tête d'un usurpateur ; ce fut de se voir lui-même entre les mains d'Herbert, comte de Vermandois, qui, oubliant sa naissance, l'honneur, la religion, l'humanité, le sacrifia honteusement à l'ambition d'un nouveau rival, Raoul gendre de Robert. L'indigne Comte fait dire au Prince fugitif qu'il est prêt à se déclarer pour lui avec tous ses vassaux ; il l'attire sur ce prétexte à Saint-Quentin, & dès qu'il est en possession de sa personne & de sa confiance, par la plus infame des trahisons, il le fait enlever secrètement & le retient prisonnier, d'abord à Château-Thierry, puis au château de Péronne, où il périt victime de la perfidie. Un détail plus circonstancié de ces accablantes disgrâces n'appartient point à cette histoire ; mais ce qu'elle doit faire remarquer, c'est la constance & les autres dispositions chrétiennes avec lesquelles l'infortuné Monarque les soutint : dispositions qui lui ont fait donner par quelques Écrivains le titre de Saint & même celui de Martyr. Le surnom de *Simple*, sous lequel on a accoutumé de le désigner, ne vient que de la facilité avec laquelle il se livra lui-même à ses malheurs. Il mourut le 7 octobre 929, & fut inhumé dans l'église de Saint-Fursi de Péronne.

---

929.

*Hugo Flavin.*

Il semble que la destinée de nos Rois qui ont porté

ANNÉE

929.

*Balz. in not.  
ad Lup.*

le nom de Charles, étoit de fonder des Chapelles dans leurs Palais. Nous avons vu les pieux établissemens que firent Charlemagne à Aix-la-Chapelle, & Charles-le-Chauve à Compiègne. Charles-le-Simple en fit un pareil à Attigny, maison royale sur la rivière d'Aisne dans le Rhételois, où il mit douze Chanoines. L'église de Saint-Clément de Compiègne est encore un monument de sa piété & de celle de Frederune son épouse. Il la dota de revenus considérables, à condition que Madalger, chapelain & confesseur de la Reine, en jouiroit sa vie durant.

LOUIS IV,  
dit d'Outremer.

936.

*Frodoard.  
Chronicon. ad  
an. 936.*

D'Ogive sa seconde femme, Charles laissoit un fils nommé Louis, que la Princesse sa mère, pour le soustraire à la fureur des factieux, avoit emmené en Angleterre à la Cour du roi Adelstan dont elle étoit sœur. Ce jeune Prince à qui le séjour de treize années dans cette île a fait donner le surnom d'*Outremer*, fut reconnu par les François pour le légitime héritier de la Couronne, & rappelé pour en venir prendre possession, d'abord après la mort de Raoul l'an 936. Hugues-le-Grand, comte de Paris, à la tête des principaux de la Nation, le reçut au port de Boulogne. On le mena à Laon, où il fut sacré le 19 juin par les mains d'Artaud, archevêque de Reims, en présence d'un grand nombre de Seigneurs & de plus de vingt Évêques.

940.

Cette cérémonie valut au Prélat qui en avoit été le Ministre, la dignité d'Archichancelier, le titre de Comte le droit de faire battre monnoie, &, ce qui lui étoit



très - nécessaire , la protection du Monarque pour se maintenir dans ces belles prérogatives. Artaud étoit un moine qu'on avoit tiré de son cloître pour l'élever sur le siège de Reims , occupé depuis quelques années par un enfant , contre toutes les règles canoniques. Mais cet enfant étoit fils du fameux & puissant Herbert , comte de Vermandois , qui s'étant déjà approprié le domaine de l'Archevêché , ne vouloit pas s'en dessaisir. De-là une guerre civile dans le sein de la France ; guerre aussi sanglante qu'opiniâtre , pendant laquelle les deux concurrents furent confirmés ou déposés tour-à-tour par Rome & les Conciles , qui se conformoient aux circonstances du temps. Artaud cependant qui avoit pour lui le Roi & les anciens canons , l'emporta enfin sur le jeune intrus par un jugement solennel rendu au concile d'Ingelheim en 948 , & soutenu des armes des rois de France & de Germanie.

ANNÉE

940.

La considération que Louis avoit toujours eue pour Artaud ne fit qu'augmenter depuis qu'il l'eut affermi sur son Siège. Il lui en donna une marque éclatante , en voulant qu'il fût parrain d'un de ses fils , honneur que nos Souverains faisoient alors rarement à des particuliers. Mais ce jeune Prince , nommé Louis comme son père , étant mort à Laon à l'âge de six ans , le Roi quitta cette ville où il faisoit sa résidence ordinaire , pour aller demeurer à Reims. En chemin il rencontra un loup , qu'il semit à poursuivre à toute bride ; il étoit presque aux portes de Reims lorsque son cheval broncha & le fit

954.

ANNÉE

954.

tomber si rudement qu'il en eut le corps tout froissé. On le porta au palais de l'Archevêque, où il mourut de sa chute le 10 de septembre 954. Il fut enterré dans l'église de Saint-Remi.

*Gesta Conf.  
Anleg. Spic.  
t. X, p. 437.*

On raconte de lui un trait qui peut servir à faire connoître son caractère. Foulques - le - Bon , comte d'Anjou , par une dévotion singulière pour Saint-Martin de Tours , avoit voulu être reçu chanoine de son église , & se faisoit honneur d'y assister en cette qualité aux offices divins , revêtu comme les autres Chanoines , se conformant à leurs cérémonies , lisant & chantant avec tant de grâce que personne ne l'égalait. Louis en fut témoin dans un voyage qu'il fit à Tours , & ne put s'empêcher d'en faire , avec ses courtisans , des plaisanteries qui scandalisèrent le dévot Comte. Comme celui-ci étoit savant pour son siècle , & que le Roi ne l'étoit ni ne se piquoit de l'être , il lui écrivit , pour se venger , la lettre la plus courte , & peut-être la plus hardie , qu'on ait jamais écrite à une tête couronnée : *sachez, Sire, lui marqua-t-il, qu'un Roi non-lettré est un asne couronné.* Louis eut la générosité de convenir de la justice du reproche : *vraiment il a raison,* répondit-il , *car aux Rois, Ducs & Comtes est science plus convenable qu'à leurs inférieurs & vassaux.*

LOTHAIRE.

Ce Monarque avoit associé de son vivant Lothaire , l'aîné de ses enfans , à la Couronne. Dans la même église où s'étoit faite la cérémonie des funérailles du père , l'archevêque Artaud fit deux mois après celle du sacre du fils , qui continua le Prélat consécuteur dans

la charge d'Archichancelier. Ainsi s'établit l'usage de revêtir de cette dignité les archevêques de Reims. Usage qu'ils ont voulu faire regarder dans la suite comme un droit attaché à leur siège, & qui ne venoit néanmoins que de ce que les derniers Rois de la seconde race n'ayant guère d'autres villes en propre que Laon & Reims, & y faisant communément leur résidence, ils prenoient pour leur premier officier ecclésiastique le Prélat qui occupoit le plus distingué des deux sièges. C'est pour cette raison qu'après la mort d'Artaud, arrivée en 961, Lothaire nomma encore Archichanceliers ses deux successeurs dans l'Archevêché, Odolric & Adalberon.

Ce dernier étoit fils de Geoffroi comte d'Ardenne, de qui sont descendus les ducs de la basse Lorraine. Il avoit été élevé dans le monastère de Gorze, où plusieurs enfans de qualité recevoient alors leur éducation, & il étoit sorti de cette école si instruit des sciences ecclésiastiques, qu'il passoit, selon le témoignage d'un Écrivain du temps, pour *un des plus savans hommes de toute la Belgique*. Revêtu des premières dignités de l'Église & de l'État, le goût des Lettres ne l'abandonna pas. Pour les faire refleurir à Reims où elles étoient entièrement déchues, il mit à la tête de l'école de sa cathédrale le célèbre Gerbert, dont nous aurons occasion de parler ailleurs; & il se servit en même-temps de sa plume pour les lettres que la charge d'Archichancelier le mettoit dans le cas d'écrire, tantôt aux Rois & aux Princes, tantôt aux Evêques & aux personnes les plus distinguées du Clergé.

ANNÉE

954.

969.

Gall. Christ.  
t. IX, col.  
57.Folcuin de  
Abb. Lob.

ANNÉE

984.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. VI, p. 445.*

*Gerbert,  
Epist. 57 &  
58, ap. Du-  
chesne, t. II,  
p. 503.*

Quelque capacité qu'eût Adalberon, il avoit besoin du secours d'un si habile Secrétaire, tant les affaires étoit épineuses alors, & les circonstances critiques, par les différends qui s'élevèrent entre les rois de France & de Germanie au sujet de la Lorraine; différends qui mirent plus d'une fois l'Archichancelier entre l'*enclume & le marteau*, comme il le dit lui-même. La prudence avec laquelle il s'y conduisit ne put empêcher qu'il ne se rendît suspect à son Souverain. Il y avoit dans le clergé de la Cour un de ses neveux, nommé comme lui Adalberon, qui faisoit sous ses ordres les fonctions de Chancelier & de Notaire. L'oncle cédant à cette inclination assez naturelle qu'on appelle *népotisme*, demanda pour lui l'évêché de Verdun à Othon III, roi de Germanie, aux intérêts duquel il étoit peut-être un peu trop attaché. Lothaire qui avoit envie de se ressaisir de la Lorraine sur ce Prince, par droit d'ouverture de fief, fut piqué de la démarche de son Archichancelier, & la regarda comme une espèce de félonie. Il fallut que l'Archevêque se justifiât; ce qu'il fit par une lettre pleine de protestations d'une fidélité & d'une obéissance inviolables. Il est à présumer qu'elles étoient sincères: le Roi lui-même en fut assez persuadé pour rendre au Prélat ses bonnes grâces.

LOUIS V,  
dit le Fainéant.

Mais Lothaire étant mort quelque temps après (x),

(x) Lothaire mourut à Reims, le 2 mars 986. Il fut enterré dans l'église de Saint-Remi, où l'on voit encore son tombeau. Adalberon annonçant sa mort à Ecbert, archevêque de Trèves, l'appelle *Francorum clarissimum fidus*.

Louis, son fils & son successeur, ne se vit pas plutôt maître du Gouvernement, qu'il reprit les soupçons que son père avoit conçus contre Adalberon. Il commença par exiger de lui un nouveau serment de fidélité; il essaya ensuite de le surprendre dans sa ville archiépiscopale, avec résolution de lui faire son procès comme traître à sa patrie & à son Roi. Après quelques combats entre ses troupes & celles de l'Archevêque, Louis se rendit effectivement maître de Reims, mais non de la personne d'Adalberon, qui trouva moyen de s'échapper & de sortir du Royaume. La brièveté de la vie du Monarque ne lui permit pas de pousser plus loin cette querelle. Il mourut de poison, à ce que l'on croit, à Compiègne, lieu de sa résidence ordinaire, le 21 mai 987. Son corps fut inhumé dans l'église qu'on appelle de *Saint-Corneille*, & sa mémoire est venue jusqu'à nous, flétrie par le surnom injurieux de *Fainéant*, *qui nihil fecit*. Non, dit un Moderne, qu'il eût vécu dans l'oïveté & les plaisirs, mais parce qu'il n'a rien fait de mémorable. Eh, que pouvoit donc faire un Prince âgé d'environ vingt ans, dans le court espace d'un an, deux mois & quelques jours qu'il a tenu le Sceptre!

En lui a fini la race des Carlovingiens, après avoir régné deux cents trente-six ans, & donné onze Rois à la France. Nous ne nous arrêterons pas à examiner en Politiques les causes naturelles qui ont précipité la chute d'une Maison, dont la puissance & la fécondité sembloient lui promettre un Empire aussi durable que glorieux,

---

ANNÉE  
986.

---

987.

*Velly, t. II,  
p. 241.*

---

**ANNÉE**

987.

Comme Chrétiens, contentons-nous d'adorer dans ce grand événement, la main invisible qui renverse les Trônes & dispose des Couronnes à son gré. Comme François, bénissons la Providence de l'élévation d'une nouvelle Famille, qui depuis près de huit cents ans fait la gloire & le bonheur de la Nation, & qui semble, dans les desseins de Dieu, destinée non-seulement à nous donner des Monarques jusque dans les siècles les plus reculés, mais encore à en donner aux autres peuples de l'Europe.

**HISTOIRE**



# HISTOIRE

## *ECCLÉSIASTIQUE*

DE LA

## COUR DE FRANCE.

---

### *LIVRE SECON D.*

LE Sceptre étoit déjà entré trois fois dans la famille de Robert-le-Fort, lorsque Hugues Capet entreprit de l'y fixer. Les circonstances étoient favorables. Il ne restoit des descendans de Charlemagne que Charles, duc de la basse Lorraine, & ce Prince étoit tombé dans une espèce de mépris. Hugues, au contraire, jouissoit de toute la considération que peut donner le plus haut degré de puissance, joint à de grandes qualités personnelles. Pepin dans une semblable position étoit parvenu à se faire Roi. Le duc de France prit le maire du Palais pour modèle, & il fut l'imiter.

---

ANNÉE  
987.

---

HUGUES-  
CAPET.

D'abord, comme lui, il songea à mettre la Religion de la partie. Il ne paroît pas, à la vérité, qu'il ait

*Tome I.*

U

ANNÉE

987.

*Chron. Cent.  
Spicil. t. IV,  
p. 524.*

consulté le Pape (a); mais on fit parler les Saints. Saint Valeri, disoit-on, lui avoit apparu en songe, pour lui commander de la part de Dieu de faire reporter ses reliques, & celles de Saint Riquier, dans les deux abbayes de Picardie auxquelles ces Saints ont donné leur nom; lui promettant aussi de la part de Dieu, que s'il étoit fidèle à exécuter les ordres du Ciel, *il régneroit sur la France lui & sa postérité jusqu'à la septième génération.* Hugues Capet, après avoir repris la ville de Montreuil \* sur Arnoul II, comte de Flandre, obligea effectivement ce Seigneur de restituer aux religieux de Saint - Valeri & de Saint - Riquier les corps de leurs saints Patrons, qu'Arnoul I.<sup>er</sup> son père leur avoit enlevés pour en enrichir son pays. Dans cette translation, le duc de France, pour marquer publiquement la vénération qu'il avoit pour Saint Riquier, porta sur ses épaules la châsse qui renfermoit les précieux restes de ce saint Abbé, marchant nus-pieds l'espace d'une lieue, jusqu'à l'église du monastère. Cette action édifiante lui gagna le cœur des peuples.

Il en fit une autre qui ne lui gagna pas moins le Clergé, & sur-tout les Moines. Par un abus auquel

---

(a) Il est probable néanmoins qu'il avoit mis le Pape dans ses intérêts; on en trouve la preuve dans la lettre que Hugues écrivit à Seguin, archevêque de Sens, & où il menace ce Prélat d'une sentence sévère de la part du Souverain Pontife, s'il ne lui prête incessamment le serment de fidélité que lui ont prêté les autres Evêques. *Gerbert, Epist. 107, apud Duchesne, t. II.*



avoient donné naissance les fréquentes incursions des Normands, les plus riches abbayes du Royaume étoient entre les mains des Seigneurs laïques, la plupart gens de guerre & mariés. Sous le nom de défenseurs & d'avoués, ils tenoient la place des anciens Abbés, & conservoient aux Religieux quelque chose de leurs possessions aux dépens de la meilleure partie. Non-seulement ils jouissoient de ces revenus pendant leur vie, mais ils les transmettoient à leurs enfans comme un bien patrimonial. C'est ainsi que Hugues avoit hérité des abbayes de Saint - Martin de Tours, de Saint-Germain-des-prés, de Saint-Denys & de Saint-Riquier, possédées par ses aïeux. L'usage ne lui parut pas un titre suffisant pour autoriser cet abus. Il remit généreusement tous ses bénéfices, permettant aux Moines d'élire des Abbés qui pussent rétablir dans leurs maisons la discipline régulière, tombée inévitablement sous l'anarchie des abbés laïques. A son exemple, la plupart des Grands se défirent pareillement des abbayes ou des terres, qu'eux ou leurs ancêtres avoient usurpées. Le Clergé rentré dans ses biens ne désira plus que de voir la piété de son bienfaiteur récompensée par l'accomplissement de la prophétie, & il y concourut de tout son pouvoir.

Ce fut à Noyon que Hugues se fit proclamer Roi. Il marcha aussi tôt à Reims, & y reçut l'onction royale des mains de l'archevêque Adalberon, le 3 de Juillet 987. On dit que depuis cette cérémonie, il ne voulut plus porter ni le sceptre, ni la couronne, pas même dans

ces jours solennels, où les Rois ses prédécesseurs ne paroissent en public qu'avec ces marques du pouvoir suprême (b); & la raison qu'on en donne, c'est que la prédiction dont nous avons parlé, portant que sa postérité régneroit *jusqu'à la septième génération*, il crut prolonger cet empire d'un degré en se privant lui-même des attributs de la royauté. *Il ne savoit donc pas, remarque judicieusement Mézerai, que le nombre de sept dans le langage divin, signifie l'étendue de tous les siècles.*

Le Palais, c'est celui où se tient aujourd'hui le Parlement, cette ancienne demeure de nos premiers Souverains, étoit devenu, sur la fin de la seconde race, la maison des comtes de Paris. Le nouveau Monarque continua de l'habiter. L'église qui porte le nom de Saint-Barthélemi étoit la chapelle de ce Palais. Nous avons dit ailleurs qu'on pouvoit en faire remonter l'origine jusqu'aux enfans de Clovis. Un Historien moderne ne la croit guère antérieure aux règnes d'Eudes & de Robert concurrens de Charles-le-Simple. Ce qui est certain, c'est que dès le milieu du dixième siècle, elle passoit, ainsi que nous l'avons observé, pour avoir été *anciennement* la chapelle de nos Rois. Hugues lui fit reprendre sa destination

*Dubois, Hist.  
Eccl. Paris,  
t. I, p. 556.*

---

(b) Au lieu de couronne, il se contenta, dit-on, d'une espèce de capuce ou chaperon, qui étoit alors la coiffure ordinaire; de-là, ajoute-t-on, lui est venu le surnom de *Capet*, que d'autres font venir du mot latin *capito*, qui signifie au propre une grosse tête, & au figuré un bon esprit.

primitive; avec cette différence, que ce n'étoient plus comme autrefois des Chanoines ou Clercs séculiers qui la déservoient, mais des Moines. Il avoit fait ce changement n'étant que duc de France. Voici quelle en fut l'occasion. Vers l'an 963, les Normands faisant dans la Bretagne les mêmes dégâts qu'ils faisoient partout où ils pouvoient pénétrer, Sauveur évêque d'Alet ou de Saint - Malo, l'abbé Junan & quelques autres ecclésiastiques Bretons, se réfugièrent à Paris avec les corps de leurs saints Patrons, qu'ils déposèrent dans l'église de Saint-Barthélemi. Deux ans après, comme ils se dispoient à s'en retourner dans leur province, avec leurs reliques, Hugues leur demanda le corps de Saint Magloire, dont il desiroit d'enrichir sa chapelle. Il l'obtint, & conçut aussitôt le dessein d'ériger cette chapelle en monastère, sous le nom du saint évêque de Dol. Pour cet effet, il en augmenta les bâtimens & les revenus; & après avoir transféré les Chanoines dans la chapelle de Saint-Nicolas, dite aujourd'hui de Saint - Michel, dans l'enclos du Palais, il mit à leur place des Moines avec un Abbé, qui, lorsque Hugues fut parvenu à la couronne, prit la qualité de chapelain du Roi.

Ces Moines y demeurèrent jusqu'en 1138, que se trouvant trop resserrés, & incommodés par la proximité du Palais, ils allèrent s'établir hors des murs de Paris, dans une chapelle, sous l'invocation de Saint-George, qui étoit de leur dépendance. L'église qu'ils quittèrent, reprit alors son ancien nom de Saint-Barthélemi, & devint

ANNÉE  
987.

*Toussaint,  
An. de Paris,  
p. 205 &  
207.*

ANNÉE

987.

*Ap. du Peyr.  
Antiq. de la  
Chap. p. 312.*

ensuite paroissiale (c). Mais en la quittant, ils ne voulurent pas perdre les droits que le séjour qu'ils y avoient fait leur avoit acquis. Louis VII donna en 1159 des lettres pour les y maintenir; & il conserva en particulier à l'Abbé la qualité de Chapelain des rois de France; voulant qu'en cette qualité il continue de jouir des quatre prébendes attachées à sa chapellenie, & que toutes les fois qu'il viendra à la Cour, lorsqu'elle sera hors de Paris, il soit regardé & traité comme Commensal de la maison du Roi (d).

Il ne faut pas néanmoins conclure de-là, comme a fait Du Peyrat, que l'abbé de Saint-Magloire a été l'archichapelain des premiers Rois de la troisième Race. Hugues laissa à cet égard les choses dans le même état où elles étoient avant lui. L'Archichancelier continua de représenter l'ancien Archichapelain, & d'être le supérieur & le chef de tous les Ecclésiastiques du Palais.

---

(c) Cette église a toujours conservé quelque chose de son origine. François I.<sup>er</sup> y fit rendre le pain-béni en 1531; & le Curé a été maintenu dans le droit d'exercer les fonctions Curiales dans l'enceinte du Palais, par Arrêt rendu le 19 Mai 1621, contre les prétentions de Messieurs de la Sainte-Chapelle. *Sauval, Antiquités de Paris, tome I, page 446.*

(d) On a vu dans le XVI.<sup>me</sup> siècle quelques Abbés de S.<sup>t</sup> Magloire, se faire encore honneur de cette ancienne prérogative. Gui de Montmirail, en 1510; Charles Boucher d'Orfay, en 1554; & Nicolas de Saint-Ouen en 1560, se qualifioient de *premiers Chapelains du Roi*. (*Voyez Gallia Christ. tome VII*). Les Lettres de Louis VII ne les autorisoient pas à prendre la qualité de *premiers*; mais on s'imagine quelquefois pouvoir ajouter à la lettre.

Ce premier Officier étoit le même Adalberon que nous avons vu disgracié & fugitif sous le règne précédent. Pour se l'attacher, le nouveau Roi lui conserva sa charge, l'honora de sa confiance, & lui donna une telle part dans l'administration des affaires publiques, qu'à la mort de ce Prélat, dit le fameux Gerbert son Secrétaire, *on auroit cru que le monde alloit retomber dans son premier cahos*. Expression hyperbolique, sans doute, mais qui doit nous faire juger de quel poids Adalberon étoit devenu dans l'État depuis la révolution. Il mourut le 23 de Janvier 988, pendant que Hugues faisoit le siège de Laon.

---

 ANNÉE

987.

*Gerbert,  
Epist. 152.*

S'il faut en croire le savant Moine que nous venons de citer, l'Archevêque, avant que de mourir, l'avoit désigné lui-même pour son successeur, & ce choix avoit été applaudi par tout le Clergé & une partie de la Noblesse de la province. Le Roi avoit alors d'autres vues. Parmi les chanoines de Laon étoit un jeune Ecclésiastique de mérite, & d'une naissance à pouvoir aspirer aux plus hautes dignités. C'étoit Arnoux, fils naturel du roi Lothaire, & neveu du Prince Charles, dont il avoit épousé les intérêts. Hugues essaya de le détacher du parti de son rival, en lui faisant offrir à cette condition l'archevêché de Reims. La tentation étoit trop forte; Arnoux n'y put résister: il accepta l'offre, promit & jura tout ce qu'on voulut; mais les promesses & les sermens furent presque aussitôt violés que proférés. A peine se vit-il installé à Reims qu'il se

---

 988.

ANNÉE

988.

lia de nouveau avec le duc de Lorraine, & lui ménagea dans la ville une intelligence qui le rendit maître de la Place. Hugues indigné de cette trahison, en demanda justice au Pape, & la fit demander par tous les Évêques suffragans de la Métropole. Dix-huit mois s'étant écoulés sans recevoir de réponse, il convoqua un Concile à l'abbaye de Saint-Basle pour procéder au jugement du coupable. Le malheureux Prélat y comparut, avoua sa perfidie, se reconnut indigne de l'Épiscopat, & rendit au Roi ce qu'il avoit reçu de lui, c'est-à-dire, l'anneau & le bâton pastoral, symboles de l'investiture; puis il se dépouilla de ses habits pontificaux, lut publiquement l'acte de son abdication, & consentit qu'un autre fût ordonné à sa place. Hugues & son fils Robert, déjà associé à la Royauté, jetèrent alors les yeux sur Gerbert, qui servoit de Secrétaire au Concile, & le firent élire archevêque de Reims.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. VI, p. 559.*

Il est temps de faire connoître cet homme célèbre, dont l'adroite politique se frayoit dès-lors insensiblement le chemin de la Papauté. Né en Auvergne de parens obscurs, il se fit Moine à Aurillac, monastère de la même province. Le desir de s'instruire lui fit naître celui de voyager, & il eut le bonheur de trouver des Supérieurs qui ne s'opposèrent pas à son goût. Le premier pays qu'il visita fut l'Espagne, où les Arabes avoient apporté quantité de connoissances cachées au reste de l'Europe. Il y apprit les Mathématiques & divers secrets, qui le firent passer pour un prodige de science,

science, ou, pour parler le langage de ce siècle ignorant, pour un forcier. D'Espagne il alla à Rome perfectionner & mettre à profit ses talens. Il s'y fit connoître à l'empereur Othon I.<sup>er</sup> qui l'honora de sa protection, & lui donna l'abbaye de Bobio. Obligé de sortir de ce monastère par les persécutions que lui suscitoient ses propres Moines, il se retira à la cour d'Allemagne, & y devint le précepteur du jeune Othon, fils de l'Empereur. Après avoir rempli cet emploi avec un zèle digne de la reconnoissance que lui a marquée dans la suite son Élève, il se rendit à Reims auprès de l'archevêque Adalberon qui le fit son Secrétaire, & lui confia, comme nous avons dit, la direction de l'école de sa Cathédrale. Là, parmi cette foule de disciples que lui attiroit de toutes parts sa réputation, il eut l'honneur de former aux Lettres & à la vertu Robert, fils de Hugues Capet. La générosité de ces deux Princes, le grand savoir de Gerbert, & plus que tout cela peut-être, son intrigue l'élevèrent sur le siège de cette illustre Métropole, &, conséquemment à l'usage établi depuis environ un siècle, le mirent en possession de la charge d'Archichancelier.

Il n'eut pas lieu de s'applaudir long-temps de ces grandes dignités. Le public qui ne se croit pas dans l'obligation de penser & de juger toujours comme les Rois, mit en parallèle la naissance d'Arnoux, qui étoit du sang de Charlemagne, avec la bassesse de celle du Moine auvergnat; la conduite du premier, qu'une

ANNÉE  
989.

*Gerbert,  
Epist. 10.*

*Mabill.  
Annal. Ber.  
lib. V, n. 28.*

*Gerbert,  
Epist. 38 et  
35.*

inclination naturelle, & par conséquent pardonnable pour un oncle malheureux, avoit jeté dans un labyrinthe, dont sa grande jeunesse ne lui avoit pas permis de voir le danger, avec le rôle odieux qu'avoit joué le second dans toute cette affaire. Car il faut remarquer qu'après la mort d'Adalberon, Gerbert, qui s'étoit flatté de lui succéder, voyant ses espérances frustrées, avoit pris le parti de s'attacher à Arnoux & de le servir, ainsi que son prédécesseur, en qualité de Secrétaire; que dans ce poste, qui le rendoit en quelque façon maître du cœur & de la main du jeune Prélat, bien loin de le retenir dans le devoir, il l'avoit encouragé à l'enfreindre, en se déclarant lui-même assez ouvertement pour le Prince Lorrain; qu'aussitôt néanmoins qu'il vit l'Archevêque coupable au point que son propre intérêt demandoit, il se déclara hautement pour le parti de Hugues, à qui il fut soupçonné avec fondement d'avoir tout révélé; qu'enfin non-seulement il abandonna Arnoux dans son malheur, mais il se rendit son accusateur, & se montra un des plus ardens à poursuivre sa condamnation. On aperçoit dans tout cela une trahison conduite avec art, un abus insigne de confiance de la part de Gerbert: on l'aperçut encore mieux dans le temps. Cependant il prenoit Dieu à témoin qu'il n'étoit coupable ni de brigue ni de délation. Il protesta qu'il comptoit si peu sur l'archevêché de Reims, qu'il se dispoisoit à quitter cette ville, & qu'on eut de la peine à le faire consentir à son ordination. S'attendoit-il qu'on l'en croiroit sur



sa parole ! On plaignit sincèrement Arnoux : on en vint bientôt à le croire innocent ; on agit pour le faire rétablir.

---

ANNÉE  
993.

Jean XV qui occupoit la chaire de Saint Pierre, s'y prêta d'autant plus volontiers qu'il ne croyoit pas qu'on pût sans son consentement déposer un Métropolitain & lui ordonner un successeur. Il commença par casser la procédure du concile de Saint-Basle, & interdit tous les Évêques qui y avoient trempé. En vain Hugues lui écrivit la lettre la plus respectueuse pour lui recommander son protégé ; en vain celui-ci fit usage de son éloquence pour déprimer l'autorité du Siège apostolique & des censures qui en émanent. Le Pape tint ferme ; les Évêques gardèrent l'interdit : Gerbert lui-même fut obligé de s'y soumettre. Un Légat se transporta ensuite sur les lieux ; il assembla un Concile à Mouzon, & un autre à Reims. Dans ce dernier Arnoux fut rétabli, & son compétiteur déposé.

Hugues avoit alors trop d'intérêt à ménager la Cour de Rome, pour s'opposer à ses volontés aussi fortement que Gerbert le desiroit. Cependant quelques égards qu'il crût devoir au Saint-Père, il ne put se résoudre à tirer le malheureux Arnoux de la prison, où il le retenoit à Orléans. Il porta même le ressentiment jusqu'à priver les archevêques de Reims de la charge d'Archichancelier, dont ils étoient en possession. Il est certain qu'ayant par son avènement au trône, enrichi le Domaine royal du duché de France, & faisant sa résidence ordinaire à Paris,

---

995.

---

ANNÉE  
995.

il n'avoit plus les mêmes raisons qu'avoient eu ses prédécesseurs, pour attacher au siège de Reims cette dignité. Renaud fils du comte Bouchard, qui faisoit à la Cour les fonctions de Notaire sous Adalberon, l'avoit exercée pendant les troubles occasionnés par les deux successeurs de ce Prélat. En 992, Renaud ayant été élu évêque de Paris, elle fut donnée à Roger jeune ecclésiastique du Palais, fils d'Eudes comte de Blois, & de Berthe de Bourgogne. Ce fut-là toute la vengeance que le Roi se crut permise.

---

996.

Ce Prince mourut à Paris le 24 d'octobre 996, & fut enterré à Saint-Denys; église qui est devenue depuis la sépulture commune de nos Souverains (e). On n'entreprendra pas de tracer ici le tableau d'un règne, dont la gloire & le bonheur effacèrent bientôt ce qu'il pouvoit y avoir d'odieux dans son principe. On dira seulement que, quoique assez court, il fut plein de beaucoup plus de bonnes œuvres que l'Histoire ne nous en apprend. Dans le peu qu'elle nous en a conservé, nous remarquerons celle-ci, qu'un Moderne \* a dérobée à Hugues pour en faire honneur à Robert son fils. Allant un jour à l'office du matin dans l'église de Saint-Denys, le Monarque surprit en son chemin deux personnes en faute. Aussitôt, pratiquant à la lettre ce que le grand Constantin avoit dit, qu'il feroit en pareille

*L'abbé Velly.*

*Helgaud vita  
Roberti, ap.  
Duchefne,  
t. IV, p. 70.*

---

(e) Tous, si on en excepte trois (Philippe I, Louis VII & Louis XI) y ont été inhumés.

occasion, il détacha son manteau, qui étoit de peaux très-précieuses, en couvrit les coupables, & courut aux pieds des autels demander à Dieu leur conversion. Après sa prière il appela le garde qui l'avoit accompagné, lui ordonna d'aller lui chercher un autre habit, & lui défendit sous de grièves peines de parler à personne de cette aventure. Ce seul trait peint un Roi pieux, sage & clément. Il n'est pas étonnant qu'avec de telles qualités, jointes d'ailleurs à beaucoup de courage & d'expérience dans la guerre, Hugues soit venu à bout de monter & de se maintenir glorieusement sur un trône auquel la naissance ne lui donnoit aucun droit.

On reconnut sans peine pour son successeur un Prince en qui on retrouvoit les mêmes vertus. Les commencemens de ce nouveau règne ne furent pas cependant sans quelques troubles. Robert avoit épousé Berthe sa cousine & sa commère, double empêchement qui demandoit une dispense, qu'on n'accordoit pas aisément en ce temps-là; mais de laquelle, sur l'avis de quelques Évêques, on avoit cru pouvoir se passer. Après la mort de Hugues-capet, la cour de Rome irritée contre celle de France, de ce qu'on retenoit toujours l'Archevêque de Reims dans les fers, ne parla plus du mariage du Roi que comme d'un scandale public, auquel il n'y avoit d'autre remède qu'une prompte séparation. Pour gagner le Pape, Robert se détermina à le satisfaire sur le premier article. Il rendit à Arnoux la liberté, le siège de Reims, tous les honneurs dont il avoit joui, même la

---

ANNÉE  
996.

---

ROBERT,  
dit le Pieux.

996.

---

997.

ANNÉE

997.

dignité d'Archichancelier (f). Cette complaisance ne produisit pas l'effet qu'il en espéroit. Grégoire V excité par Gerbert, qui se trouvoit alors auprès de ce Pontife, & qui ne pouvoit pardonner au Monarque, d'avoir abandonné ses intérêts dans l'affaire de l'archevêché de Reims,

998.

Gregoire V, dis-je, fut inflexible; il assembla en 998; un Concile à Rome, où il fut ordonné que *le Roi, qui a épousé Berthe sa parente contre les loix de l'Eglise, la quittera; qu'ils feront l'un & l'autre sept ans de pénitence, selon les règles Canoniques, le tout sous peine d'anathème; & qu'Archambaud, archevêque de Tours, qui a été le ministre de ce mariage incestueux, & tous les Evêques qui y ont consenti, seront suspendus de la communion jusqu'à ce qu'ils soient venus faire satisfaction au Saint-Siège (g).*

C'étoit la première fois que le souverain Pontife osoit fulminer une pareille censure contre un roi de France. Ce n'est pas que les prédécesseurs de Robert n'eussent souvent contracté des alliances bien plus répréhensibles.

---

(f) Arnoux ne fit presque point de fonctions de cette charge, son rétablissement ayant été plutôt une affaire de politique, qu'une sincère réconciliation de la part de Robert. Le P. Mabillon a publié dans sa Diplomatique un acte de l'an 1019, où le Prélat a souscrit comme Archichancelier; mais cet exemple est unique.

(g) Comment auroit-on menagé le Roi dans ce Concile? Gerbert en étoit l'ame. Il y assista & souscrivit le premier après le Pape, en qualité d'Archevêque de Ravenne, dignité à laquelle il étoit nouvellement promu. Son crédit étoit tel à Rome, que Grégoire V étant mort l'année suivante, il en devint le successeur, sous le nom de Silvestre II.

Qu'étoient les mariages de la plupart des monarques Mérovingiens, que de véritables concubinages ! On voyoit ces Princes prendre des femmes & les quitter à volonté, en avoir plusieurs en même temps, quelquefois même les deux sœurs ; & les Papes ne disoient mot. Manquoient-ils de zèle, ou regardoient-ils cette licence comme un privilège attaché à la royauté ? Non sans doute. Mais pleins de respect pour la majesté royale, ils laissoient à chaque Évêque le soin de réprimer les scandales qui se commettoient dans son diocèse (*h*), & ils se réduisoient eux-mêmes à la simple intercession. Ce ne fut que sous la seconde race que devenus plus puissans, ils commencèrent à faire sentir davantage les effets de leur sollicitude pastorale sur les têtes couronnées. L'habitude qu'on prit alors de les consulter dans toutes les affaires importantes, fit qu'ils se crurent autorisés dans la suite à donner des conseils, lors même qu'on ne leur en demandoit pas, & à user de menaces ou de peines, lorsqu'on ne leur obéissoit pas. Robert étoit trop religieux pour ne pas sentir le coup qu'on lui portoit. Mais son tendre amour pour la Reine, le point d'honneur peut-être & l'intérêt de sa gloire qu'il voyoit blessée, l'empêchèrent de déférer à la main qui le frappoit. Tous les Prélats qui avoient eu part à ce mariage, obéirent au décret du Concile ;

---

(*h*) S.<sup>r</sup> Germain, évêque de Paris, après avoir représenté plusieurs fois au roi Caribert le désordre dans lequel il vivoit, voyant ce Prince toujours sourd à ses remontrances, l'excommunia avec la prétendue femme Marcouefve.

ANNÉE  
998.

lui seul n'obéit pas. Alors, dit le cardinal Pierre Damien, *presque tous les évêques des Gaules, d'une voix unanime, excommunièrent l'époux & l'épouse. Ce qui remplit le peuple de tant de consternation & de frayeur, que de tous les courtisans, officiers & domestiques du Monarque, il ne lui resta que deux serviteurs pour lui fournir les choses les plus nécessaires à la vie : encore faisoient-ils passer par le feu les plats & les autres vases dont il s'étoit servi à table ; regardant comme souillé & abominable tout ce qu'il avoit touché. Fait singulier ; mais trop éloigné des principes, & sur-tout du caractère de la nation, pour qu'on puisse raisonnablement le croire sur la seule parole d'un Auteur ultramontain, peu instruit de nos maximes, ou intéressé à les combattre, crédule enfin, jusqu'à débiter sérieusement sur le même sujet les contes les plus ridicules (i).*

1000.

Robert étoit un bon cœur, capable d'une faute, comme forit tous les hommes, & plus que les autres hommes, les Grands de la terre ; mais incapable de s'y endurcir,

---

(i) Tel est celui de l'accouchement monstrueux de Berthe, qui, dit ce Cardinal, mit au monde un enfant *qui avoit le cou & la tête d'une oye*. Presque tous nos Historiens modernes regardent ce fait comme une fable ; & ils ont raison. Qu'est-ce qui a pu leur rendre l'autre plus croyable ! Au reste, il faut se souvenir que l'excommunication, même dans l'idée des Pères du Concile de Rome, ne nuisoit point à la souveraine puissance du Roi. Cela est évident par le huitième Canon, où il est dit, que Robert ne prendroit point la défense d'Étienne de Gevaudan, évêque du Puy, justement condamné & déposé, & qu'il favoriseroit au contraire le Clergé & le peuple du Velay, pour l'élection d'un autre Évêque, *salvâ sibi debitâ subjectione*.

ni d'entreprendre de la justifier, quand on la lui faisoit connoître. Il ne refusa d'écouter aucune des personnes que le Pape employa auprès de lui pour tâcher de le ramener. Le principal de ces négociateurs étoit Abbon abbé de Fleuri, homme de mérite, que cette commission fit comparer à Nathan. Ses remontrances eurent, en effet, le même succès que celles du Prophète. Le nouveau David s'humilia, fit une confession publique de son péché, & l'expia le reste de ses jours par toutes sortes de bonnes œuvres.

Le surnom de *Pieux* ou de *Dévoï* qu'on a donné à Robert, fait assez connoître que son caractère fut la piété. Il s'y livra avec une ardeur dont les exemples sont rares dans un rang tel que le sien. Outre quantité de prières qu'il faisoit en particulier, dit l'Historien de sa vie, & qu'il accompagnoit d'effusions de larmes & de fréquentes génuflexions, il assistoit tous les jours à l'office divin. Quelquefois on l'y voyoit parmi les chantres, avec une chape de soie, le sceptre à la main & la couronne en tête, chantant sa partie, & animant tout le chœur par sa voix ou par ses gestes. Zèle extraordinaire, sans doute, mais qu'il ne faut pas se hâter témérairement de condamner; s'il nous paroît aujourd'hui une petiteffe indigne d'une tête couronnée, alors on savoit l'allier avec la dignité qu'exige la majesté royale: ce n'est pas le seul secret que notre siècle ait perdu. Toutes les grandes fêtes de l'année, Robert communioit; & la nuit qui précédoit cet acte de religion, il la passoit à s'y préparer, sans se

ANNÉE  
1000.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. VII, p. 162.*

*Helgaud,  
ap. Duchesne,  
t. IV.*

ANNÉE

1000.

permettre le moindre repos. Ses voyages, lorsqu'il étoit obligé d'en faire, n'interrompoient ni ses prières ni ses dévotions. Quelque part qu'il allât, il faisoit porter un oratoire, en forme de tente, où il chantoit les louanges de Dieu avec ses clercs, & participoit aux divins mystères.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. VII, p. 229.*

Dans ses heures de loisir, il lisoit le psautier, il étudioit les matières liturgiques, il composoit des hymnes, des sequences, des répons; c'étoient-là ses délassemens, ses plaisirs. On lui attribue communément l'hymne, *Chorus novæ Jerusalem*; la prose de l'Ascension, *Rex omnipotens die hodiernâ*; celle de la Pentecôte, *Sancti Spiritus adsit nobis gratia* (k). Quelques-uns de ses répons sont encore chantés en plusieurs églises. Les plus connus sont, *Judæa & Jerusalem nolite timere*, pour le jour de Noël; *Cornelius centurio*, pour la fête de Saint Pierre; *O constantia Martyrum*, en l'honneur des Saints Martyrs. Tout le monde sait qu'il commença ainsi ce dernier, pour se délivrer des importunités de sa nouvelle épouse Constance, femme altière & impérieuse, qui vouloit absolument être le sujet de quelqu'une de ses compositions. Comme elle n'entendoit pas le latin, elle fut trompée par le premier mot, & crut que la pièce étoit en effet à sa louange. Dans ces différentes productions, qui ont fait donner quelquefois à l'auteur le titre de *Théologien*, &

---

(k) Duranti, Tritheme, le Cardinal Bona, l'abbé Archon & quelques autres lui attribuent aussi celle-ci: *Veni, Sancte Spiritus, & emitte calitûs*, &c. mais on la croit plus communément du Pape Innocent III.



celui de *plus docte des Rois*, on aperçoit, sinon le choix & la noblesse des pensées, du moins les sentimens d'une piété tendre & affectueuse.

---

ANNÉE  
1000.

A cette piété Robert joignoit les aumônes les plus abondantes. Tous les jours il nourrissoit trois cents pauvres, & quelquefois mille dans les lieux qui dépendoient immédiatement de la Couronne, comme Paris, Orléans, Dijon, Melun, Étampes, Auxerre & Avalon. Il ne voyageoit jamais qu'il n'en eût douze avec lui, en l'honneur des douze Apôtres; c'étoient comme ses gardes, & ses plus chers courtisans. Pendant le carême, quelque part qu'il se trouvât, il faisoit distribuer chaque jour à cent, & quelquefois à deux cents du pain, du vin & du poisson. Mais le Jeudi-saint, dès les neuf heures du matin, il servoit lui-même à genoux trois cents pauvres, à qui il donnoit des légumes, du poisson, du pain & un denier. Sur le midi, il en faisoit autant à cent pauvres clercs, donnant à chacun douze deniers. Enfin le soir, avant que d'aller à l'office, son clergé se rendoit processionnellement dans une salle, & après que le diacre avoit chanté l'évangile, le pieux Monarque se dépouilloit de ses habits royaux, & revêtu seulement du cilice qu'il portoit sur sa chair, il lavoit les pieds à cent soixante pauvres écoliers, les essuyoit de ses cheveux, & distribuoit à chacun d'eux une aumône de deux sous.

*Helgaud,  
ubi sup.*

C'est le premier de nos Rois à qui l'Histoire attribue cette pratique religieuse, usitée déjà dans l'Église depuis plusieurs siècles. Tous ses successeurs se sont fait un

ANNÉE  
1000.

*Du Peyrat,  
p. 776.*

devoir de l'imiter à pareil jour ; devoir qu'ils ont regardé comme si indispensable, que lorsqu'ils n'ont pas pu s'en acquitter par eux-mêmes, ils l'ont fait remplir ou par l'héritier présomptif de leur Couronne, ou par quelqu'autre prince de leur Sang. Ainsi en 1607, la Cour étant à Fontainebleau, Henri IV, indisposé, substitua en sa place le Dauphin son fils, âgé de cinq ans & demi, pour laver les pieds aux pauvres & les servir à table ; mandant à tous ses Officiers qu'ils lui déférassent les mêmes honneurs & services qu'à sa propre personne (1). Ainsi en 1611, Louis XIII malade de la petite vérole, chargea le prince de Conti de le représenter en cette cérémonie ; & en 1643, le même Louis XIII, malade de la maladie dont il mourut, donna la même commission à son fils Louis XIV, alors Dauphin, âgé seulement de quatre ans sept mois & quelques jours. Au siècle de Robert, le nombre des pauvres, à qui on lavoit les pieds, étoit indéfini. Dès le temps de Saint Louis, il étoit limité à treize ; & il est encore tel aujourd'hui. Mais ce qui est singulier, & dont j'avoue

---

(1). Louis de l'Hôpital, Marquis de Vitri, Capitaine des Gardes-du-corps de quartier, ayant été informé de cet ordre du Roi, alla aussitôt trouver Sa Majesté pour lui représenter qu'il n'avoit jamais été d'usage, sous aucun des Rois ses prédécesseurs, que leurs Capitaines des Gardes-du-corps servissent leurs enfans, & qu'il ne croyoit pas le devoir faire, sans en avoir un ordre exprès de Sa Majesté. Henri IV lui répondit : *Vous avez très-bien fait de me le demander, autrement vous auriez manqué à votre devoir, contre les loix de votre Charge. Allez, servez mon fils en cette action de piété, comme moi-même.* Voy. Hilarion de Coste, Éloges des Dauphins, p. 178.

que je ne comprends pas le mystère, c'est qu'à chacun de ces *treize* pauvres, le Roi sert *treize* plats, & donne une bourse où il y a *treize* écus.

---

ANNÉE  
1000.

Une autre vertu qui semble avoir aussi caractérisé le Monarque dont nous parlons, c'est la clémence. En voici un trait capable d'effacer, selon l'expression d'un moderne, tout ce qu'on nous raconte d'Auguste & de Trajan. Étant à Compiègne un jour de jeudi-saint, occupé des bonnes œuvres que nous venons de rapporter, il apprit que douze scélérats avoient formé le dessein de l'assassiner. On les arrêta, & pendant qu'on instruisoit leur procès, on les mit dans la prison du vieux palais bâti par Charles-le-Chauve, où, par son ordre, ils furent nourris des mêmes mets qu'on servoit à sa table. Le jour de Pâques, après les avoir fait confesser, il permit qu'on leur donnât la Communion; ce fut le gage précieux de leur grâce. Dès qu'il fut qu'ils avoient été condamnés au dernier supplice, il envoya dire aux Juges *qu'on ne pouvoit plus faire mourir ceux qui avoient eu le bonheur de manger le pain de vie.*

*L'abbé Velly,*  
*t. II, p. 330.*

*Helgaud, ubi*  
*sup. p. 67.*

A ce fait, plus que suffisant pour peindre le cœur généreux de Robert, nous croyons devoir en joindre un autre, arrivé au même lieu, & qui intéresse particulièrement l'histoire de son Clergé. Dans le grand nombre d'ecclésiastiques qui le composoient, il y en avoit de la plus illustre naissance, comme Roger, dont on a parlé, & Theudo, l'un & l'autre parens du Roi. Plusieurs avec la naissance réunissoient une éminente vertu, comme

ANNÉE  
1000.

*Helgaud,*  
*p. 66.*

Hervé trésorier de Saint-Martin de Tours, & Thierry mort évêque d'Orléans, où il est honoré d'un culte public. Mais quelques-uns aussi n'avoient ni naissance, ni vertu. Tel étoit un Lorrain nommé *Ogger*, qu'on avoit reçu comme par charité dans une compagnie si honorable. Ayant un soir accompagné le Prince à la Chapelle, avec quelques autres clercs portant des flambeaux, ce malheureux s'approcha de l'autel, & croyant n'être vu de personne, il en enleva un chandelier qu'il cacha sous sa robe. Dès le lendemain on s'aperçut du vol. La reine Constance, d'un caractère aussi violent & cruel que celui de son auguste époux étoit modéré & compatissant, fit beaucoup de bruit. Elle s'emporta contre les sacristains, & les menaça de faire punir sévèrement leur négligence, s'ils ne découvroient le voleur. Robert le connoissoit; il avoit tout vu de l'endroit où il s'étoit retiré pour prier. Craignant pour lui les perquisitions qu'on faisoit, & sur-tout la colère de la Reine, il le fit venir, & lui dit avec douceur : *Mon ami, sauvez-vous au plus tôt de peur que Constance ne vous perde. Ce que vous avez pris pourroit vous suffire pour votre voyage : néanmoins je veux bien y ajouter encore quelque chose.* Il lui donna une somme d'argent, lui recommandant d'être à l'avenir plus honnête homme. *O mon cher Theudo,* dit-il quelques jours après à ce chapelain qui avoit l'honneur d'être son parent & son ami, *ne soyez plus en peine du chandelier, il n'est pas perdu ; Dieu en a disposé en faveur de quelqu'un qui en avoit plus besoin que nous. Tout ce que nous avons ne doit-il pas être au service des indigens ?*

Ce n'est pas la seule faute de cette espèce qu'on ait pu reprocher à ces clercs, tant l'ivroie s'y trouvoit mêlée avec le bon grain. A Compiègne encore, le jour de la Pentecôte, pendant qu'on faisoit la cérémonie du couronnement du prince Hugues, fils aîné du Roi, un autre de ces ecclésiastiques déroba un cerf d'argent, auquel étoit joint un petit vase de corne, où l'on mettoit le vin pour le sacrifice de la messe. C'étoit un présent qui venoit de Richard, duc de Normandie, & Robert aimoit à voir qu'on s'en servît dans les grandes solennités. Mais quelque plaisir que lui fît ce meuble, l'honneur du coupable dès qu'il le connut lui devint bien autrement cher.

---

 ANNÉE

1017.

*Helgaud,**p. 69.*

Ce bon Roi cependant, si indulgent pour les criminels qui n'en vouloient qu'à sa personne ou à ses biens, étoit d'une sévérité extrême à l'égard de ceux qui attaquoient la religion. On découvrit à Orléans une nouvelle secte de Manichéens, d'autant plus dangereuse que ses deux principaux chefs, Étienne & Lisoie, étoient en grande réputation de doctrine & de vertu. Le premier Écolâtre de Saint-Pierre-le-puellier, avoit été confesseur de la reine Constance, & le second chanoine de Sainte-Croix, avoit aussi tenu un rang à la Cour, & y conservoit beaucoup d'amis. La contagion commençoit à se répandre, lorsque Robert en fut informé. Il accourut en cette ville, accompagné de plusieurs Prélats, & ayant fait investir le lieu où se tenoit l'assemblée des hérétiques, ils furent tous arrêtés & conduits devant les Évêques

---

 1022.
*Spicileg.**t. II, p. 670.*

---

**A N N É E****1022.**

dans l'église de Sainte-Croix. Là interrogés sur leur créance & leurs pratiques, les deux chefs après avoir employé d'abord quelques artifices pour s'échapper, s'expliquèrent enfin, & dévoilèrent des mystères d'iniquité, que jusque-là ils avoient cachés aux yeux du public avec le plus grand soin. On disputa en vain depuis le matin jusqu'à trois heures du soir pour les ramener; aux raisons on fit aussi inutilement succéder les menaces: leur obstination causa leur perte. Maîtres & disciples, tous, à l'exception d'un ecclésiastique & d'une religieuse qui firent abjuration, furent condamnés à être brûlés vifs. Comme on les faisoit sortir pour les conduire au bûcher, la reine Constance qui étoit restée à la porte de l'église pour contenir le peuple, voyant passer ces malheureuses victimes du fanatisme, fut si indignée contre son ancien confesseur, qu'elle lui creva un œil avec le bâton ou canne qu'elle tenoit à la main, suivant un usage des dames de ce temps-là. Action bien peu sée à une Reine, & que le zèle qui l'animoit ne fera jamais excuser.

---

**1029.**

Il en coûta, sans doute, au Monarque pour ordonner une pareille exécution dans un lieu où il n'auroit voulu laisser que des traces de ses bienfaits. Orléans l'avoit vu naître, baptiser, couronner. Ces circonstances lui avoient inspiré pour cette ville une prédilection qui lui en rendoit le séjour agréable, & lui faisoit trouver un plaisir singulier à contribuer à sa décoration. Parmi les pieux édifices, dont il l'enrichit, on remarque le célèbre monastère de

*Helgaud,*  
*v. 73.*

Saint-

Saint-Aignan , qu'il fit dédier avec tant de pompe , & à qui , outre les riches présens qu'il lui fit alors , il laissa dans la suite sa chapelle , c'est-à-dire , dix-huit belles chapes , deux livres d'évangiles couverts d'or , deux autres couverts d'argent , un missel garni d'ivoire & d'argent , douze reliquaires d'or , un autel d'or & d'argent au milieu duquel étoit un onyx , trois croix d'or , dont une pesoit sept livres , & cinq cloches , dont la plus grosse qu'il avoit fait baptiser & nommer de son nom , étoit du poids de deux mille six cents livres.

Cette ville , au reste , quelque privilégiée qu'elle ait été , n'épuisa pas la source des fondations religieuses de Robert. Dans la petite étendue de ses États , & avec des revenus assez bornés , plus de trente , tant églises que monastères , lui dûrent leur existence ; sans compter une infinité d'autres dont il fut le bienfaiteur. Les plus considérables sont Saint-Germain-l'Auxerrois à Paris , Saint-Rieul à Senlis , Sainte-Marie d'Étampes , Notre-Dame de Melun , & Notre-Dame de Poissi. A l'exemple du Roi , les seigneurs de la Cour , tous les Grands du Royaume s'empressoient de mériter le titre de Fondateurs. C'étoit , dit un moderne , la dévotion du temps. *L'abbé Velly.*

Une autre dévotion aussi fort à la mode alors , c'étoient les pèlerinages. Robert en fit un à Rome \* , où il se fit accompagner de plusieurs Évêques & des principaux de son clergé. Son unique motif étoit de visiter le tombeau des Saints Apôtres. Cependant , comme le hasard voulut

\* En 1018.

ANNÉE

1029.

*Chron. Odor.  
ap. Duchesne,  
t. II, p. 639.*

que la reine Berthe (*n*), qu'il avoit été contraint de répudier, y allât en même temps; on publia aussitôt que c'étoit une partie faite pour solliciter de concert auprès du Saint-Père la révocation de la sentence, qui avoit cassé leur mariage; & il n'en fallut pas davantage pour causer de vives alarmes à la reine Constance. Dans l'accablement où la jeta son inquiétude, celle-ci s'endormit un soir, & vit en songe un homme vénérable revêtu d'habits pontificaux, qui lui dit qu'il se nommoit Savinien, & qu'il l'assuroit de la part de Dieu, que le malheur qu'elle craignoit n'arriveroit point. Consolée par cette vision, elle fit venir le lendemain matin tous les clercs du Palais, & leur demanda s'ils connoissoient dans la province ou aux environs, un évêque appelé Savinien. Thierrî, l'un de ces clercs, prenant la parole lui répondit, que Savinien étoit l'Apôtre & le premier évêque de Sens, que son corps y reposoit dans le monastère de Saint-Pierre; & que si elle alloit dévotement se présenter à son tombeau, elle ne devoit pas douter qu'il ne tînt la promesse qu'il lui avoit faite. La Princesse suivit cet avis. Elle se rendit à Sens avec son fils Hugues, baigna de ses larmes le tombeau du Saint, & fit faire une châsse magnifique pour renfermer ses reliques, chargeant de ce travail le moine Odoranne, de qui nous tenons cette anecdote. Le retour du Monarque qui suivit de près, vérifia la prédiction. Constance même, si nous en croyons

---

(*n*) Elle conserva toujours le titre de *Reine*.



le Chroniqueur que nous venons de nommer, se vit alors pleinement assurée, non-seulement du trône, mais encore du cœur de son époux.

ANNÉE

1029.

1031.

Non content d'avoir révééré dans la capitale du monde chrétien les restes précieux des premiers fondateurs de la Religion, Robert voulut encore parcourir tous les lieux de dévotion les plus célèbres de son Royaume, pour y rendre ses pieux hommages aux Saints, qui en sont comme les Anges tutélaires. Il employa à ce voyage le carême de l'an 1031. Il visita à Bourges l'église de Saint-Étienne, à Souvigni le tombeau de Saint-Mayeul, à Brioude celui de Saint-Julien, à Castres celui de Saint-Vincent, à Conques celui de Sainte-Foy, à Toulouse celui de Saint-Saturnin, à Pamiers celui de Saint-Antonin, au monastère de Saint-Gilles celui de ce saint Abbé, à Aurillac celui de Saint-Geraud, faisant à toutes ces églises de riches présens, & par-tout d'abondantes aumônes aux pauvres.

*Hist. de  
l'Égl. gallic.  
tome VII,  
pag. 247.*

Tant de bonnes œuvres furent, dit-on, récompensées par le don des miracles. Les malades & sur-tout les ulcérés se trouvoient en foule au passage de ce saint Roi. Il ne dédaignoit pas de les panser lui-même; & la *Puissance divine avoit attaché à ses mains royales une telle vertu, qu'en touchant ces malheureux, & faisant le signe de la croix sur leurs plaies, il les guérissoit.* On reconnoît-là le privilège accordé aux rois de France, de guérir les écrouelles en touchant ceux qui en sont infectés. Privilège singulier, qui jusqu'à nos jours a passé pour très-réel

*Helgaud,  
p. 77.*

ANNÉE  
1031.

dans l'esprit non-seulement des François, mais des étrangers même les moins suspects d'adulation à l'égard de nos Souverains (o).

D. Thom.  
de Regim.  
Princip.

Mabill. Aët.  
SS. ord. Ben.  
seculo IV,  
part. II.

On sera peut-être curieux de savoir à quoi a été attribuée la concession d'un don si extraordinaire. Les uns ont cru, avec le docteur Angélique Saint-Thomas, qu'il venoit de l'huile céleste dont nos Monarques sont oints à leur sacre. D'autres ont pensé qu'il avoit été obtenu à nos Rois par Saint-Marcoul, abbé de Nanteuil, mort vers le milieu du VI.<sup>me</sup> siècle, & invoqué lui-même pour cette maladie; & c'est, ajoutent ceux-ci, en reconnaissance de cette grâce, qu'au retour de Reims, après leur sacre, ces Princes vont faire une neuvaine à son église de Corbeni. Les registres de la Chambre des Comptes font foi de la vérité de ce pèlerinage depuis Saint-Louis. Lorsque la saison ou la difficulté des chemins n'a pas permis de le faire, comme il est arrivé aux deux

---

(o) Je n'en citerai qu'un. Valdesius, auteur Espagnol, dans son livre de *dignitate Regum Regnorumque Hispaniæ*, où il s'efforce d'enlever à nos Rois toutes leurs prérogatives, dit en parlant de celle-ci: *Non desunt qui detrahere gloriæ Gallorum velint, id evenire dicentes occasione aëris gallici curandis strumis salubris, & ita omnes aërem mutantes, & ad regionem Galliæ venientes, valetudinem recuperare. Sed ego sentio id accidere gratiâ concessâ à Deo Optimo Maximo ejus obsequio deditis Regibus Galliæ & Fidelibus, præsertim D. Ludovico; adeo quòd in oppido Poblete & in regione Hispana Cataloniæ, ubi brachium veneratur D. Regis Ludovici, quos laborantes strumis tangit brachium illud, ad sanitatem reducit.*

derniers sacres , on a porté la châsse du Saint dans l'église de l'abbaye de Saint-Remi de Reims , où le Roi s'est rendu en cérémonie pour y commencer une neuvaine , qui a été continuée par un de ses Aumôniers. Il y a encore à Corbeni une confrairie célèbre , dont on rapporte l'institution à Saint-Louis , & dans laquelle ce Saint Roi & ses successeurs n'ont pas dédaigné de s'enrôler. Elle a pour chef un Officier appelé anciennement *Roi* , aujourd'hui *Maître des Merciers* , à qui ont été accordés plusieurs droits & privilèges ; à la charge de fournir au grand Chambellan de France le joyau ou pierre précieuse que les Rois offrent à Saint-Marcoul. Par des Lettres de François I.<sup>er</sup> de l'an 1542 , il est ordonné que Louis de Gournai , jouira de ces droits , *en faveur , y est-il dit , & contemplation du présent & joyaulx qu'a de coustume nous faire notre grand Chambrier de France , au retour de notre sacre de Reims , & allant à l'église de Monsieur Saint-Marcoul de Corbeny , où nous & nos prédécesseurs avons coustume aller faire nos oblations , & reverer le précieux corps dudit Saint-Marcoul , pour le très-excellent & recommandable privilège de la guarison des escrouelles , qu'il a plu au Créateur miraculeusement impartir à nous & à nos predecesseurs , par le toucher & le signe victorieux de la Croix , par le moyen duquel survient ladite guarison.*

Quoi qu'il en soit de l'origine de cette prérogative , l'usage en est constant depuis le règne de Robert. Un Auteur qui écrivoit en 1085 , parlant des écrouelles , les nomme *le mal du Roi*. Preuve qu'on croyoit dès-lors

---

ANNÉE  
1031.

Gall. Christ.  
tom. IX, col.  
249.

Mabill. Act.  
SS. ord. Ben.  
sæculo IV,  
part. II,  
p. 517.

ANNÉE

1031.

*Lib. de pign.  
SS. p. 331.*

\* LOUIS VI.

\* PHILIPPE I.

que nos Rois en guérissent; de même qu'on nomme le mal Saint-Antoine, le mal Saint-Éloi, les maladies pour la guérison desquelles on invoque ces Saints. Guibert, abbé de Nogent, autre Écrivain, qui florissait vers le même temps, appelle ce privilège de nos Rois, un *prodige coutumier & ordinaire*. *J'étois présent*, ajoute-t-il, lorsque notre roi Louis \* touchoit les malades qui accouroient à lui de toutes parts, & faisoit sur eux le signe de la Croix; & j'aiderois à écarter la foule, de peur qu'il n'en fût accablé.

Philippe \* son père avoit aussi glorieusement exercé cette grâce du Ciel; mais étant tombé dans quelques fautes, il la perdit. Je ne dirai rien de ce qui se passe à cet égard chez les autres rois: mais je ne trouve point que le roi d'Angleterre ait jamais osé essayer un pareil miracle. Tooker & les autres Auteurs de sa nation, qui ont prétendu que la guérison des écrouelles étoit une prérogative de la Couronne Anglicane, qui n'avoit passé à celle de France que par une espèce d'émanation, auroient eu de la peine à réfuter ce témoignage. Il a d'autant plus de force, que l'ouvrage d'où il est tiré, est un vrai Traité de critique, où les faux miracles, & ceux qui les publient, ne sont nullement épargnés.

*Annal. du  
règne de Saint  
Louis, p. 243.*

Saint Louis, disent ses Historiens, touchoit journellement après la messe les malades des écrouelles: *de laquelle* *enfermeté*, c'est Guillaume de Nangis qui parle, *notre Sires* *a donné especial grâce de garir aux roys de France*. Mais, ajoute-t-il, *li bons Roys Loys vout avoir, & ot une manière* *autre de touchier que si devancier: car il accoustuma que en*

*disant les paroles (p) il faisoit toujours le signe de la sainte-croix sur la maladie.* En cela, quoiqu'en dise l'Annaliste, Saint Louis ne faisoit rien de nouveau. C'étoit la pratique des Rois qui l'avoient précédé, comme c'a été celle de tous ses successeurs.

---

ANNÉE  
1031.

On conserve à Genève des tablettes, où parmi plusieurs choses, concernant les aumônes de Philippe-le-Bel, on lit que les malades affligés de ce qu'on appeloit *le mal du Roi*, venoient trouver ce Prince dans les lieux où il étoit; prêtres, moines, religieuses, ils y accouroient de toutes les provinces du royaume, sur-tout de celles du midi, & même de l'Espagne. *J'y en ai remarqué*, dit l'abbé le Beuf, *un grand nombre d'Italie, comme de Milan, de Véronne, de la Romagne, de la Toscane, de la Marche-d'Anconne, de Pérouse, de Plaisance, &c.*

*Mémoires de  
l'Acad. des  
Belles-Let.  
tome XX,  
p. 307.*

Charles VIII étant à Rome en 1495, après avoir ouï la messe en un lieu dit *la chapelle de France*, y toucha & guérit les malades des écrouelles; *dont ceux des Italies, voyant ce mystère, ne furent onc si émerveillés.* François I.<sup>er</sup> en

*Cont. de  
Monstrelet,  
t. II, fol 89, v.*

---

(p) Ces paroles sont : *le Roi te touche, Dieu te guérit.* Il y a apparence qu'elles étoient telles, ou à peu près, du temps de S.<sup>t</sup> Louis. Les Rois les transmettoient eux-mêmes à leurs enfans. Philippe-le-Bel approchant de sa mort, dit du Tillet, fit appeler Louis-Hutin son fils aîné, l'instruisit & apprint la manière de toucher lesdits malades, lui enseignant saintes & devotes paroles qu'il avoit accoustumé dire en les touchant, *le prescha de sainteté de vie pour faire cet attouchement; lui remontrant, que selon l'Escripture, Dieu n'oyt & n'exauce les vicieux, & par eux ne fait miracles.* Recueil des Rois de France, p. 273.

ANNÉE

1031.

Marcel, *Hist.*  
de la Monar.  
franç. t. IV,  
p. 335.

Dictionnaire  
de Trévoux,  
au mot  
écrouelles,

fit autant à Boulogne en 1515. Et ce même Prince passant par Barcelone, Valence & autres villes d'Espagne, tout prisonnier qu'il étoit, on lui présenta un si grand nombre de malades, *que oncques en France il n'y eut si grande presse.* Ce n'est pas peu dire. Le concours y étoit encore si grand sur la fin du xvi.<sup>e</sup> siècle, qu'un Espagnol nommé Jacques Moyen ou Moyon, domicilié à Paris, demanda en 1576, à Henri III, la permission de bâtir dans un faubourg un hôpital pour les écrouelleux, qui, dans le dessein de se faire toucher par le Roi, arrivoient en foule des provinces & des pays étrangers à cette capitale, où ils n'avoient aucune retraite : projet, dit-on, que les désordres des guerres civiles firent échouer. Ce qu'on voyoit dans les siècles précédens, on l'a vu dans celui où nous vivons. Ne citons qu'un exemple. Lorsque Louis XV fit, après son sacre, cette cérémonie royale, il s'y trouva plus de deux mille malades de toutes nations, parmi lesquels les Espagnols, suivant un ancien usage, tinrent le premier rang. Nous laissons au lecteur sage & éclairé, à tirer de tout ceci la conclusion qu'il jugera à propos. Mais si l'on croit difficilement aux miracles dans notre siècle, il est encore plus difficile de se persuader que pendant plus de sept cents ans, tant de milliers d'hommes soient venus de si loin, uniquement pour recevoir une aumône de trente ou de quinze sous qu'on a coutume de leur distribuer (q). Robert

---

(q) Suivant les comptes des aumônes de Louis XIV, elle est de trente

Robert après une sainte vie tomba malade à Melun, & attendit la mort sans la craindre. Durant sa maladie il prenoit fréquemment, selon sa pieuse coutume, de l'eau bénite, & faisoit le signe de la croix sur son front, sur ses lèvres & sur sa poitrine, en l'honneur des principaux Mystères du Sauveur, dont la méditation adoucissoit ses peines & le consolait. La fièvre ayant augmenté, il demanda le saint Viatique, qu'il reçut avec les sentimens de la piété la plus tendre. Muni de ce précieux gage de l'immortalité, il expira le 20 de juillet de l'an 1031. On porta son corps à Saint-Denis, où il fut enterré auprès du Roi son père, sans épitaphe ni autre ornement. Mais il eut un éloge funèbre bien sincère & bien éloquent. Ce furent les pleurs & les regrets de son peuple. De tous côtés, dit l'ancien Auteur de sa vie, on entendoit les soupirs & les sanglots, principalement des pauvres & des orphelins, des veuves, des clercs & des moines. D'autres faisant comparaison de son règne avec les règnes précédens, & avec ce qu'ils avoient à craindre de celui qui devoit suivre, se disoient les uns aux autres: *hélas, nous avons perdu un père qui nous gouvernoit en paix. Nous étions en sûreté & nos biens aussi, & nous ne craignons personne.* Tels sont les trophées qui décorent le tombeau des Rois pacifiques. Sont-ils moins glorieux que des victoires!

ANNÉE  
1031.

Helgaud,  
p. 78.

---

trente sous pour les Étrangers, & de quinze pour les naturels François. Le grand Aumônier la distribue à chaque malade, après qu'il a été touché, en lui disant: *priez Dieu pour le Roi.*

Tome I.

A a

ANNÉE

1032.

HENRI I.

\* Le 14 mai  
1027.*Mabill. de  
Re diplom.  
l. II, c. XI.**Gall. Christ.  
tom. VII,  
col. 228.**Recueil des  
hist. de Fr.  
t. XI, p. 572,  
n.*

La Couronne passa sur la tête de Henri, sacré depuis environ quatre ans \*. Sous ce nouveau règne on vit reparoître le nom d'Archichapelain, effacé depuis si long-temps par celui d'Archichancelier. Mais qu'il avoit dégénéré de son ancienne grandeur ! Celui qui le fit revivre est Baudouin, chapelain du roi Robert, d'abord Sous-chancelier sous Arnoux, puis Chancelier en titre après la mort de ce Prélat, en 1023. Se voyant confirmé dans la possession de cette dignité par le successeur de Robert, il crut pouvoir se faire honneur des noms relatifs aux fonctions qu'elle lui donnoit le droit d'exercer : de sorte que dans les actes il se qualifioit indifféremment tantôt d'Archichapelain, tantôt de Chancelier. Quelques Savans ont écrit, que Baudouin fut élevé vers l'an 1044 sur le siège épiscopal de Noyon, & qu'alors il fut remplacé dans la charge qu'il avoit à la Cour, par Alard qui prit aussi quelquefois la qualité d'Archichapelain. Ce qui est certain, c'est qu'en 1047, Baudouin, *Chancelier du palais de Henri roi des François*, fit en faveur de l'église de Saint-Prix en Vermandois sa patrie, une donation qui est soufcrite par Baudouin, évêque de Noyon, comme témoin, & par Baudouin *archichapelain*, comme donateur : ce qui ne permet pas de douter, qu'on n'ait confondu deux personnes très-distinctes (r). D'ailleurs il ne paroît

---

(r) La distinction des deux Baudouins est encore clairement marquée dans la charte de dotation du Chapitre de S.<sup>t</sup> Pierre de Lille, où ils ont signé, l'un comme témoin, l'autre comme Chancelier. *Recueil des Hist. de Fr. t. XI, p. 345, n.*



pas que Henri ait jamais eu d'autre chancelier que Baudouin. Lui seul a toujours souscrit les diplômes royaux en cette qualité, & jamais il n'y a ajouté celle d'Évêque. Mais s'il ne parvint pas à l'épiscopat, bien loin d'en concevoir une idée moins avantageuse de son mérite, peut-être ne lui en doit-on que plus d'éloges; car comment, & à qui se donnoient les dignités ecclésiastiques en ce temps-là?

C'étoit alors le règne de la simonie. *Tous les ordres de l'Eglise*, disoit l'empereur Henri III au clergé de ses États, *depuis le Souverain Pontife jusqu'aux portiers, en sont infectés*. Le Monarque françois, si l'on en croit Guibert, abbé de Nogent, n'étoit pas exempt de cette corruption générale. Helinand, chapelain de la cour d'Angleterre, étant venu à celle de France, *plus chargé d'argent que de littérature*, y demanda à Henri le premier évêché qui viendrait à vaquer, & appuya sa demande de riches présens. Le Roi, dit l'Ecrivain que nous avons cité, *accoutumé au trafic des prélatures*, lui donna l'évêché de Laon. De-là l'affreuse peinture qu'a faite de ce Prince le cardinal Humbert, dans l'ample Traité qu'il composa en 1057 sur la simonie: *Ouvrage*, disent les Auteurs de l'Histoire Littéraire de la France, *écrit avec un air de piété qui touche, & une certaine politesse qui n'étoit pas alors commune*. Ce Prélat, le premier françois bien connu qui ait été décoré du cardinalat, y reproche au Roi, non-seulement *de favoriser la simonie, de damner les ecclésiastiques, & de s'opposer à la grâce de Jésus-Christ dans ses États*;

ANNÉE

1031.

Glab. Rod.  
l. V, c. v.Lib. III de  
visâ suâ, c. II.Tom. VII,  
p. 541.Lib. III,  
c. VII, apud  
Marten, t. V,  
Anecd.

---

ANNÉE  
1031.

mais encore d'être *un autre Julien, un tyran, un antechrist, qui ruine l'Eglise & le Christianisme, & qui rebelle à Dieu & aux Evêques, devient tous les jours plus mauvais, malgré les avis & les corrections qu'il avoit reçus des papes Léon & Victor.* Il ajoute que ce Monarque étoit *aussi à charge à la terre qu'un arbre stérile; & il ne craint pas de faire des vœux contre sa vie même, s'il ne se corrige pas.* Reconnoît-on là cet *air de piété qui touche, & cette certaine politesse peu commune!* N'y aperçoit-on pas, au contraire, un zèle amer inspiré, non par la vérité & la justice, mais par la prévention, la haine ou le fanatisme? Eh, quelle censure ne méritoit pas un écrit si séditieux!

---

1050.

Henri, quoique répréhensible sans doute du côté de la simonie, comme presque tout le monde l'étoit alors, avoit néanmoins du zèle pour la religion. Il le montra dans l'affaire de Berenger fameux novateur, qui, séduit par cette philosophie qui veut tout soumettre aux notions de la raison humaine, osa enseigner, contre la foi de l'Eglise universelle, que le Sacrement de nos autels ne contenoit que la figure du corps de Jésus-Christ. Le Roi informé des troubles que cette hérésie causoit dans l'Eglise de France, convoqua un concile à Paris, & fit signifier à l'hérésiarque qu'il eût à s'y trouver, pour y rendre compte de sa doctrine. Ce Concile se tint le 16 d'octobre 1050, en présence du Prince & d'un grand nombre de seigneurs. Berenger n'y comparut point; mais on ne laissa pas de procéder à sa condamnation. Lui & tous ses complices furent anathématisés tout d'une voix;

& l'on conclut que, s'ils ne venoient à résipiscence, toute l'armée françoise, ayant à sa tête le clergé en habits sacerdotaux, iroit les assiéger quelque part qu'ils fussent, pour les soumettre à la foi catholique, ou les punir de leur opiniâtreté. Quelle étrange manière de convertir! *La vérité*, dit un Père de l'Église, *connoît-elle d'autres armes que la persuasion?* Berenger n'entendit pas plutôt gronder l'orage, qu'il se flatta de le conjurer par le moyen des amis & des protecteurs qu'il avoit à la Cour. Tel étoit entr'autres un abbé nommé Richard (f), chapelain du Roi, partisan secret, non des erreurs, mais de la personne de l'archidiacre d'Angers. Celui-ci lui écrivit pour le prier d'employer en sa faveur le crédit & l'accès qu'il avoit auprès du Prince, & de tâcher d'en obtenir quelques libéralités, qui pussent le dédommager du tort que lui faisoit la confiscation des revenus de son bénéfice. On ignore ce que fit Richard. Mais on sait que Frollant, évêque de Senlis, autre partisan de l'hérésarque, s'intéressa si vivement pour lui, que le Roi se laissa fléchir, & la sentence du Concile demeura sans exécution. On a remarqué que cette hérésie, la première qu'on ait vu

ANNÉE  
1050.

Athanas.  
ad Solit.

Spicileg.  
t. II, p. 510.

---

(f) Le P. Mabillon (*Annal. Bened. t. IV, p. 515*) avoue que cet abbé Richard lui est inconnu. Il est certain cependant qu'il y avoit alors à la Cour un Chapelain du Roi de ce nom. On trouve sa signature parmi les souscriptions de la charte de fondation de Saint-Martin-des-champs. Les Auteurs du *Gallia Christiana* l'ont même mis dans la liste qu'ils ont donnée des grands Aumôniers de France, & ils ajoutent que Philippe I étant parvenu à la Couronne, le promut à l'Archevêché de Bourges.

**ANNÉE** paroître sur cette matière, donna occasion à l'usage d'élever  
**1050.** à la Messe l'Hostie & le Calice après la consécration,  
*Hist. Litt. de la France, tome VIII, p. 238.* afin de rendre un hommage plus éclatant à la vérité du  
 corps de Jésus-Christ dans l'Eucharistie.

**1059.** Cependant les archevêques de Reims se voyoient avec  
 peine privés de la dignité d'Archichancelier, sur laquelle  
 ils conservoient toujours des prétentions. Gervais du  
 Château-du-Loir, placé sur ce siège de la main même  
 d'Henri, attendoit une occasion favorable pour les faire  
 valoir. Elle se présenta au sacre du jeune Philippe, fils  
 du Monarque. Cette cérémonie se fit à Reims avec la  
 plus grande pompe, le jour de la Pentecôte 23 de mai  
 1059. Vingt-quatre Prélats, entre lesquels étoient deux  
 légats du Pape, plusieurs abbés, & presque tous les grands  
 seigneurs du Royaume s'y trouvèrent. Gervais qui en étoit  
 le ministre, après avoir commencé la Messe, & avant que  
 de lire l'épître, ~~et~~ tourna vers le jeune Prince, lui fit  
 une courte exposition de la Foi Catholique, & lui  
 demanda s'il la croyoit, & s'il étoit disposé à la défendre.  
 Quand il eut répondu, on lui fit lire à haute voix une  
 formule de serment conçue en ces termes : *Moi Philippe,*  
*qui par la miséricorde de Dieu, vais être couronné roi des*  
*François, en ce jour de mon sacre, je promets devant Dieu*  
*& ses Saints, que je conserverai à chacun de vous & à vos*  
*églises vos privilèges canoniques; que j'observerai les Loix,*  
*& vous rendrai la justice; & qu'avec l'aide de Dieu je vous*  
*protégerai autant qu'il sera en mon pouvoir, & qu'il convient à*  
*un bon Roi d'en user dans son Royaume à l'égard des Evêques*

*Duch. t. IV,  
 p. 161.*

*& des églises qui leur sont confiées , selon l'équité & la raison. Je promets aussi au peuple , dont le gouvernement me sera conféré , de maintenir par mon autorité l'observation des Loix (1).*

ANNÉE

1059.

Philippe ayant remis cette formule , signée de sa main , à l'Officiant , celui-ci prit le bâton pastoral de Saint-Remi , & prononça un long discours sur les prérogatives prétendues par les archevêques de Reims ; savoir , le pouvoir exclusif de sacrer les Rois , le droit de primatie sur toutes les Gaules , & la dignité d'archichancelier<sup>3</sup> du Royaume. Cette dernière ne pouvoit être prouvée que par une possession d'environ un siècle , dans un temps où il n'étoit guère permis à nos Rois de faire autrement. Mais il étaya les deux autres d'une Bulle du pape Hormisdas , accordée à Saint Remi même du vivant de Clovis , par laquelle le Souverain Pontife , pour reconnoître & récompenser les travaux de l'Apôtre des François , l'établit son vicaire dans tous les pays soumis à leur domination. Bulle chimérique , puisque Hormisdas ne monta sur le Saint-Siège qu'environ trois ans après la mort de Clovis : mais autant qu'elle étoit chimérique , autant étoit-elle propre à favoriser les idées qu'on s'étoit formées au-delà des monts par rapport au sacre de nos Souverains.

La Cour de Rome prétendoit que pour y procéder il falloit le consentement du Pape. C'est en effet ce que

---

(1) On a publié dans le Tome XI du Recueil des Historiens de France , p. 658 , la formule du serment que Hugues-Capet fit avant son sacre ; à l'exception du seul nom de *Hugues* , elle est absolument conforme à celle-ci.

ANNÉE

1059.

*Duch. t. IV,  
p. 162.*

remontre<sup>rent</sup> les deux Légats qui se trouvèrent présents à celui-ci , suivant la relation qui nous en a été conservée. Qu'est-ce qui avoit pu donner lieu à une pareille imagination ? Le voici : plusieurs de nos Rois de la seconde race , quoique déjà sacrés à Reims ou ailleurs , avoient eu la dévotion de se faire couronner de nouveau par le chef de l'Église , soit à Rome ou en France. Cela avoit insensiblement accoutumé les Papes à se regarder , non comme les simples ministres d'une cérémonie , que tout autre Évêque pouvoit faire aussi-bien qu'eux ; mais comme les dispensateurs d'une Couronne qu'on ne portoit légitimement , qu'autant qu'on la tenoit de leur main. De sorte que , pour ne pas déroger à ce système qu'ils s'étoient fait , en accordant à l'archevêque de Reims le privilège exclusif de sacrer & couronner les Monarques françois , ils avoient eu en même-temps la précaution de nommer ce Prélat leur Vicaire apostolique dans les Gaules ; afin qu'on pût dire que c'étoit en cette qualité , & comme représentant le Souverain Pontife , qu'il donnoit l'onction sacrée à nos maîtres , & leur mettoit la couronne sur la tête. Tel étoit sans doute le privilège que Gervais assura avoir obtenu du pape Victor II , & dont il fit publiquement la lecture à la suite de son discours.

Si l'auguste assemblée applaudit à l'éloquence de l'orateur , nous apprenons du moins de la relation publiée par Gervais lui-même , qu'elle reçut fort mal les remontrances des Légats. Elle leur déclara formellement que leur assistance à la cérémonie étoit *une pure marque d'honneur*

*d'honneur & d'affection*, qu'on vouloit bien donner au Saint-Siège, & qu'on n'avoit nul besoin du consentement du Pape pour y procéder. Les droits & l'indépendance de la Couronne ayant été mis suffisamment à couvert par cette déclaration, le nouveau Roi, dès qu'il eut été proclamé, confirma en général tous les privilèges de l'église de Reims, tant pour le spirituel que pour le temporel; & l'acte en fut souscrit par l'Archevêque en qualité d'Archichancelier, conformément à l'usage pratiqué à l'égard de ses prédécesseurs. Ce Prélat, au comble de ses vœux, se montra aussi magnifique que reconnaissant. Obligé à traiter le Roi seulement, il voulut traiter encore son nombreux cortège, après être convenu néanmoins que la chose seroit *sans conséquence*.

---

ANNÉE  
1059.

La restitution qu'on venoit de lui faire de la dignité d'Archichancelier, ne fut pas moins sans conséquence. On ne doit la regarder que comme un simple titre d'honneur passager, dont on décora plutôt sa personne que son siège. Celui qui exerçoit cette charge à la Cour, continua d'en remplir à l'ordinaire toutes les fonctions. Nous le voyons par la charte de fondation du monastère de Saint-Martin-des-champs, que le roi Henri donna l'année suivante. On y trouve la souscription de Gervais archevêque de Reims parmi celles de plusieurs autres Prélats & Seigneurs; mais Baudouin seul y souscrit comme Chancelier (u).

---

1060.

*Recueil des  
Hisor. de Fr.  
t. XI, p. 605.*

---

(u) Bien plus, nous voyons le même Gervais vérifier en 1061,

ANNÉE  
1060.

Labbe, *Éloges*  
*hist.* p. 162.

*Histoire de*  
*S.<sup>t</sup> Martin-*  
*des-champs,*  
*p. 14, 15, 17*  
*& 19.*

Cet acte est devenu remarquable en ce qu'il est le premier, où l'on voit, outre les souscriptions dont nous venons de parler, celles des principaux Officiers du palais, *de Voizelin, chapelain; de Richard, chapelain; de Rainaud, chambrier; d'Alberic, connétable; de Guillaume, sénéchal; d'Hugues, bouteiller; de Robert, queux, &c.*

C'étoit un usage nouvellement introduit par Henri (x), pour autoriser ses diplomes, à l'imitation, à ce qu'on croit, des souverains Pontifes, qui faisoient ainsi souscrire leurs Bulles par un certain nombre de Cardinaux. Le même usage persévéra sous le règne de Philippe son fils, où l'on vit encore figurer non-seulement des Chapelains, mais des *Sous-chapelains*. Louis-le-Gros restreignit le nombre de ceux à qui on accordoit cet honneur aux quatre grands Officiers avec le Chancelier; savoir, au Sénéchal ou Maître-d'hôtel, au Chambrier, au Connétable & au Bouteiller. Ce qui n'empêchoit pas que dans certains actes extraordinaires on ne fit souscrire des Évêques & des Abbés, même avant ces officiers. Dans la suite on a pris une autre précaution, qui est de faire vérifier les Chartres & Lettres royaux aux Parlemens, Chambres des Comptes & autres compagnies de Justice.

---

des Lettres en faveur de Saint-Nicaise de Reims, à titre de suppléant, pour Baudouin, Chancelier ordinaire. *Ad vicem Balduini*. Nouveau Traité de Diplomatie, tome V, p. 53.

(x) Non par Philippe I, comme le dit le Président Henault, & d'après lui l'abbé Velly. Voyez là-dessus le *Nouveau Traité de Diplomatie*, tome V, p. 774, où l'on remarque que Philippe I rendit seulement cet usage plus commun.



Henri, plus accablé d'infirmités que d'années, tomba malade à Vitri, dans la forêt de Bièvre, au voisinage de Fontainebleau. Jean le Sourd, médecin de Chartres, lui fit prendre un remède, où l'on soupçonna du poison, parce que l'effet en fut funeste. Le Roi se trouvant plus mal, demanda le saint Viatique. A peine l'eut-il reçu, qu'il expira \*. On imputa sa mort au Médecin. Ainsi a-t-on fait dans tous les temps; car il semble qu'on ne veuille pas que les Princes, & les bons Princes sur-tout, puissent mourir de leur mort naturelle.

---

ANNÉE  
1060.

\* Le 4 août  
1060.

Dans ses derniers momens, Henri avoit pourvu au gouvernement de l'État pendant la minorité de Philippe son successeur, qui n'avoit alors qu'environ huit ans. Baudouin V, comte de Flandre, fut chargé de la tutelle du jeune Roi & de la régence du Royaume. Il s'acquitta de l'une & de l'autre avec autant de sagesse que de fidélité; tant qu'il vécut tout fut tranquille. Mais il ne vécut pas assez, & par sa mort, la France se trouva livrée à Philippe, & Philippe à lui-même dans un âge où l'on a d'ordinaire peu de lumières & beaucoup de passions.

---

PHILIPPE I.  
1060.

Ce jeune Prince épousa Berthe, fille de Florent, comte de Hollande, & de Gertrude de Saxe. Les deux époux vécurent d'abord dans la meilleure intelligence. Mais après vingt ans de mariage & la naissance de plusieurs enfans, le Roi se dégoûta de sa femme, & la répudia sous prétexte de parenté. La malheureuse Princesse fut releguée à Montreuil dans le Ponthieu, où au bout de quelques années elle périt de chagrin & de misère.

---

1071.

---

1091.

Le trône d'où Berthe étoit déchue ne fut pas longtemps vacant. Bertrade de Montfort, épouse de Foulques Rechin, comte d'Anjou, y porta ses vues. C'étoit une de ces femmes, dont l'esprit & la beauté ne sont que trop propres à servir utilement l'ambition. Le Roi étant à Tours, assista à l'office la veille de la Pentecôte dans l'église de Saint-Jean. Tandis que l'on faisoit la bénédiction des fonts, on les vit s'entretenir ensemble. Quel lieu & quel moment ils avoient choisis pour se jurer une fidélité éternelle ! vouloient-ils faire Dieu même garant du crime qu'ils complotoient ! L'exécution n'en étoit pas aisée. Mais il n'est point d'obstacle que ne surmonte un amour violent. Après quelques formalités, par lesquelles on prétendit avoir suffisamment constaté la liberté des parties, Philippe ravisseur, & Bertrade adultère furent mariés par l'évêque de Senlis, en présence de l'archevêque de Rouen & de l'évêque de Bayeux, sujets l'un & l'autre du roi d'Angleterre ; la plupart des Évêques françois, quoiqu'invités à la cérémonie, ayant refusé de s'y trouver.

Un cri général s'éleva contre cette union scandaleuse, dès que la nouvelle en fut répandue, & ce cri se fit entendre jusqu'à Rome. On n'étoit plus dans le temps, où les souverains Pontifes ne connoissoient que le doux langage d'un père. Grégoire VII leur avoit appris à parler en maîtres, & ce ton n'étoit devenu que trop familier à ses successeurs. Urbain II écrivit aussitôt une lettre circulaire à tous les Évêques du royaume, pour

leur ordonner d'examiner le nouveau mariage du Roi, de le casser, s'ils jugeoient qu'il eût été contracté contre les loix de l'Église, &, en cas de résistance de la part de ce Prince, de le punir suivant la rigueur des Canons, jusqu'à ce qu'il vînt à résipiscence.

---

---

ANNÉE  
1092.

Pour parer ce coup, sans néanmoins renoncer à son péché, Philippe entreprit de gagner le Pape ou de l'intimider. Il lui envoya des ambassadeurs, avec ordre, après avoir tenté toutes les autres voies, de déclarer enfin à Sa Sainteté que, si elle se rendoit inflexible, le Roi alloit se soustraire à son obéissance, & entraîner toute la France dans le schisme. Urbain ne fut ébranlé ni par les raisons, ni par les menaces du Monarque. Il répondit à ses Envoyés, que, quoi qu'il pût arriver, il ne pouvoit consentir au mariage de leur maître, qu'on n'eût examiné si le divorce qu'il avoit fait avec la reine Berthe étoit légitime. Il n'en demeura pas là. Par son ordre, l'archevêque de Lyon son Légat, assembla un Concile à Autun, où Philippe fut excommunié; & lui-même, étant venu en France l'année d'après, tint un autre Concile à Clermont où l'on fulmina de nouveau l'anathème contre ce Prince, avec menace de la même peine contre tous les François *qui lui donneroient le nom de Roi ou de Seigneur, qui lui obéiroient, & même qui lui parleroient autrement qu'avec intention de le retirer de son péché.* Comme si un jugement ecclésiastique pouvoit rompre les liens naturels qui attachent les enfans au père, les serviteurs au maître, les sujets au Souverain !

---

1094.

---

1095.

---

ANNÉE

1095.

On ne savoit pas alors, sans doute, comme une fatale expérience ne l'a que trop appris depuis, à quels malheurs on expose la Chrétienté, quand on porte de pareils coups à une tête couronnée. Heureusement Philippe, au milieu de ses désordres, avoit conservé un fond de religion. Bien-loin de se départir de l'obéissance du Pape, ainsi qu'il le lui avoit fait déclarer, & qu'il y étoit sollicité par l'empereur Henri IV, il ne crut pas devoir mépriser la censure lancée contre lui. Du moment qu'il en eut été frappé, il ne porta plus la couronne, & ne fit aucune des cérémonies & fêtes, où suivant l'usage du temps il eût été obligé de paroître avec les ornemens de la dignité royale. Il souffrit constamment que dans tous les lieux où il se trouvoit, on fermât les églises, & qu'on cessât d'y célébrer l'office divin. Toute la complaisance qu'eurent pour lui les Évêques, ce fut de permettre que son Chapelain dit tous les jours dans sa chapelle une Messe basse, à laquelle il assistoit avec sa famille. Du reste, aussi véritablement Roi qu'auparavant, il continua d'être reconnu, obéi, & servi comme tel; malgré le decret du Concile qui défendoit toute communication avec lui. Raison de plus pour s'inscrire en faux contre l'abandon total, où Pierre Damien assure que le roi Robert fut réduit dans une semblable circonstance.

---

1096.

Cependant Philippe craignit, ou on lui fit craindre, que son excommunication ne devînt enfin pour quelques factieux un prétexte de révolte : ce qui n'étoit que trop ordinaire dans un temps où les sages principes qui nous

guident, n'étoient entrevus que de peu de personnes. Il avoit bien voulu sacrifier son repos, il ne voulut pas risquer son trône. On tint un concile à Nîmes : il s'y rendit, promit de n'avoir plus aucun commerce avec Bertrade, & à cette condition fut absous par Urbain lui-même, qui regarda ce changement comme un miracle de la grâce. Ce n'étoit que l'ouvrage de la politique. Bertrade ne tarda pas à être rappelée à la Cour, & Philippe réuni avec elle, la fit couronner solennellement par les évêques de Troies & de Meaux. Lui-même contre l'injonction que le Pape lui avoit faite de ne point porter la couronne, pendant un certain temps, reprit l'usage de se la faire mettre sur la tête par les Prélats les jours des grandes fêtes. Ce que le fameux Yves de Chartres ne manqua pas de reprocher à ceux de ses confrères, qui avoient la complaisance de s'y prêter, en leur disant qu'ils pensoient apparemment *que la justice fût morte, parce que celui qui en étoit le hérault, étoit mort.* Il parloit du pape Urbain qui n'étoit plus alors au monde.

Si l'on se flattoit qu'un nouveau Pontife seroit plus favorable, on se trompoit. Pascal II fut d'une fermeté égale à celle de ses prédécesseurs, & aussi jaloux qu'aucun d'eux de son autorité. Inutilement le Roi s'offrit d'aller à Rome en personne pour lui faire la satisfaction qu'il souhaiteroit; il ne voulut rien écouter. Suivant à la lettre le conseil que lui donnoit l'évêque de Chartres, *de tenir fortement ce Prince sous les clefs & dans les liens de Saint-Pierre*, il envoya deux Légats.

---

 ANNÉE

1096.

---

 1097.

*Epist. 18,  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 226.*
*Epist. 23,  
ibid. p. 230.*

---

**ANNÉE****1097.**

---

**1100.**

en France, avec ordre d'assembler incessamment un concile à Poitiers, pour examiner l'affaire de Philippe & l'excommunier une seconde fois. Ce qui fut exécuté, malgré la résistance de Guillaume duc d'Aquitaine, qui craignoit pour lui-même une pareille censure, malgré les représentations de plusieurs Evêques, qui se récrioient contre l'autorité absolue que le Pape s'arrogéoit dans le Royaume, malgré les murmures de quantité de seigneurs, qui étoient indignés de la dureté avec laquelle on traitoit leur Souverain, malgré les cris de tout un peuple qui accabloit d'injures les ministres de Rome.

Alors les embarras du Monarque recommencèrent. Il n'y avoit qu'une voie pour en sortir, & il ne pouvoit se résoudre à la prendre. Toujours éperdument attaché à l'objet qui causoit ses malheurs, il vouloit bien se réconcilier une bonne fois avec le Saint-Siège; mais le point d'honneur de concert avec la passion lui faisoit désirer de pouvoir rendre son dernier mariage compatible avec cette réconciliation. Enfin il fit un effort qu'on crut sincère. Pascal chargea sur le champ son Légat de procéder à l'absolution du Roi. On assembla pour cet effet un Concile à Beaugenci, où Philippe & Bertrade se rendirent, offrant de jurer sur l'Évangile, qu'ils n'auroient plus ensemble aucune communication, & qu'ils ne se verroient même jamais qu'en présence de témoins non suspects. C'étoit tout ce qu'on pouvoit raisonnablement exiger d'eux: & cependant, quand on en vint aux opinions, on ne put convenir de rien; personne ne voulant prendre

---

**1104.**

prendre sur foi de décider, à l'exception des seuls Yves de Chartres & Galon de Beauvais, les deux Prélats, qui s'étoient jusque-là montrés les plus zélés pour la sévérité des règles.

ANNÉE

1104.

Sur les plaintes que Philippe fit de ce procédé, le Pape qui ne desiroit pas moins ardemment que lui la fin de cette affaire, manda aux archevêques de Reims, de Sens, de Tours & à leurs suffragans, qu'il vouloit absolument qu'on donnât l'absolution au Roi, moyennant le serment proposé; & à la place du Légat, qui étoit retourné en Italie, il commit pour son vicaire Lambert, évêque d'Arras. Un nouveau Concile fut assemblé à Paris. Le Prince pénitent s'y rendit nus pieds, nonobstant la rigueur de la saison, car on étoit au mois de décembre,

& y fit le serment suivant: *Écoutez, Lambert, évêque d'Arras, qui tenez ici la place du souverain Pontife, & que les Archevêques & Evêques qui sont présens, écoutent aussi. Moi, Philippe, roi des François, je promets que je n'aurai plus avec Bertrade le commerce criminel que j'ai entretenu ci-devant avec elle, & auquel je renonce absolument & sans restriction. Je promets de plus, que je n'aurai désormais aucun entretien, ni aucune société avec elle, qu'en présence de personnes dont la probité ne pourra être suspecte. J'observerai ces promesses comme les lettres du Pape me le prescrivent, & que vous l'entendez, de bonne foi & sans fraude. Ainsi Dieu me soit en aide, & les saints Évangiles de Jésus-Christ.* Après un serment si clair & si précis, le Roi fut solennellement absous par l'évêque d'Arras au nom du Pape & du

*Spicileg.  
t. III, p. 129.*

ANNÉE

1104.

Concile. Ensuite parut Bertrade, qui ayant prêté un semblable serment, reçut aussi l'absolution du même Prélat. On croit qu'ils obtinrent dans la suite une dispense qui réhabilita leur mariage. Si cela est, qu'on nous permette de le dire ici, avec le respect dû à la mémoire de deux grands Papes, & d'un des plus saints & des plus sçavans évêques de l'Église gallicane; pourquoi n'avoir pas permis au moins après la mort de Berthe ce qu'on a cru pouvoir permettre dix ou douze ans après! C'eût été autant d'années de chagrins, de troubles & de maux qu'on auroit épargnées au Roi, au Royaume, à l'Église.

*Martenne,  
Ampl. collect.  
t. IV, præfat.  
p. 10.*

Philippe, dit Guibert abbé de Nogent, en punition de ses désordres, perdit le privilège de guérir les écrouelles. On a aussi prétendu qu'en recevant l'absolution, il fut dépouillé du droit d'investir les Évêques (y). Pénitence qui, s'il est vrai qu'elle lui ait été imposée, dut lui paroître d'autant plus dure qu'il étoit fort jaloux de ce droit, & qu'il en savoit tirer parti: car à l'incontinence il joignoit encore l'autre vice de son siècle, la simonie.

*Yvon. Ep. xv,  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 225.*

Les monumens contemporains nous en offrent des traits singuliers: il suffit d'en rapporter un. L'évêché d'Orléans étant vacant, Baudri abbé de Bourgueil se rendit à la Cour avec une somme d'argent pour l'acheter, par l'entremise de Bertrade. On convint du prix, & le Roi lui avoit donné sa parole, lorsqu'un nouvel acquéreur se

---

(y) La Chronique d'Angers ajoute que l'on accorda au comte d'Anjou, en dédommagement de la femme qu'il avoit perdue, le droit d'élire, ou plutôt d'investir l'évêque d'Angers.



présenta. C'étoit Jean archidiacre d'Orléans, jeune ecclésiastique accusé publiquement des plus infames débauches; mais comme il apportoit encore plus d'argent que l'Abbé, il eut la préférence. Baudri apprenant qu'on l'avoit joué, vint aussitôt s'en plaindre. *Patience*, lui dit le Roi, *laissez-moi faire mon profit de celui-ci; faites-le déposer ensuite, & je vous promets alors satisfaction.*

Des personnes zélées avoient souvent représenté à Philippe les maux que faisoient à l'Eglise son avarice & sa cupidité. Je ne parle pas de ces réprimandes dures, impérieuses, menaçantes que lui a faites dans quelques-unes de ses lettres le pape Grégoire VII, Pontife vertueux d'ailleurs, mais dont le stile, quand il écrivoit aux Souverains, n'étoit propre qu'à éloigner le bien qu'il avoit intention de procurer. Je parle de ces remontrances vives & respectueuses en même-temps, qu'un Saint-Gautier abbé de Saint-Martin de Pontoise, un Saint-Hugues abbé de Cluni, & d'autres prenoient la liberté de lui faire soit par lettres, ou dans des conversations particulières.

Le commerce qu'il entretenoit avec ces saints personnages, lui faisoit quelquefois naître de bons sentimens, au milieu même de la vie voluptueuse qu'il menoit. On nous a conservé une lettre qu'il écrivit à Bernard abbé de Marmoutiers, dans laquelle il avoue à ce religieux, qu'il avoit souvent usé de mauvais traitemens à son égard, & qu'il avoit jusque-là négligé de lui en faire une satisfaction convenable, ses péchés & les grandes affaires qu'ils lui avoient attirées, l'en ayant détourné. Il en écrivit une

---

 ANNÉE

1104.

*Mabill.  
de Re diplom.  
l. V, tab. 13,  
n. 5.*

ANNÉE

1104.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. IX, p. 479.*

autre à Saint Hugues, pour lui faire part du dessein qu'il avoit conçu d'abdiquer la couronne, & d'aller finir ses jours à Cluni dans les exercices de la pénitence. Ce n'étoit probablement qu'une velléité, qui lui étoit échappée à la suite de quelque retour sérieux sur lui-même. Le saint Abbé, comme on le présume bien, y applaudit, & proposa au Monarque tout ce qu'il crut pouvoir faire impression sur son cœur, & le déterminer à cette singulière démarche. D'abord, c'est l'exemple du roi Gontran, qui, dit-il, quitta généreusement la majesté du Trône, pour embrasser l'humilité de la profession monastique (z). Ensuite, c'est la fin malheureuse de deux autres Princes contemporains de Philippe, & ses voisins, Guillaume-le-Roux roi d'Angleterre, & Henri IV empereur. Enfin, ajoute ce pieux Abbé, *Nous sommes tous disposés à vous recevoir & à vous traiter en Roi, & nous prierons tous le Seigneur, que si de Roi vous vous faites moine pour son amour, il daigne de moine vous faire Roi, pour régner, non quelques momens, & en un petit coin de la terre, mais dans l'immense étendue des Cieux pendant l'éternité (a).*

---

(z) Où Saint Hugues avoit-il trouvé cela! Nous lisons dans la vie de Saint Colomban, que ce Saint ayant été consulté par le roi Théodebert petit neveu de Gontran, sur un pareil dessein, & qu'ayant exhorté le Prince à l'exécuter, tous les courtisans se moquèrent de lui, disant qu'ils n'avoient jamais lû, ni ouï dire rien de semblable d'aucun roi Mérovingien. (*Annal. Bened. lib. VIII, n. 38*). Ceci est bien plus croyable.

(a) Si le P. Daniel avoit fait attention au temps où vivoit Saint Hugues, & à ce qu'il a écrit dans sa lettre, il auroit évité l'anachro-

Philippe voyoit sans doute sa santé s'affoiblir, quand il pensa à ce projet de retraite (b). Il mourut à Melun le 28 de juillet 1108, dans la cinquantième année de son règne, en comptant du jour qu'il avoit été sacré. Ce règne, un des plus longs qu'on eût encore vus, fut aussi celui où l'on vit successivement plus de Chanceliers, seul titre dont se décorèrent les chefs du Clergé de la Cour. Le premier qui se présente dans cette suite nombreuse, est Baudouin, le même probablement que celui dont nous avons parlé dans l'histoire du règne précédent. Après lui vint Pierre surnommé de Loislèves, natif de la Pouille, & élu abbé de Saint-Germain-des-prés en 1073. C'étoit un homme d'une si grande modestie, qu'il fallut le forcer d'accepter le gouvernement de ce monastère. Il quitta alors la charge qu'il avoit dans le Palais, & il y eut pour successeur, 1.° Roger, évêque de Châlons; 2.° Geoffroi de Boulogne évêque de Paris, oncle de l'illustre Godefroi de Bouillon roi de Jérusalem, & d'un autre Godefroi qui a souscrit quelques diplomes royaux en qualité de Chapelain (c); 3.° Ursion, évêque

---

 ANNÉE

1108.

*Gall. Christ.*  
*tom. VII, col.*  
 437.

---

nisme dans lequel il est tombé, en appliquant à Philippe-Auguste les exhortations du saint Abbé. Comment son nouvel éditeur n'a-t-il pas corrigé cette faute?

(b) Deux Historiens Anglois ont pris de ce simple projet occasion d'assurer, que Philippe se fit moine sur la fin de sa vie; *ad finem monachatus est*, dit Henri archidiacre de Huntington, & Guillaume de Malmesburi ajoute que ce fut dans l'abbaye, non de Cluni, mais de Fleuri.

(c) Le premier Diplome où nous trouvons sa souscription en cette

ANNÉE  
1108.

*De Redipl.*  
*l. II.*

*Gall. Christ.*  
*tom. VIII.*  
*col. 1501.*

*Suger, vita*  
*Ludov. Grossi*  
*ap. Duchesne,*  
*t. IV, p. 293.*

de Senlis ; 4.<sup>o</sup> Gislebert, archevêque de Tours ; 5.<sup>o</sup> enfin, Étienne de Garlande. Le peu de part qu'ils paroissent avoir eu aux affaires ecclésiastiques de la Cour, ne nous permet que de les nommer. Tous même ont-ils été Chanceliers de France en titre ! N'y en a-t-il pas eu dans certains temps plus d'un à la fois ! C'est ce qui est fort incertain, répond le savant Mabillon. Il ne seroit pas moins difficile d'établir d'une manière précise les époques du commencement & de la fin de l'administration de chacun d'eux, à l'exception du seul Étienne de Garlande, dont on rapporte la nomination à l'an 1106, & qui étoit constamment en charge lorsque le roi Philippe mourut.

Les obsèques de ce Prince se firent d'abord dans l'église de Notre-Dame de Melun, lieu de sa mort. De-là, son corps fut porté avec pompe sur les épaules des Seigneurs françois, à l'abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire, où il avoit choisi sa sépulture, n'ayant, disoit-il, ni assez bien vécu, ni assez bien servi l'Église pour mériter d'être inhumé à Saint-Denys avec les rois ses ancêtres.

Louis son fils & son successeur honora le convoi de sa présence, marchant tantôt à pied, tantôt à cheval, &

---

qualité, est de l'an 1069. M. Secousse (*Recueil des Ordon. t. V, p. 23*) conjecture que c'est le même que Geoffroi de Lèves, fait évêque de Chartres en 1116, & mort en 1149. Les bornes de la vie humaine semblent s'opposer à cette conjecture. Il est bien plus probable que Godefroi Chapelain étoit le neveu du Chancelier du même nom, élu évêque de Chartres en 1077, & déposé pour sa vie scandaleuse en 1090.

soutenant lui-même le cercueil. Pieux devoir, dont nous voyons ici le premier exemple, mais qui est devenu ensuite un usage sacré pour nos Monarques pendant plusieurs siècles.

Un autre usage qui a été aussi inviolablement observé depuis dans la Famille royale, tant que la ligne directe a duré, c'est-à-dire jusqu'à Philippe de Valois, c'est que les noms de *Philippe* & de *Louis* fussent ceux des deux premiers enfans du Roi : en sorte, communément, que l'aîné portât le nom du grand père, & le second celui du père. La chose étoit toute simple pour le nom de *Louis* ; il est le même que celui de Clovis, premier roi chrétien des François, & fondateur de la Monarchie. Charlemagne, en le donnant à un de ses fils, voulut qu'il régnât dans la seconde race. Il étoit naturel qu'on en usât de même dans la troisième ; sur-tout depuis que Saint Louis eut rendu ce nom encore plus cher & plus vénérable à la Nation. Mais pour celui de *Philippe*, qui n'est ni Germain, ni François, qu'on ne trouve ni dans la généalogie de Henri I, ni dans celle d'aucun Souverain depuis l'Empereur de ce nom, mort au troisième siècle, il est difficile de rendre raison de son adoption. Un savant critique, dont les opinions néanmoins ne passent le plus souvent que pour des paradoxes, a fabriqué là-dessus un système qu'on nous dispensera de rapporter. Il avoit le don de savoir trancher les difficultés : nous n'avons pas toujours celui de l'entendre.

Louis étoit depuis neuf ans associé à la royauté ; mais

---

ANNÉE  
1108.

*Hardouin,  
Opera varia,  
p. 614.*

---

**ANNÉE****1108.**

---

**LOUIS VI,**  
*dit le Gros.*

il n'étoit pas encore sacré. Pour prévenir les troubles que faisoient craindre quelques esprits remuans, il résolut de ne pas différer cette cérémonie. L'usage le plus ordinaire étoit qu'elle se fît à Reims. Mais, outre que cette église étoit alors divisée par un schisme, son archevêque Raoul-le-verd avoit pris possession de sa dignité sans attendre l'agrément de la Cour. Louis ne jugea pas à propos de recevoir l'onction de sa main. Il choisit Orléans, ville la plus proche du lieu où il venoit de rendre les derniers devoirs à son père, & il fut sacré le 2 d'août par Daimbert archevêque de Sens, assisté de tous les évêques de sa Métropole. L'archevêque de Reims fit en cette occasion tout ce qu'il put pour conserver la prérogative de son siège. Il envoya à Orléans des Députés, qui présentèrent à l'assemblée des lettres contenant une opposition formelle à la cérémonie, & des défenses à l'archevêque de Sens d'y procéder, sous peine d'encourir les censures portées par les constitutions apostoliques. Ils arrivèrent trop tard. On les laissa protester tant qu'ils voulurent contre une chose, que tout le monde, excepté eux, trouvoit bien faite.

*Epist. 50.  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 237.*

Yves de Chartres, cependant, par les conseils de qui le Roi s'étoit principalement conduit, crut devoir répondre aux lettres & aux protestations des Rémois. Il publia un long manifeste adressé au Pape & à tous les Prélats du Royaume, où il soutint, que dans le sacre de Louis, l'archevêque de Sens & ses suffragans n'avoient agi ni contre la raison, ni contre l'usage, ni contre la loi.

Ils

Ils n'avoient point agi contre la raison , disoit - il , parce que le Roi étant Roi par sa naissance , & toutes les provinces du Royaume lui appartenant également , il étoit à son choix de se faire couronner où , & par qui il lui plaisoit , & selon que sa commodité & le bien de ses affaires le demanderoit. Ils n'avoient point agi contre l'usage , parce qu'il y avoit eu dans les siècles précédens plusieurs exemples contraires aux prétentions de l'église de Reims : Pepin , Charles & Carloman ses deux fils , Louis-le-Bègue & Louis-d'Outremer , dans la seconde race ; Robert & son fils Hugues , dans la troisième , ayant été sacrés ailleurs. Enfin , ils n'avoient point agi contre la loi , parce qu'on n'en pouvoit citer aucune qui liât ou gênât , en aucune manière , nos Souverains à cet égard ; & que les privilèges qu'on alléguoit , fondés uniquement sur des bulles des Papes , n'ayant été ni publiés dans un Concile général de la nation , ni notifiés même par lettres aux autres églises , n'obligeoient pas par conséquent les autres Evêques à s'y conformer. Le docte & pieux Prélat n'avoit pas toujours tenu le même langage. Dans l'affaire du mariage du feu Roi , non-seulement il avoit reconnu les prérogatives qu'il combattoit ; mais il les avoit étendues jusqu'au droit exclusif de donner la bénédiction nuptiale à nos Monarques. Pardonnons - lui cette variation. En ces sortes de matières , les circonstances décident presque toujours de la façon de penser. Or , les circonstances avoient changé : autant qu'Yves avoit été contraire à Philippe , autant étoit-il partisan de Louis.

---

ANNÉE  
1108.

Ce jeune Prince, à qui le grand nombre de petites guerres, qu'il fut obligé de soutenir pour délivrer son peuple de la tyrannie, a fait donner le surnom de *Batailleur*, avoit été élevé dans le monastère de Saint-Denys : école célèbre en ce temps - là ; mais où l'on ne s'imagineroit pas qu'on eût pu apprendre ni le métier des armes , ni l'art de régner. Avec la connoissance des Lettres & de la Religion, Louis en avoit emporté une dévotion pour l'Apôtre des Parisiens , qui fit bientôt regarder ce saint Martyr comme le patron des rois & du royaume de France : titre sous lequel la Nation avoit jusqu'alors honoré Saint Martin. De - là , la pieuse coutume de nos Monarques , avant que de partir pour la guerre , d'aller en cérémonie à l'église de Saint-Denys , faire tirer son corps & ceux de ses compagnons de leurs tombeaux , pour les laisser exposés à la vénération du peuple , pendant tout le temps que duroit la campagne ; après laquelle ils revenoient avec les mêmes cérémonies remettre ces sacrés dépôts en leur lieu , les portant quelquefois sur leurs propres épaules. De-là pareillement l'usage qu'on commença de faire alors de la bannière de Saint Denys , si célèbre dans notre histoire , sous le nom d'Oriflamme : bannière qui , dans son origine , ne devoit être portée que dans les guerres particulières , que l'Abbé étoit obligé de soutenir contre les Seigneurs qui envahissoient les biens de l'Abbaye ; mais qui fut portée depuis dans toutes les guerres de la nation , dont elle devint la première & principale enseigne , comme l'avoit été autrefois celle de Saint-Martin. De-là ,



enfin, le fameux cri d'armes, *Mont - joie Saint-Denys*, au bruit duquel les troupes françoises sentoient renaître un courage, qui étoit presque toujours un présage assuré de la victoire.

ANNÉE  
1108.

Que cette dévotion soit devenue la source de plusieurs belles prérogatives pour l'abbaye de Saint-Denys, on ne doit pas en être surpris. Mais quand un de ses Historiens en prend occasion d'attribuer à l'Abbé & aux Religieux la qualité de *premiers Chapelains & Orateurs nés de nos Rois*, le titre de *Clergé royal*, & de *premier Clergé de France*, on ne peut s'empêcher de dire qu'ici, comme en beaucoup d'autres endroits, cet Écrivain a fait usage de sa fécondité dans l'invention.

*Doublet, hist.  
de S.<sup>t</sup> Denys,  
l. 1, passim.*

Le premier Chapelain de Louis fut, suivant la coutume, le chancelier Étienne de Garlande, pourvu de cette dignité vers la fin du règne précédent. Il étoit le quatrième fils de Guillaume seigneur de Garlande & de Livri, grand Sénéchal de France (*d*). Son ambition le porta à vouloir devenir Évêque, & il fut effectivement élu pour remplir le siége de Beauvais; mais il ne put jamais parvenir à en prendre possession, ayant été arrêté

*Gall. Christ.  
tom. VIII,  
col. 1501.*

(*d*) Cette charge, la même à peu-près que celle de grand Maître-d'hôtel pour ce qui regarde la maison du Roi, que celle de Connétable pour la guerre, & que celle de comte du Palais pour l'administration de la justice, étoit héréditaire dans la maison des comtes d'Anjou depuis le règne de Lothaire. Le peu de séjour que les vassaux du premier rang faisoient alors à la Cour, ne permettant pas à ces Comtes de s'acquitter exactement des fonctions de leur emploi, on leur donna un substitut qui exerçoit à leur place : mais toujours avec dépendance, & sous l'obligation de l'hommage & de certains devoirs & honneurs dans

ANNÉE

1108.

Yvon. Epist.  
87.

\* en 1118.

\* en 1120.

S.<sup>t</sup> Bernard,  
epist. 78.

en son chemin par Yves de Chartres, qui lui reprocha le défaut de science, l'amour du jeu & des plaisirs, & des crimes plus graves encore. Étienne n'en fut ni moins riche par les revenus ecclésiastiques qu'il accumula sur sa tête, ni moins puissant par le crédit qu'il fut acquérir auprès du Roi, & les dignités séculières qu'il réunit aux bénéfices. Son frère Anseau étant mort \*, il fut fait à sa place principal Ministre de l'État; mais avec tant d'autorité, qu'il sembloit gouverner en maître tout l'Empire françois. Il succéda aussi à son autre frère Guillaume \* dans la charge de grand Sénéchal de France; charge qui lui donnoit le commandement des armées après le Roi, avec le pouvoir de juger à mort. On fut scandalisé de voir un Ecclésiastique s'éloigner de la modestie & de l'esprit de son état d'une manière qui étoit sans exemple. Saint Bernard ne pouvoit pas concevoir comment, étant Archidiacre, Doyen & Prevôt de différentes églises, rien cependant ne le flattoit tant que de s'entendre nommer *sénéchal du Roi*. Le saint Docteur en fait des plaintes amères à son ami l'abbé Suger. Mais assuré de la faveur du Monarque, Étienne laissa murmurer, & ne s'occupa que du soin de jouir de sa fortune.

---

les occasions, soit lorsqu'ils viendroient à la Cour, soit lorsqu'ils se trouveroient en personne à l'armée, ou aux couronnemens des Rois & des Reines. Tels furent les Garlandes. De-là, dit le P. Daniel (*t. III, p. 475, nouv. édit.*) est venue la distinction de Grand-maître & de premier Maître-d'hôtel, celui-ci n'étant dans son institution que comme Lieutenant de l'autre. Il en a été de même de quelques autres charges de la Couronne, où l'on voit la même distinction.

Louis prit pour son confesseur Gilduin, premier abbé de Saint-Victor, maison de chanoines réguliers, qu'il avoit nouvellement fondée dans un faubourg de la capitale. Cette célèbre Congrégation occasionna entre le Prince & quelques Prélats du royaume un différend, dont peu de nos Historiens ont rapporté fidèlement l'origine. Voici le fait. Étienne, évêque de Paris, zélé protecteur des Victorins, leur fit le don d'une prébende dans sa cathédrale, sans avoir demandé le consentement du chapitre. Les chanoines en portèrent leurs plaintes à la Cour, & firent entendre que le dessein de l'Évêque étoit de les supplanter, pour mettre des chanoines réguliers à leur place. Le Roi persuadé que la raison & l'équité exigeoient qu'il prît leur cause en main, fit aussitôt expédier un diplôme, par lequel il déclara avoir promis avec serment 1.º de ne jamais souffrir qu'on donnât la moindre atteinte à l'ancienne dignité de l'église de Paris, ni qu'on fît aucun changement dans ses usages & prérogatives; 2.º d'empêcher les chanoines réguliers d'y posséder aucune prébende, personnat ou dignité quelconque, & de s'y introduire sous quelque prétexte, & à l'instigation, conseil & recommandation de quelque personne que ce pût être; 3.º de garantir à tous les membres de cette église, à la réserve d'Étienne de Garlande, la jouissance de leurs biens & coutumes, sauf toutefois les exactions injustes que pourroient faire les Archidiaques dans leurs départemens. En conséquence il protesta qu'il défendrait le chapitre envers & contre tous. Cette résolution loin d'ébranler le

---

ANNÉE  
1127.

*Hist. Litt.  
de la France,  
t. XI, p. 669.*

Prélat, ne fit que le rendre plus ferme dans la sienne. Louis piqué de sa résistance s'en vengea par la saisie de son temporel. Étienne par représailles jeta un interdit sur les terres du Roi, & prit la fuite. Cependant tandis que celui-ci intéressoit dans sa querelle l'archevêque de Sens & ses suffragans, les abbés de Cîteaux & sur-tout Saint Bernard, le Roi travailloit à mettre de son côté les papes Honoré II & son successeur Innocent II. Le premier leva la censure fulminée par l'évêque de Paris; & le second, après quatre ans de troubles, termina enfin l'affaire par un tempérament digne de la sagesse de ce Pontife. Il demanda lui-même au chapitre de l'église de Paris, une prébende pour les religieux de Saint-Victor. Elle lui fut accordée avec le consentement tacite du Prince. De cette manière, il sauva en même temps & l'honneur de la majesté royale, & les libertés ecclésiastiques, qu'on prétendoit avoir été violées par l'opposition de Louis à la collation du Prélat (e).

On a dû remarquer, que le Roi, en promettant de garantir aux chanoines de Notre-Dame la jouissance de leurs biens, avoit excepté nommément son chancelier Étienne de Garlande, archidiaque de cette église. C'est que cet officier étoit alors disgracié : juste punition, que

---

(e) L'an 1127, disent les Auteurs de l'Art de vérifier les dates, Louis est excommunié par Étienne évêque de Paris, parce qu'il avoit envahi quelques biens d'église. Il les rend & est reconcilié. Est-ce là nous donner une idée juste de ce fameux démêlé ! Celle que l'abbé Velly nous en donne, d'après ces Auteurs, ne vaut pas mieux.

sollicitoient depuis long-temps les gens de bien qu'il scandalisoit par sa conduite, les Grands dont il s'étoit fait autant d'ennemis par sa fierté, la Reine même qu'il avoit irritée par ses manières impérieuses & insolentes.

Louis, en le chassant d'auprès de sa personne, lui demanda la démission de la charge de Sénéchal de France. Il la refusa, disant que cette charge étoit héréditaire dans sa famille, & qu'on ne pouvoit la lui ôter. Se voyant néanmoins prêt d'être accablé sous le poids de la puissance royale, il obéit. A cette condition un peu dure pour un ambitieux, il fit sa paix, & revint à la Cour, où l'on lui permit de reprendre ses fonctions de Chancelier. Elles avoient été exercées, pendant environ quatre ans que dura sa disgrâce, par Algrin & Simon, l'un & l'autre clerks du Palais, & notaires sous Étienne. Algrin étoit chanoine d'Étampes, & soutenoit avec chaleur les intérêts de son église contre les prétentions des moines de l'abbaye de Morigny. C'est la raison pour laquelle il est si fort maltraité dans la Chronique qui porte le nom de ce monastère. Mais ce qui doit nous donner de lui une autre idée, c'est le crédit & la considération dont il jouissoit à la Cour; ce sont les commissions honorables dont il y fut chargé. Le Roi voulant faire affranchir la métropole de Sens, du joug de la primatie de Lyon, qui n'étoit pas alors sous la domination de la France, envoya Algrin vers le pape Calixte II\*, avec une éloquente

---

A N N É E

1127.

*Chr. Maurin,  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 373.*

lettre, où il marque que *le porteur suppléeroit de vive voix à ce qui pourroit y manquer, & que Sa Sainteté devoit*

\* en 1121.

*Spicileg.  
t. III, p. 147.*

ANNÉE

1127.

*l'en croire comme lui-même.* On voit par-là que sous la troisième race, de même que sous la seconde, l'usage subsistoit d'employer des Chapelains aux négociations, sur-tout vis-à-vis de la Cour de Rome.

1131.

Que ne devoit pas cette Cour à Louis ! La France, de tout temps l'asyle des Papes persécutés, vit durant son règne Pascal II, Gelase II, Calixte II, & Innocent II venir chercher une retraite dans ses États. Il la leur donna, & affermit même sur le Saint-Siège le dernier de ces Pontifes, dont le droit étoit vivement contesté par Anaclet. Innocent crut que ce seroit marquer sa reconnoissance à son protecteur, que de profiter du Concile qu'il avoit indiqué à Reims, pour donner l'onction royale à Louis, second fils du Monarque, mais devenu l'aîné par la mort de Philippe. La cérémonie fut fixée au vingt-cinq d'octobre, & tous les Prélats eurent ordre de s'y trouver en habits pontificaux. Dès le matin le Pape, accompagné des officiers de sa Cour, alla processionnellement chercher le jeune Prince à l'abbaye de Saint-Remi, où il étoit logé, & il le conduisit de même à l'église cathédrale, où se fit le sacre. On n'en avoit point encore vu de plus solennel. C'étoit un grand Pape qui en étoit le ministre ; un grand Roi, plus de quatre cents Évêques, & un nombre infini de Princes & de Seigneurs en étoient les témoins. *Ce jour-là même, dit un Historien du temps, le soleil parut plus brillant qu'à l'ordinaire, & il sembla que le ciel vouloit orner la fête par sa sérénité.*

*Chr. Maurin,  
ap. Duchesne,  
t. IV p. 379.*

Ce spectacle & la joie publique, qui éclatoit de tous côtés

côtés par mille acclamations, touchèrent Louis, & lui donnèrent la consolation la plus sensible : mais ses infirmités ne lui permirent pas de la goûter long-temps. Attaqué peu d'années après d'une violente dysenterie, il ne pensa plus qu'à se préparer à la mort par tous les moyens que la Religion fournit, se confessant fréquemment, priant sans cesse, & ne desirant rien avec tant d'ardeur que d'être en état de se faire transporter à Saint-Denis, *pour déposer sa couronne aux pieds des saints Martyrs, & changer ses ornemens royaux contre l'humble habit de Saint Benoît.* Dévotion fort à la mode alors parmi les Grands. On étoit si libéral envers les moines, qu'on finissoit par leur donner sa propre personne (h). Il est vrai qu'on faisoit rarement ce don, tant qu'on étoit en bonne santé.

Un jour le Roi se croyant près de sa fin, par l'épuisement où l'avoient réduit la violence du mal, & la quantité de remèdes qu'on lui avoit fait prendre, il assembla dans sa chambre plusieurs Evêques, Abbés & Prêtres, & il fit en leur présence une confession publique de ses fautes, après laquelle il demanda le saint Viatique. On alla célébrer la Messe, pour le lui porter ensuite en procession. Dans cet intervalle il se leva malgré son extrême foiblesse, s'habilla, & voulut aller au-devant de son Seigneur, jusqu'à une chapelle voisine. Là il fit venir son fils, & tirant l'anneau royal de son doigt, il le lui

ANNÉE

1135.

*Suger. vitæ  
Lud. Grossi,  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 319.*

(h) Ceux qui se donnoient ainsi étoient inscrits dans les Nécrologes avec le titre de moines *ad succurrendum*, c'est-à-dire, qui devoient être secourus par les prières de la Communauté.

ANNÉE

1135.

présenta, en disant qu'il lui donnoit par cet anneau l'investiture de son Royaume. Puis il ajouta ces belles paroles, que tous les Rois devroient avoir sans cesse devant les yeux : *Souvenez-vous , mon fils , que la royauté n'est qu'une charge publique , dont vous rendrez un compte très-rigoureux après votre mort.* Il disposa en même temps de tout ce qu'il avoit d'or & d'argent, de vases, de meubles, d'habits, jusqu'à ses chemises, en faveur des églises & des pauvres. Le monastère de Saint-Denys eut le plus riche lot, qui étoit sa chapelle. Elle consistoit en un livre d'évangiles garni d'or & de pierres précieuses, un encensoir aussi d'or du poids de quarante onces, des chandeliers du même métal pesant cent soixante onces, un calice d'or enrichi de diamans, dix chapes d'une étoffe précieuse, un hyacinthe d'un grand prix, qui venoit de la reine Anne son aïeule, & qu'il ordonna d'attacher à la couronne d'épines. S'étant ainsi dépouillé de tout, il se mit à genoux devant le Saint-Sacrement, & pour dernière préparation à la communion qu'il alloit recevoir, il fit tout haut sa profession de foi, en ces termes : *je Louis, pécheur, confesse un seul Dieu le Père, le Fils & le Saint-Esprit. Je crois que le Fils consubstantiel au Père, s'est incarné dans le sein de la sacrée Vierge, a souffert, est mort & ressuscité; & que cette adorable Eucharistie est le même corps qui a été formé dans les entrailles de la Vierge; que ce sacré Sang est le même qui a coulé du côté du Sauveur attaché à la Croix, & je souhaite que ce saint Viatique me fortifie à mon passage, contre toutes les puissances de l'enfer.*



Par une espèce de miracle, le malade, en recevant le corps de Jésus-Christ, sembla recouvrer ses forces. Il retourna à sa chambre, & ayant fait ôter de son lit tout ce qu'il y avoit de précieux ou de superflu, il se mit sur un simple matelas pour prier avec plus d'humilité, & continuer ses dévotions. Voyant auprès de lui l'abbé Suger fondre en larmes, *mon cher ami*, lui dit-il, *ne pleurez pas sur moi, réjouissez-vous plutôt de ce que le Seigneur me fait la grâce, comme vous voyez, de me préparer à paroître devant lui.* Bientôt il fut en état de monter à cheval & de faire quelques pèlerinages. Il alla d'abord à Melun honorer les reliques des Saints qu'on y conservoit, puis à Saint-Denys rendre ses actions de grâces aux saints Martyrs. Tout le long du chemin les habitans de la campagne se trouvoient en foule sur son passage, lui donnant mille bénédictions, & témoignant par leurs vœux combien sa conservation leur étoit chère. Ces vœux étoient sincères; mais ils ne devoient pas être exaucés. Les chaleurs de l'été causèrent à ce bon Prince une rechute sur la fin du mois de juillet. Il manda aussitôt Étienne, évêque de Paris, & Gilduin abbé de Saint-Victor. Il fit de nouveau sa confession à celui-ci, & reçut encore une fois des mains de l'autre le saint Viatique. Le desir qu'il avoit déjà eu de mourir à Saint-Denys sous l'habit monastique, se renouvela alors; mais son mal ne lui permettant pas de l'accomplir, il y suppléa en quelque sorte par une autre action d'humilité & de pénitence, qui a été depuis imitée par Saint Louis. Il fit étendre un tapis à terre, &

ANNÉE

1135.

1137.

---

ANNÉE  
1137.

jeter de la cendre dessus en forme de croix. Ce fut sur ce lit qu'il expira, le premier jour d'août 1137, dans la soixantième année de son âge. Il fut enterré à Saint-Denys entre l'autel de la Trinité & celui des saints Martyrs, comme il l'avoit désiré. Suger, abbé de ce monastère, écrivit sa vie, d'où l'on tiroit autrefois les leçons qu'on lisoit à l'office de son anniversaire. C'est une preuve, qu'on ne soupçonnoit point de flatterie dans le portrait qu'elle fait de ce religieux Monarque.

---

LOUIS VII,  
dit le Jeune.

*Gall. Christ.*  
*tom. II, col.*  
*1002.*

Louis, qu'on surnomma le Jeune pour le distinguer de son père, se trouvoit en Aquitaine lorsque celui-ci mourut. Il y étoit allé pour épouser Éléonore, fille aînée du duc Guillaume IX, & héritière de ses États. Une circonstance de ce voyage, qui est à remarquer, c'est que Lambert, évêque d'Angoulême, après avoir salué le jeune Prince, lui représenta que par un ancien privilège de son église, les évêques d'Angoulême étoient *premiers chapelains nés des Rois de France*, dès que ces Princes avoient passé la Loire pour venir en Guyenne (i). Trois ecclésiastiques de la Cour placés antérieurement par nos Rois sur le siège d'Angoulême, savoir, Aptonius sous Clovis, Mererius sous Caribert petit-fils de Clovis,

---

(i) L'abbaye de Blazimont au diocèse de Bazas, a été, dit-on, fondée en 721, pour le service personnel des ducs d'Aquitaine. En conséquence les Abbés de ce lieu prennent la qualité de *premier Aumônier* de ces Princes. On l'a donnée à M. l'abbé de Villefrois dans le *Mercur de France*, Janvier 1754, à l'occasion de la naissance de monseigneur le duc d'Aquitaine.

& Launus sous Pepin , pouvoient avoir donné lieu à cette prétention de leurs successeurs. Quoi qu'il en soit, Louis, dit-on, ne la contredit pas. Nous ne voyons pas néanmoins que Lambert ait fait aucune fonction, ni qu'on lui ait accordé aucune distinction en la qualité qu'il réclamoit. Dans l'assemblée que tinrent les Prélats & seigneurs Aquitains, il demanda & obtint, il est vrai, le rang le plus honorable: mais ce fut seulement à raison de son ancienneté dans l'épiscopat, & comme Doyen de sa province. Le mariage fut célébré à Bordeaux par Geoffroi, archevêque de cette ville. Les deux époux se rendirent ensuite à Poitiers, d'où Louis après s'être fait couronner duc de Guyenne, & avoir reçu l'hommage de ses nouveaux sujets, reprit en diligence le chemin de Paris.

Il n'y trouva plus le chancelier Étienne de Garlande. Dégouté enfin de la Cour, cet officier s'étoit retiré à Orléans, où il possédoit les doyennés de Sainte-Croix, de Saint-Aignan & de Saint-Samson. Le clergé du Palais ne manquoit pas de sujets propres à remplir la charge qu'il laissoit vacante. Pendant les dix premières années de ce règne, les fonctions en furent exercées tantôt par Algrin & Simon, dont nous avons parlé, tantôt par Noël, abbé de Rebais, & Cadurque.

Il s'éleva dans l'église de France au sujet de ce dernier, un grand trouble, qui fut une source de chagrins pour le Monarque, & de calamités pour le Royaume. Le siège de Bourges étant vacant, une partie du clergé élu pour le remplir Pierre de la Châtre, cousin d'Aimeric cardinal

---

 ANNÉE

1137.

---

 1141.

ANNÉE

1141.

L'abbé Velly,  
t. III, p. 89.

C. Alna  
mater, 24. in  
sexto, de sent.  
excomm.

Radulph. de  
diceto, chron.  
p. 509.

& chancelier de l'église Romaine ; tandis que l'autre partie donna son suffrage à Cadurque , chapelain du Roi. Celui-ci étoit vivement appuyé par la Cour de France ; mais son concurrent , assuré de la protection de Rome , alla trouver le Pape qui , après l'avoir sacré , le renvoya prendre possession de son église , en disant que *le Roi étoit un jeune homme qu'il falloit instruire , & ne pas accoutumer à se mêler ainsi des affaires ecclésiastiques*. Paroles , dit un moderne , aussi indiscrètes qu'indécentes dans la bouche d'un Pontife , qui devoit son élévation à l'appui que la France lui avoit accordé contre la faction d'Anaclet. Louis en fut outré. Il jura que de son vivant la Châtre ne seroit jamais archevêque de Bourges , & défendit qu'on lui donnât entrée dans cette ville. Innocent , piqué à son tour de cette défense , priva Cadurque de tout honneur ecclésiastique , & mit le domaine du Roi en interdit.

Celui de tous les Papes qui a fait des armes spirituelles de l'Église l'usage le plus fréquent , Boniface VIII , n'a pas pu s'empêcher de convenir , que les interdicts avoient ordinairement des suites plus funestes que les maux auxquels on vouloit remédier en les employant. Aussi , depuis long-temps , les Princes & les Magistrats font-ils attentifs à empêcher l'exécution de ces sortes de censures. Dans le siècle dont nous parlons , elles étoient respectées par ceux même qui n'en croyoient pas le sujet légitime.

Durant trois ans , dit un ancien Auteur , dans quelque ville , bourg ou château que le Roi entrât , on y cessoit aussitôt la célébration de l'office divin.

Les ordres du Monarque ne furent pas moins rigoureusement observés. Inutilement la Châtre se présenta aux portes de Bourges, on ne voulut pas l'y recevoir. Il fut contraint de se réfugier auprès de Thibaud comte de Champagne, qui le prit sous sa protection. Cette retraite alluma entre le Roi & le Comte une guerre des plus sanglantes, malgré les mouvemens que se donna Saint Bernard, attaché au premier par devoir, au second par inclination. Nous n'entrerons pas ici dans un détail étranger à notre sujet. Nous dirons seulement, que Louis jeune Prince de vingt-deux à vingt-trois ans, dans l'ardeur & l'emportement de sa passion, poussa la vengeance contre un vassal rebelle & artificieux jusqu'à faire mettre le feu à une église, où treize cents personnes qui s'y étoient réfugiées, devinrent la victime des flammes; barbarie, dont le surnom de *brûlé* donné à Vitri en Perthois, retracera éternellement le souvenir. Mais Louis rendu à lui-même, eut honte de son action; il en pleura, & ne crut pas pouvoir jamais trop faire pour l'expier. Dans cette disposition il fut aisé de lui persuader tout ce qu'on voulut. Il envoya des ambassadeurs au pape Célestin II, pour l'assurer de son obéissance, & le prier de lever l'interdit fulminé sur le Royaume par Innocent. Il établit l'archevêque de Bourges dans son siège, & Cadurque, qui le lui disputoit, fut obligé de se contenter de l'Archidiaconé de cette église; que le Prélat lui donna à la prière du Roi.

Ce n'étoit pas assez pour calmer les remords de ce

---

 ANNÉE

1141.

---

 1143.

---

 1145.

ANNÉE

1145.

*Martenne,  
ampl. collect.  
t. II, pref.  
p. x.*

Prince. La grande dévotion du temps, & la pénitence qu'on croyoit la plus efficace pour effacer les crimes les plus énormes, c'étoit d'aller au secours de la Terre-Sainte opprimée par les Sarasins. Louis espérant de trouver son pardon dans ce voyage, en forma le projet. Deux autres motifs le portoient encore à l'entreprendre. C'étoient le vœu qu'en avoit fait Philippe son frère aîné, & que la mort l'avoit empêché d'exécuter, & la prise récente d'Édesse, place importante qu'il falloit retirer du pouvoir des Infidèles, si l'on vouloit conserver la chrétienté en Asie. Il exposa ses raisons à plusieurs Princes & Seigneurs de la Cour, qui furent d'avis de consulter là-dessus l'oracle de ce siècle, Saint Bernard. Celui-ci ne voulant rien prendre sur lui, répondit qu'il falloit s'en rapporter au Pape. On dépêcha donc aussitôt vers Eugène III, qui occupoit alors la chaire de Saint Pierre. Tout le monde fait quelle fut sa décision, & l'empressement général avec lequel on la suivit.

1147.

Louis se prépara à son départ par de bonnes œuvres. Il visita les couvens & les hôpitaux de Paris, se recommandant aux prières des uns, faisant aux autres d'abondantes aumônes. Enfin le mercredi de la Pentecôte, de l'an 1147, il se rendit à Saint-Denys où le pape Eugène l'attendoit. Ayant reçu de sa main l'équipage des pèlerins, c'est-à-dire, la pannetière & le bourdon avec la bénédiction apostolique, il baisa dévotement les reliques des Saints Martyrs, prit l'oriflamme sur l'autel & partit, laissant ses États sous la protection du Saint-Siège & la conduite de l'abbé Suger.

Parmi

Parmi les ecclésiastiques de sa chapelle qui l'accompagnèrent, nous ne connoissons que Baudouin & Barthélemi, qui faisoient auprès de lui les fonctions de Chancelier, & Eudes de Deuil, moine de Saint-Denys, qui lui servoit de Chapelain & de Secrétaire (*k*). Le premier, après avoir partagé quelque temps avec le plus grand zèle les travaux & les dangers des croisés, désira de revenir en France. Le Roi le lui permit d'autant plus volontiers, qu'il jugea qu'il lui seroit en effet plus utile dans le Royaume qu'en Palestine, & il manda à l'abbé Suger, qu'il vouloit que son très-cher Baudouin fût employé aux affaires de l'État, & qu'on eût égard à ses avis. Le second fut aussi envoyé en France, chargé d'une lettre pour Raould, comte de Vermandois, collègue de Suger dans la régence. Mais Eudes de Deuil ne quitta jamais son maître. Se trouvant tous les jours à son lever & à son coucher, le suivant dans toutes ses marches, personne n'étoit plus en état que lui de donner une relation fidèle

ANNÉE

1147.

Epist. 69,  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 516,Epist. 100,  
ibid. p. 526,

---

(*k*) Eudes de Deuil, ainsi nommé du lieu de sa naissance, dans la vallée de Montmorenci, au voisinage de Saint-Denys, fut reçu dans ce célèbre monastère, & y fit ses études. Au retour du voyage d'Outremer, Suger le fit Abbé des moines nouvellement établis à Compiègne au lieu des chanoines qui y étoient auparavant. Ce fut-là qu'il composa son Histoire de la Croisade. Il ne tarda pas à être élevé à une place encore plus éminente. En 1152, il succéda à Suger lui-même dans l'abbaye de Saint-Denys. Nous avons trois lettres de Saint Bernard pour le défendre contre quelques religieux, qui l'accusoient de dissiper les biens de ce riche bénéfice. Le saint Abbé y parle d'Eudes comme d'un homme irréprochable.

---

 ANNÉE

1147.

de cette fameuse expédition. C'est aussi ce qu'il exécuta à son retour, par un Ouvrage divisé en sept livres & dédié à l'abbé de Saint-Denys. Nous y apprenons, pour nous renfermer dans ce qui est de notre sujet, que la piété de Louis égala sa valeur. *Il ne passa aucun jour*, dit l'Historien, *sans entendre la Messe & dire ses Heures*. Ni les mauvais temps, ni les périls, ni les fatigues n'interrompirent jamais ses dévotions. Muni des Sacremens, il voloît au combat avec ardeur. Rentré dans son camp, il couroit avec le même empressement aux pieds des autels, & assistoit à vêpres & à complies. *Ainsi Dieu étoit le principe & la fin de toutes ses œuvres*. Il doit paroître étonnant après cela que Baronius pour disculper le pape Eugène & Saint Bernard du mauvais succès de la croisade, ait osé en rejeter toute l'infortune sur Louis, dont les péchés, dit-il, furent la cause de nos malheurs : comme si on ne pouvoit absolument justifier le Pontife & l'abbé de Clairvaux, sans charger la mémoire d'un Prince si brave & si religieux. Les politiques ne lui reprochent qu'une faute ; c'est d'avoir entrepris ce voyage.

---

 1149.

Il revint après environ deux ans d'absence, menant avec lui une colonie de chevaliers de Saint-Lazare, qu'il établit à Paris dans le faubourg Saint-Denys, & une autre de religieux du Mont-de-Sion, qu'il mit à Orléans dans l'église collégiale de Saint-Samson. Foible dédommagement pour un Royaume qu'il venoit d'épuiser & d'hommes & d'argent.

---

 1152.

Son retour ne mit fin ni à ses peines, ni à ses pertes.



Depuis quelque temps il vivoit avec la Reine son épouse dans la plus grande mésintelligence. La source du mal étoit un défaut d'assortiment dans leurs caractères. Louis, né grave & sérieux, avoit peu de goût pour les plaisirs. Éléonore, naturellement vive & galante, s'y livroit sans mesure. L'un étoit *d'une simplicité de colombe*, d'une douceur & d'une humilité *quelquefois peu séante dans un Prince*. L'autre à la fierté & à l'ambition la plus décidée joignoit le mépris le plus insultant, jusqu'à se plaindre hautement d'avoir épousé un homme plus propre pour le cloître que pour le trône, un moine plutôt qu'un Roi. On lui a reproché même d'avoir perdu, dans le voyage d'Asie, le respect qu'elle devoit à sa personne & à son rang, par une conduite aussi irrégulière que scandaleuse. Quoi qu'il en soit de ses prétendus désordres, trop peu prouvés pour fonder un jugement sûr, il est certain que cette mésintelligence des deux époux dégénéra en une antipathie, à laquelle il n'y avoit d'autre remède que de dissoudre le lien qui les unissoit.

La Princesse, qui desiroit cette rupture encore plus que le Roi, lui en avoit déjà proposé le moyen à Antioche, en lui disant : *qu'il ne leur étoit plus permis d'habiter ensemble, parce qu'il y avoit entr'eux une parenté au quatrième degré*. Cela étoit vrai. Neuf ou dix ans auparavant, Saint Bernard avoit objecté cette parenté à Louis, à l'occasion de l'empêchement que le Monarque mettoit, sous un pareil prétexte, au mariage du fils aîné de Thibaud, comte de Champagne, avec la fille du comte de Flandre.

---

ANNÉE  
1152.

*L'abbé Velly,  
t. III, p. 139.*

*Math. Paris.  
ad an. 1151.*

*Chron. Nang.*

ANNÉE

1152.

*Epist. 8, ap.  
Duch. t. IV,  
p. 453.*

*Gesta,  
Ludov. VII,  
c. xxix, ibid.  
p. 411.*

*De quel front, je vous prie,* disoit le saint Abbé au cardinal de Preneste, *ce Prince s'avise-t-il de compter les degrés de consanguinité des autres, lui qui, comme tout le monde le fait, est marié avec sa cousine presque au troisième degré.* La piété scrupuleuse du Roi doit faire présumer qu'il ignoroit absolument une circonstance qui rendoit son union avec Éléonore, illégitime & incestueuse. Aussi n'en fut-il pas plutôt informé, qu'il déclara que *son intention n'étoit pas de revenir la Reine contre la loi de Dieu & la défense des Canons; mais qu'en enfant soumis de l'Église, il vouloit garder inviolablement ses statuts.* Un Concile assemblé à Beaugenci fut chargé d'examiner cette affaire, & de la décider. La parenté y ayant été constatée, il intervint un jugement qui, du consentement des parties, déclara le mariage nul.

1154.

1160.

Louis, qu'Éléonore laissoit sans postérité masculine, épousa d'abord Constance fille d'Alphonse VIII roi de Castille & de Léon; puis Alix ou Adelaïde fille de Thibaud IV comte de Champagne. Le premier de ces deux mariages fut célébré à Orléans par l'archevêque de Sens; le second dans la cathédrale de Paris, par le même Prélat, qui, après avoir sacré & couronné la nouvelle Reine, chanta une Messe solennelle, où Guillaume archidiacre de Sens, fit la fonction de Diacre; Étienne, chanoine aussi de Sens, celle de Sous-Diacre; Matthieu & Albéric grands-chantres l'un de Sens, l'autre de Paris, tinrent le chœur. A chacune de ces cérémonies, l'archevêque de Reims fit des protestations, soutenant que lui

seul devoit en être le ministre, & qu'elles ne devoient être faites que dans son Église. On fit peu d'attention à ses remontrances.

---

ANNÉE  
1160.

Un différend plus sérieux occupoit alors les esprits; c'étoit le schisme produit par la double élection des cardinaux Roland & Octavien à la Papauté. Alexandre III, c'est le nom qu'avoit pris le premier, vrai Pontife reconnu par l'église Gallicane, fut obligé de venir chercher dans son sein un asile contre la persécution de son concurrent, dont l'empereur Frédéric Barberousse avoit épousé les intérêts. A la première nouvelle de son arrivée en Languedoc, Louis lui envoya deux hommes de confiance, Thibaud, abbé de Saint-Germain-des-prés, & Cadurque, ce même chapelain qui avoit été élu autrefois archevêque de Bourges. Il lui dépêcha encore un autre chapelain nommé Barbe-d'or, doyen de l'église de Paris, pour aviser avec lui aux moyens d'éteindre le schisme. Il ne tint pas à l'Empereur qu'il ne se communiquât en France. Dès que ce Prince apprit qu'Alexandre se disposoit à y passer, il écrivit au Chancelier, pour qu'il engageât le Roi à lui fermer l'entrée de ses États; à moins, ajoutoit-il, qu'on ne voulût exposer le Royaume aux brigandages, qui seroient la récompense infaillible de la complaisance du Monarque, & l'obliger lui-même à en marquer son ressentiment avec éclat. On regarda cette menace comme une bravade, & le Pontife fugitif n'en fut que mieux accueilli.

---

1162.

*Epist. 131  
et 152, ap.  
Duch. t. IV,  
p. 614 et  
621.*

*Epist. 47,  
ibid. p. 579.*

Le Chancelier étoit en ce temps-là Hugues, surnommé

ANNÉE

1162.

*Gall. Christ.  
tom. IX, col.  
361.**Ibid. col. 436.*

de Champfleuri, un des deux Docteurs qui, dans le concile tenu à Paris en 1147, s'élevèrent contre le fameux Gilbert de la Porée, & soutinrent, qu'entre les articles qu'on lui imputoit d'avoir enseignés, eux-mêmes en avoient entendu plusieurs de sa bouche. Il fut d'abord Curé, puis archidiacre d'Arras & chanoine de Paris, d'Orléans & de Soissons. Adrien IV, qui lui vouloit du bien, écrivit en sa faveur à l'évêque & au chapitre de Paris, pour qu'ils lui donnassent la première dignité ou personnat qui viendrait à vaquer dans leur église, & la première maison vacante dans le cloître. C'est l'exemple, le plus ancien que nous ayons, des dispenses du Saint-Siège, soit pour la pluralité des bénéfices, soit pour ce qu'on appeloit les réserves ou mandats apostoliques. Hugues fut promu à l'évêché de Soissons en 1159. Les lettres sans nombre qu'il a écrites ou qui lui ont été adressées pendant qu'il a été Chancelier, & qu'on trouve imprimées dans plusieurs recueils, sont autant de témoignages de son crédit & de l'usage qu'il en faisoit. Il y en a une où le même pape Adrien IV, son protecteur, le prie d'engager le Roi à rendre ses bonnes grâces à Guillaume, abbé de Saint-Corneille de Compiègne, qui les avoit perdues, parce que par de faux rapports on l'avoit brouillé avec le confesseur de ce Prince.

Qui étoit ce confesseur ? l'Histoire ne le nomme point; mais la grande faveur où étoit Ervise, abbé de Saint-Victor, auprès de Louis VII, peut faire conjecturer qu'il y remplissoit ce ministère, comme son prédécesseur

Gilduin l'avoit rempli auprès de Louis VI. On a aussi une lettre du pape Alexandre III au Roi, qui fait mention de son confesseur, mais sans le nommer. Voici à quel sujet. Louis avoit demandé s'il pouvoit les vendredis de carême user de la dispense qui lui avoit été accordée pour les autres vendredis de l'année. Sa Sainteté lui répondit, que les vendredis du carême qu'on appeloit de la Saint-Martin, il pouvoit se faire servir un plat de poisson, & boire un peu de vin; mais que les vendredis de l'avent & du grand carême, il devoit observer l'abstinence prescrite par l'Église; que cependant si sa santé en souffroit un dommage notable, elle lui permettoit, & même lui ordonnoit d'user ces jours-là d'un peu de poisson & de vin, comme aux autres vendredis de l'année; pourvu qu'il eût soin de racheter cette indulgence par de plus abondantes aumônes, *selon le conseil de son Chapelain*; c'est-à-dire, du directeur de sa conscience. On remarquera en passant l'usage où l'on étoit dans ce siècle de faire trois carêmes durant le cours de l'année, & avec quelle rigueur on les faisoit.

Un autre Ministre ecclésiastique de Louis VII, sur la personne duquel tous nos monumens historiques gardent le même silence, c'est son Aumônier; officier dont l'institution est constamment de ce règne. Jusque-là nos Rois avoient fait leurs aumônes, ou par eux-mêmes, comme on le rapporte en particulier de Louis-le-Débonnaire & de Robert, ou par les mains de quelques personnes éminentes en vertu, comme nous le lisons de

ANNÉE

1162.

*Epist. 114,  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 608.*

## 232 HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE

ANNÉE  
1162.

*Rob. de Mont.  
ad an. 1160.*

*Epist. 126,  
ap. Duchesne,  
t. IV.*

Childebert I.<sup>er</sup> & de Sainte Bathilde, qui en avoient confié le soin, l'un à Saint Germain de Paris, l'autre à Saint Genès de Lyon. Mais ils n'avoient point eu d'Aumônier en titre, c'est-à-dire, un officier résidant sans cesse auprès d'eux pour être comme le canal de leurs pieuses libéralités, & destiné uniquement à cette fonction. On ne commence d'en apercevoir dans les Cours des Princes que vers le milieu du douzième siècle; Henri II, roi d'Angleterre en avoit un nommé Froger, fait évêque de Séez en 1159 (1). Le pape Alexandre III en avoit aussi un qu'il envoya vers le même temps avec un de ses Chapelains au Monarque françois, pour une négociation importante.

*Mabill. de  
Re diplom.  
l. IV, n. 44.*

Quel que fût celui de Louis, son emploi lui fournissoit de quoi exercer son zèle. Une aumône singulière de ce Prince, c'étoit de faire donner tous les jours la dixme du pain & du vin qui se consommoient dans sa maison, aux pauvres Communautés religieuses les plus proches du lieu où la Cour se trouvoit. Ainsi quand elle étoit à Compiègne, à Verberie, à Béthisi (m), cette dixme appartenoit

---

(1) Le P. Anselme (*Hist. gééal. t. VIII, p. 224*) l'a mis dans la liste des aumôniers des rois de France, trompé sans doute par ces mots, non de Sigebert qu'il cite, mais de Robert abbé du mont Saint-Michel, continuateur de Sigebert, *Frogerius aumônier du Roi*. Il devoit savoir que le Chroniqueur étant sujet du roi d'Angleterre, par le mot de Roi tout court il désignoit son Souverain.

(m) A ces maisons royales, Philippe-Auguste ajouta en 1183  
Pierrefond,

appartenoit aux religieuses de la forêt de Cuise; quand elle se tenoit à Paris, la dixme du pain étoit délivrée aux religieuses d'Hières, & la dixme du vin à celles de la Saussaye. Quand le Roi ou la Reine alloient à Orléans, les religieuses de la Magdeleine, près de cette ville, avoient la dixme du pain. Louis voulut encore que la pièce de bœuf qu'on servoit sur sa table, fût donnée aux lépreux du faubourg Saint-Denys (*n*); lesquels pouvoient de plus faire choisir dans les caves qui étoient dans la ville de Paris, pour l'approvisionnement de la maison royale, dix muids de vin, échangés dans la suite contre six pains & quatre bouteilles de vin, chacun des jours que le Roi feroit dans cette capitale.

De ces pieux établissemens, respectés par les successeurs de Louis VII, est venue sans doute l'aumône connue aujourd'hui sous le nom de *plat du Roi*, qui consiste en quatre pains de neuf onces chacun, huit livres de viande, & quatre pintes de vin *du commun*, qu'on donne tous

---

Pierrefond, & Louis Hutin en 1315 *castrum Cauciacum*, apparemment Choisi près de Compiègne. Le même Philippe-Auguste donna encore en 1184, aux religieuses de Malnoue la dixme du pain qui se dépensoit dans sa maison à Monthéry; & en 1185 à l'abbaye de Saint-Cyr la dixme du pain & du vin royal, lorsqu'il demouroit à Saint-Germain-en-Laye ou à Poissy.

(*n*) Cette aumône étoit encore en usage du temps d'Henri IV, ainsi que le témoigne du Peyrat aumônier de ce Prince, qui dit que la pièce de bœuf devoit être du poids de dix-huit livres. *Antiq. de la Chapelle*, page 420.

ANNÉE  
1162.

1165.

*Epist. 225,  
ap. Duchesne,  
t. IV, p. 657.*

\*le 21 août.

*Le Bauf,  
hist. du diocèse  
de Paris.*

les jours au couvent des Capucins le plus proche du lieu où réside la Cour.

Par ces bonnes œuvres, le charitable Monarque tâchoit de rendre le Ciel favorable à ses desirs. Il n'avoit que des filles, dont le nombre même commençoit à l'effrayer, ainsi qu'il le dit lui-même. Il souhaitoit ardemment un héritier, & pour l'obtenir, il faisoit faire des prières dans toutes les églises & les communautés de son Royaume. Étant allé à l'abbaye de Cîteaux, dans le temps qu'on y tenoit un chapitre général, il se prosterna aux pieds de ces bons religieux, protestant qu'il ne se releveroit point qu'ils ne lui eussent promis au nom du Seigneur, que ses vœux seroient exaucés. Ils le furent enfin. La Reine, après quatre années de stérilité, accoucha d'un Prince \*, dont la naissance fut tellement regardée comme miraculeuse, qu'on le surnomma *Dieu-donné*. Il fut baptisé le lendemain dans l'église de Saint - Michel près le Palais, par Maurice de Sully évêque de Paris. Le comte de Flandre & la comtesse de Toulouse le tinrent sur les fonts, conjointement avec Hugues abbé de Saint-Germain-des-prés, Ervise abbé de Saint-Victor, Eudes abbé de Sainte-Geneviève, & deux veuves de Paris ses parrains & marraines, qui lui donnèrent le nom de Philippe. On conserve dans la chapelle de Vincennes, les fonts baptismaux qui servirent à cette cérémonie. C'est une grande cuvette de cuivre rouge des Indes, enrichie de filets & de plaques d'argent, qu'un savant antiquaire, à l'inspection des figures & caractères dont elle est ornée,



a jugé avoir été faite pour servir aux purifications si fréquentes chez les Orientaux, d'où elle fut probablement apportée en France au retour de la croisade.

---

ANNÉE  
1165.

---

Dès que le Roi vit ce fils si désiré, en âge de pouvoir être associé à la Couronne, il assembla les Prélats & les Seigneurs françois, dans le palais de l'évêque de Paris, & après avoir demeuré quelque temps seul en prières, dans la chapelle, il les y fit appeler pour leur faire part du dessein qu'il avoit de faire sacrer le jeune Prince. Tous y applaudirent. Aux approches de l'Assomption, jour fixé pour la cérémonie, la Cour se rendit à Compiègne. Là, emporté par l'ardeur de la chasse, Philippe, âgé seulement de quatorze ans, s'écarta un jour de sa suite & s'égara dans la forêt, de manière qu'il fut obligé de passer la nuit dans les bois, errant à l'aventure, jusqu'à ce qu'une espèce de spectre s'apparut à lui. C'étoit un charbonnier auquel il se fit connoître, & qui le ramena au château (o). La fatigue, l'inquiétude, la frayeur avoient fait une telle impression sur ce jeune Prince, qu'il fut pris le même jour d'une fièvre violente, accompagnée de transports & de délires, qui annonçoient un plus grand danger encore que celui dont il étoit échappé.

---

1179.

---

Louis pénétré de la plus vive affliction, fit deux vœux à Dieu. L'un étoit un pèlerinage au tombeau de Saint-Thomas de Cantorberi, célèbre par un grand

---

(o) Rigord dit quelque part, que Philippe-Auguste, à cause de cet événement fit faire dans la forêt de Compiègne ces huit grandes avenues directes qui la traversent.

ANNÉE

1179.

*Du Boulay,  
Hist. Univ.  
Paris, t. II,  
p. 442.*

nombre de miracles. Il espéra que ce saint Martyr, dont il s'étoit toujours montré l'ami & le protecteur, ne lui refuseroit pas son secours dans un besoin aussi pressant (p).

L'autre étoit de nourrir & entretenir à ses dépens un certain nombre de pauvres écoliers, pendant le cours de leurs études, & de charger de ce soin son Aumônier. Pour acquitter le premier de ces deux vœux, il s'embarqua à Witsand, & arriva en peu de jours à Cantorberi, où il fit ses dévotions qu'il accompagna d'une riche offrande. Il eut bien souhaité d'aller visiter les reliques de Saint Amphibole, singulièrement révérees dans ce pays; mais l'inquiétude où il étoit ne lui permettant pas une longue absence, il y envoya un de ses Chapelains avec des présens. Le second vœu fut exécuté avec la même

---

(p) On trouve dans un ouvrage moderne (*Mémoires historiques, critiques & anecdotes de France, t. II, p. 13.*) une censure aussi indécente que déplacée de la conduite que tint Louis VII à l'égard de Saint-Thomas de Cantorberi. Tandis, dit l'Auteur, qu'il paroissoit tout occupé de son salut, qu'il se livroit aux pratiques de la plus haute dévotion, il donnoit aux peuples & à sa Cour les exemples les plus dangereux, & offensoit les principes les plus sacrés de la religion, en soutenant, comme il fit, la révolte... de Thomas Becquet archevêque de Cantorberi contre son Souverain. Si le pieux Monarque avoit besoin ici d'apologie, il ne faudroit que rapporter sa réponse aux Ambassadeurs que le roi d'Angleterre lui envoya pour lui marquer son mécontentement. « Si votre » Maître, leur dit-il, est si jaloux des coutumes de son Royaume, qui » font le sujet de la querelle, il ne doit pas trouver étrange que je garde » aussi une coutume que j'ai reçue des Rois mes ancêtres, comme un droit » héréditaire, de protéger les personnes affligées, sur-tout lorsqu'elles » souffrent persécution pour la justice. » Voyez Baillet au 29 décembre.

ponctualité. On l'apprend d'une lettre qu'Étienne de Tournai, alors abbé de Sainte-Geneviève, écrivit à l'Aumônier du Roi, pour le prier d'inscrire dans le catalogue des pauvres écoliers entretenus aux frais du Prince, un Juif nouvellement converti à la religion Chrétienne. Nous avons dit que cet Aumônier nous étoit inconnu. On conjecture que ce devoit être quelque Prélat, ou du moins une personne constituée en dignité ecclésiastique, parce qu'Étienne le qualifie du nom de *père*, honneur qu'il n'avoit coutume de rendre qu'aux Evêques & aux Abbés, ainsi qu'on le voit par ses autres lettres. Quoi qu'il en soit, c'est-là le premier exemple de ce qu'on appelle aujourd'hui *les Boursiers* dans l'Université de Paris, & l'origine du droit qu'ont les grands Aumôniers de disposer de ces places dans plusieurs collèges.

L'espérance du Monarque ne fut pas trompée. Il apprit à son retour le rétablissement de la santé de son fils. Mais la sienne souffrit considérablement de son voyage. Frappé d'apoplexie à Saint-Denys, où il étoit allé rendre à Dieu ses actions de grâces, il en demeura paralitique de la moitié du corps. Cet accident lui fit hâter le couronnement de son successeur. Le jour en fut fixé à la fête de la Toussaints suivante. Malgré son infirmité Louis en ordonna lui-même tous les préparatifs. On prétend qu'il régla à cette occasion le nombre & le rang des douze Pairs qui doivent y figurer. Il est certain que le roi d'Angleterre, comme duc de Normandie, y

---

 ANNÉE

1179.

*Steph. Torn.  
Epist. 3<sup>e</sup> 2,  
édition de des  
Moulines.*

**ANNÉE****1179.**

porta la couronne, & le comte de Flandre l'épée royale; & que plusieurs grands Seigneurs marchaient devant & après le jeune Prince, faisant les fonctions pour lesquelles ils avoient été destinés. Mais nous ne voyons pas que les six Pairs ecclésiastiques y aient eu aucune distinction ni préséance sur les autres Prélats du royaume. L'archevêque de Reims, Guillaume de Champagne, frère de la Reine, fut le ministre de la cérémonie. Il profita de la puissance & du grand crédit que lui donnoit son alliance avec la Maison royale, pour obtenir un Édit, qui assuroit à perpétuité aux archevêques de Reims, le privilège de pouvoir seuls sacrer les Rois de France; & cet Édit confirmé par une bulle d'Alexandre III, termina enfin une question qui avoit paru jusque-là assez indécise.

La chose étoit convenable. Il n'y a presque point d'État dans la chrétienté qui n'ait un certain lieu désigné pour le sacre de ses Souverains. Westminster est pour l'Angleterre, Cracovie pour la Pologne, Upsal pour la Suède, Palerme pour la Sicile, Aix-la-chapelle pour l'Empire (q), ce que Reims est pour la France; & il faut des cas aussi extraordinaires que celui où s'est trouvé notre roi Henri IV, pour frustrer ces églises du droit glorieux qu'elles ont acquis par une si longue possession.

---

(q) Ce que nous disons d'Aix-la-Chapelle, est fondé sur un article de la fameuse bulle d'or; quoique depuis l'usage y ait été très-souvent contraire. Nous ne parlons pas de l'Espagne, parce que depuis longtemps il n'y a plus de sacre pour les Rois de cette nation. On se contente de la proclamation qui se fait à Buen-retiro.

Au reste, il ne faut jamais perdre de vue une décision des États de Blois de 1588, sur cette matière. Quelques-uns ayant proposé, qu'il fût réglé que l'on ne reconnoîtroit pour Roi que ceux qui auroient été sacrés à Reims, la réponse fut, qu'en quelque lieu qu'il plût au Roi de se faire sacrer, son intronisation n'en seroit ni moins certaine, ni moins solennelle. C'est le Sang, en effet, & non le sacre qui fait les Rois. Clovis l'étoit quinze ans avant son baptême.

Il eût été également aisé à l'archevêque de Reims de faire attacher de nouveau à son siège le titre d'Archichancelier, dont ses prédécesseurs s'étoient montrés autrefois si jaloux. Mais cette dignité n'avoit plus de quoi flatter l'ambition d'un aussi grand seigneur que Guillaume de Champagne. Aussi ne donnoit-on plus à celui qui en étoit revêtu que le simple nom de Chancelier. Il y avoit déjà quelques années qu'elle étoit vacante. Hugues de Champfleuri, après l'avoir long-temps possédée, en fut privé par la faction des envieux, qui vinrent à bout de rendre sa fidélité suspecte. Cette disgrâce lui fut si sensible qu'il en tomba malade. Louis étoit naturellement bon; il visita le Prélat, lui rendit son estime, & peut-être son sceau. Mais cela ne lui rendit pas la santé. Hugues mourut en 1175, & le Roi accoutumé à se passer de Chancelier, ne se pressa pas de le remplacer. Pierre de Corbeil, un de ses Chapelains, en fit les fonctions durant la vacance. Ce Pierre de Corbeil est peut-être le même, pour qui le pape Alexandre III écrit

ANNÉE

1179.

*Gall. Christ.  
tom. IX, col.  
362.*

ANNÉE

1179.

*Epist. 343,  
ap. Duchesne,  
t. IV.*

1180.

au chapitre d'Auxerre, leur ordonnant de laisser jouir Pierre, chanoine de leur église des revenus de sa prébende, *parce qu'il étoit au service du Roi.*

Louis ne vécut depuis le sacre de Philippe, que dix mois & quelques jours. Ayant insensiblement perdu l'usage de ses membres, il mourut à Paris le 18 de septembre 1180. On l'inhuma suivant sa volonté à l'abbaye de Barbeaux, près de Melun, qu'il avoit magnifiquement fondée, & où il avoit mis pour premier Abbé un religieux nommé Martin, en qui il avoit beaucoup de confiance.

*Rigord, ap.  
Duch. t. V,  
p. 8.*

La reine Adelaïde son épouse lui fit élever un tombeau si riche en or, en argent & en pierres précieuses, qu'on disoit que depuis Salomon il ne s'étoit rien vu de pareil. Un monument plus durable & plus glorieux à la mémoire de ce Prince, ce sont les justes éloges que les auteurs contemporains, même étrangers, ont fait de ses vertus. Celui de tous, qui paroît avoir peint avec plus de vérité son caractère, c'est Guillaume de Neubrige. *C'étoit, dit-il, un homme d'un dévouement intrépide au service de Dieu, d'une douceur admirable envers ses sujets, & singulièrement distingué par son respect pour l'Église.*

*Steph. Paris.  
ap. le Bauf.  
Dissert. sur  
l'hist. de Par.  
t. I, p. 94.*

Nous permettra-t-on de rapporter ici quelques traits de ce respect. Ils nous sont fournis par un autre Écrivain du temps, d'autant plus croyable, qu'il en avoit été lui-même témoin oculaire. Après avoir fait de Louis le portrait le plus avantageux, « certes, ajoute-t-il, je voudrois que » tous les Rois de la terre imitassent son zèle pour la » conservation de l'honneur & des libertés de la sainte Église

église de Dieu. J'ai vu souvent que dans les processions «  
solennelles de Notre - Dame de Paris, avant que de «  
prendre son rang après l'Évêque, il regardoit si quelque «  
ecclésiastique de son Palais, ou quelque'autre ecclésiastique «  
étudiant ( dont le nombre est fort grand en cette ville ) «  
n'étoit point par hasard derrière lui. S'il n'en apercevoit «  
pas, il suivoit immédiatement l'Évêque. Mais s'il en «  
voyoit, même qui fussent mal vêtus, il s'arrêtoit tout «  
court, & il se retiroit en arrière, disant : *Vous autres gens* «  
*d'église suivez: par les saints de Bethléem je ne marcherai* «  
*point; c'est à vous à aller devant, & c'est à moi & à tous* «  
*des laïques à vous suivre.* J'ai vu encore, continue le même «  
Écrivain, qu'un jour ce Prince étant en voyage pour «  
venir à sa capitale, surpris par la nuit, il fut obligé de «  
coucher à Creteil, où il fut défrayé ce soir-là par les «  
habitans du village, serfs de l'église de Paris. Dès le «  
lendemain matin la nouvelle en fut portée aux Chanoines, «  
& elle les jeta dans la dernière consternation. Ils résolurent aussitôt de cesser la célébration du service Divin «  
dans la cathédrale, jusqu'à ce que le Roi eût restitué à «  
leurs *hommes de corps* la dépense qu'il leur avoit occasionnée. Louis, arrivé à Paris, vint le même jour à «  
Notre-Dame, selon la louable coutume qu'il avoit d'y «  
assister de temps en temps à l'office. Étonné de trouver «  
la porte fermée, il en demanda la raison. On la lui dit. «  
Elle auroit dû l'étonner encore davantage. Mais non; «  
le très-chrétien Monarque se condamnant lui-même, fit «  
ses excuses & promit réparation. Alors les portes de «

**ANNÉE** » l'église lui furent ouvertes. Après qu'il eut fait sa prière,  
**1179.** » il se retira, donnant pour garant de sa parole l'évêque  
 » Thibaud, qui confia en même - temps aux Chanoines  
 » deux de ses chandeliers d'argent, jusqu'à ce que le Roi  
 » leur eût fait la satisfaction qu'ils demandoient. Il la fit en  
 » effet quelques jours après par le moyen d'une verge ou  
 » baguette, qu'il mit de sa propre main sur l'autel, & que  
 » l'Évêque & les Chanoines convinrent de conserver très-  
 précieusement en mémoire des libertés de leur église ». Un  
 savant moderne conjecture que c'est-là l'origine de  
 cette baguette d'argent doré, ornée de fleurs-de-lys,  
 qu'un enfant de chœur tient tous les Dimanches sur sa  
 poitrine en forme de sceptre, tandis que l'on fait la béné-  
 diction de l'eau avant Tierce, & que l'on peut regarder  
 comme une marque de la juridiction temporelle du  
 Chapitre sur les terres de sa dépendance. Il faut avouer  
 que c'est un monument bien singulier de la piété de  
 Louis VII, de la simplicité de son siècle, & peut-être  
 aussi de l'abus, que les gens d'église faisoient quelquefois  
 du respect qu'il portoit à leur caractère.

**PHILIPPE II,**  
 dit *Auguste.*

**1180.**

Ces exemples religieux avoient jeté dans le cœur du  
 jeune Philippe des semences de piété, qui ne tardèrent  
 pas à produire des fruits. Il signala le commencement  
 de son règne par quatre Édits célèbres, où le Clergé de  
 France vit tout d'un coup ce qu'il devoit attendre du  
 zèle de son nouveau Souverain. Le premier condamne  
 les hérétiques au feu. Le second ordonne de précipiter  
 tout vivant dans un lac ou dans un fleuve, quiconque



aura osé blasphémer le Saint-Nom de Dieu. Le troisième bannit de la Cour & de tout le Royaume les jongleurs, les farceurs, les baladins, qui ne servent qu'à corrompre les mœurs, & ôter aux peuples le goût pour les occupations sérieuses. Et comme c'étoit l'usage, dit un Historien du temps, que les Grands leur fissent présent de leurs habits, même les plus précieux, le jeune Roi persuadé que *donner aux histrions, c'est immoler aux démons*, voulut que désormais sa garde-robe ne fût employée qu'à couvrir les membres de Jésus-Christ. Enfin le quatrième édit regardoit les Juifs, dont les usures étoient devenues d'autant plus intolérables, qu'après s'être emparés des biens des Chrétiens, ils s'emparoisent aussi de leur personne, en contraignant leurs débiteurs à se rendre leurs esclaves, lorsqu'ils n'étoient pas en état de payer. Philippe enjoignit à cette nation avide de sortir dans trois mois des terres de son obéissance, sans qu'elle pût emporter autre chose des gains immenses qu'elle avoit faits, par son infame trafic, que ses meubles & son argent comptant. Une conduite si au-dessus de l'âge d'un Monarque de quinze à seize ans, fut, dit-on, le résultat des conversations fréquentes qu'il avoit avec le Prieur des religieux de Grandmont, établis au bois de Vincennes, nommé *frère Bernard*, qu'on croit avoir été son confesseur. Il est certain que Philippe avoit beaucoup de confiance en ce bon hermite, qu'il le consultoit souvent, & qu'il faisoit grand cas de ses avis.

C'est une chose étonnante, que l'histoire de ce Prince

H h ij

ANNÉE  
1180.

Rigord,  
ap. Duchesne,  
t. V, p. 21.

Archon, hist.  
de la Chap.  
t. II, p. 97.

---

**ANNÉE****1180.***Labbe, Éloges  
hist. p. 193.*

écrite en vers & en prose par un de ses Chapelains ; n'entre dans aucun détail sur ce qui regarde son Clergé. Hugues de Puteaux ou de Puiseaux en fut le chef, au moins pendant les six premières années de ce règne. Cet ecclésiastique, dont on avoit sans doute plutôt consulté le mérite que l'âge, quand on l'éleva à la dignité de Chancelier, étoit fils naturel d'Hugues évêque de Durham en Angleterre. Le défaut de sa naissance lui fermoit la porte de la plupart des bénéfices. Étienne abbé de Sainte-Geneviève, le recommanda au pape Lucius III, par une lettre où, après avoir marqué que le chancelier du Roi étoit un jeune homme rempli de qualités, qui faisoient concevoir les plus grandes espérances, & qu'il ne se servoit de l'autorité que lui donnoit sa charge dans le Palais, que pour maintenir les privilèges des églises, il finit par supplier Sa Sainteté de vouloir abroger en sa faveur les coutumes, qu'avoient certains Chapitres, de rejeter du nombre de leurs chanoines ceux qui n'étoient pas nés d'un légitime mariage. On ne fait ce que répondit le Pontife, ni même ce que devint Hugues. Dès l'an 1186 son nom cessa de paroître dans les diplomes. Il y a apparence qu'il fut destitué, à l'occasion de la guerre qui s'alluma alors entre l'Angleterre sa patrie & la France.

---

**1186.**

---

**1188.**

Cette guerre, où il sembloit que des torrens de sang alloient décider la querelle des deux Couronnes, fut interrompue tout-à-coup par les tristes nouvelles qu'on reçut des désastres arrivés à la Palestine. L'armée chrétienne entièrement défaite sous les murs de Tibériade ;

la vraie Croix enlevée dans cette déplorable journée; tant de braves Chevaliers, la plupart François, froidement égorgés par les Musulmans; Saladin vainqueur introduit dans Acre, dans Berée, dans Sydon, enfin dans Jérusalem; tels furent les malheurs dont Guillaume archevêque de Tyr, vint faire la touchante peinture à Philippe & à Henri dans un rendez-vous qu'ils s'étoient donnés entre Trie & Gisors. A son récit les animosités s'éteignirent ou parurent éteintes, les deux Rois s'embrassèrent, & mirent leur rivalité à voler au secours de l'Asie. Après avoir reçu la croix des mains du Prélat, ils en firent dresser une au milieu du champ où se tenoit l'assemblée, en mémoire de leur confédération; & on ne l'appela plus que *le champ sacré*.

Quelque empressement qu'on eût montré d'abord pour cette expédition plus chrétienne que politique, elle fut retardée par divers accidens, qui ne sont pas de notre sujet. Lorsque le temps du départ fut arrivé, Philippe se rendit à Saint-Denys. Là prosterné devant le corps du saint Apôtre de la France, il se recommanda à Dieu, à la Sainte Vierge, aux saints Martyrs & à tous les Saints. Il prit ensuite de dessus l'autel l'Oriflamme, & deux autres étendards, dont la seule vue, dit Rigord, mettoit souvent les ennemis en fuite; & ayant reçu avec la pannetière & le bourdon, marques du pèlerinage, la bénédiction des saintes Reliques par les mains du cardinal de Champagne son oncle, Légat du pape, il partit pour Vézelay, où devoient se joindre les deux armées de France & d'Angleterre.

ANNÉE

1188.

1190.

Ap. Duchef.  
t. V, p. 29.

---

 ANNÉE

1190.

*Ap. Duchesq.  
t. V, p. 29.*

Il avoit pourvu au gouvernement du Royaume pendant son absence, par un testament dont les dispositions sont tout-à-fait dignes d'un Roi très-chrétien. Il y en a une qui ordonne que dans la nomination des bénéfices vacans en régale, les Régens prendront l'avis du frère Bernard. C'est une nouvelle preuve de l'estime & de la confiance, dont nous avons dit que le Monarque honoroit ce bon religieux. Mais ce pourroit en être une aussi qu'il ne l'avoit pas pour confesseur, car celui qui remplissoit auprès de lui ce ministère, ne manqua pas probablement de l'accompagner dans un voyage aussi long & aussi périlleux.

---

 1192.

Le succès en fut peu utile à l'objet principal de la croisade, qui étoit la délivrance de la sainte Cité. Après la prise de Saint-Jean-d'Acre, Philippe épuisé par une cruelle maladie, fatigué des éternelles divisions qui régnoient entre les chefs des soldats chrétiens, plus choqué encore du naturel impétueux de Richard, roi d'Angleterre, & de l'ascendant que ce fier vassal s'arrogeoit en tout & par-tout sur son Seigneur, prit le parti de revenir dans ses États, qu'il n'auroit pas dû quitter peut-être, ou du moins qu'il auroit dû revoir avec plus de gloire. Son premier soin fut d'aller à Saint-Denys rendre grâces à Dieu de l'avoir conservé au milieu de tant de périls. En témoignage de sa reconnaissance, il y fit aux saints Martyrs l'offrande de son manteau royal, suivant la pieuse coutume des Rois ses prédécesseurs, au retour de quelque grande expédition.

Cet acte pieux & édifiant devoit-il être le terme de la sagesse de Philippe? On le vit presque aussitôt démentir la ferveur des prémices de son règne, par une conduite où l'on ne reconnut plus ni sa religion, ni sa magnanimité, ni sa justice. Peu de temps avant son départ pour l'Asie, il avoit perdu Isabelle de Hainaut sa femme, n'ayant d'elle qu'un fils nommé Louis. Il épousa en secondes nœces Issemburge sœur de Canut, roi de Danemarck; Princesse à qui il ne manquoit rien ni du côté de la beauté, ni de celui de la vertu. Le mariage, cependant fut à peine célébré, que dégoûté de sa nouvelle épouse, Philippe ne pensa qu'à la répudier. Divers exemples nous ont fait voir déjà combien il étoit facile alors d'en trouver le prétexte dans une parenté au degré prohibé (r). Quelques-uns de ces Évêques complaisans, dont les cours des Princes sont rarement dépourvues, le lui suggérèrent. On fabriqua une généalogie, dont la vérité fut attestée avec serment, & la sentence de divorce fut prononcée par l'archevêque de Reims, cardinal & légat du Saint-Siège; le même qui avoit fait peu de temps auparavant la cérémonie du mariage & du couronnement de la Princesse. Le public étonné d'un changement si subit l'attribua au diable & aux forciers. Issemburge, qui n'y comprenoit rien non plus, maudissant la France, appela Rome à son secours. Sur ses plaintes & celles du roi de Danemarck son

---

 ANNÉE

1193.

---

(r) Les mariages n'étoient permis entre parens qu'au de-là du septième degré.

---

 ANNÉ  
1193.

frère, deux nouveaux Légats furent envoyés pour examiner cette affaire. Mais l'air de Paris, dit Rigord, en fit *deux chiens muets qui n'osèrent pas même aboyer*. Le Roi prenant leur silence pour une approbation de sa conduite, se crut absolument dégagé du lien conjugal. Il demanda Agnès fille du duc de Méranie, l'épousa publiquement à Compiègne, & relégua la malheureuse Princesse de Danemarck dans un monastère, sans autre adoucissement à son sort que celui qu'elle tiroit de sa piété.

---

 1198.

Une première faute, sur-tout dans les Grands de la terre, quand, au lieu de la reconnoître avec simplicité, ils se font un point d'honneur de la soutenir, ne manque guère d'attirer quelque désordre éclatant, qui en est d'ordinaire la première punition. Célestin III mourut, & eut pour successeur Innocent III. C'étoit un pape qu'aucune considération humaine n'étoit capable de faire départir de la sévérité des règles. Persuadé que le divorce du Monarque, ainsi que son dernier mariage, leur étoit contraire, il écrivit d'abord à Philippe, comme pour l'informer de son exaltation. Il lui adressoit, disoit-il, les premières de ses lettres à cause de sa qualité de *principal fils de l'Eglise romaine*. Mais en même-temps il chargeoit l'évêque de Paris de lui expliquer sans déguisement tout ce qu'il attendoit de lui en cette qualité. Cette monition n'ayant produit aucun fruit, l'austère Pontife manda au cardinal de Capoue, son légat en France, de déclarer au Roi qu'il eût à reprendre Issemburge, & à renvoyer Agnès; & en cas de refus, d'assembler au plus tôt

un

un Concile, & de juger à la rigueur. Il fut obéi. Le Légat convoqua un Concile à Dijon, dont le Roi crut arrêter la procédure, en interjetant appel au Pape même. Cela ne fit que suspendre la foudre, qu'un autre Concile tenu à Vienne en Dauphiné, lança quelques mois après, en prononçant un interdit sur tout le Royaume.

---

ANNÉE  
1198.

Alors recommença dans l'église de France ce spectacle affligeant, que des yeux chrétiens ne peuvent voir sans la plus vive douleur. Plus de prières publiques, plus de Sacremens, à l'exception du baptême des enfans & de la pénitence pour les mourans, plus de prédications, plus de sépultures, plus rien de ce qui nourrit & anime la religion des Fidèles. Les seuls Croisés étoient privilégiés à l'égard de la Messe & de l'inhumation. Le temps même du mariage de Louis, fils aîné du Roi, avec Blanche de Castille étant arrivé dans ces fâcheuses conjonctures, on se contraignit jusqu'à en aller faire la célébration sur les terres du roi d'Angleterre, oncle de la Princesse. Philippe fut outré de se voir dans une situation, qui changeoit la face du Royaume, & pouvoit, vu la disposition des esprits de ce temps-là, en altérer la constitution. Faisant un crime au Clergé de sa soumission à la sentence du Concile, il chassa les Évêques de leurs sièges, les Chanoines de leurs églises, les Curés de leurs paroisses, confisqua leurs meubles & s'empara de leurs fonds. Son chagrin s'étendit jusque sur les laïques Gentilshommes & bourgeois, qu'il accabla d'impôts. L'infortunée Isemburge en souffrit elle-même une plus dure captivité.

ANNÉE

1200.

Ce Prince n'étoit pas né avec les vices qui font les persécuteurs : mais accoutumé à être obéi, il ne connoissoit point d'obstacles qui ne dussent céder à ses volontés. Il rentra enfin en lui-même. Touché des clameurs de son peuple, craignant peut-être des suites plus fâcheuses, il demanda au Pape un autre jugement & promit de s'y soumettre. A cette condition l'interdit fut levé par le cardinal d'Ostie, Légat apostolique, qui assembla un Concile à Soissons, où l'affaire du divorce fut de nouveau examinée avec l'attention la plus scrupuleuse. Philippe ne tarda pas à s'apercevoir qu'elle prenoit une tournure contraire à ses vues, & qu'il seroit encore infailliblement condamné. Il fit dire aux Prélats de ne pas aller plus loin, parce qu'il avoit repris la Reine & ne vouloit plus en être séparé. Ce n'est pas qu'il se sentît plus d'inclination pour elle : mais ennuyé de se voir si long-temps à la discrétion de Rome & de ses Légats, *il prit habilement ce parti, dit Rigord, pour se tirer de leurs mains.*

*Rigord, ubi  
sup. p. 44.*

1202.

Dans le grand nombre de lettres que le pape Innocent III écrivit à l'occasion de cette fameuse affaire, on en trouve une adressée à frère Guerin. C'étoit un des hommes les plus célèbres de son temps qui, de chanoine de Saint-Quentin, s'étoit fait profès de l'Ordre, non des Templiers, comme l'ont cru quelques Savans, mais des hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. On prétend communément qu'il étoit frère de Guerin, Grand-maître du même Ordre, & par conséquent de

*Gall. Christ.  
tom. X, col.  
1409.*



l'illustre famille des Montaigu d'Auvergne. Selon l'abbé de Vertot, il n'y a rien dans les anciens Historiens, qui puisse nous faire connoître ni son furnom, ni celui de la maison d'où il sortoit. Ce qu'ils nous apprennent, c'est qu'il étoit dans le Royaume *le second après le Roi*; possédant le cœur, l'estime & la confiance de son maître, & les méritant. D'abord clerc de ce Prince, puis Conseiller d'État, il fut enfin mis à la tête des ecclésiastiques de la Cour, ayant été nommé pour faire les fonctions de Chancelier, pendant la vacance de cette dignité. Guerin dans ces différens postes ne quitta point l'habit de sa religion, à laquelle il demeura toujours fidèlement attaché. Zélé pour la foi, il employa ses soins & son autorité pour extirper du sein du Royaume une hérésie qui s'y étoit élevée, & qui sous prétexte d'une spiritualité plus parfaite sapoit les fondemens du christianisme. Protecteur déclaré des privilèges & des libertés des églises, *il les portoit, pour ainsi dire, sous son manteau, pour les mettre à l'abri de toute insulte.* Mais quels services ses vertus militaires ou politiques ne rendirent-elles pas à l'État dans les guerres cruelles, dont il fut agité pendant tout le reste de ce règne!

Philippe, depuis son voyage de Syrie, étoit devenu l'ennemi irréconciliable du roi d'Angleterre. L'animosité étoit réciproque. Dans la relation de la dernière maladie de Richard, on remarque comme une chose extraordinaire, que ce Prince avoit passé sept ans sans s'approcher des Sacremens, à cause de la haine mortelle qu'il portoit

A N N É E

1202.

*Histoire de  
Malte, livre  
III.**Rigord, ubi  
sup. p. 50  
& 55.**Chron. Angl.  
ap. Martenne  
ampliss. collec.  
t. V, p. 857.*

**ANNÉE**

1202.

dans son cœur contre le Monarque françois. De sorte que ces deux rivaux ne cessèrent d'avoir les armes à la main l'un contre l'autre.

\* en 1194.

A la journée de Freteval \*, Philippe fit une perte inestimable. Non-seulement ses bagages, sa chapelle, son sceau; mais les titres même de la Couronne furent enlevés par l'Anglois. Ces titres, dès le commencement de la seconde race jusqu'à Charles-le-Chauve, étoient conservés ou dans la chapelle du Palais, ou auprès. Mais durant les troubles causés par les incursions des Normands, & les usurpations des grands Feudataires, nos Souverains n'ayant presque plus d'autre palais que leur camp, la coutume s'étoit introduite de porter leurs archives à leur suite; & elle subsistoit encore sous Philippe-Auguste. Il fallut un événement aussi malheureux que celui-ci pour en faire connoître les inconvéniens. On répara cette perte comme l'on put, en recueillant de tous côtés des copies, pour tenir la place des originaux qu'on n'avoit plus. Il est à présumer qu'on en fit plusieurs de mémoire. Gaultier le jeune fut chargé de ce travail sous la direction de Guerin, qui en qualité de Vice-chancelier devoit avoir entre ses mains un inventaire ou table générale de tous les anciens titres. Ce Gaultier, également recommandable par son mérite, & par la grande considération dont il jouissoit à la Cour, étoit fils de Gaultier, seigneur de la Chapelle en Brie & de Villebeon, Chambrier de France, & frère de trois Evêques contemporains, Étienne de Noyon, Pierre de Paris, & Guillaume de Meaux.

*Mémoires de  
l'Acad. des  
Belles-Lett.  
tome XVI,  
p. 166.*

C'est donc une erreur que de le confondre, comme ont fait quelques Écrivains, avec Gaultier surnommé *Cornu*, chapelain du Roi, Chanoine, puis doyen de l'église de Paris, & enfin archevêque de Sens.

ANNÉE

1202.

Archon. t. II,  
p. 109.

Mais ce n'étoit pas assez d'avoir remédié au malheur arrivé près de Freteval; il falloit encore mettre l'État à l'abri de pareils accidens à l'avenir. C'est ce que fit Guérin, en commençant à former ce célèbre dépôt qu'on appelle *le trésor des Chartes*. Il recueillit tous les diplomes émanés du Roi depuis 1195, & afin d'en rendre l'usage plus facile, il les distribua sous différens titres suivant l'ordre des matières, puis il les fit transcrire dans des registres par *Étienne de Gual son clerc* (r). On les mit d'abord, ainsi que toutes les copies faites par Gaultier, dans quelque

---

(r) Voici ce qu'on lit au fol. 16 d'un de ces mêmes registres, qui est conservé à la Bibliothèque du Roi, n.° 8408 : *Incipiunt capitula registri compilati de feodis, elemosynis, concessionibus, munificentis & aliis negotiis excellentissimi viri Philippi Dei gratiâ Francorum Regis illustrissimi, anno Domini 1220, Regni vero ejusdem Domini Regis 41, scripti de mandato Reverendi Patris Garini Silvanectensis episcopi, per manum Stephani de Gual, clerici sui*. Il faut observer que la lettre finale du nom *Gual* est tranchée; ce qui marque une abréviation. Pourquoi ne seroit-ce pas celle de *Gualterus* ou Gaultier restaurateur des titres de la Couronne? Le savant Académicien, auteur du Mémoire qui nous apprend ce que nous venons de rapporter, répond que le clerc de l'évêque de Senlis ne sauroit avoir rien de commun avec le fils d'un grand chambrier de France. Mais qui nous a dit que ces mots, *clerici sui*, se rapportent plutôt à l'évêque de Senlis, qu'au roi Philippe, dont il est parlé plus haut? Les hommes capables d'un pareil travail étoient trop rares alors pour les multiplier sans de bonnes raisons.

ANNÉE  
1202.

lieu secret du Palais, jusqu'à ce que Saint Louis rétablissant l'ancien usage, les fit déposer à la Sainte-Chapelle. C'est-là que ces monumens précieux ont toujours été depuis, sous la garde d'un Trésorier ou *Garde du trésor des Chartes*, dont le titre fut réuni en 1582, dans la personne de Jean de la Guesle, à la charge de Procureur général du Roi.

*Philippid.*  
*ap. Duchesne,*  
*t. V, p. 217.*

L'échec qu'avoit reçu la France, fut bientôt effacé par les succès les plus glorieux. Malgré l'indécision que montra quelquefois la fortune entre les deux partis, Richard sentit toujours la supériorité de Philippe. Jean frère & successeur de Richard l'éprouva constamment. Ce dernier ayant mis le siège devant la Roche-au-moine, prit honteusement la fuite aux approches d'un corps de troupes françaises commandées par le prince Louis, abandonnant à l'ennemi ses machines, ses bagages, sa chapelle. Parmi ceux qui périrent dans cette déroute, on remarque le chef du clergé du roi d'Angleterre (*f*).

1214.

Cet avantage servit comme de prédile à l'éclatante victoire, que Philippe remporta peu de jours après à Bouvines, sur la plus formidable armée qu'on eût vue depuis plusieurs siècles en Occident. Elle étoit composée de près de cent cinquante mille hommes Allemands, Anglois & Flamans, l'empereur Othon à la tête. Le

(*f*) Guillaume le Breton ne le nomme pas : mais il le désigne clairement par ces vers :

*Hoc in conflictu doluit cecidisse, capella*  
*Qui regis præerat ad Sacramenta Sacerdos.*

Roi, à la vue de ce monde d'ennemis, mit sa principale confiance en Dieu, devant qui il n'y a pas de différence entre un grand & un petit nombre. C'étoit un dimanche. La plupart des Officiers françois étoient d'avis qu'on évitât ce jour-là d'en venir aux mains, se fondant sur un ancien usage de la Nation, qui s'étoit toujours fait scrupule de répandre du sang dans ce saint jour (1). A la marche & à la contenance des ennemis, il fut aisé de voir qu'on n'étoit pas maître de suivre cet avis. Philippe entra dans une chapelle située auprès du pont de Bouvines, pour y implorer le secours du Dieu des armées. Étant ensuite monté à cheval, *allons, s'écria-t-il, enfans, allons secourir les nôtres. Les Macchabées en ont fait de même au jour du sabbath. Nous devons les imiter avec d'autant plus de confiance, que les assemblées des Fidèles prient actuellement pour nous & en commun.* Ce peu de paroles fit une telle impression sur les soldats, que saisis tout-à-coup d'un transport religieux, ils se prosternèrent aux pieds du Monarque, & lui demandèrent sa bénédiction, qu'il leur donna dans le moment.

*Rigord, ubi  
sup. p. 59,  
Philipp. ibid.  
p. 227.*

Environné de Princes, de Seigneurs & d'un grand

(1) On se faisoit scrupule de combattre non-seulement le dimanche, mais encore tout le temps du carême. Aussi voyons-nous qu'un des reproches les plus graves qu'on fit à Louis-le-Débonnaire, lorsqu'on procéda à sa dégradation, fut que *contre la Religion chrétienne & suivant l'avis de ses méchans conseillers*, il avoit ordonné de marcher contre les ennemis pendant la sainte quarantaine. Voyez la chronique d'Angleterre ap. Martenne, ampl. Collect. t. V, p. 856, & la lettre du pape Nicolas I, *ad consulta Bulgarorum*.

nombre de Chevaliers, tous gens expérimentés dans le métier de la guerre, sur qui croiroit-on qu'il jeta les yeux pour ranger son armée en bataille! Sur le frère Guerin, élu alors évêque de Senlis, mais non encore sacré : & ce qu'il y eut de plus extraordinaire, c'est qu'un pareil choix fut applaudi de tout le monde ; tant étoit grande la réputation que le nouveau Prélat s'étoit faite, en ce genre, par ses exploits contre les infidèles du Levant. Il ne la démentit pas. Sa première attention fut de se mettre le soleil à dos, afin que les ennemis l'ayant dans les yeux, on pût en tirer contre eux le même avantage, sur-tout pendant les chaleurs de la canicule, qu'Annibal en avoit pris autrefois contre les Romains à la bataille de Cannes. Cette disposition faite, il entra dans les rangs, & exhorta tout le monde à combattre courageusement pour la défense du Roi & de la Patrie. Après même qu'on eut donné le signal pour l'attaque, il soutint le personnage de Général avec autant d'intrépidité que de sagesse ; continuant ses exhortations, donnant ses ordres, & faisant mouvoir à propos les différens corps : mais, plus attaché aux règles que Philippe de Dreux évêque de Beauvais, sans combattre lui-même, à cause de son élection à l'Épiscopat.

*Rigord, ubi  
sup. p. 59.* « Alors, dit Guillaume le Breton (*u*), comme nous étions derrière le Roi & assez près de sa personne, un  
de

---

(*u*) Non Rigord, comme le disent l'abbé Archon, dans l'histoire de la chapelle de Philippe-Auguste; D. Félibien, dans celle de l'abbaye  
de

de ses clercs & moi son Chapelain qui écris ceci, mêlant  
 nos voix au bruit des trompettes, nous entonnâmes le  
 psaume *Benedictus Dominus Deus meus, qui docet, &c.*  
 que nous chantâmes d'un bout à l'autre : ensuite *Exurgat*  
*Deus, & Domine in virtute tuâ lætabitur Rex* ; autant que  
 nous le pouvions faire au milieu des gémissemens & des  
 cris que faisoient les combattans. Et nous ranimâmes de  
 notre mieux leur confiance, en leur faisant sentir l'avantage  
 qu'ils avoient de combattre pour un Monarque protec-  
 teur de l'Église, contre des Princes qui en avoient toujours  
 été les oppresseurs. »

« Il faut avouer, c'est la remarque d'un critique moderne,  
 que ce devoit être une scène assez nouvelle de voir sur  
 le champ de bataille deux prêtres chanter de toute leur  
 force. Passe encore pour cela : mais leurs exhortations aux  
 combattans n'étoient-elles pas fort inutiles ? » Je conviens  
 qu'aujourd'hui où la nouvelle Philosophie fait envisager

ANNÉE  
1214.

Chauffepié,  
 Diction.  
 au mot  
 Guillaume  
 le Breton.

de Saint-Denys ; l'abbé de Vertot, dans celle de Malte ; M. d'Auvigni, dans la vie de Guérin, parmi celles des Hommes illustres ; & plusieurs autres, trompés parce que les éditeurs de Rigord ont joint à son ouvrage une partie de celui de Guillaume le Breton, comme étant la continuation du premier. L'histoire de Rigord ne va que jusqu'à la trentième année de Philippe-Auguste, c'est-à-dire jusqu'en 1209 ; Guillaume le Breton l'a poursuivie jusqu'en 1219. C'est par une suite de la même erreur qu'on a fait Rigord chapelain du Roi. Voici les qualités qu'il a prises lui-même dans une épître au prince Louis, à qui il dédia sa production. *Maître Rigord, natif de Gothie ou du Languedoc, médecin de profession, historiographe du roi de France, moine de Saint-Denys.* Il n'eût pas manqué d'y ajouter celle de chapelain du Roi, s'il en eût été honoré.

la pensée d'une autre vie, comme l'écueil de la valeur, une pareille scène paroîtroit à bien des gens extraordinaire ; ou même ridicule. Mais elle n'offroit rien de tel dans un siècle où la Religion étoit vraiment dominante. Alors, & bien des siècles après, c'étoit un usage commun à tous les peuples Chrétiens de ne rien entreprendre sans avoir recouru à Dieu par quelque hommage solennel, sans chercher à se le rendre propice par la fréquentation des Sacremens, sans l'invoquer, même durant l'action, par des cantiques & des prières ferventes. Cet usage, très-éloigné de la superstition, servoit à donner aux guerriers un merveilleux encouragement; leur bravoure n'en étoit que plus entreprenante, & les choses n'en alloient que mieux. Quel fut en effet le succès de la bataille dont nous parlons ! Après y avoir couru le plus grand danger, Philippe voit enfin ces fiers ennemis, qui s'étoient déjà partagé les dépouilles de la France, fuir honteusement devant lui, & lui céder tout l'honneur de la victoire. Il en rend à Dieu sur le champ de solennelles actions de grâces, & fait vœu de fonder une Abbaye, dont le nom éternise le souvenir de cette mémorable journée. Guerin toujours prêt à entrer dans les pieux projets de son maître, lui céda, pour l'exécution de celui-ci, un terrain dépendant de son château de Mont-l'Évêque près de Senlis, où s'étoient rencontrés, dit-on, les deux courriers que Philippe & le prince Louis son fils s'envoyoient, pour se donner réciproquement des nouvelles de la bénédiction que le Ciel venoit de répandre



sur leurs armes. On y jeta en 1222 les fondemens d'un Monastère, dont les chanoines réguliers de Saint-Victor prirent possession deux ans après. L'église en fut dédiée par le même Guerin évêque de Senlis, & Pierre évêque de Meaux, & l'on donna à l'Abbaye le nom de *la Victoire*, qu'elle porte encore aujourd'hui.

---

 ANNÉE

1214.

Le Roi ne vit pas la consommation de son vœu. Depuis quelque temps sa santé s'affoiblissoit de jour en jour. Une fièvre quarte vint achever d'épuiser ses forces. Songeant alors sérieusement à l'affaire de son salut, il se confessa, & fit un testament, dont les dispositions sont une excellente preuve & de sa religion & de son bon cœur. Guerin, Barthélemi de Roye grand chambrier de France, & frère Aymar trésorier du Temple en furent nommés les exécuteurs.

---

 1222.

Ce frère Aymar étoit un chevalier de l'Ordre des Templiers, établis à Paris dès le règne précédent. Les correspondances qu'avoient ces Religieux dans les pays du Levant, engagèrent l'abbé Suger à se servir d'eux pour faire passer à Louis VII l'argent dont il avoit besoin durant sa croisade. Insensiblement on s'accoutuma si bien à leur voir le maniement des finances du Roi, que depuis Philippe-Auguste, fils & successeur de Louis VII, jusqu'à Philippe-le-Bel, le trésor royal demeura constamment au temple, sous la garde d'un Chevalier, qu'on appeloit *Trésorier du Temple*. Par une suite de cet usage, l'aumônier du Roi, dépositaire de la portion des revenus du Prince destinée à ses bonnes œuvres, fut aussi un Chevalier

*Suger, Epist.*  
*57, ap. Duch.*  
*t. IV, p. 511.*

---

 ANNÉE

1222.

*Anselme,  
Hist. géneal.  
tom. VIII,  
p. 224.*

*Rymer, t. 1,  
Part. I, page  
120, & Part.  
II, p. 5.*

Templier. Frère Chrétien, dit *le pieux*, remplissoit cette fonction dans le même temps que frère Aymar étoit Trésorier. Nous voyons son nom dans quelques anciens monumens; c'est tout ce qu'ils nous en apprennent. Ceci, au reste, ne fut pas particulier à la France. En 1235, frère Guillaume de Beauchamp, de la milice du Temple, étoit Aumônier du roi d'Angleterre; & en 1255, celui d'Alexandre roi d'Écosse, étoit frère Richard du même Ordre.

---

 1223.

Cependant le Monarque approchoit de sa fin. On avoit indiqué un Concile à Paris. Malgré les représentations des médecins il partit du château de Pacy-sur-l'Epte, où il étoit allé prendre l'air, pour se rendre à cette religieuse assemblée. Il ne put arriver que jusqu'à Mantes, où, succombant à la violence du mal, il mourut le 14 de juillet dans les sentimens d'un Chrétien parfaitement pénitent & résigné. Son corps fut porté à Saint-Denys avec toute la pompe qui convenoit à un Roi si digne des noms glorieux de *conquérant* & d'*Auguste*, qu'on lui a donnés. Les Princes ses enfans, le roi de Jérusalem, les Grands barons du Royaume & tous les Prélats, déjà réunis à Paris, se trouvèrent à ses funérailles. Il s'y éleva une dispute entre Guillaume de Joinville & le cardinal Conrad; celui-ci prétendoit officier, comme légat du Pape; celui-là, comme archevêque de Reims, soutenoit que cet honneur lui étoit dû. On s'avisa d'un expédient qui satisfisoit également les deux partis. Il fut décidé que tous deux diroient la messe dans le même temps & sur

le même ton à deux autels proche l'un de l'autre, & que les évêques & tout le clergé séculier & régulier leur répondroient, comme à un seul officiant. Ce qui fut exécuté au grand étonnement de l'assemblée, surprise, avec raison, d'une pareille nouveauté. On a voulu faire de Philippe-Auguste un saint à miracles. *A son tombeau, dit un anonyme, il y a eu des boiteux qui ont été redressés, & des aveugles à qui la clarté de la lumière a été rendue.* Ces merveilles pouvoient être crues dans le siècle où elles ont été écrites. Aujourd'hui les esprits judicieux souscriront plus volontiers au court éloge qu'a tracé de ce Prince un saint Docteur, Italien de naissance, sur la haute idée qu'en avoient encore les étrangers, plus de deux cents ans après sa mort. *C'est, dit Saint Antonin, celui des rois de France, ou qui a le plus approché de Charlemagne, ou le seul qu'on lui puisse raisonnablement comparer.*

Nous devons quelque reconnoissance à ceux qui ont employé leurs veilles à transmettre à la postérité l'histoire d'un si beau règne. Tel est Guillaume le Breton, ce chapelain dont on a parlé à l'occasion de la bataille de Bouvines. Né en Bretagne vers l'an 1170, il montra dès sa plus tendre enfance des talens pour les Lettres, & surtout pour la Poësie. Ayant été fait prêtre & chapelain du Roi, il les consacra à la gloire de son maître, qu'il avoit l'honneur d'accompagner dans presque toutes ses expéditions. Non content d'avoir continué en prose la vie de Philippe commencée par le moine Rigord, il voulut encore chanter en vers les grands évènements

ANNÉE

1223.

Ap. Duch.  
t. V, p. 260.Histoire de  
l'Egl. gallic.  
t. X, p. 555.Mémoires  
de l'Acad. des  
Belles-Lett.  
tome VIII,  
pag. 536 &  
suivantes.

ANNÉE

1223.

qu'elle contenoit, & dont la plupart s'étoient passés sous ses yeux. Prenant l'Énéide de Virgile pour modèle, il intitula son poëme *la Philippide*. Le Monarque ami & protecteur, comme le sont tous les héros, des sciences & des arts, honora Guillaume de son estime (\*). La marque la plus singulière qu'il lui en donna, fut de lui confier l'éducation de son fils naturel Pierre Charlot, qui fut depuis trésorier de Saint-Martin de Tours, & mourut évêque de Noyon en 1249 dans le voyage d'Outremer, où il avoit suivi Saint-Louis. Guillaume le Breton fit à la louange de son élève un autre poëme, intitulé *Carlottis*, que nous n'avons plus. Il ne nous reste que quelques vers qui lui sont adressés au commencement & à la fin de la *Philippide*, la meilleure, sans contredit, & la plus considérable de ses productions.

\* *M. de la*  
*Curne de S.<sup>te</sup>*  
*Palaye, ibid.*

A ne regarder la *Philippide* que comme une histoire, dit un savant Académicien \*, c'est un Ouvrage, dont la lecture ne peut être que très-utile. Mais si on la regarde comme poëme, elle est digne de la plus grande estime. Un des plus habiles critiques du dernier siècle, Barthius, après s'être exercé sur tout ce qu'il y a eu de meilleurs auteurs dans l'antiquité, ne dédaigna pas de lui consacrer les dernières années d'une vie très-infirmes, en enrichissant d'un savant commentaire l'édition qu'il en

---

(\*) Nous ne voyons pas cependant qu'il ait eu de bénéfices; à moins qu'il ne soit ce Guillaume, qu'on trouve parmi les doyens de Saint-Aignan d'Orléans en 1202 & 1207, & que les Auteurs du *Gallia Christiana*, t. VIII, col. 1523, disent avoir été chapelain du Roi.

donna à Leipfick en 1657. Selon lui il ne manquoit à Guillaume le Breton, que d'être né fous un fiècle plus heureux. En effet, on reconnoît par-tout dans la Philippide un Poëte du premier ordre. Les récits, les portraits, les descriptions, tout y eft animé & parlant; la verfification aifée femble couler de fource, elle a du nombre & de l'harmonie. C'eft dommage que tant de beautés foient défigurées par le mauvais goût qui régnoit au temps de l'Auteur. On nous pardonnera cette petite digreffion littéraire en faveur du premier chapelain de nos Rois, que nous trouvons avoir fait de fes talens un ufage véritablement digne de la place qu'il occupoit.

Un autre chapelain de Philippe, qui mérite d'être remarqué ici par le bon ufage qu'il a fait de fes biens, c'eft Jean de Barafre doyen de Saint-Quentin, & *profefleur des Saintes Lettres*. Il fonda à l'extrémité de la ville de Paris, près la porte d'Orléans, un hôpital avec une chapelle fous l'invocation de Saint-Jacques, où il mit des frères convers pour avoir foin des pauvres. Saint Dominique ayant envoyé dans cette Capitale quelques-uns de fes compagnons, le pieux chapelain leur donna cet établiffement le 6 août 1216; s'y réfervant néanmoins tous les droits honorifiques dûs aux patrons & fondateurs. C'eft de-là, comme tout le monde fait, qu'eft venu aux religieux Dominicains le nom de *Jacobins*, qu'ils portent en France.

Malgré l'ufage communément obfervé depuis que les Capétiens occupoient le Trône, Philippe n'avoit pas cru

---

ANNÉE  
1223.

*Echard, Bibl.  
prædic. t. I,  
p. 17.*

---

LOUIS VIII,  
dit le Lion-  
pacifique.

ANNÉE  
1223.

devoir faire sacrer son successeur de son vivant; soit, comme le disent quelques Historiens, qu'il jugeât la Couronne absolument fixée dans sa maison, & même l'hérédité linéale & agnatique suffisamment établie; soit, comme d'autres le pensent, qu'il n'eût pas voulu se donner un collègue, avec qui il auroit été obligé de partager en quelque sorte l'autorité souveraine. Environ \* le 6 août. trois semaines après sa mort \*, Louis son fils aîné vint à Reims avec Blanche son épouse recevoir l'onction royale des mains de l'archevêque Guillaume de Joinville.

*Nouv. Traité  
de Diplomat.  
t. V, p. 50,  
n. 1.*

L'avènement de ce Prince à la Couronne devint l'époque de l'élévation du célèbre Guérin évêque de Senlis. Jusque-là ce prélat n'avoit été que vice-chancelier: il fut fait alors chancelier en titre; & profitant de plus en plus de la faveur qu'il s'étoit acquise par ses grands services, il rendit à cette dignité son ancien lustre, en faisant ordonner que le chancelier de France auroit séance parmi les Pairs du Royaume, & qu'il seroit nommé le premier officier de la Couronne. Il n'y eut pas d'autre changement dans le clergé de la Cour. Frère Chrétien continua d'y remplir la fonction d'aumônier (y).

Avant que d'être roi, Louis avoit donné tant de preuves

---

(y) Il y a dans le P. Martenne (*Ampl. collect. t. I, col. 1202*) un acte de l'an 1226, qui marque parmi ceux qui furent présents Guillaume Crispin aumônier dudit Roi (Louis VIII). Nous croyons qu'au lieu de *Crispin*, il faut lire *Chrétien*; car ce dernier nom se trouve dans d'autres actes du même temps. Voyez *Anselme, t. VIII, p. 224*. Or il n'étoit pas encore d'usage que nos Rois eussent deux aumôniers.

de piété, de courage & de sagesse, que la Religion & l'État s'accordoient à fonder sur lui les plus belles espérances. Malheureusement son règne fut de peu de durée. Une secte de fanatiques, connus sous le nom d'*Albigéois*, infectoit depuis plusieurs années le Languedoc de presque toutes les erreurs & les superstitions des anciens temps. En vain on avoit tourné contre elle ces armes, que les Chrétiens n'avoient accoutumé de prendre que contre les infidèles d'Asie ou d'Afrique; favorisée par des Princes puissans, elle se soutenoit malgré les coups les plus capables de l'abattre. Rome ne cessoit d'appeler au secours des Croisés le fils aîné de l'Église, qui, cédant enfin à des sollicitations si pressantes, se détermina à entreprendre une expédition, où l'on lui faisoit entrevoir qu'il pouvoit gagner plus que des indulgences. Il lui en arriva ce qui avoit été prédit par le Roi son père. *Je fais*, disoit Philippe, *qu'après mon décès, les gens d'Église engageront mon fils à se croiser contre les hérétiques Albigeois. Cette guerre lui sera fatale; il y mourra, & le Royaume demeurera entre les mains d'une femme & d'un enfant.*

---

ANNÉE  
1223.

*Guill. de pod.  
ap. Duchesne,  
t.V, p. 687.*

Comme si Louis avoit aussi prévu lui-même cet évènement funeste, il fit avant que de partir, son testament. Il le dicta dans le même esprit dans lequel Philippe-Auguste avoit dressé le sien. Même équité & même délicatesse de conscience pour les dispositions (2); même

---

1226.

---

(2) Il en contient une, cependant, qu'il seroit difficile de justifier. C'est celle où le Prince dispose de la vocation de son cinquième fils

ANNÉE  
1226.

Archon. t. II,  
p. 124.

piété & même libéralité pour les legs; même détail, & même attention aux besoins des hôpitaux & des maladreries du Royaume. Guerin en fut encore nommé exécuteur avec les évêques de Chartres & de Paris, & Jean abbé de Saint-Victor; qu'on croit avoir été confesseur du Roi; circonstance qui devient assez vraisemblable par la manière distinguée dont les maisons de l'ordre de Saint-Victor, & celle de Paris en particulier, sont traitées dans ce testament même.

Guill. de pod.  
ap. Duchesne,  
t. V, p. 688.

La campagne commença par le siège d'Avignon. Louis s'étant rendu maître de cette place & d'une grande partie du Languedoc, songea à s'en retourner à Paris. Une indisposition qu'il tenoit cachée, le força de s'arrêter à Montpensier, sur les confins de l'Auvergne & du Bourbonnois. Quel que fût son mal, dont on ne nous dit point la nature, les médecins lui proposèrent un remède que la loi de Dieu défendoit. Nonobstant le refus qu'il fit de s'en servir, on ne laissa pas de faire mettre une jeune fille auprès de lui, pendant qu'il dormoit: mais il la fit promptement retirer à son réveil, disant, qu'il *valoit mieux mourir que de se sauver la vie par un péché mortel*. Belle parole, qui ne devrait jamais être oubliée de ceux que Dieu a revêtus de la souveraine puissance!

---

Jean & de ceux qui le suivront, en ordonnant qu'ils *entreront dans la cléricature*. On a cherché à excuser cette destination par la considération du bien public, regardé comme la principale règle d'un Souverain. Ne vaudroit-il pas mieux avouer, que dans ce siècle on n'étoit pas encore tout-à-fait exempt de la barbarie des siècles précédens!



Qu'il nous soit permis d'insister un peu sur une circonstance aussi édifiante, & qu'aujourd'hui on se plaît à révoquer en doute, parce qu'elle fait la condamnation de nos mœurs. « Les Ecclésiastiques, dit un moderne, d'après Mézerai, publièrent que sa maladie procédoit de sa trop longue continence, car sa femme ne l'avoit pas suivi; & qu'il aima mieux mourir que d'user d'un remède criminel, qu'on lui proposoit pour sa guérison. Cette idée, légèrement adoptée par quelques personnes plus pieuses qu'éclairées, est absolument rejetée ». Voilà ce qui s'appelle une critique bien plus légèrement hasardée. Le fait en question est rapporté par Guillaume de Puylaurens, qui l'avoit appris, ainsi qu'il l'assure lui-même, d'un homme digne de foi (a). Cet Auteur étoit ecclésiastique, il est vrai; chapelain du jeune Raymond comte de Toulouse. Mais il est contemporain, nullement suspect de partialité pour le Roi; & sa chronique, quoique mal écrite quant au stile, est recommandable pour la vérité qui y paroît par-tout. C'est assez pour que les personnes aussi éclairées que pieuses ne rejettent pas absolument sa narration. Quoi qu'il en soit, Louis mourut au même lieu, le 8 de novembre, âgé d'environ trente-neuf ans; & le pape Grégoire IX se crut fondé à le qualifier de *Martyr*, de la chasteté sans doute.

ANNÉE  
1226.  
*Tablettes des  
rois de France,  
t. I, p. 100.*

*Le Long,  
Bibl. histor.  
de la France.*

(a) Non, de la propre bouche d'Archambaud de Bourbon, comme le dit le P. Daniel. Il paroît seulement par la narration de Guillaume de Puylaurens, que ce Seigneur avoit conduit toute cette affaire, & que le Roi le chargea spécialement de marier honorablement la jeune personne.

---

**ANNÉE**  
**1226.**

On transporta son corps à Saint-Denys, où on lui fit des obsèques magnifiques. Il fut inhumé proche de celui du Roi son père, dans un tombeau couvert de lames d'argent, que l'on en ôta depuis sous le règne de Charles VI. Gaultier Cornu archevêque de Sens & métropolitain de Paris fit la cérémonie des funérailles, après néanmoins qu'il eut déclaré aux religieux de Saint-Denys par un acte authentique, qu'il ne prétendoit aucun droit dans leur église.





# HISTOIRE

## ECCLÉSIASTIQUE

DE LA

## COUR DE FRANCE.

---

### LIVRE TROISIÈME.

UNE preuve convaincante que la Religion, bien loin d'énervier le courage, est propre à faire des Héros; que la valeur & la piété, la grandeur d'ame & la modération chrétienne, non-seulement ne sont pas incompatibles, mais s'aident & se rehaussent mutuellement; qu'on peut, en un mot, être tout-à-la-fois un grand Roi & un grand Saint, c'est l'exemple de Louis IX: ce Prince selon le cœur de Dieu, & que ses grandes actions, que nous allons raconter, peignent infiniment mieux que ne pourroient faire nos éloges.

---

ANNÉE  
1226.

---

LOUIS IX,  
dit S.<sup>t</sup> Louis.

Il naquit à Poissi (a) le 25 avril 1214, & y fut baptisé;

---

(a) L'opinion commune de la naissance de Saint-Louis à Poissi a été vivement attaquée par quelques Écrivains modernes, & fortement défendue par le P. Matthieu Texte, dominicain. On lui opposoit

ANNÉE  
1226.

ce qui lui rendit ce lieu si cher, qu'il préféroit le nom de Louis de Poissi aux titres les plus glorieux selon le monde. Agé seulement de douze ans & demi lorsqu'il succéda à Louis VIII son père, il fut conduit à Reims trois semaines après, & dans la vacance du siège, il y reçut l'onction royale des mains de Jacques de Bazoches évêque de Soissons, le premier Dimanche de l'Avent 29 de novembre. La pompe ne fut pas ce qui frappa le plus dans cette cérémonie; ce furent les sentimens de piété, qu'y fit paroître le jeune Prince, & qui étoient bien au-dessus de son âge. Pénétré de ces paroles de David, qu'on avoit chantées au commencement de la Messe: *c'est vous, Seigneur, vers qui j'ai élevé mon ame; je me suis reposé sur vous, o mon Dieu, je ne serai point confondu*; il s'en fit l'application à lui-même, & comprit dès ce moment que le plus solide appui d'un trône étoit la Religion.

Tels devoient être les premiers fruits d'une éducation

---

quelques diplomes, qui disent effectivement que le saint Roi étoit né à Neuville en Hez, diocèse de Beauvais. Mais les plus anciens de ces diplomes ne remontant qu'au règne de Louis XI, ils n'ont pu l'emporter sur les raisons du P. Texte, tirées du témoignage des Auteurs contemporains. Quoi de plus clair, par exemple, que ces paroles de Bernard Guidonis: *qui apud Pyssiacum natus est in hoc mundo, & sacrum baptismum suscepit*? Quoi de plus positif que ce que Guillaume de Chartres raconte du pieux Monarque, qui, dit-il, avoit accoutumé de jeûner toutes les vigiles des Apôtres, quoiqu'il se trouvât dans le diocèse de Paris ou ailleurs, où l'on ne jeûnoit point; & cela parce qu'il étoit natif du diocèse de Chartres, où l'on jeûne ces jours-là: *quod de Carnotensi diœcesi oriundus exisibat, in quo hujusmodi vigiliæ jejunantur*? Voyez les Continuateurs de Bollandus, tom. V, *Augusti*, p. 287.

à laquelle l'illustre Blanche présidoit, & où elle avoit employé tout ce qu'il y avoit de plus pieux & de plus éclairé en France. Méprisant les censures de ceux qui disoient, qu'il falloit à la jeunesse des Rois de plus nobles amusemens que des pratiques journalières de dévotion, cette vertueuse Régente accoutuma son fils à assister tous les jours, non-seulement à la messe, mais encore à toutes les heures de l'office divin. Les Dimanches & les Fêtes, elle faisoit prêcher devant lui les plus habiles prédicateurs sur les devoirs les plus importans de la royauté. Elle-même lui faisoit en particulier de salutaires instructions sur l'excellence du Christianisme, sur la grandeur de ses Mystères, sur la sagesse de ses Loix, & sur l'horreur qu'on doit avoir pour tout ce qui leur est contraire; répétant sans cesse ces paroles à jamais mémorables : *Oui, mon fils, quelque tendresse que j'aie pour vous, j'aimerois mieux vous voir privé de la vie, que coupable d'un seul péché mortel ;* leçon, dit Joinville, *qui fut si profitable à Louis, qu'il ne fut jour dans sa vie qu'il ne s'en souvint.*

Que l'aurore d'un si beau règne n'ait pas été exempte d'orages, c'est un malheur trop ordinaire dans les minorités pour en être surpris. Mais on doit être étonné, quand on lit à quelles extrémités se portèrent certains prélats François contre un gouvernement qui s'annonçoit sous des auspices si favorables à la religion. Thibaud archevêque de Rouen, pour quelques voitures de bois arrêtées par les Officiers du Roi, mit en interdit tous les châteaux & les seigneuries qui appartenoint au Prince dans son diocèse.

ANNÉE

1226.

*Spicileg.  
t. VI, p. 484.*

Maurice successeur de Thibaud alla encore plus loin. Voyant son temporel saisi pour une autre contestation de même nature, il lança un interdit général sur tout son territoire, & nommément sur toutes les chapelles royales qui y étoient, à l'exception de celle où le Roi & la Reine se trouveroient en personne. Pour se prémunir contre un abus si énorme de l'autorité spirituelle, Louis obtint du pape Grégoire IX une bulle, qui défend à qui que ce soit, sous peine d'encourir l'indignation des saints Apôtres Pierre & Paul, d'interdire les chapelles royales sans une permission expresse du Saint-Siège.

1228.

Dans le grand nombre de ceux qui étoient mécontents de la nouvelle administration, quelques Historiens ont cru apercevoir Guerin, ce vertueux & habile ministre des deux derniers Rois. Piqué, disent-ils, de ce que la Reine-mère avoit moins de considération pour lui que pour le cardinal de Saint-Ange légat en France, il se retira de la Cour & des affaires, & alla cacher sa jalousie & son dépit dans la solitude, sous l'habit religieux qu'il prit à l'abbaye de Châlis. Quel motif on ose prêter à la retraite d'un vieillard aussi respectable ! D'autres assurent avec plus de fondement qu'il mourut, au plus tard en 1228 (b), évêque de Senlis, & sans avoir rien perdu ni de son zèle, ni du crédit dont il jouissoit depuis quarante

---

(b) L'époque de la mort de Guerin est marquée différemment dans les Auteurs. On rapporte dans le *Gallia Christiana*, t. X, col. 455, deux actes de l'an 1228, où Adam évêque de Senlis parlant de Guerin son

quarante ans. Ce qui est certain, c'est que Louis, pour des raisons que l'histoire ne dit point, ne lui donna pas de successeur dans la charge de chancelier, durant tout le reste de son règne. Mais comme il falloit un chef à sa chapelle, il décora de ce titre son confesseur, & lui transporta tous les droits & l'autorité que les Archichapelains avoient eus précédemment sur les clercs du Palais.

Un état de la maison du Roi, dressé peu d'années après qu'il fut parvenu à la Couronne, nomme ce confesseur *Monseigneur Vincent*. On croit que c'est le même qui a été si connu dans la suite sous le nom de Vincent de Beauvais. Il avoit été d'abord, suivant la conjecture d'un savant moderne, scholastique d'Auxerre, lieu de sa naissance (c). Le séjour de la Cour ne lui ayant donné que du mépris pour les vanités du siècle, il le quitta pour embrasser l'institut des frères Prêcheurs, déjà en grande réputation de doctrine & de vertu. Le religieux Monarque le laissa suivre sa vocation, dans l'espérance de le rappeler un jour auprès de lui; & nous l'y verrons effectivement remplir un nouvel emploi, qui ne demandoit ni moins de lumières ni moins de sainteté que celui qu'il laissoit vacant.

Divers Auteurs assurent qu'il fut remplacé dans la charge de confesseur par le bienheureux Barthélemi de

---

son prédécesseur, se sert de ces mots: *bonæ memoriæ*; ce qui suppose qu'il étoit dès-lors décédé. Il fut inhumé à l'abbaye de Châlis; mais on n'a aucune preuve qu'il y eût prit l'habit de moine.

(c) Voilà pourquoi Saint-Antonin le dit Bourguignon d'origine.

---

ANNÉE  
1228.

---

1233.

*Archon. hist.  
de la Chapelle,  
t. II, p. 131.*

*Le Beuf,  
Mém. pour  
l'hist. d'Aux.  
t. II, p. 494.*

ANNÉE

1233.

*Bzovius,*  
*An. t. XIII,*  
*p. 560. Fern.*  
*p. 488. Mal.*  
*Hom. illust.*  
*Le Quien, Or.*  
*Christ. t. I,*  
*col. 1225.*  
*Touron, Vie de*  
*S.<sup>t</sup> Dominig.*  
*p. 511. Mss.*  
*du P. Texte.*

*Mémoires*  
*de Trévoux,*  
*nov. 1729.*

Bragance, de l'illustre maison des Comtes de ce nom en Lombardie, un des premiers disciples de Saint-Dominique & le fidèle imitateur de ses vertus. Après quelques missions dans sa patrie, il vint, dit-on, en France, où il ne fut pas plutôt connu du Roi, qu'il en devint le père spirituel. Il est constant que le mérite de Barthélemi & la grande faveur où étoit son habit auprès de Louis, étoient très-propres à lui attirer la confiance de ce Prince, & nous ne voyons pas que sa qualité d'Italien dût y être un aussi grand obstacle que l'ont pensé quelques critiques. Mais une difficulté à laquelle il paroît qu'on n'a pas fait attention, c'est que ce Religieux faisoit les fonctions de maître du sacré Palais à la cour de Rome, précisément dans le temps où l'on veut qu'il ait fait celle de confesseur à la cour de France. Il est donc encore plus sûr d'avouer que jusqu'à Geoffroi de Beaulieu, qui n'a commencé qu'en 1248 à exercer ce ministère auprès du Roi, on ignore par qui il a été rempli.

*Archon, ubi*  
*supra.*

*Gall. Christ.*  
*tom. VII, col.*  
*851 & 852.*

Dans l'état que nous avons cité, après le confesseur vient immédiatement l'Aumônier. Celui-ci n'y est pas nommé. Mais on apprend d'ailleurs que c'étoit frère Herbert religieux de l'Ordre des Templiers, le même qui fit construire la plus grande partie de l'église de Sainte-Catherine du Val-des-écoliers, apparemment comme économe & dispensateur des pieuses libéralités du Monarque. Cette fondation fut encore occasionnée par la fameuse bataille de Bouvines. A l'exemple de Philippe-Auguste, ses Sergens-d'armes firent vœu de bâtir une église en



l'honneur de Sainte Catherine, si Dieu leur accordoit la victoire. Le zèle n'est pas toujours secondé par les moyens. Hors d'état de s'acquitter de leur promesse, ces braves guerriers demandèrent du secours à leur maître. Philippe ne put que leur donner des espérances, que ni lui, ni son successeur n'eurent le temps d'effectuer. Cette gloire étoit réservée à son petit-fils. Dès qu'ils lui eurent fait part du pieux engagement qu'ils avoient contracté, il se hâta de les aider à le remplir, & posa lui-même la première pierre de l'édifice en 1229.

Louis ayant accompli sa vingtième année, épousa Marguerite fille aînée de Raymond Berenger, comte de Provence. Le mariage fut célébré à Sens par l'Archevêque du lieu, Gaultier Cornu, qui quelques jours après couronna solennellement la nouvelle Reine. Jamais on ne vit d'union mieux assortie soit pour la naissance, soit pour la vertu. Aussi justes & craignant Dieu l'un que l'autre, les deux époux convinrent d'imiter l'exemple de Tobie, en passant les trois premières nuits de leurs noces dans la prière. Quoique la piété fût le principal ornement de ces fêtes, elles ne laissèrent pas d'être accompagnées de toute la magnificence, qui convenoit au siècle & à l'occasion. On en fait monter la dépense à deux mille cinq cents livres, en comptant plus de cent écus dont Louis fit présent aux Provençaux, & près de quarante que coûta la musique. La majorité du Roi (d) suivit de

---

 ANNÉE

1233.

---

 1234.

*La Chaire,  
hist. de Saint  
Louis, t. I,  
p. 189.*

---

(d) Le terme fixé pour la majorité de nos Rois étoit alors l'âge de vingt-un ans.

ANNÉE

1234.

près son mariage. Les rênes du gouvernement passèrent alors des mains de Blanche en celles de son fils : mais quelque changement que cet événement produisit dans la forme de l'administration, il n'en apporta aucun dans le fond. Ce furent toujours la Religion & la Justice qui gouvernèrent. Aussi, quelles bénédictions le Ciel ne répandit-il pas sur ce règne !

1238.

Une des premières faveurs de la Bonté divine, & la plus signalée de toutes au jugement de Louis, c'est celle qui enrichit ses États des sacrées dépouilles de l'église d'Orient. Dans la triste nécessité où les guerres des Grecs & des Bulgares avoient réduit l'empire de Constantinople, depuis que les Latins en étoient devenus les maîtres, on avoit été contraint d'engager à plusieurs personnes, tant de Venise que de Gènes, la sainte Couronne d'épines de Notre-Seigneur, pour la somme de treize mille cent trente-quatre *hyperpères*, monnoie d'or en usage dans l'empire Grec. Baudouin II, héritier de cet Empire, étant venu à la cour de France solliciter du secours, parla au Roi de l'engagement d'une relique si précieuse, conservée de temps immémorial dans sa Chapelle impériale; & persuadé qu'elle ne pouvoit être en de plus dignes mains qu'en celles de Louis, son parent & son bienfaiteur, il le pria de trouver bon qu'il lui en fît présent, s'il lui plaisoit de la racheter. Le Roi accepta le don avec autant de joie que de reconnoissance, & ne perdit pas un moment pour s'assurer la possession de ce sacré dépôt, qui pouvoit lui être enlevé par divers contre-temps.

Jacques & André de Lonjumeau, deux religieux Dominicains, partirent aussitôt pour Constantinople (e) avec un Officier chargé des ordres de Baudouin. A leur arrivée, ils apprirent que le Bailli & les principaux seigneurs de l'Empire s'étant trouvés dans l'impuissance de rendre au temps marqué la somme pour laquelle la sainte Couronne avoit été engagée, le 4 de septembre 1238 un noble Vénitien, nommé *Nicolas Quirino*, leur avoit prêté cette somme, avec convention que la relique demeureroit en dépôt à Constantinople jusqu'au mois de novembre suivant, & qu'alors s'ils étoient encore dans l'impuissance de le rembourser, elle seroit portée à Venise où, pendant quatre mois, ils auroient la liberté de la dégager; mais les quatre mois passés, elle demeureroit entièrement au pouvoir de Quirino, qui seroit le maître de la retenir, vendre, aliéner, en un mot, d'en faire l'usage qu'il lui plairoit: ce que le Bailli & les autres seigneurs de Constantinople avoient confirmé par leur serment, la main sur l'Évangile.

Les ordres de Baudouin & les promesses de Louis anéantirent ce traité scandaleux. Il fut arrêté qu'on remettroit aux députés de France la sainte Couronne; qu'ils la porteroient à Venise, où ils payeroient à Quirino la somme qui lui étoit dûe; & qu'après le paiement fait au nom du Roi, ils prendroient de sa

---

(e) En mémoire de cette députation, les Dominicains du couvent de Saint-Jacques vont faire l'office à la Sainte-Chapelle, à la place des chanoines, & prêchent à la grande Messe le jour qu'on célèbre la fête de la susception de la Sainte-Couronne.

part, sous l'autorité de l'Empereur, ce sacré dépôt en leur garde & possession.

Quelle consternation dans la ville de Constantinople le jour qu'il lui fut enlevé ! Les habitans en larmes l'accompagnèrent jusqu'au bord de la mer ; ils le suivirent longtemps des yeux, & lorsqu'ils l'eurent perdu de vue, ils furent inconsolables. La navigation étoit périlleuse. Outre le danger des tempêtes, fréquentes en cette saison, on avoit à craindre les Grecs, ennemis de la domination des Latins, & résolus de surprendre le vaisseau. Dieu écarter tous les accidens : on arriva heureusement à Venise. Après que la relique eut été déposée dans le trésor de Saint-Marc, un des Dominicains demeura pour la garder, tandis que l'autre vint en France avec quelques seigneurs de Constantinople, à qui on donne le titre d'ambassadeurs de l'Empire, rendre compte au Roi de leur commission. Le Monarque ratifia tout ce qu'avoient fait ses Députés, & commanda que les marchands François, qui se trouvoient à Venise, payeroient incessamment Quirino. Cet ordre ayant été exécuté, la sainte Couronne fut apportée en France.

Louis, accompagné de Blanche sa mère, des Princes ses frères, de plusieurs Prélats & de toute sa Cour, alla au-devant d'elle jusqu'à Villeneuve-l'archevêque, à cinq lieues de Sens, où, le 10 du mois d'août, fête de Saint Laurent, il eut la consolation de vérifier les sceaux & les actes qui en constatoient l'authenticité. Gaultier Cornu archevêque de Sens, qui étoit présent, & qui fut chargé

d'écrire l'histoire de cette translation, marque qu'il n'est pas aisé de concevoir ce que le Roi, la Reine & tant d'illustres personnes, qui assistoient à l'ouverture de la châsse, poussèrent de tendres soupirs, & versèrent de larmes par l'impression religieuse que ce spectacle excitoit dans leur ame. Le lendemain le Roi se fit un devoir de la porter lui-même en entrant dans la ville de Sens, & il n'en voulut partager l'honneur qu'avec Robert comte d'Artois son frère. Ils étoient l'un & l'autre nus pieds, & en chemise. Toute leur suite marchoit pareillement nus pieds & en silence. Un clergé nombreux précédoit avec les reliques des églises; & de tous côtés on voyoit une foule de peuple qui ne respiroit que piété, modestie & componction; comme si les sentimens du Souverain avoient passé dans le cœur de tous ses sujets. On se rendit ainsi à la Cathédrale, où l'on montra à la multitude cet inestimable trésor.

Paris étoit dans l'impatience de le recevoir dans ses murs. En y arrivant, le Roi le déposa à l'abbaye de Saint-Antoine, dans un des faubourgs. Huit jours après il vint le lever en cérémonie ayant, comme à Sens, le comte d'Artois à ses côtés, & précédé de tous les Corps ecclésiastiques, avec les reliques de leurs églises. Il le porta dans le même ordre, & avec les mêmes marques de vénération jusqu'à Notre - Dame, & de - là dans la chapelle du Palais.

La sainte Couronne n'étoit pas la seule relique que la cour de Constantinople eut été dans la nécessité d'en-

ANNÉE

1239.

Ap. Duch.  
t. V.

1241.

ANNÉE

1241.

*Chr. S. Med.  
Spicil. t. 11,  
p. 492.*

gager. Il y en avoit encore plusieurs autres, dont les plus remarquables étoient un morceau de la vraie Croix, le plus grand qu'on connût, & le même, à ce qu'on croyoit, qui avoit été donné par Hélène à Constantin, & que cet Empereur faisoit porter dans toutes ses expéditions militaires; la robe de pourpre dont fut revêtu Notre-Seigneur; le roseau qu'on lui mit en main au lieu de sceptre; le fer de la lance qui perça son côté; l'éponge qui servit à l'abreuver de fiel & de vinaigre; une partie du linceul dont il fut enseveli. Louis, à qui Baudouin en fit pareillement le don, se hâta de les retirer en payant généreusement les sommes pour lesquelles elles étoient engagées, & les frais qu'il fallut faire pour leur transport. Les ayant reçues & portées de la même manière qu'il avoit reçu & porté la sainte Couronne, il les déposa avec elle dans la chapelle du Palais le 14 de septembre jour de l'exaltation de la Croix.

Croiroit-on que cet enrichissement de la France devint un sujet de jalousie pour les Anglois? Leur roi Henri III desirant de tirer aussi d'Orient quelque monument sacré qui l'emportât, s'il étoit possible, reçut des Templiers un vase qu'on disoit contenir du sang de Jésus-Christ.

*Adan. 1238,  
p. 325.*

On rit de l'affectation de Mathieu Paris à relever dans ce Prince la gloire d'avoir eu gratuitement une relique de ce prix, tandis qu'il en coûtoit si cher au Monarque françois pour les siennes. Mais on est indigné de la malignité du même Historien quand il ose avancer que les instrumens de la Passion du Sauveur avoient été vendus

à Louis. Ce saint Roi paya à la vérité les sommes pour lesquelles ils avoient été engagés ; mais par ce paiement il ne les acheta pas : il annulla plutôt des contrats simoniaques , & empêcha que des Reliques si précieuses ne fussent aliénées comme des effets commerçables , & ne tombassent en des mains profanes , à la honte du nom Chrétien & de la majesté de l'Empire.

Pour les posséder toujours près de sa personne , & leur rendre l'honneur qui leur étoit dû , il conçut le dessein d'élever dans son Palais , à la place de l'ancienne chapelle de Saint-Nicolas , ce chef-d'œuvre de sculpture & d'architecture gothique , connu depuis sous le nom de *Sainte-Chapelle*. L'Ouvrage fut commencé en 1242 , & achevé en 1247 , sous la conduite de Montereau le plus habile Architecte qui fût alors. On fait monter la dépense de l'édifice à quarante mille livres , qui en vaudroient environ huit cents mille aujourd'hui. Si bien qu'avec près de cent mille livres qu'il en coûta , tant pour retirer les reliques engagées , que pour en fabriquer ou décorer les châsses , le tout revenoit à près de trois millions de notre monnoye. La dédicace s'en fit avec la plus grande pompe , le Dimanche de *Quasimodo* 26 avril 1248. L'église d'en haut fut consacrée sous le titre de la Sainte-Couronne & de la Sainte-Croix , par Eudes évêque de Tusculum , légat du Pape ; & celle d'en bas sous l'invocation de la Vierge , par Philippe Berruyer archevêque de Bourges.

En même-temps que Louis déposa les saintes reliques dans ce nouveau sanctuaire , il y attacha un clergé pour

---

ANNÉE  
1241.

*Felib. Hist.  
de Paris, t. I,  
p. 297.*

ANNÉE

1241.

*Felib. Hist.  
de Par. t. III,  
p. 119 &  
122.*

les garder & célébrer l'Office. Dès l'an 1245, il y avoit établi cinq prêtres sous le nom de *Principaux* ou *Maîtres Chapelains*, y compris Matthieu ancien chapelain de Saint-Nicolas, dont le titre venoit d'être éteint, & deux ecclésiastiques dans les Ordres, sous le nom de *Marguilliers*. Chacun des Principaux ou Maîtres Chapelains devoit avoir sous lui un sous-chapelain Prêtre, & un clerc Diacre ou Sous-diacre. Par d'autres Lettres de l'an 1248, augmentant cette fondation, il ajouta un troisième Marguillier aux deux précédens, & voulut qu'ils fussent tous trois Prêtres, & égaux en tout aux cinq Maîtres Chapelains, qui par ce moyen se trouvèrent huit au lieu de cinq qu'ils étoient auparavant. Il ordonna que parmi ces huit on en nommeroit un qui auroit toute autorité sur les sept autres, sur les Sous-chapelains, sur les Clercs, en un mot sur tous les Officiers de l'église. Dans l'une & l'autre charte le pieux fondateur se réserve en termes exprès à lui & à ses successeurs Rois, le pouvoir de faire à ces dispositions tous les changemens qu'ils jugeroient à propos.

Usant de cette faculté, Philippe-le-Bel érigea depuis cette église en Chapitre, & honora ses membres du titre de Chanoines, & leurs bénéfices de celui de prébendes, dont il augmenta le nombre de quatre. Alors le nom de *Chapelain* passa à ceux qu'on avoit nommés jusque-là *Sous-chapelains*. Philippe V, fils de Philippe-le-Bel, confirma ce titre en 1318, & fonda une nouvelle prébende. Il ne manquoit plus qu'un Chantre à la dignité de l'Office canonical. L'année suivante, le même Prince



en établit un qu'il chargea d'assister à tous les Offices, & de faire observer les cérémonies aux Chapelains & aux Clercs, sous l'autorité du Trésorier : c'est ainsi qu'on avoit nommé le chef du Chapitre. Tel est en peu de mots l'origine, le progrès & l'état actuel de la Sainte-Chapelle.

Sous quelqu'un de ces points de vue qu'on l'envisage, on n'y remarque aucun caractère qui puisse la faire regarder comme l'ancienne chapelle de nos Rois, ni même comme une portion de cette chapelle restée au Palais, lorsque nos Rois en ont abandonné la demeure, ainsi que quelques Jurisconsultes l'ont imaginé sur la fin du seizième (f) siècle, & qu'on s'est efforcé de le soutenir au commencement du dix-huitième. Cette opinion, vraie chimère, a été combattue & ruinée dans ces derniers temps, par un Avocat \* dont la réputation vit encore au Barreau. On nous permettra d'insérer ici un extrait de son plaidoyé.

ANNÉE

1241.

\* Gueau de  
Reverseaux.

---

(f) On trouve dans les *annotations sur le Code Henri*, par Charondas, au titre du droit de Régale, qu'il avoit été observé par quelques-uns, que la Sainte-Chapelle de Paris est la première & la plus ancienne chapelle du Roi, qui étoit à sa suite auparavant qu'elle fût établie & arrêtée au palais du Roi à Paris pour Saint-Louis. Sébastien Rouillard, autre avocat, a fait un traité de l'antiquité & privilèges de la Sainte-Chapelle du palais royal, où il avance pareillement que la Chapelle du Roi & la Sainte-Chapelle de Paris sont un même corps, & que la Sainte-Chapelle est la vraie matrice dont les Officiers de l'Oratoire du Roi sont tirés. Il est singulier que Jean Morris chantre & chanoine de la Sainte-Chapelle, & conseiller au Parlement sous Charles VII & Louis XI, après avoir recherché avec le plus grand soin tous les anciens monumens qui pouvoient illustrer son Église, n'ait rien dit de cette identité.

ANNÉE

1241.

*Ap. Piales,*  
*Traité de la*  
*devol. tome*  
*III, p. 10*  
*& suiv.*

« La Chapelle & Oratoire du Roi, dit-il, n'est autre  
 » chose que le clergé de la Cour ; c'est-à-dire, un certain  
 » nombre d'ecclésiastiques, qui font partie des Officiers  
 » de la maison de Sa Majesté. Toutes les histoires nous  
 » apprennent, & la raison dicte que c'est un établissement  
 » aussi ancien que la religion de nos Rois, & qui remonte  
 » jusqu'à Clovis, qui le premier a embrassé le Christianisme.  
 » Les Rois ont donc toujours eu une chapelle à leur suite,  
 » avant que la Sainte-Chapelle fût fondée, & ils ont continué  
 » de l'avoir après cette fondation.

» Une preuve bien sensible, continue-t-il, de la diffé-  
 » rence de ces deux Corps, c'est la différence des titres  
 » & des privilèges qui les concernent. La Chapelle du Roi  
 » est destinée à célébrer l'office divin pour la personne de  
 » Sa Majesté, & en sa présence. Est-ce là aussi la destination  
 » de la Sainte-Chapelle ! Consultons les chartes auxquelles  
 » elle doit son existence & son accroissement : ni dans celles  
 » de Saint-Louis, ni dans celles de ses successeurs on ne  
 » voit rien qui attache les membres de cette église au service  
 » de la personne du Roi. Il est évident au contraire que  
 » leur service n'a d'autre objet que la garde du précieux  
 » Trésor qui leur est confié, & que par-là même il devient  
 » incompatible avec le service personnel aux officiers de  
 » Sa Majesté. De-là un usage connu de toute la Cour,  
 » & qu'aucun bénéficiaire de la Sainte-Chapelle ne peut  
 » contester ; c'est que le Roi venant à cette église dans les  
 » occasions qui l'attirent au Palais, l'honneur de faire  
 » l'office devant lui est dévolu à la chapelle à l'exclusion

de la Sainte-Chapelle même. Sa Majesté y est servie par ses aumôniers, & son chapelain lui dit la Messe.

« ANNÉE  
« 1241.

A la différence des titres, joignons celle des privilèges. La chapelle du Roi a eu ses grâces particulières : mais elle les a obtenues, ou fait confirmer en son nom seul. La Sainte-Chapelle a eu pareillement les siennes ; mais elle n'a jamais cru pouvoir s'aider de celles de la chapelle du Roi. La première bulle qui ait accordé aux Officiers de celle-ci d'être tenus présens au lieu de leurs bénéfices pendant le temps de leur service, est du pape Alexandre IV ; elle a été confirmée par Martin IV, Grégoire X & Clément VI. Si les membres de la Sainte-Chapelle avoient pu se regarder comme faisant partie de la chapelle du Roi, & participant aux mêmes privilèges, auroient-ils sollicité séparément, auprès du pape Jean XXII, une dispense de résidence accordée à toute la chapelle du Roi par trois Papes antérieurs !

Enfin, ajoute le célèbre Avocat, ce qui achève la conviction de la manière la plus frappante, ce sont les Édits de 1572, 1585, 1594 & 1606, qui ont affecté à la récompense des Officiers de la chapelle du Roi, un certain nombre de prébendes dans les églises de fondation royale. Tous ces Édits nomment la Sainte-Chapelle de Paris avec les autres chapelles royales, parmi ces églises affectées aux Officiers de la chapelle du Roi. Par-là toutes les idées d'identité ou d'égalité avec le service de la chapelle du Roi sont renversées. La Sainte-Chapelle est confondue avec tous les autres Chapitres de fondation

**ANNÉE** » royale. Loin de participer aux récompenses des Officiers  
**1241.** » de la chapelle du Roi, elle leur tient elle-même lieu de  
 » récompense. Loin que son office puisse suppléer à l'office  
 » dans les autres églises, comme étant de même nature que  
 » la chapelle du Roi, il cède au service de celle-ci, dont  
 » les Officiers ne sont pas moins dispensés de la résidence  
 à la Sainte-Chapelle que par-tout ailleurs. »

*Rouillard, de  
 l'antiq. de la  
 Sainte-Chap.*

*Du Peyrat,  
 Antiquités  
 de la Chapelle,  
 p. 142.*

On a dit, en faveur de la Sainte-Chapelle, que Philippe III, fils de Saint Louis, ayant accordé des livrées aux membres de cette église, toutes les fois que le Roi ou la Reine, ou quelqu'un de leurs enfans seroient à Paris, il les avoit par-là déclarés ses domestiques & commensaux. Mais on a répondu que pour être censé domestique & commensal de Sa Majesté, il faut être couché sur l'état de sa Maison, & que les chanoines de la Sainte-Chapelle ne l'étant point, les livrées qui leur ont été accordées, pendant le temps seulement que le Roi, la Reine ou leurs enfans seroient à Paris, ne doivent être regardées que comme une aumône royale, telle que celles que nos Rois ont faites à certaines Communautés religieuses, voisines des lieux de la résidence de la Cour. Et c'est en effet ce que Philippe-le-Hardi semble insinuer lui-même, en déclarant qu'il n'a été porté à cette concession par d'autre motif que celui de l'amour de Dieu : *Divini amoris intuitu.*

*Recueil des  
 Ord. t. VIII,  
 p. 181.*

On pourra encore objecter que Charles V, dans des Lettres de l'an 1367, appelle les chanoines de la Sainte-Chapelle *nos dévots chapelains très-chers & fidèles ; &*

Charles VI, dans d'autres Lettres de 1397, *nos amés chapelains & orateurs*. Mais on répondra que les religieux de Saint-Denys ont été ainsi traités par le roi Jean; les Célestins de Mantes par Charles V; les Chartreux de toutes les maisons du Royaume par le même Charles V, & par Charles VI; les doyen & chanoines de Notre-Dame de Paris, & une infinité d'autres corps ecclésiastiques tant séculiers que réguliers, par plusieurs de nos Souverains. Qui ne voit que c'étoit un pur titre d'honneur, devenu, en quelque façon, de stîle, & qui ne tiroit point à conséquence?

Nous avons dit que ce n'étoit que vers la fin du XVI.<sup>me</sup> siècle qu'on avoit cherché à confondre la Sainte-Chapelle de Paris avec la chapelle du Roi. On fera peut-être curieux de savoir ce qui donna occasion à cette idée; le voici. Le progrès des nouvelles hérésies ayant défilé tous les yeux sur un abus, qui privoit la plupart des églises de leurs pasteurs & de leurs ministres, il s'éleva un cri général contre les dispenses de résidence des titulaires dans leurs bénéfices: dispenses, qui étoient alors si communes, que presque tous les membres de chaque cathédrale joignoient à leurs prébendes des dignités ou des canonicats de collégiales, ou même des cures qu'ils faisoient desservir par des vicaires, moyennant une foible rétribution. Un grand nombre d'autres églises, & singulièrement toutes celles qui devoient leur fondation aux Rois, aux Princes, ou à des Seigneurs puissans, jouissoient de ce droit, soit en vertu des bulles des Papes, soit par dispense des Évêques, quelques-unes par la seule force de la possession. Les

---

 ANNÉE

1241.

*Ibid.* t. IV,  
 pag. 316, &  
 t. VI, p. 452.

*Piales, Traité  
 de la dévol.  
 p. 2 & suiv.*

Tribunaux, de concert avec la Puissance ecclésiastique, concoururent à rétablir les choses dans leur état naturel, en anéantissant des titres ou des usages, dont on n'avoit pas bien senti jusqu'alors tout le préjudice.

Alarmée des exemples de tant de chapitres, à qui on venoit d'enlever le privilège d'accumuler avec leurs prébendes d'autres bénéfices sujets à résidence, ou même à charge d'ames, la Sainte-Chapelle crut ne pouvoir maintenir le sien qu'en se confondant avec la chapelle du Roi, comme partie d'un même corps, comme l'objet des mêmes privilèges, comme chargée du même service, & obligée aux mêmes devoirs. Cela lui réussit. Elle fut effectivement comprise dans une Déclaration du mois de mars 1666, & dans une autre du 2 avril 1727; l'une & l'autre enregistrées au Grand-Conseil, & portant que tous les officiers tant de la Chapelle & Oratoire du Roi que de la Sainte-Chapelle de Paris, seront tenus & réputés présens, pendant le temps de leur service, en toutes les églises du Royaume pour tous les bénéfices, offices & dignités, dont chacun d'eux est ou sera pourvu. Mais, comme il étoit évident que la Sainte-Chapelle n'avoit été nommée & comprise dans ces deux loix, que *par l'effet d'une obreption & subreption manifeste*, ce sont les termes de l'Auteur que nous avons cité, il est intervenu le 18 décembre 1740, une nouvelle Déclaration du Roi, qui, en confirmant le privilège des officiers de sa Chapelle, a décidé qu'il ne pouvoit être étendu aux membres de la Sainte-Chapelle de Paris, & que les canonicats de cette  
église

église étoient incompatibles avec tous autres bénéfices requérant résidence. Tout est jugé par cette décision.

---

 ANNÉE

1241.

Il faut avouer néanmoins qu'il y a eu pendant longtemps une espèce de fraternité entre la chapelle du Roi & la Sainte-Chapelle; puisque dans toutes les processions & cérémonies publiques, où ces deux Corps se sont rencontrés, ils ont ordinairement marché *mêlés ensemble*.

Tel fut l'ordre observé à la procession du 21 janvier 1534; aux obsèques de François I.<sup>er</sup> le 22 mai 1548; aux processions du 4 juillet 1549, du 18 novembre 1551, du 8 janvier 1553 (1554), du 30 août 1557; aux obsèques de Henri II, en 1559; à la procession du 27 septembre 1568, & en quelques autres occasions, comme on le verra dans la suite de cette Histoire, dont il est temps de reprendre le cours.

*Felib. hist. de Paris, preuves, t. II, p. 686, 734, 745, 753, 760, 779, 789, 825.*

Tandis que les Papes & les Empereurs s'empressoient de prendre Louis pour médiateur dans leurs différends, ou de l'engager dans leurs intérêts, ce saint Roi alloit dans les déserts solliciter pour lui-même le crédit des Solitaires auprès de Dieu. Ayant appris qu'on tenoit à Cîteaux un Chapitre général de tout l'Ordre, il s'y rendit accompagné de la Reine sa mère, des comtes d'Artois & de Poitiers ses frères, de la princesse Isabelle sa sœur, du duc & de la duchesse de Bourgogne, & des seigneurs les plus qualifiés de la Cour. Pénétré de respect à la vue d'une maison qui lui rappeloit tant de noms illustres & dans le Cloître & dans l'Épiscopat, il descendit de cheval, & précédé de cinq cents Religieux qui étoient venus au

---

 1244.

ANNÉE

1244.

devant de lui en procession, il marcha à pied jusqu'à l'église. Dès qu'il y fut entré, il vit avec étonnement tous ces vénérables cénobites se prosterner devant lui, le conjurant avec larmes de ne pas refuser sa protection royale au Vicaire de Jésus-Christ, persécuté par un Prince aussi cruel qu'ambitieux : c'est l'idée que les démêlés de Frédéric II avec la cour de Rome leur donnoient de cet Empereur. Le Monarque leur répondit d'une manière qui satisfaisoit également & à ce qu'il devoit à l'Église comme Chrétien, & à ce qu'exigeoit de lui la politique comme Roi. L'objet de son voyage étoit de demander à l'Ordre assemblé le suffrage de ses prières. On ordonna que tous les religieux Prêtres diroient pour le Roi & la Reine sa mère, chacun trois messes du Saint-Esprit, & autant de la Vierge; & que dans tous les monastères de France, les noms de Louis & de Blanche seroient écrits à la marge de tous les missels au premier *Memento* de la messe, afin qu'on en fit une commémoration spéciale. On permit aussi de les traiter eux & leur suite en gras; mais sans tirer à conséquence (g).

Peu après son retour de Cîteaux, le Roi fut attaqué à Pontoise d'une maladie, qui le mit aux portes de la

---

(g) Cet Ordre étoit alors si rigide observateur de la loi de l'abstinence, que les enfans de Saint-Louis étant allés à l'abbaye de Preuilly, & y ayant été servis en gras *infra terminos*, le Prieur, quoique non consentant à la transgression, fut mis en pénitence par les statuts de 1253. *Martenne, Thes. anecd. t. IV, col. 1401.*



mort. Sentant le péril dès les premiers jours , il commença par se disposer à paroître devant le tribunal de Dieu ; & sans attendre que ses Officiers ecclésiastiques l'avertissent de son devoir , il demanda & reçut les Sacremens avec la plus grande piété. Puis il fit venir ses domestiques , les remercia des services qu'ils lui avoient rendus , & leur recommanda qu'en les continuant à celui qu'ils auroient pour maître , ils n'eussent en vue que le service de Dieu. Sa foiblesse lui ôtant la parole , il fit signe à un ecclésiastique de sa Chapelle , qui étoit auprès de lui , de poursuivre son exhortation , & par ses regards mourans il approuvoit ce que le Chapelain disoit de sa part. La reine Blanche qui comptoit bien plus sur les secours surnaturels que sur les remèdes humains , fit apporter de Paris la vraie Croix , la sainte Couronne & les autres reliques du Palais , qu'on déposa sur le lit du malade. Elle fit ordonner en même-temps par les Évêques des prières publiques dans tous les diocèses. On fait avec quel zèle de pareils ordres sont exécutés en France. Clergé & peuple , grands & petits , jeunes & vieux , tous volèrent aux pieds des Autels , & sembloient ne pouvoir plus les quitter. On ne voyoit que processions dans les rues ; on n'entendoit que vœux , que gémissemens , que sanglots ; chacun , en un mot , croyoit sa vie attachée à celle du Souverain. Cependant la maladie empirait. Après de violentes convulsions , le Roi tomba dans une si profonde létargie , qu'une des deux femmes qui le gardoient , croyant qu'il eût expiré , alloit lui jeter le drap sur le visage , si l'autre ne s'y fût opposée.

---

 ANNÉE

1244.

ANNÉE

1244.

\* Page 190.

Ce fut alors que *Notre-Seigneur*, dit Joinville \*, *ouvra en li*, en lui rendant le mouvement & la parole.

Le premier usage qu'il en fit, fut de demander Guillaume d'Auvergne évêque de Paris, & de le prier, quand il fut arrivé, de lui appliquer la Croix, marque du vœu qu'il faisoit d'aller au secours de la Terre-sainte ravagée par les Corasmins, infidèles nouvellement sortis des déserts de l'Arabie ou de la Tartarie. En vain le sage Prélat lui représenta les suites d'un tel engagement. Il insista d'un air si touchant & si impérieux tout ensemble, que Guillaume fut enfin obligé de lui accorder ce qu'il desiroit. Dès que la Reine-mère, continue Joinville, eut ouï dire que la parole étoit revenue à son fils, *elle en fist se grant joie, comme elle pot plus* : mais quand on lui apprit qu'il s'étoit croisé, *elle mena aussi grant deuil comme se elle le vist mort*. Elle étoit en effet trop éclairée pour ne pas prévoir l'évènement. Mais Louis étoit trop religieux pour ne pas accomplir son vœu.

A son exemple déjà assez puissant pour faire renaître parmi la Noblesse françoise cette ancienne ardeur des expéditions d'Outre-mer, il joignit de vives exhortations ; il employa, à ce qu'on prétend, la ruse même. C'étoit la coutume qu'aux Fêtes solennelles les Rois donnassent aux Seigneurs qui se trouvoient à la Cour, des robes qu'on appeloit *livrées* dans les anciens comptes, parce que le Souverain les livroit lui-même. Il ordonna qu'on préparât, pour la veille de Noël, de certaines capes ou casâques fourrées, en plus grand nombre, & beaucoup

*Math. Paris,*  
*p. 463.*

plus belles qu'à l'ordinaire, sur lesquelles il fit appliquer secrètement de grandes croix en broderie d'or & de soie. Chacun se revêtit de celle que le Prince lui distribua, & sans s'apercevoir de rien, le suivit ainsi à la Messe qui se disoit avant le jour. Mais les premiers rayons de la lumière ayant mis en évidence cette innocente tromperie, tous furent extrêmement surpris de se trouver la marque d'un engagement, qu'ils n'avoient pas eu intention de contracter. Ne voulant pas cependant en dédire le pieux Monarque, ils se tinrent pour bien enrôlés, quoique ce ne fût qu'un jeu de sa part; & lui donnant le nom de *nouveau pécheur d'hommes*, ils vinrent en foule au sortir de la Messe le féliciter d'un si beau coup de filet.

---

 ANNÉE

1244.

Après avoir procuré à la Croisade le plus de prosélytes qu'il fut possible, Louis ne songea qu'à s'y préparer par de bonnes œuvres. Il semble qu'il étoit difficile de rien ajouter à toutes celles qu'il avoit jusque-là pratiquées: mais sa piété ingénieuse fut trouver le moyen de les augmenter. Il ne voulut plus porter que des habits de camelot ou d'autre étoffe simple & commune, & de la couleur la plus modeste. Et comme les pauvres profitoient auparavant de sa garde-robe, il ordonna à son aumônier de leur distribuer une somme équivalente à celle qu'auroient pu coûter des habits plus magnifiques. Il fit faire d'exactes perquisitions dans tout son Royaume, du tort que ses Officiers pouvoient avoir fait à ses sujets, afin de le réparer. Il alla en pèlerinage à Notre-Dame de Roquamadour dans le Querci. Il bâtit des Monastères

---

 1245.

---

**ANNÉE****1245.***Felib. hist. de  
Paris, t. I,  
p. 320.*

& fit plusieurs dons aux églises & aux hôpitaux. Il dota entre autres, la chapelle royale de Vincennes, construite sous le titre de Saint-Martin, assignant pour cet effet quinze livres de rente sur la prévôté de Paris, outre soixante sous pour le vestiaire du chapelain, & quarante pour le luminaire. Il ordonna de plus que quand le Roi seroit à Vincennes, ce chapelain auroit pour sa livrée quatre pains, un setier de vin, quatre deniers pour sa cuisine, & deux toises de chandelles par jour; & la moitié de tout cela seulement quand il n'y auroit que la Reine, ou quelqu'un des enfans du Roi.

---

**1248.**

Le temps du départ étant arrivé il alla à Saint-Denys faire sa prière aux saints Martyrs, & recevoir, selon l'usage pratiqué par ses prédécesseurs en pareille occasion, les marques du pèlerinage & le fameux étendard de cette Abbaye. Il revint ensuite à Paris entendre la Messe à Notre-Dame, après laquelle, précédé de tout le clergé séculier & régulier, il se rendit nus pieds, l'écharpe au cou, & le bourdon à la main, à l'abbaye de Saint-Antoine; où il monta à cheval & prit le chemin de Corbeil: Blanche l'accompagna jusqu'à Clugny. Leurs adieux furent très-tendres. La piété de cette illustre mère, sa fermeté, son courage ne purent arrêter ses larmes; persuadée, disoit-elle, qu'elle ne le reverroit que dans le Ciel. Mais la jeune reine Marguerite oubliant la délicatesse de son sexe, protesta qu'elle ne se sépareroit point de lui, fallût-il le suivre jusqu'au bout du monde. En passant à Lyon le Monarque se confessa au pape Innocent IV, &

reçut avec tous les croisés sa bénédiction apostolique. Il arriva enfin à Aiguesmortes dans le Languedoc, où tout étant prêt pour l'embarquement, il monta sur son vaisseau le 25 d'août.

ANNÉE  
1248.

Quand les Clercs & les prouweres furent entrés dans la nef, dit Joinville, le mestre notonnier leur cria, chantez de *Page 28.*  
*par Dieu; & ils s'écrièrent touz à une voiz: Veni Creator*

Spiritus. A la tête de ce Clergé on voyoit le confesseur du Roi. C'étoit Geoffroi de Beaulieu, célèbre Dominicain, natif du diocèse de Rouen, d'une famille noble qui subsiste encore avec distinction dans les marquis de Beaulieu de Bétomas. On ne nous a point appris ce qui regarde les premières années de la vie de ce religieux; mais la confiance si persévérante dont le plus saint de nos Rois l'honora, suffit pour persuader que la bonne éducation & l'innocence des mœurs relevoient en lui les talens & les qualités de l'esprit. Fidèle dépositaire des secrets de Louis, pendant plus de vingt-deux ans qu'il fut son confesseur, Geoffroi se rendit l'imitateur aussi-bien que l'admirateur de ses héroïques vertus. Son histoire se trouve absolument liée à celle de ce Prince, ayant eu l'honneur de partager avec lui les œuvres de charité & de miséricorde, les fatigues des voyages, les périls même de la guerre; s'étant en un mot toujours trouvé à ses côtés dans la mauvaise comme dans la bonne fortune.

*Touren, Hom.  
illustres de  
l'Ordre de S.  
Domin. t. I,  
p. 292.*

Les Chapelains les plus remarquables étoient Nicolas Doyen archidiacre de Dunois, & Guillaume de Chartres. Le premier déjà décoré du titre de Conseiller d'État,

A N N É E

1248.

*Touren, Hom.  
illustres de  
l'Ordre de S.  
Domin. t. I,  
p. 301.*

fut alors choisi par le Roi pour être dépositaire de son Sceau. Il ne faut pas d'autre preuve de son mérite. Guillaume de Chartres, ainsi surnommé du lieu de sa naissance, n'en avoit pas moins. Il étoit chanoine de Saint-Quentin, & fut pourvu au retour de la Croisade de la trésorerie d'une église qu'on croit être Saint-Frambourg de Senlis. Le Roi en lui conférant cette dignité, dit à Geoffroi de Beaulieu, que Guillaume en jouiroit environ cinq à six ans; mais qu'il la quitteroit ensuite pour embrasser l'institut de Saint-Dominique. Comme le Chapelain n'avoit en ce temps-là aucune envie de passer à l'état régulier, il ne fit pas beaucoup d'attention à ces paroles: cependant elles furent vérifiées par l'évènement. A peine eut-il possédé le bénéfice en question cinq ans & quelques mois, qu'il se sentit si puissamment sollicité par la grâce d'entrer dans l'Ordre des frères Prêcheurs, qu'il en prit l'habit sans hésiter; & ce qui est singulier, sans penser même à la prophétie, qu'il ne se rappela que long-temps après. On comprend bien que ce changement ne le rendit ni moins agréable au Monarque, ni moins attaché à son service; & nous le verrons assidu auprès de sa personne jusqu'à sa mort.

Il y avoit encore à la suite de Louis des religieux de Clugny, de Cîteaux, des Mathurins, & sur-tout des frères Prêcheurs & Mineurs. La plupart étoient distribués dans les vaisseaux pour faire des instructions & administrer les Sacremens aux Officiers, aux Soldats & aux Matelots. Quelques-uns étoient dans le vaisseau du Roi, à qui ils servoient

fervoyent même quelquefois de chapelains & de clercs de chapelle.

---

ANNÉE

1226.

Que ne devoit-on pas attendre d'une expédition dont la Religion étoit le principe & la fin, & dont le Chef, le plus grand héros de son siècle, conduisoit un peuple de héros ! Nos histoires sont remplies des prodiges de valeur que Louis y fit, & de la gloire qu'ils lui acquirent. Nous ne parlerons ici que d'une autre sorte de gloire, dont il y fut pareillement couronné ; c'est celle que le Chrétien sait trouver dans l'adversité & dans les souffrances.

Après la prise de Damiette, la clef de l'Égypte, & une des plus fortes places de l'Orient. Après des victoires réitérées sur les Infidèles, l'armée des Croisés déjà considérablement affoiblie par ses propres succès, s'affoiblit encore de jour en jour par une cruelle maladie, qui bientôt sembla avoir changé le camp en hôpital & en cimetière. Louis se crut alors redevable aux mourans & aux morts de tous les offices que peut inspirer la charité la plus héroïque. Inutilement on lui représenta qu'il exposoit sa vie en visitant chaque jour des malheureux attaqués d'un mal pestilentiel. Il répondit qu'il ne devoit pas moins à ceux qui exposoient la leur tous les jours pour le service de Dieu & pour le sien. Son chapelain, Guillaume de Chartres, rapporte qu'étant auprès d'un ancien valet-de-chambre du pieux Monarque, nommé *Gaugelme*, homme de bien, & l'exhortant à la mort, *Non*, s'écria le moribond, *j'attends mon saint maître ; je ne mourrai*

---

1250.

*Ap. Duchef.  
t. V, p. 469.*

**ANNÉE**  
1250.

*point que je n'aye eu le bonheur de le voir.* On le vit en effet paroître dans le moment, & il reçut presque le dernier soupir de ce fidèle serviteur. Exemple touchant d'humanité! quel rang de pareils traits tiendroient-ils dans l'histoire, si l'histoire n'étoit que l'expression du sentiment!

Ce que tout le monde craignoit arriva. Louis fut attaqué du même mal; & son courage qui l'avoit soutenu jusque-là contre tant de fatigues, céda enfin à la contagion de l'air & à la délicatesse de sa complexion. On songea aussitôt à regagner Damiette. Les Sarasins firent tous leurs efforts pour s'opposer à cette résolution, & achever de détruire une armée, dont ils s'imaginoient que la maladie & la famine avoient anéanti les forces. Ils se trompoient: Quoiqu'accablés par la langueur, les François surpassèrent encore dans leur retraite tout ce qu'ils avoient fait de prodiges durant cette guerre. Pierre de Lissiac, un des clercs du Roi, y fut tué. En considération de ses bons & longs services, Louis écrivit à la reine Blanche une lettre datée d'Acre au mois de mars 1251, pour lui recommander trois neveux & quatre cousins du défunt, entretenus par ses libéralités aux écoles de Paris. Il veut qu'on donne tous les ans aux trois neveux chacun dix livres parisis, & la moitié de cette somme à chacun des quatre cousins, jusqu'à ce que les uns & les autres soient pourvus de bénéfices. On ne dit pas si cet ecclésiastique périt en combattant; mais on fait que les clercs ne s'en faisoient alors aucun scrupule. Car quoique la profession des armes leur fût en général défendue par les Canons,

*Martenne,  
Ampl. collect.  
t. I, col. 1308.*



ils étoient persuadés qu'il falloit excepter les expéditions contre les infidèles ; parce qu'aller à la guerre contre eux, c'étoit courir au martyre. Témoin l'exploit de Jean de Voyssei, chapelain du sire de Joinville, qui pour renverser un retranchement de *pierres taillées* que les Sarafins avoient construit à la tête de leur camp, courut seul, l'épée levée, sur huit Capitaines ennemis bien armés, & les mit en fuite sans qu'aucun osât l'attendre. *Dès illec en avant*, dit Joinville, *fu mon prestre bien cogneu en l'ost, & le moustroient l'un à l'autre, & disoient : Vezci le prestre monseigneur de Joinville, qui a les huit Sarazins desconfiz.* Témoin encore ce que le même Historien raconte de l'évêque de Soissons, Gui de Châtel-Porcean, dans la retraite même dont nous parlons. Ce Prélat, *moult vaillant homme en l'ost*, aimant mieux mourir glorieusement que de tomber au pouvoir des infidèles, se précipite l'épée à la main au milieu de leurs escadrons, les enfonce & en fait un horrible carnage, jusqu'à ce que percé de mille traits, on l'envoie *en la compagnie de Dieu, ou nombre des martyrs.* Page 56.

Il ne fut pas possible d'aller plus loin qu'une petite ville nommée par les uns *Casel*, par les autres *Charmasach*. Là, le saint Roi, si foible qu'on le croyoit près d'expirer, fut investi en un moment, & fait prisonnier par les Sarafins avec tous ceux qui l'environnoient, & qui songeoient bien moins à le défendre qu'à le soulager. L'Oriflamme, tous les autres drapeaux, tous les bagages furent pris & conduits en triomphe à la Maffoure avec les prisonniers, dont le nombre étoit si grand qu'ils s'y trouvèrent comme

ANNÉE

1250.

entassés les uns sur les autres. Louis fut enfermé dans une tente particulière, n'ayant qu'un seul homme pour tout domestique, & sans aucune communication avec les chefs de son armée. On voulut bien néanmoins lui laisser Guillaume de Chartres son Chapelain, & un religieux Dominicain qui favoit l'Arabe, & lui servoit de truchement. Épuisé par la maladie, livré à toutes les horreurs de la plus dure captivité, dans un dénuement absolu des choses les plus nécessaires, sur quoi roulèrent ses premières pensées ! Il s'aperçut que l'heure de Vêpres approchoit, & que n'ayant pas son bréviaire, il lui seroit impossible de satisfaire à l'obligation qu'il s'étoit prescrite de réciter tous les jours l'office divin. Il en témoigna sa peine au Dominicain, qui lui dit que dans une pareille circonstance le *Pater* & les autres prières qu'ils favoient par cœur, suppléeroient à tout. Les barbares dans l'admiration de sa tranquillité & de sa constance, lui rendirent son bréviaire & un missel : ce fut pour lui une source abondante de consolations dans ses maux. A chaque heure où l'Église étoit occupée à chanter les louanges de Dieu, il s'acquittoit du même devoir avec son chapelain & le religieux, compagnons de sa captivité. Il leur faisoit aussi célébrer tous les jours la Messe : mais sans consécration, à cause de la présence des infidèles. C'étoient-là toutes les fonctions de ces deux ecclésiastiques auprès de sa personne. Quelques besoins qu'il eût, jamais il ne voulut souffrir qu'ils lui rendissent aucun service ; tant étoit grand le respect qu'il eut toujours pour le caractère sacré !

*Duch. t. V,*  
*p. 482.*

Cependant on convint de la rançon du Roi , moyennant la reddition de Damiette; & de celle des autres prisonniers, pour la somme de huit cents mille besans d'or, qu'on évalua à quatre cents mille livres de notre monnoie. Il n'étoit plus question de part & d'autre que de prêter les sermens nécessaires pour confirmer le traité. On ne pouvoit prendre trop de précautions contre des gens qui se faisoient un mérite de manquer de foi aux Chrétiens. Louis instruit par un Syrien nommé Nicolas d'Acre, exigea des Émirs certaines formules, qui dans les principes de leur religion passaient pour inviolables. De leur côté les Émirs firent composer par un renégat deux sermens, qu'ils proposèrent au Monarque. L'un portoit que si le traité se rompoit de sa part, il vouloit être séparé pour toujours de la compagnie de Dieu : par l'autre il consentoit à être mis au même rang que le chrétien qui renie son Dieu, son baptême, sa loi, & qui crache sur la croix par mépris pour Jésus-Christ. Le Roi offrit de prêter le premier; mais il rejeta avec indignation le second, qui lui parut plutôt un blasphème étudié, qu'un véritable serment. En vain lui porta-t-on plusieurs fois le poignard à la gorge pour l'y déterminer; en vain le menaça-t-on tantôt de lui couper la tête, tantôt de le crucifier avec tous les prisonniers; en vain tourmenta-t-on en sa présence le patriarche de Jérusalem, vieillard vénérable qu'on soupçonnoit de lui avoir mis ce scrupule dans l'esprit. Il tint ferme & l'emporta (h). Toute la fureur des infidèles

---

 ANNÉE

1250.

*Mémoires de  
l'Acad. des  
Belles - Let.  
t. II, p. 671.*


---

 (h) C'est ce qu'atteste expressement la Bulle de canonisation de

se changea enfin en admiration ; & ce grand Prince, quoique captif, fut faire respecter jusque dans les fers sa religion & sa parole, par des barbares furieux & insolens de leur victoire.

\* le 6 mai. Il sortit de prison après trente-deux jours \*. Tout autre que lui n'auroit pas balancé à revenir aussitôt dans ses États, où la reine Blanche lui marquoit que sa présence étoit bien plus nécessaire qu'en Orient. C'étoit aussi l'avis de presque tout son Conseil ; mais il ne put se résoudre à abandonner les Chrétiens de la Palestine, sans les mettre au moins en état de défense contre leurs ennemis. Dans ce dessein il visita la plupart des places qui leur restoit, & les fit fortifier. Il étoit accompagné du légat Eudes de Châteauroux, de Gilles archevêque de Tyr, garde du Sceau royal à la place de l'archidiacre de Dunois, mort peu après la prise de Damiette, de Geoffroi de Beaulieu son confesseur, de Guillaume de Chartres son chapelain & de plusieurs autres ecclésiastiques séculiers & réguliers. Tandis qu'il faisoit relever les remparts des châteaux & des cités, ces ouvriers apostoliques se répandant dans les campagnes, travailloient à réparer les ruines de la maison

---

Saint Louis, d'après le témoignage formel de presque tous les historiens du temps. Et un moderne (l'Auteur des *Mémoires historiques, critiques, & anecdotes de France*) parlant de cette dernière formule, ose nous dire : *Louis y résista beaucoup, quoiqu'elle n'eût rien de plus fort que la première partie du serment. Cependant il est à croire qu'il s'y soumit.* Nous renvoyons cet Écrivain à ce qu'en ont écrit les savans Continueurs de Bollandus, t. V, Aug. p. 427 ; & nous espérons qu'il conviendra, qu'il est à croire que Louis ne s'y soumit pas,

de Dieu, & à remplir par de nouvelles conquêtes à Jésus-Christ les places qu'avoient laissé vides tant de lâches déserteurs de la Foi. Mais ce qui contribua encore plus que leurs instructions à la conversion d'une infinité de Sarasins, ce furent les grandes vertus du Roi. Ces infidèles, dit Geoffroi de Beaulieu, s'adressoient à lui avec confiance : il les recevoit avec toute la charité d'un pasteur, toute la tendresse d'un père. Il les faisoit soigneusement instruire; & lorsqu'on leur avoit administré le baptême, il pourvoyoit à leur subsistance dans leur pays, ou il leur assuroit un établissement avantageux en France.

C'eût été une grande consolation pour lui d'aller voir les saints lieux, où s'est opérée la rédemption des hommes. On lui représenta qu'il ne convenoit pas au plus grand Roi de la chrétienté, d'entrer à Jérusalem autrement qu'en la délivrant des mains des infidèles. Cette raison l'arrêta. Il se contenta d'y envoyer de riches présens, & dédommagea sa piété par un pèlerinage à Nazareth. Il y arriva la veille de l'Annonciation, jeûnant ce jour-là au pain & à l'eau, quoique extrêmement fatigué du voyage. Le lendemain, dit Nangis, *comme devotement il fit chanter la messe, & solennement glorieuses vespres & matines, & tout le service à chant & à dechant <sup>a</sup>, à orgre & à treble <sup>b</sup>; à l'autel où li Angres <sup>c</sup> fit l'annonciation à la Vierge Marie fu la messe chantée, & ilucques reçut moult devotement son Sauveur.* Geoffroi de Beaulieu, qui étoit présent, ajoute que depuis la manifestation du Mystère opéré en cet endroit pour le salut des hommes, jamais le Sauveur n'y avoit reçu des hommages plus solennels & plus sincères.

---

ANNÉE  
1250.

---

1252.

Page 223.

<sup>a</sup> A deux ou plusieurs parties.  
<sup>b</sup> Avec orgue & instrumens à cordes.  
<sup>c</sup> Ange.

---

 ANNÉE

1252.

De Nazareth le Roi parcourut diverses places, laissant par-tout avec des monumens de sa puissance, des traces de sa religion & de son immense charité. Quel exemple que celui qu'il en donna à Seyde ! Il suffit seul pour découvrir tout l'héroïsme de son ame. Le soudan de Damas avoit fait égorger dans cette malheureuse ville plus de deux mille chrétiens, dont les corps exposés dans la campagne, sans sépulture, exhaloient une odeur insupportable. Louis à cette vue sent son cœur s'attendrir. Il appelle le Légat, lui fait bénir un cimetière ; puis levant de ses propres mains un de ces cadavres, *allons*, dit-il à ses courtisans, *enterrer les martyrs de Jésus-Christ*. Les plus délicats se virent forcés d'en faire autant. Cinq jours furent employés à cette œuvre de miséricorde.

---

 1253.

Ce fut en ce même lieu, selon Joinville, ou selon d'autres, à Jaffa qu'on apprit la mort de la reine Blanche, princesse si digne des regrets de son fils & de ceux de toute la France. Le Légat en fut le premier instruit. Connoissant la tendresse de Louis pour sa mère, il concerta avec l'archevêque de Tyr & Geoffroi de Beaulieu, de quelle manière il lui annoncerait une si affligeante nouvelle ; ensuite, ils allèrent ensemble lui demander une audience particulière. Le Roi, s'apercevant à leur visage qu'ils avoient quelque chose de fâcheux à lui apprendre, les mena de chambre en chambre jusqu'à sa chapelle, en fit fermer la porte, & s'assit devant l'autel avec eux. Alors le Légat prenant la parole lui exposa les grâces infinies que Dieu lui avoit faites depuis son enfance,

sur-tout

sur-tout en lui donnant une mère qui lui avoit été d'un si grand secours pour son instruction & pour le bien de son État. Il ajouta, le cœur ferré & les yeux baignés de pleurs, quelques mots à la louange de cette Princesse. Il n'eut pas besoin d'en dire davantage; Louis sentit aussitôt tout ce qu'il avoit perdu. Le premier mouvement de sa douleur lui arracha un grand cri & un torrent de larmes. Mais, revenu à lui dans le même instant, il se prosterna aux pieds de l'autel, & dit, en joignant les mains : *je vous rends grâces, ô mon Dieu, de m'avoir conservé jusqu'ici une mère qui avoit toute ma confiance, & qui la méritoit si bien. C'étoit un présent que je tenois de votre miséricorde; puisque c'est votre volonté de le reprendre, que votre saint Nom soit béni.* Le Légat fit quelques prières pour l'ame de cette illustre défunte; & le Monarque ayant témoigné qu'il vouloit être seul avec son confesseur, les deux Prélats se retirèrent.

Dès que Louis se vit sans autre témoin que le dépositaire de ses plus secrètes pensées, il se prosterna de nouveau devant le crucifix, & demeura si long-temps comme abîmé dans sa douleur, que Geoffroi craignant qu'il ne s'y abandonnât trop, s'approcha de lui, & le supplia d'écouter la raison & la grâce, après avoir donné suffisamment à la Nature. Il reçut cet avis en Chrétien. S'étant levé avec un visage serein, il fit passer son directeur dans un oratoire, où il récita avec lui les vigiles des morts avec tant de recueillement & d'attention, que le bon religieux ne pouvoit assez admirer comment dans

ANNÉE

1253.

une affliction si récente & si vive il ne s'étoit pas mépris d'un seul mot. Depuis ce moment il ajouta l'office des morts à ceux du jour & de la Vierge, récitant chaque jour ces trois offices avec quelqu'un de ses chapelains. Il ordonna aussi que tous les jours, hors les Dimanches & les Fêtes solennelles, ils célébreroient une messe de *Requiem* à laquelle il ne manqua jamais d'assister, ne sentant ses peines se dissiper que dans les prières qu'il faisoit pour une mère si respectable. Pendant deux jours qu'il voulut garder la chambre sans donner audience, ni recevoir de visites, son unique consolation, après Dieu, fut la compagnie de son confesseur. Ces grandes maximes de religion que la grâce avoit gravées de bonne heure dans le cœur de Louis, & qu'une éducation chrétienne avoit cultivées avec tant de soin, le ministre de Jésus-Christ savoit les rappeler à propos, pour exciter ou renouveler dans l'ame de ce Prince les sentimens qui convenoient à son état présent.

1254.

Rien n'étoit si important pour lui que son retour en France, dans la situation où se trouvoit le Royaume. Après avoir ordonné des prières & des processions pour demander au Seigneur de faire connoître sa volonté, Louis s'embarqua à Acre le 24 d'avril avec la Reine son épouse, deux petits Princes & une Princesse qu'il en avoit eus depuis son départ pour l'expédition, ceux des Seigneurs & des autres croisés qui étoient restés à sa suite, plusieurs mahométans convertis, les captifs qu'il avoit rachetés & tous les malades qu'il put emmener. Le



lendemain jour de Saint Marc, où l'on mit à la voile, il fit remarquer à Joinville que c'étoit l'anniversaire de sa naissance. *La rencontre est heureuse*, répondit le sénéchal, en riant, *c'est effectivement naître que d'échapper d'une terre si périlleuse.*

---

ANNÉE  
1254.

Le vaisseau que montoit le saint Roi étoit un vrai sanctuaire flottant. Il avoit obtenu du Légat permission d'y conserver la sainte Eucharistie pour communier les malades : chose, dit Nangis, qui n'avoit été accordée à nul pèlerin *de quelconque hauteuse qu'il fust*. On la mit à l'endroit du navire le plus sûr & le plus convenable, dans un tabernacle fort riche, couvert d'une étoffe précieuse, & placé sur un autel orné d'un grand nombre de reliques, autour duquel couchoient les ecclésiastiques. Tous les jours ils y célébroient l'office divin, même les prières & les cérémonies de la Messe, à l'exception de la consécration. Le Monarque se trouvoit présent à tout avec une piété capable de toucher les plus insensibles. Mais rien n'égalait sa tendre sollicitude pour les malades. Il les visitoit souvent, leur procuroit tous les soulagemens qui dépendoient de lui, & prenoit soin de leur salut encore plus que de leur guérison. Il y avoit sermon trois fois la semaine, sans parler des instructions particulières ou cathéchismes qu'il faisoit faire aux matelots quand le temps étoit calme. Quelquefois il les interrogeoit lui-même sur les principaux articles de la Foi, ne cessant de leur répéter qu'étant toujours entre la mort & la vie, entre le paradis & l'enfer, ils ne pouvoient avoir

ANNÉE

1254.

*Choisi, vie de  
Saint Louis.*

trop d'attention à se tenir en état de grâce. *Si le vaisseau a besoin de vous*, ajoutoit-il, *je prendrai votre place avec joie, & mettrai volontiers la main à la manœuvre, pendant que vous serez occupés à vous réconcilier avec Dieu, ou à vous nourrir de sa parole.* Tel fut l'effet des soins, des exemples & des exhortations du pieux Monarque, qu'en peu de temps on vit un changement notable parmi ces hommes grossiers; les ténèbres de leur esprit furent dissipées, la férocité de leur cœur s'adoucit, & la charité y prit la place de la brutalité. La honte, dit un élégant Écrivain, de ne pas faire quelquefois ce qu'un grand Roi faisoit tous les jours, leur donna le courage de vouloir être Chrétiens.

Ce ne fut pas le seul miracle qu'on attribua à Louis durant cette navigation. Deux fois le vaisseau se trouva dans le plus grand péril; d'abord par un banc de sable contre lequel il donna si rudement que tout ce qui étoit sur le pont fut renversé, & qu'on s'attendoit à le voir s'entr'ouvrir; ensuite par une violente tempête qui, malgré tout l'art des pilotes, l'entraînoit vers la côte avec un danger évident de se briser contre les rochers. Tandis que tout l'équipage crioit miséricorde, & que la Reine dans les plus vives alarmes faisoit, par la suggestion de Joinville, des vœux à Saint-Nicolas, le Roi prosterné devant celui qui commande aux vents & à la mer, le conjuroit de sauver ses serviteurs. Personne ne douta qu'il ne dût son salut aux ferventes prières de cet Ange tutélaire. *Seneschal*, dit-il ensuite à Joinville, *ore nous a*

*moustré Dieu une partie de son pooir ; car un de ces peitz  
venz, que à peine le fait-on nommer, deut avoir le Roy  
de France, ses enfans, sa femme & ses gens noïés. A  
œuvre devons-nous mettre cette menace, en telle maniere  
que se nous sentons que nous aions en nos cuers & en nos  
cors chose qui desplese à Dieu, oster le devons hastivement.  
Ainsi savoit-il profiter de tout pour porter les ames  
à Dieu.*

---

ANNÉE  
1254.

Après environ deux mois & demi de navigation, la  
flotte débarqua heureusement aux îles d'Hières en  
Provence \*. Louis obligé d'y séjourner jusqu'à ce que  
ses équipages fussent prêts, eut la dévotion d'entendre  
un Cordelier de ce pays, nommé le frère Hugues,  
prédicateur de la plus grande réputation. Le jour même  
de son arrivée il l'envoya chercher, & bientôt on le vit  
paroître environné d'une multitude d'hommes & de  
femmes, que ses vives exhortations attiroient & retenoient  
auprès de lui. *Le Roi le fist sermoner*, dit Joinville. Il  
débuta par une vigoureuse sortie sur les religieux qui  
habitoient les cours des Princes : *Seigneurs, fist-il, je  
vois plus de gens de religion en la court le Roy, & en sa  
compagnie que je n'y en voudrois voir, je tout le premier. Il  
ajouta, que ils ne sont pas en estat d'eulz sauver, ou les  
saintes Escriptions nous mentent, ce qui ne peut être. Car les  
saintes Escriptions nous disent que le moine ne peut vivre hors  
de son cloistre sans péché mortel, pas plus que le poisson peut  
vivre sans yaux. Et se les religieux qui sont avec le Roy dient  
que ce soit cloistre, je leur dis que c'est le plus large que je*

\* le 10 juillet.

pages 137 &  
138.

*veisse oncques ; car il dure de-çà mer & de-là. Se ils disent que en cesti cloistre l'en peut mener aspre vie pour l'ame sauver, de ce ne les croi-je pas. Car je vous dis que j'ai mangé avec eulz grant foison de divers mès de char, & de bons vins fors ; de quoi je suis certain que se ils eussent été en leur cloistre, ils ne fussent pas si aisié comme ils sont avec le Roy. Après ce début, il enseigna au Roi comment il se devoit maintenir au gré de son peuple, & finit par lui remontrer que la sûreté des Rois dépendoit de leur amour pour la justice ; que jamais sceptre n'avoit été transféré d'une famille à l'autre que lorsque les Princes avoient oublié ce premier & le plus important de leurs devoirs ; qu'il devoit enfin l'avoir toujours présent à l'esprit, s'il vouloit conserver son repos, son honneur & sa Couronne. Louis écouta ce discours, & en fut charmé. Joinville, qui retrouvoit dans le prédicateur cette naïve liberté qui faisoit son propre caractère, représenta au Monarque qu'il falloit retenir un homme si extraordinaire. Je l'en ai prié, répondit le Roi, sans qu'il ait voulu me l'accorder : mais allons l'en prier encore. Nous venimes donc à li, continue Joinville, & je li dis, sire, faites ce que mon Seigneur vous proie, de demeurer avec li tant comme il est en Provence. Et il me répondit moult iréement : certes, sire, non ferai ; ains irai en tel lieu, où Dieu m'amera miex que il ne feroit en la compagnie le Roy. Un jour demoura avec nous, & le lendemain s'en alla.*

Le pieux Monarque cependant ne perdit pas de vue l'utile leçon qui lui avoit été faite. Dès qu'il fut de

retour dans sa Capitale, & qu'il eut rendu ses actions de grâces à Dieu & aux saints Martyrs, protecteurs de la France, il donna ses premiers soins à faire fleurir dans ses États la justice; soit par de sages réglemens concernant son administration; soit par des Commissaires qu'il envoyoit de tous côtés pour éclairer la conduite des Juges, examiner leurs jugemens, & réparer leurs injustices: Commissaires, qui étoient souvent des ecclésiastiques de sa Chapelle, quelquefois même des Dominicains ou des Franciscains de la probité desquels il étoit assuré; soit enfin par des visites qu'il faisoit lui-même dans les provinces, où donnant audience à tout le monde, sans acception de personnes, il expédioit les parties avec autant de promptitude que d'équité, terminoit les différends qui étoient entre les Seigneurs, réconcilioit les ennemis, & concertoit avec les Evêques tout ce qui pouvoit être avantageux à la Religion.

Mais la morale du prédicateur provençal, au sujet des moines courtisans, ne fit pas probablement la même impression sur ceux qui étoient à la suite de Louis, ni sur Louis lui-même. Confesseurs, chapelains, conseillers du Roi, ils continuèrent de remplir ces fonctions avec sécurité; & la forte inclination que le Prince avoit pour eux, le portoit bien plus à en augmenter le nombre qu'à le diminuer. Jusque-là il n'avoit eu qu'un confesseur, qui étoit Geoffroi de Beaulieu Dominicain: pour montrer qu'il aimoit également les enfans de Saint François, il voulut en avoir aussi un de leur Ordre; & il prit Jean

---

 ANNÉE

1254.

ANNÉE

1254.

*Regist. des  
Chartes, coté  
31. V. 3, fol.  
354.*

de Monz, confesseur de la princesse Isabelle sa fille. Non content de leur avoir donné sa confiance, il auroit voulu pouvoir les mettre en possession de celle de tous ses sujets. Il obtint du pape Alexandre IV, une bulle qui permettoit aux *sergens* & autres officiers occupés à son service, de se confesser aux frères Prêcheurs & Mineurs, qui étoient auprès de lui : ce qui accrédita de telle sorte ces nouveaux directeurs que, selon l'expression de Matthieu Paris, *personne ne croyoit plus se sauver, s'il n'étoit sous leur conduite*. Ce n'étoit pas, au reste, à la Cour de France seulement que ces religieux jouoient un si grand rôle; leur empire spirituel étoit également établi dans presque toutes les autres Cours de l'Europe. Dans le même temps dont nous parlons, Jean de Derlington Dominicain, depuis archevêque de Dublin, gouvernoit la conscience du roi d'Angleterre Henri III; Jacques I, roi d'Arragon, ne décidoit rien d'important que par les lumières de Raymond de Pegnafort, aussi Dominicain. Telme & Gilles de Sainte-Irène, encore du même Ordre, avoient la confiance de Ferdinand roi de Castille, surnommé *le Saint*, de même que des rois de Portugal Sanche II & Alphonse III. Les Papes, dont les deux Ordres de Saint Dominique & de Saint François étoient en quelque manière l'ouvrage, paroissoient particulièrement appliqués à les illustrer. C'est de-là qu'ils prenoient ordinairement leurs pénitenciers, leurs chapelains, les vice-chanceliers de l'Église Romaine, souvent leurs nonces Apostoliques, toujours les maîtres du sacré Palais.

Tant

Tant de faveur n'étoit pas propre à faire taire la jalousie de quelques autres Corps. Il s'éleva en France un furieux orage , contre les mendiants en général , & en particulier contre les Dominicains , parce qu'ils sembloient avoir plus d'accès & de crédit auprès des Puissances. Le prétexte étoit une chaire que ces derniers demandoient à l'Université de Paris. Le vrai motif étoit l'estime & la confiance dont la Cour les honoroit. Après qu'on eut vivement déclamé contre eux & dans les écoles & dans les chaires , il parut , de la façon des Docteurs séculiers , un Écrit satyrique , sous le titre *des périls des derniers temps* , où l'on employoit l'Écriture & les Pères pour faire un portrait affreux de ces hommes nouveaux , disoit-on , qui sembloient ne s'être montrés dans l'Église que pour la troubler , en s'ingérant dans le ministère sans être appelés par les Pasteurs ordinaires ; derniers venus , qui vouloient tenir le premier rang parmi les Ouvriers évangéliques ; fainéans orgueilleux , qui pour se procurer sans possession ni travail une subsistance abondante , cherchoient les amitiés du monde , toujours prêts à flatter les vices des riches & des Grands ; enfin , mendiants valides , qu'on bannit des États policés , & à qui il falloit donner la correction & non pas l'aumône. Ce libelle eut tout le succès que ses auteurs pouvoient désirer. Il fut recherché avec empressement , lû avec avidité , traduit en François , mis en vers , en chansons ; & les morceaux qu'on en récitait avec des gloses aussi malignes que le texte , étoient devenus l'amusement à la mode. Personne n'y étoit

nommé : mais il n'étoit pas difficile de faire l'application des traits mordans qu'il contenoit. On nommoit tout haut les Jacobins ; & ce qui étoit plus fâcheux pour eux, c'est qu'au lieu des aumônes accoutumées, on ne leur faisoit plus que des insultes.

Louis, qui jusque-là avoit paru prendre fort peu de part à la querelle, ne crut plus qu'il lui fût permis de garder le milieu dans lequel la considération qu'il avoit pour l'Université, & l'affection particulière qu'il portoit aux Religieux mendiants l'avoient d'abord engagé à se renfermer. Aussitôt qu'il fut informé du bruit que faisoit ce scandaleux ouvrage, il n'hésita pas à le déferer lui-même au Saint-Siège, par deux de ses clercs qu'il fit partir pour Rome. Les Dominicains y envoyèrent en même temps Thomas d'Aquin, le plus célèbre de leurs confrères, pour faire l'apologie de la mendicité religieuse. Bonaventure, Cordelier également distingué, prit aussi la plume pour la cause commune. C'étoient les deux aigles du temps. Il étoit difficile de trouver dans l'Université deux hommes capables de leur tenir tête ; elle fit néanmoins partir ses députés. Mais la défiance de leur droit, ou peut-être la crainte de se voir à la discrétion d'un Tribunal, qui pouvoit exiger d'eux des satisfactions mortifiantes, ayant ralenti leur marche, ils arrivèrent trop tard ; le fameux livre étoit déjà pros crit & condamné au feu, comme contenant une doctrine perverse & exécrationnable ; censure à laquelle ils furent eux-mêmes obligés de souscrire, ainsi que l'Université.



Cette victoire remportée par les mendiants, humilia leurs ennemis; mais elle ne leur ferma pas la bouche. Parmi mille fables qu'on répandoit contre ces religieux, dans la vue de les immoler à la risée ou à l'indignation du public, on leur reprochoit sur-tout de s'être emparés non-seulement de la confiance & de l'affection du Roi, mais encore de son esprit, au point de lui avoir persuadé de se faire religieux lui-même, & de changer sa couronne pour un froc. Voici comme la chose est racontée par un Historien du temps. « Environ un an après son retour d'Outremer, Louis étant allé visiter les Dominicains, & s'entretenant familièrement avec eux des saintes Écritures, un des frères, plus hardi que les autres, lui dit : « Sire, ne seriez-vous pas bien aise de pouvoir tenir tous les jours entre vos mains ce même Dieu que la Vierge Marie a porté dans son sein! Oui, sans doute, répondit le Prince, & il n'y a personne qui ne doive désirer un tel bonheur. Si vous le souhaitez, repliqua le frère, je vous dirai ce qu'il faut que vous fassiez pour l'obtenir. Je le souhaite de tout mon cœur, dit le Roi. Alors le bon moine lui citant ces paroles de l'Évangile : « *Si quelqu'un abandonne son père, sa mère, ou sa femme, ou ses frères pour l'amour de moi, il recevra le centuple, & aura la vie éternelle* ; osez, Sire, ajouta-t-il, aspirer à ce dernier période de la perfection. Vous avez des héritiers, des fils & des frères, qui sauront bien gouverner votre Royaume. Déjà vous avez souffert beaucoup pour Dieu, vous avez même exposé votre vie pour sa gloire; il ne

ANNÉE

1254.

*Chron. Senon.  
Spicil.g.  
t.III, p.411.*

**ANNÉE** » vous reste plus qu'à tout quitter pour porter notre  
**1254.** » croix, c'est-à-dire notre habit. Par-là vous parviendrez au  
 » Sacerdoce, & vous mériterez de tenir tous les jours  
 » Jésus-Christ dans vos mains. Le Roi, frappé de ce discours,  
 » se mit à penser en lui-même, & à comparer les devoirs  
 » & les dangers de la royauté avec la grandeur des pro-  
 » messes de l'Évangile, & les douceurs qu'on goûte dans  
 » la retraite; puis prenant la parole, il dit au Dominicain,  
 » si ce que je viens d'entendre est vrai, comme je le crois  
 » très-fermement, je suivrai votre conseil. Mais auparavant  
 » il faut que j'en parle à la Reine; car je ne puis rien sans  
 » son consentement. Étant retourné au Palais, il alla en effet  
 » chez la Reine, & lui ouvrit son cœur sur la disposition  
 » où il étoit de lui laisser, à elle & à ses enfans, le soin  
 » du Royaume, pour se faire religieux & prêtre; l'assurant  
 » que dans ce nouvel état, il ne cesseroit de prier Dieu  
 » pour eux, & la conjurant par tout ce qu'il y a de plus  
 » sacré, de n'y pas mettre opposition. Marguerite fort  
 » étonnée ne répondit rien: mais ayant fait appeler sur le  
 » champ les Princes ses enfans, avec Charles d'Anjou  
 » frère du Roi, elle leur demanda ce qu'ils aimoient mieux,  
 » d'être fils de Roi ou fils de Prêtre. Voyant qu'ils ne  
 » concevoient rien à cette question, elle leur expliqua le  
 » mystère: *Apprenez*, leur dit-elle, *que les Frères Prêcheurs*  
 » *ont tellement fasciné l'esprit de votre père, qu'il veut nous*  
 » *abandonner, & son Royaume, pour se faire prêcheur &*  
 » *prêtre.* A cette nouvelle le comte d'Anjou, transporté  
 » de colère, se répandit en invectives contre son frère, &

en menaces contre les moines séducteurs. Il défendit de ANNÉE  
 les laisser prêcher désormais, & même de leur donner 1254.  
 aucune aumône dans toute l'étendue de la France. Le fils  
 aîné du Roi ne fut pas mieux se contenir. Il parla d'une  
 manière si outrageante contre les Dominicains, que le  
 Monarque, pour le faire taire, lui donna un soufflet. *Sire,*  
 dit aussitôt le jeune Prince, *vous êtes mon père & mon*  
*maître ; je n'oublierai jamais le respect que je vous dois à ces*  
*deux titres. Mais je jure par Monseigneur Saint Denys notre*  
*patron, que s'il plaît à Dieu de me faire monter un jour sur*  
*le trône, je ferai chasser de mon royaume tous ces prêcheurs.*  
 Le bon Roi connoissant le caractère dur de son fils ne  
 put entendre ce serment sans être pénétré de la plus vive  
 douleur. »

Il est évident, par les circonstances étrangères & peu  
 vraisemblables qui accompagnent cette histoire, & par la  
 partialité qu'on y remarque par-tout contre les Domi-  
 nicains, il est évident, dis-je, que l'Auteur, moine  
 Bénédictin de Senones, au diocèse de Toul, étoit  
 fortement prévenu contre ces religieux, & qu'écrivant  
 dans un pays éloigné de la Cour, il adoptoit sans  
 examen les bruits défavantageux qu'on faisoit courir  
 contre eux, & les inséroit avec complaisance dans ses  
 annales. Voici le fait dans sa simplicité. Louis avoit  
 réellement formé le dessein de descendre du Trône,  
 dès que son fils aîné seroit en état d'y monter, pour  
 embrasser la profession religieuse & être promu au  
 Sacerdoce, si la Reine sa femme y consentoit, ou s'il

lui survivoit, en cas qu'elle n'y consentît pas. Quoiqu'il aimât & estimât tous les Ordres monastiques, chacun selon l'esprit de son institut, son intention néanmoins étoit d'entrer dans l'un des deux Ordres de Saint Dominique ou de Saint François, pour qui il se sentoit plus d'attrait. Mais on n'a jamais su auquel il auroit donné la préférence, tant il étoit également affecté en faveur de l'un & de l'autre. Aussi avoit-il coutume de dire que s'il pouvoit se partager en deux, il seroit moitié aux Franciscains, moitié aux Dominicains. Il est encore vrai qu'un jour il s'ouvrit sur ce projet à la Reine son épouse, qui non-seulement lui déclara qu'elle n'y consentiroit pas, mais lui fit voir que Dieu l'ayant appelé à se sanctifier sur le trône, il devoit craindre que son inclination pour la retraite ne fût moins une inspiration du Ciel, qu'un goût trop décidé pour le repos. La Providence, dit Geoffroi de Beaulieu, mieux instruit que personne de toute cette affaire, ne permit pas qu'il se défendît contre les raisons de la Princesse, & la facilité qu'il eut à s'y rendre, est peut-être une des choses qui marquent le mieux combien son caractère de piété étoit raisonnable & assujetti aux règles de la prudence chrétienne (i).

Mais en renonçant à la profession religieuse, il n'en

---

(i) Au défaut d'une profession réelle dans l'Ordre des frères Mineurs, Wading a prétendu que Saint Louis avoit embrassé la règle du Tiers-ordre de Saint-François. Il n'est pas jusqu'aux Carmes qui n'aient voulu se l'associer en l'affublant du scapulaire de Simon Stock. Les preuves dont les uns & les autres ont tâché d'appuyer ces chimères, sont si peu

conserva pas moins au milieu du siècle tout ce qu'elle pouvoit avoir de compatible avec les dehors de la majesté, & principalement avec ses devoirs d'état. *Il employoit tout son temps*, dit un de ses historiens, *ès louanges de Dieu, soutien de son corps, gouvernement de son Royaume; appuyant ses œuvres d'oraisons & ses oraisons d'œuvres.* Tel est le tableau général de sa vie. Il appartient à une Histoire comme celle-ci d'en recueillir & développer les principaux traits. Le lecteur décidera ensuite si les Communautés, même les plus régulières, seroient en état de fournir beaucoup de pareils modèles de pénitence & de sainteté.

Louis se levoit de grand matin. Tous les jours, dès qu'il étoit habillé, il se rendoit à sa Chapelle pour assister à matines. Durant les premières années de son règne on les avoit dites à minuit, & il n'avoit jamais manqué d'interrompre son sommeil pour s'y trouver; mais comme les affaires du Royaume l'obligeoient de se lever de bonne heure, & que les veilles pouvoient affoiblir son tempérament, il acquiesça aux représentations des personnes sages, qui lui conseillèrent de différer cet office jusqu'au matin. De-là est venue, à ce qu'on croit, la coutume des chanoines de la Sainte-Chapelle de ne point dire matines la nuit, contre l'usage observé généralement par tous les autres Chapitres de Paris jusque vers

---

raisonnables, qu'il n'est que l'intérêt qu'ils y avoient, qui puisse les leur faire pardonner. *Voyez les Continuateurs de Bollandus, t. V, Aug. p. 446, & seq.*

---

ANNÉE

1254.

*Vie de Saint Louis, pages 323 & 371.*

le milieu du XIV.<sup>me</sup> siècle. A matines succédoient, après un court intervalle, prime & les messes; savoir une des morts, qui se disoit sans chant, excepté les jours qu'on célébroit l'anniversaire de quelqu'un de la Maison royale; une seconde des Saints Anges le lundi, de la Vierge le mardi, du Saint-Esprit le jeudi, de la Croix le vendredi, & de la Vierge le samedi, & celle-ci étoit chantée; enfin une troisième du jour, aussi chantée: on disoit ensuite les autres heures canoniales, chacune dans le temps convenable. Le saint Roi assistoit à tout, récitant à voix basse l'office avec un de ses chapelains, tandis que les autres le chantoient. Alors tout occupé du Dieu en la présence de qui il étoit, il ne permettoit pas qu'on vînt le distraire, sinon pour affaires pressantes, & en peu de mots; son aumônier seul pouvoit quelquefois lui parler pendant la Messe, entre l'évangile & l'oraison qu'on appelle *Secrete*. Ayant su que quelques seigneurs de sa Cour murmuroient de ce grand nombre d'offices & de messes qu'il entendoit chaque jour, il dit que s'il employoit le double de ce temps au jeu ou à la chasse, personne ne s'en plaindroit.

La loi qu'il s'étoit faite de ces pieux exercices, ne souffroit de dispense ni en voyage, ni en maladie. Il *faisoit chanter en chevauchant à haute voix à note les memes heures à ses chapelains, & il les disoit avec un chapelain à basse voix. Et combien que li benoiz Roi fust malade, il fesoit tousjors chanter ses chapelains en sa Chapelle sollempnément les heures, & deux autres clercs, ou religieux disoient les*

*les heures de jour & de Nostre-Dame de lez son lit, où il gisoit. Il disoit le vers d'une part, & les autres d'autre.*

---

 A N N É E

1254.

*Et quand il estoit si foible qu'il ne pooit parler, il avoit un autre clerc de lez lui, qui pour lui disoit les psaumes. Il avoit tellement à cœur l'ordre & la majesté du service*

*Vie de Saint Louis, p. 312.*

Divin, qu'il ne s'en rapportoit pas à ses chapelains pour le choix de ceux qui devoient chanter la Messe, ou faire quelqu'autre fonction : mais il marquoit lui-même ceux d'entre eux qu'il jugeoit les plus propres. Les jours des Fêtes solennelles, pour donner à l'office plus de splendeur & de célébrité, il vouloit que ce fût un Évêque qui officiât, & il faisoit venir des chantres étrangers, sur-tout de la maison des Bons-enfans qu'il soutenoit en grande partie par ses libéralités. On lui est redevable de la coutume de fléchir le genou pendant la Messe à ces paroles du Symbole, & *homo factus est*; & de celle de se prosterner profondément, quand on lit en la Passion que Jésus-Christ rendit l'esprit. C'est lui aussi qui renouvela l'usage de bénir les images avant que de les exposer à la vénération publique. Il établit ces religieuses pratiques dans sa chapelle, d'où elles se répandirent d'abord dans quelques monastères, & ensuite dans toutes les églises de France.

Il dînoit ordinairement après Sexte, les jours de jeûne simple après None. La sobriété étoit une de ses vertus particulières; il mesuroit son boire & son manger, de manière qu'il n'en prenoit pas un jour plus que l'autre. Il savoit même se mortifier, soit en se retenant sur son

ANNÉE  
1254.

appétit, soit en mangeant ou buvant des choses qu'il n'aimoit pas préférablement à celles qu'il aimoit. *Les prêtres étoient devant li, qui disoient ses grâces.* Son Aumônier devoit aussi être présent pour prendre garde qu'on n'enlevât rien de ce qui étoit déservi; car tout étoit pour les pauvres (k). Dans la même chambre où étoit sa table, il y en avoit une autre à laquelle étoient assis trois pauvres vieillards, qu'il nourrissoit tous les jours des mets destinés pour sa bouche. Chaque samedi il leur lavoit les pieds & les servoit lui-même; s'il ne le pouvoit pas, il vouloit que son confesseur leur rendit à sa place cet office de charité, en présence de son aumônier. Il mangeoit rarement avec ses Barons; mais il admettoit volontiers à cet honneur des personnes recommandables par leur mérite & leur savoir, avec qui il s'entretenoit de Dieu pendant le repas. Le dîner étoit quelquefois suivi d'un léger sommeil, quelquefois de conversations, qui pour être enjouées n'en étoient pas moins édifiantes. *Il s'asseoit aux piés de son lit, dit Joinville, & quant les Prêfcheurs & les Cordeliers qui là estoient, li ramentevoient aucun livre qu'il oyst volontiers, il leur disoit : vous ne me lirez point, car il n'est si bon livre après manger comme quolibez.* Il se faisoit néanmoins lire ensuite l'Écriture sainte jusqu'à Vêpres.

---

(k) Cette pratique a été respectée par les premiers successeurs de Saint Louis. Mais depuis long-temps elle ne s'observe plus. Il n'y a que la chair qui est servie au Roi, les jours où l'Église en prescrit l'abstinence, qui appartienne aux pauvres. La raison de cela est qu'on a cru devoir convertir en argent les aumônes de Sa Majesté, & réserver la desserte de sa table pour la nourriture de ses officiers domestiques.



Le souper étoit suivi immédiatement de Complies. *Chascun jour quand Complie de la mere de Dieu étoit dite, les Chapelains chantoient ilecques mêmes une des Antiennes de Nostre-Dame moult sollempnelment & à note ; c'est à sçavoir aucune foiz, Salve Regina, aucune foiz une autre, avecque l'oroïson que l'en doit dire après, si com il est accoustumé à dire (1).* Le Roi se retiroit après dans son appartement, précédé d'un Chapelain, qui en arrivant faisoit dans la chambre & sur le lit de Sa Majesté l'aspersion de l'eau bénite, disant l'antienne *Asperges me*, & l'oroïson ordinaire. La lecture de la Bible & une longue prière terminoient enfin la journée.

Louis communioit au moins six fois l'an ; savoir à Pâques, à la Pentecôte, à l'Assomption, à la Toussaint, à Noël, & à la Purification. Dans ce temps-là cela s'appeloit communier fréquemment. Mais il se confessoit régulièrement tous les vendredis ; & même plus souvent quand il croyoit en avoir besoin. Dans ces cas extraordinaires, au défaut de son confesseur, il s'adressoit quelquefois au chapelain qui lui aidait à dire ses heures. Quand il étoit assis (m) pour faire l'aveu de ses fautes, si par

(1) On prétend communément que c'est Saint Bonaventure qui a introduit l'usage de terminer complies par une antienne à la Sainte-Vierge. Il paroît par ce qui est dit ici, que cet usage étoit déjà établi dans la chapelle du Roi.

(m) Anciennement le pénitent confessoit ses péchés assis à côté ou vis-à-vis du confesseur, & il ne se mettoit à genoux que pour recevoir l'absolution. Cet usage qui subsiste encore chez les Grecs, n'a cessé dans l'Eglise latine, que vers le quatorzième siècle. On lit dans la vie

qui représente le saint Roi, les épaules nues, un genou en terre, & les mains jointes devant un Dominicain qui tient un fouet à la main. Telle est précisément la posture dans laquelle on nous dit que les moines de Cîteaux se présentoient anciennement devant leurs confesseurs : peut-être est-ce de ces religieux que Louis avoit emprunté cette pratique. Ce qui est vrai, c'est qu'il y étoit fort attaché, & qu'il la recommandoit de tout son cœur aux personnes qui lui étoient les plus chères. Il envoya un jour à sa fille Isabelle, reine de Navarre, par Jean de Monz l'un de ses confesseurs, une boîte d'ivoire dans laquelle étoient renfermées de petites chaînes de fer de la longueur d'une coudée, avec une lettre pour l'exhorter à *s'en discipliner souvent pour ses propres péchiez & pour les péchiez de son cherif père.*

Il n'étoit pas possible de porter plus loin l'esprit de pénitence que le faisoit ce saint Roi. Consultant moins ses forces que son zèle, il se revêtit pendant plusieurs années d'un cilice durant l'avent, le carême & les veilles des grandes Fêtes. Mais en ayant été considérablement incommodé, il le quitta de l'avis de son confesseur, & le remplaça par une ceinture de crin & par de nouvelles aumônes. Il jeûnoit tous les vendredis, & s'abstenoit de viande les mercredis, & même les lundis, tant que la foiblesse de son tempérament put le lui permettre. Les vendredis de l'avent & du carême il ne mangeoit ni fruit ni poisson, si ce n'est quelquefois d'un seul mets en ce genre, suivant que le lui conseilloit son confesseur.

---

 ANNÉE

1254.

*Annal. Cister-*  
*ciens. ad an.*  
 1147.

*Vie de Saint*  
*Louis, p. 329.*

Son jeûne étoit au pain & à l'eau les veilles des quatre principales fêtes de la Vierge & de quelques autres solennités, & le vendredi Saint.

Mais rien n'est si surprenant que la manière dont il passoit ce dernier jour. Écoutons ce qu'en dit Guillaume de Chartres, un de ses chapelains. « Après avoir entendu » chanter matines avant le jour, suivant sa coutume, il » retournoit en silence dans sa chambre, où il récitait » avec un de ses clercs tout le pseautier. Il attendoit le » lever du soleil sans se coucher ni dormir; puis, il alloit » nus pieds, vêtu très-simplement & avec peu de suite, » visiter les églises de la ville, marchant par la boue & » sur les pierres, faisant distribuer par son aumônier » d'abondantes aumônes aux pauvres, & leur en distribuant » lui-même de sa main. Il rentroit chez lui épuisé de » fatigue. Peu après il entendoit le sermon de la Passion, » & faisoit ensuite célébrer l'office. Au moment de » l'adoration de la Croix il sortoit de sa place, nus » pieds, vêtu en pauvre, il s'avançoit de loin à genoux, » accompagné de ses enfans vêtus comme lui. Il adoroit » la Croix si humblement qu'il n'y avoit point de cœur qui ne fondît en larmes à cet édifiant spectacle. » Le même jour revêtu de ses ornemens royaux, il ouvroit le trésor de la Sainte-Chapelle, & exposoit lui-même la vraie Croix à la vénération du peuple : cérémonie que plusieurs de ses successeurs se sont fait un devoir de pratiquer à son exemple. Charles V, dit Christine de Pisan, de sa propre main, le jour du grant vendredy, au

*peuple moustroit la vraie Croix. Il falloit que l'usage en subsistât encore après la mort de Charles VI, puisqu'il y a un arrêt du Parlement de Paris de l'an 1423, qui ordonne que le duc de Bethfort, pour l'absence du Roi son neveu, & représentant sa personne, montrera le vendredy aoré la vraie Croix au peuple, comme ont accoustumé les Rois de France ledit jour.*

ANNÉE  
1254.

*Ménage,  
Dictionnaire  
étimologique  
au mot Aoré.*

Nous avons déjà dit quelque chose des aumônes de Louis; mais pour donner une juste idée de son immense charité envers les malheureux, que ne faudroit-il pas ajouter à ce que nous avons dit! Cette vertu, également digne des héros & des saints, étoit née avec lui. Dès sa jeunesse, lorsqu'on le croyoit retiré dans sa chambre pour reposer, il sortoit déguisé en simple écuyer, & sans être accompagné que du confident de ses pieuses largesses, il alloit les répandre sur une multitude d'indigens assemblés dans une cour. Un religieux de Saint Dominique l'ayant reconnu, le suivit lorsqu'il rentroit dans son appartement, & voulut le louer d'une action si chrétienne. Mais le Roi l'interrompit en rougissant & lui dit: *mon cher frère, ce sont-là les soldats qui défendent mon Royaume. Il s'en faut bien que je ne les paye à proportion de leurs services.* Indépendamment de sa pratique journalière à l'égard des trois vieillards dont nous avons parlé, chaque jour, quelque part qu'il fût, il nourrissoit dans sa maison plus de six-vingt pauvres. Ce nombre étoit encore augmenté dans l'avent & dans le carême; & à certains jours de jeûne plus

*Echard.  
Scrip. præd.  
t. I, p. 219.*

solennels, il étoit porté jusqu'à deux cents. Souvent il les servoit lui-même, plaçant les plats devant eux, leur rompant le pain, & leur donnant de l'argent de sa propre main.

*Duchefne,  
t. V, p. 422.*

La coutume des Rois ses prédécesseurs étoit de faire distribuer pendant le carême, par leur Aumônier ou leurs Baillifs, deux mille cent dix-neuf livres parisis, soixante-trois muids de blé, & soixante-huit mille harengs aux pauvres Monastères, Maisons-Dieu, Léproseries & autres lieux de piété; outre une augmentation de cent sous parisis par jour dans les aumônes ordinaires. Craignant qu'un usage si louable ne vînt à s'abolir dans la suite des temps, il résolut de le rendre fixe & inviolable par des Lettres patentes, dont il confia la garde aux maître & frères de l'Hôtel-Dieu de Paris, avec ordre de les représenter à son héritier ou à ses successeurs, s'ils manquoient jamais à cette pieuse obligation. Et pour exciter les maître & frères de l'Hôtel-Dieu à conserver ces Lettres avec le plus grand soin, il leur donna dix livres de rente à prendre annuellement sur le trésor du Temple, au commencement du carême, pour en acheter des amandes & autres choses nécessaires à l'usage des pauvres.

Il ne se contenta pas de pourvoir aux besoins des hôpitaux, qui existoient déjà dans le Royaume. Il en bâtit & dota de nouveaux en divers lieux, avec une magnificence vraiment royale. Vernon, Pontoise & Compiègne lui doivent ces hospices respectables, où les pauvres trouvent un asile dans leur misère, & les infirmes des remèdes

remèdes à leurs maux. N'oublions pas une circonstance aussi glorieuse pour la Religion qu'honorable à l'humanité. Lorsque l'hôtel-Dieu de Compiègne fut achevé, le saint Monarque y porta lui-même le premier malade, avec le roi de Navarre son gendre; le second fut porté par les deux princes Louis & Philippe ses enfans; les autres par les Barons & Seigneurs de sa Cour. Cela n'étonnera pas ceux qui se rappelleront le spectacle qu'il avoit donné dans la campagne de Seyde, lorsque pour procurer la sépulture aux Chrétiens mis à mort par le Soudan de Damas, il chargea ses propres épaules de leurs cadavres à demi pourris. C'est de sa main libérale que l'hôtel-Dieu de Paris tient son accroissement en édifices & en revenus. C'est à sa compassion pour ces malheureux en qui la pauvreté est jointe à la privation de la lumière, que cette capitale est redevable de la fameuse Maison connue sous le nom d'hôpital des *Quinze-vingts*. On l'a ainsi appelée, parce que le fondateur a fixé à trois cents le nombre des aveugles qui doivent y être entretenus (n). Il ordonne par ses Lettres datées de Melun

---

 ANNÉE

1254.

Du Pout.

ANNÉE

1254.

*quelque place vacante, elle soit remplie à la nomination de son Aumônier, lequel il a établi vifiteur de cette Maison en son lieu. Ce qui n'empêchoit pas qu'il ne l'honorât quelquefois lui-même de fa présence; fur-tout le jour de la fête de Saint Remi, patron de la chapelle, où il affiftoit ordinairement à l'Office folennel qu'y faisoient faire les aveugles. On a imaginé depuis que ce qui a donné occafion à cette fondation, c'étoient trois cents Gentilshommes François, que Louis avoit laiffés en ôtage en Égypte, & à qui les Sarafins crevèrent les yeux avant de les lui renvoyer. Le fîlence des Hiftoriens du temps fur ce fait doit le faire regarder comme une fable.*

*Si à ces pieux établifsemens on ajoute le grand nombre d'Églifes, d'Abbayes, de Monafteres qui reconnoiffent le faint Roi pour fondateur, on aura peine à concevoir comment il pouvoit fournir à tant de profufions. Ses Confeillers, qui ne le concevoient pas eux-mêmes, ne ceffoient de lui repréfenter qu'il devoit mettre des bornes à cette pieufe prodigalité. Il répondoit que *puifque fon état exigeoit quelquefois des excès de dépense, il falloit bien en faire quelques-uns en aumônes pour le Seigneur, afin que ces derniers puffent compenser & justifier ceux qu'il étoit obligé de faire pour le monde: car il étoit magnifique, & foutenoit admirablement bien la dignité royale dans les occafions d'éclat, & même dans le fervice ordinaire de fa maifon. Mais aucune de fes dépenses, quelque prodigieufes qu'elles aient été, ne fut à charge à fon peuple. Il les prenoit fur fon domaine feul; & les offrandes qu'il**

*Gaufred.  
ap. Duchefne,  
t. V, p. 453.*

faisoit au Seigneur avoient encore ce mérite, qu'elles étoient le fruit de son économie aussi-bien que de sa piété.

---

 A N N É E

1254.

Le détail des différentes Maisons religieuses, dont il *enlumina son Royaume*, pour me servir de l'expression de Joinville, feroit infini. Nous nous contenterons d'en remarquer deux ou trois qui ont quelque rapport à notre sujet. Louis ayant obtenu de Guillaume abbé de Saint-Maurice en Valais, les corps de quelques-uns des compagnons de ce saint Martyr, les déposa dans la chapelle de son château de Senlis. Mais, comme cette chapelle étoit trop petite pour pouvoir y faire l'office avec la décence convenable, sur-tout lorsque la Cour y étoit, il en fit bâtir proche le Palais une plus grande, où il établit treize Chanoines réguliers de la congrégation d'Agaune, dont un devoit avoir le titre & la dignité de Prieur. Celui-ci, d'abord après son élection, devoit être confirmé par le Roi, & lui prêter serment de fidélité, jurant qu'il conserveroit les reliques, les ornemens & les autres biens de cette église, comme des appartenances de la Couronne. Et pour éviter les différends qui pouvoient survenir entr'eux & l'évêque de Senlis, le Monarque, de concert avec ce Prélat & l'abbé d'Agaune, ordonna que dans la célébration de l'office Divin, ils se conformeroient en tout *aux usages observés par ses chapelains de Paris*.

*Spicileg.*  
tome *XII*,  
p. 181.

Il décora d'une pareille fondation Fontainebleau, autre maison royale pour laquelle il se sentoît une inclination particulière, & que dans quelques-unes de ses lettres il



ANNÉE

1254.

\* en 1259.

nomme avec complaisance *ses déserts*. Il y avoit déjà en ce lieu une chapelle fondée en 1169 par son bifaïeul Louis VII, & dédiée par Saint Thomas de Cantorberi sous l'invocation de la Vierge & du saint martyr Saturnin. Mais elle avoit le même défaut que celle de Senlis; & n'étant desservie que par un seul chapelain, l'office qui s'y faisoit n'étoit pas capable de satisfaire la piété du religieux Monarque. Il en construisit donc une nouvelle\*, qu'on appela depuis la belle Chapelle (o); & après l'avoir enrichie de plusieurs revenus qu'il avoit aux environs, il y mit pour soutenir l'office du chœur avec dignité sept religieux Trinitaires ou Mathurins, dont cinq devoient être Prêtres. Les rapports qu'il avoit eus au Levant avec ces Religieux, & les nouvelles qu'il recevoit chaque jour de leurs charitables soins dans les terres des Mahométans d'Afrique ou d'Espagne, l'avoient porté à leur donner beaucoup de part à sa bienveillance. Il en avoit même deux à sa suite en qualité de chapelains. L'un étoit frère Pierre Cusi, ou de Cuify, qui fut le neuvième Général de son Ordre; l'autre se nommoit le frère Jean. Le Roi dérogea en leur faveur à l'article de ses lettres, qui fixoit à sept le nombre des

---

(o) Ce n'est pas celle qu'on voit aujourd'hui. Celle-ci n'a été bâtie que par François I.<sup>er</sup> & elle mérite bien mieux le nom de belle chapelle par sa sculpture, par son marbre & par ses peintures, qui sont de Freminet, un des plus fameux peintres de son temps. Le maître-autel sur-tout est remarquable par ses colonnes, ses figures, ses ornemens & les saintes reliques dont il est enrichi.

Religieux établis à Fontainebleau. Il voulut que quoique ce nombre fût déjà rempli, on les y reçût l'un & l'autre, lorsqu'il leur plairoit de s'y retirer. Lui-même, durant les fréquens séjours qu'il faisoit dans ce palais, venoit volontiers se mêler parmi eux, & unir sa voix à la leur pour chanter l'office. On y conserve encore la chappe & le bonnet, dont il se servoît lorsqu'il assistoit à matines.

Mais un autre lieu plus célèbre encore par les retraites dont Louis l'honoroit, c'est Royaumont, abbaye de l'Ordre de Cîteaux, dans le diocèse de Beauvais, & la première des fondations de ce Prince \*. Là, déposant en quelque façon la majesté royale, il assistoit au chœur, mangeoit au réfectoire, servoît les malades, travailloit au jardin, suivoit en un mot tous les exercices de la communauté, & devenoit le modèle des moines les plus fervens. Son occupation favorite étoit d'entendre la parole de Dieu. On raconte que s'entretenant un jour avec Henri III, roi d'Angleterre, de matières de piété, il soutint contre l'avis de ce Monarque qu'il seroit plus avantageux d'ouïr moins de messes & plus de sermons. La solitude de Royaumont lui permettant de se livrer tout entier à son goût, il rappela auprès de lui Vincent de Beauvais, & le fit son lecteur, c'est-à-dire son prédicateur; car chez les Dominicains ces deux termes sont synonymes.

C'est la première fois que nous trouvons un prédicateur du Roi en titre d'Office : charge qui a toujours subsisté

---

ANNÉE

1254.

\* en 1227.

*Du Peyrat,*  
p. 471.

*Echard. t. 1,*  
p. 768.

depuis à la Cour, exercée tantôt par un seul, tantôt par plusieurs, & qui, après divers changemens dont nous parlerons en leur lieu, n'est plus aujourd'hui qu'un titre qui donne trois cents livres d'appointemens, & point de fonctions. Il n'en étoit pas de même au temps de son établissement, & pendant les trois premiers siècles qui l'ont suivi. Un prédicateur du Roi devoit être toujours prêt à prêcher devant Sa Majesté, lorsqu'elle le desiroit, à répondre sur tout ce qu'on pouvoit lui demander, tant sur la Religion que sur les Sciences & l'Histoire, à composer des livres pour l'usage de la Famille royale, ou lui en fournir de bons composés par d'autres Auteurs. Aussi n'appeloit-on à ce ministère que les Théologiens les plus renommés par leur savoir & leur éloquence. Tel étoit Vincent de Beauvais. Il le remplit avec le plus grand succès, prêchant & écrivant tant qu'on vouloit : mais toujours d'une manière, qui répondoit parfaitement aux intentions du Prince qui l'avoit mis en place. Les premières productions qui sortirent de sa plume, furent, comme il le remarque lui-même, divers recueils de maximes propres à édifier & à instruire les princes & les seigneurs de la Cour, les officiers & ceux qui avoient l'administration de la justice. Son but dans ces compilations étoit d'avoir pour lui-même, & de fournir aux ministres de Jésus-Christ, obligés de fréquenter les Grands, de quoi traiter dans les conversations particulières, ou dans les discours publics, les sujets les plus capables de faire aimer la Religion & pratiquer la vertu.

*Echard. Scr.  
præd. t. I,  
p. 239.*

Elles furent suivies de plusieurs autres Écrits adressés au Roi, ou à la reine Marguerite, ou au prince Philippe leur fils, ou au roi de Navarre leur gendre. Louis écoutoit ces sermons & lisoit ces ouvrages : il en faisoit remarquer les plus beaux endroits à ses enfans & aux Courtisans. Personne n'étoit plus en état d'en juger que lui; car à un esprit droit & facile, il joignoit toutes les connoissances que peut donner une lecture prodigieuse.

Ayant ouï dire dans son voyage du Levant, qu'un Soudan des Sarasins, par amour pour les curieux de sa Secte, avoit recueilli à grands frais tout ce qu'il avoit pu ramasser de livres estimés & recherchés par ces infidèles, il conçut le dessein d'en faire autant à son retour en faveur des Chrétiens. Après avoir fait rechercher & copier, dans les églises & les monastères de son Royaume, tout ce qu'on y conservoit d'exemplaires de l'Écriture-sainte & des Pères, principalement de Saint Augustin, de Saint Ambroise, de Saint Jérôme, de Saint Grégoire, & d'autres productions édifiantes des Docteurs orthodoxes; de ces richesses il forma, auprès du trésor de la Sainte-Chapelle, une bibliothèque ouverte à tout le monde, & où, aux heures que ses affaires lui laissoient libres, il alloit lui-même se nourrir d'une doctrine qui réunissoit l'onction à la vérité. Si quelquefois les livres ne lui apprenoient pas tout ce qu'il vouloit savoir, ou l'arrêtoient par quelque difficulté, il avoit recours aux lumières des Savans qui l'approchoient; & que, depuis Charlemagne, nul Souverain n'avoit traités d'une manière si propre à mettre les Lettres en honneur.

---

 ANNÉE

1254.

*Gaufred.  
ap. Duchesne,  
t. V, p. 455.*

ANNÉE

1254.

Du nombre de ces Savans, chéris de Louis, étoit le célèbre Robert de Sorbon, ainsi nommé du lieu de sa naissance, petit village du Rhételois, dans le diocèse de Reims. Sur la grande réputation qu'il s'étoit acquise par ses prédications & ses conférences de piété, le Roi l'avoit fait son Chapelain, & l'honoroit de sa familiarité la plus intime, jusqu'à le faire manger souvent avec lui. Quelques modernes ajoutent qu'il le prit aussi pour son confesseur; mais cette circonstance est peu vraisemblable. En quel temps, en effet, Robert auroit-il rempli ce ministère? On ne voit nulle part qu'il ait été connu du saint Monarque avant son voyage d'Outre-mer; & depuis cette époque jusqu'à la mort du même Prince, ses confesseurs sont connus. D'ailleurs aucun des Historiens contemporains n'attribue au Docteur cette qualité. Joinville, le seul qui ait parlé de lui, dit simplement que le Roi lui faisoit l'honneur de l'admettre à sa table, *pour la grant renommée qu'il avoit d'être preud-homme*. On cite, il est vrai, un ancien manuscrit de la maison de Sorbonne où il est dit confesseur de Saint Louis. Mais, outre qu'on ne nous fait pas connoître l'âge de ce manuscrit, peut-être ne lui a-t-il donné ce titre, que comme on donne aujourd'hui celui de prédicateur du Roi à ceux qui ont prêché une fois en passant devant Sa Majesté. Nous avouons bien volontiers que le pieux Monarque aura pu se confesser à Robert dans quelque-une de ces occasions, où nous avons dit qu'il s'adressoit au Chapelain *qui lui aidait à dire ses heures*. Ce qui est certain, c'est qu'il aimoit

*Mercur de  
France, octob.  
1748.*

aimoit à s'entretenir avec lui, & lui marquoit tant en public qu'en particulier les plus grandes bontés.

ANNÉE

1254.

Robert les éprouva sur-tout dans la fondation du fameux Collège qui porte son nom, & le rendra immortel.

A peine en eut-il conçu le plan, qu'il trouva Louis disposé à l'aider à l'exécuter. On conserve en Sorbonne

des Lettres originales de ce Prince, de l'an 1256 (p),

par lesquelles il donne pour cet effet à son Chapelain une

maison située dans la rue *Coupe-gueule devant le palais des*

*Histoire de Saint-Louis,*  
P. 345, n. 1.

*Termes* : donation qu'il augmenta deux ans après de plu-

sieurs autres maisons, situées dans les rues des Deux-portes

& des Maçons. Entre les personnes qui, à l'exemple

du Roi, s'empresèrent de contribuer à cet établissement,

nous remarquons encore deux de ses Chapelains. L'un

est Guillaume de Chartres, qui acheta en 1254, pour

*Mercur de France, octob.*  
1748.

*l'œuvre d'un certain sien ami*, une maison & plusieurs préaux,

moyennant la somme de six cents livres parisis. Il ne s'en

tint pas à cette première libéralité; les deux années sui-

vantes, il y joignit la plus grande partie des maisons que

la Sorbonne possède aujourd'hui, & qu'il avoit acquises

de différens particuliers. L'autre est Guillaume de Melun,

aussi intime ami de Robert, qui acheta pareillement en 1254

& 1256, & donna pour la même fin quelques maisons.

Ainsi l'on peut dire à la gloire de la Chapelle de Louis,

qu'elle a compté parmi ses Membres le fondateur & les

(p) Et non pas de l'an 1250, comme le dit du Boulay dans l'histoire de l'Université, & d'après lui l'Auteur de l'histoire de l'Eglise Gallicane, & M. le Président Hénault.

**ANNÉE**  
1254. principaux bienfaiteurs d'un Collège, qui devoit être, & qui est en effet, depuis plusieurs siècles, un des plus fermes boulevards de la Religion.

L'intention du Roi, soit dans la bienveillance dont il honoroit les Savans, soit dans le zèle avec lequel il concouroit à leurs vues, étoit de faire revivre & de fixer dans ses États le goût de l'étude perdu depuis long-temps. Un autre moyen qui n'étoit pas moins propre à conduire au même but, c'étoient les principes qu'il s'étoit faits dans la distribution des bénéfices ecclésiastiques, objet des plus importans pour le Gouvernement. Son confesseur, le chancelier de l'Église de Paris, & quelques Religieux éclairés étoient son unique Conseil en cette partie. Sur les mémoires qu'ils lui fournissoient, il dressoit la liste des Clercs à qui il vouloit faire du bien.

*Gaufred.  
ap. Duchesne,  
t. V, p. 453.*

Jamais on n'y en vit entrer d'autres que ceux qui pouvoient faire preuve, non de noblesse ou des services de leurs pères, mais de science & de bonnes mœurs; & ce qui paroîtra bien extraordinaire à notre siècle, jamais on ne vit nommer un Bénéficiaire à un autre bénéfice, qu'il n'eût donné auparavant la démission pure & simple de celui qu'il possédoit. Telle étoit la décision récente de l'École de Paris au sujet de la pluralité des bénéfices. Dans une assemblée de Docteurs, convoquée en 1238 par l'évêque Guillaume d'Auvergne, après un mûr examen & une longue discussion, il avoit été conclu, qu'un Bénéficiaire ne pouvoit en conscience tenir deux bénéfices, lorsqu'un seul suffisoit à son honnête entretien,

c'est-à-dire, lorsqu'il valoit quinze livres parisis de revenu : somme, disoit un célèbre Docteur de notre temps, qui revenoit pour le poids à soixante de nos écus ; mais qui pour l'usage & les nécessités de la vie , profitoit plus que ne feroient aujourd'hui six cents livres.

Louis s'étoit fait de cette décision une loi inviolable dans la pratique. Au reste, ne voyant dans ce droit de sa Couronne qu'un poids redoutable, qui le chargeoit de toutes les suites que peut avoir un mauvais choix, il étoit bien éloigné de chercher à l'aggraver. Le pape Alexandre IV crut l'obliger en lui envoyant, par l'évêque de Genève, une bulle qui lui permettoit de nommer à tous les bénéfices de son Royaume. Il la jeta au feu en présence du Légat, disant que son salut n'étoit déjà exposé qu'à trop de dangers. Un critique protestant a regardé ce trait comme un exemple de la simplicité de ce temps-là. Un grand Évêque du xvi.<sup>me</sup> siècle l'a loué comme la preuve d'une piété très-éclairée.

*Le Clerc,  
Bibl. univers.  
t. II, p. 171.  
Renaud de  
Beaune, apud  
de Thou, libro  
LXXV.*

Le successeur d'Alexandre, Urbain IV, lui adressa deux autres bulles plus conformes à son goût. Par l'une, le Pontife invite tous les fidèles à implorer la miséricorde divine pour le Roi, accordant vingt jours d'indulgence toutes les fois qu'on feroit quelque prière à cette intention. Par l'autre, il accorde au Roi lui-même cent jours d'indulgence, à chaque prédication qu'il entendroit ; & en sa considération il étend cette grâce à tous ceux qui l'entendroient avec lui. Faveurs singulières, & jusque-là sans exemple.

*Duchefne,  
t. V, p. 418  
& 420.*



---

ANNÉE  
1268.

Louis les méritoit. Toujours dévoré de zèle pour l'intérêt de la Religion & de l'Eglise, il n'avoit cessé depuis son retour de la Palestine, d'y méditer une seconde expédition. C'est à quoi se rapportoient tant de subsides qu'il avoit envoyés dans ce pays, le retranchement de la dépense de la Cour, l'application avec laquelle il travailloit à conserver ou à rétablir l'ordre & la paix dans le Royaume. Ni les malheurs qu'il avoit éprouvés dans son premier voyage, ni les frais immenses que lui coûteroit un second, ni l'affoiblissement de sa santé qui ne lui permettoit plus de monter à cheval, encore moins de soutenir le poids de l'armure de ces anciens temps, ne purent lui faire perdre de vue ce pieux projet. Il en écrivit à Clément IV, qui crut d'abord devoir l'en détourner, mais qui l'en félicita ensuite comme d'une entreprise inspirée du Ciel. Le saint Monarque n'attendoit que cette approbation. Tous les Grands du Royaume ayant été convoqués à Paris le jour de l'Annonciation, il parut au milieu de l'assemblée tenant en main la couronne d'épines de Notre-Seigneur. Il s'assit sur son trône, & après avoir peint, avec une éloquence vive & touchante, les malheurs qui affligeoient la Terre-sainte, il déclara la résolution où il étoit de retourner à son secours, excitant tous les vrais serviteurs de Dieu à le suivre, pour venger, disoit-il, les affronts faits depuis si long-temps au Sauveur du Monde, & tirer l'héritage des Chrétiens de l'honteuse servitude où leurs péchés le retenoient. Ce discours, & encore plus son exemple, lorsqu'on le vit recevoir la

Croix de la main du Légat, ne permirent aucune de ces réflexions que nous faisons aujourd'hui, un peu trop légèrement peut-être. A l'exception du seul Joinville qui se défendit de la nouvelle croisade, sous prétexte que la première l'avoit ruiné, toute la noblesse Française, soit zèle de religion, soit amour de la gloire, s'empressa de s'enrôler sous les étendards de son Roi.

---

ANNÉE  
1268.

Incertain de son retour, Louis fit son testament, dont il nomma exécuteurs Étienne évêque de Paris, Philippe élu évêque d'Évreux, les abbés de Saint-Denys & de Royaumont, & deux de ses Chapelains, Jean de Troyes & Henri de Vézelay. Le nombre des legs pieux qu'il contient est si prodigieux, que l'historien de l'Université de Paris ne balance point de dire qu'il ne voudroit d'autre marque de la sainteté de ce Prince. On y voit en effet des donations aux églises, aux monastères, aux hôpitaux, à huit cents maladreries, aux filles qui sont dans l'indigence, aux malheureux qui n'ont ni vêtement ni chaussure, aux écoliers qui ne peuvent fournir aux frais de leurs études, aux orphelins, aux veuves, au petit peuple, enfin à ses Officiers pour récompense de leurs services, à ses Chapelains & à ses Clercs jusqu'à ce qu'ils aient obtenu quelque bénéfice. L'article qui regarde ces derniers est ainsi conçu : *Nous voulons & ordonnons que nos Clercs & Chapelains, qui se trouveront au temps de notre décès, couchés sur l'état de notre Maison, & qui n'aurent point encore de bénéfice ecclésiastique, ayent & reçoivent des deniers du Roi notre héritier, chacun vingt livres de pension*

---

1270.

*Id. ibid.*  
*t. V, p. 438.*

ANNÉE  
1270.

annuelle, jusqu'à ce qu'on ait pourvu à leur subsistance par bénéfice ou autrement. Vingt livres ne devoient pas être regardées comme une somme si modique, dans un temps où l'on avoit décidé, qu'un Ecclésiastique pourvu d'un bénéfice de quinze livres de revenu, ne pouvoit pas en conscience en posséder un autre. D'ailleurs les gages des Chapelains sous ce règne n'étoient que de quatre deniers par jour, & ceux des clercs de Chapelle de deux deniers (q). L'Aumônier même n'avoit que douze livres pour lui & pour sa famille, & son clerc soixante sous.

État de  
1260, apud  
Archon. t. II,  
p. 154.  
Ibid. p. 128.

Enfin, après avoir pourvu au gouvernement de ses États par la nomination de deux sages Régens, & satisfait aux mouvemens de sa piété par les mêmes cérémonies qu'il avoit pratiquées à son premier voyage, Louis partit de Paris le 15 de mars 1270, pour se rendre à Aigues-mortes, où il s'embarqua le 1.<sup>er</sup> de juillet suivant. Les

(q) Il est vrai qu'ils avoient quelques autres émolumens; par exemple: en chacun jour ferial, ou en jour que l'on ne dist pas neuf leçons estoient deux cierges sur l'autel, qui estoient renouvellez chacun jour de lundî & chacun mercredi, mès en chacun samedi, & en toute simple feste de neuf leçons estoient mis quatre cierges à l'autel; & en toute feste double, ou demi-double ils estoient renouvellez, & estoient mis à l'autel six cierges, ou huit. Mès ès Festes qui estoient moult sollempnex, douze cierges estoient mis à l'autel, & aussi en l'anniversaire de son pere & de sa mere, & de tous les Rois, pour lesquels il fesoit faire anniversaire en sa chapelle. Et toutes les fois que les cierges estoient renouvellez, & que novviaux cierges estoient mis à l'autel, si com il est dit ci dessus, les chapelains & les clercs de ladite chapelle avoient tout ce qui estoit de remanent des viez cierges, & les mettoient en leur prouffit. Vie de Saint Louis par le confesseur de la reine Marguerite, p. 311.

officiers de la Chapelle qui l'accompagnoient, étoient Geoffroi de Beaulieu, & Jean de Monz ses deux confesseurs, plusieurs Chapelains, dont on ne nous a fait connoître que Guillaume de Chartres, Pierre de Condé, Vivien de Bosc, & Jean de Corbeil qui fut obligé de demeurer en Sardaigne pour cause de maladie. Mais nous ne devons pas douter qu'il n'y eût encore auprès du Roi beaucoup d'autres ecclésiastiques, puisqu'un jour son vaisseau étant battu de la tempête, il y fit chanter jusqu'à quatre Messes *Nangis,* *p. 271.* *ANNÉE* 1270.

*sans canon, c'est-à-dire sans consécration.*

On fit une descente en Afrique, dont le principal motif, quoiqu'en disent quelques Historiens, n'étoit autre qu'un desir ardent d'étendre dans ce pays le royaume de Jésus-Christ. Louis se flattoit de gagner à la Foi le roi de Tunis, qui depuis plusieurs années entretenoit avec lui un commerce assez régulier, & lui faisoit espérer qu'il embrasseroit volontiers le Christianisme, s'il le pouvoit avec honneur, & sans trop s'exposer. Dans la joie que caufoient au zélé Monarque ces pieuses dispositions, il s'écrioit quelquefois : *O si j'avois la consolation de me voir le parrain d'un roi Mahométan !* Un jour tenant à Saint-Denys sur les fonts de baptême un Juif nouvellement converti, il voulut que les Ambassadeurs du prince Africain assistassent à la cérémonie, & après qu'elle fut achevée, il leur adressa ces paroles mémorables : *Dites de ma part à votre maître, que je voudrois de tout mon cœur passer le reste de ma vie dans les prisons des Sarasins, & ne plus voir la clarté du jour, pourvu qu'à ce prix je pusse lui obtenir* *Gaufred. ap. Duch. t. V, p. 462.*

*de Dieu, & à toute sa nation, la grâce d'être baptisé ainsi que ce Juif.*

*Vie de Saint-Louis, p. 361.*

Ces vœux du saint Roi étoient sincères ; mais la conduite du Musulman ne l'étoit pas. On ne trouva en lui qu'un ennemi juré du nom chrétien. Dès que Louis eut mis le pied sur cette terre infidelle, Pierre de Condé, son Chapelain, fit par son ordre le cri public, qui marquoit la prise de possession & l'autorité souveraine. Il commençoit par ces mots : *Je vous di le ban de Nostre Seigneur Jésus-Christ, & de Loys Roi de France son sergent, c'est-à-dire, son serviteur.* On campa près des ruines de l'ancienne Carthage, où subsistoit encore sous ce nom une petite ville, avec un château que l'on prit. De-là on se proposoit d'aller assiéger Tunis. Mais, avant qu'on pût l'entreprendre, les chaleurs excessives du climat, l'air même qu'on respiroit impregné d'un sable brûlant & corrosif, les mauvaises eaux, les vivres plus mauvais encore infestèrent l'armée de maladies si violentes, qu'en peu de jours elle fut diminuée de près de la moitié. Le second fils du roi, Jean comte de Nevers, fut une des premières victimes de la contagion. Philippe son fils aîné en fut aussi attaqué. Le Roi lui-même s'en sentit frappé, & jugea, dès le premier jour, que le coup étoit mortel. Il n'en interrompit aucune des fonctions de la Royauté ; donnant ses ordres avec la même présence d'esprit qu'auparavant, songeant plus aux maux des autres qu'aux siens propres, n'épargnant rien pour leur procurer des remèdes & des secours. Jamais il n'avoit paru plus grand. Le prince

prince Philippe, quoiqu'accablé par une fièvre quarte, étoit sans cesse auprès du lit de son père. Louis, qui envisageoit en lui son successeur, ramassa toutes ses forces pour lui donner, par forme de testament, une instruction qui étoit comme l'extrait de ses propres sentimens, & qui est digne de servir à jamais de leçon à tous les Rois. Pour éviter les redites, nous ne la rapportons pas ici; elle se trouve par-tout, chez les anciens Historiens, chez les modernes. Nous suppléerons seulement à une omission de ces derniers.

Parmi ces précieux documens, dont Geoffroi de Beaulieu dit avoir eu une copie, tirée sur l'original écrit de la main même de Louis, il y en a un conçu en ces termes, au rapport du même Geoffroi: *soyez dévoué & obéissant à notre mère l'Eglise Romaine, & au souverain Pontife, comme au père spirituel.* On le lit pareillement dans Nangis; le moine anonyme de Saint-Denys en fait aussi mention; le confesseur de la reine Marguerite le rend par ces paroles: *Chier fuiz, je t'enseigne que tu soies tousjours devoie à l'église de Rome, & au souverain Evesque nostre pere, c'est le Pape; & tu li porte reverence & enneur, si comme tu dois fere à ton pere esperituel.* Baudouin de Housta, dans un livre intitulé: *Mauvaise foi de M. l'abbé Fleury*, rapporte ces mêmes paroles, qu'il dit avoir tirées des registres de la Chambre des Comptes. Elles se trouvent enfin dans tous les anciens manuscrits de la vie de Saint-Louis, recueillis & consultés par Surius. Il n'y a que dans l'histoire de Joinville qu'elles ne se trouvent pas. Le bon

ANNÉE

1270.

Bolland,  
t. V, Aug.  
P. 514.

Sénéchal a-t-il cru devoir les omettre, ou les en a-t-on retranchées? Quoi qu'il en soit, nos Historiens modernes, qui ne pouvoient les ignorer, vu qu'ils citent si souvent & Geoffroi de Beaulieu, & les autres, ne devoient pas les passer sous silence. Si elles paroissent démentir ce qu'ils ont écrit en différens endroits touchant la conduite du Prince vis-à-vis du Pape, il semble qu'il leur convenoit, s'ils n'étoient guidés par d'autre intérêt que celui de la vérité, de corriger plutôt ce qu'ils pouvoient avoir avancé mal-à-propos, que de supprimer aux dépens de la bonne foi, un document si important. Car, enfin, on peut le dire sans préjugé comme sans fanatisme, tel est, & tel sera toujours dans l'esprit de tous les fidèles, & de leurs pasteurs catholiques, le successeur de Pierre, le vicaire de Jésus-Christ. Nous l'appelons tous *Notre Saint-Père le Pape*; parce que tous en général, & chacun en particulier, nous sommes ses enfans. De-là vient que par un instinct de religion, commun à tous les membres & à tous les ordres de l'Eglise, au nom du souverain Pontife on se sent pénétré de la vénération profonde, mêlée de confiance & de tendresse, que des enfans bien nés doivent à leur père. Malheur à nous, si nous laissions altérer ces sentimens, ou abolir ce langage! Il n'est guère de marque moins équivoque du dépérissement de la Foi dans les familles, & des approches de la défection dans les peuples, que la diminution de ce respect, & le refroidissement de cet amour.

Ayant satisfait aux devoirs d'un bon père & d'un bon

Roi, Louis n'attendit pas la dernière extrémité pour penser à lui-même. Pendant environ trois semaines que dura sa maladie, il se livra à des exercices de piété qui paroïtroient incroyables, si on n'en avoit pour garans ceux même qui l'assistoient. Tous les jours on célébroit la Messe en sa présence; tant qu'il put parler, il récita, suivant sa coutume, avec un de ses Chapelains, matines & les autres heures canoniales, *gisant dans son lit*. Lorsque ses forces commencèrent à se refuser à cette prière vocale, il y suppléa en faisant mettre une croix dans un endroit où il pût sans cesse la voir, & s'exciter par cette vue à la méditation des Mystères, dont elle a été l'instrument. Il se confessa souvent à Geoffroi de Beaulieu, & reçut plusieurs fois le Corps de Jésus-Christ. Un jour ayant vu entrer dans sa chambre le Prêtre qui le lui portoit, il se jeta, malgré son extrême foiblesse, de son lit à terre, & y demeura long-temps prosterné en oraison. Il reçut ses derniers Sacremens avec la même piété, & une pleine liberté d'esprit; jusque-là, dit son confesseur, que quand nous lui administrames l'Extrême-onction, il répondit à tout. A la récitation des sept Pseaumes il disoit les versets à son tour; à celle des Litanies, il nommoit & invoquoit chaque Saint avec ferveur. Depuis ce moment il ne fut plus occupé que des choses du Ciel, & de la propagation de la Foi. Sa voix étoit presque anéantie; mais quand on approchoit l'oreille de sa bouche, on l'entendoit soupirer & dire: *Pour Dieu, tâchons de faire en sorte que l'Évangile soit prêché à Tunis. O qui pourroit-on y envoyer!*

---

ANNÉE  
1270.

*Vie de Saint-  
Louis, p. 389.  
Gaufred, ap.  
Duchefne,  
t. V, p. 463.  
Guill. Carnot.  
Ibid. p. 473.*



la chapelle, qu'il vouloit apparemment conserver à son successeur. Il en détacha néanmoins son pseautier, ou livre de prières, dont il fit présent à Guillaume de Mesmes *son premier Chapelain*. On remarquera le titre de *premier Chapelain* donné à cet ecclésiastique : titre sans exemple jusqu'à Saint Louis, mais usité dans la suite. C'est ainsi qu'on désignoit celui des Chapelains à qui étoit confiée la garde des reliques & des ornemens, & qui étoit chargé, sous l'autorité du confesseur, de la direction des offices & des cérémonies de la Chapelle ; objets sur lesquels un religieux pouvoit bien n'être pas fort exercé. Mais quelque flatteuse que fût pour Guillaume de Mesmes cette distinction, elle l'étoit encore moins que le don que son saint maître lui fit, & qui mérite d'être conservé comme une relique très-précieuse (r).

---

(r) C'est un *in-folio* écrit à la main en caractères gothiques, & orné de miniatures, qui étoient fort belles en ce temps-là, & qu'on estime encore aujourd'hui à cause de la beauté des couleurs, & sur-tout de l'or qui ne s'écaille point. On lit au commencement : *Ce livre fust au Roy saint Louis, qui en la fin de ses jours le donna à Messire Guillaume de Mesmes, son premier chapelain, lequel Messire Guillaume le donna au jour de son trepas à Messire Renaut de Mesmes son neveu, qui depuis le donna à l'église & couvent des Cordeliers de Paris, où il se fist enterrer ; & là a demeuré grant temps, jusques au temps de Maistre Thomas de Cussi, Cordelier, liseur dudit Couvent. Et je ledit frere Thomas, pour la nécessité dudit Couvent, ay vendu ledit sautier en plein marché, au plus offrant, sept vingt & quatre francs, le 14 du mois de juillet l'an 1381 ; & en signe de vérité, je ledit frere Thomas ay mis mon signet manuel en ce présent sautier ; frere Thomas de Cussi. Et l'achepta Messire Jean, clerc de la chapelle de la Roynne Blanche, (femme & veuve alors de Philippe de Valois]*

ANNÉE

1270.

PHILIPPE III.  
dit le Hardi.

Il n'est pas aisé d'exprimer quelle fut la douleur de l'armée chrétienne à la nouvelle de la mort de Louis. Les princes, les seigneurs, les soldats mêloient leurs gémissemens & leurs larmes. Tous sembloient vouloir suivre au tombeau celui qu'ils suivoient si volontiers dans les batailles. Si quelque chose étoit capable de les consoler, c'étoit l'espérance de trouver dans Philippe un fils qui ressemblât à son père, & qui s'appliquant comme lui au bonheur de l'État & à la félicité des peuples, en devînt également l'amour & les délices. Ils firent hommage à ce nouveau Roi, accablé lui-même plus encore par la perte qu'il venoit de faire, que par la fièvre qui ne l'avoit pas quitté. Sa foiblesse néanmoins ne l'empêcha pas de donner tous les ordres nécessaires pour rendre à son saint prédécesseur les derniers devoirs. On ignoroit alors l'art d'embaumer les corps. Tout ce qu'on savoit faire c'étoit de les dépecer, & de les faire bouillir dans du vin & de l'eau, afin de détacher les chairs des os, & les séparer. Usage barbare, que le pape Boniface VIII proscrivit peu de temps après. On le pratiqua pour le

---

*pour ladite Roïne.* De-là il passa en la possession des ducs de Bourgogne, de qui les rois d'Espagne l'eurent par Marie, fille unique & héritière de Charles, dernier Duc. Philippe II, roi d'Espagne, le porta en Angleterre, & le laissa à Marie, fille de Henri VIII & de Catherine d'Arragon. Enfin, après avoir appartenu successivement aux plus grands Princes de l'Europe, il fut rapporté d'Angleterre en France en 1649, par M. de Bellièvre qui le rendit à Messieurs de Mémes ses premiers possesseurs. On en peut voir la description dans le *Recueil historique du P. Labbe*, p. 627.

corps de Louis, comme on avoit déjà fait pour celui de son fils, Jean comte de Nevers. Le roi de Sicile obtint à force de prières les entrailles & le cœur (f), qu'il envoya à l'abbaye de Mont-réal près de Palerme; lieu que des miracles sans nombre, opérés dans la fuite par ces précieuses reliques, ont rendu à jamais célèbre. Les os, enveloppés d'un tissu de soie, furent mis dans une caisse remplie de parfums, pour être transportés à l'abbaye de Saint-Denys, où le pieux Monarque avoit choisi sa sépulture. Geoffroi de Beaulieu fut chargé de conduire en France ce pieux dépôt, & déjà il se préparoit à mettre à la voile; mais toute l'armée s'y opposa, protestant qu'elle ne consentiroit jamais à se voir privée d'un trésor, dont la possession étoit le salut commun, & un gage de la bénédiction du Ciel. Philippe, plein lui-même de cette

---

ANNÉE  
1270.

---

(f) Geoffroi de Beaulieu le dit expressément; & son témoignage est confirmé par un Auteur françois, cité par Ménard dans ses observations, p. 366. La lettre de Thibaud, roi de Navarre, à l'évêque de Tunis, rapportée par le P. Daniel, atteste au contraire que le cœur fut gardé avec le corps à l'armée; le peuple n'ayant voulu souffrir en aucune manière qu'on l'emportât; & le moine anonyme de Saint-Denys, ajoute que non-seulement les os, mais encore le cœur furent portés à cette Abbaye. Qui croire? Geoffroi de Beaulieu sans doute, dont l'autorité doit être ici d'un plus grand poids que celle de tous les autres. Il peut se faire que pour éviter les murmures des soldats François, on fit courir le bruit qu'on avoit retenu le cœur du saint Roi. Mais Geoffroi qui avoit été chargé du transport, savoit la vérité. Il a cru d'autant plus ne pas devoir la déguiser, que le Pape lui enjoignoit de la lui apprendre sans y ajouter, ni diminuer. *Nil ultra quam fuerit addito, sed veritatis puræ servatâ substantiâ*, dit le Bref.

ANNÉE  
1270.

douce confiance, se rendit sans peine aux desirs de la multitude. Il fit cependant partir Geoffroi de Beaulieu, avec Jean de Monz & Guillaume de Chartres, tous trois attachés & extrêmement chers au feu Roi; mais sans les charger d'autres ordres, que de porter deux lettres adressées, l'une aux Régens pour les confirmer dans leur autorité, l'autre aux Prélats & Seigneurs du royaume, pour leur ordonner d'obéir à ses Lieutenans, & de leur prêter serment de fidélité pour lui & pour ses héritiers.

Après que les trois religieux eurent rempli leur commission, Geoffroi de Beaulieu, qui avoit été témoin assidu de toutes les actions de Louis, & dépositaire de ses plus secrètes pensées pendant plus de vingt-deux ans, persuadé que les vertus d'un Prince si accompli devoient être publiées chez toutes les Nations, se proposa d'écrire sa vie. Il y fut encore excité par les exhortations de ses supérieurs, & les prières de ses amis. Le Pape même le lui enjoignit. Grégoire X, d'abord après son élection, lui adressa un bref, par lequel il lui ordonnoit de lui apprendre en détail tout ce qu'il savoit touchant les pratiques secrètes de piété, & la manière de vivre de ce grand Roi, dont la vie devoit servir de modèle à tous les rois Chrétiens. Le Pontife ajoutoit qu'il ne falloit pas être surpris si le plomb qui pendoit à ce bref ne portoit pas son nom : *Nos prédécesseurs*, disoit-il, *en ayant usé ainsi dans les lettres qu'ils ont écrites avant la solemnité de leur couronnement.* Geoffroi n'avoit jamais reçu d'ordre plus conforme à son inclination. Il se renferma dans son cloître,

*Touren,*  
*hom. illust. t. I,*  
*p. 293.*

*Bolland, t. V,*  
*Aug. p. 275.*

cloître , pour travailler à cet ouvrage avec plus de tranquillité. Mais à peine y eut-il mis la dernière main , que la mort l'enleva de ce monde \*, sans lui donner le temps de présenter son écrit au souverain Pontife. C'est de cette source , que nous avons encore , qu'on fit le plus d'usage dans le procès de la canonisation de Saint Louis , & que les historiens François & Italiens ont tiré ce qu'ils ont publié , principalement sur la vie privée du saint Roi.

Guillaume de Chartres suivit l'exemple du confesseur. Retiré comme lui parmi les enfans de Saint Dominique , il vécut encore neuf à dix ans dans la pratique des vertus religieuses , & l'exercice du ministère de la parole. Il entreprit aussi de continuer la vie de son saint maître , en recueillant tout ce qui avoit pu échapper à la diligence de Geoffroi , & l'ajoutant à son histoire. Outre les mémoires particuliers qu'il avoit faits , soit dans la basse Égypte , après la prise de Damiette par les François , soit pendant son séjour en Afrique , il trouva encore dans les miracles opérés au tombeau de Louis , de quoi enrichir considérablement l'ouvrage de son confrère.

Pour le Franciscain , Jean de Monz , le silence des Historiens , qui ne daignent plus même le nommer , doit faire présumer qu'il se renferma pareillement dans quelque maison de son Ordre , où , éloigné de la Cour & des affaires , il ne s'occupa que de sa propre sanctification.

Cependant Philippe , malgré la prospérité que le Ciel accordoit à ses armes , se détermina à partir d'un pays , dont la conquête entière ne pouvoit le dédommager de

---

ANNÉE  
1270.

\* en 1274.

*Touren ,  
hom. illustres ,  
t. 1, p. 301.*

---

1271.

ANNÉE

1271.

*Spicil. t. II,**p. 551, 554,**561 & 564.**Ibid. p. 567.*

la perte qu'il y avoit faite. Il avoit auprès de lui Pierre de Condé, & Vivien de Bosc, deux des Chapelains qui y avoient suivi le feu Roi. Le premier nous a laissé, dans différentes lettres qu'il a écrites au prieur d'Argenteuil, au trésorier de Saint - Frambourg de Senlis, & à l'abbé de Saint-Denys, une relation fidèle de tout ce qui s'est passé dans cette trop fameuse expédition. Le jeune Monarque, que la Providence ne se laissoit pas d'éprouver, dépêcha le second à l'abbé & aux moines de Saint-Denys, pour les informer des nouveaux malheurs qui lui étoient arrivés sur sa route. C'étoient la mort de Thibaud roi de Navarre son beau-frère, décédé à Trapani en Sicile, & celle de la reine Isabelle d'Arragon sa propre femme, qui, étant tombée de cheval en passant à gué une petite rivière, fit une fausse-couche, dont elle périt à Cosenza dans la Calabre. Pour ne pas succomber sous de tels coups, il falloit un grand courage, soutenu par une grande foi. Philippe poursuivit sa marche, faisant porter devant lui les tristes restes de tant de personnes infiniment chères à son cœur : objet dont la vue continuelle entretenoit, comme il le dit lui-même, toute la vivacité de son affliction. Le seul adoucissement qu'il y trouva, ce furent les honneurs qu'on s'empressoit de rendre par - tout aux reliques de Louis, déjà canonisé par la voix publique. En Italie comme en France, les peuples accouroient en foule sur leur passage, le Clergé les recevoit en procession, les malades se croyoient guéris dès qu'ils avoient pu toucher la caisse qui les renfermoit.

En arrivant à Paris, il alla déposer les corps de ces illustres défunts dans l'église de Notre-Dame, où, à la clarté d'un nombre prodigieux de flambeaux, on chanta toute la nuit l'office des morts. Le lendemain matin 22 de mai, toute la Cour, tout le Clergé séculier & régulier, suivis d'un peuple innombrable, partirent pour les conduire à Saint-Denys; Philippe portant lui-même sur ses épaules les ossemens de son père. On paroît persuadé que ces sept croix pyramidales, qui subsistent encore sur le chemin, furent élevées pour marquer à la postérité les endroits où ce Prince fut obligé de s'arrêter pour se reposer. Les religieux de Saint-Denys, revêtus de chapes de soie, avec un cierge à la main, vinrent au-devant du convoi environ une demi-lieue, & reçurent la châsse des mains du Roi. On la conduisit, en chantant des hymnes, jusqu'à l'église dont on trouva les portes fermées. *C'est ici*, dit le P. Daniel, *une de ces choses qui se souffrent dans un temps, & dont on est surpris dans un autre.* L'abbé Matthieu de Vendôme avoit vu l'archevêque de Sens, & l'évêque de Paris en habits pontificaux. Craignant pour les droits de son Monastère, si les deux Prélats y étoient entrés avec ces marques de leur dignité, il exigea qu'ils allassent s'en dépouiller hors des limites de son territoire. Ce fier moine avoit été un des Régens de l'État pendant l'absence du Monarque, & il conservoit encore beaucoup de crédit. Il fallut lui obéir. Philippe, en attendant, demeura patiemment avec toute sa suite à la porte. Lorsqu'elle fut ouverte, les obsèques se firent avec autant de dévotion que de

parurent en habits & en manteaux de pourpre ; les robes des Dames étoient tissues d'or , leurs colliers d'une grande richesse , toute leur personne *parée comme un temple*. Tandis que la Cour & la ville retentissoient d'acclamations & de chants d'allégresse , cet agréable concert fut troublé par une contestation , qui occasionna un jugement important pour la chapelle du Roi. Gilon Cornu archevêque de Sens , porta ses plaintes au Légat contre l'archevêque de Reims , qui , disoit - il , avoit entrepris sur les droits du métropolitain de Paris , en couronnant la Reine dans cette Capitale sans sa permission. Il appuya principalement ses remontrances de la fameuse lettre qu'Yves de Chartres écrivit à l'occasion du sacre de Louis-le-Gros , pour prouver que le siège de Reims n'avoit aucun privilège à cet égard , & que les Archevêques étoient , comme tous les autres , sans pouvoir pour la fonction dont il s'agissoit , quand elle se faisoit hors de leur province. Le Roi informé de la querelle , répondit , qu'on n'avoit fait aucun tort à l'archevêque de Sens , *parce que la chapelle du Palais étant exempte de sa juridiction , il ne lui appartenoit point d'y conférer à la Reine l'onction royale*. Cette réponse , ou plutôt cet arrêt ferma la bouche au Prélat , & lia les mains du ministre de la Cour de Rome. N'est-il pas étonnant , après cela , qu'on ait voulu encore regarder la question comme indécise !

Une des choses que Saint Louis avoit le plus recommandées à ses enfans , c'étoit le choix d'un bon confesseur.

*Cher fils* , disoit - il à celui qui devoit lui succéder , je

---

ANNÉE  
1275.

*Gausfred.  
ap. Duchesne,  
t. V, p. 449.*



ANNÉE

1275.

*Echard, scrip.  
prædic. t. I,  
p. 386.*

\* en 1282.

*Mémoires de  
l'Acad. des  
Belles - Let.  
tome XVII,  
p. 731.*

\* Béatitudes.

*s'avertis de te confesser souvent : choisis des confesseurs prudents & vertueux, qui sachent t'enseigner ce que tu dois faire, & ce que tu dois éviter : comporte-toi toujours avec eux de manière qu'ils puissent te reprendre avec autant de hardiesse que d'amitié.* Fidèle observateur d'une leçon si salutaire, Philippe prit pour directeur de sa conscience le F. Laurent, surnommé *Gallus*, ou le François, religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, & un des hommes les plus célèbres de son temps par sa science & son habileté dans le maniement des affaires. C'est le témoignage que lui rend le savant bibliographe des Frères Prêcheurs. Ainsi, s'il en faut croire cet Auteur, Frère Laurent ne fut pas moins homme d'État qu'homme de Lettres. Nous ne trouvons rien dans l'Histoire qui nous oblige de lui attribuer la première de ces qualités. Le seul monument qui fasse mention de lui, c'est le testament \* de Pierre comte d'Alençon, frère du Roi, où il est nommé parmi ceux qui devoient en être les exécuteurs; ce qui étoit véritablement une grande marque de confiance. Pour la seconde, on peut juger s'il l'a méritée par les Ouvrages qui nous restent de lui, & qu'on conserve manuscrits dans quelques bibliothèques de Paris. Le principal, qu'il *compila & perfit à la requeste* de son auguste pénitent, ressemble assez aux livres de prières & d'office Divin, que l'on met de nos jours entre les mains des laïques. Outre une collection d'Épîtres & d'Évangiles, il contient des instructions *sur les vices & les vertus, les sept dons du Saint Esprit, & les VIII Béatitudes* \*. On l'appeloit le *mirouer du monde*, quelquefois la

*comme le Roy.* On le traduisit en plusieurs Langues, & pendant long-temps il fut d'un grand usage, sur-tout parmi les gens de la Cour. On lit dans un exemplaire que, *pour la bonté de ce livre, la reine Isabelle de France en a fait mettre un en l'église des Innocens à Paris, afin que cette matiere fust sceue, comme Souveraine, de tous ceulx qui la voudroient lire.* Malgré ce grand succès, l'Auteur n'en a pas moins été inconnu à tous les nomenclateurs.

ANNÉE

1275.

Un état de la Maison de Philippe, dressé dès les premières années de son règne, nous fait connoître les autres ecclésiastiques que ce Prince avoit à son service.

*État de 1274  
cité par Arch.  
t. I, p. 176.*

A la tête de tous est l'évêque de Senlis, parce que, dit un ancien registre de la Chambre des Comptes, *l'évêque de Senlis & ses devanciers ont toujours été tenus maîtres chapelains du Roy, & accoustumé prendre dix livres parisis chascun an pour leurs manteaux.* Titre d'honneur que la mémoire des longs services du célèbre Guérin avoit, en quelque manière, attaché à ce siège; mais qui ne donna jamais à ses successeurs aucune autorité réelle sur ce qu'on appelle proprement *le clergé de la Cour* (1). On ne s'arrête pas à la bulle de Boniface VIII, dont parle du Tillet, par laquelle ce Pape commet l'évêque de Senlis *pour punir les excès des chapelains ès bénéfices des chapelles de fondation royale.* C'étoit une simple délégation

*Ap. du Peyr.  
p. 274.*

*Rec. Part. I,  
p. 449.*

---

(1) Ce qui put contribuer encore à attacher ce titre au siège de Senlis, c'est qu'on y plaça successivement quelques chapelains du Roi; comme Robert de la Houffaye en 1259, & Gaultier de Chambly en 1284, tous deux chapelains de Saint Louis.

ANNÉE

1275.

Archon. t. II,  
p. 183.

du Saint-Siège, qui pouvoit être adressée à tout autre Prélat. Après l'évêque de Senlis, l'état nomme quatre chapelains du Roi, Martin, André de Mareuil, Jean Hector, & Eudes de Paris; trois clercs de chapelle, Berthaud d'Orleans, Étienne & Robert de Senlis; un aumônier, dont on ne dit pas le nom, mais qui étoit peut-être, suivant la conjecture d'un moderne, frère Arnoul de Visemale, ce templier que Philippe envoya à la prétendue prophétesse de Nivelles, pour savoir la vérité des bruits qu'on semoit contre la Reine sa femme: enfin un clerc de l'aumône nommé Imbert. Ce dernier étoit un officier nouvellement créé pour être comme l'aide & le substitut de l'aumônier; ou peut-être pour lui servir de secrétaire, selon une des significations les plus usitées du mot de *clerc*. Le même état fait encore mention de quelques-uns de ceux que nous avons vus attachés à Saint Louis en qualité de chapelains, comme Pierre de Condé & Henri de Vézelay.

Nous passons quantité d'autres ecclésiastiques qui s'y trouvent couchés avec la qualité de *clercs du Roi*: qualité aussi commune alors que l'est aujourd'hui celle de *conseiller du Roi*, & par conséquent fort équivoque (u). Mais nous ne

---

(u) Comme dans les siècles d'ignorance il n'y avoit guère que les Ecclésiastiques qui eussent conservé la connoissance des Lettres, qui disoit *Clerc* disoit un homme savant & lettré; car ces termes étoient alors synonymes. Il arriva de cette acception du mot *Clerc*, que l'on donna ce titre à des laïques, parce qu'ils étoient gradués ou lettrés, ou qu'ils

ne devons pas omettre les prédicateurs du Monarque. C'étoient Gilles d'Orléans, de l'Ordre des F. Prêcheurs, & Pierre de Limoges, un des premiers docteurs de la maison & société de Sorbonne, où l'on conserve encore les sermons de l'un & de l'autre (x).

ANNÉE

1275.

Echard. scrip.  
præd. t. I,  
p. 265.

qu'ils remplissoient quelques fonctions qui avoient été auparavant remplies par des ecclésiastiques. Les Maîtres des Requêtes de l'hôtel du Roi, ses Conseillers, ses Secrétaires furent tous appelés *clercs du Roi*. Philippe-le-Bel, dit M. le président Hénault, déclara, l'an 1309, qu'il auroit près de sa personne *trois Clercs du secret*, (c'est la première origine des Secrétaires d'État) & *vingt-sept Clercs ou notaires sous eux*. Mais si l'on veut voir combien ce titre fut ensuite prodigué, il n'y a qu'à lire le testament de Charles-le-Bel, de l'an 1324. On y trouve *les Clercs de cuisine, les Clercs de la paneterie & de la bouteillerie, les Clercs de l'échançonnerie, les Clercs de la fourrière, le Clerc des nappes, les Clercs de l'écurie, &c.*; dénominations qui, pour la plupart, subsistent encore aujourd'hui.

(x) Pour donner une idée du goût & de la manière de prêcher de ce siècle, nous avons cru devoir rapporter le morceau suivant, qui fait la péroraison du discours que Gilles d'Orléans prêcha le jour de l'Épiphanie de l'an 1272 (1273) dans la chapelle & en la présence du Roi. Il avoit pris pour texte : *ubi est qui natus est Rex Judæorum*; & il finit ainsi : *prædicatores tenentur ramentavoir statum ecclesiæ, & orari facere pro ipsa & pro regibus, & antè omnes alios reges, pro Rege, & pace regni Franciæ, quia hoc est quasi regnum regnorum, & pro pueris (scilicet regiis) quia sunt thronus regni, & pro glorioso brachio & campiene sanctæ ecclesiæ Carolo, Rege utriusque Siciliæ), pro terrâ sanctâ in quâ Deus pro nobis effudit Sanguinem suum, & pro illis qui illic eam defendunt, & fidem Christi gladio, sicut nos hic verbo & doctrinâ; pro laborantibus, pro defunctis, specialiter pro Ludovico (IX rege Franciæ): licet enim credam quod eum tantum fecerit nichare, nichier, ad portam paradisi, usque modo tamen securum ac bonum est quod pro ipso cremus, & pro*

ANNÉE

1275.

Ap. Mart.  
Ampl. collect.  
t. 11, col.  
1290.

On peut dire en général de ce Clergé de Philippe, qu'il étoit composé de tout ce qu'il y avoit de plus recommandable en ce temps-là par la doctrine & par la vertu. Aussi les papes Grégoire X, Nicolas III & Martin IV se montrèrent-ils toujours empressés à le favoriser, soit en confirmant ses anciens privilèges, soit en lui en accordant de nouveaux. Nous avons une lettre du dernier de ces Pontifes, qui rend en particulier un témoignage trop honorable à Henri de Vézelay, pour ne pas mériter de trouver place ici. Elle nous apprend que cet ecclésiastique avoit été privé de l'œil gauche par un accident, qu'il avoit été promu au sacerdoce, en vertu d'une dispense du pape Grégoire X, qu'il étoit doué de beaucoup de science & d'une grande pureté de mœurs, qu'il remplissoit les devoirs de son état, sans penser à s'élever à une plus haute dignité : mais que le roi de France, dont depuis long-temps il étoit chapelain & domestique, connoissant son mérite, & voulant le récompenser, demanda une nouvelle dispense au Saint-Père, pour qu'un si bon sujet pût encore être promu à l'Épiscopat, malgré le défaut corporel dont il étoit affligé. Martin commit

---

*reginâ Alba (Ludovici IX matre), quæ non est obliviscenda, quæ multas elemosynas fecit. Pro omnibus istis dicatis bis, Pater noster.* Les sermons de Pierre de Limoges sont à peu-près dans le même goût. Il y en a un qui fut prêché la même année, aussi dans la chapelle du Roi, le jour de la Cène, après dîner. Voyez le P. Échard (*Script. præd. t. 1, p. 265 & 270*) qui dit qu'on ne laisse pas de découvrir à travers ces rapsodies des traits qui décèlent le génie de l'orateur; on s'en rapporte à sa parole.

port  
mile.

## ANNÉE

1275.

de  
un  
Saint  
oit rien  
enfans.  
it refusée  
auprès de  
eurs leçons,  
fait une vive  
la Religion,  
rangile : châtiant  
portant depuis la  
ou'il revêtoit même

*Fragment.  
ap. Duchesne,  
t. V, p. 549.*

de, & ne se distin-  
guoit par son courage & sa modestie.  
Les traits de sa vie que  
son saint prédécesseur.  
dans le Royaume par le  
clerc du Roi, alors légat  
Don Pèdre roi d'Arragon,  
audes de Rome, & digne de  
France. Avant que de partir  
fit son testament, ou plutôt il  
qu'avoit fait Saint Louis partant  
ceux qui avoient eu part aux pieuses

1284.

*Spicil. t. IX,*  
*p. 271.*

ANNÉE  
1284.

libéralités du père, furent de nouveau appelés à la succession du fils. Nous ne rapporterons encore ici que l'article qui regarde sa Chapelle. *Et si voulons & commandons, dit le Monarque, que chascuns des clercs & des chappelains qui seront à Nos, ou tems de nostre trespassement, & ne seront pourveu en benefice d'Yglise, ayent chascun an de nostre hoir, qui sera Loys de France (y) xx lib. turn. de rente, tant qu'ils soient pourveu en benefice d'Yglise par notre hoir, ou en autre* \* en 1272. *souffisamment.* Depuis long-temps \* il avoit assigné sur son trésor une somme de deux mille livres parisis, qu'il vou-  
 Du Tillet,  
 Rec. p. 348. loit être distribuée tous les ans, après son décès, par l'aumônier du Roi, *aux hôpitaux, maladreries & autres pauvres maisons & personnes du Royaume.* Toutes ces pieuses dispositions furent confirmées à Perpignan, où Philippe fut arrêté, au retour de la campagne, par une fièvre qui l'emporta le 5 octobre 1285, après avoir reçu les Sacre-  
 1285. mens de l'Église, & donné les plus grandes marques de la Religion dont il avoit toujours été pénétré. Les chefs & les soldats, les grands & le peuple, tous le regret-  
 1285. tèrent également pour sa bonté & sa justice; vertus plus propres à peindre son caractère que le surnom de *Hardi* que la postérité lui a donné. Les prières & la cérémonie des obseques ayant été célébrées avec toute la magnificence

---

(y) Le nom du prince Louis, décédé en 1276, semble démontrer que ce testament est celui que Philippe avoit fait en Afrique, où il fut très-malade en 1270. Cependant il est constamment daté de Paris au mois de mars de l'an 1284, dans l'édition qu'on en trouve à l'endroit du Spicilege que nous avons cité, & dans du Tillet, p. 348.

qui convenoit à un si grand Prince, on détacha de son corps les chairs, qui furent inhumées dans l'église primatiale de Narbonne, & on transporta les ossemens pour être enterrés à l'abbaye de Saint-Denys, où il avoit choisi sa sépulture.

---

ANNÉE  
1285.

Philippe son fils & son successeur, surnommé *le Bel* à cause de sa figure, alla au-devant de ces tristes restes jusqu'à Dun-le-Roi, petite ville du Berri. En entrant dans la cathédrale de Bourges, il les porta lui-même avec ses Barons; pieux devoir, dont il y a apparence qu'il s'acquitta pareillement dans toutes les autres églises où le convoi s'arrêta. Quand on fut arrivé à Paris, les Dominicains qui avoient eu la plus grande part à la confiance du feu Roi, voulurent aussi partager ses reliques. Ils engagèrent le confesseur du nouveau Monarque, religieux de leur Ordre, à profiter du crédit qu'il avoit sur l'esprit de son pénitent, pour en obtenir le cœur de son père. Le jeune Prince le leur accorda, *fort imprudemment*, disent les Historiens. En effet, cette disposition eut des suites sérieuses. Les moines de Saint-Denys y formèrent opposition. Le cardinal Cholet & les principaux seigneurs de la Cour firent des remontrances. L'Université même s'en mêla. *Plusieurs maîtres en Théologie*, ou comme on parloit alors, *en divinité*, prononcèrent que *ni le Roi n'avoit pu donner, ni les religieux de Saint-Denys céder, ni les Frères Prêcheurs retenir le présent qui leur avoit été fait, sans une dispense expresse du Pape (2).* Jugement

---

PHILIPPE IV,  
dit *le Bel*.

*Du Boulay,*  
*hist. Univ.*  
*Paris. t. III,*  
*p. 471.*  
*Gesta*  
*Philip. III,*  
*ubi supra.*

---

(2) Quelques-uns de nos Rois, entre autres Charles-le Bel, Jean



ANNÉE  
1285.

singulier, qui ne contenta aucune des parties. L'autorité du Roi prévalut, & les Dominicains déjà en possession du dépôt le gardèrent.

On ne trouve dans l'antiquité aucun vestige de cet usage d'inhumer par honneur le cœur ou les entrailles séparément du corps. L'Histoire ne nous en fournit point d'exemple avant Robert d'Arbrisselles, qui fut ainsi divisé en 1117, pour laisser son cœur à ses chères filles d'Orsan, & son corps à celles de Fontevraud. Le premier de nos Rois, pour qui on pratiqua ce nouveau genre de sépulture, fut Louis VIII, dont le cœur & les entrailles furent inhumés à Saint André en Auvergne, & le corps porté à Saint-Denys. Mais il est devenu depuis comme ordinaire à l'égard des Princes descendans de ce Monarque. Il n'en faut pas d'autre preuve que les monumens qu'on voit encore dans l'église même du couvent de S.<sup>t</sup> Jacques, où fut déposé le cœur de Philippe-le-Hardi.

*Echard.  
Script. præd.  
t. I, p. 438.*

Nicolas de Gorrain est le nom du Dominicain qui procura à ses confrères une faveur si contestée. Ce religieux, né dans le Maine sur les confins de cette province & de la Bretagne, s'étoit rendu célèbre à Paris par ses prédications & par un grand nombre d'Ouvrages (a) qui

---

& la Reine sa femme obtinrent en effet des bulles du Pape, pour pouvoir ordonner que leurs corps fussent, après leur décès, divisés & ensevelis en une, ou plusieurs églises à leur dévotion. *Du Tillot, rec. p. 445.*

(a) Ses principaux ouvrages sont des commentaires sur l'Écriture-sainte, dont on n'a imprimé qu'une petite partie. Wading, dans sa

lui acquirent le titre de *Docteur très-fameux*. Sur cette réputation, Philippe-le-Hardi l'avoit donné pour confesseur à son fils, alors roi de Navarre, qui, lorsqu'il eut succédé à son père, le continua dans cet emploi.

ANNÉE  
1285.

Le nouveau Roi fut sacré à Reims, avec la reine Jeanne de Navarre son épouse, le 6 Janvier jour de l'Épiphanie, par les mains de l'archevêque Pierre Barbet. Son premier soin, après cette auguste cérémonie, fut de pourvoir au règlement de sa Maison : attention qui, dans un Prince de dix-sept ans, étoit un heureux préjugé de celle qu'il donneroit au gouvernement du Royaume. On nous a conservé divers États & Ordonnances de l'*hôtel du Roi & de la Reine*, datés du commencement de ce règne (b); nous réunirons sous un même point de vue tout ce qu'on y trouve concernant les officiers de la Chapelle royale, c'est-à-dire, le confesseur, les chapelains, les clercs de chapelle, l'aumônier & le clerc de l'aumône : car les autres ecclésiastiques, dont on y voit les noms avec la qualité de *clercs du Roi*, sont absolument étrangers à ce corps.

1286.

Personne ne devoit avoir chambre dans l'hôtel du Roi, que les frères le Roi jusqu'à tant qu'ils ayent terre, *État & Ord. de 1286.*

bibliothèque Franciscaine, a voulu faire honneur à son Ordre de cet Écrivain : mais il n'a pas pu même marquer le temps où il a vécu.

(b) L'ordonnance & l'état de 1286, se trouvent dans le *Trésor des anecdotes de D. Martenne, tome I, col. 1196 & 1199*, où on les attribue à Philippe V, au lieu de Philippe IV. Le savant Bénédictin à qui, après l'impression, on fit apercevoir cette erreur, avoua qu'il s'étoit trop fié au manuscrit du copiste de ce temps-là.

ANNÉE

1286.

Recueil,  
p. 434.

le garde-scel, le grand maître-d'hôtel, le maître de la chambre aux deniers, *les chapelains, le confesseur & l'aumônier*. La raison pour laquelle on accordoit un tel logement à ces derniers est apparente, dit du Tillet, *les Rois Très-Christiens vouloient avoir nuit & jour près d'eux ceux qui servoient à leurs ames, de peur des soudains accidens*.

État de  
1288.

Le confesseur mangeoit dans sa chambre, où il avoit livraison pour lui & pour son compagnon. On augmentoit son ordinaire *quand les frères l'y croissoient*, c'est-à-dire, quand des religieux de son Ordre venoient le visiter. Ses valets *mangeoient à Cour*. Il avoit, tant pour lui que pour son compagnon, trois chevaux nourris dans l'écurie du Roi. On lui en accorda même un quatrième, outre celui que *le sommeiller menra*.

On ne trouve d'abord que trois chapelains, Aleaume, Nicolas & Jean, qui avoient chacun *six deniers de gaiges, deux provendes, un varlet mangeant à Court, & ung à gaiges*; & trois clercs de chapelle, Étienne & Guillaume de Chartres ayant ensemble *dix-huit deniers de gaiges, trois provendes, un varlet mangeant à Court, deux à gaiges*; & Eudes de la Chapelle, à qui l'état ne donne que *ses manteaux hors & ens*. On voit ensuite le nombre des chapelains porté à six, & celui des clercs de chapelle à quatre. Les plus remarquables de ces six chapelains sont Nicolas de Luzarche, promu à l'évêché d'Avranches, à la prière du Roi, par le pape Clément V la première année de son pontificat, & Gilles de Condé qualifié tantôt de *maître chapelain*, tantôt de *chevecier*, parce qu'il avoit la garde

la garde des reliques & des ornemens , comme ceux que dans d'autres églises on a appelés *trésoriers* ; dignité qui lui donnoit une *provende* de plus que n'avoient ses confrères. C'est lui que Philippe-le-Long nomma Grand-chantre de la Sainte-Chapelle , lorsqu'il établit cet office en 1319. Les six chapelains & les quatre clercs de chapelle *gisoient* dans la même chambre , si elle étoit assez spacieuse ; personne ne devoit *gesir* avec eux , hors chacun un valet. Sous le règne de Saint Louis , les restes des cierges de la chapelle leur appartenoient. Il est ordonné ici qu'ils seront *rapportés au coffre* ; & en récompense , chaque chapelain a cent sols par an , & chaque clerc de chapelle cinquante sols. Les manteaux des uns & des autres sont fixés à cent sols.

ANNÉE  
1286.

Gall. Christ.  
tom. VII, col.  
241.

L'aumônier avoit deux sols six deniers de gaiges , cinq *provendes* , un varlet mangeant à Court , & douze livres pour robes pour sa mesure. Il devoit faire l'aumône & office , & avoir pour cet effet deux sergens ou serviteurs sous lui , outre le clerc qui lui aidait. Lui & son clerc mangeoient en salle. Tout ce qui se desservait de la table des chambellans étoit distribué aux pauvres par son ordre. Une ordonnance , datée du bois de Vincennes , l'an 1290 , l'obligeoit de prêter serment , qu'il ne feroit au Roy petition , qui ne fust juste , de pitié & sans autre faveur.

Du Tillet,  
Rec. p. 435.

Enfin , pour ne rien omettre de tout ce qui a rapport à notre sujet dans ces réglemens , nous y remarquons pour la première fois les *sommeillers de la chapelle* , destinés , comme c'est encore leur fonction aujourd'hui , à la faire

---

 ANNÉE  
1286.

porter dans tous les lieux où alloit le Roi. Ils avoient plus de gages que les sommeillers même de la chambre, *parce qu'ils ne montoient nulles fois sur leurs sommiers*. On espère que le lecteur excusera ce détail, & les autres de cette espèce où nous entrerons dans la suite. On fait qu'ils déparent un peu la narration, & qu'ils ne sont sûrement pas du goût de tout le monde : mais, outre qu'ils peuvent servir à la connoissance des mœurs & des usages des temps qui nous ont précédés, ils sont nécessaires pour avoir une juste idée de l'état des Officiers qui composoient alors la Chapelle royale.

---

 1287.

Déjà les prérogatives attachées à la place de confesseur du Roi, commençoient à attirer les regards & l'attention des courtisans. On y voyoit, non plus un simple religieux, dont le ministère se borneroit à diriger dans le secret la conscience du Prince ; mais un homme d'État, consulté dans presque toutes les affaires publiques, & d'un crédit capable de faire tout espérer à ceux pour qui il voudroit l'employer. C'étoit, comme nous avons dit, Nicolas de Gorrain qui remplissoit cette place. Le fameux Enguerand de Marigny entreprit d'y mettre un autre Dominicain nommé *Nicolas de Freauville*, son proche parent, à l'appui duquel il se promettoit d'élever plus promptement l'édifice de sa fortune. Il fit si bien auprès de Philippe qu'il le détermina à ce changement. Gorrain fut renvoyé, mais sans perdre la bienveillance du Monarque, qui lui en donna une preuve dans le testament qu'il fit peu de temps

\* En 1288. après à Royaumont \*, par un legs de quarante livres tournois de rente sa vie durant.

En ne pensant servir que son intérêt, le favori servit utilement son maître. Noblesse, vertu, capacité, talens, tout se rencontroit dans le nouveau confesseur. Nicolas de Freauville, appelé communément par les Italiens *Farinula*, tiroit son origine d'une ancienne maison de Normandie, à qui la terre de Freauville, située entre Dieppe & Neufchâtel, avoit donné son nom, & qui s'est depuis fondue dans celles de Dreux & de Clere. Ayant embrassé l'institut des Frères Prêcheurs dans le couvent de Rouen, lieu de sa naissance, il se rendit bientôt également célèbre, & dans la chaire par ses prédications, & dans l'école par ses leçons de Théologie. La Cour devint pour lui un nouveau théâtre qui servit à mettre au jour ses autres qualités : car, il n'étoit pas seulement savant Théologien, & l'un des plus sublimes prédicateurs de son temps ; il étoit encore, dit un de nos historiens, *parfaitement éclairé dans les affaires ecclésiastiques, magnanime, courageux, & très-excellent politique*. Du reste, fidèle observateur des devoirs de son état, il ne se montra jamais ni moins modeste, ni moins religieux dans le Palais & au milieu du grand monde, que dans l'obscurité du cloître. Sa régularité pour tout ce qui est prescrit par les constitutions de son Ordre étoit si grande, que ne pouvant se résoudre à manger de la viande contre la loi qui la défend aux Dominicains, le Roi obtint pour lui un bref du souverain Pontife, qui le dispensoit de ce point de sa règle pendant le temps qu'il seroit à la Cour, avec pouvoir de dispenser aussi les frères qui mangeroient alors avec lui.

---

ANNÉE  
1288.

*Duchefne,  
hist. des Card.  
t. I, p. 350.*

*Echard.  
Script. præd.  
t. I, p. 155.*

*Tourn,  
Hcm. illust.  
t. II, l. IX.*

*Duch. ibid.*

ANNÉE

1297.

L'Ab. Velly,  
t. I, p. 132.Nouv. Traité  
de Diplomat.  
t. V, p. 3, n. 2.

Le Pape qui accorda cette grâce étoit Boniface VIII. Il y avoit long-temps que toute la France en sollicitoit une auprès du Saint-Siège bien autrement importante; c'étoit la canonisation de Saint Louis. Depuis l'an 1273 qu'on avoit commencé cette grande affaire, dix Papes s'étoient succédés sans pouvoir la finir. Sensible à la pieuse impatience du Roi, & aux vœux persévérans de la Nation, Boniface reprit les procédures faites par ses prédécesseurs; & trouvant les informations juridiques, après avoir prononcé deux panégyriques à la louange de Louis, il rendit enfin, le 11 août de l'an 1297, un jugement solennel, pour déclarer sa sainteté aux Fidèles, & le proposer à leur culte. On cherche en vain le bel esprit, dit un moderne, dans cette pensée peu noble du premier discours du Pontife : *Que la canonisation de ce grand Roi a fait faire plus d'écritures, qu'un âne n'en pourroit porter.* C'est au moins une preuve des discussions infinies & de la maturité que l'Église demande dans ces sortes d'affaires. Un savant critique, mais qu'il ne faut que nommer pour décréditer ses opinions, le P. Hardouin, trouvoit aussi la Bulle de canonisation si peu digne d'un Pape, par son mauvais stile, qu'il ne pouvoit s'empêcher de la regarder comme une pièce suspecte de faux. Cependant elle a passé jusqu'à présent pour incontestable; & les gens les plus sensés la regardent comme un chef-d'œuvre. C'est en effet le plus excellent précis des vertus & des grandes actions du saint Monarque.

1298.

On ne peut exprimer la joie que sa publication répandit

dans tout l'Empire françois. La fête de Saint Louis avoit été fixée au 25 d'août, jour de sa mort. On la différa jusqu'à l'année suivante, afin de la célébrer avec la magnificence convenable, & faire le même jour l'élévation du saint corps. Les prélats & les seigneurs du Royaume, invités par une lettre circulaire à cette cérémonie, y accoururent de toutes parts. Pour qu'il n'y eût pas de contestation avec les moines de Saint-Denys, il fut réglé que l'archevêque de Sens, assisté de l'évêque de Paris, feroit l'office sans conséquence pour les privilèges de l'Abbaye. Les archevêques de Reims & de Lyon ayant exhumé les précieux os, on les mit dans une châsse magnifique, qui fut portée en procession (c), d'abord par les Prélats, ensuite par le Roi & les Princes ses frères. Durant la marche, on chantoit en musique les principales actions du glorieux confesseur de Jésus-Christ. Jean de Samois, Cordelier, célèbre prédicateur, prononça

---

(c) Presque tous nos Historiens modernes assurent que le corps de Saint Louis fut porté processionnellement de Saint-Denys à la Sainte-Chapelle de Paris, & reporté ensuite de même à Saint-Denys. Ils s'appuient sur deux lettres du pape Boniface VIII, l'une adressée à tous les Fidèles, par laquelle il accorde différentes indulgences à ceux qui assisteront à cette translation, ou qui visiteront ce jour-là la Sainte-Chapelle; l'autre écrite aux abbé & religieux de Saint-Denys, pour leur faire savoir que son intention étant que ce sacré dépôt soit transféré à la Sainte-Chapelle, il leur ordonne qu'à la première réquisition du roi Philippe, ils aient à le lui remettre tout entier, à l'exception d'un os du bras ou de la jambe, qu'il leur permet d'en détacher pour être conservé dans leur Monastère. Mais quelle qu'ait été, dans le temps que ces lettres furent écrites, l'intention du Pontife & du Roi,



ANNÉE

1298.

Joinville,  
p. 158.Mercure de  
France, août  
1738.

son éloge. En rapportant certains traits, qu'il avoit appris de Joinville, il ajoutoit : *Ne cuidez pas que je vous mente, que je voi tel homme ci, qui ceste chose m'a témoigné par son serment.* Des festins publics & somptueux terminèrent cette auguste solennité. Bientôt on vit s'élever des temples sous le nom du nouveau Bienheureux. Les Jacobins d'Évreux furent, dit-on, les premiers qui lui donnèrent cette marque de leur religieuse reconnoissance. Ils la devoient certainement à un Saint qui avoit été si singulièrement l'ami & le bienfaiteur de leur Ordre. Cependant comme leur église n'a été dédiée qu'en 1299, peut-être l'église paroissiale de Garches, au-dessus de Saint-Cloud, feroit-elle fondée à leur disputer cet honneur. Celle-ci doit son origine à Robert de la Marche, qui avoit été clerc du saint Roi (*d*), & qui en posa la première pierre le vendredi après *Reminiscere*, de l'an 1297 (1298), six mois après la date de la bulle de canonisation, & avant que la cérémonie en fût faite en France. Pierre de

---

le silence de Nangis & de Joinville, tous deux Auteurs contemporains, & témoins oculaires, est pour ainsi dire une démonstration que cette prétendue translation ne fut qu'un projet, qui demeura sans exécution. Aussi les savans Continueurs de Bollandus (*T. V, Aug. p. 535*) pensent-ils qu'on fit seulement la procession dans le cloître, & peut-être dans les rues de la ville de Saint-Denys.

(*d*) Robert de la Marche est inhumé dans le chœur de cette église, sous une tombe où il est représenté en habits sacerdotaux, avec cette épitaphe: *ci gist Robert de la Marche, clerc jadis le saint roy Lois, qui en l'honneur de Dieu & du saint roy Lois fonda ceste église, & trespassa en l'an... après la Notre-Dame de septembre.*

Condé autre chapelain de Saint Louis, & ensuite de son fils Philippe-le-Hardi, fonda aussi une chapelle sous son invocation dans l'église de la Sainte-Chapelle. Ce n'est pas la seule preuve que ce bon ecclésiastique donna de sa vénération pour la mémoire de son ancien maître.

On voit au trésor des chartes, sous l'an 1308, des lettres du Roi, portant mandement au Receveur de Paris, de payer aux Frères Prêcheurs, après la mort de Pierre de Condé, religieux de cet Ordre, dix livres de rente qu'il leur a données pour être converties en leur pitance le jour de la fête de Saint Louis.

Ces exemples furent imités dans le reste du Royaume, avec d'autant plus d'empressement que la dévotion des peuples pour le saint Monarque étoit tout-à-fait extraordinaire. On la portoit au point d'honorer comme des reliques, non - seulement ce qui avoit été à son usage, mais tout ce qui conservoit l'empreinte de son nom. Ses monnoies même, dit Sponde, étoient regardées comme des préservatifs, ou des remèdes contre toutes sortes de maux. De-là vient qu'il n'en reste presque aucune qui ne soit percée, les malades, sans doute, les suspendant à leur cou ou à leurs bras, comme des médailles bénites.

Huit ans après cette première solennité \*, il y en eut une seconde aussi superbe, à l'occasion de la translation du chef & d'une des côtes du Saint, que le pape Clément V ordonna sur les instances de Philippe. On fit présent de la côte à l'église de Notre-Dame; mais le chef fut mis dans la Sainte - Chapelle du Palais, afin,

ANNÉE  
1298.

*Felib. hist. de  
Paris, t. I,  
p. 300.*

*Mémoires  
del' Acad. des  
B. L. t. XX,  
p. 281, n. a.*

*Le Blanc,  
Traité des  
Mon. p. 197.*

\* le 17 mai  
1306.

ANNÉE

1298.

*Dubois, hist.  
Eccl. Paris.  
t. II, p. 522.**Le Beuf,  
hist. du dioc.  
de Paris, t. I,  
p. 360.*

dit-on, que la présence de cette tête vénérable, qui avoit toujours eu pendant sa vie la justice en si grande recommandation, inspirât aux Officiers du Parlement, dont les séances venoient d'être fixées en ce lieu, les sentimens nécessaires pour maintenir les Loix, & ne former que sur elles leurs jugemens. Dès-lors furent instituées deux fêtes en l'honneur de Saint Louis; l'une au 25 d'août, jour de sa mort (e); l'autre au mardi après l'Ascension, jour de sa translation. Pour solenniser celle-ci, le Roi choisit les Augustins de Paris, & leur donna le titre de ses Chapelains particuliers, à l'effet d'officier seuls, ce jour-là, dans la Sainte-Chapelle; chargeant le Trésorier & les Chanoines de leur payer à chacun neuf deniers pour les premières vêpres, & dix-huit pour l'office du jour. Cet établissement est de l'an 1306. En 1309, le même Prince ordonna que soixante Jacobins & autant de Cordeliers viendroient aussi chaque année célébrer le service Divin conjointement dans la même église, le 25 d'août, à commencer par les premières vêpres; mandant aux Gens de ses Comptes, de leur faire donner ce jour-là la pitance. De tous les mendiants les Carmes étoient les seuls qu'on n'appeloit point. Ils regardèrent cette exclusion comme une espèce de deshonneur pour eux. Charles-le-Bel leur assigna dans la suite l'office du 3 de mai, jour de l'Invention de la Croix.

---

(e) Louis XIII obtint du pape Paul V, une bulle portant que celle-ci seroit chômée par toute la France, comme les fêtes les plus solennelles.

Qui

Qu'il auroit pensé qu'après avoir réjoui & consolé la France par la canonisation de Saint Louis, Rome y feroit succéder l'amertume à l'allégresse! C'est le malheureux effet que produisit bientôt la conduite de Boniface VIII, Pontife d'un grand esprit, & profondément habile dans le Droit, mais ambitieux à l'excès, entreprenant, téméraire & violent, vis-à-vis de Philippe-le-Bel, Prince généreux & sincèrement attaché au Saint-Siège, mais fier & incapable de lui rien céder quand il s'agissoit des droits de sa Couronne. Assez d'Écrivains se sont étendus sur l'origine & les suites du trop fameux démêlé, qui agita pendant quelques années ces deux Puissances : nous passons volontiers ce détail pour ne toucher que ce qui se trouve nécessairement lié avec le sujet que nous traitons. Dans le grand nombre de bulles, par lesquelles le Saint-Père distilla son fiel contre le Roi & tous les Ordres du royaume, on en remarque une où il disoit, *Preuv. du dis. p. 98.*

« que, suivant la coutume de l'Église romaine, il avoit jusque-là publié diverses sentences d'excommunication « générales, pour épargner le nom des particuliers qui en « étoient frappés. Qu'il n'y avoit aucun doute que Philippe- « le-Bel n'eût encouru ces sentences, tout Roi qu'il étoit, « & malgré les privilèges qui le déclaroient exempt de « l'excommunication, d'interdit & de toute autre censure « ecclésiastique; que ces privilèges devoient être censés « révoqués par cette bulle sans autre déclaration. » Après ce préambule, il ordonnoit au cardinal le Moine, son légat en France, « de signifier l'excommunication personnelle

**ANNÉE** 1301. » au Roi; d'excommunier les Prélats & les Ecclésiastiques  
 » qui seroient assez hardis pour administrer les Sacremens  
 » de l'Eglise, ou pour dire la Messe en sa présence, &  
 » de les interdire de toutes les fonctions de leur ministère. »  
 Il ajoutoit ensuite; *Vous commanderez très-expressément  
 de notre part au F. Nicolas, de l'Ordre des F. Prêcheurs,  
 ci-devant (olim) confesseur du même Roi, que dans l'espace  
 des trois mois qui suivront la signification du présent comman-  
 dement, & que vous aurez soin de lui déterminer, il ait à  
 comparoître en personne devant nous, pour être puni comme  
 il le méritera, ou pour se disculper, s'il le peut, sur ce dont  
 il est accusé par l'évêque de Pamiers, par l'archevêque de  
 Narbonne, & par d'autres qui rejettent sur ledit Frère la  
 résistance que Philippe a apportée jusqu'ici à nos volontés.*

*Histoire des  
 card. Franç.  
 t. I, p. 351.*

Telle est en effet l'idée qu'on avoit donnée au Pape  
 de ce digne religieux. Quoique dans cette grande affaire,  
 dit Duchesne, il se fût toujours comporté avec toute la  
 droiture, la discrétion & la modération possibles, on  
 l'avoit représenté à la cour de Rome, non-seulement  
 comme suivant avec trop de passion les intérêts & les  
 inclinations du Roi son maître, mais encore comme  
 l'entretenant dans la révolte, & fomentant par ses conseils  
 pervers la division du Sacerdoce & de l'Empire.

*Monumenta  
 Dominic.  
 p. 154.*

Fontana, dominicain Italien, a jugé par le mot *ci-devant*  
 (*olim*) employé dans la Bulle, que cette accusation &  
 l'ordre donné en conséquence par le Pontife, regardoient,  
 non pas Nicolas de Freauville confesseur actuel, mais  
 Nicolas de Gorrain premier confesseur de Philippe,

Mais quelle apparence que Boniface voulût s'en prendre à ce dernier, qui depuis environ quinze ans n'étoit plus rien à la cour de France, si même il étoit encore au monde (*f*)! Ce n'est pas la seule faute qu'on puisse reprocher à cet Auteur. Selon lui, le confesseur obéit, vint se jeter aux pieds de Sa Sainteté, & justifia son attachement pour le Saint-Siège, en condamnant hautement la conduite du Roi. Cela est très-faux. La preuve s'en trouve dans l'acte d'adhésion du couvent des Frères Prêcheurs de Paris, à l'appel au futur Concile général, interjeté par le roi & le clergé de France : acte daté du 25 juin 1303, deux mois & douze jours après la date de la bulle du Pape, & où, parmi les signatures de cent trente Dominicains, on trouve celle du Frère Nicolas, *confesseur dudit seigneur Roi*.

Admirons la singularité des attentats de l'envie contre les personnes qui occupent de certaines places. Dans le même temps que Freauville étoit accusé à Rome de trop de zèle pour les intérêts de Philippe, on l'accusoit auprès de Philippe de lui manquer de fidélité. Les François & les Flamans se faisoient une guerre cruelle, guerre où le fougueux Boniface jouoit un rôle bien différent de celui d'un père commun. A l'instigation, & par le conseil de Bernard *Deliciosi*, Frère Mineur, un avocat d'Alby, nommé *Garfias*, adressant la parole au Roi même qui se trouvoit pour-lors à Toulouse, eut l'effronterie de lui

ANNÉE  
1301.

*Ap. Daniel,  
Hist. de Fr.  
nouv. éd. t. V,  
p. 207.*

*Touron,  
Hom. illust.  
t. II, l. IX.*

(*f*) Le P. Echard croit que Nicolas de Gorrain mourut en 1295.

ANNÉE  
1301.

tenir ce langage : *Sire, vous devez vous défier de votre confesseur. Je le dis en sa présence ; tout ce qui se traite dans votre Conseil, il le communique aussitôt aux Flamans vos ennemis, par de secrètes intelligences qu'il entretient avec eux.* Cette accusation devoit paroître d'autant plus grave qu'elle étoit faite publiquement. Mais la calomnie fut bientôt reconnue ; & le téméraire accusateur avoua qu'il n'avoit été que l'organe du Cordelier, à qui sa jalousie contre les Dominicains avoit suggéré cette malice.

Cependant on touchoit à la fin des troubles qui affligoient le Royaume & scandalisoient toute la Chrétienté. Boniface mourut. Après une vacance de dix jours, le Saint-Siège fut rempli par Benoit XI, Pontife affectionné à la France, & qui changea en bénédictions les malédictions multipliées dont son prédécesseur avoit voulu l'accabler. Philippe se hâta de lui écrire une lettre remplie des plus hauts témoignages d'estime & de respect pour sa personne, d'attachement & de soumission à l'Église. Sa Sainteté, sans qu'on le lui demandât, leva toutes les censures fulminées, sous le dernier Pontificat, contre ce Prince, *supposé que peut-être il les eût encourues.* Elle publia ensuite plusieurs bulles, par lesquelles tout ce qui avoit été fait au préjudice du Roi & du Royaume étoit révoqué, l'interdit général levé, Sa Majesté, ses ministres, ses officiers, tous ses sujets, les églises cathédrales, collégiales ou régulières, les Universités, & généralement tous les corps de l'État rétablis dans leurs anciens droits, privilèges, grâces, libertés & indults.

Le pontificat de Benoît XI fut trop court pour réparer tous les désordres (*g*) ; mais il eut un successeur qui ne laissa rien à désirer. Clément V, placé sur la chaire de Saint Pierre, par la main même de Philippe, chercha aussitôt à s'acquitter envers son bienfaiteur par des grâces sans nombre. Comme Benoît, il confirma tous les privilèges accordés par ses prédécesseurs à nos Souverains, & les amplifia. Étendant ses faveurs sur les chapelains & les clercs de la chapelle du Roi, il leur attribua plusieurs prébendes vacantes ou prêtes à vaquer dans différentes églises du Royaume. Il commit les évêques de Meaux & de Senlis, pour conférer celles que possédoient Pierre de Belleperche élu évêque d'Auxerre, Guillaume Bonnet élu de Bayeux, & Nicolas du Luzarches chapelain du Roi, élu d'Avranches, aux ecclésiastiques qu'il plairoit à Sa Majesté de désigner. A la prière du Monarque, il déclara la chapelle de Fontainebleau, & les Mathurins qui la desservent, exempts de la juridiction de l'archevêque de Sens ; *Parce que c'étoit une chapelle Royale, & que ces religieux y avoient été établis pour en être les Chapelains particuliers.*

Mais la plus grande faveur qu'il fit à la chapelle du Roi, fut la promotion de Nicolas de Freauville au Cardinalat. Nos Historiens remarquent que c'est le premier

ANNÉE  
1305.

*Du Tillet,  
Invent.*

*Dan, Trésor  
des merveil. de  
Fontainebl.*

---

(*g*) On dit qu'il fut empoisonné par le cordelier Bernard *Deliciosi*, dont nous avons parlé plus haut, & qui détestoit l'Ordre des Dominicains, dont ce Pape étoit profès.



ANNÉE

1305.

*Ap. Echard.  
t. 1, p. 155.**Histoire des  
Card. Franç.  
t. 1, p. 351.*

des Officiers de la cour de France qu'on ait vu décoré de cette éminente dignité. Une chronique du temps fait honneur de sa nomination au crédit d'Enguerrand de Marigny *son cousin*. Il est à présumer que la recommandation de Philippe n'y eut pas moins de part; & véritablement ce Prince, dit Duchesne, *ne pouvoit faire récompenser plus dignement, que par un Chapeau, l'expérience, la capacité, l'éloquence, la douceur des mœurs, la prudence & la noblesse de son confesseur*. Freauville cessa alors d'exercer ce ministère, non par amour du repos, mais pour se livrer tout entier aux affaires de l'Eglise, à qui il rendit des services signalés. Il eut pour successeur Guillaume de Paris, religieux du même Ordre, déjà attaché à la Cour en qualité de Chapelain, & honoré de la confiance du Roi, comme il paroît par le testament que ce Prince avoit fait à l'abbaye de Royaumont en 1288, & dont il l'avoit nommé un des exécuteurs.

*Echard. t. 1,  
p. 518. Ms.  
du P. Texte.*

Le surnom de Paris fait assez comprendre que cette ville étoit le lieu de la naissance de Guillaume, suivant l'ancien usage des Frères Prêcheurs. On ne sait ni à quel âge, ni en quelle année il embrassa l'institut de Saint-Dominique. On trouve seulement qu'il fit ses études avec succès, & qu'ayant pris le bonnet de Docteur, il fut élu Prieur du couvent de Saint Jacques. On a de lui quelques Ouvrages, les uns manuscrits, les autres (h) imprimés. Mais ce qui l'a fait le plus connoître, c'est

(h) Un entr'autres qui a été rendu public en 1489, sous ce titre: *D. Guillelmi Parisiensis episcopi, sacri eloquii doctoris clarissimi, dialogus*

l'affaire de la condamnation des Templiers : évènement monstrueux qui étonna , dit un moderne , l'Europe & l'Asie , & sur lequel les Écrivains ont donné le plus de liberté à leurs conjectures , sans être parvenus à débrouiller le mystère ; car c'est encore un problème historique des plus difficiles à résoudre , que de savoir si cet Ordre militaire a été justement , ou injustement pros crit. Quoi qu'il en soit , Philippe - le - Bel , qui montra pour cette proscription plus de zèle qu'il n'en faudroit peut-être pour l'honneur de sa mémoire , trouva dans son confesseur un ministre aveuglément dévoué à ses volontés. Guillaume , appelé aussi quelquefois *Imbert* , avoit la qualité d'Inquisiteur général de la Foi en France ; qualité attribuée par plusieurs bulles des Papes au Prieur du couvent des Dominicains de Paris , avec pouvoir d'en nommer six en différentes provinces , pour être comme ses substitués ou coopérateurs. Il s'étoit déjà essayé sur quelques hérétiques , dont on se souvient mieux aujourd'hui du supplice que des erreurs , lorsque les Templiers comparurent devant son tribunal redoutable. Nous ne pouvons nous dispenser de rapporter ici quelques circonstances de ce fameux procès ; les deux principaux Officiers de la chapelle du Roi s'y étant trouvé compliqués , l'un comme juge , l'autre comme criminel.

Depuis long-temps , dit un Auteur contemporain , on avoit eu révélation des crimes des Templiers , par

---

*libri sui de Sacramentis. C'est par erreur qu'on trouve ici le mot episcopi.*

---

ANNÉE

1305.

*Velly, t. VII, p. 414.*

---

1307.

*Ap. Baluz. vii. Pap. Aven. p. 9.*

quelques personnes nobles & roturières, qui avoient été ; à ce qu'on croit, de cet Ordre. Guillaume de Nogaret, si connu par la hardiesse de ses entreprises contre Boniface VIII, commença par faire arrêter en divers endroits du Royaume toutes ces personnes, pour servir de témoins, & les fit garder secrètement à Corbeil, de l'avis & sous les ordres du confesseur du Roi. Le Grand-maître & tous les Chevaliers qui étoient en France, ayant été pris en un même jour, Philippe commit son confesseur pour les interroger. Ce religieux, dont les dispositions s'accordoient parfaitement avec celles du Monarque, s'acquitta aussitôt de la commission par lui-même, ou par ses délégués. Le premier interrogatoire auquel il présida se fit à Troyes ; le second & le troisième à Bayeux & à Caen ; le quatrième enfin à Paris. Dans ce dernier furent ouïs cent quarante prisonniers, parmi lesquels on trouve l'Aumônier du Roi. Tous, à l'exception de trois, avouèrent au moins la plus grande partie des crimes dont on les chargeoit. On les reconduisit en différentes prisons ; les uns dans le temple même, d'autres au louvre : le Grand-maître fut mené à Corbeil, avec trois des principaux de l'Ordre : l'Aumônier du Roi & quelques Commandeurs à Moret, en attendant le jugement de la cour de Rome.

*Dupuy, de la  
condamn. des  
Templ. p. 10,  
11 & 39.*

Cependant, comme tout ce qui s'étoit fait jusque-là n'avoit été ordonné que par la seule puissance séculière, le Pape l'apprit avec autant d'indignation que de surprise, & regarda la procédure de l'Inquisiteur comme une entreprise

entreprise sur son autorité. Dans la première chaleur de son ressentiment, il suspendit les pouvoirs de Guillaume de Paris, & interdit aux évêques de France la connoissance de cette affaire, qu'il évoqua à son Tribunal. Il écrivit en même temps au Roi pour se plaindre d'une conduite, qui étoit, disoit-il, un attentat énorme contre les droits du Saint-Siège. Philippe irrité à son tour des obstacles qu'on opposoit à ses volontés, répondit fièrement au Saint-Père, qu'il n'avoit rien fait que sur le réquisitoire de l'Inquisiteur, Officier de la cour de Rome; que la suspension des pouvoirs de ce religieux & de ceux des Évêques, juges-nés en matière de doctrine, étoit fort préjudiciable à la Religion; qu'au lieu de leur lier les mains, Sa Sainteté devoit plutôt exciter leur zèle pour l'extirpation d'un Ordre entièrement corrompu; qu'enfin les Prélats étoient appelés avec lui pour partager le gouvernement de l'église de Dieu, & que leur défendre l'exercice d'un ministère qu'ils avoient reçu de Jésus-Christ, c'étoit leur faire une injustice qu'ils ne méritoient pas, & que ni eux ni lui ne devoient souffrir.

---

ANNÉE  
1307.

Cette querelle pouvoit devenir d'autant plus dangereuse, qu'elle étoit excitée par la jalousie d'autorité. Elle fut heureusement assoupie. Après avoir tenu les États à Tours, le Roi se rendit à Poitiers, où étoit Clément V. Il y eut avec lui une entrevue, dans laquelle l'un & l'autre de concert réglèrent la forme qu'il falloit garder dans le jugement des Templiers, & la manière dont leurs biens devoient être administrés. Là fut levée la suspension des

---

1308.

ANNÉE  
1308.

\* en 1310.

pouvoirs de Guillaume de Paris. *Bien que ce soit contre mon autorité*, dit le Pontife, *je permets, puisque le Roi le veut, que l'Inquisiteur procède avec les voies ordinaires*. En conséquence, on reprit l'instruction du procès; & après divers incidens qui ne sont pas de notre sujet, il se tint à Paris un Concile \*, où il fut résolu de renvoyer absous quelques-uns des Templiers, d'en condamner d'autres à une prison perpétuelle, & de livrer à la justice séculière tous ceux qui, après avoir confessé leurs crimes, s'étoient rétractés, & persistoient à protester de leur innocence. *Decret qui fut suivi du supplice du feu qu'on fit subir, hors la porte Saint-Antoine, à cinquante-neuf de ces infortunés; l'un desquels, dit la chronique de Saint-Denys, étoit Aumosnier du Roi, qui tant d'honneur avoit eu en ce monde; mais oncques de ses méfaits n'eut aucune connoissance.*

On a négligé de nous faire connoître cet Aumosnier du Roi. Une légère discussion nous mettra à portée de suppléer à l'omission du chroniqueur, peut-être même de rectifier sa narration. Nous avons vu que nos Rois, depuis Philippe-Auguste, ayant accoutumé de tenir leur trésor au Temple, c'étoit dans cet Ordre militaire qu'ils prenoient leur Trésorier & leur Aumosnier; celui-ci probablement parmi les Clercs, l'autre parmi les Chevaliers. Cet usage subsistoit encore sous Philippe-le-Bel. L'état & l'ordonnance que ce Prince fit pour sa maison à son avènement à la couronne, parlent de son Aumosnier sans en dire le nom. L'abbé Archon a cru qu'il s'appeloit Jean de Saint-Just; & il y a apparence, ajoute-t-il, qu'il

*Hist. de la  
Chapelle,  
t. II, p. 191.*

étoit chevalier du Temple : double erreur. L'ordonnance fait mention de Jean de Saint-Just à l'article de la Chambre aux deniers, en ces termes : *Et est apparoir que maistre Jehan de Saint-Just fera le payement.* Cela ne dit pas qu'il fût Aumônier, & la qualité de *Maître*, qui lui est donnée, prouve de plus qu'il n'étoit pas Templier (i). Selon le P. Anselme, Frère Simon de la Chambre étoit Aumônier du Roi en 1296 & en 1298, où il reçut une somme de deux cents livres, pour être employée en aumônes pour le repos de l'ame de Philippe d'Artois, seigneur de Conches, tué à la bataille de Furnes : mais

ANNÉE  
1308.

Hist. géneal.  
t. VIII,  
p. 225.

(i) Mais il pouvoit être Maître de la Chambre aux deniers ; & ce qui devient une nouvelle raison de le penser, c'est un livret qu'on a trouvé de lui, écrit sur des tablettes de bois de hêtre, enduites de cire, contenant le journal d'un voyage fait par le roi Philippe-le-Bel, de Paris jusqu'à Gand & Bruges ; & de son retour par la Picardie, la Normandie, l'Orléanois & le Blésois, au château de Vincennes, depuis le 28 d'avril 1301 jusqu'au 29 d'octobre de la même année. Il ne s'agit guère dans ce rare manuscrit que de la dépense journalière de la Cour pendant ces six mois. Néanmoins, comme il est curieux, à cause des noms de quelques Seigneurs & grands Officiers de ce temps-là, il a été donné au public en 1740 par Antonio Cocchi, Médecin, natif de Mugello dans la Toscane. Voyez Prosper Marchand, *Dictionnaire historique*, au mot *Saint-Juste*.

Jean de Saint-Just, après avoir été long-temps clerc des Comptes, fut pourvu d'un office de Maître. Il vivoit encore en 1339, fort vieux sans doute. Aussi est-ce à lui que s'adressa alors le Chancelier pour avoir connoissance de l'ancienne forme & des anciens privilèges de la Chambre des Comptes : ce que Jean de Saint-Just lui fit savoir par une lettre que nous avons encore. Pasquier, (*Recherches de la France*, livre II, chap. V.) dit de Jean de Saint-Just, *que c'étoit un personnage de singulière recommandation, & grandement studieux de l'antiquité.*

ANNÉE

1308.

*Hist. général.  
t. VIII,  
p. 225.**Dupuy,  
p. 94 & 98.**Ibid. p. 169.**Spicil. t. XI,  
p. 638.*

étant mort lui-même à Limay, proche de Mantes, en 1307, il ne peut être l'Aumônier que nous cherchons. Le même auteur nous en indique un autre nommé Jean du Tour, qu'il dit avoir été de l'ordre des Templiers. C'est incontestablement de celui-ci qu'il s'agissoit dans le procès, puisque son nom se trouve parmi ceux des cent quarante prisonniers qui subirent à Paris, en 1307, l'interrogatoire par-devant le confesseur du Roi. Mais, nouvelle difficulté : ce Jean du Tour, ajoute le P. Anselme, vivoit encore en 1328, ayant été payé cette année d'une somme de quatre cents livres parisis, comme porte le journal du trésor. Il ne fut donc pas un des cinquante-neuf brûlés dans la capitale en 1310. Développons, s'il se peut, cette énigme. Il y avoit deux Templiers qui portoient le nom de *Jean du Tour* ; l'un Trésorier du Roi, l'autre son Aumônier. Tous deux se trouvent dans l'interrogatoire dont nous venons de parler, aux numéros XXXVIII & CI. Tous deux avouèrent les crimes imputés à leur Société ; mais l'un persista dans son aveu, au lieu que l'autre se rétracta, & se porta même pour défenseur de l'Ordre. Il arriva de-là que le premier fut un de ceux que le Concile de Paris traita avec indulgence, & que le second fut, comme relaps & contumace, livré au bras séculier & condamné au feu ; ou plutôt, étant mort probablement avant l'exécution, ses ossemens furent exhumés & brûlés publiquement. Or, ce dernier étoit le Trésorier du Temple ; c'est le Continuateur de Nangis qui nous l'apprend. L'auteur des chroniques de Saint Denys,

qui n'est venu que long-temps après, aura sans doute confondu, & mis par erreur sur le compte de l'Aumônier du Roi, ce qui n'appartenoit qu'au Trésorier. Est-ce la seule faute qui se trouve dans cette vaste compilation ?

---

ANNÉE  
1308.

Dès que les Templiers eurent été arrêtés, Philippe avoit pris pour Aumônier Frère Jean des Granges. C'étoit un religieux profès de Sainte Catherine du Val-des-Écoliers, Ordre florissant & cher à nos Monarques. Il avoit déjà rempli la même fonction auprès de la reine Jeanne de Navarre, qui, dans ses derniers momens, l'avoit honoré de sa confiance & de ses bienfaits : de sa confiance, en le faisant exécuter de son testament ; de ses bienfaits, en lui léguant la somme de quatre cents livres d'argent une fois payée, & une pension annuelle de soixante livres. Le Roi, dont il ne fut pas moins mériter la bienveillance, fonda pour des religieux de son Ordre le prieuré de Royal-lieu, près de Compiègne, dont il l'établit premier Prieur. Cette fondation a cela de remarquable, qu'elle fut faite dans la propre chapelle du Château royal de Neuville, & que les religieux, qui devoient être au nombre de vingt, furent déclarés Chapelains nés de ce château, avec les mêmes privilèges dont jouissent les Chapelains attachés au service du Roi. C'est apparemment pendant le séjour que Jean des Granges faisoit dans cette maison, que les fonctions d'Aumônier étoient exercées par Pierre, Clerc de l'aumône, qui, pour cette raison, a été mis par quelques auteurs dans la liste des Aumôniers du Roi.

*Anselme,*  
*tom. VIII,*  
*p. 225.*

*Gall. Christ.*  
*t. IV, col. 784,*  
*& tom. IX,*  
*col. 470.*

*Anselme,*  
*ubi sup.*



ANNÉE

1308.

*Sauval, Ant.  
de Paris,  
t. VII, p. 45.*

Vers le même temps le Monarque fonda aussi une Chapellenie au Louvre, pour le repos de l'ame de la reine Jeanne sa femme, & de celles des Rois ses prédécesseurs. Outre une maison voisine qu'il donna pour demeure au Chapelain, il lui assigna sur la prévôté de Paris, vingt-deux livres parisis de revenu, tant pour son entretien que pour sa nourriture: voulant de plus que lorsque lui ou ses successeurs Rois logeroient dans ce château, cet ecclésiastique eût la moitié du pain, du vin, de la chandelle & des autres nécessités, qu'on fournissoit alors aux Officiers commensaux de sa maison; & le quart seulement, quand il n'y auroit que les Princes ses enfans.

Mais la fondation de Philippe la plus considérable & la plus digne de sa piété, c'est celle du riche monastère de Poissy. On voit par le testament qu'il fit à Royaumont, en 1288, selon du Tillet, ou selon d'autres, en 1296, que dès ce temps-là il avoit formé le projet de bâtir en ce lieu, célèbre par la naissance de son bienheureux Aïeul, une maison pour cent vingt religieuses de l'ordre de Saint-Dominique, & qu'il avoit mis entre les mains de Nicolas de Freauville, alors son confesseur, de quoi en assurer la dotation, qui consistoit en trois mille livres de revenu annuel. On en jeta les fondemens l'année même de la canonisation de Saint Louis, & on observa de placer le grand Autel à l'endroit où étoit le lit de la reine Blanche lorsqu'elle mit au monde ce saint Roi; ce qui a fait que l'Eglise n'est pas bien orientée. On

éleva en même-temps une autre maison pour treize religieux du même Ordre, y compris le Prieur, destinés à être les Directeurs & les Chapelains des religieuses.

---

ANNÉE  
1308.

---

Guillaume de Paris, un de ceux qui desiroient le plus de voir la perfection de ces édifices, mourut pendant qu'on y travailloit. Sa mort fut suivie de celle de l'Aumônier Jean des Granges (k). Philippe se montra sensible à cette double perte. Il venoit de donner à ces deux Officiers de sa chapelle une nouvelle marque de l'estime & de la confiance dont il les honoroit. Dans un testament daté de l'abbaye de Maubuisson, près de Pontoise, le 17 mai 1311, il lègue à Guillaume de Paris son confesseur, ou à celui qui remplira cet emploi au temps de son décès, une pension annuelle de cinquante livres tournois, qui lui sera payée par les mains de l'Aumônier; & il les met l'un & l'autre au nombre des exécuteurs de ses dernières volontés. Pour remplacer le premier, il choisit Renaud d'Aubigni, Dominicain profès du couvent de Chartres, Docteur de Paris, & Prieur des Frères Prêcheurs déjà établis à Poissy; & il donna pour successeur au second le Frère Jean de Grand-pré, religieux de l'ordre du Val-des-Écoliers.

Auteuil,  
Histoire des  
Min. d'État,  
p. 564.

---

(k) L'abbé Archon a cru que c'étoit Jean des Granges qui fut brûlé à Paris avec les autres Templiers. Il est étonnant que les savans Bénédictins, auteurs du *Gallia Christiana*, au lieu de relever une si grossière bévue, l'aient eux-mêmes copiée dans la liste des Grands-aumôniers qu'ils ont donnée au tome VII de leur ouvrage. Ils ne se souvenoient donc plus de ce qu'ils avoient écrit du même Jean des Granges au tome IV, colonne 784.

ANNÉE

1313.

Ap. Échard,  
t. I, p. 555.

Alors reparut à la Cour le cardinal Nicolas de Freauville, envoyé par le pape Clément V, avec le titre de Légat en France, pour y être le promoteur d'une nouvelle Croisade. On peut juger de la grande considération où étoit cet ancien confesseur de Philippe, par les termes honorables dont se servit Sa Sainteté dans les Lettres de créance qu'Elle lui donna. *Nous avons jeté les yeux sur vous*, dit le Souverain Pontife, *parce que nous savons combien votre personne est chère & agréable au Roi, que nous connoissons vos vertus, & qu'en différentes occasions, aussi difficiles qu'importantes, vous avez rendu au Saint-Siège des services dont nous voyons & goûtons avec satisfaction les fruits.* Il s'acquitta de sa commission avec tant de succès, que le Monarque, toute la Famille royale, & une infinité de personnes de tout sexe & de tout état reçurent la Croix de sa main le mercredi dans l'octave de la Pentecôte, de l'an 1313.

1314.

Cette Croisade néanmoins n'eut pas lieu: Philippe touchoit à sa fin. Les désordres causés dans son royaume par le changement & l'altération des monnoies, les murmures des peuples accablés d'impôts, des chagrins domestiques l'avoient jeté, depuis quelque temps, dans une maladie de langueur dont il ne devoit pas revenir. Il profita du peu de jours qui lui restoit, pour penser à l'Éternité. Ne pouvant réparer par lui-même les défauts de son administration, il en chargea Louis, roi de Navarre, son fils aîné & son successeur, & lui donna des avis importants pour gouverner & vivre en Prince chrétien. *Il l'instruisit*

&amp;

& apprint, dit du Tillet, la manière de toucher les malades (des écrouelles), lui enseignant saintes & dévotes paroles qu'il avoit accoustumé dire en les touchant; le prescha de sainteté de vie pour faire cet attouchement, lui remonstrant que, selon l'Escripture, Dieu n'oyt & n'exauce les vicieux, & par eulx ne fait miracles. Au testament qu'il avoit fait environ trois ans auparavant, il ajouta un codicile, dans lequel il lègue à Frère Renaud son confesseur, deux cents livres tournois de pension annuelle pendant sa vie, avec ses manteaux, aux termes accoutumés; & à Frère Jean de Monfort, compagnon du confesseur, quarante livres tournois. Parmi plusieurs autres legs pieux, il fait au couvent des Dominicains de Poissy, celui du *Miroir historial* de Vincent de Beauvais, ouvrage dont Guillaume de Paris lui avoit fait présent, & qu'il avoit alors prêté à Renaud d'Aubigni; & celui d'une *Bible apostillée*, qu'il déclare laisser à ce couvent pour l'usage des confesseurs des rois de France, tant qu'ils seront dans cet emploi. Enfin il substitue Renaud d'Aubigni son confesseur, & Jean de Grand-pré son Aumônier, à Guillaume de Paris & à Jean des Granges, morts depuis la date de son dernier testament, pour en être, à leur place, les exécuteurs. Ayant ainsi réglé ses dispositions, muni des Sacremens de l'Eglise, il expira à Fontainebleau le 29 de novembre 1314, dans les sentimens de la plus grande piété. Son confesseur, témoin de toutes les circonstances de sa mort édifiante, en écrivit la relation au cardinal Nicolas de Freauville. On porta son corps à Saint-Denys,

ANNÉE

1314.

Rec. des rois  
de France,  
p. 273.Auteuil,  
Histoire des  
Min. d'État,  
p. 565.

ANNÉE

1314.

LOUIS X,  
dit Hutin.

& son cœur au monastère qu'il faisoit bâtir à Poissy, où il fut découvert en 1687, renfermé entre deux bassins d'argent, cimentés & enveloppés d'une toile d'or semée de fleurs-de-lys, avec une inscription sur une lame de cuivre.

De tous les Officiers ecclésiastiques du feu Roi, il n'y eut que Jean de Grand-pré son Aumônier, qui passa au service de son successeur : c'est que Louis-Hutin, à son avènement à la couronne, conserva ceux qu'il avoit déjà. Son confesseur se nommoit Wibert *Bonelli*, Dominicain profès du couvent de Rouen. Il avoit été compagnon de Nicolas de Freauville, lorsque celui-ci étoit confesseur de Philippe-le-Bel. C'est tout ce que nous savons de la vie de ce religieux : mais ce que nous en dirons dans la suite, donnera l'idée la plus avantageuse de son mérite. Quatre Chapelains, dont un prenoit le titre de *premier*, & quatre Clercs de chapelle, composoient le reste du clergé du nouveau Monarque.

1315.

\* le 24 Août.

*Hist. de Fr.*  
t. V, p. 211.  
nouv. édit.

Il fut sacré à Reims l'année suivante \* par l'archevêque Robert de Courtenai. Jusque-là, dit le P. Daniel, on avoit regardé cet acte de religion *presque comme essentiel à la royauté (l)*. Louis crut pouvoir le différer, afin de faire couronner en même-temps Clémence, fille de Charles Martel, roi de Hongrie (m), qu'il attendoit pour

(l) Avant le sacre, le Roi dormoit, disent nos vieilles chroniques; c'est apparemment ce que figure cet endroit du cérémonial où les deux évêques Pairs, députés pour mener le Roi à l'église, le trouvent couché sur un lit.

(m) Lorsque les Rois étoient mariés à leur avènement au trône, les

l'épouser en secondes nûces. Le fruit qu'il retira de cette nouvelle alliance, & de la cérémonie religieuse qui la suivit, fut une conduite plus réglée, & exempte de ces passions auxquelles sa jeunesse se laissoit emporter. Il fit des réglemens généraux pour l'État, où l'on admire son amour du bien public : il en fit de particuliers pour sa maison, où tout respire la piété & une sage économie. On trouve parmi ceux-ci une ordonnance par laquelle il veut qu'on lui apporte, tous les matins, au sortir de la Messe, *les dépens* de son Hôtel du jour de devant, & qu'on lui rende compte de l'aumône qui aura été distribuée; que les vieilles nappes, le vieux linge & les vieux coffres soient remis à l'Aumônier, pour être appliqués, suivant sa volonté, à l'œuvre de l'aumône. Celui qui remplissoit alors cet office, se nommoit Guillaume de *Lynais* ou d'*Ignys* : c'étoit un religieux du même Ordre probablement que Jean de Grand-pré, & qui avoit été Clerc de l'aumône sous le règne précédent.

ANNÉE

1315.

Archon, t. II,  
p. 215.

Louis ne vécut pas un an entier après son Sacre. Il mourut à Vincennes au commencement de juin 1316; les uns disent de poison, les autres pour s'être retiré dans une grotte ou cave extrêmement fraîche, après s'être extraordinairement échauffé en jouant à la paume. On

1316.

Reines recevoient en même temps qu'eux l'onction & la couronne royale à Reims. Elles étoient ointes au front, sur les épaules, & à la poitrine, mais d'un crème différent de la Sainte-Ampoule. Les Princesses qui n'épousoient les Rois qu'après leur sacre, n'étoient pas couronnées à Reims; mais dans d'autres églises, telles qu'Orléans, Sens, Paris, Saint-Denys, la Sainte-Chapelle, &c.

ANNÉE

1316.

l'enterra à Saint-Denys. Quels que soient les défauts qu'on a reprochés à la mémoire de ce Prince, son testament fait l'éloge de son cœur. Il y ordonne que les dernières volontés de son père soient exécutées; qu'on acquitte toutes les dettes qu'il a pu contracter lui-même, & qu'on restitue ce qu'il a usurpé ou donné contre justice. Il répand sur les églises de France & de Navarre de grandes libéralités. Il lègue une somme pour entretenir cent écoliers pendant dix ans, quatre mille livres pour marier de pauvres demoiselles, cinquante mille pour le recouvrement de la Terre-sainte, dix mille pour consoler les enfans de Marigny *de la grande infortune qui leur étoit advenue*. Nous ne devons pas oublier le legs qu'il fit à son Confesseur: c'est un trop beau témoignage de son estime & de sa reconnoissance envers ce religieux; les termes même en sont assez remarquables pour mériter d'être rapportés. *Item, dit le Roi, à notre ami confesseur Frère Wibert, qui longuement & diligemment nous a servi & enformé en tout bien à son pouvoir, pour ses nécessités en pure aumône, nous laissons trois cens livres de rente chacun an, tant comme il vivra; & voulons & ordonnons que nos exécuteurs lui assurent à prendre en lieu sûr & certain, pour qu'il peut être plus aisément payé à deux termes suffisans, ou à un terme, s'il leur semble mieux. Nous ne voudrions en nulle manière, qu'après notre décès il n'eût bien & honorablement ses nécessités. Item, aux varlets dudit confesseur, vingt livres à distribuer par sa main aux varlets qui se trouveront servir plus ou moins qu'il lui semblera faire.*

MS. du P.  
Texte.

D'abord après la mort de Louis, on fit l'inventaire de sa chapelle. On y trouva entr'autres choses trois croix d'or à moult nobles & moult riches pierreries, à pied d'argent doré; un calice d'or & plusieurs autres de vermeil & d'argent; grand nombre de bassins & de burettes, d'encensoirs, de navettes, de bénitiers, d'asperfoirs & de sonnettes de même métal; quantité de chapes, de chasubles, de dalmatiques, de tuniques & de paremens d'Autel de différentes étoffes, mais très-riches; enfin des pseautiers & des missels notés, des livres pour les Évangiles & les Épîtres, & d'autres où étoient les prières que le Roi disoit chaque jour à la messe. Thibaud, premier Chapelain, avoit, en cette qualité, la garde de tous ces ornemens. Les Exécuteurs du testament du feu Roi, après lui avoir délivré le don que ce Prince lui avoit fait *d'une chape de sameith vermeil, d'une chasuble, étole & fanon, & d'une aube parée de perles*, le continuèrent dépositaire du reste, pour le remettre au premier Chapelain de celui qui succéderoit à la Couronne.

Ce successeur n'étoit pas encore connu. Louis mort sans enfans mâles, laissa la reine Clémence enceinte : on attendoit les couches de cette Princesse pour savoir si elle donneroit au trône un héritier. Elle mit effectivement au monde un Prince, qui fut nommé *Jean*, mais qui ne vécut que cinq jours. Alors le sceptre passa, pour la première fois depuis Hugues-Capet, à la ligne collatérale, & fut mis, *par le droit de la Nation*, dans la main de Philippe, frère du feu Roi, & Régent du royaume durant l'inter règne.

---

 ANNÉE

1316.

 Archon,  
t. II, p. 217.

---

 PHILIPPE V,  
dit le Long.

---

 1317.



ANNÉE

1317.

\* le 9 Janv.

Ce Prince alla aussitôt à Reims, & s'y fit solennellement couronner \* avec la reine Jeanne de Bourgogne sa femme, par l'Archevêque de cette ville, Robert de Courtenay.

N'étant que comte de Poitiers, il avoit à son service deux Chapelains, chargés aussi de faire ses aumônes, & un Clerc de chapelle. Dès qu'il se vit appelé à la régence, il prit un troisième Chapelain, qui fut le même Thibaud dont on a parlé, mais sans lui donner le titre de *premier*, & deux autres Clercs de chapelle. Il continua Guillaume d'Igny dans la fonction d'Aumônier. Son confesseur étoit Renaud d'Aubigny, que nous avons vu honoré du même emploi auprès de Philippe-le-Bel. Deux Ordonnances, concernant la maison du nouveau Monarque, datées, l'une de Lorris en Gâtinois le 17 novembre 1317, l'autre de Long-champ près Saint-Cloud, le 10 juillet 1319, nous instruisent de tout ce qui regarde l'état de ces Officiers.

Labbe, Rec.  
hist. p. 630.

Martenne,

Thef. Anecd.

t. I, col. 1352

& 1367.

D'abord on détermine ceux qui devoient être logés dans l'hôtel du Roi, conformément au règlement déjà fait sur ce sujet par Philippe-le-Bel. « Premièrement, dit la première Ordonnance, en l'hostel le Roi n'aura que six chambres seulement. C'est à sçavoir; le Chancelier, le Confesseur, l'Aumônier, les Chapelains, les Maîtres de l'hostel & la Chambre aux deniers. Et seront ces six chambres herbergés \* par les Fourriers le Roi, & leur sera livré par-devers la fourriere ausdites chambres, si comme il est devisé cy-dessous en chascun office. Le confesseur le Roy, mangera en sa chambre, & aura

\* al. hebergés.

livraison pour soi & pour son compagnon, & pour sa gent. « ANNÉE  
 C'est à sçavoir; potage, deux paires de mets; & au jour « 1317.  
 qu'il jeûnera, des harens avec le potage, & deux denrées «  
 de pain; & au jour que il ne jeûnera pas, trois soudes «  
 de pain. Et pour lui toujours deux pains de bouche; & «  
 aura sept quartes de vin le jour, trois quartes de la bouche «  
 & un septier du commun. En la fourriere trois coutes, «  
 & cinq boteaux de fuerre, & un moule de busche, & «  
 livraison de chandelle trois quaiers, & une douzaine de «  
 coutes & torche, & rendra le tronçon. Et aura quatre «  
 chevaux qui seront en l'escuierie; & mangeront toute sa «  
 gent par devers lui. Et est à sçavoir que quant aucuns frères «  
 de son Ordre li surviendront, il aura pour chascun Frère «  
 six denrées de pain, vin & viande à l'avenant, & ne le peut «  
 tenir qu'un dîner & non plus, & n'aura autre chose. «

Les Chapelains monsieur Ligier, monsieur Jourdain «  
 & monsieur Thibaud. Le Maître-chapelain aura trois «  
 provendes d'avoine, fer & cloux, pour tant de chevaux «  
 comme de provendes, & mangera à court; & pour les «  
 gages de ses valets, & pour toutes autres choses, il aura «  
 par jour trente-deux deniers de gages. Et les autres deux «  
 mangeront à court; & auront pour leurs valets & leurs «  
 autres choses, chascun dix-neuf deniers de gages par jour; «  
 & chascun aura deux provendes d'avoine, fer & cloux. «  
 Et gerront tous trois en une chambre; & auront tous «  
 trois livraison de chandelle deux quaiers, & une poignée «  
 de menues chandelles & torche, & doivent rendre le «  
 tronçon; & n'auront point de vin de coucher, fors en «

ANNÉE

1317.

» lieu où ils n'en pourront point trouver à vendre, qu'ils  
 » en ayent une quarte; & aura chascun en la fourriere deux  
 » coustes & deux bottes de feurre, & pour eux tous un  
 » moule de busches. Et aura le Maistre-chapelain pour restour  
 » de pallefroy, dix livres, & huit livres pour sommier.

» *Crue (n)*. D'une provende à chascun des deux autres  
 » Chapelains, & des gages à tous en la manière que les  
 » Chapelains prenoient au temps du roi Philippe, dont  
 » Dieux ait l'ame.

» Il y aura trois Clercs de chapelle, dont chascun aura  
 » deux provendes d'avoine se ils sont Prestres, & se ils sont  
 » Clercs, une provende, fer & cloux, & dix-neuf deniers  
 » de gages par jour chacun pour leurs valets, qui ne man-  
 » geront point à court, & pour toutes autres choses; &  
 » gerront avec les Chapelains, & auront en la fourriere trois  
 » coustes & cinq bottes de feurre.

» *Item*. les trois Sommeliers de la chapelle mangeront  
 » en la salle, & aura chacun autant comme l'un des Som-  
 » meliers de la chambre le Roi pour toutes choses. Et auront  
 » chacun une couste & une botte de feurre, & rien plus.  
 » Et la Chapelle aura livraison de chandelle, si comme il  
 » appartiendra.

» *Crue*. Chacun aura deux fols trois deniers de gages;  
 » & Chapelains & Clercs, chandelle, busches & vin de  
 » coucher, si comme au temps du roi Philippe dessus dit.

---

(n) C'est le titre de la seconde Ordonnance, par laquelle le Roi augmente les gages, livrées & autres choses attribuées par la première aux Officiers de sa maison.

Le Aumosnier fera toujours à court, & doit manger «  
à l'huis de la salle (o); & sera servi au jour de char, d'une «  
pièce de bouilli & une de rost; & au jour de poisson «  
aussi, sans rien double, & tout devers le commun. Et aura «  
avoine pour trois chevaux, & trente-deux deniers de gages «  
par jour pour toutes autres choses; & aura livraison de «  
vin deux quartes de coucher; & en la fourriere il aura trois «  
coustes & feurre à l'avenant. Et quand le Clerc de l'au- «  
mosne y fera, il aura encore deux coustes, feurre à «  
l'avenant & un moule de busches pour eux deux, & «  
n'aura point livraison de chandelle. Mais se l'Eschanson «  
emporte aucune chandelle pour conduire la coupe le Roy, «  
l'Aumosnier l'envoira querre après l'Eschanson, & ne «  
devra point demander de vin pour raison de ce, ne des «  
autres offices. «

ANNÉE  
1317.

*Crue.* Il aura une torche & chandelle pour faire son «  
service, & une provende d'avoine pour celui qui ira «  
departir les mereaux \* par le pays. «

\* *al. me-  
riaux.*

Le Clerc de l'aumosne mangera à court, & prendra «  
deux provendes d'avoine, & dix-neuf deniers de gages «  
pour ses valets & pour autres choses; & n'aura point «  
livraison de chandelle, & aura vin de coucher une quarte. «

Il y aura six valets d'aumosne qui feront le service sans «  
nul aide, & mangeront en salle. Et se ils font aucune «  
chose, ils seront corrigés par les Maîtres de l'hostel, qui «

---

(o) C'est-à-dire à la porte, afin de prendre garde qu'on n'emportât rien de ce qui étoit desservi de dessus les tables, tout appartenant aux pauvres.

ANNÉE 1317. » les pourront changer quant ils forsferont , si comme ils  
 » verront que bon sera. Et auront en la Chambre aux  
 » deniers , pour robbes & pour toutes autres choses , par  
 an , chascun trente sols à la Toussaints ».

1318. Il feroit superflu de dire que Philippe entendoit tous  
 les jours la Messe : on fait que ça toujours été une  
 pratique inviolable pour les Rois Très-Chrétiens. Mais ce  
 qu'il n'est pas permis d'omettre , c'est le respect & le  
 recueillement avec lesquels ce sage Prince assistoit à la  
 célébration de nos saints Mystères , & les précautions qu'il  
 prit pour écarter tout ce qui auroit pu distraire sa piété  
 ou partager son attention. Tel est le sujet d'une nouvelle  
 Ordonnance qu'il fit à Bourges en 1318 , pour le gou-  
 vernement de son Hôtel , & que nous allons encore  
 transcrire. Quelque suranné qu'en soit le langage , ce feroit  
 l'affoiblir que de le changer.

« Comme il soit escrit , dit le pieux Législateur , que  
 Recueil des Ordon. t. I, p. 668. & 669. » l'en doit premierement querre le royaume de Nostre-  
 » Seigneur & sa justice , & toutes choses veut ce point ;  
 » nous , qui d'où tout nous fions à son adreçement , entendons  
 » tous les matins , avant que nous commençons à besogner  
 » ès aucunes choses temporelles , à oir Messe à telle  
 » devotion , comme il plaira à Dieu de nous donner , & la  
 » ferons dire à telle solemnité , comme il nous semblera , &  
 » li jour le requerra. Et pour ce que la solemnité ou nostre  
 » devotion ne soient empechiées par occupations de hors ,  
 » quar il est bien raison que quand on est au service de Dieu ,  
 » l'on y entende entièrement de tout le cuer , nous ordenons &

defendons, que nuls Députés à penre ou oir requestes «  
 ne soient en nostre Chapelle tant comme nostre messe se «  
 dira; mais soient dehors, en salle, ou en autre lieu conve- «  
 nable. Mès bien voulons que quand nostre messe sera «  
 du tout dite, a l'issue de nostre Chapelle, ils puissent être «  
 avec nous. «

ANNÉE

1318.

*Item.* Pour ce que autres de noz gens, qui ne sont «  
 mie députés a penre requestes, les voudront par avance «  
 lors penre en l'absence des autres députés a ce, & ainsi «  
 ce que nous ordenons pour bien, pourroit tourner a pis, «  
 nous defendons generaument a tous, que nuls, de quelque «  
 condition qu'ils soient, Chapelains, Clercs, Chevaliers, «  
 Huissiers d'armes, ou autres, en nostre Chapelle, requestes «  
 ne recoivent, ne nous baillent, ne parlent à nous, tant «  
 comme nostre messe demourera à dire, si nous ne le «  
 demandons par especial : *si ce n'estoit nostre Confesseur, «*  
*lequel pourra parler à nous des choses qui touchent seule- «*  
*ment le fait de nostre conscience & le salut de nostre ame, «*  
*& de nulles autres non.* Et quand nostre messe sera tote «  
 dite, avant que nous partions de nostre oratoire, *pourra «*  
*venir a nous nostre Aumosnier, & nous parler des choses «*  
*qui toucheront le fait de nostre aumosne, & non de nulles «*  
*autres.* Et a cette heure pourra aussi venir a nous nostre «  
 Confesseur, pour nous parler *de ce qui touchera le fait «*  
*de la collation de nos benefices, & non mie d'autres «*  
 choses ».

On aperçoit ici une nouvelle dépendance de l'office  
 de Confesseur du Roi; savoir, la disposition des bénéfices

on s'imaginoit qu'elle suppléoit aux lumières de la politique. Ces trois Religieux s'acquittèrent de leur mieux de leur commission ; mais ils ne purent rien conclure. Ce ne fut pas le seul désagrément qu'ils éprouvèrent. On les accusa d'avoir marqué trop de partialité pour le Roi. On reprocha en particulier à Pierre de la Palu, de s'être répandu en invectives contre les Flamands, dans un sermon prêché à Paris ; ce qui lui attira l'indignation, non-seulement de Robert comte de Flandre, mais encore de Philippe qui vouloit la paix, & qui en attribuoit l'éloignement à ses discours indiscrets. Le Pape mécontent aussi de la conduite des Envoyés, voulut à leur retour à Avignon, qu'on examinât juridiquement les accusations intentées contre eux. Pierre de la Palu interrogé le 1.<sup>er</sup> de Juillet 1318, répondit que le sermon, qu'on lui imputoit d'avoir prêché, n'étoit pas de lui, mais d'un autre Religieux de son Ordre nommé *le frère Renaud, autrefois Confesseur de Philippe père du Roi, & en dernier lieu Confesseur aussi du Roi régnant* ; qu'il ne faisoit pas difficulté de le nommer *parce qu'il n'étoit plus en vie*, & qu'il avouoit de bonne foi que ce Dominicain son confrère, s'étoit emporté contre les Flamands à un point, qu'il ne voudroit pas en avoir dit autant *pro capâ suâ*.

Cette indiscretion inexcusable dans un Confesseur, comme dans tout autre Ministre de l'Évangile, ne fit aucun tort à l'Ordre des Frères-prêcheurs. Nicole ou Nicolas de Clermont, Religieux du même Ordre, fut mis à la place de Renaud d'Aubigny, & il trouva dans

ANNÉE

1321.

MS. du P.  
Texte.

le cœur de son pénitent, des dispositions toujours également favorables. La preuve en est le testament que ce Prince fit à Conflans le 26 Août 1321, où, entre autres legs, on lit : *item à frère Nicole de Clermont nostre Confesseur, deux cens livres parisis tous les ans, tant comme il vivra, à prendre sur les émolumens du scel & de l'écriture de la baillie, & des obligations du châtel de Rouen; & voulons que lesdites deux cens livres il prenne & recouvre tous les ans à deux termes, c'est à sçavoir, à l'Ascension & à la Saint-Michel, par les mains de ceux qui tiendront lesdites choses. Et voulons encore & commandons que tous les chevaux pour lui & son compagnon, & tous les harnois qu'il y aura au temps de nostre obit, lui demeurent franchement. . . . . Et nous faisons & établissons exécuteurs de ce testamens nostre chier oncle (Charles de Valois), frère Nicole de Clermont nostre Confesseur, Prieur de Poissy, &c. (p).*

Philippe, lorsqu'il dicta ses dernières volontés, com-

---

(p) Du Peyrat, &, d'après lui, Archon mettent au nombre des Confesseurs de Philippe-le-Long, *Jean du Temple*, fondés sur ce qu'on lit dans la charte de fondation de Notre-Dame de Boulogne, de l'an 1319, *datum per Regem ad relationem confessoris Joan. de Templo*. Comme il est incontestable que les Confesseurs de ce Prince étoient Religieux, Archon fait Jean du Temple Dominicain; du Peyrat au contraire le dit Trésorier & Archidiacre de Troyes, parce que dans une autre charte de ce même Prince & de la même année, on lit: *datum per Regem ad relationem thesaurarii Trecentis & archidiaconi Joan. de Templo*. Ils auroient dû l'un & l'autre faire attention, qu'après ces mots: *ad relationem confessoris*, ou ceux-ci; *ad relationem thesaurarii Trecentis & archidiaconi*, il y a ou il doit y avoir un point. Pour lors, ils n'auroient vu dans Jean du Temple, ni un Dominicain, ni un Trésorier,



mençoit à sentir les atteintes de la maladie qui, au bout de cinq mois, l'enleva de ce monde. Il mourut le 3 de janvier 1322, au monastère de Long-champ (7), après avoir reçu les Sacremens de l'Église avec la dévotion la plus exemplaire. On porta son corps à Saint-Denys, son cœur aux Cordeliers, & ses entrailles aux Jacobins de Paris. Toute la France sentit vivement la perte d'un Monarque, dont les grandes qualités faisoient espérer le plus beau règne qu'on eût vu depuis Saint-Louis son bifaïeul.

Mais celui qui le pleura le plus sincèrement, fut son frère & son successeur à la Couronne, Charles surnommé *le Bel*. La lettre que ce Prince écrivit au Pape Jean XXII en montant sur le trône, fait honneur à ses sentimens. Il y demande, à Sa Sainteté, de la consolation dans sa douleur, & des prières pour l'ame de Philippe. Puis, parlant en Roi Très-Chrétien, il déclare avec effusion de cœur son respect pour le Saint-Siège, son attachement pour l'Église, son zèle pour tout ce qui regarde le

---

ANNÉE  
1322.

---

CHARLES IV.  
dit *le Bel*.

*Raynald. ad  
an. 1322,  
n.º 23.*

---

archidiacre de Troyes, ni un Confesseur du Roi; mais un Officier dont la fonction étoit de contre-signer les Lettres royaux. C'est comme dans ces autres Ordonnances de l'an 1339, où l'on lit : *par le Roi à la relation de son Conseil. Signé Viftrilet; par le Roi à la relation du secret Conseil. P. Briarre. Voyez nouv. Traité de Diplom. tom. IV, pag. 752, n.º 1.* Dans des lettres de Philippe le-Bel, de l'an 1300, rapportées au tome II du Recueil des Ordonnances, page 53, Jean du Temple est un Notaire du Châtelet de Paris.

(7) Blanche la quatrième fille étoit, dès l'âge de cinq ans, dans ce monastère, où elle prit l'habit en 1327, & mourut *sœur mineure* en 1358.

bien de la religion. Le Pontife, touché de cette lettre ; y répondit par les témoignages d'une tendresse paternelle pour le nouveau Roi , & par les plus grands éloges pour le défunt. « Nous sommes très-sensibles , dit-il , » à la triste nouvelle que vous nous annoncez. Le Prince , » objet de vos pleurs , a gouverné sagement ses États ; il » a soutenu avec résignation les épreuves de la maladie » qui l'a consumé ; il a reçu avec autant de piété que de » respect les Sacremens de l'Église ; il a invoqué avec » confiance le Seigneur son Dieu , & les bienheureux » Protectors qu'il avoit au Ciel ; il a rendu en Roi » vraiment Très-Chrétien , son esprit au Maître suprême » de qui il tenoit tout ; il est passé , comme nous l'espérons , » de cette vallée de larmes dans la région sainte habitée » par les anges , & toute remplie de la gloire du Très-Haut. Voilà , notre très - cher fils , ce qui doit vous consoler ».

Le Saint-Père ne se borna pas à de simples démonstrations de bienveillance envers Charles ; il lui accorda plusieurs grâces , telles que les Souverains Pontifes en avoient accordées aux Rois ses prédécesseurs , & dont on croyoit avoir besoin dans ce temps-là. C'étoient le privilège de n'être point soumis aux censures , même les plus étendues , à moins que le nom du Monarque ne fût formellement exprimé dans la Sentence , & des mandats pour que les Clercs de sa Chapelle & les autres Ecclésiastiques attachés à son service , fussent pourvus de bénéfices dans les principales églises du royaume.

Charles

Charles ne différa son sacre qu'autant de jours qu'il falloit pour en faire les préparatifs. Il fut célébré à Reims le 21 de février, par l'archevêque Robert de Courtenai, ministre pour la troisième fois de cette auguste cérémonie. Un état qu'on fit peu après pour la Maison du nouveau Roi, nous apprend qu'il y avoit dans sa Chapelle le même nombre d'Officiers avec les mêmes gages & les mêmes *provenues* que sous le règne précédent. Ce qu'on y voit de particulier, c'est une somme de treize sous assignée chaque jour à l'Aumônier pour la subsistance journalière de vingt pauvres. L'Aumônier se nommoit Guillaume \* \* *al. Jean. Morin*, & le clerc de l'aumône, *frère Jean*. Peut-être étoit-ce frère Jean de Brumez, de l'Ordre des Mathurins ou Trinitaires, placé par quelques auteurs dans la liste des Aumôniers.

ANNÉE

1322.

*Archon, t. II, pag. 227.**Anselme, t. VIII, & Gall. Christ. t. VII, col. 231.*

Avant son avènement à la Couronne, Charles avoit pour confesseur le frère Wibert Bonelli, ci-devant confesseur de Louis Hutin. Ce Religieux ne voulut pas s'exposer une seconde fois aux dangers attachés à la direction de la conscience d'un Roi. Ayant obtenu permission de se retirer dans le couvent de Rouen, dont il étoit Profès (r), frère Imbert, du même Ordre, fut mis en sa place, & il la remplit avec assez de succès pour mériter que

---

(r) Il y vivoit encore en 1334. On a un acte du cardinal Nicolas de Freauville, daté d'Avignon le 25 octobre 1322, par lequel il constitue frère Wibert Bonelly, *confesseur du roi de France, Charles-le-Bel*, son Procureur pour mettre le couvent des Jacobins de Rouen en possession d'un manoir qu'il leur avoit donné. *Echard. t. I, p. 557.*

ANNÉE

1322.

*Spicil. t. XI,  
pag. 391.*

le Monarque se reposât sur lui d'une partie de l'administration intérieure de sa Maison. On cite principalement une Ordonnance, que ce Prince avoit faite pour les dépens de l'hôtel de la Reine, & dont il fit mettre l'original entre les mains du frère Imbert, le chargeant de la faire exécuter.

1328.

*MS.  
du P. Texte.*

Charles fut, comme ses deux frères, enlevé par une mort prématurée au commencement de la septième année de son règne. Dès qu'il se sentit malade, il suppléa aux omissions du testament qu'il avoit fait trois ans auparavant, par un codicile qui contient les dispositions suivantes : *Item, a notre cher & amé confesseur frere Imbert, trois cens livres. Item, a frere Guillaume Payen, compagnon de mondit confesseur, auquel j'avois laissé soixante livres, je adjoute quarante livres, & ainsi il aura cent livres. Item mon tres-chier frere & seigneur le Roy Louis, laissa en son testament a mon amé & loyal confesseur F. Wibert, & adonc ( alors ) le sien, une pension déterminée (de trois cens livres) a prendre sur la ferme de Cailly jouxte Rouen par la main du fermier, & l'a toujours paisiblement reçue : je veux & ordonne, & en requiers mes hoirs qu'ils lui laissent paisiblement jouir & recevoir sa vie sans empechement, suivant la forme du testament. Puis, après une infinité d'autres legs à ses domestiques & aux pauvres, le Roi ajoute : Notre Saint-Pere le Pape m'a octroyé de grace qu'après mon décès, mon corps soit divisé, si comme il me plaira a ordonner de mon vivant. Et je usant de cette grace, veux & ordonne qu'après mon décès, mon corps soit divisé en trois parties ;*

*ce il est a scavoir, quant au corps, quant au cœur, & quant aux entrailles. Quant au corps, j'esslis ma sepulture à Saint-Denys en France; quant au cœur, j'esslis ma sepulture au couvent des Freres Prescheurs de Paris; & quant à mes entrailles j'esslis ma sepulture au couvent des Nonnains (de Maubuisson) jouxte Pontoise. On se conforma exactement à ces intentions du pieux Monarque, par les soins sur-tout du frère Imbert, qu'il avoit nommé un des exécuteurs de ses dernières volontés. Du château de Vincennes, où il finit ses jours le 1.<sup>er</sup> de février 1328 (f), on porta à chacune des églises qu'il avoit désignées, ce qu'il leur destinoit de sa dépouille mortelle.*

ANNÉE  
1328.

En lui s'éteignit toute entière la famille de Philippe-le-Bel, qui avoit laissé en mourant, dit un auteur contemporain, trois fils, *les plus beaux Princes qu'on eut jamais vus*. Le Seigneur ne fit que les montrer à la France. Tous trois disparurent en moins de quatorze ans; tous trois furent moissonnés à la fleur de leur âge; tous trois moururent sans postérité masculine. D'où il faut conclure, c'est la réflexion d'un célèbre Moderne, que *l'objet des espérances & l'accomplissement des desirs des Rois, comme des autres hommes, dépendent de Dieu, & qu'il leur*

*Cont. Nang.  
Spicil. t. XI.*

*Daniel, Hist.  
de France,  
t. V, p. 276,  
nouv. édit.*

(f) Cette date de la mort de Charles-le-Bel n'est point contraire à celle que l'on voit sur son tombeau, où il est marqué qu'il mourut en 1327; parce qu'alors & depuis long-temps l'année ne commençoit en France qu'à Pâques: au lieu que, selon l'usage romain suivi par quelques Historiens dans leurs écrits, & reçu dans ce royaume sous Charles IX, on comptoit l'année 1328.

*apprend, par ces sortes d'exemples, à ne compter sur rien pour la durée de leurs familles, dont ils sont si jaloux.*

Les Auteurs Ultramontains, quelques François même peu favorables à la mémoire de Philippe-le-Bel, ont regardé cette extinction totale de sa postérité comme la punition de ses démêlés avec Boniface VIII, ou de sa conduite vis-à-vis des Templiers. Il est très-vrai qu'il n'arrive rien ici-bas qui n'ait été arrêté dans le Conseil d'en-haut. Mais depuis quand a-t-il été donné aux hommes de sonder la profondeur des jugemens de Dieu, & de prêter à la Providence leurs propres opinions, leurs propres préjugés ?





# HISTOIRE

## *ECCLÉSIASTIQUE*

DE LA

### COUR DE FRANCE.

---

#### *LIVRE QUATRIÈME.*

LA même loi, qui, à la mort de Louis Hutin, avoit fait passer le sceptre dans la main de son frère Philippe-le-Long, appela à la succession à la Couronne, après le décès de Charles-le-Bel, Philippe de Valois son cousin-germain. Il fut sacré à Reims le 29 mai 1328 avec la plus grande magnificence, par l'archevêque du lieu, Guillaume de Trie, qui avoit été autrefois son précepteur; ce qui montre que l'on confioit dès-lors l'éducation de nos Princes à ce qu'il y avoit de plus distingué par la naissance, quand d'ailleurs le mérite & la doctrine se trouvoient réunis avec la qualité.

---

PHILIPPE VI,  
dit de Valois.

---

1328.

Le nouveau Roi forma sa Chapelle sur celle de ses derniers prédécesseurs, c'est-à-dire, qu'il ne la remplit pas

ANNÉE

1328.

de cette multitude bigarrée de chapelains & de clercs, qu'on y voyoit autrefois, & qui n'étoient plus en effet nécessaires, sur-tout depuis les fondations faites par Saint-Louis dans les lieux de la principale résidence de la Cour. Un Confesseur, un Aumônier, un Sous-aumônier ou Clerc de l'aumône, trois ou quatre Chapelains, autant de Clercs de Chapelle, c'étoit à peu-près le nombre auquel les descendants du saint Monarque avoient fixé leur Clergé. Philippe y borna le sien; & il le composa presque tout entier des Ecclésiastiques attachés à son service dès le temps qu'il n'étoit que comte de Valois (a). Son confesseur se nommoit *Nicolas Gorrand*; c'étoit un Religieux de l'Ordre de Saint-Dominique, qu'il ne faut pas confondre, comme on a fait quelquefois, avec Nicolas de Gorrain, confesseur de Philippe-le-Bel. Guillaume de Feucherolles, frère de Florus Grand-Prieur de France, passa de l'office de Maître de la Chambre aux deniers, à celui d'Aumônier de Sa Majesté. Nicolas de Neufville, archidiacre de l'église de Chartres, fut fait Clerc de l'aumône, ou, comme l'on commençoit à parler, Sous-aumônier. Les Chapelains étoient Nicolas de Corbeil, Simon de Braille, Robert de Vernon; & les Clercs de Chapelle, Jean de Creil, Jean de Mantes & Denys le

*État de 1328  
cité par Arch.  
t. II, p. 237.*

---

(a) Il en avoit dès-lors un nombre assez considérable. On trouve dans du Tillet, une bulle du Pape Jean XXII, donnée à la prière de Philippe comte de Valois, par laquelle il est accordé à seize, tant de ses Ecclésiastiques que de ceux de la Comtesse sa femme, de pouvoir jouir des gros fruits de leurs bénéfices.



Grand. Tel est le détail que nous fournit un état de la Maison de Philippe, dressé l'année même de son avènement à la Couronne. En y ajoutant celui qu'on trouve dans une Ordonnance donnée par ce Prince vers la fin de son règne, on aura une idée plus complète de ce qui regarde ces Officiers.

ANNÉE  
1328.

*Ibid. p. 248.*

Cette Ordonnance porte « que le Confesseur devoit avoir livraison, ainsi qu'il avoit accoutumé ; que l'Aumônier, suivant l'usage, mangera en salle (b), & prendra quinze sous ; que le Clerc de l'aumône (c) n'y mangera pas, & prendra quinze sous ; que néanmoins quand il fera à Cour, & que l'Aumônier n'y sera pas, il mangera en salle pour garder l'aumône, & prendra douze sous ; que les trois Chapelains seront toujours à Cour, & prendront chacun quinze sous pour toutes choses, chaque jour ; mais qu'ils ne prendront point de vin, parce que les autres gens de l'hôtel y prendroient exemple ; que les trois Clercs de chapelle seront aussi toujours à «

(b) L'Aumônier, &, en son absence, le Sous-aumônier, mangeoient en salle ; au lieu qu'on donnoit aux autres leur ordinaire en argent. Nous en avons dit la raison plusieurs fois ; c'est que les restes de la table étant destinés pour les pauvres, l'Aumônier ou le Sous-aumônier devoient être préteurs pour veiller à ce que personne n'emportât rien.

(c) Du Peyrat (*Antiq. de la Chap. p. 347*) dit que c'est le premier endroit où il soit parlé du Clerc de l'aumône ; c'est une erreur. Il ne se trompe pas moins lorsqu'il avance que cet Officier a été premièrement appelé *Clerc de l'aumône*, puis *Sous-aumônier*, & après *premier Chapelain*. Le premier Chapelain n'a jamais eu rien de commun avec le Clerc de l'aumône. C'étoient deux Officiers très-différens.

ANNÉE

1328.

» Cour, & prendront douze sous pour toutes choses; enfin  
 » que les trois Aides de chapelle mangeront en salle, &  
 prendront trois sous par jour pour toutes choses ». Par  
 ces Aides de chapelle, dont il est fait mention ici pour  
 la première fois, il y a apparence qu'il faut entendre des  
 espèces d'adjoints qu'on avoit donnés aux Chapelains &  
 aux Clercs, pour les soulager dans leurs fonctions, ou  
 suppléer à leur défaut en cas d'absence ou de maladie,  
 à peu-près comme ceux que nous nommons aujourd'hui  
 Chapelains & Clercs de chapelle *ordinaires*.

La postérité se souviendra toujours du service que ces  
 Ecclésiastiques rendirent à leur maître dans une occasion  
 importante. Contraint de marcher en Flandre pour la  
 réduire sous l'obéissance de son légitime Souverain,  
 Philippe campa près de Cassel. Les rebelles, gens hardis  
 & déterminés, pénétrèrent un jour dans le camp des  
 François, & parvinrent même assez près de la tente du  
 Roi, dans le dessein de l'enlever avec tout son quartier.  
 Ils y auroient réussi, si Nicolas Gorrand, confesseur de  
 ce Prince, n'eût couru l'avertir du péril où il étoit.  
 D'abord Philippe tourna la chose en plaisanterie. Il crut  
 que la peur, ayant troublé l'imagination du bon Religieux,  
 lui faisoit voir des armées où il n'y en avoit pas. Mais  
 la vérité de l'avis lui ayant été bientôt certifiée, il ne songea  
 qu'à se mettre promptement en défense. Dans le désordre  
 qu'avoit occasionné cette attaque imprévue, il ne se trouva  
 ni Écuyer ni Chevalier pour le revêtir de son armure.  
 Les Chapelains & les Clercs de sa chapelle suppléèrent

Cont. Nang.  
 Spicil. t. XI.  
 p. 734.

à leur défaut , quoique peu au fait d'une pareille fonction. ANNÉE  
1328.  
 Armé par leurs mains , & soutenu de leurs vœux , le  
 Monarque remporta une victoire si complète & si sur-  
 prenante , que *tous ceux qui en furent témoins* , dit un  
 Auteur contemporain , *assurèrent que c'étoit l'ouvrage non  
 des hommes , mais de Dieu.*

Ce Prince méritoit que la Providence ne lui manquât  
 pas au besoin ; il s'étoit disposé à cette guerre par les  
 actions les plus capables d'attirer les bénédictions du  
 Ciel sur ses armes. Tous les jours , dit le même Auteur *Cont. Nang.  
Spicil. t. XI,  
p. 734.*  
 que nous venons de citer , il se levoit avant l'aurore ,  
 sortoit avec peu de suite , visitoit dévotement les églises  
 de la capitale , sur-tout les hôpitaux & les hôtels-Dieu ,  
 distribuoit de grandes aumônes aux pauvres , leur baisoit  
 les mains , les servoit à table. Avant que de partir , il  
 se rendit lui-même , suivant l'usage , à Saint - Denys ,  
 ordonna de tirer les corps des saints Martyrs de leurs  
 tombeaux , les porta respectueusement sur le grand autel ,  
 où il avoit déjà placé le corps de Saint-Louis , entendit  
 la Messe , communia , & reçut des mains de l'Abbé ,  
 l'oriflamme qu'il confia à Milès de Noyers. Puis il  
 reporta les châsses au lieu où il les avoit prises , &  
*ce qu'on ne lit d'aucun de ses prédécesseurs* , descendant en  
 personne dans le tombeau des Saints , il y implora avec  
 grande effusion de larmes , le secours de ces célestes  
 Patrons contre ses ennemis.

Après la victoire , il ne se montra pas moins religieux. *Id. p. 737.*  
 Dès qu'il fut rentré dans sa tente , sans quitter ses armes ,

ANNÉE  
1328.

il y fit chanter solennellement le *Te Deum*, avec une antienne à la sainte Vierge, & une autre à Saint-Denys, reconnoissant qu'il ne tenoit que de Dieu seul, par l'intercession de Marie & du saint Martyr, un si heureux succès. Sa reconnoissance ne se borna pas à cet acte de piété. Son premier soin, au retour de la campagne, fut d'aller renouveler ses actions de grâces sur le tombeau de l'apôtre de la France: de-là il se rendit à Paris, entra tout armé sur son destrier en l'église de Notre-Dame, lui offrit ledit cheval & ses armes en oblation; & pour éterniser la mémoire de son vœu, il ordonna qu'on élevât dans la nef de cette basilique la statue équestre qu'on y voit encore aujourd'hui vis-à-vis de l'autel consacré sous l'invocation de la Mère de Dieu: figure que de célèbres modernes ont attribuée à Philippe-le-Bel, & que le vulgaire ne manquera pas de lui attribuer encore, tant qu'on ne changera pas l'inscription qui se lit dessous, comme la vérité de l'histoire l'exige.

V. *Essais historiques sur Paris*, t. II, p. 283; & t. IV, p. 185.

1329.

C'est par un évènement si mémorable que Philippe signala son entrée dans le gouvernement. Il ne pouvoit pas mieux justifier le surnom de *bien fortuné*, qu'on lui avoit donné à son inauguration. Si dans la suite de son règne il éprouva des malheurs qui ne démentirent que trop ce surnom, au moins remplit-il toujours parfaitement celui de *vrai catholique*. C'est le titre que lui donnèrent les Prélats du royaume pour la faveur dont il les honora dans l'affaire de la juridiction ecclésiastique attaquée par Pierre de Cugnieres. Nous ne dirons rien de ce fameux

procès , quoique l'avantage que le Clergé y remporta ne puisse être attribué qu'à la religion du Monarque. L'histoire de ce Prince va nous fournir un autre trait plus propre encore à faire connoître toute l'étendue de sa foi.

---

 A N N É E

1329.

Jean duc de Normandie , l'unique fils qu'il eût alors , tomba malade à Taverni , village à trois lieues de Saint-Denys. Le mal fut si violent , que les médecins en désespérèrent. Le Roi , malgré cet aveu de l'impuissance des secours humains , ne désespéra pas. Au contraire , il assura la Reine que , si son fils venoit à mourir , il défendrait qu'on l'ensevelît ; fermement persuadé que Dieu le ressusciteroit. Cependant ils envoyèrent l'un & l'autre demander des prières dans tous les chapitres & les monastères les plus considérables du royaume , recommandant d'exhorter par-tout les peuples à faire des vœux & des processions , pour obtenir du ciel la conservation d'une tête aussi chère à la France que l'étoit l'héritier présomptif de la Couronne. En pareilles occasions , il ne faut ni effort ni industrie pour émouvoir le cœur françois : l'amour que la nation porte à ses maîtres , parle assez haut. Bientôt tout le Clergé de Paris fut en mouvement ; le chapitre de Notre-Dame & toutes les communautés de la ville allèrent en procession à Taverni. Les religieux de Saint-Denys firent trois fois le chemin nus pieds , portant les saintes Reliques de leur abbaye ; savoir , la couronne de Notre-Seigneur , un des clous qui l'ont attaché à la croix , & le doigt de l'apôtre de

1335.

---

*Cont. Nang.  
Spicil. t. XI,  
p. 764.*

du même Prince au diocèse de Beauvais , étoit pareillement resté imparfait ; il en finit les bâtimens , les décora de peintures , de vases sacrés , d'ornemens , & à l'instigation d'un Franciscain confesseur de Jeanne de Bourgogne sa femme , il y fit venir des religieuses de Sainte - Claire pour l'habiter. Lui-même s'y retiroit souvent avec la Reine , pour vaquer à la prière & à l'affaire de son salut.

Nous avons dit que la charge de confesseur du Roi augmentoit de jour en jour en prérogatives. Elle en acquit une nouvelle sous ce règne. Jeanne de Navarre épouse de Philippe-le-Bel , partageant avec son mari le goût des fondations utiles , avoit fait en 1304 , celle du célèbre Collège , qu'on a appelé de son nom *le Collège de Navarre*. L'intention de cette Princesse étoit d'y faire élever soixante-dix pauvres Écoliers ; savoir , vingt Étudiens en Grammaire , trente en Philosophie , & vingt en Théologie. Elle vouloit que les premiers fussent soumis à un maître des Grammairiens , homme sage , & soigneux de veiller jour & nuit sur leur conduite ; que les Philosophes eussent pareillement un Professeur habile & capable de les former , soit pour la science , soit pour les mœurs ; & qu'enfin l'on choisît quelque Docteur distingué par sa capacité & par son mérite , pour enseigner les saintes Lettres aux Théologiens , & pour avoir la direction générale de tout le Collège , tant des maîtres que des disciples. Elle laissoit le choix de celui-ci , qu'elle nomme *Gouverneur* , & qu'on a appelé depuis *Proviseur* , au Doyen & aux Docteurs de la Faculté de Théologie dans

---

 A N N É E

1335.

*Gall. Christ.*  
*tom. IX, col.*  
 852.

*Launoïus ,*  
*Reg. Navar.*  
*Gym. t. VII,*  
*op. p. 293.*

Comme on ignore l'époque précise de ce nouvel arrangement, on ne peut pas dire quel est le confesseur, qui le premier compta parmi ses titres la supériorité d'une École si célèbre. Nicolas Gorrand mourut vers l'an 1343, sans que ses contemporains aient daigné nous conserver la connoissance d'aucune de ses actions personnelles : comme si, à la journée de Cassel, il ne s'étoit pas acquis un droit à la reconnoissance de la postérité. Il eut pour successeur dans son emploi à la Cour, Vincent de Bourgogne Dominicain, qui y fut remplacé lui-même peu de temps après par Pierre de Treigny autre religieux du même Ordre, ainsi nommé du village de Treigny, lieu de sa naissance, dans le diocèse d'Auxerre.

On rapporte au même temps la mort de l'Aumônier du Roi, Guillaume de Feucherolles, chanoine de la Sainte-Chapelle. Par son testament, daté du bois de Vincennes l'an 1343, il fonda de son propre patrimoine, dans le lieu de Feucherolles près Houdan, une Chapelle pour prier Dieu pour les rois de France, à qui il donne la collation de ce bénéfice, réservant la présentation aux Seigneurs du lieu. Durant sa maladie, son office avoit été rempli par son neveu Regnaud Saget Sous-aumônier. On voit dans des lettres du 20 janvier 1342 (1343)

ANNÉE  
1343.

*Gall. Christ.  
t. VII, col.  
231.*

*Anselme,  
tom. VIII,  
p. 226.*

---

dit du Peyrat (*pag. 450 & 451*), & d'après lui l'Auteur de l'histoire de l'Église Gallicane, *tom. XIII, p. 421*. Dans le temps que le premier écrivoit, l'histoire du Collège de Navarre n'avoit pas encore paru : mais comment n'a-t-il pas été rectifié par le second qui avoit vu cette histoire, puisqu'il la cite souvent !

*Sire, connois avoir & reçu de hors.... sages & pourvus les Trésoriers de notre Seigneur à Paris, vingt-huit livres parisis pour venir de Bourbeil-sur-Seine à Paris, pour querir les saintes reliques de la Sainte-Chapelle du Palais à Paris, pour les conduire & mener à l'abbaye du Lis, où le Roy notre dit Seigneur sera à cette sainte fête prochaine de Pâques, pour moi retourner du lieu où le Roy notre Seigneur sera, pour payer les dix-huit écoliers qui y ont accoustumé de venir (e), & pour faire toutes les autres choses qui ont été accoustumées à faire. En tesmoin de laquelle chose, j'ai scellé cette présente scedule de mon propre scel, le mardy 4 avril 1348.* Nous avons rapporté ailleurs un autre acte par lequel il paroît que sous le règne de Charles-le-Bel, prédécesseur immédiat de Philippe de Valois, l'Hôtel-Dieu de Paris s'étoit chargé de ce transport *les jours des quatre fêtes annuelles*, pourvu que le Roi ne fût pas à plus de trente-quatre lieues de la capitale. Quoique l'Hôtel-Dieu fût assez bien payé des soins & de la dépense nécessaires pour remplir son engagement, on avoit cru devoir l'en affranchir, peut-être à cause de la contagion qui désoloit alors le royaume, & qui faisoit en particulier un tel ravage dans ce grand Hôpital, que durant un fort long temps, il y mourut chaque jour plus de cinq cents pestiférés. Au reste, en confiant ce ministère à son premier Chapelain, Philippe ne faisoit que ramener les choses à leur institution primitive.

*Discours  
préliminaire.*

(e) Établissement fait par Saint-Louis, pour que l'Office Divin fût mieux chanté les jours des grandes fêtes.



de Paris, d'où, trois jours après, on le transféra à Saint-Denys avec la pompe accoutumée.

---

ANNÉE

1350.

Il y eut, dans cette dernière cérémonie, de la contestation pour le rang entre l'Université & le Clergé de la cathédrale. Des paroles, on en vint aux mains, & le Corps académique, maltraité dans la personne de son Recteur & de ses principaux membres, porta ses plaintes au nouveau Roi, qui nomma pour juge du différend, Gilles Rigaud, Abbé de Saint-Denys, & depuis Cardinal. S'il faut en croire l'Historien de l'Université, l'Abbé, après avoir entendu les Avocats des parties, ordonna une assemblée aux Jacobins, où, en présence des Professeurs & des Écoliers de toutes les Facultés, les Chanoines s'excusèrent des violences qu'on leur avoit imputées, & firent une satisfaction qui rétablit la concorde entre les deux Corps.

*Du Boulay,  
Hist. Univer.  
tome IV,  
p. 319.*

Des pleurs auroient plus honoré sans doute les obsèques de Philippe, que des querelles. Mais ce Prince, qui avoit d'abord fait les délices de la Nation, fut peu regretté : on attendoit un meilleur règne sous son fils & son successeur. On se trompa ; Jean étoit réservé à des infortunes inconnues à son père. Quel tableau que celui de la France pendant qu'il en a tenu le sceptre ! Cependant, si, dans les annales de la Monarchie, le règne de Jean est peint avec toutes les couleurs des règnes les plus malheureux, il est vrai de dire que le nom de ce Prince mérite quelque célébrité dans les fastes de la religion, & que la Chapelle royale, en

---

JEAN.

1350.

vingt-huit bulles contenant la concession de tout ce qu'il avoit demandé : concession d'autant plus remarquable , qu'elle n'étoit pas seulement pour la personne du roi Jean & de la Reine son épouse ; mais qu'elle s'étendoit à tous les rois & reines de France à perpétuité. Comme ce sont ces bulles qui fondent , en grande partie , ce qu'on appelle *les privilèges de la Chapelle royale* , c'est un devoir indispensable pour nous de les faire connoître , en en rapportant au moins l'énoncé en peu de mots.

La 1.<sup>re</sup> accorde au Roi & à la Reine , de faire célébrer pour eux & pour leur suite , l'Office Divin , & même la Messe solennelle dans les lieux interdits , pourvu qu'eux-mêmes ne soient pas cause de l'interdit.

ANNÉE  
1351.

*Bullar. magn.*  
*t. VII, pag.*  
*186 & seqq.*  
*Spicil. t. IV,*  
*pag. 274 &*  
*seqq.*

La 11.<sup>e</sup> leur permet de choisir un Confesseur séculier ou régulier , par qui ils seront absous de tous leurs péchés , & de ceux même pour lesquels il faudroit recourir au Saint-Siège.

*Du Tillet,*  
*Recueil, pag.*  
*443 & suiv.*

Les 111.<sup>e</sup>, 114.<sup>e</sup>, 115.<sup>e</sup>, 116.<sup>e</sup>, 117.<sup>e</sup>, 118.<sup>e</sup>, 119.<sup>e</sup> & 120.<sup>e</sup>, donnent au Confesseur du Roi & de la Reine , les pouvoirs : 1.<sup>o</sup> de commuer les vœux & les sermens qu'ils auroient faits , excepté les vœux de chasteté , de continence , de pèlerinage à Rome & à Jérusalem : 2.<sup>o</sup> de permettre au Roi & à ses troupes , en temps de guerre , de manger de la viande les jours maigres ; mais ce pouvoir est fort limité , car le Pape excepte les vendredis , le

---

est datée du 29. Celle-ci se trouve néanmoins dans le Bullaire à la tête de toutes les autres.

La vi.<sup>e</sup> bulle permet au Roi & à la Reine d'entrer dans tous les monastères d'hommes & de filles, sans exception.

ANNÉE

1351.

La vii.<sup>e</sup> de faire célébrer en temps de guerre sur un autel portatif.

Les viii.<sup>e</sup>, xiv.<sup>e</sup>, xx.<sup>e</sup> & xxi.<sup>e</sup>, contiennent des indulgences; savoir, indulgence d'un an & quarante jours à tous ceux qui entendront la Messe célébrée pontificalement, en présence du Roi & de la Reine. Même indulgence à ceux qui entendront le sermon qui se fait pendant la Messe du Roi & de la Reine. Même indulgence au Roi & à la Reine & à tous les autres à cause d'eux, quand le Roi & la Reine assistent à la dédicace ou consécration d'une église. Enfin indulgence de cent jours à quiconque priera pour le Roi & pour la Reine.

Les x.<sup>e</sup>, xii.<sup>e</sup>, xvi.<sup>e</sup> & xix.<sup>e</sup>, portent que le Roi & la Reine ne pourront être excommuniés ni interdits, sans un exprès commandement du Saint-Siège; que les Princes leurs enfans, jouiront du même privilège, tandis qu'ils seront en puissance de parens; que les Chapelains & les Clercs de la Cour, ne pourront être punis de l'excommunication majeure, pour avoir communiqué avec les excommuniés; (on excepte la communication dans

---

laquelle il demande qu'il fût permis à son confesseur Jean de Duffeld, Dominicain, de parler à table pendant qu'il étoit à la Cour, & qu'il pût donner la même permission aux Religieux de son Ordre, qui venoient manger avec lui. Cela fait voir quel respect on avoit en ce temps-là pour les moindres observances monastiques.

la fuite, pourront servir de supplément aux restitutions « <sup>ANNÉE</sup> qu'ils seroient obligés de faire; supposé néanmoins qu'ils « 1351. ne sachent à qui & comment il faudroit effectivement « restituer (i). »

Les bulles xxv<sup>e</sup>, xxvi<sup>e</sup>, xxvii<sup>e</sup> & xxviii<sup>e</sup>, sont en faveur des Clercs & des Chapelains du Roi & de la Reine. Le Pape déclare qu'ils pourront recevoir les Ordres, même sacrés, de quelque Évêque que ce soit, & réciter l'Office Divin selon l'usage de l'église de Paris; qu'ils seront réputés présens dans leurs bénéfices, & en percevront tous les fruits, excepté les distributions manuelles, comme s'ils y résidoient. L'évêque de Paris & les abbés de Sainte-Geneviève & de Saint-Denys, sont chargés de tenir la main à l'exécution de ce dernier article.

Dans cette longue énumération, qui ne présente que des monumens respectables de l'affection du Saint-Siège pour les Fils aînés de l'Eglise, un Écrivain Protestant a cru apercevoir le renversement de la saine morale, l'anéantissement de la bonne foi & de la sûreté publique, des maximes, en un mot, si peu chrétiennes, que l'*Alcoran* est encore moins opposé à l'*Évangile*. Il a publié trois dissertations où il s'est élevé contre la bulle, sur-tout, qui porte, que le Confesseur du Roi & de la Reine aura la faculté de commuer leurs vœux & leurs sermens, quand ils ne pourront pas les exécuter sans incommodité, s'il le

*Journal Helvet. mars, avril & juin 1747. Bibliothèque raison. t. XXXVIII, part. II, pag. 133, tome XXXIX, part. I, p. 48, & t. XLI, part. I, p. 97.*

(i) Saint Louis, pour avoir une pareille dispense, s'étoit adressé, non au Pape, mais aux Évêques de son royaume, en 1259. *Gall. Christ. t. IX, col. 370.*

ANNÉE  
1351.

*trouve expédient selon Dieu & le salut de leurs ames.*  
Supposant qu'il s'ensuit de ce privilège, que les confesseurs des rois & des reines de France ont le pouvoir indéfini de les relever de tous engagements & contrats, dont l'exécution deviendrait incommode à leurs Majestés, le Dissertateur en tire l'affreuse conséquence, que le pape Clément VI a autorisé le parjure, & donné aux Princes le moyen de ne pas tenir leurs promesses, faites même par des traités de droit public & avec serment, sous prétexte qu'en les observant, ils souffriroient quelque incommodité. On nous a épargné la peine de réfuter un Critique si peu judicieux. Un Savant de sa communion \* lui a répondu, & a prouvé par des raisons d'autant plus solides, qu'elles sont tirées du Bref même, que le privilège en question ne doit être entendu que des seuls vœux purement personnels aux rois & aux reines de France, & dont l'objet ne pourroit intéresser ni l'État, ni une tierce personne.

\* M. Meuron  
Jurisconsult. de  
Neufchâtel,  
*ibid.*

Si on ne savoit pas que le Confesseur du Roi étoit en ce temps-là le Chef de la Chapelle royale, on l'apprendroit aisément des grands pouvoirs qui lui sont communiqués par ces bulles, préférablement à tous les autres ecclésiastiques de la Cour. Les Dominicains, qu'une possession plus que centenaire sembloit avoir solidement établis dans un emploi si distingué, commencèrent à s'abandonner à la route qu'il leur ouvroit vers les principales dignités de l'Église. Pierre de Treigny, confesseur du feu Roi, fut promu en 1351 à l'évêché de Senlis,

vacant par la mort de Denys le Grand. Depuis lui, presque tous les Confesseurs, que nos Rois tirèrent du même Ordre, furent élevés à l'Épiscopat.

ANNÉE  
1351.

Le premier, qui dirigea la conscience du roi Jean, fut Adam de Nemours. Il étoit natif du lieu dont il portoit le nom. A l'âge de quinze ans, ayant entendu dans sa patrie un fameux Prédicateur Jacobin, il se sentit tellement touché de ses discours, qu'il courut aussitôt chez les Frères Prêcheurs de Sens leur demander l'habit de Saint-Dominique. Après les épreuves du noviciat, on l'appliqua aux sciences; & il y fit tant de progrès, qu'on le chargea, dès qu'il fut Prêtre, d'enseigner la théologie au grand couvent de Paris. Il fut élu ensuite Vicaire général de l'Ordre. C'est de ce poste qu'il passa à la Cour, l'an 1350, sans autre recommandation que celle de sa capacité & de sa sagesse.

M. S.  
du P. Texte;

Le choix que le Monarque fit dans le même temps d'un Aumônier, ne tomba pas sur un moins digne sujet. Michel de Brache (*k*) très-saint homme, très-moderate & très-charitable, fut appelé à cette fonction. Hugues de Neaufle, qui l'exerçoit auprès du Prince, tandis qu'il n'étoit que duc de Normandie, fut fait seulement Sous-aumônier ou Clerc de l'aumône. Du reste, la Chapelle du roi Jean, aussi peu nombreuse que celle de Philippe son père, étoit composée de trois Chapelains, parmi

Hist. del'Égl.  
Gal. t. XIII,  
P. 422.

Archon, t. II,  
P. 263.

(*k*) On le trouve aussi nommé de *Breisché*, & quelquefois de *Bresse*. M. de Serigny, dans son armorial général, dit de *Brayche*; & Le Corvaisier, dans l'Histoire du Mans, de *Braque*.

lesquels Jean de Chartres avoit le titre de premier, de trois Clercs & de quatre Aides de chapelle.

L'Histoire ne nous fournit rien sur ces derniers; mais il nous est resté quelques monumens propres à justifier le court éloge que nous avons tracé de Michel de Brache. Suivant un état de la Maison du Roi, l'Aumônier devoit avoir chaque jour cent sous pour distribuer aux pauvres. Cette distribution, faite par les mains de de Brache, étoit toujours accompagnée de secours encore plus précieux. Ne se croyant pas quitte des devoirs de sa charge en procurant aux misérables la subsistance corporelle, il veilloit sur leurs mœurs, & quand ses exhortations ne suffisoient pas pour rendre leur conduite réglée & édifiante, il employoit son autorité. Les Statuts qu'il fit pour rétablir la discipline dans l'Hôpital des Quinze-Vingts de Paris, méritent d'être connus. Après un court préambule, où il exprime ainsi ses qualités : *Michel de Brache, indigne maître en Theologie, moins suffisant Aumônier de tres-devot, puissant, sage & misericord Jean, par la grace de Dieu, roy de France*; il dit que depuis que Saint Louis avoit fait cette célèbre fondation, il y avoit eu divers réglemens qu'on n'observoit plus, faute d'avoir été mis en *memoire louable*. C'est pourquoi, ajoute-t-il, *je Michel, pour l'amour de Dieu & profit commun desdits pauvres, ay compilé & redigé les Ordonnances nécessaires pour ledit Hostel, en françois & en latin, & les extraits en françois en une tablette mise en la garde-robe du Commun. Si vous prie de par moi, & commande*

*estroitement de par ledit Seigneur, qu'iceux Statuts & Ordonnances vous gardiez & faciez garder dorenavant sans enfreindre aucun. Il les adresse au Sous-aumônier du Roy, & au maître Ministre des Quinze-Vingts : au Sous-aumônier du Roi, parce qu'il avoit, après l'Aumônier, l'intendance & la supériorité de cette Maison. Aussi est-il dit dans l'ancien serment que devoit faire à sa réception un Frère ou une Sœur, qu'il ou elle obeira & portera honneur & reverence à monsieur l'Aumosnier & Sous-aumosnier du Roy. Il finit en exhortant les pauvres à prier Dieu, & ordonnant de dire une Messe à l'honneur de monsieur Saint-Jean, du vivant du Roy, & une de Requiem, quand il sera decedé, pour les bienfaits reçus dudit Roy, & de prier Dieu aussi pour lui qui a procuré lesdits bienfaits.*

---

ANNÉE  
1351.

Michel de Brache donna, dit-on, les mêmes soins à l'Hôpital de Saint-Julien ou des Six-Vingts aveugles de Chartres : autre fondation dans le même genre que celle des Quinze-Vingts de Paris. Elle avoit été faite par Regnault Barbou, bourgeois de Chartres, sous le règne de Philippe-le-Bel ; & ce Prince, mu sans doute par l'exemple de Saint-Louis son aïeul, avoit ordonné dans les Lettres qu'il accorda pour la confirmer, que la Maison & les personnes qui l'habiteroient, seroient sous l'entière dépendance de l'Aumônier du Roi, qui en feroit la visite, en défendrait les droits, & ouïroit les comptes de l'administration par lui-même ou par ses délégués. Enfin, on attribue encore à Michel de Brache, des Statuts pour l'Hôpital des Religieuses, dites vulgairement

Archon, t. II,  
p. 262.



**ANNÉE** 1353. *Haudriettes*, du nom de leur fondateur Étienne Haudri, panetier du même Philippe-le-Bel (1).

*Recueil des Ordonnances, t. IV, p. 123.* Édifié du zèle de ce digne Ecclésiastique, & desirant d'en étendre les effets, le roi Jean déclara, par des Lettres données à Bourg-fontaines au mois de Mars 1352, que l'Hôpital ou Hôtel-Dieu de Saint-André de Rouen, fondé & doté par les rois de France, seroit à l'avenir sous la juridiction & le gouvernement immédiat de leurs Aumôniers, sans qu'on pût jamais l'en retirer; quand bien même il arriveroit que nos Rois céderoient à quelqu'un de leurs enfans, ou à d'autres, le duché de Normandie, ou le domaine de la ville de Rouen; & *nonobstant*, ajoute ce Prince, *que tandis que nous avons possédé le duché de Normandie, avant notre avènement à la Couronne, Hugues de Neaufle, alors notre Aumônier, a toujours été Supérieur, Visiteur & Administrateur de cette Maison, à l'exclusion de l'Aumônier du Roi notre père.* Ces Lettres portent qu'elles ont été données *par le Roy,*

*Ibid. t. II, pag. 334 & 335, t. IV, p. 118, 123, 365 & 367.* *présent l'Aumônier*; formule qu'on lit dans quantité d'autres Chartres & Ordonnances de ce temps-là. On en trouve même quelques-unes qui sont ainsi terminées: *par le Roy au rapport de l'Aumônier, ou présens l'Aumônier & le Confesseur*; ce qui est une preuve que ces deux Officiers étoient appelés au Conseil du Monarque.

1355. Michel de Brache méritoit, à tous égards, cette

(1) Ces statuts, donnés aux Haudriettes, ne seroient-ils pas plutôt de Pierre d'Ailly, qui en fit constamment pour cet Hôpital, comme nous le dirons en son lieu.

distinction : bientôt on rendit encore plus de justice à sa vertu, en le plaçant sur le Siège de l'église du Mans. C'est de tous les Aumôniers de nos Rois, le premier qui ait été élevé à l'Épiscopat. Il eut pour successeur, dans son emploi à la Cour, Garnier de Berron ou de Broon, chanoine de la Sainte-Chapelle, & Sous-aumônier du Roi dès l'an 1352. Jean Drouin, que de sçavans Auteurs ont placé dans la liste des Aumôniers, immédiatement après de Brache, fut fait alors seulement Sous-aumônier.

---

A N N É E  
1355.

*Anselme,*  
*t. VIII, p.*  
*227.*

*Gall. Christ.*  
*t. VII, col.*  
*232.*

Le confesseur Adam de Nemours, ayant été promu aussi, vers le même temps, à l'évêché de Senlis, vacant par la mort de Pierre de Treigny, Jean prit pour depositaire de sa confiance, un autre Dominicain nommé *Guillaume de Rancé*. Celui-ci, natif du village de Rancé, près de Troyes en Champagne, étoit Profès du Couvent de cette ville, & Docteur de la Faculté de Paris. Il nous reste quelques compositions de sa façon : mais ce qui fait plus d'honneur à sa mémoire, c'est l'attachement & la fidélité à toute épreuve qu'il montra pour le Roi son maître, dans le temps le plus malheureux & le plus critique pour la Monarchie.

---

1356.

*Échard, t. I,*  
*p. 677.*

Après une trêve de quelques années avec l'Angleterre, Jean vit la guerre se rallumer avec plus de fureur que jamais. Il s'y étoit préparé pendant la suspension des hostilités, par un de ces établissemens qui coûtent peu au Souverain, dit un Moderne, & qui lui attachent néanmoins la principale noblesse de ses États. C'étoit

*Histoire de*  
*l'Égl. Gallic.*  
*tonn. XIII,*  
*p. 436.*

des Officiers de sa chapelle. Déjà, à la tête de plus de soixante mille hommes, il avoit atteint, à Maupertuis près de Poitiers, le Prince de Galles qui n'en avoit que huit mille. *Quand ce vint le Dimanche au matin*, dit un ancien Historien, *le roi de France, qui grant desir avoit de combattre les Anglois, fit en son pavillon chanter une Messe sollemnellement, & s'accommunia lui & ses quatre fils aussi.* Le lendemain 19 de Septembre, jour où la Justice divine attendoit la France, elle se donna cette bataille si désirée, & l'issue en fut telle que tout le monde le fait. Jean, fait prisonnier avec le plus jeune de ses fils, fut traîné à Bordeaux & de-là en Angleterre, à la suite d'un Prince de vingt-cinq ans, le fils de son vassal. « Qui l'auroit jamais cru, s'écrie sur cela un célèbre Italien, & la postérité le croira-t-elle ? » Le plus puissant des Rois, le plus invincible, si nous ne considérons que sa personne, est vaincu & mis aux fers par un ennemi beaucoup inférieur en puissance ! Nous ne le croyons pas nous-mêmes, mais nous le voyons ». Si les Étrangers pensoient ainsi, quels dûrent être les sentimens des François, de ceux sur-tout que leur état attachoit plus particulièrement à la personne du Monarque. Guillaume de Rancé son confesseur, qui ne l'avoit jamais quitté dans cette guerre, ne l'abandonna pas non plus dans sa captivité. Garnier de Berron son aumônier, alla le joindre à Bordeaux, ayant reçu cent florins d'or pour son voyage, & laissant au Sous-aumônier Jean Drouin, le soin de remplir ses fonctions dans la capitale. Parmi

ANNÉE

1356.

Froissard,  
vol. I, c. 160.Petrarch.  
de vita solit.  
tariâ, l. II,  
c. 2.Anselme,  
t. VIII,  
p. 227.

Tandis que le peuple François célébroit le retour de son Roi par des fêtes & des réjouissances, Jean en consacroit les prémices par des actes de piété. Dans sa prison, il avoit fait un vœu à Notre - Dame de Boulogne-sur-mer; il s'y rendit à pied de Calais, accompagné du Prince de Galles & de ses deux frères, qui firent avec lui leurs offrandes à la Vierge. Il vint ensuite à Saint-Denys rendre ses hommages aux Saints-Martyrs protecteurs du Royaume. De-là, prenant la route de Paris, il alla descendre à la porte de la Cathédrale, pour renouveler ses actions de grâces dans cet auguste temple.

Son premier soin, après s'être acquitté de ses obligations religieuses envers Dieu & les Saints, fut de remplir les engagements qu'il avoit contractés avec le monarque Anglois. En vain lui représenta-t-on diverses voies pour éluder les conditions du Traité défavantageux qu'il avoit fait. En vain une partie de la Nation, indignée de se voir arracher à la domination de son légitime Souverain pour passer sous un joug étranger, opposa-t-elle les plus fortes instances. Esclave inébranlable de sa parole, Jean ne répondit aux représentations, aux prières & aux gémissemens de ses peuples, qu'en disant que *si la vérité & la bonne foi étoient bannies du reste du monde, on devoit les retrouver dans la bouche & le cœur des Rois.* Maxime admirable & digne de présider à jamais à toutes les actions des Souverains ! Ce fut toujours la sienne. Y a-t-on pensé quand on a osé soupçonner ce Prince d'avoir sollicité & obtenu du Pape, une bulle qui

---

 ANNÉE

1360.

ANNÉE  
1360.

permettoit à son Confesseur de le délier de toutes conventions faites avec d'autres Puissances, & confirmées même par serment, lorsqu'il ne pourroit pas les exécuter sans quelque incommodité?

1361.  
*Anselme,*  
*t. VIII,*  
*p. 227.*

Dans les ravages auxquels la France venoit de se trouver en proie, Garnier de Berron, aumônier du Roi, étoit un de ceux qui avoient le plus souffert. Indépendamment des pertes qu'il avoit faites à la journée de Poitiers, les ennemis avoient dévasté ses biens, pillé & brûlé ses maisons. Pour l'en dédommager, comme aussi *en considération de ses services*, le Régent lui fit payer, en 1361, une somme de deux cents francs d'or. Il est incertain s'il continua de faire les fonctions d'Aumônier, ou si Jean Drouin lui succéda alors dans cette charge, comme l'a écrit l'abbé Archon. Ce qui est constant, c'est que Garnier de Berron ne mourut qu'en 1380 <sup>(n)</sup>, & que, dans son testament daté du mois de Septembre de la même année, on lui donne les qualités d'archidiaque de Thiérache, de chanoine de Laon & de la Sainte-Chapelle, & d'aumônier du Roi.

*Hist. de la*  
*Chap. t. II,*  
*p. 273.*

1364.

Guillaume de Rancé, confesseur du Monarque, reçut aussi, peu d'années après, la récompense due à son zèle & à sa fidélité. Il fut placé sur le siège de l'église de Séz : mais nous n'avons guère plus de lumières sur l'époque précise de sa promotion, les uns la mettant en 1363 au plus tard, d'autres seulement en 1365. Cette

*Gall. Christ.*  
*tome XI, col.*  
*696.*  
*Écharl, t. I,*  
*p. 677.*

(n) Il fut enterré dans l'église basse de la Sainte-Chapelle de Paris.

incertitude jette de l'obscurité sur un point, qu'il est de notre devoir d'éclaircir autant qu'il sera possible : le voici.

---

ANNÉE  
1364.

Jean, par l'effet d'une résolution extraordinaire, mais toute conforme à son caractère ami de la droiture & de la sincérité, s'embarqua pour aller se mettre de nouveau entre les mains d'Édouard. Le détail des motifs qui le conduisirent, n'appartient pas à notre objet. Ce voyage fut la dernière scène de sa vie. Il mourut à Londres le 8 d'avril 1364, après avoir fait un testament, dont il nomma exécuteurs le prince Charles son fils aîné, les évêques de Beauvais & de Séez, le comte de Tancarville & son Confesseur, auquel, dit du Tillet, *il commit toute sa disposition dernière*; sans doute, parce que, de tous ces exécuteurs, il étoit le seul qui se trouvât avec lui en Angleterre. On demandera qui étoit ce Confesseur? Il est incontestable que c'étoit Guillaume de Rancé, s'il est vrai que ce Religieux n'ait été élevé à l'Épiscopat qu'en 1365; & il est incontestable encore que l'évêque de Séez, dont il est fait ici mention, n'étoit autre que son prédécesseur Gervais Belleau. Cependant, comme ce dernier ne paroît pas avoir eu assez de relation avec la Cour pour qu'on puisse supposer que le Roi, dans ses derniers momens, l'ait honoré d'une pareille marque de confiance, nous adoptons, comme plus probable, l'opinion de ceux qui placent Guillaume de Rancé sur le siège de Séez avant la mort du Monarque; opinion d'ailleurs qui n'est pas dénuée de preuves; & nous croyons que le Confesseur, à qui ce Prince mourant

*Recueil,*  
P. 353.

ANNÉE  
1364.

Gall. Christ.  
t. VII, col.  
211.

*commit toute sa disposition dernière*, étoit absolument différent du Dominicain. Qui étoit-il donc ! Seroit - ce hasarder une conjecture que de nommer ici Jacques le Riche, Docteur en Droit, Maître des Requêtes, Chanoine & ensuite Doyen de l'Église de Paris ! Il accompagna le Roi dans ce fatal voyage. Il fut présent & souscrivit à son testament. De-là il est naturel de présumer qu'il en fut nommé un des exécuteurs, & même, qu'étant le seul de ces exécuteurs qui se trouvât en Angleterre, ce fut à lui que Jean *commit toute sa disposition dernière*. On dira que l'Ordre de Saint-Dominique étoit alors en possession de donner des confesseurs à nos Rois : cela est vrai. Mais, depuis la promotion de Guillaume de Rancé, Jean, toujours absent de ses États, avoit-il eu beaucoup de temps & de liberté pour réfléchir sur le choix de celui qu'il lui donneroit pour successeur ! D'ailleurs ce Prince, allant à la Cour d'Édouard pour discuter & aplanir des difficultés survenues au traité de Bretigny, & ayant besoin d'une personne de confiance, capable de l'aider de ses lumières, ne pouvoit-il pas, ne devoit-il pas même préférer à un Cénobite qui ne fait que prier, un homme d'État qui joignoit à la piété une grande connoissance des affaires ! Or tel étoit Jacques le Riche. Sa capacité & son mérite sont connus par les différentes commissions dont il fut chargé sous le règne suivant (o).

---

(o) Il est fait mention de lui dans un Traité fait en 1366, entre Charles V roi de France, & Édouard III roi d'Angleterre, pour

La mort du roi Jean mit toute l'Angleterre en deuil. Édouard, devenu son ami, après avoir été si longtemps son rival, ne se contenta pas de lui donner des larmes; il fit faire des prières pour lui dans toutes les églises de Londres. Au service solennel qui fut célébré à Saint-Paul, ce magnifique temple étoit éclairé par quatre mille torches, chacune de douze pieds de haut, & d'un pareil nombre de cierges, chacun de six livres de cire. Le corps ayant été embaumé, fut transporté en France. Il arriva à Paris le 1.<sup>er</sup> de mai. On le déposa d'abord à l'abbaye des religieuses de Saint-Antoine-des-champs, où, après que tout fut prêt pour les obsèques, le Clergé de la ville & toutes les Compagnies séculières, allèrent le chercher pour le conduire à l'Église cathédrale. Charles V, Louis & Philippe de France, enfans du feu Roi, honoroient la cérémonie de leur présence. *Oncques puis*, dit du Tillet, *rois de France ne furent aux exeques des Rois & Roines décédés* (p). Dans la marche, les Gens du Parlement portoient le cercueil, *si comme accoutumé avoit été des autres Rois*. Nous avons vu Louis-le-Gros, Philippe-le-Hardi & Philippe-le-Bel, porter eux-mêmes

ANNÉE  
1364.

Recueil,  
p. 337.

Chron. ms.  
citée par  
Villar. t. IX,  
p. 530.

Belleville. Il fut envoyé en 1368 en Picardie, & au roi de Navarre pour les affaires de l'État. *Gall. Christ. t. VII, col. 211.*

(p) *Au lieu de l'assistance*, continue du Tillet, *que les rois de France faisoient anciennement aux exeques des rois & reines qui les précédoient, est maintenant en coustume que lesdits Rois vont peu avant lesdites exeques donner de l'eau beniste sur le corps du défunt*. Dans cette cérémonie, c'est le Grand Aumônier qui leur présente le goupillon.



les corps de leurs pères, & n'employer dans cette action d'autres secours que celui de leurs Barons. Nos Monarques ayant cessé de s'acquitter par eux-mêmes de ce triste devoir, il est certain qu'il ne pouvoit être mieux rempli que par ceux qui *représentent la personne du Roi ou fait de justice, qui est le principal membre de sa Couronne*. Le lendemain le convoi se rendit dans le même ordre à Saint-Denys, lieu de la sépulture.

Nous ne répéterons pas ce que nos Historiens ont écrit sur le caractère du roi Jean. Nous observerons seulement que le Pape Urbain V, qui avoit conservé pour ce Prince la vénération d'un sujet avec la tendresse d'un père, le loue, dans une lettre écrite à son successeur, en disant qu'il honoroit l'Eglise, qu'il maintenoit la liberté ecclésiastique, & qu'il avoit un zèle ardent pour la religion. La preuve que le Pontife en apporte, c'est son empressement à prendre la croix pour aller au secours de la Terre-Sainte. « Dieu, ajoutoit-il, » s'est contenté des dispositions de son cœur, & il ne » fera pas moins couronné par le souverain Juge, que s'il avoit donné des combats, & remporté des victoires ». On souscrit volontiers à ces éloges de la piété du roi Jean, & de son amour pour l'Eglise : mais, en faveur de ces vertus, lui pardonnera-t-on ce grand nombre de fautes qu'il commit, & qui mirent l'État sur le penchant de sa ruine ! Heureusement il laissoit un fils capable de le relever.

CHARLES V,  
dit le Sage.

Charles, si digne du surnom de *Sage*, que la postérité  
lui

lui a donné, étoit depuis plus de sept ans accoutumé à gouverner. Et quel temps que celui où il avoit fait l'apprentissage de ce grand art ! Il ne fut, par conséquent, ni ébloui, ni embarrassé de la royauté, lorsque la mort de son père l'en revêtit. L'auguste cérémonie, instituée pour rendre plus respectable la personne de nos Monarques, suivit de près son avènement à la Couronne. Le 19 mai, fête de la Trinité, il fut sacré à Reims avec la reine Jeanne de Bourbon sa femme, par les mains de Jean de Craon, Archevêque de cette ville. Dès ce moment, sans se produire jamais sur d'autre théâtre que son cabinet, il fit voir en lui un Prince véritablement admirable dans toutes les parties qui composent les grands Rois. Nous le considérerons principalement du côté des vertus chrétiennes, objet capital de cette Histoire, & la matière des plus justes éloges pour les Héros.

La Chapelle de Charles se trouvoit déjà presque toute formée, au moins quant à ses premiers Officiers ; c'est-à-dire, que n'étant que Dauphin (q), & duc de Normandie, il avoit un Confesseur, un Aumônier & un Sous-aumônier, qu'il continua dans leurs emplois en montant sur le trône. Le Confesseur étoit Pierre de Villiers, natif du lieu dont il portoit le nom, au diocèse

*Camuzat ,  
promptuarium  
Trecense.*

(q) Il est le premier qui ait porté ce titre ; & depuis l'usage s'établit de ne le donner qu'aux fils aînés de nos Rois, ce qui s'étend aussi aux petits-fils & arrière-petits-fils ; c'est-à-dire, à celui des enfans de France qui est l'héritier présomptif de la Couronne.

le nom de *Bouteiller*, à cause que plusieurs Seigneurs de cette Maison avoient possédé la charge de Bouteiller de France. A cette dignité de la chapelle du Roi, Geoffroi joignit la chancellerie de l'église de Chartres, un canonicat de la cathédrale de Paris, & un de la Sainte-Chapelle.

A l'égard des autres Chapelains & des Clercs de chapelle, il faut observer que Charles, amateur & protecteur des Lettres, l'étoit aussi de ceux qui les cultivoient. Tout le monde fait ce qu'il répondit aux reproches que quelques Courtisans lui faisoient un jour là-dessus. *Les Clercs, où a sâpience, dit-il, l'on ne peut trop honorer; & tant que sâpience sera honorée en ce royaume, il continuera à prospérité: mais quand déboutée y sera, il decherra.* Excité par ce goût naturel chez tous les grands hommes, & que la bonne éducation qu'il avoit reçue du fameux Nicolas Oresme, avoit encore fortifié, il rechercha avec soin le peu de Savans que le siècle fournissoit; & pour être plus à portée de s'aider de leur travail, & de mettre en œuvre leurs talens, il les attacha à son service en qualité de Chapelains ou de Clercs de chapelle. *Pour l'aornement de sa conscience,* dit Christine de Pisan, *maistres en Théologie & divinité de tous ordres d'Église lui plot souvent oyr, en ses collations leurs sermons escouter.* Ne nous plaignons pas de ce que les états de la Maison du Roi ne nous font pas connoître ces Ecclésiastiques: la plupart des ouvrages qui parurent en ce temps-là, portent leurs noms en tête. Oresme

ANNÉE  
1364.

Christ. de  
Pisan. ap. le  
Beuf, dissert.  
t. III, p. 246.

Ibid. p. 113.

de sa chapelle, & le fit entrer ensuite dans celle du Roi; peut-être en 1342, lorsque ce Cardinal fut envoyé Légat en France pour négocier la paix entre Philippe de Valois & Édouard. Gace accompagna, comme nous avons dit, le roi Jean dans son premier voyage en Angleterre. Là il commença son *Roman des oiseaulx* par le commandement du Roi, *affin que Messire Philippe son quart fils duc de Bourgoigne* (prisonnier avec son père) *qui addonc estoit jeune, apprist les deduitz, pour eschever\* le peché oiseulx, & qu'il en fut mieulx enseigné en mœurs, en vertus.* Le desir de faire sa cour à ce jeune Prince, amateur passionné de la chasse, le porta à composer dans la suite son second ouvrage. Il paroît certain qu'il avoit été premier Chapelain du roi Jean. S'il eut le même titre dans celle de Charles V, ce ne fut probablement qu'après Geoffroi le Bouteiller, & avant Michel de Fontaines, qualifié aussi dans son épitaphe de premier Chapelain de Charles (x). Au reste, Gace des Vignes fut encore Trésorier de Saint-Frambourg de Senlis, Chanoine de Reims, de Chartres & de la Sainte-Chapelle.

---

ANNÉE  
1364.

\* éviter.

*L'École de  
la chasse,  
I.<sup>re</sup> partie,  
p. 97 & suiv.*

Un autre Chapelain du Roi, que l'Histoire littéraire du temps nous fait connoître, c'est Jean Corbichon,

*Prosper  
Marchand,  
Dict. Histor.  
t. I, p. 247.*

---

(x) Geoffroi le Bouteiller mourut en 1377. Son épitaphe se voit aux Chartreux de Paris en la chapelle de Saint-Michel, où il fut enterré. Gace des Vignes mourut en 1382, & Michel de Fontaines en 1403. Ces deux derniers furent inhumés dans l'église basse de la Sainte-Chapelle.

On a voulu faire honneur au clergé de Charles, de deux autres Écrivains, plus capables sans doute de l'illustrer que ceux dont nous venons de parler. Raould des Presles fut, dit-on, Chapelain & même Confesseur du Roi, & Philippe de Maizières son Aumônier. L'amour, que tout Historien doit à la vérité, nous oblige de reconnoître que ni l'un ni l'autre de ces deux célèbres personnages n'a appartenu à la chapelle du Monarque, à aucun des titres qu'on vient d'énoncer. Le premier fut employé par le Roi à la traduction de la Bible, & à celle du livre de la *Cité de Dieu*, ouvrage digne de l'estime qu'en ont fait, dans tous les temps, les plus grands Princes. Mais, bien loin d'avoir été Confesseur ou même Chapelain du Roi, il y a lieu de croire qu'il a toujours été laïque. Car, outre qu'il n'a jamais pris, & qu'on ne lui a jamais donné la qualité de Clerc; en 1364 il étoit un des Conseillers députés des Marchands-forains des poissons de mer en la ville de Paris, emploi qui paroît tout séculier; & dans un endroit de ses commentaires sur le livre de la *Cité de Dieu*, il semble faire entendre qu'il étoit, ou du moins qu'il avoit été engagé dans le mariage. Rien ne prouve non plus que Philippe de Maizières ait été le distributeur des aumônes de Charles. Il est seulement vrai que ce Prince se conduisoit volontiers par ses avis dans ces sortes de bonnes œuvres, & qu'il l'envoyoit quelquefois à son Confesseur ou à son Aumônier, pour les concerter avec eux.

Singulièrement dévôt à Saint Louis, Charles ne se

---

ANNÉE

1364.

*Mém. de  
l'Académ. des  
Belles-Lettres,  
tome VII,  
p. 294.*

*Massieu,  
Histo. de la  
Poésie Franç.*

*Mém. de  
l'Académ. des  
Belles-Lettres,  
tome XIII,  
p. 623.*

*Morel,  
Dict. Histor.*

*Mém. de  
l'Académ. des  
Belles-Lettres,  
t. XVII,  
p. 506.*

*LeBeuf, notes  
sur Christ. de  
Pisan, page  
420.*

conserve , les baisoit avec respect , & le jour du Vendredi saint montrait lui-même au peuple la vraie Croix. Il alloit pareillement à Saint-Denys aux fêtes principales de cette Église , avec les Barons & les Roynes qui lors vivoient , & grans dons & beaulx y offroit.

ANNÉE

1364.

*Songe du  
vieux Pèlerin,  
p. 138.*

De cet attachement aux cérémonies du culte public , naissoit le zèle pour la décoration des autels. Il fit orner la principale chapelle du Louvre de treize figures de pierre , qui représentoient chacune un Prophète ayant en main un rouleau dans une espèce de clocher en menuiserie , où il voulut qu'on mît une petite cloche. Il fit peindre les vitres d'images de Saints & de Saintes , couronnées d'un dais , & assises dans un tabernacle. Les décorations , dont il enrichit la plus grande chapelle de l'hôtel de Saint-Paul , étoient de même genre. C'étoient douze figures de pierre représentant les Apôtres , & garnies chacune des marques du martyre de celui qu'elle représentoit. Il rehaussa le portail de la chapelle de la Reine au Louvre d'une statue de Notre-Dame , environnée de neuf Anges , dont les uns tenoient un encensoir à la main , les autres jouoient de divers instrumens ; d'autres portoient les armes de France écartelées de Bourbon. On ne rappelle ces monumens de sa pieuse magnificence , que pour donner une idée du goût , ou plutôt , du défaut de goût de son siècle. Nous en trouverons de plus dignes d'attention dans l'inventaire de sa Chapelle , qu'on dressa après son décès , dans les précieux dons qu'il fit à plusieurs églises , enfin

*Sauval ,  
Antiquités de  
Paris, l.VII,  
p. 22 & 281.*

exercices de piété, se faisoit sentir par-tout dans sa maison. Les heures y étoient également marquées pour les soins publics, pour les repas, pour les conversations, pour les délassemens, pour la lecture. Chaque année il lisoit la Bible en entier, & ainsi le fist quinze ou seize ans sans faillir. L'exemplaire, dont il se servoit, est encore conservé parmi les manuscrits des Célestins de Paris (a). A l'Écriture sainte il ajoutoit les histoires anciennes des Romains, ou les maximes des Philosophes. De tout cela il se formoit à lui-même des règles de conduite pour toutes les circonstances de sa vie.

Enfin ses aumônes étoient réglées comme toutes les autres actions. Il en faisoit d'extraordinaires quand on

---

on le conjecture de l'építaphe d'un de ses Officiers, où l'on trouve le titre de *Præfator divi Augusti*; car le mot *Præfator* a toujours signifié dans la suite, celui qui faisoit cette fonction à la table des Empereurs. Voyez l'*Hist. Univ. t. IX, p. 621*. De la table, la coutume en a passé jusqu'aux pieds des autels, chez les Princes chrétiens. On fait l'essai, non-seulement du pain béni qu'on leur présente, mais encore des hosties destinées à les communier. Ce dernier essai est prescrit dans les loix que Jacques II, roi de Majorque, publia pour son palais en 1337, & voici la raison qu'en donna ce Prince : *quandoque etenim satagente satore malorum repertum est quosdam maleficos, etiam in hujusmodi salutifero sacramento, abominandas insidias machinari. Ap. Bolland. t. III, Junii, p. XLVI*. Parloit-il ainsi à cause de la mort récente de l'empereur Henri VII, qu'on prétendoit avoir été empoisonné, en communiant de la main du Dominicain Bernard de Montpulcien?

(a) C'est un manuscrit d'un caractère approchant de l'an 1300. Charles a écrit à la fin que cette Bible lui appartenoit, & il a signé son nom.

*du pere*, dit Christine de Pisan. Il se rendit d'abord à l'église de Notre-Dame, pour y marquer sa reconnoissance à Dieu, par une Messe solennelle qu'il fit chanter à l'autel de la Vierge. Le lendemain, il alla renouveler ses actions de grâces à Saint-Denys, après avoir fait distribuer aux différens Colléges de Paris plus de trois mille florins pour les pauvres écoliers. La cérémonie du baptême fut magnifique. De l'hôtel du Roi, toute la Cour superbement parée se rendit à l'église paroissiale de Saint-Paul; deux cents *Varlets* avec des torches précédoient la marche. Hugues de Châtillon, Seigneur de Dampierre, Grand-Maître des Arbalétriers, & le comte de Tancarville venoient ensuite portant, l'un un cierge de cire blanche, l'autre une coupe d'or dans laquelle étoit le sel, couverte d'une *rouaille* ou nappe attachée à son cou. La Reine douairière Jeanne d'Évreux, veuve de Charles-le-Bel, portoit elle-même entre ses bras le Prince nouveau-né. Il fut baptisé le 6 de décembre, trois jours après sa naissance, par le cardinal Jean de Dormans, évêque de Beauvais & Chancelier de France, assisté d'Étienne de Vitri évêque de Paris, aussi Cardinal, de huit Archevêques ou Évêques, & de plusieurs Abbés, tous en habits pontificaux. Charles de Montmorenci & la reine Jeanne d'Évreux, le tinrent

---

ANNÉE  
1368.

*Chronique de  
Saint-Denys.*

---

les notes de M. le Beuf sur Christine de Pisan, p. 439. Le récit de Corneille Zanfliet, qui rapporte le fait qu'on vient de raconter, ne mérite donc peut-être pas la censure qu'on en a fait dans le Dictionnaire de Moreri.



ANNÉE

1368.

sur les fonts. Il reçut le nom de Charles, pour ledit seigneur de Montmorenci qui ce même nom portoit. Dans les fêtes & les réjouissances extraordinaires qu'occasionna cet heureux évènement, les pauvres ne furent pas oubliés. Le Roi fit distribuer à la Couture-Sainte-Catherine, une aumône générale de huit deniers à tous ceux qui voulurent la recevoir. Il y eut si grande presse, dit une Chronique du temps, que plusieurs femmes y furent mortes. Ce fut apparemment pour fournir à ces sortes d'aumônes, fréquentes sous ce règne, que le Monarque ordonna d'employer sept cents marcs d'argent, ou environ, à fabriquer de petits deniers tournois, lesquels seroient délivrés à l'Aumônier de Sa Majesté & non à autre (c).

Recueil des  
Ordonnances,  
t. V, p. 641,  
& tome VI,  
p. 360.

1370.

Jusque-là le ministère de cet Aumônier s'étoit borné à distribuer manuellement les pieuses largesses du Prince, & à veiller au maintien du bon ordre dans les maisons de charité confiées à ses soins. On commença bientôt à lui attribuer d'autres fonctions. Le Médecin du Roi, Maître Gervais Chrétien, Chanoine de Bayeux & de Paris, desirant de laisser un monument de son amour pour les Lettres, établit en 1370 le Collège qui s'appelle encore aujourd'hui de son nom. Charles, à qui on ne

Du Breul.  
Antiquit. de  
Paris, page  
543.

(c) Dans le tome VII du même Recueil des Ordonnances, on en trouve plusieurs de Charles VI pour le même sujet. On y voit aussi (p. 461), qu'en 1391, on fabriqua pareillement de cette petite monnoie pour les aumônes de la Reine, par ordre des Gens des Comptes du Roi à Paris, sur la requête de l'Aumônier de cette Princesse.

pouvoit mieux faire la cour que par des établissemens si utiles à la patrie , approuva celui-ci , l'enrichit par ses bienfaits , & le soumit \* à ses Aumônier & Sous-aumônier , & à ceux des Rois ses successeurs ; voulant , conformément à l'intention du Fondateur , que , *tant qu'ils seroient dans cet emploi , ils eussent la charge & pouvoir d'administrer ce Collège , d'en conférer les bourses , de le visiter , de corriger les défauts qu'ils y trouveroient , d'y exercer en un mot , la même autorité dont le Confesseur du Roi jouissoit sur le Collège de Navarre.* Dans la suite , Maître Gervais , craignant que l'Aumônier & le Sous-aumônier de Sa Majesté , occupés d'autres soins , ne pussent pas toujours donner à son ouvrage l'attention nécessaire , ordonna \* qu'on éliroit un Maître en Théologie qui , sous le nom de *Proviseur* , seroit comme l'Adjoint de ces Officiers , & les représenteroit lorsqu'ils seroient absens de Paris , ou même quand ils seroient dans cette ville , si les affaires de leur charge ne leur permettoient pas de vaquer à celles du Collège.

Silvestre de Cervelle fut fait évêque de Coutances en 1371. Le Sous-aumônier , Pierre de Prouverville , monta alors au grade d'Aumônier , & la place de Sous-aumônier fut donnée à Hugues Boileau ou Boileau. C'étoit un descendant du fameux Étienne Boileau , Garde de la Prévôté de Paris sous Saint-Louis , & un élève de Nicolas Oresme , qui , après lui avoir servi de maître dans les écoles , voulut encore devenir son patron à la Cour.

Le Confesseur du Roi , Pierre de Villiers , fut aussi

ANNEÉ

1370.

\* en 1378.

\* en 1381.

1371.

1372.

fit examiner l'Office & la requête dans une congrégation de Cardinaux & de Thécologiens. Après une mûre discussion, il approuva l'un & l'autre, permit que la fête de la Présentation de la Vierge fût désormais solennisée dans toute la Chrétienté, le 21 de novembre, & en donna lui-même l'exemple, en la faisant célébrer au jour marqué chez les Frères-Mineurs d'Avignon.

Maizières s'étant rendu de - là à Paris, présenta le même Office à la Cour de France, & raconta tout ce qui s'étoit passé à celle d'Avignon. Charles, pénétré de joie en apprenant une nouvelle si propre à flatter sa tendre dévotion pour la Mère de Dieu, fit aussi célébrer dans sa Chapelle la nouvelle fête. Pierre Abbé de Conches, Nonce du Pape, y officia & prêcha. On n'oublia rien de ce qui parut devoir contribuer à la rendre plus auguste. Le 10 Novembre de l'année suivante, le Roi écrivit de Melun aux maîtres & aux étudiants du Collège de Navarre, pour les exhorter à recevoir la même fête; *car, dit-il, après Dieu, il n'y a rien de plus utile que le souvenir de sa sainte Mère. Et ne doutez pas qu'elle ne vous récompense libéralement de l'honneur que vous lui procurerez.*

Appuyant ensuite ses exhortations de son exemple, il ajoute qu'il a lui-même célébré cette solennité dans sa Chapelle, avec grand nombre de Prélats, de Barons & de Gentilshommes; & qu'il est résolu de la renouveler tous les ans à pareil jour, tant que dureront son règne & sa vie. On entra volontiers dans les pieux sentimens du Monarque, & successivement toutes les autres églises

---

 ANNÉE

1373.

---

 1374.

*Launoïus,  
Reg. Navar.  
Gymn. Hist.  
t. VII, op.  
p. 326.*

ou aliéneroient (e). Enfin, pour mettre le comble à ses faveurs, Charles anoblit Nicolas de Villiers; frère du Prélat, avec toute sa postérité masculine & féminine; & cela, dit le Monarque dans ses lettres, *en considération des bons & loüables services, que son dit frère notre Confesseur nous a rendus*. Ainsi gratifié dans sa personne, dans son Ordre, dans sa famille, Pierre de Villiers se retira à Troyes, où il mourut le 11 de juin 1377.

Il ne fut pas le seul Officier de la Chapelle, qui ressentit des effets particuliers de la bienfaisance du Monarque. L'Aumônier, Pierre de Prouverville, obtint de ce Prince une remise de sept mille écus d'or, dûs par son frère Hugues, Chevalier, Maître des Eaux & Forêts, qui étoit en prison pour cette dette. Lui-même fut fait quelque temps après \* évêque de Senlis. Hugues Boileau, \* en 1379. Sous-aumônier, ne fit qu'un progrès médiocre dans la carrière des dignités ecclésiastiques. Il fut nommé en 1376, Trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris; & c'est

ANNÉE  
1376.

Du Peyrat,  
pag. 326 &  
327.

Gall. Christ.  
t. X.

---

(e) Cette précaution n'a pas empêché, qu'au commencement du XVII.<sup>e</sup> siècle, un Prieur de ce couvent, assez peu connoisseur pour regarder ces manuscrits comme des papiers inutiles, n'en ait vendu la plus grande partie à un Papetier qui, les ayant transportés à son moulin, les mit en pièces, & remplit une cuve de leurs débris. (Voyez Moréri au mot *Camuzat*) Il en est resté seulement quinze ou seize volumes, que M. l'abbé le Beuf, dans ses notes sur Christine de Pisan, p. 481, dit avoir vus en 1737. Au reste, Pierre de Villiers avoit aussi fait présent à Charles de quelques livres. On voit dans un catalogue de la Bibliothèque de ce Prince, une Bible de très-belle écriture, laquelle fut de l'évêque de Troyes, confesseur du Roi. Le Beuf, *ibid.* p. 481.

L'entrée de ce Prince en France avoit été retardée de quelques jours, pour une raison qui n'est pas étrangère à notre Ouvrage. C'est que les Empereurs d'Occident jouissoient dans les terres dépendantes de l'Empire, du droit d'assister au Service Divin revêtus de leurs ornemens impériaux, & de chanter en habits de Diacre la septième leçon des matines de Noël (g). Charles IV eût peut-être voulu user de ce privilège sur les terres du Roi, & Christine de Pisan assure qu'on le lui eût refusé. On l'engagea donc à passer la fête de Noël à Cambrai, ville impériale, où il exerça effectivement le droit en question. *De nos jours*, dit un Moderne, *une pareille difficulté auroit un air de puérilité ridicule ; mais c'étoit alors le siècle des minuties*. Ne poussons point la critique trop loin. Dès que ces *minuties* pouvoient favoriser dans les esprits du temps les idées de Souveraineté, que les Empereurs s'étoient attribuée quelquefois sur les autres rois de l'Europe, le Monarque François ne devoit ni les permettre ni les tolérer ; & le tempérament qu'on prit, étoit digne de sa sagesse. Du reste, on rendit au Chef de l'Empire les plus grands honneurs. Pour nous renfermer dans ce qui est de notre sujet, nous nous

ANNÉE

1377.

Ubi supra,  
p. 282.Villaret, t. X,  
p. 372.

---

(g) Un vieux cérémonial *MS.* cité par du Cange au mot *Evangelium*, porte qu'au couronnement de l'Empereur, le Pape doit dire la Messe, le roi de France, s'il est présent, doit dire l'Épître, en son absence le roi de Sicile, & l'Empereur doit dire l'Évangile. Il est certain que plusieurs Empereurs ont été jaloux d'user de ce droit. Voyez *Raynald* ad an. 1311, 1414, 1468.

Les Princes étant descendus pour entendre la Grand' Messe, trouvèrent deux Prié-Dieu préparés comme la veille. Le Roi pria l'Empereur de se placer sur celui qui étoit à droite. Mais ce Prince ayant préféré, à cause de son mal, la chaire du Trésorier, le Roi s'y plaça lui-même. Il ne voulut pas néanmoins qu'on lui présentât l'eau bénite au commencement de la Messe, ni l'Évangile à baiser, qu'après qu'on les auroit présentés à son oncle. Quand on fut au moment de l'offrande, l'Empereur s'excusa d'y aller, ne pouvant pas se mettre à genoux. Le Roi y alla seul en cette manière. Trois Chevaliers, ses Chambellans, le précédoient, portant trois coupes dorées & émaillées, dont l'une renfermoit de l'or, l'autre de l'encens, la troisième de la myrrhe. En arrivant devant l'autel, ils se mirent à genoux. Sa Majesté, dans la même posture, prit la coupe que tenoit le premier Chambellan, la présenta au Célébrant, & lui baïsa la main. Elle offrit de même les deux autres. Tel étoit l'usage pratiqué par nos Rois le jour de l'Épiphanie. Il étoit assez généralement observé dans toutes les Cours chrétiennes, & il subsiste encore à celle d'Espagne (*h*). Après l'*Agnus Dei*, la Paix fut présentée en même - temps aux deux Princes, à l'Empereur par le Diacre, & au Roi par le Sous-diacre.

---

(*h*) Avec cette différence qu'au lieu de coupes, ce sont trois calices d'argent doré, lesquels sont destinés aux premières églises qu'on consacrera. Il arrive souvent néanmoins qu'ils sont donnés à d'anciennes églises, dont la fabrique est pauvre, suivant qu'il plaît au grand Chapelain d'en disposer.

proposer le Souverain Pontificat. Si Charles pensoit sérieusement à abdiquer la couronne, ce n'étoit pas pour aspirer à la thiare. Il refusa, ajoute-t-on, parce qu'il avoit au bras gauche une infirmité qui ne lui auroit pas permis de célébrer décemment (i). Il est vraisemblable qu'il eut de plus fortes raisons de ne pas se prêter à ce projet, réel ou chimérique, du Sacré Collège. La jeunesse de son fils, les dangers d'une minorité, lui faisoient sentir plus que jamais que la Providence l'appeloit encore au gouvernement du royaume, sur lequel elle l'avoit établi.

ANNÉE

1377.

Mais en continuant de tenir dans ses mains les rênes de l'État, son cœur ne s'en montra pas moins dévoué au service des autels. Comme le saint Roi qu'il s'étoit proposé pour modèle, il multiplia dans les Maisons royales les établissemens religieux. Dès le temps qu'il n'étoit que Dauphin, il avoit fondé \* dans son château du Vivier

1379.

en Brie, une Sainte-Chapelle sous l'invocation de Notre-Dame, avec un Chapitre de six Chanoines, dont un auroit le titre de *Trésorier*, quatre Vicaires & quatre Séculars, tous destinés à célébrer l'Office Divin pour le roi Jean son père, la reine Bonne de Luxembourg sa mère, pour Philippe de Valois son aïeul, & en général pour tous les rois de France ses ancêtres. Sur la fin de son règne, savoir, l'an 1379, il en fonda une autre au

\* en 1352.  
D. Toussaint,  
Hist. de l'égl.  
de Meaux,  
t. I, p. 260.

(i) L'incommodité, dont on veut ici parler, est apparemment cette *petite fistule*, que le Médecin de l'Empereur lui laissa au bras pour servir d'issue à la malignité des humeurs, lorsqu'il le guérit du poison que lui avoit donné le roi Charles de Navarre.

successeurs n'ayant jugé à propos de l'habiter, il tomba bientôt en ruine. On s'aperçut presque aussitôt que la Sainte-Chapelle n'étoit plus desservie par des Ecclésiastiques édifiants, & que l'Office Divin ne s'y faisoit plus avec décence. Pour ces raisons, en 1694, on jugea convenable de la supprimer, & d'en réunir les revenus, comme il étoit naturel, à la Sainte-Chapelle de Vincennes, qui, en conséquence, se trouve aujourd'hui composée d'un Trésorier, de douze Chanoines & de six Chapelains. On ne laissa dans l'église du Vivier qu'un Chapelain de nomination royale, chargé d'y célébrer la Messe tous les jours. Parmi les meubles & autres ornemens qui furent portés de-là à Vincennes, le plus précieux étoit une grande croix couverte de lames d'or & enrichie de pierreries, où l'on trouva un morceau considérable de la Vraie-Croix, avec une inscription qui faisoit foi que c'étoit un présent du roi Charles V, fondateur de ce Chapitre.

Nous ne parlerons pas des autres fondations que fit ce sage Prince; nous dirons seulement qu'elles sont presque toutes des monumens de sa dévotion pour la Sainte-Trinité. La charte qu'il donna pour établir un monastère de Célestins dans la ville de Mantes, en contient sur-tout une preuve remarquable. On y voit que l'usage de réduire les fleurs-de-lys à trois dans les armoiries de France, avoit déjà prévalu, & que c'étoit principalement pour représenter ce grand mystère, que le nombre de trois avoit été adopté.

---

 ANNÉE.

1379.

*Archives des  
Célestins de  
Mantes.*



des peuples, Charles recourut en chrétien à tous les moyens capables d'assurer son propre salut. Il avoit, dit Christine de Pisan, continuellement avec lui son père spirituel, *tres-diligemment examinant sa conscience, & que rien ni demourast en scrupul.* Il lui fit une confession générale de ses péchés, & après avoir entendu plusieurs Messes, il reçut le Saint-Viatique dans de grands sentimens de piété. Au plus fort de ses douleurs, il ne lui échappa jamais la moindre plainte. On l'entendoit seulement prononcer le nom de Dieu, de Notre-Dame & des Saints, & lorsque son Confesseur lui répétoit les paroles, que l'Église met dans la bouche de ses Ministres pour la consolation des mourans, *comme vrai chrétien catholique il y répondoit, & faisoit signe de grant foy, à Notre-Seigneur.*

Le jour de sa mort, qui étoit un dimanche, il fit venir tous ses Barons, les Prélats, son Conseil & son Chancelier; & en leur présence, il déclara son sentiment & les motifs de sa conduite, par rapport à la funeste division qui commençoit à déchirer le sein de l'Église. On sait que les Cardinaux mécontents d'Urbain VI, après avoir passé d'Agnani à Fondi, ville du royaume de Naples, y avoient procédé à une nouvelle élection, dans laquelle Robert de Genève avoit été proclamé Souverain Pontife sous le nom de *Clément VII.* Dans des circonstances, où il paroissoit comme impossible de décider lequel des deux élus étoit le vrai successeur de Saint-Pierre, le parti le plus raisonnable auroit été celui

ANNÉE

1380.

Ubi supra,

p. 379.

Ibid. p. 380.

Après un discours, où se manifestoit si sensiblement la grande délicatesse de sa conscience, & sa déférence pour l'Église, le pieux Prince fit mettre vis-à-vis de lui la couronne d'épines qu'on avoit apportée de la Sainte-Chapelle de Paris, & à ses pieds la couronne royale; marquant par-là combien il préféreroit la première, motif de son espérance, à l'autre, souvent la matière d'un compte terrible au tribunal de Dieu. Il entendit ensuite la Messe, & voulut qu'elle fût célébrée *en chants mélodieux & orgues*. Comme on l'eut porté *de sa couche en son lit*, ses forces l'ayant tout-à-fait abandonné, son Confesseur lui dit : *Sire, vous me commandastes que, sans attendre au derrain \* besoing, je vous ramenteusse \*\* le derrain Sacrement. Combien que nécessité ne vous y chace mie, & que maint après celle unxion soyent retournés à bonne convalescence, vous plaist-il pour le reconfort de votre ame recevoir là !* Il répondit qu'oui, & ordonna en même-temps qu'on ouvrît les portes de son appartement, afin de voir son peuple encore une fois, & d'en être vu dans l'état d'humiliation où la mort réduit les Rois comme les autres hommes. Attentif à tout pendant cette triste cérémonie, lui-même, malgré son extrême foiblesse, *s'aida a enhuiler*. Dès qu'il eut baisé la croix, il se tourna du côté du Dauphin pour lui donner sa bénédiction, rappelant tous les vœux d'Isaac pour la prospérité de Jacob, & les appliquant à ce jeune Prince. Puis regardant les assistans, il leur demanda pardon, se recommanda à leurs prières, & les bénit aussi ; *laquelle beneysson*

---

ANNÉE  
1380.

*Christ. de  
Pisan, ubi  
sup. p. 383.*

\* Dernier.  
\*\* Rappelasse;

Étant arrivé, le roy de France, dit Froissard, fut apporté par la cité de Paris à visage decouvert, ses freres & ses deux fils derriere lui. Cet Historien se trompe en disant que les deux fils de Charles assistèrent à son convoi.

ANNÉE

1380.

Volum. II,

c. 58.

Il est certain que d'abord après la mort de leur père, ces deux jeunes Princes furent envoyés au château de Melun, & qu'on les y retenoit encore, sous prétexte de la contagion qui régnoit alors dans la capitale. Mais il nous apprend une particularité, qui n'a été observée aux

Chroniq. ms.  
apud le Beuf,  
tom. III,

P. 484.

funérailles d'aucun autre Monarque; c'est que Charles fut porté par la cité de Paris à visage decouvert. Nous lisons ailleurs, que le corps de Jeanne de Bourbon sa femme, décédée trois ans avant lui, étoit aussi porté sur un lit de drap d'or, le visage couvert d'un linge fort délié, & qui n'empêchoit pas qu'on ne la vît. Tel étoit en effet l'usage observé aux enterremens en ce temps-là.

Felib. Hist.  
de S.<sup>t</sup>-Denys,  
L. V, p. 289.

Nous le verrons bientôt changé par rapport à nos Rois. En allant de l'abbaye de Saint-Antoine à l'église cathédrale, la même contestation qu'on avoit vue aux obsèques de Philippe de Valois, s'éleva encore entre l'Université, d'une part, & les chapitres de Notre-Dame & de la Sainte-Chapelle, de l'autre. La fille aînée du Roi, soutenue d'une foule d'écoliers qui étoient accourus au premier bruit de la querelle, prétendoit marcher immédiatement devant le corps; place d'honneur que les Chanoines ne vouloient pas céder, mais qu'ils auroient eu probablement de la peine à défendre, si le Prevôt de Paris, Hugues Aubriot, survenu tout-à-coup, n'eût fait

MS. du Col.  
de Louis-le-  
Grand, cité  
dans l'Hist. de  
l'Égl. Gallic.  
tome XIV,  
p. 282.

élève les semences de toutes les qualités nécessaires à un Prince. Si le sujet leur offrit un fonds peu propre à favoriser toute l'étendue de leurs soins, ils réussirent du moins à lui inspirer de la piété; objet qui doit seul nous occuper ici. Le jeune Charles étoit non-seulement assidu à l'Office Divin; mais il s'y comportoit d'une manière si édifiante, que selon le témoignage d'un de ses plus célèbres Historiens, *avoient les ducs de Berri & de Bourgogne & tous les nobles Barons grande joye, & moult se réjouissoient de voir le maintien du Roy dans les église.* Il fut sacré à Reims le 4 de novembre par l'archevêque Richard Picque, conformément sans doute au nouveau cérémonial dressé par les ordres du feu Roi en 1365 (k).

*Jean Juvenal  
des Ursins.*

(k) Ce cérémonial, qu'on voit dans l'ouvrage de Godefroi, *tome I, page 31*, est un Recueil complet de toutes les formules de sermens, de prières & de rites propres au sacre de nos Rois, & déjà reçus précédemment. Charles V y fit quelques additions, entr'autres, celle du serment, par lequel le nouveau Roi s'obligeoit à conserver sa Souveraineté, les droits & les prérogatives de sa couronne, & à ne les transmettre ni aliéner en faveur de qui que ce soit. Cette formule est demeurée dans le cérémonial du sacre jusqu'à Charles VIII; mais depuis elle a été supprimée, apparemment comme inutile. On remarque aussi dans le Recueil de Charles V, que l'évêque-comte de Beauvais est toujours nommé avant l'évêque de Langres, & qu'il y est dit expressément que les évêques de Laon & de Beauvais sont les deux premiers Pairs ecclésiastiques, après l'archevêque de Reims. Seroit-ce par un reste de cette ancienne prééminence, que dans le cérémonial moderne, une des fonctions de l'évêque de Beauvais est encore, comme elle étoit autrefois, d'aller le jour du sacre au lever du Roi avec l'évêque de Laon!

La mort de Denys de Collours, qui suivit de près l'avènement du Roi à la couronne, donna moyen à ce jeune Prince de marquer sa reconnoissance envers Michel de Creney son précepteur, en l'élevant au grade d'Aumônier, au lieu de celui de Sous-aumônier dans lequel il l'avoit d'abord placé. C'est avoir déjà fait l'éloge de Michel de Creney, que d'avoir dit qu'il fut choisi par Charles V, bon connoisseur en fait de mérite, pour donner des leçons à l'héritier du trône. Il étoit d'une famille originaire de Troyes, qui vraisemblablement avoit pris son nom du village de Creney, à une lieue de cette ville. Envoyé à Paris pour faire ses études, il fut reçu au collège de Navarre, où il prit le degré de Maître-ès-arts en 1366, & devint ensuite *Maître de tous les Artistes* de cette Maison. C'est la qualité qu'on lui donne dans l'acte de la dédicace de la Chapelle, où il est nommé parmi ceux qui furent présens à la cérémonie. Le commencement de sa fortune fut un canonicat de Saint-Quentin, auquel il en joignit un autre de la Sainte-Chapelle de Paris au mois de janvier 1382, la même année qu'il fut fait Aumônier du Roi. Voici comme parle de lui Philippe de Maizières dans son *Songe du vieil Pèlerin*, livre métaphorique, composé pour l'instruction du jeune Roi leur commun élève. *Il y a un Aumosnier en la nave françoise, qui par ardent desir ja pieça fut pris par election au college de Champaigne & de Navarre, pour introduire en grammaire un jeune blanc cerfvol, qui est devenu un tres-grand cerfvolant, & fut fils du fils d'une*

---

ANNÉE  
1382.

*Anselme,*  
*tcme VIII*  
*pag. 228.*

*Le Beuf,*  
*Mén. cir. pour*  
*l'Histoire*  
*d'Auxer. t. I,*  
*p. 492.*

*Id. ibid. pag.*  
*852.*

pénitent, il le fit nommer presque aussitôt évêque de Bethléem.

ANNÉE

1382.

De tout ce qui composoit le reste du corps de la Chapelle royale, dans les commencemens du règne de Charles VI, nous ne connoissons que Clément Petit, chanoine de la Sainte - Chapelle de Paris, & premier Chapelain du Roi. Le monument qui nous a conservé son nom, est un compte rendu par Jean de Chanteprime, Receveur général des Aides pour la guerre. On y lit : à Maître Michel de Crenoy, Aumosnier du Roi, ci-devant Maître d'escole dudit Roy, quand il étoit Dauphin ; à Monseigneur Guillaume, Confesseur du Roy, évêque de Bethléem, deux cens livres pour sa pension ; à Monseigneur Clement Petit, premier Chapelain du Roy, cent livres pour sa pension.

Compte au  
Pan 1385,  
ap. Archon,  
t. II, p. 303.

Deux ordonnances pour la Maison du Roi, datées l'une du Louvre en 1386, l'autre de Vernon en 1388, vont nous apprendre quels étoient les droits attribués à ces Ecclésiastiques sur l'état de l'Hôtel. Le Confesseur, dit la première ordonnance, son compagnon & ses gens à livraison, c'est assavoir, trois douzaines de pain du Commun, quatre pains de bouche, deux septiers de vin, quatre pieces de chair, quatre poules : pour gros rost demi-longe de veal ou autre à la value : quatre caiers \* de chandelle par jour, & torche quand besoin sera ; & en hyver pour chambre & pour cuisine un mosle \*\* de busches ; & en été pour sa cuisine à la value : foing & avene pour six chevaux, deux sols parisis par jour pour

1386.

Ordonn.<sup>de</sup>  
1386, ap.  
Godef. Hist.  
de Charles VI,  
p. 709.

\* Caier,  
fax quadrata,  
quarrellus.

\*\* Mosle,  
botte, faiseau.

ce qu'on appelle *les sept Offices (m)*. Nous avons vu dans les privilèges accordés au roi Jean par le pape Clément VI, ce qui a pu occasionner cette institution. Un de ces privilèges donne pouvoir aux Confesseurs & aux premiers Chapelains du Roi, de confesser & d'absoudre toutes les personnes de la suite du Roi & de la Reine. Il y a apparence que les Confesseurs du Roi, devenus des hommes d'État, & les premiers Chapelains occupés d'autres devoirs, ne pouvant vaquer par eux-mêmes au nouveau ministère qui leur étoit confié, commirent, pour le remplir, un Prêtre qui n'auroit point d'autre fonction, & qui fut appelé *Confesseur du Commun*. De-là vient qu'encore aujourd'hui, le titulaire de cette charge est sous la juridiction & dépendance du Grand-Aumônier de France, héritier des droits qu'avoient anciennement les Confesseurs & les premiers Chapelains du Roi; au lieu que tous les autres Officiers du Commun, même ecclésiastiques, dépendent entièrement du Grand-Maître de France.

*Item, continue l'Ordonnance, qu'aucun des Officiers de la panneterie, eschançonnerie & cuisine, ne delivre rien sans le commandement des Maistres-d'hostel à personne qui*

---

(m) Par ces sept Offices, on entend particulièrement certaines fonctions qui sont sous la juridiction & la direction du Grand-Maître de la Maison du Roi. Ce sont 1.° le Gobelet; 2.° la Cuisine-bouche; ces deux Offices sont seulement pour la personne du Roi; 3.° la Panneterie-commun; 4.° l'Échançonnerie-commun; 5.° la Cuisine-commun; 6.° la Fruiterie; 7.° la Fourrière.

souvent de la chaleur avec laquelle nous avons dit qu'elle s'étoit autrefois élevée contre les Frères Prêcheurs & Mineurs. L'autorité de Saint Louis n'avoit fait qu'assoupir la querelle. Sous le règne de son petit-fils, les Étudiants de la Capitale n'étoient pas moins *ennemis des Mendians*, pour l'entreprise qu'ils faisoient sur les Gens d'Église & Maîtres de l'Université, se fourrants par les Cours, pour être Confesseurs des Rois : & Maître Jean Clopinel lui-même s'en vengeoit tant qu'il pouvoit, représentant les vices de quelques-uns d'eux sous la personne de Faux-semblant. Cette foule de prérogatives, dont nos Monarques décorèrent depuis leurs Pères spirituels, acheva d'aigrir les sages Maîtres. Comment s'accoutumer à voir de bon œil des hommes nés pour l'obscurité d'un cloître, habiter les palais des Princes, & jouer un si grand rôle dans le monde, après y être morts par leur profession ! Il fut donc résolu dans le Corps académique, de mettre tout en œuvre pour les faire chasser d'un poste, dont on les regardoit comme les injustes ravisseurs. Il falloit un prétexte ; les Dominicains eux-mêmes le fournirent.

Jean de Montson, Religieux de cet Ordre, natif du diocèse de Valence en Espagne, & Professeur au couvent de Saint-Jacques à Paris, eut la témérité de dire que la Sainte - Vierge avoit été conçue avec la tache du péché originel, comme tous les autres enfans d'Adam, & que c'étoit démentir la foi que d'affirmer le contraire. Ce qu'il avoit dit, il le soutint publiquement dans son acte de Resumppte ; il le prêcha même. Les Fidèles,

ANNÉE  
1388.

Fauchet, ap.  
du Peyrat,  
p. 322.

Du Boulay,  
Hist. Univer.  
Paris. t. IV,  
p. 599.

Échard,  
script. præd.  
t. I, p. 691.

D'Argentré,  
Collect. judic.  
t. I, part. II,  
p. 64.



doctrines de Saint - Thomas , & le sentiment de tout l'Ordre Dominicain. Il est très-vrai, non que l'honneur du Docteur Angélique eût été blessé, mais que c'étoit ici une affaire de Corps. Le Chapitre général des Frères Prêcheurs, assemblé à Rhodéz, entrant avec chaleur dans les intérêts de l'accusé, joignit son appel au sien, & nomma en même-temps dix Docteurs en Théologie pour lui servir de conseil & de protection. Un Historien contemporain dit encore plus; il assure qu'ils avoient destiné à la défense de leur confrère, un Corps de soixante - dix Docteurs , & un fonds de quarante mille écus, « sans compter, ajoute-t-il, le grand nombre de personnes qui leur étoient affectionnées, la considération qu'ils avoient auprès des Princes dont ils gouvernoient les consciences, les charges de toute espèce qu'ils exerçoient dans la Cour pontificale; préjugés bien forts pour le succès de leur affaire, si la faveur avoit dû la terminer. »

De son côté, l'Université envoya aussi à Avignon quatre de ses Docteurs, gens choisis & capables de tenir tête à un parti puissant. C'étoient Pierre d'Ailly, Grand-Maître du collège de Navarre, Gilles Deschamps de la même maison, Jean de Neuville, Bernardin, & Pierre d'Alainville, Bénédictin. La suite de cette histoire fera plus particulièrement connoître les deux premiers. On les reçut à la Cour du Pape avec beaucoup de distinction. Les Cardinaux leur procurèrent une audience favorable, & Pierre d'Ailly, chef de la députation, parla deux

ANNÉE

1388.

*Hist. anon. de  
Charles VI.  
p. 164.*

fut pas moins funeste aux Frères Prêcheurs. Déchus tout d'un coup de l'estime & de la confiance publique, qu'ils avoient auparavant, ils ne se virent plus traités qu'en ennemis de la Religion & de l'État. On ne se contenta pas de leur retrancher les aumônes, & de les interdire du ministère de la confession & de la prédication : on ne leur épargna ni les insultes, ni les railleries, ni les citations devant les tribunaux, ni les horreurs de la prison ; & l'Université paroissoit toujours à la tête des procédures.

Une des plus considérables fut la plainte qu'elle porta à la Cour, par la bouche de Pierre d'Ailly, contre le Confesseur du Roi. Guillaume de Vallan, partisan de Jean de Montson, comme l'étoient tous les Dominicains, s'étoit vanté qu'il défendrait ses sentimens jusqu'à la mort ; que l'Université, en les censurant, avoit condamné des propositions très-vraies & très-catholiques, & qu'elle n'entendoit pas la doctrine de Saint-Thomas. Déjà il avoit soutenu une dispute publique contre Ferric de Cassinel, évêque d'Auxerre, l'un des principaux Conseillers du Roi, sur plusieurs de ces propositions du Docteur Espagnol. Intimidé par les remontrances de Pierre d'Ailly, il se rétracta en présence de toute la Cour, des Évêques & des Députés de l'Université, assemblés au Louvre. Il fit plus ; s'étant jeté aux pieds de Charles, il le conjura d'écrire au roi d'Aragon & au Pape, pour les prier de faire prendre le Moine fugitif, & de l'envoyer à Paris, afin qu'il

---

ANNÉE  
1389.

*Du Bouillet,  
ubi supra,  
p. 633.*

Théologie vers l'an 1372 ; il expliqua ensuite le Maître des Sentences , & fut reçu Docteur en 1380. Un an après , on le fit chanoine de Noyon , où , pour remplir les devoirs de ce bénéfice , il voulut aller résider. Mais on le rappela en 1384 pour gouverner , en qualité de Grand-Maître , le collège de Navarre , sa maison chérie ; & son berceau. Là , au milieu d'une foule de disciples que sa réputation avoit attirés , & qui lui donnèrent un nouvel éclat par celle qu'ils acquirent eux-mêmes , d'Ailly s'occupoit à prêcher & à enseigner , lorsqu'on vint mettre son zèle à une autre épreuve , en le chargeant d'aller à Avignon soutenir le procès de l'Université contre les Dominicains. Nous avons dit quels furent le succès & les suites de cette députation. Il n'y a qu'une particularité à ajouter ; elle est tirée d'un compte de Macé Heron , Receveur général des Aides , dans lequel on lit sous l'an 1388 : *A Maître Pierre d'Ailly, Ap. Godefroi, Docteur en Théologie , cinq francs d'or à lui ordonnés & Histoire de Charles VI, taxés par chacun jour qu'il vaqueroit , allant , demeurant & P. 578. retournant du voyage où le Roy l'envoyoit lors vers notre Saint-Pere le Pape & le College des Cardinaux , pour certaines grosses besognes que ledit Seigneur avoit lors moule à cœur. Sa commission finie , d'Ailly vint en recueillir les fruits : ce fut , outre la dignité d'Aumônier du Roi , celle de Chancelier de l'Église & Université de Paris. Il se démit alors en faveur de Gilles Deschamps , son collègue , de la Grande-Maîtrise du Collège de Navarre , pour se renfermer dans les fonctions de ses deux nouveaux titres.*

fut reçu par la Cour d'Avignon avec tous les honneurs dûs au plus grand Potentat de l'Europe, il rendit à son tour à Clément les respects les plus profonds. En l'abordant, il mit un genou en terre; il lui baïsa le pied, la main & la bouche; & il s'assit à côté de lui sur un siège un peu plus bas que le sien. Le jour de la Toussaints, le Pape couronna roi de Sicile le jeune Louis II, duc d'Anjou. On n'avoit rien épargné pour rendre cette cérémonie aussi auguste qu'édifiante. Charles y assista avec toute sa Cour. A la Messe solennelle, il donna lui-même à laver au Pontife, & ayant pris sur l'autel la couronne, il la mit entre les mains de Sa Sainteté pour la poser sur la tête du nouveau Roi. Il assista encore à un Consistoire, où Pierre d'Ailly, son Aumônier, chargé de solliciter auprès du Saint-Père, la canonisation de Pierre de Luxembourg, prononça une harangue, dans laquelle, soutenu de la présence du Roi son maître, il releva avec une éloquence surprenante les vertus & la sainteté du bienheureux Cardinal. Clément, occupé d'autres affaires, ne décida rien sur celle-ci. Mais en revanche, il prodigua toutes les faveurs qui pouvoient flatter le Prince & sa suite. Entre autres libéralités, il accorda à Charles la disposition de quatre évêchés & de sept cents cinquante bénéfices, dont moult de Clercs du Roy furent pourvus par ces graces.

Son Confesseur Michel de Creney y participa des premiers. Il fut nommé à l'évêché d'Auxerre, vacant par la translation de Ferric de Cassinel à l'archevêché

---

 ANNÉE

1382.

*Froissand,*  
 vol. IV, c. 41

1397, il jugea définitivement que l'institution & destitution des Boursiers du collège Mignon appartenoient au Roi, ou à son Aumônier. Enfin, conjointement avec Michel de Creney, Pierre d'Ailly dressa, par ordre du Roi, des statuts pour les chanoines de Notre-Dame de Melun.

---

ANNÉE  
1391.

*Du Tillet,  
Rec. p. 435.  
Rouillard,  
Histoire de  
Melun, pag.  
282.*

Il est étonnant que deux hommes de cette trempe, à la tête du clergé de la Cour, avec autant de zèle & de crédit qu'ils en avoient l'un & l'autre, ne se soient pas plus efficacement opposés à un abus, qui a fait le scandale de la postérité. Nous parlons de cette voluptueuse association connue sous le nom de *Court amoureuse*, que le goût pour le luxe & la galanterie fit imaginer, & où, parmi le grand nombre d'Officiers qui en composoient les différentes classes, on trouve, à la honte de l'état clérical; des Maîtres en Théologie, des Chapelains, des grands Vicaires, des Curés, des Chanoines de Paris, de Laon, de Tournai, de Saint-Omer, de Cambrai, de Lille, &c. Assemblage monstrueux, dit un moderne, & qui caractérise la dépravation d'un siècle grossier, jusqu'à ignorer l'art si facile d'être vicieux du moins avec décence.

*Mém. de  
l'Acad. des  
Belles-Lettres,  
tom. VII,  
p. 287.*

*Villaret,  
tom. XII,  
p. 98.*

Le plus funeste des évènements vint troubler ces jeux frivoles, par lesquels la Cour sembloit insulter aux calamités publiques. Charles tomba en démence. Le fils du plus sage des Rois n'eut dans tout le reste de sa vie que quelques intervalles de raison, d'autant plus affligeans, qu'ils lui faisoient sentir toute l'humiliation de son état. Le grand avantage de l'infortune est de

---

1392.

fête de leur saint Patron. On avoit invité pour la cérémonie Simon de Cramand, Patriarche d'Alexandrie, les archevêques de Rouen & de Sens, l'évêque de Paris, neuf autres Évêques, avec les abbés de Saint-Denys, de Saint-Corneille de Compiègne & de Saint-Germain-des-prés. Le lendemain, jour de la fête, le Roi, revêtu de son manteau royal, les Princes & les grands Officiers de la Couronne, tous les Prélats en habits pontificaux, se trouvèrent dans l'église, & allèrent à la chapelle de Saint-Clément, où les reliques de Saint-Louis étoient déposées. Après une courte prière, le Roi ouvrit l'ancienne châsse, en tira les ossemens, qui étoient enveloppés dans une étoffe de soie, & les mit respectueusement sur l'autel. Comme il se trouva plusieurs personnes qui lui demandèrent quelque partie de ces précieuses dépouilles, au grand déplaisir des moines, il se montra un peu trop libéral d'un si riche trésor. Il donna une côte à Pierre d'Ailly son Aumônier, pour le pape Clément; deux autres aux ducs de Berri & de Bourgogne ses oncles, & un os considérable aux Prélats, pour être partagé entre eux. Le reste du corps fut posé dans la nouvelle châsse. On fit ensuite la procession autour de l'église & du cloître. Les Religieux & les Prélats étoient à la tête : les Ducs & les Princes du Sang suivoient immédiatement avant le Monarque; & pendant la marche, ils portèrent tour-à-tour la châsse sur leurs épaules. L'archevêque de Rouen célébra la Grand'Messe, après laquelle tous furent splendidement

---

ANNÉE  
1392.

avoit fait. Entr'autres monumens de sa dévotion pour le saint Archange, il fonda dans cette église des Messes pour tous les jours de la semaine, à perpétuité. Le dimanche on devoit dire la Messe du jour; le lundi, celle de Saint-Michel; le mardi, celle de Saint-Denys; le mercredi, celle des Morts; le jeudi, celle du Saint-Esprit; le vendredi, celle de la Croix; le samedi, celle de la Vierge. Mais après le décès du Roi, toutes, à l'exception de celle du dimanche, devoient être de *Requiem*. Aux offrandes & aux fondations, il ne manquoit jamais de joindre des charités plus abondantes. Six mille livres, que payoit annuellement la ville de Tournai, furent employées à augmenter le fonds de ses aumônes. Outre celles qu'il faisoit répandre par son Aumônier & son Sous-aumônier, lui-même en distribuoit tous les matins, de sa propre main, à une foule de pauvres assemblés près des Célestins, dans une place qu'on avoit fait clore exprès, & qu'on appeloit la *Place de l'aumône*.

Cependant on raisonnoit différemment dans le monde sur la triste situation de Charles. A Rome, on assuroit que Dieu le punissoit, & lui avoit ainsi hastivement tollu le sens, pour avoir soutenu l'Anti-pape d'Avignon. A Avignon, on disoit que Dieu étoit courroucé contre lui, & le battoit de cette verge, parce qu'il estoit allé de tous points contre le serment qu'il avoit fait de détruire l'Anti-pape de Rome. Le Monarque avoit écrit à Bernard l'Allemand, autrefois son Chapelain, alors évêque de Condom, pour lui apprendre sa maladie,

---

 ANNÉE

1393.

*M. S. de la  
Bibliothèque du  
Roi, citée par  
Archon, t. II,  
p. 314.*

*Froissard,  
vol. IV, c. 45.*

*Du Boulay,  
Hist. Univer.  
t. IV, p. 680.*

de l'Église. Mais devoit-on s'attendre que des Prélats, à qui on demandoit si peu pour la procurer, le refuseroient à un Prince, des États de qui ils tiroient presque tous leur subsistance ! C'est néanmoins ce qui arriva. Le Conclave s'ouvrit à l'ordinaire, & tous les suffrages se réunirent en faveur de Pierre de Lune, Cardinal d'Arragon, qui fut proclamé Pape sous le nom de *Benoît XIII*. On auroit été indigné de ce procédé en France, si le nouveau Pontife n'y avoit fait renaître aussitôt l'espérance de l'extinction prochaine du schisme, en assurant lui-même que *son Pontificat ne tenoit à rien, & qu'il renonceroit à sa dignité aussi facilement qu'il se dépouilloit de sa chape*. Charles, persuadé que ces paroles étoient sincères, chargea Pierre d'Ailly son Aumônier d'aller à Avignon conférer avec Benoît, & le presser d'exécuter ce qu'il promettoit. En même-temps il convoqua le clergé de France à Paris, pour prendre une résolution fixe sur la situation présente des affaires de l'Église.

ANNÉE

1394.

Cette assemblée, à qui on a donné le nom de *Concile national*, fut indiquée au 2 de février 1395. Cent cinquante, tant Evêques qu'Ecclésiastiques titrés, y furent invités de la part du Roi. Le lieu des conférences devoit être la Sainte-Chapelle, & le Président Simon de Cramaud, Patriarche d'Alexandrie, Prélat en réputation de doctrine & de vertu. La veille du jour fixé pour l'ouverture, Pierre d'Ailly, de retour de sa négociation, ayant déjà informé secrètement le Roi des

1395.



offres vagues , refus colorés , il mit tout en usage pour « éviter de dire oui ou non. » Nous n'entrerons pas dans le détail de ces éternelles chicanes. Ce seroit encore trop , sans doute , d'avoir rappelé dans un ouvrage tel que celui-ci , une querelle si fastidieuse , si nous n'y avons été forcés , par l'obligation où nous sommes de rapporter tous les faits essentiels à l'histoire des principaux Officiers de la Chapelle royale.

---

ANNÉE  
1395.

Gilles Deschamps , qui bientôt nous appartiendra à ce titre , porta la parole à la première audience que Benoît accorda aux Ambassadeurs. On l'avoit averti de mesurer ses termes , parce qu'on négocioit dans une Cour extrêmement attentive & délicate : il s'en acquitta sans inconvénient. Chargé d'haranguer dans une autre audience , il insista sur la voie de cession , comme la seule praticable , ou du moins préférable par mille raisons à toute autre ; & sur ce que le Pontife , pour l'éluder à son ordinaire , demanda qu'on lui donnât par écrit le précis des intentions du Roi , l'Orateur repliqua vivement qu'il ne falloit point d'écrit pour retenir un mot qui n'avoit que deux syllabes : *Cession*. On s'aperçut du premier coup , & chaque jour on se convainquit de plus en plus que le Pape ne cherchoit que des prétextes pour éloigner la paix. Après quelques nouvelles tentatives , les Princes , aussi las qu'indignés de ses subterfuges perpétuels , le laissèrent dans son obstination , & reprirent , avec les autres Députés , la route de Paris. A leur arrivée , le Roi tint un grand Conseil , où il fut arrêté ,

à l'honneur de l'Épiscopat, sur-tout si sa nomination venoit du propre mouvement de Sa Sainteté. L'occasion d'en faire l'essai ne tarda pas à se présenter. L'évêque du Puy, Ithier de Martreuil, ayant été transféré à Poitiers, le Pape donna à d'Ailly l'évêché du Puy. D'Ailly, sollicité autrefois par Clément VII de s'attacher à la Cour d'Avignon, où l'on lui promettoit de l'employer dans le gouvernement de l'Église, avoit constamment fermé l'oreille à une invitation si obligeante. Il accepta volontiers la grâce que lui offrit le successeur de Clément; & content de sa nouvelle dignité, il se démit de toutes les autres qu'il possédoit. Celle de Chancelier de l'Université fut donnée à Jean Charlier, dit *Gerson*, du lieu de sa naissance, Théologien fameux, qui apprit bientôt au Pontife, qu'il n'avoit pas gagné au change (*q*). La Trésorerie de la Sainte - Chapelle de Paris passa à Clément Petit, premier Chapelain du Roi, & la charge d'Aumônier de Sa Majesté, à Pierre Mignot, Sous-aumônier depuis environ deux ans.

Pierre Mignot, natif du diocèse de Paris, & Docteur de la Maison de Navarre, étoit chanoine d'Amiens & de la Sainte - Chapelle. On voit dans les comptes de Michel du Sablon, qu'il distribua quatre cents livres aux obsèques de Henri de Bar & du comte de Montpensier, célébrées à Notre-Dame de Paris les 27 octobre & 18 novembre de l'an 1397; & l'on apprend par

*Anselme,*  
*t. VIII,*  
*p. 229.*

---

(*q*) C'étoit Gerson qui disoit, qu'il n'y avoit qu'une éclipse de Lune qui pût donner la paix à l'Église.

ce sujet entre les mêmes parties, Hugues Blanchet la termina par une Sentence du 17 mars 1400, qui ordonne l'exécution des anciennes Lettres dont nous venons de parler. C'est le seul trait qui nous soit resté de son administration comme Aumônier du Roi. Nous le verrons encore paroître comme Envoyé de Sa Majesté à la Cour d'Avignon, pour l'affaire du schisme.

---

ANNÉE  
1400.

Tant qu'on avoit pu espérer de finir cette grande affaire par les négociations & les voies de douceur, on avoit respecté le pontificat & les volontés de Benoît. Mais quand on vit les délais & les obstacles qu'il apportoit sans cesse à la paix, on commença d'avoir recours aux voies de rigueur. C'étoit une coutume introduite dès le temps de Jean XXII, que nos Rois envoyassent au Souverain Pontife, un rôle contenant les noms des Clercs pour qui ils s'intéressoient particulièrement, & à qui ils vouloient procurer des revenus ecclésiastiques. Le Pape signoit cette liste, & sa signature donnoit droit de requérir les premiers bénéfices vacans. Charles interrompit cet usage. *Quand aucunes prébendes vaquoient, dit Froissard, le Roy en pourveoit ses Clercs, sans parler au Pape, dont Benedic & les Cardinaux d'Avignon, qui créé l'avoient, estoient tous ebahis, & se commencerent à doubter, que le roy de France ne leur fist clore les rentes & profits qu'ils avoient des benefices qu'ils tenoient au royaume.* Le Monarque fit encore plus que ne pensoit le sacré Collège. Jean de Courtecuisse étant venu lui proposer, au nom de l'Université, la soustraction

Volum. IV,  
cap. 58.

son oratoire, de quelqu'exercice de piété. Comme sa conscience timorée avoit toujours eu peine à s'acommoder de la soustraction, il vit avec plaisir la liste des suffrages qui la condamnoient; il s'expliqua même sur le sujet du pape Avignonois en termes très-avantageux, louant son mérite & l'intégrité de ses mœurs. Le duc d'Orléans prit aussitôt la croix qui étoit sur l'autel de l'oratoire, & la présentant à son frère, il le conjura de faire serment sur ce vénérable signe, qu'il persévérerait dans les sentimens où il étoit actuellement par rapport au Pontife. Charles ne balança pas. Il dit tout haut, & les mains posées sur la croix : « Je rends dès ce moment toute l'obéissance qui est dûe à Notre Saint-Père le Pape Benoît XIII. « Je promets de le reconnoître, tant que je vivrai, pour « le Vicaire de Jésus-Christ en terre, & je m'oblige aussi « de le faire reconnoître dans mon royaume. » Ensuite, pour montrer qu'il se livroit à ce parti de toute l'étendue de son cœur, il se prosterna devant l'autel, & entonna lui-même le *Te Deum*, qui fut chanté par toute l'assemblée. Il voulut encore que la résolution, qu'il prenoit dans l'intérieur de son palais, fût annoncée au peuple de Paris par le son de toutes les cloches, & dans les provinces, par une lettre circulaire. Enfin, s'étant rendu à l'église de Notre-Dame, il y fit célébrer une Messe solennelle en actions de grâces. Pierre d'Ailly, alors évêque de Cambrai, prêcha sur le sujet de la cérémonie, & traita sa matière en homme fort opposé à la soustraction.

prédicateur du Roi, & auteur de plusieurs ouvrages, ANNÉE  
dont le plus connu est le *Sophologe*, livre de morale, 1405.  
qu'il dédia à Michel de Creney, confesseur de  
Sa Majesté.

Le jour de l'Ascension 1405, Isabelle étant allée  
au sermon, le Prédicateur peignit au naturel les mœurs  
de la Cour, & dans la véhémence de son zèle, il  
apostropha la Princesse en ces termes : « Quittez, lui  
dit-il, pour quelques momens la pompe qui vous  
environne; cachez votre dignité sous des habits simples, «  
& parcourez les différens quartiers de cette grande ville, «  
vous verrez un peu ce que le Public pense de vous, «  
& comment il s'exprime sur votre conduite. » Une  
instruction si hardie parut fort extraordinaire. Quelques  
Dames de la suite de la Reine, rencontrant le Prédi-  
cateur au sortir de la chaire, lui dirent qu'elles s'éton-  
noient qu'il osât toucher publiquement des matières si  
délicates. « Et moi, leur répondit-il, je m'étonne bien  
plus que vous ayez la hardiesse de commettre tout ce «  
que je viens de dire, & que je développerai bien «  
mieux une autre fois, si l'on veut m'entendre ». Un  
Officier de la Maison d'Isabelle, se trouvant aussi sur  
le passage de l'Augustin, dit d'un ton haut & colère ;  
« Si j'en étois cru, on se déferoit bientôt d'un tel  
déclamateur. » A quoi l'intrépide Moine répondit :  
« Que la chose étoit facile, & qu'apparemment celui

*Histoire de  
l'Egl. Gallic.  
tome XV,  
page 129.  
Mém. de  
l'Acadén. des  
Belles-Lettres.  
tome XV,  
p. 795.*

*Esp. de Don Antonio, tome II, page 134; & dans Elsius,  
page 312.*

des instructions qu'il entendoit, & à remédier aux abus. Ensuite rappelant la mémoire du feu roi Charles-le-Sage; « il est vrai, dit-il, Sire, que le Roi votre père mit des impôts sur son peuple, mais c'étoit pour « assurer ses frontières, & pour enlever aux ennemis de « la France, les places qu'ils avoient usurpées. Son « économie & sa vigilance le mirent en état, non-seule- « ment de défendre son royaume, mais d'en augmenter « la gloire, & de laisser encore en mourant des richesses « immenses. Aujourd'hui les peuples sont écrasés, & nous « ne voyons ni ardeur à repousser les Puissances ennemies, « ni attention à payer les troupes, ni zèle pour l'honneur « de la nation. Tout l'argent passe entre les mains de « quelques particuliers, qui le dissipent en folles dépenses, « en parties de plaisir, en vanités. Ce sont-là cependant, « Sire, les larmes & le sang des pauvres. C'est la pure « substance de vos sujets. Ils gémissent sous le joug qui « les accablé. Leurs cris sont montés jusqu'au trône « du maître des Rois, & il est bien à craindre que Dieu « dans sa colère ne livre ce royaume à la domination des « étrangers, ou qu'il ne le laisse périr par les divisions « intestines qui le menacent. » Puis désignant le duc d'Orléans, & après avoir loué les vertus de sa jeunesse, l'Orateur montra combien ce Prince étoit devenu différent de lui-même, depuis qu'il s'étoit abandonné à l'amour du plaisir, & aux desirs de son ambition.

Le Roi écouta tout sans donner la moindre marque de mécontentement. Il loua même après le sermon la

Ducs, au Chancelier, au Patriarche d'Alexandrie, aux Evêques Anglois, & à plusieurs autres Prélats & Seigneurs assemblés dans cette maison, le 1.<sup>er</sup> de janvier 1395, pour traiter des affaires du royaume. On a eu soin de marquer que la dépense du repas monta à quinze livres (s). Nous ne répèterons pas ce que nous avons déjà dit des différentes commissions dont fut chargé Gilles Deschamps, & dont il se tira toujours avec un nouvel éclat pour sa réputation. Nous ajouterons seulement, qu'après même qu'il eut été attaché à la personne du Roi à titre d'Aumônier, on continua de l'employer dans toutes les affaires qui demandoient des gens d'une expérience & d'une capacité consommées. Ainsi il fut un des trente-six Députés qui composoient la solennelle ambassade, que la Cour jugea à propos d'envoyer aux deux Papes compétiteurs, avant que de publier la nouvelle soustraction d'obédience. Pendant son absence, les fonctions de sa charge furent exercées par Maître Pierre Prophé Sous-aumônier. Il est étonnant qu'un homme du mérite de Gilles Deschamps n'ait eu jusque-là pour tout bénéfice qu'un simple canonicat de Rouen. Peu après son retour de l'ambassade dont on vient de parler, il fut nommé à l'évêché de Senlis, d'où on le transféra presque aussitôt à l'évêché de Coûtances. Quelques Auteurs modernes assurent qu'il fut Confesseur

*Monstrelet ;*  
*l. I, c. 55.*

*Du Peyrat.*

*Gall. Christ.*

*L'abbé de*

*Choisi.*

*L'Enfant.*

*MS. du P.*

*du Moulinet.*

(s) Charles V dina au Collège de Beauvais lorsqu'il vint y poser la première pierre de la Chapelle. Le repas ne fut pas si cher, car il ne coûta que neuf sous. *Villaret, tome II, page 151, note a.*

jours où l'Église défendoit ce travail , il retrancha dans son diocèse un grand nombre de fêtes. Croiroit-on que celle , dont la suppression lui donna plus de peine , & qu'il ne put même venir à bout d'abolir tout-à-fait , fut la *fête des Foux* ! Il eut le déplaisir de voir , non-seulement dans sa ville épiscopale , mais jusque dans son chapitre , quelques particuliers si zélés pour cette impertinente fête , que lorsqu'il fut question de la faire cesser , l'un d'eux osa soutenir qu'elle n'étoit pas moins approuvée que la fête de la Conception de la Sainte-Vierge , reçue à Auxerre depuis quelques années. Nous savons ce fait de Gerson , qui ne dit ni le nom ni la qualité de celui qui fut assez extravagant pour user d'une pareille comparaison ; mais on juge qu'elle avoit été faite en chaire , & de la manière dont le Chancelier s'exprime , il donne à entendre qu'elle avoit été publiée hautement & dogmatiquement.

ANNÉE

1407.

Gerson, *op.*  
part. IV,  
n.º 10.

Des Lyons,  
Paganisme  
du Roi-boit.

Avant que de parler du successeur de Michel de Creney dans l'emploi de Confesseur du Roi , l'ordre des temps demande que nous fassions connoître celui de Gilles Deschamps dans la dignité d'Aumônier. Sa promotion à l'épiscopat ayant fait vaquer cette place , il étoit naturel qu'on y fit monter Pierre Prophé Soudaumônier , qui en avoit déjà exercé les fonctions. Un célèbre Auteur assure qu'il y fut effectivement nommé le 1.<sup>er</sup> d'août 1408 ; époque énoncée avec trop de précision , pour soupçonner qu'elle ait été avancée sans preuve. Cependant , soit que Pierre Prophé soit mort,

1408.

Anselme,  
tome VIII,  
p. 229.



prochaine, l'union de l'Église n'étoit pas consommée, il embrasseroit la neutralité avec tout son royaume; c'est-à-dire, qu'on n'y reconnoîtroit aucun des deux prétendans à la thiare. Benoît y répondit par une Bulle fulminante, contenant toutes les peines & censures que put fournir le stile de la Chancellerie romaine, contre ceux qui embrasseroient ou favoriseroient la soustraction, fussent-ils Prélats, Cardinaux, Princes, Rois, Empereurs même. Il chargea deux de ses Officiers de porter en France & de présenter au Monarque cet acte téméraire. Charles reçut le paquet dans un moment où il étoit seul. Il réserva d'en faire l'ouverture en plein Conseil. Quel cri général d'indignation s'éleva à la lecture d'un écrit si scandaleux! Pour en mettre toute l'énormité dans un plus grand jour, quelques Membres de l'Université, qui étoient présens, demandèrent une audience publique: elle leur fut accordée. Le Roi, le roi de Sicile, tous les Princes & les Seigneurs de la Cour, le Parlement, les Prélats & un grand nombre de Docteurs s'y trouvèrent, placés sur différens échaffauds ou estrades qu'on avoit élevés pour les séparer de la multitude accourue à ce spectacle. Au milieu de l'assemblée, & vis-à-vis le trône du Roi, étoit une chaire où Jean de Courtecuisse monta pour haranguer. Il prit pour texte de son discours ce verset du Pseaume VII; *sa douleur retombera sur sa tête, & sa malice retournera contre lui.* Il en fit l'application à Pierre de Lune, montrant par un long détail de preuves, qu'il devoit être regardé non-seulement comme

ANNÉE

1408.

endurci dans le schisme, mais comme hérétique & perturbateur de la paix de l'Église : Qu'il ne falloit plus lui donner le nom de Benoît, ni de Pape, ni même de Cardinal : Que sa Bulle, pleine de menaces & d'anathèmes, étoit injuste, séditionneuse & offensante pour la Majesté royale : Que tous les actes émanés de lui depuis la date de cette Bulle étoient des pièces nulles, aussi bien que les peines & censures dont elle faisoit mention : Que tous étoient obligés, sous peine d'être punis comme fauteurs du schisme, de ne plus rendre obéissance à sa personne, ni à ses ordonnances : Enfin, que tous ses partisans, & ceux qui recevroient ses lettres, devoient être traités comme on étoit déterminé à le traiter lui-même. Ce discours plut infiniment à toute l'assemblée. Le Roi, pour en marquer sa satisfaction à l'Orateur, déclara par des Lettres patentes, données le 22 de juin, environ un mois après, *qu'il avoit retenu ledit Maître Jean de Courtecuisse pour son Conseiller en son Grand Conseil, aux gages de cinq cents livres tournois par an*; grâce qui fut bientôt suivie du don de la dignité d'Aumônier.

*Ap. Godefroi,  
Histoire de  
Charles V I,  
v. 788.*

*Histoire de  
l'Égl. Gallic.  
tome XV,  
p. 264.*

On témoigna aussi au Corps académique, dont Courtecuisse avoit été l'organe, une reconnoissance flatteuse, en suivant tout ce qu'il avoit proposé avec la déférence la plus entière. Pour pourvoir au gouvernement de l'Église Gallicane, durant cette vacance du Siège apostolique, le clergé de France eut ordre de s'assembler en concile à la Sainte - Chapelle de Paris. Nous ne rapporterons des divers réglemens qu'il fit, que celui

qui regarde la collation des bénéfices, parce qu'il intéresse en partie notre sujet. Tandis qu'on reconnoissoit un Pape, nos Rois, comme on l'a déjà dit, lui envoyoit le rôle ou la liste de leurs Clercs, afin de les faire pourvoir de bénéfices. C'étoit pour récompenser de zélés serviteurs une voie aussi courte que sûre. La soustraction d'obédience l'ayant fermée, l'Université, unie d'intérêt avec le clergé de la Cour, présenta aux Evêques un long mémoire tendant à partager les bénéfices (x) en trois parts, dont une demeureroit à la disposition des ordinaires, une autre seroit destinée aux Officiers du Roi & des Princes, & la troisième appartiendrait aux Membres des Universités qui étoient alors dans le royaume; distribution au reste qui seroit ordonnée suivant un tour réglé, de manière que le premier bénéfice vacant iroit à un sujet nommé par l'ordinaire, le second à quelqu'un des Officiers du Roi ou des Princes, & le troisième à un gradué. Mais comme dans le rôle, soit des Officiers de la Cour, soit des Universités, il falloit encore choisir ceux qui seroient présentés aux Collateurs afin d'être pourvus quand leur tour viendrait, on demanda au Concile de nommer quelques personnes d'honneur & de conscience, pour faire ce choix suivant le degré de vertu, la capacité, les besoins, la naissance des sujets; & l'on entroit à cette occasion dans un très-grand détail d'arrangemens

---

ANNÉE  
1408.

---

(x) On comprenoit là cinq sortes de bénéfices; savoir, les prébendes des églises cathédrales, les dignités des églises collégiales, les prébendes de ces mêmes églises, les cures & les bénéfices simples.

& le Médecin du Roi, de la Reine & des Princes du Sang. Ce règlement, qu'on regarda pendant la neutralité comme une loi inviolable, se feroit encore maintenu long-temps après, si les distributeurs des grâces avoient toujours été exempts de ces affections humaines, qui emportent la balance au préjudice de la justice. Mais les Gens de Lettres sur-tout éprouvèrent bientôt, que le recours aux Ordinaires leur étoit moins favorable que les suppliques en Cour de Rome. En 1411, ils manifestèrent leur mécontentement par un appel dans les formes, & cette démarche arrêtant l'effet du décret du Clergé, les expectatives commencèrent à renaître. Le Roi, les Princes, les Universités, tous reprirent l'habitude d'envoyer leurs rôles à la Cour pontificale. Tant il est vrai que les Ordonnances les plus estimées dans un temps deviennent quelquefois intolérables dans un autre; & cela parce que les hommes, chargés de faire exécuter la loi, ne sont pas toujours, comme elle, sans passions!

---

ANNÉE  
1408.

*Ibid. p. 380.*

La neutralité avoit alors cessé en France. Dès l'an 1409, tout le royaume avoit embrassé l'obédience d'Alexandre V, élu au Concile de Pise du consentement unanime des Cardinaux de Rome & d'Avignon. Ce Pape étoit un étranger, qui n'avoit aucun avantage du côté de la naissance. Cependant on applaudit à son élection comme s'il eût été François, & on l'honora, dit l'Historien de Charles VI, comme s'il fût descendu du sang de nos Rois. Les Parisiens sur-tout se livrèrent à tous les transports de la joie la plus vive. On les entendoit

---

1409.

*Hist. anon.  
p. 702.*

rapportés ici. Dans le compte rendu par Maître Raymond

ANNÉE

Regnier, pour l'an 1409, on lit: *A Maître Jean Manchon*

1410.

*Confesseur du Roy, pour aumosnes secretes faites par lui*

Regist. de la  
Chambre des  
Comptes, ap.  
Archon, t. II,  
p. 329.

*pour ledit Seigneur, parce qu'il ne jeûna pas trente-neuf*

*jours en carême, & pour le communiage de Pâques,*

*quarante sols pour chaque jeûne, comme appert par la cedulle*

*dudit Confesseur, scellée de son scel pour ce lundi 31 de*

*mars, le Roy estant à Saint-Paul. Et dans celui de l'an*

1410: *A Maître Jean Manchon Confesseur du Roy pour*

*aumosnes &c. le Roy n'ayant pas jeûné la veille de Saint*

*Laurent, quarante sols; pour n'avoir pas jeûné la veille*

*de Saint Simon & de Saint Jude, & le communiage de*

*tous les Saints, quarante sols pour chacun jour. Au même*

*Confesseur Jean Manchon, pour n'avoir pas jeûné la veille*

*de la Pentecôte & les trois jours suivans, quarante sols*

*pour chacun jour; pour n'avoir pas jeûné les Quatre-temps*

*de la Sainte-Croix de septembre, six livres. On apprend*

par ce détail le respect de Charles pour la loi du jeûne,

& lorsqu'une santé aussi misérable que la sienne l'obligeoit

d'en transgresser le précepte, son exactitude à racheter

cette transgression, toute involontaire qu'elle étoit, par

de nouvelles aumônes. Tel avoit été, sans doute, l'usage

des Rois ses prédécesseurs: pour en découvrir l'origine, il

faut se rappeler un trait de la vie de Saint Louis. Suivant

la relation de Geoffroi de Beaulieu, ce saint Monarque

portoit la haire sur sa chair tous les vendredis de l'avent

& du carême, & les veilles des quatre principales

fêtes de la Vierge. Mais l'incommodité qu'il ressentit

Ap. Duches.  
t. V, p. 451.

grand sujet de joie pour le chrétien, que la prospérité. On lui substitua Pierre de Chantelle, Docteur de l'École de Navarre, Chanoine de l'église de Paris, grand prédicateur & partisan de la faction Orléanoise, dès le temps qu'elle portoit avec tant de chaleur le pape Benoît. L'attachement que Pierre de Chantelle montrait alors pour ce Pontife, dont jusque dans ses sermons il défendoit les intérêts, le rendit odieux à l'Université. Il fut du nombre de ceux qu'elle poursuivit en 1408 comme fauteurs du schisme, & qu'elle fit languir pendant plus de quatre mois dans les prisons de Paris. Ayant enfin recouvré sa liberté, il abjura son ancienne inclination pour Benoît, & parvint, au moyen de ce sacrifice, à se reconcilier avec sa peu tendre mère, qui n'eut pas de regret sans doute de lui avoir rendu ses bonnes grâces, quand elle le vit honoré de la confiance du Souverain, & devenu pour elle-même un protecteur, dont souvent elle seroit obligée d'invoquer le crédit. Il faut voir en quels termes le docteur Clemangis écrivit au nouveau Confesseur, pour lui demander une bourse du collège de Navarre en faveur d'un de ses neveux, fils de sa sœur. Quelle démonstration de zèle, de dévouement, de respect, on trouve dans cette lettre !

Cependant le pape Jean XXIII, successeur d'Alexandre V, avoit décoré de la pourpre romaine \* \* En 1411. Pierre d'Ailly évêque de Cambrai, & Gilles Deschamps évêque de Coûtances, anciens Aumôniers de Charles. Le dernier, à qui il avoit été permis de conserver son

---

 ANNÉE

1413.

*Launoïus,  
Reg. Navar.  
Gynn. Hist.  
t. VII, op.  
p. 702.*

*Epist. 123.*

évêché avec l'église de son titre, ne jouit pas de ce privilège, étant mort en 1413 avant que d'avoir pu aller à Rome. Mais la Providence permit, que Pierre d'Ailly poussât plus loin sa carrière (b) pour le bien de l'Église, qu'il servoit si utilement. S'intéressant toujours à l'honneur de la charge, dont il avoit été pourvu

(b) C'est une chose étrange, dit Bayle, qu'il y ait eu jusqu'à présent tant de variation sur l'année & le lieu de la mort d'un homme de ce rang & de cette distinction. Les uns disent qu'il mourut en Allemagne l'an 1416; les autres qu'il mourut à Avignon en 1425 ou 1426. Les registres de l'église de Cambrai portent, qu'il termina sa vie le 9 octobre 1425, étant Légat du Saint-Siège dans la basse Allemagne, & qu'au mois de juillet suivant on porta son corps dans son église épiscopale, où on l'enterra derrière le grand autel. Cette dernière époque a été adoptée par la plupart de nos Écrivains. Mais il y a des preuves incontestables que Pierre d'Ailly n'a pas vécu jusque-là. Ces preuves sont 1.<sup>o</sup> qu'il avoit été nommé Exécuteur du testament que Charles VI fit en 1392; or le 23 octobre 1422, deux jours après le décès de ce Prince, Jean le Clerc, Chancelier de France, exposa au Parlement que tous ceux qui avoient été nommés Exécuteurs du testament du feu Roi étoient morts, & qu'il étoit expédient pour l'exécution de ses dernières volontés, de subroger d'autres personnes à leur place: ce qui fut fait. 2.<sup>o</sup> Dans les actes du Chapitre général des Chartreux, tenu en 1420, on lit: *obierunt Rever. in Christo Dom. Cardinalis Cameracensis Sacerdos, pro quo fiat per totum ordinem tricenarium defunctorum*. Il faut donc s'en tenir à une Histoire manuscrite de la Sainte-Chapelle de Paris, qui dit que ce Cardinal mourut en 1419 à Avignon, d'où son corps ne fut apporté à Cambrai, & inhumé dans cette église que le 9 octobre 1425. La crainte de donner une trop grande étendue à cette note, nous oblige de passer un trait curieux de Boniface Ferrier, frère de Saint-Vincent-Ferrier, sur Pierre d'Ailly. On peut le lire dans *D. Martenne, Thef. Anecd. t. II, col. 1464*.

autrefois à la Cour de France, il obtint la même année de sa promotion au Cardinalat, une Bulle, par laquelle l'hôpital des Quinze-vingts de Paris, c'est-à-dire, la chapelle, le maître, les chapelains & clercs, les frères & sœurs aveugles, & généralement tous les sujets, biens & appartenances de cet hôpital, sont soustraits à la juridiction de l'évêque de Paris ou de son Archidiacre, & soumis à celle de l'Aumônier du Roi, s'il est dans quelqu'un des Ordres sacrés, sinon à celle du premier Chapelain de la chapelle du même hôpital. Cette Bulle, qui mettoit le sceau à l'autorité qu'avoit l'Aumônier du Roi sur cette maison, dès le temps de Saint Louis son fondateur, fut donnée à Rome le VI des Ides de novembre de la seconde année du pontificat de Jean XXIII \*. Environ deux ans après elle fut adressée par le même Pape aux Abbés de Saint-Germain-des-Prés & de Sainte-Geneviève, & au Trésorier de la Sainte-Chapelle de Paris, nommés par Sa Sainteté exécuteurs & conservateurs de ce privilège. Il semble que dans le cas où l'Aumônier du Roi ne seroit pas dans les Ordres, il eût été plus naturel de lui substituer le Sous-aumônier, qui étoit le vice-gérant de l'Aumônier, & qui, suivant les statuts de Michel de Brache, devoit le représenter chez les Quinze-vingts comme par-tout ailleurs. Aussi Dupeyrat ne fait-il point difficulté d'assurer que par ce premier Chapelain, dont parle la Bulle, il faut entendre *le premier Chapelain de la Chapelle du Roi, ou, ce qui est la même chose, le Sous-aumônier.* Mais,

---

 ANNÉE

1413.

Du Peyrat,  
pag. 415.\* Le 8 Nov.  
1411.



ANNÉE

1413.

Félibien,  
l. I, p. 397.

ans répéter ici ce que nous avons observé en un autre endroit, sur la distinction très-réelle des charges de premier Chapelain & de Sous-aumônier, confondues mal-à-propos par cet Auteur, nous nous contenterons de dire avec l'Historien de la ville de Paris, que les paroles de la Bulle sont claires, & que c'est leur faire violence que de leur donner un autre sens que celui dans lequel nous les avons rendues (c).

Du Tillet,  
Rec. p. 435.

Dans le même temps que le Saint-Siège affermit si solennellement les droits de l'Aumônier du Roi sur un des plus pieux établissemens de la capitale, le Parlement étendoit l'autorité de cet Officier jusqu'au fond de nos provinces. On pensoit que le Souverain étant protecteur né de tous les asiles élevés aux misères humaines dans l'étendue de sa domination, ils devoient tous être sous l'inspection de celui qu'il avoit établi Ministre de sa charité envers les pauvres. Sur cette idée, il fut jugé le 16 avril & le 19 janvier 1411, que les hôpitaux du royaume, qui étoient intitulés bénéfices, devoient répondre à leurs Evêques; mais que ceux qui étoient gouvernés par gens

---

(c) Voici ces paroles : *Volumus & decernimus eorumdem Magistri pauperum Capellanorum, &c. & præfatæ domus jurisdictionem... ad prædictum filium Eleemosynarium Regis Francorum pro tempore existentem, dummodo sit in aliquo sacrorum ordinum constitutus, alioquin ad primum Capellanum prædictæ Capellæ in perpetuum pertinere.* Dans tout le corps de la Bulle, il n'est pas dit un mot de la Chapelle du Roi; mais il est parlé de la Chapelle des Quinze-Vingts. Ce n'est donc qu'à celle-ci que peuvent se rapporter ces mots : *ad primum Capellanum prædictæ Capellæ*

lays,

*lays*, devoient répondre audit Aumônier. C'est le premier règlement que nous ayons trouvé sur cette matière.

---

 ANNÉE

1414.

Jean de Courtecuisse en fut sans doute le principal promoteur ; & l'on doit croire, qu'en cela l'amour de l'ordre & du bien public l'animoit bien plus que l'envie d'accroître son autorité : car c'étoit un des hommes les moins ambitieux de son siècle. Préférant au grand jour où l'exposoit sa dignité, la modeste compagnie des Docteurs ses confrères, dès que ses fonctions étoient finies dans le palais, il alloit au collège de Navarre passer des heures plus tranquilles dans les exercices de sa première profession. Souvent, dans la vue de donner de la considération aux Lettres & de l'émulation à ceux qui les cultivent, il invitoit la Cour à venir honorer de sa présence cette fameuse École. En 1414, le Roi s'y rendit accompagné des ducs d'Orléans, de Berri & de Bourbon, des Cardinaux de Bar, de Pise & de Reims, & d'un grand nombre d'autres Seigneurs & Prélats, pour célébrer la fête de Saint-Guillaume, Patron de la nation de France. Il donna à l'offrande de la Messe un écu d'or, & neuf à celle des Reliques. Après la cérémonie, Jean de Courtecuisse fit un compliment à Sa Majesté, pour la remercier au nom du Corps académique. Ce Prince y revint encore en 1417 solenniser la même fête. On remarque que cette fois-ci l'offrande de la Messe fut de trois moutons (*d*), & celle des

*Launoi, ubi  
sup. p. 348.*

1417.

*Id. ibid. pag.  
350.*


---

(*d*) Monnoie d'or qu'on appeloit aussi *denier d'or à l'agneau* ; à cause de la figure de l'agneau qui étoit gravée sur un des côtés. Saint

l'hôtel du Roi, qui porte : *Maître Jean Courtecuisse, Aumosnier, aura dix livres par jour pour aumosner*. Une preuve même qu'on lui croyoit encore quelque crédit, c'est que dans une grande assemblée, tenue au Parlement le 15 octobre de la même année, à l'occasion de la disette qui affligoit Paris; on le députa pour aller, au nom de tous les états de la ville, se plaindre au Roi, au duc de Bourgogne & à leur Conseil, des empêchemens que les troupes, logées aux environs de la capitale, apportoit à la liberté du commerce, & supplier qu'il y fût mis ordre. Mais il n'échappa pas long-temps à la vengeance qu'on avoit résolu de tirer de lui.

---

ANNÉE  
1418.

Labbe, *Rec. histor.* p. 651.

Felib. *Hist. de Paris*, tom. 11, p. 793.

Il faisoit depuis quelques années les fonctions de Chancelier de l'Université de Paris, en l'absence de son ami Gerson; & il les faisoit en homme digne d'occuper les plus grandes places. La mort de Gerard de Montaigu ayant rendu l'évêché de Paris vacant, les regards du clergé & du peuple se tournèrent aussitôt du côté de l'Aumônier du Roi. Il fut élu pour remplir ce grand siège; mais il ne put jamais en prendre possession, par l'obstacle insurmontable qu'y apporta Henri V, roi d'Angleterre, uni d'intérêt avec les Bourguignons. Ce fut en vain que le Parlement & l'Université firent pour lui les plus instantes sollicitations. Trop bon François pour plaire à ce Monarque, il fut obligé de se soustraire à son indignation, en se tenant caché plus d'un an dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés. Les persécutions,

---

1420.

Bourgogne , de manière à mériter ses bonnes grâces & celles de son parti.

---

ANNÉE

1422.

On n'eut plus d'autres changemens dans le clergé de la Cour sous le règne de Charles VI. Après trente années de souffrances & d'opprobres , triste spectacle pour sa famille & pour ses sujets , ce malheureux Prince mourut à Paris dans l'hôtel de Saint - Paul , le 21 d'octobre 1422 , abandonné de sa femme , de ses enfans , des Princes de son Sang & de la plupart de ses Officiers. Les seuls qui se trouvèrent auprès de lui pour recevoir ses derniers soupirs , furent son Confesseur , son Aumônier , son Chancelier , son premier Chambellan & quelques serviteurs en petit nombre. Deux jours après qu'il eut expiré , on ouvrit le testament qu'il avoit fait en 1392 , au sortir du premier accès de sa cruelle maladie. On y trouva les preuves de sa piété , de sa charité , de sa douceur , de sa bienfaisance ; vertus qui parurent en lui dans tout le cours de sa vie , malgré ses continuelles infirmités. Outre *plusieurs legs pitoyables* en faveur des pauvres , il en faisoit à tous les Officiers de sa Maison , pour les récompenser de leurs services. Nous remarquons dans cette longue énumération , Adam Maigret , premier Chapelain , huit autres Chapelains , deux Clercs de chapelle , Frère Étienne Confesseur du Commun , les Aides d'aumône , les Sommeliers , l'Organiste même. Lorsqu'on en eut fait la lecture , sur les représentations de Jean le Clerc , Chancelier de France , qui exposa que tous ceux qui avoient été

*Monstrelet ,  
t. I, c. 267.*

*Ap. Godefroi,  
Histoire de  
Charles VI,  
p. 780.*

*Felibien ,  
Histoire de  
Paris .t. II,  
p. 803.*

ANNÉE

1422.

nommés exécuteurs des dernières volontés du Monarque, étoient morts, le Parlement leur en subrogea d'autres, du nombre desquels fut le Confesseur Renaud de Fontaines, présent à l'assemblée. Ces nouveaux exécuteurs furent en même-temps chargés de faire dresser un inventaire des meubles, & de prendre soin, tant des funérailles, que des autres charges du testament du feu Roi.

*Ap. Du Puy,  
p. 516.*

En conséquence, on procéda d'abord à l'inventaire devant Renaud de Fontaines & Philippe de Reuilly, Trésorier de la Sainte-Chapelle. La quantité des richesses qui se trouvèrent dans la chapelle & l'oratoire de l'hôtel de Saint-Paul, & dans celle du Louvre, est étonnante pour un temps aussi malheureux que celui-là. Ce sont des croix d'or & d'argent, des calices, des chandeliers, des bassins, des burettes, des bénitiers, des encensoirs, des sonnettes, des reliquaires de même métal; des tableaux, des crosses, des anneaux, des mitres du plus grand prix. Outre cela Philippe Aymenon représenta aux Commissaires plusieurs pots d'argent, des aiguières, des tasses, des écuelles, & d'autres ustensiles nécessaires à l'office de l'aumône, & sous la garde de l'Aumônier.

*Villaret,  
tom. XIV,  
p. 162.*

On songea ensuite à la pompe funèbre. Comme on avoit été jusqu'alors peu soigneux de conserver dans des registres publics, un détail circonstancié de ce qui s'observoit en ces sortes de cérémonies, il y eut de grandes altercations pour les rangs. Après qu'on eut consulté tout ce qu'il y avoit de gens anciens & sages, qui

pouvoient s'en rappeler le souvenir, voici l'ordre qu'on suivit (e). Nous nous croyons d'autant plus obligés à le rapporter, que c'est pour la première fois que nos anciens monumens nous fournissent une description précise des obsèques de nos Rois, & que nous ne voyons pas qu'on y ait fait depuis aucuns changemens considérables.

Le corps du Roi, rempli *d'épices & d'herbes sentans bon*, fut exposé, *comme il étoit décédé, dedans son lit le visage découvert, deux ou trois jours, la croix auprès de son lit & bel luminaire; & là le voyoit chacun qui vouloit.* On le mit ensuite dans un cercueil de plomb, & on le déposa dans la chapelle de l'hôtel de Saint-Paul jusqu'au 9 de novembre. Durant tout ce temps-là, *furent chantées & célébrées Messes en icelle Chapelle, en la forme & manière qu'on faisoit au vivant du Roi, par ceux de sadite Chapelle, & en après par iceux étoit fait le Service des morts pour l'ame de lui.* Toutes les églises de Paris y vinrent aussi

---

ANNÉE  
1422.

Ap. Camuz.  
Mestang. hist.  
p. 157.

Labbe, Rec.  
hist. p. 669.

Monstrelet,  
t. I, c. 267.

---

(e) Il n'y avoit point encore de Grand-Maître des cérémonies de France. Cette charge, créée par Henri III le dernier jour de janvier 1585, en faveur de Guillaume Pot de Rhodes, étoit anciennement annexée aux Grands-Maîtres & Maîtres ordinaires de l'hôtel du Roi. Le Grand-Maître présidoit lui-même aux grandes cérémonies; aux autres il commettoit quelqu'un des Maîtres-d'hôtels des plus anciens & des mieux instruits des usages de la Cour. *Mais les choses étant tournées en faveur & non à l'ancienneté, l'on restoit empêché à chaque cérémonie de trouver les Mémoires du passé, tant que l'on l'a érigée en Office, duquel celui qui en est pourvu, fait de longue main l'étude & observation de ce qui se doit faire à chaque cérémonie, & la charge en est beaucoup mieux servie aux occasions.* MSS. de Brienne, V. 267.

Présidens du Parlement, en manteau de *vermeil*. Les autres Magistrats de la Cour environnoient la litière.

---

 ANNÉE

1422.

Le Clergé précédoit le convoi. A la tête, étoient les Mendians; puis les Colléges réguliers, les Paroisses, les Chanoines des églises collégiales, les Chapitres de Notre-Dame & de la Sainte-Chapelle, & neuf Prélats, tant Evêques qu'Abbés, en chapes noires & mitres blanches. Tous alloient deux à deux du côté droit de la rue, les Écoliers & Suppôts de l'Université allant aussi deux à deux de l'autre côté. Après le Clergé, & immédiatement devant le corps, marchoit le Prévôt de Paris, *une verge en main*. Il étoit suivi des Chambellans, Écuyers, Échançons, Maîtres d'hôtel, & autres Officiers de la Maison du Roi. Le duc de Bedford, conducteur du deuil, venoit après la litière, accompagné du Chancelier, des Gens du Conseil & des Maîtres des Requêtes. Une foule innombrable de peuple fermoit la marche; & ce n'étoit pas la partie la moins intéressante du cortège. Ce bon peuple, fondant en larmes, *crioit avec grands & profonds soupirs: Ah très-cher Prince, jamais n'aurons si bon temps, jamais ne te verrons; maldite soit la mort. Jamais n'aurons que guerre, puisque tu nous a laissés; tu vas en repos, nous demourons en toute tribulation & douleur!* On n'imputoit pas, en effet, à ce Monarque les disgrâces publiques. On savoit qu'il avoit été, pendant tout le cours de son règne, encote plus à plaindre que ses malheureux sujets. Après sa mort, comme pendant sa vie, il étoit toujours Charles-le-Bien-aimé.

*droit qu'ils doivent porter le corps jusques à la prochaine croix de Saint-Denys (h), où les Religieux doivent s'en charger. Cette fois ils le portèrent jusqu'à l'église de l'abbaye, parce que les Religieux, trouvant le fardel trop pesant, les payèrent pour s'en exempter. Ici la séance & les décorations furent les mêmes qu'à la Cathédrale; & pour vrai y eut bien aux deux Services vingt mille livres de cire. On chanta le soir les Vigiles des Morts, & le lendemain bien matin, la Messe fut célébrée par le Patriarche de Constantinople, évêque de Paris, après qu'il eut déclaré que c'étoit sans préjudice des droits de l'abbé de Saint-Denys. Cet Abbé fit l'office de diacre, & l'abbé de Saint-Crépin de Soissons celui de sous-diacre. Les Abbés de Saint-Germain-des-Prés & de Saint-Magloire tinrent le chœur avec quatre Religieux du monastère. Les autres Moines étoient à hautes chaires du chœur, vestuz de chappes à fleurs-de-lys. Le Service étant fini, on porta le corps dans le tombeau de Charles V, près le degré à droite; & fut porté du*

---

(h) C'est néanmoins la première fois que nous les voyons employés à cette honorable fonction; & il y a grande apparence qu'on ne les y appela que parce que le fardel étant trop pesant, il falloit pour le porter des gens aussi forts & aussi robustes qu'ils l'étoient. Aussi un autre Auteur contemporain, faisant la relation des obsèques de Charles VI, remarque qu'il n'en fut pas de même de Charles V; lequel, dit-il, fut porté enterrer de Ducs & Comtes, & non d'autres gens (Labbe, *Rec. Hist. p. 669*). Et si nous remontons plus haut, nous verrons que c'étoient les Rois eux-mêmes qui portoient, ou aidoient à porter le corps de leurs prédécesseurs.





# HISTOIRE

## *ECCLÉSIASTIQUE*

DE LA

## COUR DE FRANCE.

### *LIVRE CINQUIÈME.*

CE qu'on avoit vû dans l'Ordre ecclésiastique, sous le règne précédent, on le vit au commencement de celui-ci dans l'Ordre politique. La France se trouva partagée entre deux Rois, comme l'Eglise avoit été divisée entre deux Chefs; avec cette différence néanmoins, qu'autant il avoit été difficile de juger lequel des deux Pontifes étoit le vrai Pape, autant il étoit aisé de décider lequel des deux Princes étoit le vrai Roi. Laissions les cœurs Anglois faire leur cour à l'Usurpateur dans la capitale, & suivons avec les bons François le légitime Possesseur du trône, parcourant une partie de nos provinces, pour y maintenir ce qui lui restoit d'autorité.

CHARLES VII,  
dit  
le Victorieux,  
1422.

ANNÉE

1422,

*Hist. du  
Languedoc,  
t. IV. Preuv.  
col. 36.*

Charles VII étoit à Espalli, château appartenant à l'évêque du Puy, lorsqu'on lui annonça la mort de son père. Tous les Historiens rapportent que sa douleur fut extrême. *C'étoit pitié*, dit Juvenal des Ursins, *des regrets qu'il faisoit*. Il fallut toute l'habileté de son Confesseur pour l'obliger à calmer ses premiers transports, & lui faire entendre que l'État déchiré demandoit de lui des soins plus actifs & plus utiles que des larmes. Il reçut cette triste nouvelle le 25 octobre à sept heures du soir. Sur le champ, il donna ordre qu'on chantât le *De profundis* dans la chapelle. Le lendemain, il s'habilla de noir (a), & fit faire un Service solennel, auquel Guillaume de Chalençon, évêque du Puy, officia. Le jour suivant, revêtu d'une robe *de vermeil*, il se rendit dans la même chapelle, où, après qu'on eut célébré une Grand'Messe, on déploya la bannière de France, & tous ceux qui étoient présens le proclamèrent leur

---

(a) Il y a apparence, dit M. Duclos, *Hist. de Louis XI, l. II*, que nos Rois ne prenoient le noir que pendant la cérémonie où ils rendoient les derniers devoirs à leurs prédécesseurs, & que prenant aussitôt la pourpre, ou une couleur approchante, ils ont insensiblement adopté pour leur deuil le violet, qui est une espèce de pourpre. L'usage en étoit établi long-temps avant la mort de Charles VI. On voit dans la Sainte-Chapelle de Paris, au-dessus de la porte de la sacristie, un tableau représentant l'entrevue du roi Jean & du pape Urbain V à Avignon, l'an 1362. Le Prince y est vêtu d'un habit violet, parce qu'il étoit alors en deuil de la reine Jeanne de Boulogne sa seconde femme. Ce tableau fut apporté à la Sainte-Chapelle, lorsque Charles V eut fixé sa demeure à l'hôtel de Saint-Paul. *Hist. MS. de la Sainte-Chapelle.*

Souverain , en criant : *Vive le roi Charles septième du nom.* A quoi un de ses Chapelains , nommé Odard le Roux , ajouta de son propre mouvement ; *& que son père Charles sixième repose en paix.* Les Courtisans & Officiers , entendant ces dernières paroles , les prirent pour un augure peu favorable , & en firent de vifs reproches à l'Ecclésiastique. Mais le Roi , se tournant de son côté , lui dit : *je vous fais bon gré de la liberté avec laquelle vous m'avez averti dans ce jour d'allégresse , qu'un temps viendra où je payerai à la Nature le même tribut que mon père lui a payé.* Telle fut la première inauguration du nouveau Monarque.

Depuis plus de quatre ans , il avoit quitté la ville de Paris , entièrement livrée aux ennemis de l'État , & s'étoit retiré à Bourges , où , après avoir pris la qualité de Régent du royaume , il avoit institué un Chancelier , un Parlement , une Chambre des Comptes. Il y a apparence qu'il créa dans le même temps sa Chapelle. On lit dans quelques Écrivains , que Jacques le Grand , ce Prédicateur que nous avons vu déclamer avec tant de hardiesse contre le luxe & les désordres de la Cour , fut son premier Confesseur. Cela peut être vrai à l'égard de Charles comte de Ponthieu ; mais il est certain que Charles Dauphin & Régent , eut d'abord pour directeur de sa conscience Pierre de Chantelle Confesseur du Roi son père , & ensuite Gerard Machet.

Ce dernier , né à Blois vers l'an 1380 , d'une honnête famille , avoit été élevé au collège de Navarre , où il

ANNÉE  
1422.

Mém. de  
Trevoux , août  
1746 , pag.  
1651.

Godefroi ,  
Histoire de  
Charles VI ,  
p. 797.

Bernier ,  
Hist. de Blois ,  
II. Part.

Launojus ,  
Reg. Franc.  
Gymn. Hist.  
tom. VII , qd.  
p. 543.

le fait soit postérieur de quelques années. C'est un acte capitulaire de l'an 1424, par lequel « lesdits Chanoines consentirent que Jean Gerson, Chancelier de l'Université de Paris, & Gerard Machet, Confesseur du Roi, tous deux Lecteurs & Professeurs en Théologie, jouissent, leur vie durant, du château de la Sale de Quincieu, situé dans le comté de l'église de Lyon, & des appartenances & dépendances d'icelui, dont Saint Thomas de Cantorbéry, exilé d'Angleterre, & demeurant à Lyon, avoit joui autrefois. »

ANNÉE

1422.

« Du Peyrat, Antiq. de la Chapelle, p. 328.

Le Dauphin, par le bienfait dont nous venons de parler, ne se crut pas quitte envers Machet. Se l'étant attaché vers l'an 1420 en qualité de Confesseur, il le fit en même-temps Conseiller d'État. La place d'Aumônier étoit déjà remplie par Étienne de Montmoret, Prêtre, à qui un compte de Macé Héron, Trésorier général des finances, porte qu'il fut donné, par ordre du Régent, *trois mille livres pour convertir au fait ordinaire de sa charge;* Ap. Godef. p. 797. somme très-considérable, eu égard aux besoins pressans, & à l'état de foiblesse où le Prince se trouvoit.

Devenu Roi, Charles conserva ces Officiers ecclésiastiques, & pourvut aussitôt à ce qui devoit être payé, tant à l'Aumônier pour distribuer aux pauvres, qu'au Confesseur pour lui tenir lieu de ses livraisons accoutumées. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans un autre compte du même Macé Héron. *A Messire Etienne de Montmoret, Prêtre, Aumônier du Roy, auquel ledit Seigneur a voulu & ordonné estre baillé par ledit Tresorier, la somme*

Id. ibid.

spécialement de solliciter auprès de Sa Sainteté trois Bulles. La première, pour donner pouvoir au Confesseur du Roi & à deux ou trois autres Ecclésiastiques, au choix du Pontife, de relever les Vassaux & Seigneurs François qui voudroient rentrer sous l'obéissance de leur légitime Souverain, de toutes promesses, conventions & sermens qu'ils pourroient avoir faits au préjudice du Roi & du royaume. La seconde, pour autoriser le même Confesseur & les autres qu'on jugeroit à propos de lui associer dans ce ministère, à absoudre de tous les crimes, excès & sacrilèges, dont la guerre avoit été l'occasion; comme aussi des censures encourues pour ces crimes, malgré la réserve de cette absolution au Saint-Siège: parce que autrement, dit-on, il faudroit que la plus grande partie de la France allât à Rome. La troisième Bulle devoit permettre au Roi de nommer cinq cents personnes aux bénéfices de son royaume, ainsi que cela avoit été souvent accordé à ses prédécesseurs par les Souverains Pontifes. On recommandoit de veiller à l'expédition de celle-ci, afin qu'elle ne donnât point matière à des procès, & qu'elle portât en faveur des Officiers qui servoient la personne du Prince, & qui étoient capables de bénéfices, une préférence claire sur tous les autres. Enfin on chargeoit les Envoyés de supplier le Saint-Père d'avoir en recommandation Gerard Machet, Pierre de Chantelle Confesseur du feu Roi, & quelques autres Ecclésiastiques attachés au Monarque, parmi lesquels on nomme Pierre Hutin Chapelain de Sa Majesté.

livres, on leur paye maintenant cinquante, trente ou vingt-cinq louis, suivant la qualité des enfans qui sont baptisés.

---

ANNÉE  
1428.

La joie que causa à Charles la naissance d'un Dauphin, dut être mêlée de bien des amertumes, par les nouvelles qu'on recevoit chaque jour des progrès du parti Anglois, & de la supériorité qu'il acquéroit sur celui du Roi. De toute cette guerre, où notre Monarchie se vit plus d'une fois à la veille de subir un joug étranger, nous ne rappellerons que ce qui se passa lorsque les ennemis eurent formé le siège d'Orléans; place dont la prise sembloit devoir achever la révolution. Charles se retira un matin dans son oratoire, pour y gémir en secret du poids accablant de sa disgrâce. Prostré devant Dieu, il le conjura du fond de son cœur de lui conserver la couronne, si elle lui appartenait légitimement. Dieu l'écouta; & afin que la France se reconnût à jamais redevable de sa conservation à ce bras tout-puissant, qui seul a la vertu d'opérer les plus grands prodiges en se servant des instrumens les plus foibles, il lui envoya pour la venger cette jeune fille si protégée du Ciel, si renommée par ses exploits, si maltraitée dans la dernière scène de sa vie, Jeanne d'Arc, en un mot.

Un pareil secours étoit trop extraordinaire, pour qu'on l'acceptât sans examen. Dès que la Pucelle eut été présentée au Roi, & qu'elle lui eut promis de la part de Dieu, de faire lever le siège d'Orléans, & de le conduire lui-même à Reims pour le faire sacrer, ce

au salut de l'État. La nouvelle Amazone fut armée de toutes pièces : on lui donna des Écuyers, des Pages, un Intendant, un Chapelain, & on la laissa aller à sa mission. Elle la remplit avec autant de promptitude que de gloire ; car elle entra le 6 de mars dans Orléans, & les ennemis étoient entièrement décampés le 8 de mai ; jour auquel on solennise encore tous les ans la mémoire de cette miraculeuse délivrance. Continuant ensuite de poursuivre les Anglois, & leur enlevant toutes les places qui se trouvoient sur son chemin, elle conduisit ainsi le Roi à Reims, & l'y fit sacrer le 17 de juillet suivant, par les mains de l'Archevêque de cette ville, Renaud de Chartres, Chancelier de France.

---

ANNÉE  
1429.

A cette cérémonie, on ne put faire usage de la couronne, du sceptre, de la main de justice & des autres ornemens de la royauté, conservés dans l'église de Saint-Denys, dont les Anglois étoient pour lors les maîtres. On y vit aussi pour la première fois les anciens Pairs représentés en partie par des Pairs de création moderne ; usage qui s'est perpétué dans la suite. Mais un spectacle touchant & digne des regards de l'auguste assemblée, c'étoit la présence de l'illustre Héroïne qui avoit eu tant de part à cet heureux événement. Après la célébration du sacre, elle se jeta aux genoux du Monarque, & le supplia en versant des larmes de joie, de lui permettre de se retirer, les deux points de sa mission se trouvant accomplis. Les ordres du Roi, les prières de la plupart des Seigneurs, l'empressement de

qui avoient été jusque-là en usage (d) ; privilège singulier que Paul III n'a fait que confirmer & étendre en 1538. Le but du Pontife, en se montrant si généreux envers la France, étoit d'intéresser le Monarque dans sa querelle contre le Concile de Basse, qui, dès les premières sessions, avoit décidé la supériorité du Concile sur le Pape. Cette décision, conforme à la doctrine de nos Écoles, trouvoit des défenseurs dans le Clergé même de la Cour. Un Chapelain du Roi nommé *Pierre de Pomeraye*, écrivit pour soutenir la prééminence du Concile, & son ouvrage eut l'approbation de Gerard Machet, qui y reconnoissoit ses propres sentimens. Charles, guidé par le conseil de ses Prélats, & sur-tout

ANNÉE.  
1432.

Machet,  
Épist. 159.

(d) L'Indult, dont il s'agit ici, est la présentation que fait le Roi de certains Magistrats ou de quelques autres personnes en leur nom, pour être pourvus par les Collateurs ordinaires des bénéfices qui viendront à vaquer. Ces Magistrats indultaires sont le Chancelier de France, le Garde des Sceaux, les Maîtres des Requêtes, tous les Présidens & les Conseillers du Parlement de Paris, le Procureur général & les trois Avocats généraux, les trois Greffiers en chef, les quatre Notaires - Secrétaires de la Cour, & le premier Huissier ; auxquels on a ajouté dans le dernier siècle les Receveurs - Payeurs des gages du Parlement. Les Officiers de la Chambre des Comptes firent au commencement quelques démarches pour participer à l'Indult. Ils écrivirent en 1444 à Gerard Machet Confesseur du Roi, & chargèrent Jean le Picart, porteur de la lettre, de conférer avec ledit sieur Confesseur, & de lui exposer que les Officiers de cette Cour ont toujours eu, pour eux ou pour leurs amis, part dans les nominations qui ont été accordées par les Papes ou l'Église Gallicane aux rois de France pour leurs Officiers. (Dissertation sur la Chambre des Comptes. Paris, 1745, in - 4.<sup>e</sup> p. 196).



plusieurs sujets du Roi, entr'autres Gerard Machet son Confesseur & son principal Conseiller. Charles tint inviolablement la parole que ses Ambassadeurs avoient donnée. De l'avis du Clergé de ses États, assemblé de nouveau à Bourges, dans le même lieu où avoit été formée la Pragmatique, il fit publier une Déclaration, par laquelle il ordonnoit à tous ses sujets d'obéir à Eugène, avec défense de reconnoître un autre Pape, ou de répandre dans le Public aucunes lettres ou expéditions, portant le nom de quelqu'autre que ce fût qui prétendrait au souverain Pontificat.

---

ANNÉE  
1432.

Pendant que le Monarque maintenoit ainsi l'autorité du vrai Pape dans le royaume, le royaume achevoit de se remettre sous l'obéissance de son légitime Souverain. Déjà Paris, rougissant de l'honteuse servitude dont il étoit devenu le séjour, lui avoit ouvert ses portes. Charles y fit son entrée le 12 de novembre 1437, aux acclamations d'une multitude innombrable de peuple, dont les transports alloient jusqu'à l'ivresse. Il mit pied à terre au portail de la Cathédrale, & avant que d'entrer, il fit *le serment à l'Évêque*. C'étoit une ancienne pratique introduite par la piété de nos Rois, dont nous allons transcrire ici la forme, telle que des écrits de ce temps-là nous l'ont conservée. « Le jour de sa première entrée dans la capitale, disent ces monumens, le Roi, accom-

---

1437.

« pagné des Princes de son Sang, des Seigneurs & de  
« toute sa Cour, se rend dans le Parvis de la Cathédrale,  
« dont les portes sont fermées. L'Évêque, revêtu de ses

« MS. de  
« Brienne,  
« ap. Villaret,  
« t. XV, pag.  
« 250, n.º 2.

à sa Maison l'ordre & la splendeur qui y étoient sous ses Prédécesseurs, & que les malheurs de la guerre avoient forcé d'interrompre. Il fit, pour cet effet, une Ordonnance dans laquelle on trouve, entre autres dispositions : *Que le Confesseur aura six cents francs de pension, & livraison pour cinq personnes : Que l'Aumônier aura cinq cents livres, & livraison pour quatre personnes : Que le Confesseur & l'Aumônier doivent continuellement faire résidence auprès du Roi, & ne servent point par quartier.* Ces dernières paroles sont remarquables, en ce qu'elles supposent que le service des autres Officiers étoit dès-lors distribué par quartiers, comme il l'est aujourd'hui : usage que la Cour de France avoit sans doute emprunté de celle de Bourgogne, dans ce temps-là le modèle de toutes les autres Cours de l'Europe (f).

ANNÉE

1444.

Archon, t. II,  
p. 375.

Gerard Machet & Étienne de Montmoret étoient toujours, l'un Confesseur, l'autre Aumônier du Roi. Le premier réunissoit depuis plusieurs années l'évêché de Castres à la charge de Confesseur. Mais le second, avec de longs services & un fond de mérite personnel, ne parvint à aucune dignité dans l'Église. Il mourut en 1446; & il y a apparence qu'il mourut pauvre, puisque Gerard Machet, chargé du soin de ses funérailles, reçut pour en faire les frais, la somme de cinquante-cinq livres de Jean de Xaincoins, Trésorier général des finances. On lui donna pour successeur Jean d'Aucy, natif du

1446.

Anselme,  
t. VIII,  
p. 230.

Id. p. 231.

(f) On servoit par quartier dans la maison des ducs de Bourgogne dès le temps de Philippe-le-Hardi, fils du roi Jean.

faire chercher avec le plus grand soin , & entretenir à ses propres dépens les Bacheliers les plus capables d'interpréter le Maître des Sentences ; que son unique plaisir étoit de faire du bien aux gens de mérite , & que lorsque sa situation ne lui permettoit pas de les tirer de l'indigence, il employoit tout son crédit auprès de l'Aumônier du Roi pour leur obtenir quelque pension. On y apprend qu'il ne tint qu'à lui de devenir archevêque de Tours, & que sa modestie & sa religieuse déférence pour les canons lui fermèrent seules l'entrée de cette dignité ; qu'il gémissoit continuellement de ne pouvoir rompre les liens qui l'attachoient à la Cour , & qu'il espéroit qu'au moins sur la fin de sa vie, la Providence permettroit qu'il allât résider auprès du troupeau qu'elle avoit confié à ses soins. Des vœux si chers à son cœur ne furent pas exaucés ; mais il n'en fit pas moins à son diocèse des biens immenses, par le grand nombre de couvens, d'hôpitaux & d'autres pieux & utiles établissemens qu'il y fonda. Nous terminerons ce détail, sujet d'un long panégyrique , en disant que Gerard Machet , après avoir possédé pendant plus de trente ans la confiance du Roi son maître , emporta ses regrets au tombeau , & que les Princes du Sang , dont il avoit toujours su se concilier l'estime & l'affection , honorèrent ses obsèques de leur présence. Il fut inhumé au milieu du chœur de l'église de Saint - Martin de Tours.

Jean d'Aucy devint alors Confesseur de Charles , réunissant cet emploi à celui d'Aumônier : double titre

ANNÉE

1449.

Epist. 89.

Epist. 111.

Epist. 112.

Bernier,  
Hist. de Blois,  
part. II.

celui de Confesseur (*h*). Guy le Bel, successeur de Jean d'Aucy dans la Trésorerie de la Sainte-Chapelle, fut encore, dit-on, Aumônier de Charles VII. Enfin, les registres du collège de Maître Gervais, font mention d'une visite qui y fut faite par un autre Aumônier de ce Prince, nommé *Jean Aliquot*; le même probablement que ce Jean Aliquot qui avoit été Précepteur de Charles duc de Berri, & qui, vers l'an 1458, présenta à la Reine, dont il se disoit Chapelain, un livre intitulé *les douze périls de l'enfer* (*i*). Tels sont les Ecclésiastiques, qu'on croit avec plus de fondement avoir été employés par le Monarque dans les dernières années de sa vie, soit pour la direction de sa conscience, soit pour la distribution de ses pieuses libéralités. Du reste, on ignore absolument l'époque, la durée & la manière de leur service.

Charles, dont la santé étoit depuis quelque temps fort altérée, & par les plaisirs auxquels il se livroit sans ménagement, & par les chagrins que lui causoit la

---

 ANNÉE

1453.

*Gall. Christ.*  
tome VII,  
col. 245.

*Archon,*  
t. II, p. 380.

*Montfaucon,*  
*Monum. de*  
*la Monarchie*  
*Françoise.*


---

 1461.

(*h*) On y lit au mois d'avril: *Obiit Magister Joannes Pernand, Canonicus ecclesiæ Autiss. Confessor & Eleemosynarius D. N. Regis Karoli VII. Le Beuf, ubi supra.*

(*i*) Dans la miniature qui est à la tête du livre, Jean Aliquot est peint présentant son ouvrage à genoux, en soutane, surplis & aumusse qui paroît noire. On trouve dans le corps du livre une autre miniature, où le Roi est représenté entendant le sermon d'un Augustin, assis sur son trône en habit royal, la couronne sur la tête, & le sceptre en la main droite. Il n'y a dans l'auditoire que des hommes tous debout, & le bonnet en tête.

Tome I.

C c c c

ANNÉE  
1461.

conduite du Dauphin, acheva lui-même de se précipiter vers le terme de sa carrière, en s'obstinant à ne pas prendre d'alimens. En vain, toute la Cour s'efforça de le faire renoncer à cette funeste résolution : soit crainte du poison, soit dégoût de la vie, il paroissoit insensible aux soins empressés de ses plus fidèles serviteurs, & refusoit tout ce qu'ils lui présentoient. Ce ne fut qu'au bout de sept à huit jours que, cédant enfin aux remontrances de ses Médecins & des Ministres de la Religion, il consentit à recevoir quelque nourriture : mais elle ne put passer, les intestins s'étant resserrés par une trop longue abstinence. Il comprit alors qu'il n'avoit plus que peu de temps à vivre. Il l'employa tout entier à la réception des Sacrements, & à demander pardon à Dieu de son incontinence, l'unique vice par lequel il se fût laissé dominer, & qui l'avoit porté à de grands excès. Se sentant plus mal, le 22 de juillet, il dit qu'il s'estimoit heureux de mourir le jour qu'on célébroit la fête de Sainte Magdeleine, espérant que le Seigneur lui feroit miséricorde, comme il l'avoit faite à cette fameuse pécheresse. Il mourut effectivement ce jour-là à Meun-sur-Yèvre dans le Berri. Telle fut, suivant l'opinion la plus généralement suivie, la triste fin d'un de nos plus dignes Monarques. Un Historien Anglois a fait son éloge en deux mots, en disant, qu'il fut *la gloire des François, & le restaurateur de son royaume*. Il est étonnant que nos propres Écrivains ne lui aient pas toujours rendu autant de justice.

*L'art  
de vérifier  
les dates.*

Son corps, transporté à Paris, fut déposé le 5 d'août au prieuré de Notre-Dame-des-Champs (*k*), où le lendemain toutes les compagnies, tant ecclésiastiques que séculières, se rendirent pour l'accompagner à la cathédrale. Il s'y trouva quatre Princes du Sang, treize Prélats & tous les grands Officiers de la Couronne. Mais celui qui y parut avec plus de distinction fut Tannegui du Châtel, grand Écuyer, qui s'étoit chargé non-seulement du soin, mais encore des frais de la pompe funèbre. Après qu'on eut célébré le Service à Paris, le convoi prit la route de Saint-Denys en la manière accoutumée. Lorsque le corps fut au village nommé la Chapelle, *l'Abbesse de Montmartre, ensemble ses Religieuses arrivèrent au-devant dudit lieu, & là fut posé, & dit plusieurs belles oraisons.* Dans le reste de la marche, il survint une contestation entre les Religieux de l'abbaye de Saint-Denys & les hanouards ou porteurs de sel. Ces derniers prétendirent que c'étoit aux Religieux à prendre le corps à une certaine distance pour le porter jusqu'à l'église, ou à leur payer la somme de dix livres (*l*). Sur le refus des Moines, le cercueil fut abandonné à quelques bourgeois de Saint-Denys, qui se mettoient en devoir de le porter eux-mêmes, lorsque le comte de Dunois fit cesser la dispute en promettant aux hanouards de les

---

(*k*) C'est où sont aujourd'hui les Carmelites de la rue Saint-Jacques.

(*l*) Les Religieux les avoient effectivement payés au convoi de Charles VI, pour s'exempter de porter le corps, dont ils trouvoient le fardel trop pesant.

la Nature, mais de la politique au moins & de la bienséance, exigeoient qu'il en fit usage. S'étant rendu à Avesnes, il y fit célébrer un Service solennel auquel il assista *vêtu de noir*. Mais d'abord après il se vêtit de pourpre, *qui est à la coutume de France, pour ce que si-tôt comme le Roy est mort, son fils plus prochain se vest de pourpre (m)*. De-là il prit le chemin de Reims, où il fut sacré le 15 août, jour de l'Assomption, par l'archevêque Jean Juvenal des Ursins. Au milieu de la cérémonie, le duc de Bourgogne, Prince vénérable par son âge & par ses vertus, encore plus que par son rang, se jeta aux pieds du nouveau Monarque, & le conjura par les motifs les plus pressans de pardonner à tous ceux qui, sous le règne précédent, avoient eu le malheur de lui déplaire, & de conserver dans leurs emplois les Officiers qui avoient servi le Roi son père avec fidélité. Louis le promit, n'exceptant de cette amnistie générale que sept personnes qu'il ne nomma point. Mais il ne tint pas sa parole à l'égard des autres. Presque tous les postes de quelque importance, tant dans sa Maison que dans le reste de l'État, changèrent de maîtres. Il fit plus. Ayant pris un plan de conduite & de gouvernement fort différent de celui de son prédécesseur, il l'exécuta en Roi qui vouloit être absolu.

AN N É E

1461.

*Monstrelet,*  
vol. III.

---

(m) C'est donc mal-à-propos que plusieurs de nos Historiens ont regardé cette circonstance comme une preuve du mauvais naturel de Louis XI. Nous avons remarqué ailleurs que son père en avoit usé de même après la mort de Charles VI.

& une excellente musique pour le Service divin. Il est vraisemblable que Louis, qui avoit demeuré long-temps à cette Cour, & qui d'ailleurs se piquoit de dévotion, ne crut pas devoir céder à son vassal en fait de magnificence religieuse. On voit au moins par le tableau général de sa Chapelle que nous avons tracé, qu'elle surpassoit de beaucoup celle de ses prédécesseurs.

De tous les Ecclésiastiques qui l'avoient servi pendant qu'il étoit Dauphin, l'histoire ne nous fait connoître que Jean surnommé *Majoris* ou le Maire. C'étoit un Professeur d'humanités au collège de Navarre, que Charles VII tira de son École pour lui confier l'éducation de Louis, & à qui le célèbre Gerson, son ami, adressa un ouvrage concernant l'institution du jeune Prince. A la qualité de Précepteur, il joignit bientôt celle de Confesseur. Le Dauphin lui donne l'un & l'autre titre dans une lettre, datée d'Amboise le 6 d'avril 1434, par laquelle il demande aux Chanoines de Reims, que *Jean Majoris, son fidèle Confesseur & Précepteur*, jouisse des revenus de la prébende qu'il avoit dans leur église. Cette double fonction étoit délicate dans un temps où le père & le fils commençoient à se diviser. Le Maire s'y comporta avec tant de sagesse, qu'il sut se faire aimer de l'un sans se rendre suspect à l'autre. Aussi Charles ayant cassé en 1440 tous les Officiers du Dauphin, excepta néanmoins le Confesseur; exception qui vaut un éloge. C'est tout ce qu'on fait de Jean le Maire: nous avons cru devoir le rapporter, afin qu'on ne confondît pas

---

ANNÉE  
1461.

*Launoïus,  
Reg. Navar.  
Gymn. Hist.  
t. VII, op.  
p. 711.*

*Ap. Marten.  
Thes. Anecd.  
tom. I, col.  
1782.*



Louis lui demanda un jour un Archidiaconé de Bourges pour un Ecclésiastique de sa Chapelle, sans pouvoir l'obtenir. Ce refus auquel il ne s'attendoit pas, le piqua tellement contre le Prélat, qu'il le renvoya sur le champ de la Cour, avec défense de sortir de la ville de Paris, regardée alors comme un lieu d'exil pour un Evêque. Jean Cœur n'y demeura pas oisif. Tous les jours du carême il prêcha à Saint-André-des-Arcs avec concours & applaudissement; de manière que le Roi, informé de son zèle, & honteux de son propre procédé, lui permit d'aller résider dans son église, qu'il gouverna jusqu'à sa mort avec la plus grande édification.

Un sujet, d'un caractère bien différent, le remplaça auprès de Louis : c'étoit Jean Baluë, l'homme de son siècle qui a laissé la plus mauvaise réputation, & qui l'a le mieux méritée. On ne voit dans toute la suite de sa vie qu'un tissu de méchancetés & de perfidies. Avant que de les présenter, arrêtons-nous à considérer les commencemens de cet indigne favori. Il naquit au bourg d'Angle en Poitou, l'an 1421, d'une famille sur laquelle les sentimens sont partagés. Les uns disent qu'il étoit fils d'un Tailleur, d'autres d'un Meunier, d'autres enfin lui donnent pour père le Châtelain de ce bourg. Ce qui est vrai, c'est que son éducation ne fut point négligée, & qu'il surmonta, par son application à l'étude, le penchant qu'on avoit alors pour l'ignorance, seul vice peut-être qu'on n'ait pas pu lui reprocher. Ayant embrassé de bonne heure l'état Ecclésiastique, il se donna à Jacques

AN N É E

1464.

*Observations  
sur l'Hist. de  
France, dans  
la nouv. édit.  
du P. Daniel,  
tom. VII,  
p. 675.*

tantôt après nostre avenement à la Couronne , nous « ANNÉE  
 eussions commis & ordonné nostre amé & feal Conseiller « 1464.  
 l'archevesque de Bourges , pour pourvoir aux benefices «  
 estant en nostre provision & disposition , quand vaqueront «  
 par permutation , resignation ou simple demission ; aussi «  
 aux bourses du college de Navarre à Paris , tant de «  
 Grammaire , des Arts , que de Theologie ; pareillement «  
 aux Hostels-Dieu , Maladeries & Aumosneries : Et soit «  
 ainsi que nostredit Conseiller n'ait pu , ni puisse faire «  
 residence entour nous , pour les occupations qu'il a , «  
 tant en son eglise , qu'autres ses affaires , pourquoi advient «  
 souvent que les provisions ne sont données auxdits «  
 Hostels - Dieu , Maladeries & Aumosneries , aussi aux «  
 personnes qui requierent provision sur les presentations , «  
 resignations , demissions de leursdits benefices qu'ils «  
 veulent faire , ainsi qu'il appartient , & qu'il est bien «  
 requis : Sçavoir faisons , que nous , les choses susdites «  
 considerées , voulans & desirans y pourvoir , confians des «  
 services , loyauté & bonne prud'hommie de nostre amé «  
 & feal Conseiller en nostre Cour de Parlement , Maistre «  
 Jean Baluë , Tresorier de l'eglise d'Angers ; icelui pour ces «  
 causes & autres à ce nous mouvans , avons commis & «  
 ordonné , mettons & ordonnons , & lui avons donné «  
 & donnons par ces presentes , pouvoir , autorité , com- «  
 mission & mandement especial , en quelque lieu qu'il se «  
 trouve , soit entour nous , ou ailleurs où il se trouvera , «  
 de donner les bourses du college de Navarre à Paris , «  
 tant de Grammaire , des Arts , que de Theologie ; «

ceux-ci sans crédit & sans distinction, il n'avoit rien de caché pour l'autre, il le consultoit sur toutes les parties du gouvernement, il le faisoit entrer dans toutes les affaires. Baluë, qui croyoit ses talens universels, ne se refusoit à aucune. Il embrassoit même les détails militaires; exercice si peu convenable à son état. Tantôt il alloit commander le guet dans les rues & aux portes de Paris; tantôt c'étoit une revue qu'il faisoit en rochet & en camail. Aucun de nos Historiens n'a oublié la plaisanterie qui échappa au comte de Dammartin dans une de ces occasions. *Sire*, dit-il au Roi, *permettez que j'aille à Évreux faire des prêtres, puisque l'Évêque passe ici des soldats en revue.* C'est ainsi que les Courtisans cherchoient à lui donner des ridicules; espèce de vengeance qu'ils croyent prendre des favoris, mais qui ne fait pas perdre la faveur.

Baluë faisoit tous les jours de nouvelles épreuves de sa sienne, ou plutôt il en abusoit. Et de quelle manière? On va l'apprendre du trait suivant: trait odieux, & qui, fût-il unique, seroit capable par sa noirceur de faire détester éternellement la mémoire d'un tel Ministre. Il eut envie de l'évêché d'Angers, possédé par Jean de Beauveau, son ancien maître & son bienfaiteur. C'étoient deux titres pour mériter sa haine. Il fit entendre au Roi que ce Prélat n'étoit pas assez attaché au service de Sa Majesté, pour le souffrir dans un siège contigu à la Bretagne. Il le déséra en même-temps au Pape comme tout-à-fait indigne de l'épiscopat. Il employa en un mot

voulut. Mais un grand obstacle s'opposoit à sa promotion. C'étoit sa conduite qui, du côté des mœurs, ne pouvoit être plus suspecte. Peu de jours après qu'on l'eut sacré évêque d'Évreux, il avoit été attaqué de nuit dans la rue *Barre-du-bec* par des gens armés; & l'on disoit publiquement dans le monde, que c'étoit au sortir d'une maison où personne ne pouvoit se trouver avec moins de bienfaisance qu'un Évêque. Ces bruits ne couroient pas seulement en France, ils avoient passé les monts. Paul II, le Sacré Collège, tout Rome en étoient informés. Pour les détruire, on envoya en cette Cour Adam Fumée, habile Négociateur, qui représenta que le propre de la vertu est de trouver toujours des envieux, & d'être exposée à la calomnie; mais que le témoignage du Roi en faveur du Prélat étoit d'un plus grand poids, que tous les discours injurieux des langues médisantes. En effet, on ne put se refuser à ce témoignage, ou plutôt, aux promesses dont il étoit accompagné. Baluë, qui un moment auparavant passoit pour un fripon, fut cru honnête homme, &, comme tel, fait Cardinal sous le titre de *Sainte-Susanne*, le 18 septembre 1467.

---

ANNÉE  
1464.

Aussitôt parut une Déclaration du Roi, portant suppression totale & absolue de la Pragmatique. Le nouveau Cardinal alla au Parlement pour la faire enregistrer. Il y trouva une opposition invincible de la part du Procureur général, Jean de Saint-Romain. Baluë, étonné du zèle de ce Magistrat, osa le menacer de l'indignation du Monarque & de la privation de sa charge. Saint-Romain

---

1467.

l'on y voit encore, & qu'on nomme pour cette raison  
*la Case - Baluë.*

---

ANNÉE

1469.

Jusqu'au dénouement de cette criminelle intrigue, l'autorité attachée aux deux premières places de la Chapelle Royale, avoit résidé toute entière en Baluë.

Alors elle passa à Jean Boucart, évêque d'Avranches, Confesseur du Roi. Jean Boucart étoit né dans un fau-<sup>Launoi, ubi</sup>bourg de Saint-Lô, ville du diocèse de Coutances. Il<sup>sup. p. 377.</sup> fit ses études à Paris au collège de Maître Gervais, fut<sup>Gall. Christ.</sup> nommé Recteur de l'Université en 1447, & promu<sup>tom. XI, col.</sup> à l'épiscopat en 1453. On ne fait précisément ni en<sup>494.</sup> quelle année, ni à quelle occasion il se fit assez connoître de Louis, pour parvenir à la direction de sa conscience. On trouve seulement qu'il accompagna ce Prince, en qualité de Confesseur, dans le fatal voyage de Péronne: Le séjour de la Cour ne changea rien à ses mœurs. Il s'y montra toujours également studieux & modeste. La seule affaire à laquelle on le vit prendre part, fut la guerre qui s'alluma dans les Écoles entre les Réalistes & les Nominaux (n); deux sectes de Philosophes, qui n'avoient assurément ni l'aménité de nos philosophes modernes, ni la modération qu'inspire la vraie philosophie. Leurs disputes, frivoles par leur objet, mais sérieuses par la vivacité qui les accompagnoit, excitèrent l'attention

---

(n) Les Réalistes mettoient des distinctions par-tout. Les Nominaux n'en vouloient reconnoître que dans les termes. Les premiers se piquoient de juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes; & les seconds, par les noms qu'elles portent.

maître. Le premier qui la partagea avec lui fut Jean Nervet (o), natif d'Évreux, & Profès de l'Ordre du Val-des-Écoliers au prieuré de Saint-Éloi, près Lonjumeau, dépendant de Sainte-Catherine-la-Couture de Paris. Un évènement singulier l'avoit fait connoître du Roi. Ce Prince, qui avoit quelquefois des accès imprévus de dévotion, vint un jour vers l'heure de midi, de l'hôtel des Tournelles où il logeoit, à l'église de Sainte-Catherine, pour y entendre la Messe; & il ordonna qu'on cherchât pour la dire un Religieux de la Maison. Tous avoient déjà dîné, hors Nervet qui arrivoit de Lonjumeau, & récitoit son bréviaire dans le cloître. On lui demanda s'il étoit à jeun, & s'il pouvoit célébrer; il répondit qu'oui, & alla aussitôt se préparer. Pendant la Messe, le Roi le considéra beaucoup, & lui ayant remarqué une physionomie spirituelle, il voulut converser après avec lui. Il en fut si satisfait, que sur

---

ANNÉE  
1476.

*Mém. sur  
la vie  
de Louis XI,  
dans les  
jugemens sur  
les écrits nouv.  
par l'abbé des  
Fontaines,  
tom. VIII,  
p. 168.*

---

(o) Les Auteurs du *Gallia Christiana*, qui parlent de Jean Nervet au tome IV, col. 787; & au tome VIII, col. 1677, parlent aussi en deux autres endroits, savoir, au tome VIII, col. 1283; & au tome X, col. 1437, d'un Jean Neveu, Religieux de l'Ordre de Saint-Augustin, Abbé de Josaphat en 1472, & de la Victoire en 1474; & dans l'un & l'autre endroit, ils le qualifient d'Aumônier & de Confesseur de Louis XI, fondés sur un Nécrologe, où on lit effectivement: *V non. Martii, obiit D. Johannes Neveu, Abbas hujus monasterii, Eleemosnarius & sacer Auricularius Christianissimi Regis Francorum, quod munus Confessorem regium trito vocabulo appellare solemus.* Si ce n'est pas le même personnage que Jean Nervet, comme pourroit le faire soupçonner l'identité de temps, d'ordre & de nom, à très-peu de chose près; on peut croire du moins, qu'on a confondu & attribué à l'un les qualités de l'autre.

E c c e ij

Ecclésiastiques, n'avoit ordinairement aucun égard à la naissance; qu'il préféroit même, pour dépositaires de sa confiance, ceux d'une condition médiocre ou tout-à-fait obscure, quand d'ailleurs ils rachetoient par les talens de l'esprit la bassesse de leur origine. C'étoit une suite du plan général qu'il s'étoit fait d'abaisser les Grands, & du goût particulier qu'il avoit pour les Lettres. S'il régla toujours là-dessus sa conduite à l'égard de ses Confesseurs, telle fut aussi celle qu'il tint constamment par rapport à ses Aumôniers. Dans le grand nombre de ceux qui le servirent en cette qualité, il y en eut plusieurs de race noble & illustre. On y trouve Louis de Comborn, issu d'une des plus anciennes maisons du Limosin, chanoine-comte de Lyon, abbé de Bourgdeols, de Conques & de Saint-Augustin de Limoges; Louis de Melun, chanoine & archidiacre de Sens, puis évêque de Meaux; George d'Amboise, élu évêque de Montauban dès l'âge de quatorze ans; Jean du Bellay, abbé de Saint-Florent de Saumur, &c. Mais le Prince marquoit à ceux-ci peu de considération; au lieu qu'il honoroit de sa plus intime familiarité un Pierre Cadouet, qui n'est guère connu que par les bontés de son maître, & sur-tout un Angelo Catho, Napolitain, *personnage de bonne vie, grande littérature, modestie, & tres-sçavant* *ès Mathématiques*, ou, comme on parloit alors, *grand Astrologien*, & fameux par ses prédictions.

Ce dernier étoit venu en France avec le prince de Tarente. Il s'attacha d'abord à Charles duc de Bourgogne,

ANNÉE  
1476.

Sommaire  
de la  
vie d'Angelo  
Catho, dans  
les preuves de  
Comunines.

la matière nécessaire, la plus grande partie de la vaisselle d'argent des Parisiens; de sorte que, pendant quelque temps, on ne vit plus aux nôtces & aux festins que des vases de cristal & de verre, au lieu de l'argenterie dont on y faisoit usage auparavant.

---

 ANNÉE

1479.

Angelo Catho ne se mêloit pas seulement d'astrologie, il servoit encore de Médecin au Roi. Ce Prince, étant allé entendre la Messe à une petite paroisse peu éloignée des Forges de Chinon, tomba dans une foiblesse qui lui ôta presque tout sentiment. Catho accourut au secours de son maître. Il lui fit prendre quelques remèdes, qui le mirent bientôt en état d'être transporté aux Forges, & lui donnèrent assez de connoissance pour expliquer au moins par signes ses volontés. *Entre les autres choses, dit Commynes, il demanda l'Official de Tours pour se confesser* (on croit que c'étoit Martin le Maître); *et il se confessa*, ajoute le fidèle Historien, *moi présent, car autrement ne se fussent entendus. Il n'avoit point grandes*

---

 1480.

*Mém. de  
Commines,  
l. VI, c. 7.*
*Archon, t. II,  
p. 418.*

de la Cour au mois de juillet 1522, & converti en une monnoie, sur laquelle étoit gravée la figure d'un treillis. On en trouve encore quelques pièces dans le cabinet des Curieux. Les malheurs dont la vie de François I.<sup>er</sup> fut traversée, firent croire à bien des gens, que le bras de Dieu s'étoit appesanti sur lui, parce qu'il avoit profané le tombeau de Saint-Martin; & comme on accusoit le Surintendant des finances, Jacques de Samblançai, d'avoir conseillé cette action, on ne manqua pas d'attribuer à un châtement du Ciel la funeste catastrophe qui lui arriva quelques années après. Ce ne furent pas là seulement des idées ou des discours populaires; plusieurs Écrivains les adoptèrent, & les firent passer dans leurs ouvrages, expliquant ainsi, par de vaines conjectures, les conseils impénétrables de la Providence.



loue beaucoup la fidélité de Baluë, & ses bons services à l'égard de Sa Majesté. C'est une lettre que Baluë lui-même écrivit de Rome au Monarque, pour le remercier des biens qu'il en recevoit actuellement. C'est enfin la Légation de France accordée dans la suite \* à ce Cardinal, malgré la résistance du Parlement & le cri de toute la Nation.

ANNÉE  
1481.

Louis rendit dans le même temps la liberté à d'autres prisonniers moins coupables assurément. C'étoient les livres des Nominaux, que nous avons vu clouer & enchaîner par son ordre, sur la réquisition de Jean Boucart son Confesseur. Martin le Maître, attaché à la secte de ces Philosophes, employa son crédit auprès du Monarque pour obtenir leur grâce, & remettre leur doctrine en honneur. Le succès de sa demande fut annoncé au Corps Académique par une lettre du Prévôt de Paris, conçue en ces termes: « Monsieur le Recteur, je me recommande à vous & à Messieurs de notre mère l'Université, tant « comme je puis. Le Roi m'a chargé faire déclouer & « défermer tous les livres des Nominaux, qui ja pièce furent « scellés & cloués par Monsieur d'Avranches ez Colléges « de ladite Université à Paris, & que je vous fasse sçavoir « que chacun y estudiât qui voudroit; &, pour ce, je « vous prie que le fassiez sçavoir par tous lesdits Colléges. « Monsieur nostre maître Berenger vous en parlera de « bouche plus au long, & les causes qui meuvent le « Roy à ce faire; en priant Dieu, Messieurs, qu'il vous « donne bonne vie & longue. Donnée au Plessis-du-Parc, »

*D'Argentré,  
Collect. judic.  
t. I, part. II,  
p. 302.*

Cléri, près du tombeau qu'il faisoit préparer pour sa propre sépulture, *afin que la mort même ne les séparât pas.* ANNÉE 1482.  
 Il choisit pour le remplacer le Docteur Jean l'Huillier, *Launoi, ubi sup. p. 571.*  
 d'une ancienne famille de Paris, & digne à tous égards d'un choix si honorable.

En même temps que celui-ci entra à la Cour, Angelo Catho en sortit pour aller prendre possession de l'archevêché de Vienne, auquel le Roi venoit de le nommer en récompense de ses services. C'étoit assez bien payer ses prédictions. Un titre qui donne à ce Prélat des droits plus légitimes sur notre reconnoissance, c'est d'avoir engagé son ami Philippe de Commines à écrire ses mémoires. Ils avoient vécu ensemble dans une étroite liaison, soit à la Cour de Bourgogne, soit à celle de France, & avoient été témoins des mêmes évènements : voilà pourquoi l'Historien adresse si souvent la parole à *Monseigneur de Vienne (1).*

---

(1) Le nom de ce Prélat se trouve encore en 1485, parmi les Pensionnaires de la Maison du Roi, à quatre cents livres de gages. Selon Pierre Matthieu, auteur de la vie de Louis XI, *ne pouvant résider à Vienne à cause des traverses qu'il eut de ceux du Dauphiné, il fut contraint de se retirer à Rome.* Ce qui s'accorde assez avec ce qu'on lit dans un MS. de la Bibliothèque du Roi, qui a pour titre, *Recueil de quelques célèbres Astrologues, &c.* publié d'abord par le Père Labbe dans ses Mélanges historiques, puis par l'abbé Joli dans ses Remarques sur Bayle, au mot *Zoroastre*. L'auteur de ce MS. qui avoit conversé souvent avec Angelo Catho, assure qu'il lui fit son *partement* pour soy retirer à Rome, pour les envies qu'aucuns du Dauphiné eurent, qui plusieurs fois faillirent à le tuer, & le fit partir des Céléstins de Lyon : & chascun pensoit qu'il eut pris médecine laxative, & eut passé les monts.

Meaux étant devenu vacant, Sa Majesté travailla aussitôt à l'en faire pourvoir. Elle le demanda au Pape; & pour que cette demande ne fût pas traversée par les Chanoines de Meaux, Elle leur écrivit en même temps la lettre suivante. « Chers & bien amez, nous avons sçu presentement le trepas de vostre Evêque; & pour ce que en « nostre ville de Meaux nous desirons bien avoir personne « pourvu dudit Eveché à nous seur & seable, à cet cause, « avons incontinent écrit à nostre Saint-Pere, à ce qu'il « plaise à Sa Sainteté pourvoir dudit Eveché nostre amé « & feal Conseiller, Confesseur & *Grand Aumosnier*, Messire « Jean l'Huillier, Docteur en sainte Theologie, Doyen « de Paris, pour les grands biens, vertus, science & merite « de sa personne, & pour les grands, louables & recom- « mandables services qu'il nous a fait, & fait journellement « à l'entour de nostre personne, nous devons icelluy bien « pourvoir en cette eglise. Si vous prions, & neanmoins « enjoignons, sur-tout tant que desirez nous complaire, « que ne procediez à aucune election ou postulation dudit « Eveché, sans premierement nous avertir de vos vouldoirs « & intentions sur ce. Donné au Plessis-du-Parc, le 20 « mai. Louis. » Le Chapitre répondit qu'il se conformeroit aux desirs du Prince. Cependant, comme son obéissance n'étoit rien moins que volontaire, il ne laissa pas de se diviser, lorsqu'il eut reçu l'ordre de procéder à l'élection. Mais les provisions de Jean l'Huillier étant arrivées de Rome sur ces entrefaites, le Roi manda aux Chanoines de ne plus penser à élire, & de s'en tenir aux lettres

AN N É E

1483.

*D. Toussaint,*  
*Histoire de*  
*Meaux, t. I,*  
*p. 322; &*  
*t. II, p. 263.*

*mauvais mari, mauvais sujet, mauvais roi, mauvais allié, &c. &c.* Portrait affreux ! C'est aux Écrivains de l'Histoire de France à examiner s'il n'est pas trop chargé, au moins dans quelques-unes de ses parties. Ici nous n'envisageons ce Prince que sous l'unique point de vue qui intéresse notre objet.

ANNÉE  
1483.

*Il étoit dévot, dit le Père Daniel, ou il affectoit de l'être.* Nous croyons que sa dévotion, en général, étoit vraie & sincère ; mais peu éclairée, peu solide, minutieuse, sujette, en un mot, à toutes les bizarreries qui avoient lieu dans le reste de sa conduite. Aussi ne changea-t-elle jamais son caractère ; & le rendant religieux jusqu'à la superstition, elle ne put venir à bout d'en faire un bon chrétien (f). Entrons dans le détail de ses

*Histoire de France, tome VII, p. 650, nouv. édit.*

(f) C'est néanmoins en sa personne que le titre de *Très-Chrétien* a été solennellement reconnu par le Saint-Siège, pour le caractère spécial & distinctif de la Couronne de France. Ce n'est pas, comme le remarque le Père Mabillon (*de Re diplom. lib. VI*), que ce titre n'eût été donné long-temps auparavant à nos Rois, même par les Papes. Pie II, écrivant à Charles VII, avoit reconnu qu'il étoit héréditaire aux Monarques François, & qu'ils l'avoient mérité par la protection constante dont ils avoient honoré l'Église. Mais Paul II est le premier des Souverains Pontifes qui ait promis solennellement, tant pour lui que pour ses successeurs, de se conformer toujours, ainsi qu'il le devoit, à l'usage déjà bien établi à cet égard. Son décret est de l'an 1469. Alexandre VI, Espagnol de nation, voulut dans la suite donner le même titre à Ferdinand V, roi d'Espagne. Le Sacré Collège, persuadé que c'étoit une prérogative des seuls rois de France, s'y opposa formellement. Ce qui obligea le Pontife de donner seulement le titre de *Catholique* ; titre que Jansenius s'efforce, dans son *Mars Gallicus*, de mettre au-dessus de celui de *Très-Chrétien*.

cette Mère de Dieu très-souvent & très-affectueusement , l'appelant *sa bonne Dame , sa bonne Maîtresse*. Il en portoit l'image attachée à son chapeau , & la baisoit en toute rencontre. Il s'enrôloit dans les Confréries érigées sous son nom. Tous les lieux consacrés au culte de Marie devenoient l'objet de son affection , de ses visites , de ses libéralités. On connoît le fameux hommage , qu'il fit en 1478 , du comté de Boulogne à l'abbaye de Notre-Dame , située dans la même ville : *lequel fief & hommage , dit-il , de ladite comté de Boulogne , nous & nos successeurs rois de France & Comtes d'icelle Comté , seront tenus de faire dorenavant perpetuellement , quand le cas y echerra , devant l'image de ladite Dame , en ladite eglise , ès mains de l'Abbé d'icelle eglise , comme Procureur , Abbé & Administrateur de son eglise ; & de payer les reliefs , tiers de Chambellage & autres droits seigneuriaux pour ce dûs à mouvance de Vassal ; & outre , pour honneur & reverence de ladite Dame , nous & nos successeurs seront tenus , en faisant ledit hommage , d'offrir & presenter devant ladite Dame , notre cœur en espee & figure de metal d'or , de la pesanteur de treize marcs d'or , qui sera employé au bien & entretenement de ladite eglise.... Car ainsi nous plaît & voulons etre fait , nonobstant qu'on voulut dire que ledit fief & hommage de ladite comté de Boulogne ne pouvoit etre demembré & separé de la comté d'Artois*. Un célèbre Moderne \* a de la peine à comprendre qu'un homme , aussi avisé que Louis XI , ait fait de bonne foi un acte si extraordinaire. Mais , n'en déplaise à cet élégant

ANNÉE  
1483.

Abrégé de  
l'Histoire de  
la ville de  
Boulogne.

\* Saint-Réal,  
tome VII,  
p. 407.

cœur d'y être inhumé , qu'il engagea le Souverain Pontife à déclarer excommuniés ceux qui transporteroient son corps ailleurs.

---

 ANNÉE

1483.

Notre-Dame de Selles en Poitou étoit encore une des églises favorites de Louis. Nous ne nous arrêtons qu'à une singularité qu'elle nous offre. Le 25 de juillet 1477, les Grands-Vicaires de l'évêque de Poitiers, faisant la visite de cette église, y établirent par respect pour les pieux systèmes du Prince les fêtes suivantes. Le 18 mars, de Saint Gabriel Archange. Au mois de juillet, de Saint Joseph-juste. Au mois de septembre, la Présentation de la bienheureuse Marie au temple, grand-double avec octave. Au mois d'octobre, des Saintes Jacobé & Salomé, sœurs de la bienheureuse Marie, avec octave. Au mois de novembre, la Purification de la bienheureuse Anne (indépendamment de sa fête le 28 de juillet). On voit par-là que la grande dévotion du Monarque envers la Sainte-Vierge s'étendoit à tous ses parens, & à ceux qui avoient eu quelques rapports avec elle. On fait d'ailleurs qu'il honoroit singulièrement Saint Joachim, dont il avoit fait donner le nom à son fils aîné, quoiqu'aucun Prince de la Maison Royale ne l'eût porté.

*Mém.  
sur la vie  
de Louis XI,  
dans les  
jugem. sur les  
ouvr. nouv.  
par l'abbé  
des Fontaines,  
tome VIII,  
p. 160.*

Entre les autres Saints à qui il témoignoit plus de vénération & de confiance, on remarque d'abord Saint Michel. Charles VII avoit eu pour ce Saint les mêmes sentimens. Soit qu'ils lui eussent été inspirés par les

---

& réparé depuis par les ordres de Louis XIII. Mais la statue qui étoit autrefois en argent, n'est plus qu'en marbre.

L'Abbaye, & toujours les mains pleines des plus riches offrandes.

---

ANNÉE

1483.

Saint Claude & Saint Martin paroissent aussi avec distinction dans la liste des Patrons du Monarque. On a vu qu'il y avoit dans son Clergé des Chapelains destinés à célébrer tous les jours la Messe de ces deux Saints. L'Abbaye qui porte le nom du premier, érigée aujourd'hui en Évêché, a été enrichie des bienfaits de Louis, soit en argent, soit en revenus annuels. Nous avons déjà parlé de quelques-uns de ses dons envers l'église de Saint-Martin. Ajoutons que, quand il étoit à Tours, il y alloit par préférence entendre l'Office Divin. On trouve dans un compte de sa dépense, qu'il donna, au mois d'avril 1479, la somme de vingt-quatre livres un sou trois deniers en quinze écus d'or aux Chapelains de cette église, parce qu'il y avoit manqué les matines du jour de Pâques (y).

En général, tous les Saints qui avoient la réputation de faire des miracles, étoient les bien-aimés de Louis; sauf toujours sa prédilection ordinaire pour les parens & les amis de la Vierge. Du temps qu'il n'étoit que Dauphin, on avoit enterré à Troyes un Hermite nommé *Jean de Gand*, mort en odeur de sainteté. Bientôt on n'entendit parler que de prodiges opérés par son intercession. Il n'en fallut pas davantage pour enflammer le

---

(y) On remarquera en passant, que Louis XI avoit une grande vénération pour cette fête. Aussi son plus grand serment, & celui qu'il n'a, dit-on, jamais violé, c'est lorsqu'il juroit la *Pâque-Dieu*.

parmi les manuscrits de la Bibliothèque du Roi, un Volume *in-folio*, qui ne contient presque que les récépissés des offrandes que Louis faisoit porter à toutes les églises, où l'on invoquoit quelque Saint pour la guérison des maladies (2). En même-temps qu'on multiplioit en sa faveur les vœux les plus extraordinaires, on rassembloit autour de sa personne les Reliques les plus renommées; comme si on eût voulu lui en former une barrière contre la mort. La Sainte-Ampoule de Reims fut portée en cérémonie, & déposée dans sa chambre. Le Pape lui envoya, dit Commynes, *le Corporal sur quoi chantois Monseigneur Saint Pierre*. Bajazet lui-même empereur des Turcs, connoissant son goût, lui fit offrir tout ce qu'on conservoit encore de Reliques à Constantinople, dont il lui envoya la liste.

Après avoir sollicité sans beaucoup de succès le crédit des Saints qui sont dans le Ciel, Louis s'avisa d'invoquer ceux qui étoient encore sur la Terre. Au fond des déserts de la Calabre, vivoit un Religieux en grande réputation de vertu. Il se nommoit *François Martoille*. C'est celui que l'Église révère aujourd'hui sous le nom de *Saint François de Paule*. Le Roi se persuada que, s'il pouvoit l'avoir auprès de lui, il obtiendrait infailliblement

---

 ANNÉE

1483.

 MS. de  
 Béthune, vol.  
 cotté 8444.

---

(2) Pour donner une idée des offrandes de Louis XI, il suffit de dire que dans un compte seul d'un de ses Intendants des finances, elles montent, pour l'année 1482, à la somme de trente-huit mille huit cents quarante-neuf livres; & ce n'étoit-là que la moindre partie des dépenses qu'il faisoit en ce genre.



Un accueil si honorable n'altéra ni la modestie, ni la sincérité du serviteur de Dieu. Il fit entendre à Louis, ANNÉE  
1483. que la vie des Rois a ses bornes comme celle des autres hommes, & qu'il n'y a d'autre parti à prendre que de se soumettre aux ordres de la Providence. Il s'attacha donc uniquement à le consoler, & à le préparer au sacrifice de ses jours. Louis l'écouta plus tranquillement qu'on n'auroit osé l'espérer, après tant de frayeurs & tant de moyens employés pour se prolonger la vie. Il est vrai qu'excité par son premier Médecin, Jacques Cottier, l'homme le plus avide & le plus insolent qui fut jamais (a), il mit à de terribles épreuves la patience & le désintéressement de l'humble Solitaire. Un Auteur contemporain entre là - dessus dans un détail curieux, qui développe parfaitement le génie de Louis XI. Mais comme de pareilles ruses pouvoient rebuter le saint Homme, & lui donner l'envie de s'en retourner dans la Calabre, le Prince se repentit de les avoir employées. Il changea de conduite, & obtint du pape Sixte IV un nouveau Bref portant excommunication contre François, s'il s'avisait de quitter la Cour.

Ce malheureux Monarque se flattoit encore sur son état, lorsqu'une attaque d'apoplexie, c'étoit la troisième, vint hâter sa dernière heure. Tous ceux qui pouvoient

---

(a) Il traitoit son maître comme un esclave ; &, pour récompense de ses brutalités, il recevoit par mois dix mille écus de gages fixes, sans compter les gratifications extraordinaires. On ne doit plus trouver les offrandes de Louis XI si excessives.

avec de grandes marques de piété & de résignation. Il ordonna sa sépulture, & nomma ceux qui devoient accompagner son corps. Prêt à expirer, on l'entendit s'écrier : *Notre - Dame d'Embrun, ma bonne maîtresse, aidez-moi.* Il essayoit, dit le Père Montfaucon, de toutes les Notre-Dames, pour éprouver laquelle lui seroit plus favorable. Dans ce moment décisif, il implora Notre-Dame d'Embrun, ayant en vue l'église métropolitaine d'Embrun, qu'il connoissoit dès le temps de son séjour en Dauphiné, & dont il avoit voulu être établi premier Chanoine. Il ajouta que, par la dévotion qu'il avoit à cette sainte Mère de Dieu, il espéroit de ne mourir qu'un samedi; circonstance qui fut remarquée, parce que l'évènement la justifia. Il mourut, en effet, le samedi 30 d'août 1483, à *Montils-les-Tours*, d'où, suivant son intention, il fut transporté à Notre-Dame de Cléry pour y être inhumé. Il avoit vécu environ soixante ans; âge qu'il avoit, dit-on, toujours appréhendé de ne pas passer, sur ce que nul de ses prédécesseurs, à compter de Hugues Capet, n'avoit vécu au-delà. *Je crois*, ajoute Philippe de Commines, *que depuis son enfance il n'eut jamais que tout mal & travail jusques à la mort : quelle destinée !*

On regarda comme une merveille que d'un père de la trempe de Louis XI, fût sorti un fils tel que Charles VIII, Prince franc, généreux, affable & si bon, c'est encore Commines qui parle, *qu'il n'est point possible de voir meilleure créature.* C'est de la Nature seule qu'il tenoit

---

ANNÉE  
1483.

---

CHARLES VIII.  
1483.  
*Commines,*  
*l. VIII,*  
*c. 12.*

élevé à différentes dignités. Il fut Doyen de Saint-Martin de Tours, Archidiacre de Ponthieu en l'église d'Amiens, & Chancelier de Notre-Dame de Paris. Son goût le portoit à la prédication, & il exerçoit ce ministère avec succès, lorsque le Clergé de Paris lui ouvrit la route pour monter à une plus haute fortune, en le députant aux États dont nous avons parlé.

ANNÉE

1484.

Dans une de ses harangues, Jean de Rely avoit supplié le Prince au nom de la Nation de se faire sacrer incessamment. Les préparatifs de cette grande cérémonie étant achevés, Charles se rendit à Reims, & y reçut le 30 de mai l'onction royale des mains de l'archevêque Pierre de Laval. De-là il vint à Saint-Marcou, puis à Saint-Denys; & il termina ce religieux voyage par son entrée solennelle dans la Capitale.

Pendant son séjour à Paris, pour l'encourager de plus en plus à l'étude, & lui donner de l'émulation, on l'engageoit quelquefois à honorer de sa présence les exercices littéraires qui se faisoient en cette ville. Nous en produirons des exemples célèbres dans les fastes de l'Université. Un Licencié, nommé *Pierre Douville*, soutenant à l'Évêché la thèse qu'on appelle *Aulique*, Charles y assista, accompagné des Princes du Sang, des principaux Officiers de la Cour, & d'un grand nombre d'Évêques, d'Abbés & de Seigneurs. Il se trouva pareillement à l'acte de *Vesperies* de Louis Pinelle au collège de Navarre, ainsi qu'à son *Aulique* à l'Évêché. Ce qu'il y eut de singulier, & qui marque bien le goût

1486.

*Launojus ,  
Reg. Navar.  
Gynn. Hist.  
tom. VII, op.  
p. 382.*

*Id. ibid. pag.  
383.*

le temps qu'il n'étoit que Dauphin, & Raoul Moel, évêque de Cornouailles, qu'on trouve en effet couché sur un état de la Maison du Roi à l'article de la Chapelle, avec douze cents livres de gages.

ANNÉE  
1486.

Le plus distingué de tous ces Ecclésiastiques étoit Geoffroi de Pompadour. Fils de Gouffier Seigneur de Pompadour, & d'Isabelle vicomtesse de Comborn, l'un & l'autre d'une illustre & très-ancienne Maison du Limosin, il n'avoit rien à desirer du côté de la naissance. La fortune ne lui fut pas moins favorable. Après avoir été Grand-Vicaire & Chantre d'Évreux, il fut élevé d'abord sur le siège épiscopal d'Angoulême, puis sur celui de Périgueux, enfin sur celui du Puy, conservant néanmoins toujours l'évêché de Périgueux à titre d'Administrateur, & accumulant, avec cette double Prélature, quantité d'Abbayes, de Prieurés & d'autres bénéfices du second ordre. Les dignités séculières ne lui manquèrent pas non plus. En 1472, Louis XI le créa Conseiller de son Grand-Conseil. Il fut fait en 1483 Exécuteur testamentaire de la reine Charlotte de Savoie, à la place du sire de Beaujeu, qui ne pouvoit vaquer à cette fonction. Il étoit Premier Président de la Cour des Aides en 1484, & l'année suivante il devint Premier Président de la Chambre des Comptes de Paris. Tout cela, soutenu d'un grand fonds de mérite personnel, lui donna sur les autres Aumôniers ses collègues, & à plus forte raison sur le Confesseur Jean de Rely, qui n'étoit pas encore revêtu de l'Épiscopat, des avantages dont il

*Anselme,*  
*t. VIII,*  
*p. 241.*

Tous ses partisans ne le suivirent pas. Geoffroi de Pompadour & George d'Amboise, fixés par leurs charges à la Cour, mais attachés d'inclination au Prince réfugié, lui donnoient avis de tout ce qui se traitoit au Conseil. On surprit un Courrier chargé de dépêches qui fournissoient la preuve de leur criminelle correspondance. Aussitôt le Roi les fit arrêter avec quelques complices, dont un étoit le célèbre Historien, Philippe de Commines. Celui-ci fut renfermé au château de Loches, dans une de ces cages de fer inventées sous le dernier règne. Les Évêques, revêtus d'un caractère plus respectable, furent moins maltraités. Interrogés d'abord par Jean Boète, Official de la métropole de Tours, ensuite par des Commissaires choisis par le Parlement, leurs réponses furent trouvées insuffisantes, soit pour les condamner, soit pour les absoudre; de sorte qu'on prit le parti de les laisser en prison, plus ou moins resserrés selon que la dame de Beaujeu étoit plus ou moins aigrie par les rapports qu'on lui faisoit.

Cependant le pape Innocent VIII intervint, & réclama les deux Prélats, prétendant qu'il devoit seul être leur Juge. Dans une instruction qu'il donna à l'évêque de Tréguier & à Antonio Flores, ses Nonces auprès du Roi, il remontre combien il seroit dangereux que des Juges séculiers osassent porter des mains profanes sur les Ministres des autels. Il déclare que le Ciel ne manqueroit point de venger un pareil attentat, & qu'il trembleroit pour les jours de son cher fils, s'il ne se

---

ANNÉE  
1487.

*Recueil  
de Godefroi,  
p. 93.*

*Ibid. p. 571.*

signés par *Monseigneur Jean de Rely* ; ce qui est une preuve que le Confesseur du Roi conservoit encore quelque autorité dans cette partie. Il paroît aussi qu'il exerça alors quelques droits sur l'Hôpital des Quinze-vingts ; & l'on cite des titres de cette Maison , qui font connoître qu'on continuoît de lui donner la qualité de *Grand - Aumônier*.

George d'Amboise, confiné dans son diocèse, en trouva le séjour d'autant plus ennuyeux, que n'étant point sacré, & n'ayant acquis ni les talens, ni les vertus que doit avoir un Évêque, il ne pouvoit, quand il l'auroit voulu, remplir avec dignité le ministère épiscopal. Aussi n'aspiroit-il qu'à venir exercer sa charge d'Aumônier. Il fit tant, qu'il en obtint bientôt la permission. Il y a apparence qu'on l'accorda en même-temps à Geoffroi de Pompadour, moins coupable peut-être que d'Amboise ; & il est vraisemblable qu'ils se trouvèrent l'un & l'autre à la cérémonie du mariage du Roi. Mais nous ne voyons pas qu'ils y aient fait aucune fonction. Cet honneur fut réservé au Confesseur de Sa Majesté.

Charles, ayant résolu d'épouser Anne duchesse de Bretagne, *femme la plus noble & la plus puissante, tant en vertus, qu'en terres & seigneuries, qui fut pour lors,*

---

 ANNÉE

1489.

---

 1491.

*Le Gendre,  
vie du  
Card. d'Amb.  
t. I, p. 36.*
*Godefroi,  
pag. 95 &  
624.*

en même - temps son Ambassadeur de représenter au Saint-Père, que, suivant les concordats passés entre les Souverains Pontifes & les rois de France, la Cour de Rome ne pouvoit disposer des bénéfices électifs situés dans le royaume, qu'avec le consentement du Prince, & qu'en faveur de sujets qui lui fussent connus & agréables; qu'ainsi Sa Sainteté n'avoit ni pu, ni dû pourvoir d'un Siège aussi important un étranger. Innocent n'écouta aucune raison. Autant qu'il étoit porté pour Charles de Carrette, autant étoit-il prévenu contre Jean de Rely, parce que celui-ci, haranguant dans les États de Tours au nom du Clergé, avoit soutenu que, sans blesser la primauté de la Chaire Apostolique, & en lui conservant toute la vénération qu'on lui devoit, les églises de France pouvoient user des élections, comme elles avoient fait dans les premiers siècles, pendant lesquels les Papes n'avoient jamais prétendu être les Collateurs de tous les bénéfices. On eut recours dans sa cause à cette maxime qu'il avoit établie, & on se passa de Rome. Le Chapitre d'Angers, après avoir observé toutes les formalités requises, élut, à la recommandation du Roi, Jean de Rely pour pasteur. Cette élection, agréée du Souverain & applaudie par le peuple, fut confirmée, suivant les saints canons & les loix du royaume, par l'archevêque de Tours métropolitain, qui sacra le nouvel Évêque.

Il ne tint pas à Charles que Jean de Rely ne fût élevé sur un Siège bien plus considérable. Dès le lendemain,

---

 ANNÉE

1491.

---

 1492.

*Gall. Christ.*  
*tome VII,*  
*col. 155.*

cens quatre-vingt-douze, environ dix heures du matin, «  
fut baptisé Monsieur le Dauphin en la chapelle du Plessis- «  
du-Parc-lez-Tours, presens le Roy son pere & plusieurs «  
Princes, Evesques, Comtes, Nobles & autres Seigneurs «  
tant d'église que laïcs; & furent ses parrains Messieurs les «  
ducs d'Orléans & de Bourbon, & sa marraine la reyne «  
de Cecile \*, tous habillés de drap d'or moult riche. « \* Sicile.  
Et fut ledit Dauphin porté sur les fonts qui furent faits «  
tous propres, en l'ordre qui s'ensuit. Premièrement «  
Monsieur de Nemoux portoit le cierge; Monsieur de «  
Foix, la salière d'or; Louis Monsieur de Vendosme, «  
l'aiguier; Monsieur l'Infant, oncle de la Reyne & frere de «  
mondit sieur de Foix, le bassin & la serviette; & Monsieur. «  
le prince d'Orange, nue teste à tout, une robe de drap «  
d'or jusques en terre, portoit le Dauphin. Madame de «  
Nemoux portoit le bout du drap d'or qui estoit sur ledit «  
Dauphin; & Madame l'Admirale, veuve de feu Messire «  
Louis bastard de Bourbon, portoit le creneau, auquel «  
il y avoit une grosse escarboucle & autres pierres de «  
grande valeur. Et après suivoient Mesdames les duchesses «  
d'Orléans & de Bourbon, & la reyne de Cecile, & «  
plusieurs autres Seigneurs, Dames & Damoiselles en «  
grand nombre, tout par ordre. Et y avoit cinq cens «  
torches ardentes que portoient les Archers de la garde «  
& autres Officiers de l'hostel du Roy. Et, en cet ordre, «  
vinrent jusques en la chapelle, où estoit le Roy en grande «  
devotion, avec le *saint Homme* \* du Parc dudit Plessis. « \* S. Franç.  
Et fut baptisé par un notable Religieux de grande sainteté « de Paule.



ces mots : *Jesus , Maria , Franciscus ;* & après avoir témoigné à ses très-honorés & bons Seigneurs l'empressement qu'il a d'aller se renfermer dans son nouveau couvent, parce que ses frères & lui étoient *sicut pisces extra aquam*, il finit par cette phrase; & vous recommande le Roy nostre Sire, lequel a bon vouloir, & la Reine & le beau petit poupon, Monseigneur le Dauphin; & me pardonnez, car je parle le françois de nostre pays.

ANNÉE  
1492.

On voyoit dans ce même temps à la Cour deux autres Religieux du même Ordre, qui ne s'y regardoient pas *comme des poissons hors de l'eau*. C'étoient Olivier Maillard & Jean Malerne ou Mauleon; moines intriguans, ambitieux, enthousiastes, & cependant canonisés par un Franciscain leur confrère. Le premier étoit Prédicateur du Roi; le second dirigeoit la conscience de la duchesse de Bourbon, c'est ainsi qu'on appeloit alors Madame de Beaujeu. Tous deux faisoient encore d'autres personnages (*f*), pour lesquels il est probable qu'ils avoient beaucoup plus de talens qu'ils n'en montroient pour

Martyrol.  
Francisc.

---

(*f*) On dit que bien payés par Ferdinand V, roi de Castille & d'Arragon, ils firent accroire à Charles VIII & à sa sœur, que l'ame de Louis XI leur père souffriroit dans le purgatoire, tant qu'ils ne restitueroient pas au roi d'Arragon la Cerdagne & le Roussillon, sans aucun échange ni remboursement. On a aussi deux lettres du pape Innocent VIII, publiées dans le Martyrologe Franciscain d'Artur du Montier, p. 317, par lesquelles ce Pontife semble avoir constitué Olivier Maillard, son agent à la Cour de France, pour solliciter l'abolition de la Pragmatique. *Vous ferez*, lui disoit-il, *une œuvre agréable à Dieu & au Saint-Siège, & bien digne de votre probité.*

François I.<sup>er</sup>, & homologuer au Parlement par Arrêt du 6 septembre 1522. Des différens articles que renferme ce nouveau code d'administration, nous ne mettrons sous les yeux du Lecteur que les deux suivans :

---

 ANNÉE

1493.

Article XLV. *Item, dit le Prélat législateur, à ce que ladite Maison & Hospital soit dorenavant bien gouvernée & entretenue, ordonnons qu'en icelle il y ait six Gouverneurs, gens de bien & de bonne vie, & qui detestent avarice, Officiers du Roy, s'il est possible, ou Bourgeois & Marchands de cette ville de Paris, dont deux soient gens d'église bien qualifiez, ausquels serons tenus bailler Vicariat pour cognoistre des causes ecclésiastiques & des gens d'église dudit Hostel, soit Chapelains ou autres, tant en demandant qu'en defendant; pour ce que lesdits freres & sœurs, gens d'église & habitans dudit Hostel, sont exempts des Juges ordinaires ecclésiastiques, & ne sont subjets qu'à nous.*

Article XLVIII. *Item, s'il advenoit que l'un, deux ou trois desdits Gouverneurs allassent de vie à trepas, en ce cas les anciens nous advertiront & nommeront d'autres gens de bien, qu'ils cognoistront estre pour faire ledit estat, & estre de la qualité dessusdite, ausquels nous serons tenus bailler telle & semblable puissance qu'à ceux qui y sont de present, & ausdits gens d'église ledit Vicariat special, si sommes en cette ville de Paris ou auprès d'icelle. Et où en serions loin, prions & requerrons Messieurs de la Cour du Parlement d'y pourvoir & faire faire le serment comme si nous y étions; & à laquelle Cour du Parlement, au cas*

Kkkk ij

un état de la Maison de cette même Princesse pour les années 1496, 1497 & 1498, après *Messire Guillaume (i)*, *evêque de Lodeve, Conseiller & Grand-Aumosnier*, on trouve *Messire Claude, Protonotaire de Tournon, premier Aumosnier*; office qui constamment n'étoit pas établi chez le Roi.

---

ANNÉE  
1493.  
*Ap. Godefroi,*  
707.

Lorsque Charles, comme héritier de la seconde Maison d'Anjou, eut formé le projet d'aller en personne soutenir ses droits sur le royaume de Naples, Geoffroi de Pompadour fut commis pour faire l'aliénation de quelques domaines du Languedoc, afin de subvenir à la dépense des armées qu'il convenoit de lever. On voit même qu'en 1495 il obtint du duc de Bourbon, Lieutenant général du Roi, un Mandement pour être remboursé de la somme d'onze cents livres, dont il avoit fait les avances. Mais on ne voit pas qu'il ait accompagné le Monarque en Italie. Les seuls Officiers ecclésiastiques qui l'y suivirent, furent Jean de Rely, Confesseur de Sa Majesté; Raoul de Moel, évêque de Cornouaille; des Chapelains, des Clercs de Chapelle, avec plusieurs Chantres & Musiciens. Nous ne rapporterons de cette fameuse expédition, que ce qui se trouve essentiellement lié avec notre sujet; c'est-à-dire, que, laissant à l'écart la marche, la valeur, le succès même de nos guerriers, nous recueillerons seulement les divers traits de piété qui signalèrent la religion de leur Chef.

---

1494.  
  
*Anselme,*  
t. VIII,  
p. 241.

Avant que de partir, le Roi ordonna que l'on fit

---

(i) C'étoit Guillaume Briçonnet, fils du Cardinal de ce nom.

de l'armée Françoisé, il s'étoit renfermé dans le château Saint - Ange.

---

ANNÉE

1495.

Charles, maître de Rome, pouvoit aisément le devenir de cette citadelle. On le lui conseilloit, en lui représentant que le meilleur moyen de mériter les faveurs du Ciel, étoit de délivrer l'Église d'un Pape, qui depuis longtemps en faisoit le scandale. Mais, dit M. Bossuet, le respect de la dignité pontificale, quoique dans un sujet indigne, l'arrêta. Il aima mieux traiter avec lui. Quatre des principaux Seigneurs de la Cour se rendirent auprès d'Alexandre, avec l'évêque d'Angers Jean de Rely, *pour lui faire la harangue en latin.* L'effet de cette députation fut un accord entre Sa Sainteté & le Monarque, qui fut suivi de plusieurs entrevues. Dans l'une, Charles prêta l'obédience filiale au Saint-Père, après que celui-ci eut solennellement confirmé tous les privilèges accordés par le Saint-Siège aux rois & reines de France. Une autre fois, Alexandre devant célébrer pontificalement la Messe en présence du Roi, le Maître des cérémonies demanda à ce Prince s'il vouloit donner à laver au Pape. Il répondit qu'il le feroit volontiers, si cette fonction convenoit à un Roi. On l'assura apparemment que telle avoit été la pratique de plusieurs Souverains. Et comme le Pape devoit se laver les mains quatre fois durant cette Messe solennelle, il fallut prendre les plus grands Seigneurs de la Cour pour verser l'eau les trois premières fois. Sa Majesté elle-même marqua les rangs entre les comtes de Foix, de Montpensier & de Bresse. Ils servirent le

*Godefroi,*  
p. 123.

*Id. p. 714.*

administra ce Sacrement, & qui instruisit le nouveau chrétien, tandis que le Monarque l'assistoit de secours temporels.

ANNÉE  
1495.

Il se trouva à Naples pendant la Semaine Sainte, & il voulut y pratiquer tout ce que, à l'exemple de ses prédécesseurs, il avoit accoutumé d'observer en France. Le Mercredi saint, il alla entendre la Messe à l'Annonciade, où, après s'être confessé, *il toucha & guérit les malades des escrouelles, qui s'y étoient rendus en grand & merveilleux nombre de toutes les parties d'Italie & autres Nations : tellement que c'étoit chose admirable à voir un si grand concours de personnes.* Pour s'acquitter des autres exercices que la religion de nos Monarques a consacrés aux solennités des jours suivans, il choisit l'église de Saint-Jean, temple magnifique, fondé & enrichi par les libéralités des rois de Sicile. Le Jeudi saint, *il y fit la Cène fort dévotement, comme en France, à treize pauvres, & à chacun son dîner, comme il est de coutume, & treize écus d'or.* Pierre Robinet Chanoine de Rouen, l'un de ses Chapelains, chanta la Messe; & le sermon fut prononcé par Louis Pinelle, célèbre Docteur de Paris, qui suivoit la Cour en qualité de Prédicateur. Le lendemain, jour du Vendredi saint, Louis Pinelle prêcha encore devant le Roi, & Pierre Robinet célébra l'Office. Le Samedi, ce fut le Cardinal Guillaume Briçonnet, évêque de Saint-Malo, qui chanta la Messe, après qu'on eut fait la bénédiction de l'eau. Le Dimanche, fête de Pâques, Sa Majesté alla d'abord à l'église de Saint-Pierre,

Ap. Godefroi,  
p. 141.

*Saint-Sacrement.* Les Chantres de la chapelle, revêtus de chapes, se mêlèrent avec le Clergé du lieu, après lequel venoient *les trompettes, clairons, tabourins, menestriers, & toutes sortes d'instrumens jouants à qui mieux mieux.* Quatre des principaux Seigneurs de la Cour soutenoient le dais sur le Saint-Sacrement, porté par l'évêque de Cornouaille; le Roi marchoit ensuite escorté de ses Gardes & Officiers, ayant en main des torches allumées.

ANNÉE

1495.

Terminons ce détail par un trait mémorable & bien digne d'un Héros chrétien. La petite ville de Toscanelle, ayant refusé d'ouvrir ses portes aux François, fut prise d'affaut & livrée au pillage. Parmi ceux qui échappèrent au fer du vainqueur, il se trouva une jeune fille parfaitement belle, qu'on crut devoir réserver pour le Roi. Charles, dont le vice qu'il eut à se reprocher davantage étoit l'incontinence, fut d'abord épris des charmes de cette fille, & il se dispoisoit à lui faire violence, lorsque la prisonnière aperçut dans la chambre où ils étoient, un tableau de la Sainte Vierge tenant l'enfant Jésus dans ses bras. Aussitôt se jetant aux pieds du Monarque : *Grand Roi, s'écria cette innocente victime, au nom de celle qui par sa pureté mérita d'être mère de Dieu, je vous conjure de me sauver l'honneur.* Frappé de ces paroles & de la vue du tableau, le Prince réprima sa passion; il versa même des larmes sur le malheur d'une personne qui montrait tant de vertu. Il lui demanda quelle étoit sa fortune & sa condition; & apprenant que son père, sa mère, & un honnête homme de la ville qu'elle

*Arnol. Ferren  
ap. Godefroi,  
p. 300.*

Messe solennelle en l'honneur de Saint Joseph le 19 de mars, & le lendemain une Messe de la Visitation de la Sainte Vierge. Enfin, il leur recommandoit de faire publier aux prônes des paroisses, que tout malade en âge de discrétion *prenne la médecine spirituelle avant la corporelle, & que le Médecin soit de ce dûment certifié.* Ces principes, dignes assurément d'un Roi Très-Chrétien, il se les rappela dans le dessein de leur donner plus d'attention, de suite & de vigueur. Un point important de discipline l'occupoit particulièrement. *Il auroit bien voulu, dit encore Commynes, qu'un Evêque n'eût tenu que son évêché, s'il n'eût été Cardinal, & cestui la deux, & qu'ils se fussent allés tenir sur leurs benefices. Mais il eût eu bien affaire à ranger les gens d'église.*

La mort l'empêcha d'exécuter tant de beaux projets. Eh quelle mort ! on ne peut en imaginer de plus funeste. Étant au château d'Amboise, le samedi avant les Rameaux 5 d'avril, il alla avec la Reine dans une galerie pour voir une partie de longue paume qui se jouoit dans les fossés. Cette galerie étoit un lieu abandonné, mal propre, & dont la porte étoit si basse, que Charles, quoique de petite taille, se heurta rudement le front en y entrant. On crut que cela n'auroit point de suite : il alla voir les joueurs ; il s'entretint avec les Courtisans, & sur-tout avec l'évêque d'Angers, à qui il s'étoit confessé deux fois cette semaine, & qu'il édifia dans ce moment en protestant tout haut, *qu'il avoit esperance de ne faire jamais peché mortel, ne veniel s'il pouvoit.* A peine eut-il prononcé

---

ANNÉE  
1498.

*Commines,  
lib. VIII,  
cap. 18.*

Cependant Pierre d'Urfé, Grand Écuyer de France, ordonna tout pour la pompe funèbre. Elle fut d'une magnificence extraordinaire, & coûta, suivant la remarque de Philippe de Commines, quarante-cinq mille francs; somme très - considérable alors. Le Cardinal de Gurk Raymond Peraud, natif de Saintonge & très-attaché au feu Roi, fit le premier Service à Amboise. On s'avança ensuite vers Paris, & la marche dura vingt-un jours, pendant lesquels les Ecclésiastiques de la Chapelle précédoient le convoi, pour faire préparer les églises où il devoit s'arrêter. Parmi les Prélats qui l'accompagnoient, on remarque l'évêque d'Angers, l'évêque de Cornouaille, & celui de Bethléem qui étoit Confesseur du Commun. Le reste du cortège montoit à plus de sept mille personnes. Il augmenta considérablement quand on fut arrivé à la Capitale. L'Université seule députa à Notre-Dame-des-champs, où le corps avoit été déposé, cinq mille de ses Gradués. Toutes les autres Compagnies s'étant rendues au même lieu, on marcha en l'ordre accoutumé à la Cathédrale; & le lendemain on acheva les obsèques à Saint - Denys, où l'évêque d'Angers Jean de Rely prononça l'oraison funèbre.

Ce Prélat survécut peu à son cher Maître. Il mourut d'apoplexie à Saumur en Anjou, le 27 mars de l'année suivante. Jacques le Fèvre d'Étaples lui dédia ses

---

Toutes les autres l'avoient porté en blanc. Ce qui, selon plusieurs de nos Historiens, avoit contribué plus que toute autre chose à faire donner aux veuves de nos Rois le nom de *Reines blanches*.

---

ANNÉE

1498.

Godefroi,

P. 747.



dans une espèce d'exil, disgrâce que son principal Confident, George d'Amboise, partageoit avec lui, lorsque la Providence termina toutes leurs épreuves, en élevant l'un sur le trône, & en mettant l'autre dans la plus grande faveur où un particulier puisse aspirer.

Le nouveau Monarque commença son règne par un acte de libéralité & de piété. On imposoit ordinairement une taxe publique pour fournir aux frais des funérailles de nos Rois. Il voulut faire de ses propres deniers toute la dépense de celles de son prédécesseur. Il le pleura comme s'il n'en eût jamais reçu que des bienfaits. Il oublia même sous le diadème tous les mauvais services que lui avoient rendus les favoris & les ministres de Charles VIII. On sait comment il s'exprima au sujet de Louis de la Trimouille, qui l'avoit fait prisonnier à la journée de Saint-Aubin : *le roi de France*, dit-il, *ne venge pas les querelles du duc d'Orléans*; parole digne d'un grand Roi. En voici une autre digne d'un Roi Très - Chrétien. S'étant fait donner la liste des Officiers de l'ancienne Cour, & y ayant remarqué deux hommes qui l'avoient déservi auprès de leur maître, il mit une croix vis - à - vis de leurs noms. Les deux Intéressés, à qui on rapporta le fait, se crurent perdus, ne doutant pas que ce ne fût là le signe de leur mort prochaine : déjà ils songeoient à s'expatrier. Mais Louis les ayant fait venir, leur dit avec bonté, qu'il n'avoit formé cette marque, qu'afin de se souvenir de celui qui avoit pardonné à ses ennemis en mourant

---

ANNÉE  
1498.

*Histoire de  
l'Egl. Gallic.  
tome XVII,  
p. 275.*

Rome une Indulgence plénière en faveur de tous ceux qui y assisteroient. De grands évènements suivirent cette cérémonie. Le Roi fit dissoudre son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI, & en contracta un nouveau avec la veuve de Charles VIII, Anne de Bretagne ; alliance que lui conseilloyent également l'intérêt de l'État & sa propre inclination. Il porta ensuite la guerre en Italie, & se rendit lui-même à Lyon pour être plus à portée de soutenir ses armées.

---

ANNÉE  
1498.

---

1499.

Durant le long séjour qu'il fit en cette ville, on l'avertit que, dans les vallées situées entre le Dauphiné & la Savoie, il y avoit un reste de Vaudois, contre lesquels on avoit déjà fait des informations, & sur qui, sous prétexte d'hérésie, quelques Seigneurs voisins exerçoient une domination tyrannique, s'emparant de leurs biens, & les maltraitant jusqu'à les faire mourir. Touché d'une pareille injustice, il résolut de tirer ces malheureux de l'oppression, en leur envoyant quelqu'un qui pût les ramener à la foi par la douceur & la charité. Laurent Bureau son Confesseur, nouvellement élu évêque de Sistréron, fut chargé de la commission. On lui associa Thomas Pascal, Official d'Orléans; & ils se munirent l'un & l'autre d'une Bulle du Pape, qui leur accordoit tous les pouvoirs des Délégués Apostoliques. Arrivés sur les lieux, ils commencèrent par prendre connoissance des procédures faites par les Juges ecclésiastiques & laïques des diocèses de Grenoble, d'Embrun & de Gap. Le Confesseur du Roi assembla ensuite tous ceux qui étoient suspects

---

1501.  
*Jean d'Auth.  
Histoire de  
Louis XII.*

un autre intitulé l'*Héliade* ou les louanges du grand prophète *Élie*. Il fit aussi des vers à l'honneur de Jean Gerson, en reconnaissance du secours miraculeux qu'il croyoit avoir reçu par son intercession : ce qui occasionna dans le temps deux lettres, dont on nous permettra de donner ici un léger extrait. On y verra du moins quels hommages on rendoit encore à la vertu du célèbre Chancelier.

L'année même de la mort de Laurent Bureau, Christophe d'Uthenim, évêque de Basse, écrivit aux Doyen & Chanoines de Lyon, pour leur demander des éclaircissimens sur un bruit fort répandu dans son pays au sujet de Gerson, dont les ouvrages faisoient ses plus chères délices & celles de ses diocésains. « J'ai appris, dit le Prélat, par des témoins irrécusables, qu'un Religieux de « l'Ordre des Carmes & Confesseur du Roi a composé « des vers en l'honneur de Jean Gerson, qu'on a gravé « ces vers à côté de son tombeau, & que cela s'est fait « en réparation du mépris qu'il avoit osé marquer auparavant « pour la mémoire de ce Docteur, dont il avoit été puni « miraculeusement. » La réponse du Doyen & du Chapitre, datée du 22 février 1504, confirma la vérité des relations qu'on avoit faites à l'Évêque, sur les merveilles & le concours du peuple qui illustroient le tombeau du Chancelier, & sur les vers que Laurent Bureau y avoit fait mettre. « Mais il n'est point vrai, ajoutèrent-ils, que ce Carme ait jamais parlé avec mépris, ni de la personne, «

---

 ANNÉE

1504.

*Colonia,  
Hist. litt. de  
Lyon, t. II,  
p. 376.*


---

 côté de l'église, & on y aperçoit les manteaux des Carmes bigarrés de bandes blanches & noires.

que donne sur une ame pieuse la plus haute vertu. Par son moyen, ils engagèrent cette Princesse à proposer à son époux un Confesseur de leur Ordre. Le succès étoit infaillible. Présenté par une main si chère, Jean Clerée fut choisi; & ce choix, après tout, méritoit d'être applaudi, puisqu'il tomboit sur un sujet, qui, au jugement d'un savant Théologien de ce temps-là, étoit *un des plus grands personnages qui fussent en l'église de Dieu, & méritoit d'être canonisé après sa mort.*

Jean Clerée étoit né à Coûtances en basse Normandie vers l'an 1460. Après avoir fait ses premières études dans sa patrie, déjà revêtu de l'habit de Saint Dominique, il vint se perfectionner aux écoles de Paris; & comme il n'avoit pas moins d'émulation que de génie, il se fit bientôt un nom dans l'Université. Il brilla beaucoup en Sorbonne, où il reçut le bonnet de Docteur en 1489. Sa piété, son éloquence, la solidité de ses discours le firent depuis admirer tant à la Cour que dans la Capitale, & dans les Chaires les plus distinguées du royaume (n). Pour mieux vivre selon la sainteté de son état, il entra en 1494 dans la Congrégation réformée de Hollande, qui comprenoit déjà plusieurs Couvens de la province de France. Lui-même en augmenta le nombre par la réforme qu'il fit embrasser à quelques-uns, entr'autres, au célèbre

---

ANNÉE  
1504.

Lasseré ap.  
Échard, tom.  
II, p. 12.

Touron  
Histoire des  
Hom. illustr.  
de S.<sup>t</sup> Dom.  
tome III,  
l. 24.

---

(n) Il prêcha le carême à Saint-Eustache en 1494. Les Marguilliers, charmés de ses succès, lui firent des présens magnifiques, de livres surtout, qui, dans l'enfance de l'art typographique, ne pouvoient être que chers & précieux. *Échard.*

marquoit ni moins d'inquiétude, ni moins de zèle. ANNÉE  
1505.  
*Jour & nuit, dit encore Saint-Gelais, on ne voyoit à Blois, à Amboise, à Tours & par-tout ailleurs, qu'hommes & femmes aller pieds nuds aux églises & aux saints lieux, afin d'impêtrer envers la divine Clémence, grâce de santé & de convalescence à celui qu'on avoit si grand peur de perdre, comme s'il eût été le père d'un chacun, & s'il les avoit tous engendrés.* Louis, rendu à ses sujets, voulut reconnoître l'affection qu'ils lui avoient témoignée, en obtenant du Pape une Indulgence plénière, en forme de Jubilé, pour tous ceux qui assisteroient à une procession solennelle, dans laquelle on porteroit le Saint-Sacrement comme le jour de la Fête-Dieu. *Car sa créance étoit telle, continue son Historien, que la foi & la devotion, qu'il avoit en ce Saint-Sacrement, étoit le seul moyen & cause de sa santé & guérison.* On rapporte toujours avec complaisance des traits si propres à peindre la piété de nos ancêtres, leur confiance dans les prières publiques de l'Eglise, & leur tendre attachement à la personne de nos Rois.

Jean Clerée avoit donné de trop grandes preuves 1506.  
d'habileté en fait de gouvernement monastique, pour qu'on le laissât long-temps dans le poste qu'il occupoit à la Cour. Les Dominicains ayant perdu leur Général Vincent Bardelli, il fut nommé à sa place, & obligé par conséquent d'aller résider à Rome. Il séjourna néanmoins encore sept à huit mois en France, mais sans faire les fonctions de Confesseur du Roi. D'abord

pour sa délivrance : si vous la rappelez de son exil , elle «  
vous délivrera à l'avenir. Sachant que vous êtes au milieu «  
d'une troupe de gens vicieux , je vous prie , mon cher «  
frère , par notre amitié mutuelle , & je vous conjure par «  
notre charité en Jésus-Christ , de ne pas engager votre «  
conscience , en donnant une fausse paix à la leur. Souvent «  
un mot lâché imprudemment rend la conscience captive «  
pour toujours , & à l'heure de la mort on sent des remords «  
qui troublent l'esprit , & qui jettent quelquefois dans le «  
désespoir ». Le charitable Solitaire après tous ces avis ,  
que peut-être on ne lui demandoit pas , finit par un mot  
de recommandation en faveur du collège de Navarre ;  
maison , qui étoit toujours très-chère à son cœur. Nous  
ignorons quelle impression fit sur l'esprit de Dufour un  
écrit si peu flatteur. Mais nous avons cru devoir le  
copier ici , pour faire voir l'idée qu'on se formoit alors  
& de la Cour en général , & en particulier de l'emploi  
de Confesseur du Roi.

---

ANNÉE  
1506.

Louis passa les monts pour aller soumettre les Gènois  
révoltés contre son autorité. Un de ses Historiens nomme  
les Officiers de la Chapelle qui l'accompagnèrent dans  
cette expédition. C'étoient *Maître René , Cardinal de  
Prie , Maître de ladite Chapelle ; l'évesque de Perigueux  
( Geoffroi de Pompadour ) Aumônier du Roy ; Frère  
Antoine de Furno ( Dufour ) Confesseur du Roy , avec tous  
les Chapelains & Chantres de ladite Chapelle.* René de  
Prie , Aumônier de Charles VIII , avoit passé en la  
même qualité au service de Louis XII , où , tant par

---

1507.  
*Jean d'Auth.*  
p. 316.

l'Évangile, l'Évêque qui faisoit les fonctions de Diacre, porta le livre ouvert, & le présenta d'abord au roi de France, qui l'envoya à Ferdinand. Celui-ci l'ayant refusé, l'Évêque se tint entre les deux Monarques, *lesquels baisèrent l'Évangile l'un d'un côté, l'autre de l'autre.* Il en fut de même pour la paix; tous deux la baisèrent à la fois. Lorsque la Messe fut finie, le Cardinal d'Amboise s'approcha de Leurs Majestés, & les avertit d'aller recevoir du Célébrant le baiser de paix. Alors le Cardinal de Sainte-Praxède *s'avança vers eux pour leur donner osculum pacis. Là y eut refus à l'honneur d'un côté & d'autre: mais le Roy seachant honneur être reciproque, & retourner à qui le fait, & comme il estoit chez lui, voulut toujours faire honneur au roy d'Arragon; pourquoy il fit signe au Cardinal qu'il s'adressât premièrement à lui.*

Une nouvelle guerre contre une autre République, rappela bientôt Louis en Italie; & il y fut accompagné du même cortège Ecclésiastique. Nous ne le suivrons dans cette seconde expédition, que pour observer, comme dans la précédente, les marques de piété qu'il y donna. Après la célèbre bataille d'Aignadel, à laquelle il s'étoit préparé, avec presque toute son armée, par le Sacrement de pénitence, sa première pensée fut un acte de religion. Dès qu'il vit l'ennemi en déroute, il descendit de cheval, & se mit à genoux pour remercier le souverain Maître des évènements. Ayant ensuite appelé le Cardinal d'Amboise, il fit chanter le *Te Deum* par

ANNÉE

1507.

1509.

Seyssel,  
Histoire de  
Louis XI.

de Saint Jérôme, dédiée à la reine Anne, à la prière de qui il l'avoit entreprise. Si tout cela est insuffisant pour donner aujourd'hui de la célébrité à l'Auteur, cela prouve du moins l'attention qu'on avoit alors de ne confier la direction de la conscience du Roi, qu'à ceux qui étoient en réputation de savoir, & l'affection que le Monarque lui-même leur portoit (r). Le choix, que l'on fit pour remplacer Antoine Dufour, en est une meilleure preuve encore. Il tomba sur Guillaume Petit, appelé communément *Parvi* : sujet qui, du côté des talens littéraires, l'emportoit de beaucoup sur son prédécesseur.

Montivilliers, petite ville de Normandie au pays de Caux, étoit la patrie de Guillaume Petit. Il avoit embrassé l'Institut de Saint Dominique dans le couvent de Rouen, vers l'an 1480. Appliqué d'abord à sanctifier ses études par tous les exercices de la vie régulière, il fit en même-temps des progrès rapides dans la piété & dans les sciences. Son mérite fut couronné du bonnet de Docteur en 1502, & dès-lors ses talens parurent avec éclat, soit dans les écoles ou les chaires de Paris, soit dans la conduite de quelques monastères de son Ordre, dont on le fit Supérieur. Dans ces différentes situations, il s'acquit une réputation d'éloquence, d'érudition, de

---

 ANNÉE

1509.

*Échard,*  
t. II, p. 101.

*Touren,*  
*Histoire des*  
*Honn. illustr.*  
t. IV, l. 25.

---

(r) Autant que Louis XII portoit d'affection aux Savans, autant avoit-il de mépris pour les ignorans qui faisoient fortune dans l'Église. C'étoit un des sujets les plus ordinaires de ses railleries; & l'on sait qu'il lui en échappoit quelquefois d'assez piquantes.



On n'imagineroit pas qu'une pareille querelle eût pu allumer une guerre si vive & si opiniâtre entre deux Puissances, faites pour se respecter & s'entr'aider mutuellement, s'il n'y avoit eu d'ailleurs des germes de discorde. Il y en avoit aussi. Louis, vainqueur de Gènes, venoit encore de vaincre les Vénitiens. On disoit qu'il se rendroit bientôt maître de l'Italie entière; qu'il deviendrait l'arbitre des affaires de l'Église; qu'il usurperoit même un jour le Trône apostolique. Ces bruits étoient très-mal fondés: mais les succès du Monarque étoient très-réels. Quels sentimens de jalousie, d'aigreur, de haine n'avoient-ils pas déjà mis dans le cœur d'un homme tel que Jules II!

---

ANNÉE  
1509.

On a peint ce Pontife comme un vieillard consommé dans les affaires & les intrigues du cabinet; pacifique par état, guerrier par goût, d'une ambition qui le portoit à faire alliance indifféremment avec les Princes chrétiens ou infidèles, & à ne garder néanmoins sa foi & ses sermens qu'autant qu'ils s'accommodoient avec ses intérêts. Se regardant moins comme le Vicaire de Jésus-Christ que comme le successeur des Césars, il n'avoit pris, dit-on, le nom de Jules, que parce que le premier Empereur de Rome l'avoit porté. Aussi terrible en campagne, que dangereux dans le conseil, il commandoit lui-même ses armées. Au cœur de l'hiver, le casque en tête, il se montrait le premier à la tranchée & sur la brèche. Il laissoit croître sa barbe pour avoir l'air plus martial. Il se faisoit élever des statues par Michel Ange, ainsi qu'autrefois Alexandre par le fameux Lysippe. On le voyoit dans la

*Id. Ibid.*

l'assemblée de Pise comme schismatique, excommunia ses adhérens, dégrada les Cardinaux & les Évêques qui la composoient, jeta l'interdit sur toute la France, à l'exception de la Bretagne, lança l'anathème contre le Roi, & l'ajourna, ainsi que les Prélats, les Chapitres & les Parlemens du royaume, à comparoître au Concile de Latran, pour y dire les raisons pourquoi ils s'opposoient à l'abrogation de la Pragmatique; il fit plus. N'écoutant que la fureur qui le possédoit, il ordonna dans toute l'Italie, qu'au son de la cloche pour dire la Salutation Angélique, on réciteroit trois oraisons qu'il avoit composées contre les François, & qui étoient adressées à la Vierge.

ANNÉE

1509.

Du Peyrat,  
p. 791.

Un contraste singulier, c'est la modération avec laquelle le plus grand Potentat de l'Europe répondoit à des procédés si violens. La reine Anne, qui trembloit au seul nom de schisme, ne cessoit d'importuner de ses scrupules son auguste époux. Elle lui faisoit parler par Guillaume Petit son Confesseur; elle lui parloit elle-même plus éloquemment par ses larmes : soins superflus à l'égard d'un Monarque, qui comptoit parmi ses plus beaux titres la qualité de Fils aîné de l'Église ! La sincère vénération, dont il étoit pénétré pour le Saint-Siège, s'étendit jusque sur l'indigne sujet qui l'occupoit. Informé par Guillaume Petit qu'il couroit dans le public des libelles satyriques contre la personne du Pontife, il réprima la licence des Écrivains, & arrêta sous de grièves peines l'empressement des Lecteurs. Aux séditieuses

Charles VIII, son premier époux. Il lui fit faire des obsèques magnifiques à Blois, où elle étoit morte ; à Notre - Dame de Paris, où son corps fut transporté ; à Saint - Denys où il fut inhumé ; & dans l'église des Carmes de Nantes, où son cœur repose avec les cendres de son père François II, duc de Bretagne. Il y eut en ces divers endroits une multitude de cérémonies, qui furent décrites pour lors, & représentées en miniature dans un Livre qui subsiste. Le Cardinal de Prie officia dans l'église de Saint-Sauveur de Blois ; le Cardinal de Luxembourg dans celle de Notre-Dame de Paris & à Saint - Denys. Guillaume Petit Confesseur du Roi, qui, en l'absence d'Yves Mayeuc, évêque de Rennes & Confesseur de la Princesse, avoit entendu sa dernière confession, & reçu ses derniers soupirs, fut chargé de faire son éloge funèbre : devoir qu'il remplit dans chacun des trois endroits que nous venons de nommer, & toujours dans un goût fort éloigné du naturel. Une légère analyse de ces trois Discours nous fera voir quelle étoit en ce temps-là l'éloquence françoise.

Dans le premier, l'Orateur observa que comme la Reine avoit vécu trente-sept ans, elle avoit aussi excellé en trente-sept vertus, qu'il fit servir d'ornement au *chariot d'honneur* destiné à la *voiturer en paradis*. Dans le second, ayant pris pour texte ces paroles, *nos chants d'allégresse ont été changés en cris de douleur*, il représenta la ville de Paris comme un chœur de musique à quatre parties, désignées par le Peuple, le Clergé, la Justice &

ANNÉE

1514.

*Histoire de  
l'Égl. Gallic.  
tom. XVII,  
p. 411.*

chevaux des équipages, & cette prétention paroissoit fondée sur les privilèges qui leur avoient été accordés par nos Souverains. Philippe - le - Hardi, par exemple, outre la dixme du vin que le Roi dépensoit pour sa table, pendant qu'il faisoit son séjour dans la banlieue de Paris, avoit encore fait cette Communauté héritière de tous les chevaux de la Maison du Roi, de la Reine, des Enfans de France & des grands Officiers de la Couronne. Ces grâces, singulières assurément, & qu'il ne viendrait pas en pensée aujourd'hui d'accorder à des filles séparées du monde, avoient été confirmées par les Monarques successeurs de Philippe, & Louis XII lui-même s'étoit engagé depuis huit à dix ans à les maintenir; c'est ce qui fit le démêlé. Comme l'affaire demandoit beaucoup de discussion, le Parlement, qui en prit connoissance, donna quelque temps aux parties pour produire leurs raisons, ordonnant que, durant cet intervalle, les meubles contestés demeureroient en sequestre, & que les équipages de la feuë Reine serviroient, en attendant, à reconduire les Officiers, les Dames, & tous ceux qui avoient assisté au convoi. Nous ignorons quelle fut la décision du procès.

La mort de la Reine fut suivie de celle de Geoffroi de Pompadour, Grand - Aumônier du Roi. Ce Prélat avoit conservé, dans le tumulte de la Cour, l'esprit de religion & de crainte de Dieu. Si, entraîné par le mauvais usage de son siècle, il ne fut peut-être pas assez scrupuleux sur l'article de la pluralité des bénéfices, il tâcha

recommandation auprès d'un Prince qui pleuroit encore la perte de ce sage Ministre.

---

ANNÉE

1514.

Il y a apparence, dit un de nos Auteurs, que le grand âge de Geoffroi de Pompadour ne lui permettant plus de vaquer aux fonctions de sa charge, il en avoit fait depuis quelque temps sa démission. Cependant nous n'avons point de titre où François le Roy paroisse, comme Grand-Aumônier, avant 1514. On le voit pour la première fois couché en cette qualité sur un compte de la dépense de cette année. Ce même monument

*Archon,*  
*t. II, p. 476.*

*Du Peyrat,*  
*p. 381.*

nous apprend que le nombre des Aumôniers étoit alors considérablement augmenté. Au lieu de deux ou trois qu'ils étoient précédemment, on y en compte jusqu'à quatorze, parmi lesquels on lit les noms de l'archevêque de Tours, des évêques de Glandève, d'Auxerre & de Troyes. Ces Prélats se tenoient honorés d'une fonction qui les approchoit de leur Souverain, & qui venoit d'ouvrir à René de Prie la route du Cardinalat. Tous avoient des gages, mais non pas également. Il y en avoit deux à quatre cents cinquante livres; cinq, à deux cents quarante; & sept, à cent vingt livres. Nous ne voyons pas la raison de cette différence. Le nombre des Chapelains & des Clercs de Chapelle s'accrut pareillement. Au commencement de ce règne, il n'y avoit ordinairement que cinq Chapelains & quatre Clercs. En 1506, dit du Peyrat, il s'en trouvoit *une grande troupe*.

*État cité par*  
*Archon, t. II,*  
*p. 429.*

Les gages des premiers étoient de deux cents quarante livres; ceux des seconds, de cent quatre-vingt: & c'est

funèbre , où il declara bien amplement les bonnes & grans vertus dudit defunt. Un meilleur panegyrique , furent ces quatre mots que les Crieurs des Corps faisoient entendre dans les rues de Paris : *Le bon Roi Louis, père du peuple, est mort.* C'est le nom qu'on lui avoit donné de son vivant , & que la postérité lui a conservé : *Nom*, dit Saint-Gelais , *le plus doux , le plus souef & devot qu'on puisse bailler , ni attribuer à Seigneur , ni à Prince ; & la raison principale , c'est qu'en l'Oraison quotidienne que nous faisons à Dieu pour la remission de nos pechés , nous l'appellons Notre-Père.* D'où l'on peut conclure que c'est le titre de plus grande efficace , qui fut oncques donné à nul de ses Predecesseurs. On a consacré depuis à la mémoire de Louis XII & à celle de la reine Anne , un superbe mausolée dans l'église où reposent leurs cendres. C'est un des premiers ouvrages d'Architecture dans le bon goût de l'Antiquité , qui aient été vus en France. On le croit du célèbre sculpteur Ponce Florentin , que François I.<sup>er</sup> attira à son service.

---

 ANNÉE

1515.

*Histoire de  
Louis XII.  
p. 182.*

*FIN du premier Volume.*













